



Université Paris-Est Créteil
École Doctorale Cultures et Sociétés (529)
Centre d'étude des discours, images, textes, écrits, communication (Céditec)

THÈSE DE DOCTORAT
EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

L'« effondrement » écologique, entre perte de prise et pouvoir des mots.

Analyse sociodiscursive de l'engagement d'intellectuels
en Europe francophone (2015-2023)

présentée par **Joseph GOTTE** et soutenue publiquement le 11 juin 2025,
sous la direction de **Claire OGER**,
devant un jury composé de :

Nataly BOTERO, Maîtresse de conférences en sciences
de l'information et de la communication à l'Université Panthéon-Assas

Andrea CATELLANI, Professeur en communication
à l'Université catholique de Louvain (Rapporteur)

Marianne DOURY, Professeure des universités en sciences du langage
à l'Université Paris Cité

David DOUYÈRE, Professeur des universités en sciences
de l'information et de la communication à l'Université de Tours

Isabelle GARCIN-MARROU, Professeure des universités en sciences
de l'information et de la communication à Sciences Po Lyon (Rapporteuse)

Claire OGER, Professeure des universités en sciences de l'information
et de la communication à l'Université Paris-Est Créteil (Directrice de thèse)

Bruno VILLALBA, Professeur des universités en science politique
à AgroParisTech

« Le désir de ne pas avoir un futur ouvert peut être puissant.
Il importe de ne pas sous-estimer, dans nos calculs politiques,
la force du désir de forclure l'avenir. »

– Judith Butler, *Le pouvoir des mots* (2017)

*« A voice is ever at thy side
Speaking in tones of might,
Like the prophetic voice, that cried
To John in Patmos, "Write!"*

*Write! and tell out this bloody tale;
Record this dire eclipse,
This Day of Wrath, this Endless Wail,
This dread Apocalypse! »*

– Henry Wadsworth Longfellow, *To William E. Channing* (1842)

Résumé

Cette recherche doctorale s'intéresse au discours d'intellectuels qui se présentent comme « collapsologues », « décroissants » ou « écologistes radicaux » et contestent les cadrages institutionnels des enjeux environnementaux, en termes de « développement durable » et, plus récemment, de « transition écologique ». Quoique d'obédiences variées, ces personnalités publiques partagent des doutes quant à la capacité des dispositifs encadrés par la loi à satisfaire les besoins d'une population mondiale croissante, victime d'un durcissement des conditions d'habitabilité terrestre. La possibilité d'un effondrement planétaire tient une place de choix dans leurs prises de parole, en particulier depuis 2015. À l'intersection entre l'analyse du discours dite « française » (Mazière, 2005 ; Moirand, 2020) et les recherches en communication politique, cette thèse aborde leurs discours à travers l'analyse qualitative d'un corpus hétérogène composé de 86 ouvrages, 50 vidéos en ligne, ainsi que 13 films et séries parus en France, en Belgique francophone et en Suisse romande. Cette recherche est complétée par l'éclairage de 32 entretiens semi-directifs et de 32 sessions d'observation.

La probabilité croissante d'une catastrophe révèle chez ces locuteurs et locutrices un sentiment de perte de prise sur l'état du monde et son évolution (Chateauraynaud et Torny, 2013). Or, une fois cette perspective établie, il apparaît que les intellectuels étudiés investissent l'espace de la communication, entreprennent un travail d'alerte et dessinent de nombreuses perspectives d'action « à l'ombre de la catastrophe » (Semal, 2019) – qu'il s'agisse d'éviter l'effondrement, de l'atténuer, de s'y préparer, ou parfois encore de le précipiter. En dialogue avec les travaux en pragmatique linguistique, cette recherche explore les conceptions émiques du « pouvoir des mots » (Butler, 2017), au regard des formes historiques de l'engagement des intellectuels. À cette redéfinition de l'engagement politique – imposée par une capacité d'agir compromise – s'ajoute la difficulté à mettre en discours ce qui semble sans précédent. Cette thèse met en évidence la façon dont les locuteurs et locutrices recourent à l'existant pour annoncer l'inédit, et s'intéresse aux divers procédés stylistiques, argumentatifs, sémiotiques, ainsi qu'aux emprunts symboliques, historiques et culturels qui peuvent être relevés dans leurs prises de parole. En discutant de la possibilité d'une « affinité élective » (Weber, 1904), cette thèse montre comment le recours à des références, des idées et des figures religieuses – en particulier issues de la littérature apocalyptique et prophétique – continue à structurer l'anticipation des « temps difficiles » (Hervieu-Léger et Hervieu, 1983).

Abstract

Ecological “collapse” : losing grip, acting with words.

***A socio-discursive analysis of the engagement of intellectuals
in French-speaking Europe (2015-2023)***

This doctoral thesis examines the discourse of intellectuals who identify as “collapsologists”, “degrowth advocates”, or “radical ecologists”, and challenge the institutional framing of environmental issues in terms of “sustainable development” and, more recently, “ecological transition”. Although they come from different backgrounds, these public figures share doubts about the capacity of existing systems and societies to meet the needs of a growing world population threatened by a deterioration of living conditions on Earth. The possibility of planetary collapse has played a significant role in their rhetoric, especially since 2015. At the intersection of “French” discourse analysis (Mazière, 2005; Moirand, 2020) and political communication research, this work examines such discourses through the qualitative analysis of a heterogeneous corpus comprising 86 books, 50 online videos, and 13 films and series published in France, French-speaking Belgium and French-speaking Switzerland. This study is supplemented by 32 semi-structured interviews and 32 observation sessions.

For these speakers, the increasing likelihood of catastrophe reveals a sense of loss of control over the state of the world and its trajectory (Chateauraynaud and Torny, 2013). However, once this perspective is established, the intellectuals studied appear to invest in the communicative sphere, to engage in warning efforts and to design numerous perspectives for action “in the shadow of the catastrophe” (Semal, 2019) - whether to avoid collapse, to mitigate it, to prepare for it or sometimes even to hasten it. In dialogue with linguistic pragmatics, this research explores emic conceptions of the power of words (Butler, 2017), in relation to historical forms of intellectual engagement. This redefinition of political engagement - imposed by a diminished capacity for action - is compounded by the difficulty of articulating in discourse what seems to be without precedent. This work sheds light on the ways in which speakers draw on what exists to announce what is as yet unknown and examines the various stylistic, argumentative, and semiotic procedures employed, as well as symbolic, historical, and cultural references. By discussing the possibility of an “elective affinity” (Weber, 1904), this study shows how the use of religious references, ideas, and figures - especially from apocalyptic and prophetic literature - continues to structure the anticipation of “difficult times” (Hervieu-Léger and Hervieu, 1983).

Remerciements

Mes remerciements premiers se portent vers ma directrice de thèse, Claire Oger, qui m'a accompagné, sans jamais faillir, durant ces cinq années de recherche et de cheminement personnel. Son engagement à l'égard des doctorant·es – celles et ceux dont elle dirige les thèses mais aussi les étudiant·es qu'elle accompagne dans le cadre de ses fonctions au sein de l'École Doctorale – est, tout simplement, remarquable. J'espère, par ce travail, faire honneur à son ouverture interdisciplinaire, nécessaire à la fine appréhension de l'autorité dans le discours.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à l'égard des membres de mon jury : les rapporteurs Andrea Catellani et Isabelle Garcin-Marrou, mais aussi David Douyère, Nataly Botero, Bruno Villalba et Marianne Doury. Outre la relecture attentive qu'ils feront de ce manuscrit, ils m'ont, eux aussi, accompagné durant cette aventure doctorale : par la qualité de leurs travaux, la coordination d'événements ou de publications scientifiques, ou encore le temps accordé lors d'échanges plus informels.

Merci à l'ensemble des membres du Céditec, mon laboratoire de rattachement au sein duquel j'ai évolué avec beaucoup de joie. Je pense plus particulièrement à Alice Krieg-Planque, grâce à qui j'ai découvert l'analyse du discours en Master et sans qui ce travail n'aurait pas la même consistance ; Alexandre Borrell, mon directeur de mémoire, qui m'a initié à la recherche ; Frédérique Sitri, membre de mon comité de suivi de thèse, qui m'a permis d'être « apprenti-linguiste » le temps d'un semestre ; Stéphanie Wojcik qui, par nos collaborations, a nourri mon appétence pour la communication politique et les formes de participation en ligne ; Aude Seurat et Émilie Née qui m'ont gentiment aidé à me préparer à l'épreuve de la soutenance.

J'adresse également mes remerciements aux différents chercheurs et chercheuses qui ont répondu présents dans les temps de grandes interrogations qui ponctuent inévitablement une thèse : Martin Kopp, Anne-Lise Melquiond, Cyprien Tasset, Marie Tsanga, Jean Chamel, Lydia Jaeger, Danièle Hervieu-Léger, Frédéric de Coninck, François Hartog, Laurent Thiong-Kay. Je pense bien évidemment aussi aux jeunes chercheur·es de Créteil, de Lyon, et d'ailleurs : ils constituent une communauté d'appartenance si précieuse. Une mention particulière à Gabriella de Luca, avec qui j'ai eu l'honneur de co-représenter les doctorant·es au sein du Céditec, ainsi qu'à Lucas Lartigue et Adrien Desingue avec qui j'ai fait l'expérience de l'écriture à quatre mains.

Conscient de l'inconfort que peut générer le fait de voir sa parole analysée et scrutée, je tiens à saluer la gentillesse des écologistes rencontrés dans le cadre de cette recherche, notamment autour d'un entretien. J'espère que la démarche de problématisation et de modélisation, essentielle à l'écriture en sciences sociales, ne trahira pas trop les particularités de ce qui a pu être exprimé.

Je remercie, enfin, mes amis et la large famille que l'existence m'a permis d'avoir. Ils m'ont soutenu, aidé à rester attaché à l'essentiel et rappelé qu'il y a plus dans la vie que la thèse. Je remercie mon infatigable maman qui, après avoir relu mes écrits depuis l'école primaire, ne s'est pas laissé impressionner par ce demi-millier de pages.

Je dédie ce travail à Constance, mon vis-à-vis. Tu as su sociologiser mon regard et tu as rendu cet exercice, par ta douce présence, assurément moins solitaire. Je chérirai les souvenirs de la préparation de nos thèses, en bibliothèque ou chez nous, l'un à côté de l'autre. Oui, avec toi, « la corde à trois fils ne se rompt pas facilement ».

Notes liminaires

Écriture inclusive

Bien que cette thèse suive la règle du masculin générique, elle tend à privilégier les mots épicènes – « personnalités », « écologistes », « effondristes », etc. – ou la double flexion, consistant à préciser les formes masculines et féminines d'un même mot dans la phrase, dans la mesure où cela n'affecte pas la clarté du propos. Font exception certaines catégories, retenues dans un sens générique : « acteurs », « intellectuels », « enquêtés », « lanceurs d'alerte ».

Présentation des références

Pour des raisons qui seront présentées en introduction, les citations mises en exergue au fil de cette thèse font l'objet de différentes mises en forme typographiques, selon qu'il s'agit de données bibliographiques ou de matériaux empiriques. En outre, tout passage de l'oralité à l'écrit est signalé par l'usage de l'italique.

<i>Citation « en collègue »</i>	<i>Citation « en corpus » (ouvrage)</i>	<i>Citation « en corpus » (retranscrite à partir de l'oral)</i>
« Longue citation issue d'un texte scientifique » (Auteur, 1999 : 56)	« Longue citation issue d'un ouvrage du corpus » (Auteur, 2020 : 12)	« Longue citation issue d'un entretien » (Entretien avec locuteur, 2022) « Longue citation issue d'une vidéo en ligne » (Locuteur in Chaîne YouTube/Dailymotion, 2021) « Longue citation issue d'un film ou d'une série » (Locuteur in Film/Série, 2018)

Glossaire

- **AD** : Analyse du discours
- **ADEME** : Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie
- **ADF** : Analyse du discours dite « française »
- **ALE** : Alliance libre européenne
- **CNRS** : Centre national de la recherche scientifique
- **COP** : *Conference of the Parties* (Conférence des parties)
- **EELV** : Europe Écologie Les Verts
- **GIEC** : Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat
- **INED** : Institut national d'études démographiques
- **MIT** : *Massachusetts Institute of Technology*
- **NMS** : Nouveaux mouvements sociaux
- **NPA** : Nouveau Parti anticapitaliste
- **RCP** : *Representative Concentration Pathways* (Trajectoires représentatives de concentration)
- **RN** : Rassemblement national
- **RTBF** : Radio-télévision belge de la communauté française
- **SIC** : Sciences de l'information et de la communication
- **TOB** : Traduction œcuménique de la Bible
- **UDC** : Union démocratique du centre

Sommaire

Résumé.....	3
<i>Abstract</i>	4
Remerciements.....	5
Notes liminaires	7
Glossaire	8
Sommaire.....	9
Introduction.....	10
PARTIE I : L'INÉDIT ET L'EXISTANT	40
Chapitre n°1 – « Tout peut s'effondrer » : d'une préoccupation écologique à la construction d'un risque.....	43
Chapitre n°2 – Figurer l'invisible : la difficile représentation du <i>collapse</i>	89
Chapitre n°3 – Le religieux : une ressource pour appréhender les temps difficiles ?.....	136
PARTIE II : CHRONOTOPIE D'UNE FIN	180
Chapitre n°4 – Subir ou saisir le temps : le triomphe du présentisme	182
Chapitre n°5 – Habiter un monde en voie d'effondrement : production d'un idéal de survie.....	241
PARTIE III : EFFICACITÉ DU DIRE EFFONDRISTE	305
Chapitre n°6 – Faire preuve en effondrologie : formulation d'une vérité digne d'être crue	308
Chapitre n°7 – Une parole de ruptures : repérage et définition de l' <i>ethos</i> prophétique	355
Chapitre n°8 – « Éviter le pire et accoucher du meilleur » : les effets pressentis.....	401
Conclusion – Retrouver prise par le discours : l'effondrisme comme agir contrarié	447
Bibliographie	461
Table des matières détaillée.....	484
ANNEXES.....	489

Introduction

1) Positionnements

Un discours de l'agir impossible ? L'objet de recherche et sa pertinence sociale

Cette thèse s'intéresse aux discours tenus par des « intellectuels engagés de l'écologie ». À la suite de l'anthropologue Jean Chamel, je me réfère par-là à celles et ceux qui « écrivent les livres, articles, blogs, newsletters, revues, tribunes, etc. que lisent les écologistes et qui irriguent ainsi leur pensée et influencent leurs discours » (Chamel, 2018 : 50). Au sein de l'univers relativement vaste de la pensée écologique, cette recherche porte plus précisément sur des personnalités publiques qui se présentent comme des « collapsologues », « décroissants » ou des « écologistes radicaux » et qui, quoique d'obédiences variées, font de la possibilité d'un effondrement planétaire l'objet de leur discours. À la différence d'une catastrophe localisée, l'effondrement – tel qu'il est envisagé par les personnalités étudiées – désigne un processus généralisé marquant une rupture inédite dans le cours de l'humanité. Parmi les définitions de l'effondrement souvent avancées, deux aspects principaux se dégagent¹. D'une part, l'effondrement est appréhendé comme *écologique*. Parfois aussi qualifié de « sixième extinction de masse », il constituerait une menace pour la continuité des espèces animales et végétales, des milieux naturels, de la biodiversité. D'autre part, l'effondrement est envisagé comme *systémique*. Il concernerait l'être humain en tant qu'animal particulier, mais également les sociétés humaines industrialisées. Ainsi, on peut envisager les discours étudiés comme l'expression d'un doute dans la capacité des dispositifs² chargés de garantir la continuité de la vie (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 27), qu'il s'agisse d'États, d'infrastructures ou encore d'institutions. Certains intellectuels étudiés en viennent à parler d'effondrement « civilisationnel » ou « de la civilisation »³, se défendant néanmoins de recourir à une pensée du déclin ou de la décadence telle que développée par des figures de la droite radicale⁴.

¹ Malgré un certain nombre d'incertitudes et de désaccords, j'y reviendrai.

² Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz définissent un dispositif comme l'« agencement fixant, à des fins pratiques, les relations et les échanges d'énergie, d'information et de régulation entre des entités » (Chateauraynaud et Debaz, 2017 : 593).

³ Une personnalité rencontrée fait en entretien le commentaire suivant : « *tu t'intéresses aux discours autour des effondrements écologiques. Et pour moi, l'effondrement le plus important actuel que nous, on a dénoncé, c'est pas un effondrement écologique, c'est un effondrement de civilisation* » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023).

⁴ Je reviendrai plus en détail sur cette question au chapitre n°5.

Ces discours de l'effondrement ont fait l'objet, ces dernières années, d'une vive curiosité au sein des arènes publiques⁵, interrogeant toute une série de commentateurs et d'analystes sur la réception de ces discours, en particulier. Au regard de l'importance qu'a acquise le changement climatique d'origine anthropique dans le débat public depuis les années 1990, les écologistes qualifient souvent de « désinformation » ou de « malinformation » le discours de leurs opposants. Seulement, sous l'effet d'une relative marginalisation des postures que l'on pourrait qualifier rapidement de « climatosceptiques », la focale des défenseurs de l'environnement semble désormais se déplacer du cognitif vers le conatif, entraînant ces dernières années une dénonciation accrue des discours susceptibles de retarder l'action climatique, voire d'induire de « l'inaction » (Lamb et al., 2020 ; Ekberg et al., 2023 ; Painter et al., 2023). Bien qu'ils soient portés par des écologistes convaincus, les discours de l'effondrement font parfois l'objet de cette dernière critique. On ne leur reproche pas de nier les connaissances scientifiques en matière de changements environnementaux, mais de tenir un discours démobilisant (Villalba, 2021 : 87-110). Annoncer l'éventualité du pire conduirait à un repli sur soi, à un désengagement. Ces divergences, au sein de l'écologie politique, peuvent témoigner d'une perception différenciée de la gravité de la situation environnementale, d'une lutte de cadrage⁶, mais aussi – et le plus souvent – de désaccords quant au *modus operandi* à adopter pour sensibiliser le plus grand nombre à la cause. Par le recours à la peur et au catastrophisme, les discours de l'effondrement constitueraient, pour certains environnementalistes, « une barrière redoutable à la réflexion et à l'action » et mettraient « en péril l'acceptation et l'imprégnation sociale » du discours écologiste dans son ensemble (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 43).

Le postulat de l'effondrement interroge la capacité à y faire face. L'éventualité d'un effondrement révélerait une perte de prise, voire une absence de prise, sur le cours des choses. À la suite du sociologue Francis Chateauraynaud, j'envisage la prise comme une « faculté d'action autonome au contact des personnes et des choses » (Chateauraynaud, 2006 : 9). En tant que « relation dialectique [...] entre des représentations et des perceptions, des raisonnements et des actions sur la matière » (Chateauraynaud, 1997 : 113), cette faculté offre

⁵ Face aux critiques dont a fait l'objet la notion d'« espace public » (François et Neveu, 1999), au regard notamment de « la multiplicité des lieux où sont désormais débattues des questions a priori d'intérêt public » (Wojcik, 2018 : en ligne), je me réfère aux arènes publiques en tant que mondes sociaux « ordonnés à la réalisation d'un bien public ou à l'évitement d'un mal public » (Cefaï, 2016 : 45).

⁶ À la suite d'une vaste littérature, j'envisage le cadrage comme l'institution de « manières de percevoir et de juger » un fait donné (Rey et Ruiz de Elvira, 2020 : 12), ce fait pouvant être envisagé « sous de multiples facettes » (Boudon, 2017 : 102).

la possibilité aux personnes d'« agir dans leur monde » (Chateauraynaud, 1997 : 121) et se traduit généralement par une ascendance de l'être humain sur l'objet et sur son environnement. La perte de prise renvoie, elle, au sentiment de mise en défaut de cette faculté⁷, ou, pour le dire à partir des discours étudiés, à l'impression que « le monde est engagé dans une dynamique de rétrécissement des possibles » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 95). Ici, ce sentiment s'énonce au regard d'une situation collective. Ce n'est pas simplement la prise du citoyen ordinaire qui est remise en question, mais celle des sociétés humaines et des « entrepreneurs⁸ » les plus puissants. La qualification de « crise » est, à cet égard, discutée. Pour nombre d'acteurs étudiés, parler de « crise » écologique renverrait à un incident parmi d'autres, bien répertorié dans la temporalité politique. Cette qualification est à ce titre catégorisée d'« euphémisme »⁹. De surcroît, la « crise » ouvrirait à la possibilité d'une prise en charge du problème par les acteurs publics, susceptible d'aboutir à sa résolution. Or cette potentialité est vivement débattue.

Ici, mon propos ne sera évidemment pas de « vérifier la validité de l'hypothèse [effondriste], à savoir si oui ou non, tout va s'effondrer, ni quand, ni comment »¹⁰ (Rumin, 2024 : 11). Je ne chercherai pas non plus à adopter une posture normative à l'égard du discours ou de son organisation ; il ne s'agira pas de statuer si les discours de l'effondrement sont effectivement démobilisants. De telles entreprises, si tant est qu'elles soient possibles et souhaitables, impliqueraient des moyens et des compétences¹¹ qui ne sont pas les miens et ne relèvent pas du projet de l'analyse du discours. Il s'agira plutôt de voir comment une telle critique est négociée par ceux et celles qu'elle vise, et de quelles façons ils en viennent à définir et argumenter la mobilisation à l'« ombre de la catastrophe » (Semal, 2019 : 113).

⁷ Tel qu'il peut être exprimé par le lanceur d'alerte (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 79).

⁸ Ce néologisme de Francis Chateauraynaud désigne les entités qui parviennent à établir une relation d'emprise, de pouvoir, sur des personnes ou des choses. Voir, par exemple : CHATEAURAYNAUD Francis (2015), « L'emprise comme expérience », *SociologieS* [en ligne], < <https://doi.org/10.4000/sociologies.4931> >.

⁹ Un auteur étudié écrit par exemple : « Ce danger, [...] n'a pourtant rien d'une crise, contrairement au coronavirus. Il est plus grave. Nous allons au-devant d'une modification irréversible des conditions d'habitabilité de la Terre. [...] Parler de crise écologique est trompeur. C'est un euphémisme. » (Salerno, 2021 : 20).

¹⁰ La question m'a toutefois été régulièrement posée en réaction à l'annonce de mon sujet de thèse, en particulier hors des cercles académiques.

¹¹ Par exemple, pour mener une étude approfondie de la réception.

Questions et axes de recherche

Malgré une sensibilité écologiste¹² et quelques connaissances qui se retrouvaient dans les préoccupations formulées par la « collapsologie¹³ », ma connaissance des discours de l'effondrement était quasi inexistante dans les débuts de cette recherche¹⁴. Mon intérêt initial pour ces discours est moins affaire de culture politique, que de culture religieuse. Par ma trajectoire personnelle, il se trouve que la littérature apocalyptique biblique m'était assez familière. La possibilité d'envisager la fin de l'humanité à la lumière de l'« anthropocène¹⁵ » et non plus de l'Apocalypse m'a été présentée lors d'un atelier d'écriture de Master et a suscité depuis une vive curiosité relative à l'articulation de ces deux eschatologies¹⁶. Ce rapprochement, à l'origine de mon projet de thèse, me parut convaincant au sens où ces discours semblaient partager un même postulat : celui que le monde, tel que nous le connaissons, pourrait connaître une fin brutale de façon prochaine. Loin de constituer une comparaison forcée, celle-ci était relevée tant par les locuteurs concernés, par leurs adversaires que par les chercheurs travaillant sur ces discours (Afeissa, 2014 ; Chamel, 2018 ; Citton et Rasmi, 2020a).

Du point de vue chronologique, mon premier axe de recherche était de voir de quelles façons le religieux – en particulier l'apocalyptisme – pouvait constituer une ressource pour décrire des menaces à portée eschatologique et se trouver convoqué dans la préparation à des « temps difficiles » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023). Seulement, au fil de cette recherche, l'intérêt que je portais à cet « air d'apocalyptisme » s'est trouvé élargi aux paradoxes constitutifs des discours de l'effondrement. Derrière la question d'une filiation apocalyptique se posait l'enjeu plus large de la mise en discours de ce qui semble sans précédent, à partir des représentations disponibles, parfois anciennes. Dans cette optique, je me pencherai ici sur les questions

¹² Qui s'est, par exemple, manifestée par une participation à la COP21, à l'âge de 18 ans. Cette opportunité avait été rendue possible par l'Unicef, association dans laquelle j'étais engagé sur des questions de représentation et d'intégration de la voix des jeunes dans la vie publique et politique.

¹³ Ce mouvement qui se formalise à partir de 2015 sera présenté au chapitre n°1.

¹⁴ Une personnalité comme Pablo Servigne était, pour moi, un nom inconnu. Ma socialisation à l'effondrisme s'est faite de façon tardive et concomitante à la réalisation de cette thèse.

¹⁵ Si le concept ne renvoie pas à la fin de l'humanité en tant que tel, il m'a été présenté de la sorte. Étymologiquement, le néologisme « anthropocène » est construit « à partir du grec ancien *anthropos*, “être humain”, et [...] le suffixe *-cène* utilisé par les géologues pour désigner toutes les époques qui se sont succédé depuis les débuts de l'ère tertiaire (Cénozoïque), il y a 66 millions d'années » (Magny, 2021 : 3). Selon le chimiste Paul Crutzen, qui en est à l'origine, ce nouveau terme s'imposerait pour désigner « la singularité de la période contemporaine, où l'humanité apparaît désormais comme une véritable force géologique capable de supplanter les facteurs naturels pour influencer et modifier elle-même la trajectoire de l'écosystème terrestre dans sa globalité » (Magny, 2021 : 3).

¹⁶ Une eschatologie est un ensemble de postulats relatifs aux fins dernières de l'humain, de l'histoire et du monde. Si le terme est souvent employé pour décrire des croyances religieuses, cela ne doit pas occulter l'existence d'eschatologies séculières ou sécularisées (Vauchez, 2002 ; Desroche, 2009).

suivantes : comment les locuteurs ont-ils recours à l'existant pour annoncer l'inédit, le nouveau ? Moyennant quels procédés stylistiques, argumentatifs, sémiotiques ? Quels emprunts symboliques, historiques, culturels ? Lorsque les parallèles religieux seront explorés, le religieux ne sera pas abordé comme une absence de rationalité, mais comme un régime de rationalité en soi¹⁷, et davantage encore comme un régime discursif dont les effets seront interrogés. En effet, plus que de saisir la rationalité d'acteurs pouvant être qualifiés de « religieux », j'entends par ce premier axe de recherche saisir la rationalité d'un rapprochement entre un corpus *a priori* profane et des « objets signifiants » (Catellani et Errecart, 2017 : 61) issus de l'univers religieux. Les travaux en sciences sociales des religions constitueront un appui théorique fréquent, ces derniers comprenant les premières études consacrées aux « catastrophistes » de l'écologie (Hervieu et Léger, 1980 ; Léger, 1982a, 1982b). Les références religieuses ici abordées seront essentiellement bibliques, issues des traditions juives et chrétiennes. Comme nous le verrons, ce sont les références les plus mobilisées par les enquêtés eux-mêmes, souvent en raison d'une socialisation primaire et de représentations culturelles assez partagées en Europe francophone. Les apocalypses qui fleurissent dans le judaïsme antique, puis les débuts du christianisme semblent s'être imposées au monde occidental comme une eschatologie de référence, par défaut. Il est vrai, par ailleurs, que mes connaissances étant plus grandes en la matière que pour d'autres traditions religieuses, le repérage et l'analyse de ces références s'en trouvaient facilités¹⁸. Néanmoins, l'observation de façons d'envisager le religieux auxquelles je ne m'attendais pas *a priori* – d'inspiration animiste, par exemple – m'a conduit à également en rendre compte.

Au regard de mon propos liminaire sur l'agir impossible, le cœur de ce travail s'est peu à peu consolidé autour des modalités d'un engagement paradoxal : *comment un discours qui expose une perte de prise inédite sur l'état du monde peut-il, dans le même temps, tenter de réintroduire des prises sur la situation ?* Ainsi, le deuxième axe de cette recherche prend pour constat de départ l'idée que les intellectuels étudiés ne se contentent pas d'attendre passivement l'effondrement une fois cette perspective établie. Depuis l'exemple paradigmatique de l'engagement d'Émile Zola dans l'Affaire Dreyfus, la figure moderne de l'intellectuel s'est construite sur la base de prises de position « dans l'espace public au nom de principes universels

¹⁷ Je laisse à d'autres le soin de préciser les modalités de ce régime (Hervieu-Léger, 2003 ; Lagroye, 2009).

¹⁸ L'idée ricœurienne selon laquelle « on ne peut penser la religion qu'à partir d'une religion » (Ricoeur, 2021 : 8) est intéressante au sens où le fait religieux est particulièrement complexe et opaque. Les approches universalisantes du religieux sont régulièrement critiquées pour leur manque de finesse et j'ai souhaité éviter ici une diversification forcée, en dépit d'un intérêt prononcé pour le dialogue interreligieux.

qu'il croit pouvoir incarner » (Legavre in Neveu et François, 2015 : 228). L'intellectuel n'est alors pas le penseur autarcique, reclus dans sa tour d'ivoire, mais un être public « à même d'atteindre et de mobiliser de larges audiences¹⁹ » (Dahlgren, 2012 : 96, je traduis). Force est de constater qu'au travers de leur investissement dans l'espace du discours, de la communication, des idées, les intellectuels étudiés entreprennent un travail d'alerte et pourraient faire la promotion de certains comportements. Pour approfondir ce constat, il s'agira de voir quels types de réactions ces discours encouragent, à partir d'indices à même de nous renseigner sur la façon dont les locuteurs et locutrices projettent et anticipent une forme de réception. En m'intéressant à la « dimension actionnelle du langage » (Garric et Calas, 2007 : 9), j'entends explorer la façon dont ces discours qui émettent des doutes sur les possibilités d'action peuvent être envisagés comme une forme d'action. Ainsi, cette recherche aborde les modalités discursives d'un engagement écologiste particulier. L'engagement effondriste est ici appréhendé comme la rencontre entre des acteurs, des idées et des supports d'expression, des conditions sociales et des opportunités (médiatiques, politiques, scientifiques...). Il peut être décrit à partir de dispositions, de trajectoires et d'apprentissages, mais aussi par l'entreprise de rompre un certain silence pour prendre en charge énonciativement et de façon publique un discours *a priori* contraire à la *doxa*²⁰.

Ce deuxième axe de recherche me conduit à interroger le périmètre du discours politique. Peut-on envisager les discours de l'effondrement comme politiques dans la mesure où « la condition ultime du discours politique » serait la « foi en la politique », « la prétention à régir le social » (Le Bart, 1998 : 92), prohibant de ce fait tout « discours d'impuissance » (Le Bart, 1998 : 84) ? Si oui, comment les discours de l'effondrement opèrent-ils une « requalification » (Lagroye, 2003 : 360), un déplacement des frontières de ce qui pourrait être l'engagement politique²¹ ? Quelle place les intellectuels qui les portent peuvent-ils trouver dans la communication politique, cet espace désignant traditionnellement « l'ensemble des pratiques visant à établir des liens entre les professionnels de la politique et leurs électeurs, en usant notamment des voies offertes par les médias²² » (Riutort, 2020 : 27) ? Par ce troisième et dernier axe de travail, il

¹⁹ En anglais : « *capacity to reach and engage large audience* ».

²⁰ La *doxa* peut être décrite comme un ensemble de représentations, de croyances, d'opinions jugées collectives (Garric et Calas, 2007 : 108) qui « se manifeste sur le mode de l'évidence » (Paveau, 1999 : 11) et « porte les agents sociaux à accepter le monde tel qu'il est » (Ferron, 2024 : 302).

²¹ Ma démarche, d'inspiration inductive, ne retient pas préalablement une définition particulière de la « politique ». Il s'agira plutôt de voir comment les acteurs étudiés en viennent à construire des conceptions de ce que pourrait être la politique « à l'ombre des catastrophes » (Semal, 2019), puis d'en faire une restitution synthétique en conclusion.

²² Je reviendrai, en conclusion de ce travail, sur une conception plus élargie de la communication politique.

sera question de voir comment l'effondrisme – à l'instar des « objets politiques non identifiés » – pourrait induire « des manières inédites de concevoir et de faire de la politique » (Martin, 1989) à partir d'idées et de positions qui ne sont pas traditionnellement retenues comme politiques.

L'ensemble de ces questions permettra de progressivement clarifier et décrire l'objet étudié : comment qualifier de tels discours ? Doit-on distinguer les discours « effondristes », « catastrophistes », « apocalyptiques » ? Sur quelles bases regrouper ces discours ? Comment les intellectuels étudiés envisagent-ils leur rôle ? S'apparentent-ils à des lanceurs d'alerte, des experts, des pamphlétaires ? À partir de quels critères peut-on distinguer ici ces figures ?

L'effondrisme au prisme des sciences sociales

La curiosité que suscitent les intellectuels de l'effondrement se manifeste également au sein du monde de la recherche. Ce travail n'est pas le premier à enquêter sur l'effondrisme²³ écologique tel qu'il s'observe en Europe francophone. Quatre travaux apparaissent comme particulièrement fondateurs²⁴. Luc Semal, avec sa thèse de science politique²⁵ soutenue en 2012, a activement contribué à situer cette préoccupation dans une tradition catastrophiste plus ancienne, fortement ancrée dans l'écologie, et ayant connu reflux et résurgences depuis les années 1970. À partir d'un travail de terrain mené au sein du mouvement de la décroissance en France et des *Transition Towns* au Royaume-Uni de 2007 à 2012, il livre un témoignage empirique fourni des soubassements intellectuels et militants du mouvement plus tardif de la collapsologie. Du côté de l'anthropologie, le travail de Jean Chamel s'intègre, lui aussi, au versant « amont » de la collapsologie (Chamel, 2024 : 8). Entre 2012 et 2016, ce chercheur

²³ Tout au long de ce texte, je recours à différents mots construits par dérivation en *-isme* : « effondrisme », « catastrophisme », « écologisme », etc. La linguiste Marie-Anne Paveau souligne ce qu'elle estime être « le paradoxe des mots en *-isme* » : « décrits comme neutres en théorie, et perçus comme tels par le sens commun, ils peuvent être fortement évaluatifs en pratique, soit de manière contextuelle, soit de manière intrinsèque » (Paveau, 2012 : 76). À partir de « pédagogisme », elle relève que la « suffixation en *-isme* produit dans les contextes polémiques des unités marquées par la dévalorisation, suggérant l'idée d'un système clos, plus ou moins autoritaire, et intentionnel, qui émerge dans ce suffixe devenu subjectivème » (Paveau, 2017 : 209, je souligne). Je choisis toutefois de prendre le risque des mots en *-isme* pour différentes raisons. Outre la concision qu'elle permet souvent, la suffixation en *-isme* a cette « particularité de pouvoir transformer un discours particulier en nom et donc de le faire passer dans le système de la langue » (Agabalian, 2019 : 72-73). Mon intention n'est nullement de porter un jugement de valeur sur les discours étudiés, mais d'user de catégories qui, de façon assez classique, restituent – certes, imparfaitement – des mouvements, idées, théories. Par ailleurs, il peut être souligné que dans un jeu de retournement, un mot comme « catastrophisme » peut donner lieu à une appropriation non-péjorative par les acteurs eux-mêmes (Dupuy, 2004 ; Semal, 2012).

²⁴ Je me réfère ici à des travaux d'enquête, menés dans la durée.

²⁵ SEMAL Luc (2012), *Militer à l'ombre des catastrophes. Contribution à une théorie politique environnementale au prisme des mobilisations de la décroissance et de la transition*, sous la direction de Pierre Mathiot, au sein de l'Université Lille 2.

s'intéresse à des réseaux – principalement romands et français – de « l'écologie relationnelle » (Chamel, 2018 : 45) dans lesquels la thématique de l'effondrement tient une place prépondérante²⁶. Le pari de Jean Chamel consiste à explorer l'écologie, non pas tant en qualité de discipline scientifique ou de courant politique, mais au prisme des expériences spirituelles qui peuvent parfois s'y dire et s'y vivre²⁷. Le travail de cet anthropologue est décisif pour appréhender le « terreau culturel de la collapsologie » (Tasset cité par Chamel, 2024 : 23) et l'articulation complexe, dans ces réseaux, d'un travail de médiation, d'alerte scientifique et d'accompagnement psycho-spirituel. Dans « l'aval » de la collapsologie, cette fois, le sociologue Cyprien Tasset a mené des observations au sein d'une association et d'un groupe Facebook effondristes, entre 2014 et 2019. Outre la mise en évidence de modalités d'agrégation en ligne des acteurs, son travail²⁸ est particulièrement éclairant pour cerner le « public de l'effondrement » et comment celui-ci témoigne d'un « phénomène d'écologisation interne à l'ingénierie, ou plus largement à des approches opérationnelles » (Tasset, 2025 : en ligne). Anne Rumin, enfin, a préparé une thèse de science politique qu'elle a soutenue fin 2024²⁹. Son travail s'intéresse aux interprétations politiques de la collapsologie, « à ce qu'elle produit dans le quotidien des individus et groupes d'individus » (Rumin, 2024 : 166). Les observations de la politiste s'appuient sur une double enquête menée au sein de l'équipe du département de la Gironde et au sein d'une société coopérative proposant « d'acquérir collectivement des terrains pour les mettre à disposition de “communes imaginées” » (Rumin, 2024 : 40). Elle y repère des thèmes récurrents pouvant laisser supposer un « air de collapsologie » qui ne s'assume pas toujours (Rumin, 2024 : 169).

Ces quatre travaux se rencontrent dans leur volonté de vérifier, par l'observation empirique, la justesse de certaines critiques avancées à l'encontre des discours de l'effondrement. De façon générale, les travaux consacrés à la réception apportent des points de nuance quant à l'effet durablement démobilisant de ces discours, en mettant plutôt en évidence le rôle qu'ils peuvent

²⁶ CHAMEL Jean (2018), « Tout est lié » : *Ethnographie d'un réseau d'intellectuels de l'écologie (France-Suisse) : de l'effondrement systémique à l'écospiritualité holiste et moniste*, sous la direction de Raphaël Rousseleau, au sein de la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne.

²⁷ Cela fait écho à mon premier axe de travail sur la présence d'une religiosité résiduelle dans l'effondrisme.

²⁸ Voir : TASSET Cyprien (2019), « Les “effondrés anonymes” ? S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires », *La Pensée écologique*, p. 53-62 ; TASSET Cyprien (2022), « L'effondrement et ses usagers. Éclectisme et réception d'une vulgarisation hétérodoxe en écologie scientifique », *Zilsel*, p. 73-103 ; TASSET Cyprien (2025), « L'hérésie effondriste. Affinités électives d'un courant écologiste hétérodoxe » in AUBERT Antoine, BONCOURT Thibaud et SAINT-MARTIN Arnaud (dir.), *Batailles pour la vérité. Pour une sociologie historique de la dévaluation et de la contestation des savoirs légitimes*, Paris, Éditions de la Sorbonne.

²⁹ Sa recherche a été menée de façon quasi-concomitante à la mienne : RUMIN Anne (2024), *L'écologie politique face à l'effondrement systémique. Enquête sur la collapsologie et ses interprétations politiques*, sous la direction de Gil Delannoi à l'Institut d'études politiques de Paris.

jouer « dans des trajectoires de politisation diverses » (Rumin, 2024 : 411). À la différence de ma situation de départ, l'essentiel des travaux consacrés à l'effondrisme s'appuie sur une exposition préalable à ces discours. Cyprien Tasset raconte avoir « accompagné pendant plusieurs années les activités de l'association Adrastia [...] sans départager strictement [ses] motifs, entre curiosité sociologique, intérêt pour les savoirs qui y circulaient, et partage d'un trouble anthropocénique » (Tasset in Cary et al., 2022 : 138). Jean Chamel souligne comment des « références éparses établies au cours du temps et par le biais de connaissances amicales [...] [l']ont fait entrer dans ce réseau informel », facilitant par la suite l'accès à son terrain (Chamel, 2018 : 54). Luc Semal défend une démarche de « participant-comme-observateur » (Semal, 2012 : 111) et Anne Rumin une démarche d'enquête « en écologiste » (Rumin, 2024 : 136)³⁰. On peut faire le constat que le nombre important de travaux scientifiques sur l'effondrisme, alors même que celui-ci constitue un phénomène récent, suggère une proximité – *a minima* un intérêt – entre cercles académiques et réseaux effondristes. Le présent travail n'y déroge pas totalement. Néanmoins, si mon appétence pour l'écologie se trouve renforcée par ce travail, mon rapport à l'effondrement reste à ce stade essentiellement cantonné à celui d'un objet de recherche, ne me permettant pas toujours de savoir comment j'envisage son inscription dans le champ des possibles. Ainsi, on pourrait dire que ce travail est formulé depuis le « dehors », dans une certaine sympathie, toutefois, avec le « dedans » (Jérôme, 2021a).

Le présent écrit entend constituer une forme de prolongement des travaux mentionnés. À plusieurs égards toutefois, cette recherche est porteuse d'éléments peu couverts dans la littérature existante. Par la période retenue, la présente thèse met en évidence l'émergence de la collapsologie, sa médiatisation croissante, mais aussi *son devenir*. Elle revient sur les incidences de la pandémie planétaire de la Covid-19, événement qui a pu être envisagé par certains intellectuels comme le point de départ de l'effondrement redouté³¹. Comme nous le verrons, aborder le devenir de la collapsologie suppose d'élargir le périmètre de la recherche à un effondrisme qui s'est progressivement *pluralisé* (cf. chapitre n°1). En ce sens, cette thèse s'appuie sur un corpus conséquent dans lequel les discours se réclamant de la collapsologie tiennent une place, certes structurante, mais finalement minoritaire. Ce corpus intègre des

³⁰ Tous deux ont corrélié leur travail de recherche à un investissement dans les milieux étudiés : la première est trésorière de l'Institut Momentum, une association d'inspiration effondriste (cf. chapitre n°6), le second en est l'un des administrateurs. Voir : INSTITUT MOMENTUM (s. d.) « Qui sommes-nous ? », < <https://institutmomentum.org/qui-sommes-nous> > [en ligne], page consultée le 09/01/2025.

³¹ Dans les débuts de la pandémie, plus particulièrement.

acteurs émergents qui, à l'instar de Vinz Kanté, influenceur belge à l'origine de la chaîne YouTube *LIMIT*, entendent repenser les formats médiatiques de l'effondrisme dans l'espoir d'en élargir le public initial. Ce travail investit également le périmètre de la Belgique francophone, en tentant de mettre en lumière le fort ancrage de l'effondrisme en Wallonie et dans la région de Bruxelles. Enfin, et de façon première, j'entends, avec cette thèse, décaler le regard pour confronter cet objet de recherche à des épistémologies et des méthodes spécifiques, progressivement acquises lors de mon parcours académique. Comme le souligne le politiste Christian Le Bart, « l'originalité des sciences sociales est affaire de regard et non d'objet » (Le Bart, 2009 : 325). L'intérêt pour les discours étudiés ne relève pas tant de la nécessité d'en fournir une description historique, mais plutôt de la conviction qu'ils constituent un objet riche pour l'analyse du discours.

L'analyse du discours depuis les SIC

Mon parcours n'est pas celui d'un érudit du fait linguistique ou discursif. Il tient en grande partie à des formations professionnalisantes dans le domaine de la communication³². C'est lors d'un master en communication politique et publique que j'ai été initié à l'étude des discours pour la première fois, au travers des enseignements d'Alice Krieg-Planque et de Claire Oger. Durant ma deuxième année dans ce cursus, la volonté de placer le discours au cœur de mon projet de thèse s'est affirmée. Cette démarche m'a accompagné durant l'entièreté de cette recherche, au sein d'une unité mixte dans laquelle les sciences de l'information et de la communication et les sciences du langage se retrouvent autour d'un intérêt partagé pour l'analyse du discours³³. Conscient de mes ignorances initiales en matière de langue et d'usages de la langue, ces années de thèse ont été l'occasion de me familiariser avec des textes et des concepts nouveaux pour moi³⁴, me donnant les bases nécessaires pour appréhender la matérialité du discours. Cette thèse entend donc convoquer l'analyse du discours depuis les sciences de l'information et de la communication, en soulignant la complémentarité et la fécondité de ces approches.

³² Je suis successivement diplômé d'un bac professionnel communication visuelle plurimédia, d'un DUT information-communication parcours publicité et d'un master communication politique et publique en France et en Europe.

³³ Je fais ici référence au Centre d'étude des discours, images, textes, écrits, communication (Céditec) de l'Université Paris-Est Créteil.

³⁴ Le séminaire « Approches de l'hétérogénéité discursive » dispensé par la linguiste Frédérique Sitri a, par exemple, été suivi le temps d'un semestre.

Pour reprendre une distinction suggérée par Patrick Charaudeau³⁵, mon travail entend à la fois procéder à l'analyse *des* discours – « discours » au sens de lieu empirique permettant la description de l'objet choisi³⁶ – mais aussi s'inscrire dans l'analyse *du* discours – en tant que champ de recherche avec ses présupposés, ses systèmes d'explication, ses modes de raisonnement. Je m'appuierai plus particulièrement sur le courant de l'analyse du discours « dite “française” » (Moirand, 2020) ou « à la française » (Dufour et Rosier, 2012) – désormais ADF – inspirée au départ par trois traditions : « la linguistique, le marxisme relu par Althusser, et la psychanalyse freudienne relue par Lacan » (Tétu, 2002 : en ligne). À la différence d'approches issues du monde anglophone – telles que la *Discourse Analysis* initiée par Zellig Harris, mais pas seulement – l'ADF s'éloigne d'une démarche dans laquelle le discours est envisagé comme un « ensemble de phrases » (Mazière, 2015 : 35) pour davantage se saisir du discours en tant que « relation entre texte et contexte » (Maingueneau in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 41), pris « dans l'interaction entre la dimension langagière et les contraintes extra-langagières » (Née, 2017 : 42). L'ADF récuse la stabilité du discours et souligne son « hétérogénéité constitutive » : le discours est envisagé dans sa dépendance à d'autres discours (Authier-Revuz, 1982). Ce cadre conceptuel pourrait éclairer l'hypothèse selon laquelle les discours de l'effondrement se trouvent pris dans des résonances avec des textes plus anciens, comme ceux issus de la littérature apocalyptique. À l'exploration de cette question importante pour l'ADF – telle qu'elle se construit dans ses débuts – s'ajouteront des apports plus tardifs, résultant du tournant pragmatique et énonciatif qu'a connu ce champ (Krieg-Planque et Bonnafous in Olivesi, 2013 : 229 ; Angermuller, 2017 : 149). Ainsi, j'ouvrirai mon cadre théorique aux études relatives aux actes de langage et à l'argumentation. Cette approche combinée du discours – interdiscursive, pragmatique et argumentative – me semble particulièrement riche pour éclairer des phénomènes de communication et participer à l'histoire des idées en analyse du discours³⁷.

La question des liens qui unissent le champ de l'analyse du discours avec la discipline des sciences de l'information et de la communication n'est pas neuve : plusieurs contributions ont mis en évidence les facteurs d'une rencontre tardive, les espaces de collaboration et les frontières qui perdurent (Bonnafous et Temmar, 2007 ; Krieg-Planque in Neveu et al., 2007 ;

³⁵ SEMINAIRE DE DISCOURSE NET (1^{er} décembre 2023), « Séminaire DN Paris, Patrick Charaudeau, 1^{er} décembre 2023 », < <https://youtu.be/oCRZXad0G1g> > [en ligne], page consultée le 02/01/2025.

³⁶ Pour la linguiste Francine Mazière, l'analyse des/de discours peut aussi renvoyer à une volonté de typologiser les discours (Mazière, 2015 : 20). Si je traiterai de la question du périmètre du « discours politique » ou du « discours religieux », je ne me réfère pas à « l'analyse des discours » dans un sens typologique.

³⁷ Courant incarné, par exemple, par Marc Angenot, théoricien de la rhétorique.

Krieg-Planque et Bonnafous in Olivesi, 2013). Si l'analyse du discours entretient historiquement un lien privilégié avec la linguistique, cela ne doit toutefois pas occulter les « disciplines d'appui » qui s'y sont associées dès ses débuts jusqu'aujourd'hui (Maingueneau, 2005 : 67). Ma position – que je partage avec d'autres – consiste à défendre la possibilité de mener une analyse du discours depuis les SIC, sans que cela trahisse « la définition d'un noyau dur » et d'une « sorte de dénominateur commun » qui forgerait la spécificité de cette discipline (Boure in Olivesi, 2013 : 261). Près d'un quart des travaux de chercheurs en SIC sont indiqués par leurs autrices et auteurs comme relevant de l'analyse discursive, en faisant l'axe de recherche le plus travaillé après les nouvelles technologies de l'information et de la communication (Froissart in Olivesi, 2013 : 285)³⁸. À cela s'ajoute le fait que plusieurs laboratoires de recherche (Elliadd, Elico, Crem, Céditec) et revues reconnues par la discipline (*Semen, Mots, Communication & langages, Questions de communication, Argumentation et analyse du discours*, etc.) se réclament d'une telle interdisciplinarité. Dans le sillage des analyses du discours en SIC, mes interrogations de départ ne reposent pas sur une catégorie ou un signe linguistique particulier – tels qu'une forme de discours rapporté, un pronom, une formule, un néologisme, etc. Jean-François Tétu, anciennement professeur en sciences de l'information et de la communication, estimait que « pour faire de l'analyse de discours il faut à la fois être et n'être pas linguiste, parce qu'on ne peut pas appliquer comme automatiquement les procédures linguistiques » (Tétu, 2002 : en ligne). De fait, l'analyse qui sera ici développée est commandée par des enjeux sociaux et communicationnels davantage que par des catégories linguistiques.

Ce travail combine des questions de communication politique, mais aussi de communication des mouvements sociaux³⁹, champ de recherche qui s'est montré particulièrement actif dans la description des « entrepreneurs de cause » qui s'engagent en dépit de « positions tendanciellement dominées dans les rapports de force sociaux et politico-institutionnels » (Ferron, 2024 : 7). Par son objet, cette recherche s'intègre aussi aux travaux en communication environnementale⁴⁰, aux études sur « les formes de communication interpersonnelle, de groupe, publique, organisationnelle et médiatisée qui constituent le débat social sur les problèmes et enjeux environnementaux et notre relation avec le reste de la nature » (IECA cité par Catellani

³⁸ Pascal Froissart s'appuie ici sur un recensement datant des années 2000.

³⁹ Je signale un travail que j'ai coporté et qui s'inscrit particulièrement dans cette littérature : DESINGUE Adrien et GOTTE Joseph (2023), « Temps du délai, temps du débat. Penser la temporalité du mouvement écologiste à partir du "Débat du siècle", grand oral Twitch de la présidentielle 2022 », *Quaderni*, p. 93-112.

⁴⁰ Depuis 2024, je suis membre du groupe d'études et de recherche « ComEnSS » (Communication, Environnement, Science et Société) et ai eu l'occasion d'y présenter un aspect de ma thèse, cette même année.

et al., 2019 : 5). Par hypothèse enfin, elle touche – de façon plus indirecte – à la communication religieuse⁴¹, aux « formes d’expression, de figuration sociale du religieux, la façon dont il fait sens, publiquement, [...] par les mots et les images employés, les médiations mobilisées » (Relicom, 2023). Cette thèse croise donc une diversité d’objets et d’approches développés en SIC.

2) Méthodes pour une analyse sociodiscursive

La nature des questions de recherche ici posées rend pertinent le recours à une méthodologie qualitative – « faite de travail humain proximal, situé, sensible, attentif, réflexif, informé et empiriquement fondé », d’un « contact personnel avec les sujets de la recherche » (Paillé et Mucchielli, 2021 : 14-15)⁴². J’en suis rapidement venu à opter pour un double travail de terrain⁴³, conjuguant les observables privilégiés par les « discursivistes », d’un côté, et les chercheurs et chercheuses en SIC, de l’autre. Il s’agissait de constituer un corpus et de l’éclairer par une enquête *in situ* menée parallèlement. Je qualifie cette démarche générale d’« analyse sociodiscursive »⁴⁴, expression qui, bien que quelque peu pléonastique⁴⁵, marque le souhait de proposer une analyse du discours qui s’attache particulièrement à la description du contexte d’énonciation des discours étudiés.

Balisage du corpus

Le présent corpus est composé d’ouvrages, de vidéos en ligne, de films et de séries. Afin de s’assurer de sa cohérence, mais aussi de la faisabilité et de la précision de son analyse, des critères – à la fois linguistiques, géographiques et temporels – ont délimité son étendue. Entendant m’intéresser aux discours de l’effondrement sur des bases formelles et pas seulement thématiques, le choix de me limiter aux *discours produits en langue française*, ma langue maternelle, a été assez clair. J’ai retenu *le périmètre géographique de l’Europe francophone*, y

⁴¹ En dépit du caractère *a priori* profane de mon objet de recherche, le groupe de recherche « Relicom » a eu la gentillesse d’accepter ma proposition de communication pour une journée d’études jeunes chercheuses – jeunes chercheurs, en 2023.

⁴² Le travail de quantification outillé par des appareils s’en tiendra à des considérations des plus essentielles, pour donner certains ordres de grandeur.

⁴³ J’entends « terrain » comme « les situations ou les lieux empiriques où le chercheur va collecter les données, construire ses corpus » (Boutet in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 568).

⁴⁴ Cette approche est défendue par d’autres analystes du discours, tels que Marc Angenot (Angenot, 2006).

⁴⁵ Le discours, en analyse du discours, est envisagé comme l’« articulation de textes et de lieux sociaux » (Maingueneau, 2012 : 5).

*incluant la France*⁴⁶, *la Belgique francophone*⁴⁷ ainsi que *la Suisse romande*⁴⁸. Ce choix se justifiait, outre une facilité d'accès au terrain, par l'histoire assez « eurocentrique » de la collapsologie – une collaboration franco-belge à laquelle se sont rapidement agrégées des personnalités suisses⁴⁹. Nous verrons comment, en dépit de cultures politiques et religieuses différenciées, les européens francophones investis sur le sujet de l'effondrement se connaissent, se citent, s'invitent, défendent des positions proches et publient parfois ensemble, rendant pertinente une étude commune⁵⁰. J'ai choisi de couvrir les productions parues sur *la période s'étendant du 1^{er} janvier 2015 au 31 décembre 2023, à l'exception du corpus d'ouvrages qui a été arrêté au 31 décembre 2021* au vu de son volume conséquent et du temps nécessaire à son dépouillement. Le choix de débiter l'étude en 2015 s'est imposé à différents points de vue. Il s'agit de l'année de publication de *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, ouvrage phare introduisant le néologisme « collapsologie » et comptant désormais « plus de 100 000 lecteurs⁵¹ ». 2015 est aussi marquée par la tenue de la COP21⁵² au Bourget : l'événement est décrit comme un succès diplomatique et médiatique contribuant « à mettre l'Anthropocène dans l'agenda politique » (Wallenhorst et Theviot, 2020 : 19). Ce succès est corroboré par celui du documentaire *Demain*, réalisé par Cyril Dion et Mélanie Laurent. Paru en décembre 2015, il compte plus d'un million d'entrées au *box-office* français et s'est vu décerner le César 2016 du meilleur film documentaire. Son visionnage constitue, dans les trajectoires de plusieurs écologistes rencontrés, le moment d'une prise de conscience et d'un engagement naissant. Enfin, le contexte mouvementé de l'année 2015 peut participer à la

⁴⁶ Cela comprend des discours produits par des locuteurs qui habitent l'Outre-mer ou qui centrent leur propos sur le contexte ultramarin. C'est, par exemple, le cas de Jean-Marc Gancille (résidant à l'île de la Réunion) et Malcom Ferdinand (auteur d'un ouvrage consacré au monde caribéen).

⁴⁷ Wallonie et région de Bruxelles.

⁴⁸ Le Luxembourg, au regard de sa faible démographie, a été écarté. Aucun locuteur s'exprimant à propos de l'effondrement n'y a été repéré.

⁴⁹ Comme l'universitaire Dominique Bourg.

⁵⁰ Le Québec, au départ inclus dans l'étude, a été écarté du fait que la perception et la médiatisation de l'effondrement y était nettement différentes. La circulation des discours que j'ai pu constater entre les trois pays européens semble bien moins évidente de l'autre côté de l'Atlantique. À titre d'exemple, l'ouvrage *Lettre d'un député inquiet à un premier ministre qui devrait l'être* publié par le député québécois Gabriel Nadeau-Dubois en 2019 n'est pas disponible à la vente en France, en format papier. Le temps alloué à cette recherche ne m'a pas permis d'envisager l'objet dans une perspective comparatiste des mondes francophones. En revanche, l'enquête s'intéresse à des personnalités françaises, belges et suisses susceptibles d'exprimer des visions « non-eurocentrées » telles que celle d'Hubert Reeves, canadien naturalisé français, ou de personnes afrodescendantes, telles que Calvin Soirese Njall et Vinz Kanté.

⁵¹ Chiffre avancé par l'éditeur à l'occasion de l'édition de poche de 2021.

⁵² La COP (pour « *Conference of the Parties* ») est une conférence internationale sur le climat qui réunit chaque année, depuis 1995, les pays signataires de la convention cadre des nations unies sur le changement climatique (CCNUCC). La vingt-et-unième édition était accueillie par la France.

multiplication des discours usant d'un « registre catastrophiste » (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 42). Outre une série d'attentats terroristes en France :

« le contexte économique de l'époque s'y prête : la Grèce est au bord d'un abîme économique sans précédent. La guerre en Syrie fait des milliers de morts et certains rappellent qu'elle n'est pas que le fruit d'un conflit politico-religieux : cette région du Monde arabe vient de connaître cinq années de sécheresse. » (Gadeau, 2019 : 121)

Le choix de clôturer l'étude en 2021 pour les ouvrages, et en 2023 pour le reste du corpus, permet de couvrir la pandémie de la Covid-19 et ses incidences sur les discours de l'effondrement, tout en ouvrant aux évolutions récentes de ces discours.

Construction d'un corpus d'ouvrages

Le choix de porter mon attention principale sur un corpus d'ouvrages peut contraster avec le fort intérêt des SIC pour les formes d'expression en ligne. L'ouvrage, en dépit du fait qu'il peut être perçu par le chercheur comme un matériel ordinaire (Le Bart, 2009 : 324), n'en demeure pas moins un média (Davallon, 2003 : 23) encore privilégié par les professionnels de la politique pour répondre à des stratégies de présentation et de légitimation de soi (Le Bart, 2009 ; Bart, 2012 ; Krieg-Planque, 2019). Cette affinité est aussi vraie des intellectuels, historiquement ancrés dans le monde de l'édition (Mollier, 2003). Tout au long de cette enquête, de nombreux éléments m'ont conforté dans l'idée que l'ouvrage y était un support privilégié tout autant qu'un fait social signifiant : mes discussions avec des personnalités de la sphère effondriste se transformaient régulièrement en un inventaire bibliographique, la lecture d'un livre était souvent présentée par les acteurs comme le marqueur d'une rupture biographique et je suis reparti plusieurs fois d'un entretien avec une pile de livres offerte par l'enquêté.

L'identification des ouvrages étudiés s'est opérée, dans un premier temps, sur les bases de données en ligne des bibliothèques nationales : l'application Gallica < gallica.bnf.fr > proposée par la Bibliothèque nationale de France, KBR < kbr.be/fr > de la Bibliothèque Royale de Belgique et Helveticat < helveticat.ch > de la Bibliothèque nationale suisse. Plusieurs expressions clés délimitaient la recherche : « effondrement », « apocalypse écologique », « collapsologie », « fin du monde », « anthropocène », « crise climatique », « urgence écologique », etc. Ont été conservés les ouvrages publiés par des auteurs et autrices qui résident en France, en Belgique et en Suisse, ou qui sont citoyens de ces pays. Dans le cas des ouvrages collectifs, il est arrivé que certaines contributions émanent d'auteurs et autrices d'autres nationalités ou pays de résidence, moyennant parfois une traduction. Il s'agissait là

d'exceptions dans le livre que j'ai décidé de tolérer et sur lesquelles je m'appuierai de façon moindre dans l'analyse. Cette première liste d'ouvrages s'est vue par la suite régulièrement complétée, par une recherche approfondie des publications des auteurs et autrices déjà identifiés, mais aussi grâce aux références bibliographiques citées dans les premiers livres ainsi qu'aux entretiens et observations menés⁵³. Des ouvrages ayant été édités de façon autonome ou dans des maisons d'édition relativement marginalisées ont été mis de côté, considérant qu'ils ont connu des retombées médiatiques moindres et un lectorat plus circonscrit⁵⁴. J'ai également éliminé des livres pouvant mentionner brièvement des risques écologiques, mais simplement pour ouvrir à un univers de solutions possibles, sans véritablement porter d'alerte. Les livres conservés devaient, de près ou de loin, envisager la possibilité d'un effondrement pour des raisons en partie écologiques. En définitive, 86 ouvrages ont été retenus.

Plus de la moitié de ces livres relève du large genre de l'essai et s'apparente souvent à l'essai politique. Du point de vue stylistique, les essais étudiés revendiquent parfois s'inscrire au sein d'un autre genre : le manifeste (« manifeste pour un monde durable »), le traité (« petit traité de résilience locale »), le manuel (« petit manuel de collapsologie », « petit manuel de résistance contemporaine », « manuel d'action climatique »). Un certain nombre d'ouvrages sont particulièrement polyphoniques : il s'agit de recueils d'entretiens, de livres articulés autour d'un dialogue retranscrit entre quelques personnes, d'écrits d'inspiration journalistique⁵⁵ ou encore d'ouvrages collectifs, au sens plus classique du terme. Quelques ouvrages se démarquent par leur caractère illustré : il s'agit de bandes dessinées ou de livres accompagnés de photographies et d'illustrations. Dans leur version originale, trois ouvrages ont été publiés en 2015 et autant d'autres en 2016. On dénombre ensuite six ouvrages en 2017, sept en 2018, 25 ouvrages en 2019, 23 ouvrages en 2020 et 19 ouvrages en 2021. Ce bond, à partir de 2019, peut s'expliquer, comme nous le verrons, par l'attention médiatique qu'a connue l'effondrement à partir 2018. On peut émettre l'hypothèse que les acteurs du monde de l'édition, au départ plutôt sceptiques quant au caractère rentable des livres parlant d'écologie, ont progressivement perçu une opportunité commerciale. La grande majorité des ouvrages retenus ont été publiés par des maisons d'édition domiciliées en France (78 ouvrages). Les éditions du Seuil sont les mieux représentées dans le corpus, avec onze livres, principalement issus de la collection

⁵³ Notamment sur les stands de vente d'ouvrages, lors d'événements observés.

⁵⁴ C'est le cas par exemple de *Peut-on éviter l'effondrement ? Crise écologique et culture occidentale* publié par un dénommé Cécil Artheaud aux éditions des Trois Colonnes, dont on ne peut lire aucun avis sur les principaux sites de vente en ligne.

⁵⁵ Faisant état d'un reportage et convoquant des verbatims.

« Anthropocène ». Elles sont suivies par les éditions Les liens qui libèrent, avec neuf publications. Outre la France, cinq ouvrages ont été publiés par différentes maisons d'éditions suisses et trois ouvrages sont parus au sein de la maison d'édition belge Luc Pire. Ces faibles volumes peuvent s'expliquer par le fait que plusieurs auteurs belges et suisses publient au sein d'éditions françaises, l'inverse étant moins vrai. Plus de la moitié du corpus d'ouvrages est paru soit chez de grandes maisons d'édition généralistes (26 ouvrages), soit chez de plus petites maisons d'édition engagées à gauche (25 ouvrages). Le catalogue de ces dernières comprend des écrits de critique sociale, d'écologie politique, de philosophe libertaire. Les autres maisons d'édition représentées suivent une ligne éditoriale valorisant les publications non académiques en sciences humaines et sociales (c'est le cas pour 18 ouvrages), les questions liées à la spiritualité et à la religion (sept ouvrages), les travaux universitaires (également sept ouvrages) ou encore la bande dessinée (trois ouvrages).

Dépouillement et analyse du corpus d'ouvrages

Les 86 ouvrages sélectionnés ont été abordés à partir de leur matérialité d'origine : l'imprimé. Ce choix, motivé au départ par un confort personnel, m'a permis de découvrir ces livres dans des conditions de lecture proches de celles du lecteur ordinaire⁵⁶. Cette lecture a toutefois été analytique : elle s'accompagnait d'un travail d'annotation manuscrite et de marquage moyennant l'usage de plusieurs surligneurs, à partir d'une grille de repérage sommaire. Celle-ci a été progressivement complétée et affinée, au fil des lectures. En lien avec mes questions de recherche, j'ai mené un repérage lexical des termes employés pour désigner les risques annoncés : « effondrement », « catastrophe », « délitement », « crise », « basculement », « péril », « danger », « menace », « urgence », « apocalypse », « fin », « extinction », « déclin », « érosion », etc. Le repérage d'indicateurs de temps et de lieu m'a permis d'identifier certaines représentations spatiotemporelles de l'effondrement, qui feront l'objet de la deuxième partie de cette thèse. D'un point de vue interdiscursif, il a été question de repérer les formes d'« auto-représentation du dire » (Authier-Revuz, 2019 : 19) – en particulier les renvois par les auteurs et autrices à d'autres de leurs écrits –, puis les références à d'autres discours et intellectuels étudiés, et, enfin, les références récurrentes à certaines personnalités appréciées ou décriées. Parallèlement, les données susceptibles de m'éclairer dans la sociologie des enquêtes ont progressivement été reprises dans un tableur numérique : parcours scolaire et professionnel, lieu d'habitation, situation familiale, ruptures personnelles... Une fois chaque ouvrage lu,

⁵⁶ À qui l'on suppose, par exemple, une lecture linéaire.

annoté et surligné, je l'ai systématiquement numérisé et ocrisé à l'aide de l'outil *CZUR Shine*. Cela a permis à la fois de pérenniser l'archive et de faciliter l'accès aux données commentées et surlignées. À plusieurs moments de la rédaction et de la formalisation des analyses, j'ai été amené à revenir au corpus – dans sa version numérisée – pour y effectuer des recherches ciblées sur un pronom, un verbe, un nom, etc.

Il est régulièrement reproché aux non-linguistes de ne pas prendre suffisamment en considération la structuration linguistique des énoncés et de croire « que le contenu social des données linguistiques peut être lu sans prêter attention au langage proprement dit » (Fairclough cité par Maingueneau, 2012 : 6). Sans souscrire à l'idée d'une immanence des thèmes du discours⁵⁷, j'estime que leur rejet peut parfois être préjudiciable à l'analyse du discours. À partir de mon expérience de recherche, je constate que le repérage thématique a été une entrée souvent privilégiée, précédant l'analyse discursive à proprement parler. Découvrant les discours étudiés pour la première fois, il m'a été nécessaire de comprendre *de quoi l'on parle* pour mieux repérer les *manières d'en parler*. À la suite d'autres analystes du discours, il me semble qu'une étude « des “idées” et des “façons de parler” » (Angenot, 2006 : 3) peut être possible dans la mesure où l'on joint « le thème à la matérialité discursive » (Ben Hamed et Mayaffre, 2015 : 7) et que l'on reconnaît que le thème est un construit et non un donné, qui « prend corps par la chair linguistique que les locuteurs/interlocuteurs mobilisent et structurent à dessein dans le discours » (Ben Hamed et Mayaffre, 2015 : 7). En ce sens, ma grille de repérage comprenait aussi l'identification des références :

- 1) À des scientifiques et à leurs travaux
- 2) À la nature, la biodiversité, l'environnement
 - 2 bis) Au changement climatique
- 3) Aux théories, théoriciens et courants de l'économie ; au monde de la finance
- 4) Aux acteurs et idéologies politiques
 - 4 bis) À la décroissance, la sobriété et leurs partisans
- 5) À la technique, aux évolutions technologiques
- 6) À des événements et des périodes historiques
 - 6 bis) À des « crises » passées (politiques, sanitaires, économiques, etc.)
 - 6 ter) À la Modernité et aux Lumières

⁵⁷ Il s'agit d'une critique régulièrement adressée par les analystes du discours aux analystes dits « de contenu », les premiers reprochant aux seconds d'envisager les « thèmes » comme sémantiquement autonomes et homogènes, et de minimiser, en s'y intéressant, l'importance du contexte, des manières de dire, des contraintes de la langue.

- 7) Aux religions, à la spiritualité et aux mythes
- 8) À l'éthique et la morale
- 9) À la psychologie et à la psychanalyse, à leurs pratiques et leurs praticiens
- 10) Aux œuvres artistiques, littéraires et culturelles
- 11) Aux « récits » et aux « imaginaires »

La porosité de ces catégories m'a conduit à les croiser et, à d'autres moments, à privilégier celle qui apparaissait comme dominante, lorsque c'était le cas. Les références, toutes catégories confondues, qui revenaient de façon fréquente ont été reprises, elles aussi, dans un tableur. Elles se sont révélées décisives dans la compréhension de l'objet de recherche, me permettant de déterminer des références partagées par une grande partie des locuteurs et locutrices, qui circulent et fournissent les bases d'une unité intellectuelle. Cette unité n'est pas seulement assurée par des références *stricto sensu*, mais par « des topoï qui circulent à un moment donné, dans un espace social donné, sur un sujet donné » (Carbou, 2015 : 2), des « récurrences de divers types de formes : des thèmes [...], des narrations [...], des attributions [...], ou encore des formulations typiques » (Carbou, 2015 : 4). Tout un pan de mon travail consiste, en ce sens, à établir les régularités et stéréotypes qui traversent les discours de l'effondrement, entendant par « stéréotypes » des représentations et images collectives des êtres et des choses – souvent simplifiées ou figées – qui circulent dans une culture donnée, et induisent des attitudes et des comportements (Amossy, 2021 : 129). Face à ce phénomène de routinisation du discours, j'en viendrai, par moments, à envisager les discours étudiés au singulier, en tant que *discours effondriste*, certes non-homogène, mais relativement cohérent sur le plan topique, argumentatif et militant.

Corpus secondaires

La centralité de l'ouvrage, dans la médiatisation des discours de l'effondrement, coexiste avec des espaces du web participatif dans lesquels ces discours se discutent (Bidet, 2019 ; Tasset, 2019 ; Fischer, 2021). Parallèlement, des contenus nativement numériques participent à l'élargissement du public effondriste⁵⁸. M'intéressant ici aux producteurs des discours de l'effondrement plus qu'à leurs « usagers » (Tasset, 2022), mon attention s'est portée sur des

⁵⁸ En prenant le cas de l'association effondriste Adrastia, Cyprien Tasset note, à l'aide des résultats d'un questionnaire, que le passage du fondateur de l'association sur la chaîne YouTube *Thinkerview* « est à l'origine de l'adhésion d'un répondant sur cinq » (Tasset, 2022 : 91).

productions audiovisuelles mises en ligne sur YouTube⁵⁹ et dans une moindre mesure sur Dailymotion⁶⁰. Ces productions étant nombreuses, ce deuxième corpus s'est construit de façon plus réactive que le corpus d'ouvrages, à partir de sa pertinence au regard des autres matériaux empiriques de la recherche. Sans volonté d'exhaustivité, il s'agissait tout d'abord d'intégrer des personnalités – telles Jean-Marc Jancovici et Arthur Keller – qui s'imposent comme incontournables sur le sujet, mais qui publient peu d'ouvrages à ce propos. Aussi, ce corpus de vidéos – qui comprend nombre de débats, de tables rondes et d'interviews croisés – est apparu comme un matériel de choix pour me renseigner à l'égard des modalités de rencontre des locuteurs et locutrices étudiés. Je me suis ainsi demandé : quels sont les espaces, les acteurs et les motifs qui rendent cette rencontre possible ? Comment ces locutrices et locuteurs se positionnent-ils les uns à l'égard des autres ? Quelles lignes de clivage peut-on identifier ? Enfin, l'exploration de ce corpus secondaire m'a aidé à préparer les entretiens, me permettant de saisir en amont – et au regard des autres corpus – les thèmes qui ressortaient comme centraux ou périphériques.

En suivant les critères de délimitation du corpus⁶¹, 50 vidéos ont été retenues, d'une durée allant de 27 minutes à 3h12. Début 2025, chaque vidéo compte entre 877 vues⁶² et 2 374 049 vues⁶³. Si l'écart est grand, la moyenne – située à 368 000 vues – et la médiane – autour de 100 000 vues – soulignent l'intérêt des internautes francophones pour le thème de l'effondrement⁶⁴. Les deux tiers des vidéos sont des entretiens, souvent longs et proches du genre journalistique de l'interview⁶⁵. Le tiers restant est composé de conférences tenues *offline*, filmées, puis diffusées sur le web. À rebours des usages souvent plébiscités par les youtubeurs, la réalisation

⁵⁹ Comme le rappelle la littérature existante, YouTube constitue un « lieu stratégique pour l'opinion publique sur Internet » (Carlino, 2020 : 12).

⁶⁰ Cela est uniquement le cas pour les captations vidéo – aujourd'hui retirées de la plateforme – des « Journées Scientifiques de l'Environnement ». Ce rendez-vous annuel proposé par l'Université Paris-Est Créteil invite régulièrement des personnalités de la nébuleuse effondriste.

⁶¹ Critères linguistiques, géographiques et temporels, précédemment présentés.

⁶² THESWISSBOX CONVERSATION (2019), « Stratégies militantes et climat avec GARY DOMENICONI - TheSwissBox Conversation [en Direct] », < <https://youtu.be/cuRIRnzSrFE> > [en ligne], page consultée le 07/01/2025.

⁶³ THINKERVIEW (2022), « L'effondrement : le point critique ? Aurore Stéphant [EN DIRECT] », < <https://youtu.be/xx3PsG2mr-Y> > [en ligne], page consultée le 07/01/2025.

⁶⁴ Le nombre de vues de certaines vidéos « rivalisent » avec les chiffres des youtubeuses et youtubeurs francophones les plus suivis.

⁶⁵ Certaines vidéos sont diffusées en direct puis postées de façon pérenne, permettant d'en faire une lecture différée.

de ces vidéos est – à quelques exceptions près⁶⁶ – sommaire : l'esthétique se veut sobre⁶⁷, on observe peu de coupures au montage et peu de mises en scène de la vie privée⁶⁸. Plutôt qu'un « langage simplifié et “courant” » (Douyère et Ricaud, 2019 : 15), les discours qui y sont tenus sont proches du discours expert (cf. chapitre n°6). Alors que les vidéos retenues se veulent érudites et que les ouvrages étudiés entendent répondre à un besoin de vulgarisation (cf. chapitre n°2), on assiste à une forme de nivellement du niveau de langage entre ces deux corpus.

Se présentant souvent comme des « médias », les chaînes YouTube concernées s'inscrivent dans l'affrontement entre « information traditionnelle et indépendante » assez caractéristique de la plateforme (Dufour et Gilliotte, 2024 : en ligne). Ces chaînes donneraient voix au chapitre aux « idées politiques qui seraient minoritaires ou tenues à l'écart par les médias » (Douyère et Ricaud, 2019 : 19) et cherchent à « promouvoir un point de vue alternatif à celui jugé dominant » (Premat, 2020 : 184). Quatre chaînes rassemblent plus de la moitié des vidéos. Parmi elles, deux suivent une ligne éditoriale centrée sur les enjeux de soutenabilité écologique – *LIMIT* (11 vidéos), *NEXT* (4 vidéos) – et deux autres une ligne généraliste et critique, plus ou moins « anti-système » : *Thinkerview* (9 vidéos), *The SwissBox Conversation* (4 vidéos). Si ces deux chaînes – respectivement d'inspiration hacktiviste et anti-impérialiste – convient des invités aux positionnements politiques éclectiques⁶⁹, la possibilité d'un effondrement revient souvent au point de constituer une thématique *a priori* phare des entretiens⁷⁰.

Un dernier volet du corpus, plus réduit, est composé de films et de séries. Bien que n'étant pas envisagées dans le corpus initial, ces productions sont rapidement apparues comme une composante importante du répertoire médiatique de l'écologie politique et de sa frange effondriste. Des documentaires d'alerte – tels que *Une vérité qui dérange*⁷¹, *La Onzième Heure*,

⁶⁶ Quelques vidéos témoignent d'un effort de mise en scène et de montage plus important : l'entretien d'Hugo Travers (pour la chaîne *Hugo Décrypte*) avec Jean-Marc Jancovici, l'entretien de Vincent Verzat (*Partager C'est Sympa*) avec Pablo Servigne ou encore certains entretiens de Vinz Kanté (*LIMIT*).

⁶⁷ Cela est particulièrement net pour la chaîne *Thinkerview*. Chaque vidéo est tournée en studio, sur fond noir : « l'interviewé, installé dans un fauteuil gris regarde face caméra et répond au journaliste lui-même hors-champ, donc invisible » (Premat, 2020 : 185).

⁶⁸ Un contre-exemple à ce propos est François Ruffin qui se filme depuis sa cuisine, durant la période pandémique. Le « régime de proximité » (Coavoux et Roques, 2020) joue ici d'une conjoncture particulière : le confinement en France.

⁶⁹ Cela peut interroger le positionnement de ces chaînes sur le spectre politique. Je reviens au chapitre n°5 sur le cas de *The SwissBox Conversation*.

⁷⁰ Les créateurs de ces vidéos font souvent usage du lexème « effondrement » dans leurs titres, au risque, parfois, de créer un décalage avec le propos réellement tenu par l'invité.

⁷¹ AL GORE (2006).

*le dernier virage*⁷², *Le Syndrome du Titanic*⁷³ et plus récemment *Demain*⁷⁴ – sont présentés par les environnementalistes comme faisant date dans la « sensibilisation de l’opinion publique » (Ollitrault, 1999 : 174). Ces productions, me semble-il, se prêtent particulièrement bien à un catastrophisme résiduel, rendu acceptable par des perspectives d’espoir finales. Pour la politiste Sylvie Ollitrault, ce répertoire de communication vidéographique pourrait « consolider de façon latente, un stock de soutiens dans l’opinion publique » (Ollitrault, 1999 : 174). Ce stock est alors étroitement lié à des groupes sociaux « possédant des moyens culturels pour apprécier ces produits » et disposant de moyens financiers favorables au soutien d’organisations écologistes (Ollitrault, 1999 : 174). Les trajectoires biographiques étudiées dans le cadre de cette thèse laissent penser que le visionnage de tels documentaires marque chez certains le passage d’un soutien de principe à un soutien actif, allant dans le sens d’une démarche de mise en cohérence de soi et d’engagement par les voies offertes par le militantisme, y compris le vidéo-activisme. Alors que ces « convertis » de la vidéo tentent de convaincre d’autres de la sorte, la pertinence de ce répertoire médiatique, aux yeux de ce groupe, se trouve renforcée⁷⁵. Suivant une démarche similaire à celle du repérage des vidéos en ligne, j’en suis venu à retenir treize productions. Celles-ci comprennent six documentaires initialement diffusés au cinéma⁷⁶ (*Demain* ; *Après demain* ; *Une fois que tu sais* ; *Animal* ; *Ruptures* ; *Low-tech*), trois documentaires télévisés (*Jean Jouzel dans la bataille du siècle*⁷⁷ ; *Adélaïde Charlier, la meuf du climat*, *Même pas peur, l’éco-anxiété comme moteur*⁷⁸), deux mini-séries initialement diffusées à la télévision (*Un monde nouveau*, *L’Effondrement*), une web-série⁷⁹ (*Des arbres qui marchent*), et un court-métrage interactif intégré à une exposition (*Un effondrement*). Les cas de *Un effondrement* et *L’Effondrement* sont particuliers : je tenterai de montrer comment ces productions fictionnelles jouent d’un « effet de réel » (Barthes, 1968) et ne peuvent bien se comprendre qu’au regard du corpus effondriste.

⁷² CONNERS Leila et CONNERS Nadia (2007).

⁷³ LIEVRE Jean-Albert et HULOT Nicolas (2009).

⁷⁴ DION Cyril et LAURENT Mélanie (2015).

⁷⁵ Cela n’empêche pas les concernés de se positionner dans une forme de rupture avec les productions existantes. Ainsi, Emmanuel Cappellin, réalisateur du documentaire *Une fois que tu sais* insiste sur le fait que ce film encourage, à la différence d’autres documentaires, à une traduction militante et politique du constat scientifique : « *Il y a 600 films qui ont été faits sur la question du climat, maintenant on a besoin de passer à autre chose, à l’étape d’après : qu’est-ce qu’on fait avec ce savoir ?* » (Cappellin in *BLAST*, 2021).

⁷⁶ Essentiellement dans le cadre de cinémas et événements associatifs.

⁷⁷ Diffusé sur *France 3 Bretagne*.

⁷⁸ Diffusés sur *Tipik*, la plateforme digitale de la RTBF destinée en particulier aux jeunes générations. La RTBF est responsable du service public de la radio et de la télévision belge pour la communauté francophone.

⁷⁹ Disponible sur YouTube.

Les productions audiovisuelles retenues dans le corpus final – vidéos en ligne, films, séries – seront principalement abordées à partir de leur matérialité discursive. Les vidéos en ligne ont été simultanément visionnées et annotées⁸⁰ sur le logiciel ATLAS.ti, à partir de leur retranscription écrite préalable⁸¹. L’annotation suivait alors des critères identiques à ceux du corpus d’ouvrages. Le traitement des films et des séries a été, quant à lui, moins balisé : durant leur visionnage, j’ai procédé à une prise de notes à l’aide d’un fichier de traitement de texte. Ces notes portaient sur différents éléments jugés signifiants : des verbatims, des commentaires sur la structure narrative, des captures d’écran de plans marquants, etc. Bien que je revienne sur des signes qui ne sont pas que linguistiques, l’analyse visuelle sera essentiellement envisagée dans son articulation au discours⁸². Tout discours oral cité dans cette thèse – donc retranscrit – sera repérable par l’usage de l’italique⁸³.

Choix des entretiens et des observations

En accord avec les méthodes d’enquête qualitatives privilégiées en SIC – et dans les sciences sociales plus largement –, mon choix s’est porté vers l’entretien, d’abord, et l’observation, ensuite. Adjoindre au corpus un travail d’enquête m’a permis d’aborder les locuteurs et locutrices retenus comme des enquêtés sociologiquement situés. Cela m’a aidé à mettre en évidence des étapes de leurs trajectoires, et plus précisément comment ils et elles en sont venus à dire ce qu’ils et elles disent. Comme nous le verrons au chapitre n°7 en particulier, cette hybridité méthodologique nous renseigne sur l’articulation de contenus programmatiques, de manières de dire et de positionnements dans une sphère donnée. Le travail d’enquête a pu aider à mieux cerner les contraintes extra-langagières qui encadrent l’énonciation du discours, mais aussi les lieux et les acteurs qui participent à sa circulation, au-delà de ce qu’on peut en déduire à partir du seul corpus.

Cette thèse s’appuie sur l’éclairage de 32 entretiens, réalisés entre le 29 septembre 2021 et le 19 janvier 2024, principalement par visioconférence ou appel téléphonique (22 entretiens) et

⁸⁰ Moyennant certaines pauses et une pratique du double écran.

⁸¹ Il s’agit, soit, de retranscriptions proposées par les créateurs de contenu et rendues disponibles sur YouTube, soit de retranscriptions automatisées effectuées à l’aide de l’outil Trint. Ces retranscriptions ont été corrigées, si nécessaire, lorsque je les cite dans cet écrit.

⁸² Du fait que je n’ai pas les compétences ni l’espace nécessaire pour mener ici une analyse sémiotique poussée. Cela s’explique par le fait que l’apprentissage, durant cette thèse, s’est concentré sur les formes linguistiques, n’ayant à cet égard pas de formation initiale.

⁸³ Cela vaut également pour les extraits d’entretien. Dans le corps du texte, l’usage de l’italique sera parfois employé pour souligner un point important dans une démonstration, un concept proposé, ou, en accord avec les conventions typographiques, un terme d’origine étrangère, une œuvre, etc.

plus occasionnellement de façon présentielle (10 entretiens). Leur durée varie entre 34 minutes et 2h22, le plus souvent autour d'une heure d'entretien. Le choix des personnes à interroger et la temporalité de l'entretien ont été guidés par le dépouillement progressif du corpus, ainsi que par la réalisation d'observations. Les personnalités au cœur de la nébuleuse effondriste ont été globalement les premières interrogées, avant que je me rapproche de personnalités plus périphériques ou moins visibles dans cette sphère⁸⁴. On y trouve des essayistes, des professionnels de la politique (élus, conseillers, activistes), de l'enseignement et de la recherche (universitaires, scientifiques) et du monde des médias (journalistes, éditeurs, créateurs de contenu). Mené de façon semi-directive, chaque entretien suivait un guide préalablement préparé. Celui-ci variait d'un enquête à l'autre, mais présentait toutefois un certain nombre de constantes : des questions sociodémographiques, des questions sur leur trajectoire, leur orientation politique, leur positionnement dans le champ écologiste et parmi les intellectuels de l'effondrement. Les entretiens se prêtaient particulièrement bien au commentaire, par le locuteur ou la locutrice, de propos déjà rendus publics, à commencer par les siens dont j'avais pris préalablement connaissance. Alors que l'ouvrage a été considéré comme une version stabilisée de la pensée d'un acteur ou d'une actrice à un moment donné et sur un sujet donné, tout l'enjeu du travail d'entretien a été de réussir à faire sortir l'enquête « de grands discours généraux » (Chamboredon et al., 1994 : 129), d'un discours déjà préparé, formaté et développé ailleurs. À défaut d'une pleine réussite à ce niveau, les entretiens se sont révélés très éclairants pour cartographier les relations entre les acteurs et revenir sur des éléments invisibilisés ou implicites, parfois personnels, voire intimes. Au regard de mon premier axe de recherche, l'entretien a été l'occasion de revenir sur la socialisation religieuse des personnalités étudiées, comment celle-ci avait pu être réinvestie, retraduite ou écartée dans leur *devenir écologiste*. Enfin, ces croisements entre corpus et enquête se sont révélés riches pour tester des hypothèses de travail et récolter des jugements métadiscursifs (Causa et Pasquariello, 2017), métapragmatiques (Him-Aquilli, 2021) et méta-argumentatifs permettant d'accéder « aux représentations que les locuteurs ordinaires se font de la langue » et de ses usages (Doury, 2004 : 62)⁸⁵.

Plusieurs travaux en sciences sociales mettent en évidence les spécificités de l'entretien avec des personnes appartenant à des groupes dominants, qu'il s'agisse d'aristocrates (Pinçon et

⁸⁴ Une dizaine de personnes contactées n'ont pas donné suite à ma sollicitation.

⁸⁵ Face au caractère relativement nouveau du recours à l'entretien dans une démarche d'analyse du discours (Oger in Bonnafous et Temmar, 2007 : 33-34), j'ai pu progressivement construire, par expérimentation, une méthode d'entretien « sur le discours ».

Pinçon-Charlot, 1991), d'élus politiques (Cohen, 1999), de chefs d'entreprise (Chamboredon et al., 1994) ou de militaires de carrière (Ollivier-Yaniv, 2000). Alors que l'entretien place souvent le chercheur dans « une position supérieure à l'enquêté dans la hiérarchie des différentes espèces de capital, du capital culturel notamment » (Bourdieu, 1993 : 905), l'entretien avec des « imposants » peut conduire l'enquêteur à expérimenter un renversement de la dissymétrie au profit de l'enquêté. En tant que « producteur[s] de biens culturels » (Legavre in Neveu et François, 2015 : 228), les intellectuels peuvent être envisagés comme les détenteurs d'un fort « capital culturel qui s'est différencié du capital économique » (Sapiro, 2009 : 10). S'ils sont souvent habitués au « regard du tiers » (Douyère et Gonzalez, 2020) – celui du journaliste, par exemple –, l'entretien de recherche avec ces intellectuels interroge la distribution des places qui s'y effectue. Disposant généralement d'un haut niveau de diplôme et d'érudition, les intellectuels rencontrés ont parfois souhaité se positionner en pairs, ou adopter un point de vue surplombant. En dépit des difficultés que cela peut poser⁸⁶, un tel phénomène est apparu comme un objet à interroger et à observer en tant que tel⁸⁷.

Compte tenu du fait que les personnes interrogées prennent régulièrement position dans les arènes publiques et médiatiques, j'ai systématiquement demandé en début d'entretien l'autorisation de ne pas anonymiser les verbatims qui pourraient en résulter. Comme d'autres chercheurs le mettent en évidence, la pratique de l'anonymisation ne se prête pas toujours à l'étude de groupes bien identifiables, « pourvus d'une compétence linguistique plus que suffisante » et désireux de prendre en charge l'énonciation de leurs idées (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2005 : 124). Ainsi, ma requête a été reçue presque systématiquement de façon très favorable, les enquêtés ayant l'habitude d'être interrogés par des journalistes pour qui cela est l'usage. Certains ont néanmoins formulé le souhait de pouvoir relire préalablement les extraits à même d'être mobilisés dans la thèse⁸⁸. Cette requête leur a été accordée et tout extrait modifié *a posteriori* sera indiqué comme tel. J'ai systématiquement proposé à la personne rencontrée d'indiquer comme « *off* » une parole devant rester confidentielle, mais jugée éclairante pour le déroulement du propos. Les entretiens ont été retranscrits de façon systématique et intégrale, généralement peu de temps après leur réalisation. M'appuyant sur une première retranscription fournie par l'outil Trint, je procédais ensuite à une relecture fine. Par souci de rendre compte

⁸⁶ Un éditeur avec qui je me suis entretenu a, par exemple, répété à huit reprises « *C'est ça qui est intéressant* », signifiant de ce fait son refus de suivre le guide d'entretien et les questions posées.

⁸⁷ Cette expérience fait l'objet d'un article en cours de relecture pour la revue *Les Enjeux de l'information et de la communication*.

⁸⁸ Les personnalités concernées disent vouloir éviter de se voir attribuer des propos tendancieux ou approximatifs, formulés dans le cours de la conversation, mais non assumés avec le recul.

des spécificités de l'oralité, les retranscriptions restent au plus près des formulations des enquêtés et peuvent conserver des fautes grammaticales⁸⁹, tout en allégeant certaines répétitions, onomatopées ou interjections. En préférant les usages en vigueur dans les SIC, j'ai décidé de ponctuer les entretiens. Si cet exercice implique un biais interprétatif, la ponctuation ne constitue pas ici un axe d'analyse et répond davantage à un confort de lecture.

Parallèlement aux entretiens, 32 événements ont été observés entre le 10 septembre 2021 et le 26 novembre 2023, le temps d'une demi-journée ou de quelques jours, dans une quinzaine de villes situées en France majoritairement, mais également en Belgique⁹⁰. À quelques exceptions près, les observations ont été réalisées dans des zones urbaines et périurbaines densément peuplées, dont l'offre culturelle et la gouvernance politique sont à même de favoriser la tenue d'événements consacrés à l'écologie. Quelques observations ont été aussi menées en ligne, à l'occasion de visioconférences, dans un contexte pandémique encore instable. Le choix des lieux et moments d'observation a été guidé par une veille quasi quotidienne des actualités des acteurs étudiés, menée *via* les réseaux sociaux numériques et des listes de diffusion par courriel. Très souvent, la participation aux événements a été déterminée par la possibilité d'y rencontrer des personnalités préalablement identifiées, en vue de leur proposer un entretien. Plus ponctuellement, il s'agissait d'avoir un aperçu d'actes et de rituels de socialisation significatifs pour les enquêtés : une action de désobéissance civile non-violente, une marche pour le climat, une conférence gesticulée, etc. Du fait que je m'intéresse à des intellectuels, la grande majorité des observations ont pris place lors d'événements centrés sur l'activité discursive, plutôt à destination d'un public préalablement intéressé : conférences, séminaires, débats. Ces conditions particulières m'ont conduit à mener des observations certes participantes, mais dans des conditions de participation fortement balisées par l'organisation et la distribution de la parole qui s'y effectuent. En posant, par exemple, des questions dans le temps imparti aux interactions avec la « salle », ces situations étaient proches de celles que je pouvais connaître en tant que doctorant, dans un cadre académique. À chaque déplacement en situation d'observation, je partais muni d'un carnet, me permettant d'y décrire les personnes présentes, le déroulement, l'organisation spatiale, certains verbatims, etc. Ces notes étaient par la suite

⁸⁹ Cette pratique peut être jugée stigmatisante lorsqu'il s'agit de rendre compte du discours de publics subalternes. Or, cette enquête porte sur des intellectuels disposant d'un capital culturel important. Certaines corrections ou précisions que j'ai jugé nécessaires pour la bonne compréhension du propos ont été apportées et mises entre crochets.

⁹⁰ Je me suis rendu en Suisse seulement pour y effectuer des entretiens.

reprises sur un document de traitement de texte, accompagnées de quelques photographies des situations observées, prises à l'aide de mon téléphone.

Les intellectuels étudiés : une vision d'ensemble

Sur la base des matériaux récoltés (ouvrages, chapitres d'ouvrage, vidéos en ligne, films, séries, entretiens), j'ai été amené à m'intéresser à 194 personnalités⁹¹. 38 ont pu être rencontrées durant des situations d'observation (soit 20%) et 31 ont fait l'objet d'un ou plusieurs entretiens⁹² (16%). La variable de genre est significative : nous comptons 147 hommes (76%) pour 46 femmes (24%)⁹³. En faisant abstraction de quelques cas de multinationalité, je dénombre 124 Français (64%), 25 Belges (13%) et 19 Suisses (10%)⁹⁴. 9 personnes disposent d'une autre nationalité (4,5%) et la nationalité de 17 autres reste incertaine (8,5%). Les personnes non-blanches sont, de façon générale, peu représentées, bien qu'une approche postcoloniale et intersectionnelle des enjeux écologiques soit émergente⁹⁵.

Tableau n°1 – année de naissance des intellectuels étudiés

	<i>Non renseignée</i>	<i>Années 1920 et 1930</i>	<i>Années 1940</i>	<i>Années 1950</i>	<i>Années 1960</i>	<i>Années 1970</i>	<i>Années 1980</i>	<i>À partir des années 1990</i>
Nombre	34	8	25	31	32	37	18	9
%	17,5%	4%	13%	16%	16,5%	19%	9%	5%

Si l'année de naissance reste inconnue pour 34 enquêtés (17,5%), il ressort que 37 autres personnes étudiées sont nées dans les années 1970, en faisant le plus large groupe (19%). Viennent ensuite 32 personnes nées dans les années 1960 (16,5%), 31 personnes nées dans les années 1950 (16%) et 25 personnes nées dans les années 1940 (13%). 18 personnes sont nées dans les années 1980 (9%) et 8 autres sont nées avant 1940 (4%)⁹⁶. Seules 9 personnalités

⁹¹ Ce dénombrement a été fait de façon systématique, à quelques exceptions près. Les productions fictionnelles (*L'Effondrement*, *Un effondrement*) sont ici écartées, dans la mesure où elles mettent en scène des personnages imaginaires. À cette première exception s'ajoute celle des événements observés. Ces derniers étant très riches en intervenants et intervenantes, il était difficile de systématiser l'identification des intellectuels qui y prenaient part. Enfin, dans le cas des séries et films non-fictionnels, ce sont essentiellement leurs réalisateurs et réalisatrices qui ont été comptabilisés.

⁹² Seul Yves Cochet a fait l'objet d'un double entretien, choix motivé par un intérêt diachronique. Le second entretien est intervenu à deux années d'écart du premier et a permis d'aborder avec cet enquêté de possibles évolutions dans ses points de vue.

⁹³ Une personne a fait mention d'une transition de genre en cours, au moment où nous nous sommes rencontrés.

⁹⁴ On trouve là des ordres de grandeur plutôt fidèles à la démographie de l'Europe francophone.

⁹⁵ Notamment sous l'impulsion de la chaîne YouTube *LIMIT*. J'y reviendrai au chapitre n°2.

⁹⁶ Il est parfois arrivé que des locuteurs avec qui j'espérais pouvoir m'entretenir décèdent durant la recherche. Ce fut le cas pour Pierre Rabhi, Bruno Latour et Hubert Reeves.

étudiées sont nées à partir de 1990 (5%). Cette faible présence des catégories les plus jeunes, souvent présentées comme particulièrement mobilisées sur les questions écologiques, peut en partie s'expliquer par la primauté accordée dans cette étude aux publications d'ouvrages – souvent conditionnées par la détention d'un capital symbolique et intellectuel important. De façon assez attendue, on compte parmi les intellectuels étudiés une majorité de haut-diplômés : 89 sont titulaires d'un doctorat (46%) et 58 autres d'une maîtrise (30%). 24 sont diplômés d'un niveau licence ou inférieur (12%) et je ne dispose pas de l'information pour les 23 restants (12%). Les activités professionnelles occupées feront l'objet d'une présentation plus tardive (*cf.* chapitre n°6).

Retour sur la polyphonie des sources

Le travail de recherche, tel qu'il est envisagé en sciences sociales, typologise la polyphonie des sources en distinguant la bibliographie de l'ensemble des matériaux empiriques (Seurra, 2014 : 126). Or, en s'intéressant à des personnalités fortement dotées en capital culturel, la présente étude est traversée par des porosités entre ce qui relèverait des données à analyser – émanant des locuteurs et locutrices, ou bien de leurs adversaires – et celles d'ordre bibliographique – créditées d'une valeur savante. Cette difficulté est particulièrement vive lorsque les personnes en question évoluent ou ont évolué dans les sciences humaines et sociales⁹⁷. Pour y remédier, j'emprunterai à d'autres la distinction entre les données citées « en corpus » et celles « en collègue » (Loraux, 1980 ; Achard, 1997 ; Krieg-Planque, 2003). Comme le souligne très bien le sociolinguiste Pierre Achard :

« Énonciativement, l'attitude “en collègue” est une attitude de co-énonciation avec prise en charge, un “engagement”. L'autre attitude, qui constitue le texte en corpus, [...] l'objective, le distancie au maximum. » (Achard, 1997 : 6)

Les précisions apportées plus tardivement par l'analyste du discours Alice Krieg-Planque sont importantes :

« Tout en retenant la distinction proposée par Pierre Achard, nous voulons [...] insister sur le fait que si la convocation en corpus est bien un mode de *dire sur*, la convocation en collègue n'est pas nécessairement un mode de *dire avec*, mais peut aussi être un mode de *dire contre* : on peut converger avec celui que l'on aborde en collègue, mais on peut aussi diverger de lui. La convocation en corpus, elle, implique que le regard porté sur l'énoncé est celui du chercheur-analyste, et non celui du pair (pas plus que celui du sujet moral ou du concitoyen), et en conséquence que le discours convoqué en corpus n'est pas un discours avec lequel il y a lieu

⁹⁷ C'est le cas, par exemple, de Bruno Latour, Edgar Morin, Dominique Bourg, Catherine Larrère ou encore de Malcom Ferdinand.

de *parler avec* ou de *parler contre* (bien que nous puissions être pour ou contre par ailleurs). »
(Krieg-Planque, 2003 : 24)

Cette distinction n'étant pas « ontologique », mais relevant « d'une attitude par rapport au statut des citations » (Achard, 1997 : 6), il arrivera que je cite à certains moments une personne « en corpus » et, en d'autres circonstances, « en collègue »⁹⁸. Cette distinction de regard, parfois difficile, quelque peu arbitraire, repose néanmoins sur différents indices : le genre de la publication, son contexte éditorial, les façons de faire preuve et le caractère central ou annexe du sujet abordé au regard des thématiques de recherche du concerné. Afin de mieux aider le lecteur et la lectrice, je marquerai les citations « en corpus » – ce qui comprend l'ensemble du corpus, mais aussi les extraits d'entretien et d'observation – par l'usage d'une autre police de caractère, sans empattement⁹⁹. Si la présentation des références « en corpus » est proche de celle des références bibliographiques, suivant le format auteur-date, les éléments du corpus ne seront pas intégrés à la bibliographie finale, mais feront l'objet d'une liste à part entière en annexe.

Tableau n°2 – Présentation des données mobilisées : quelques exemples

<i>Citation « en collègue »</i>	<i>Citation « en corpus » (ouvrage)</i>	<i>Citation « en corpus » (retranscrite à partir de l'oral)</i>
« Longue citation issue d'un texte scientifique » (Auteur, 1999 : 56)	« Longue citation issue d'un ouvrage du corpus » (Auteur, 2020 : 12)	« Longue citation issue d'un entretien » (Entretien avec locuteur, 2022) « Longue citation issue d'une vidéo en ligne » (Locuteur in Chaîne YouTube/Dailymotion, 2021) « Longue citation issue d'un film ou d'une série » (Locuteur in Film/Série, 2018)

⁹⁸ Il s'agit, par exemple, d'Enzo Lesourt, d'Alain Caillé ou encore d'Yves Citton et Jacopo Rasmi.

⁹⁹ Cela vaut pour les « longues » citations, mises en évidence par un saut de ligne et un retrait. Les verbatims insérés dans le fil du texte ou en notes de bas de page conservent, eux, la même police que le texte principal.

Annonce du plan

Pour des raisons qui seront précisées au fil du texte, cette thèse est construite en trois parties. La première partie, intitulée « L'inédit et l'existant », est composée de trois chapitres croisant des réflexions sur la généalogie, la circulation et les filiations de la préoccupation pour l'effondrement. Intitulée « Chronotopie d'une fin », la deuxième partie de cette thèse se compose de deux chapitres plus conséquents, qui analysent respectivement les descriptions temporelles et spatiales de la catastrophe redoutée. La troisième et dernière partie traite de l'« efficacité du dire effondriste » et développe, à travers trois chapitres, la dimension argumentative et actionnelle des discours étudiés. Enfin, la conclusion propose une synthèse des principaux résultats de ce travail, en reprenant les axes de recherche présentés initialement.

PARTIE I :

L'INÉDIT ET L'EXISTANT

« Que nous soyons profane ou chercheur, nous approchons tous nécessairement telle sphère de vie sociale inconnue à travers les images que nous possédons déjà. »

– Herbert Blumer, *Symbolic Interactionism* (1969)

« On dirait qu'une société entière dit ce qu'elle est en train de construire avec les représentations de ce qu'elle est en train de perdre. »

– Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire* (1975)

Cette première partie entend explorer la tension entre l'inédit et l'existant. Face aux « limites du pensable, de l'argumentable, du narrable, du scriptible », le « “pas-encore-dit” se frayerait un chemin et se fabriquerait un langage neuf dans l'entropie du “déjà-là” » (Angenot, 1989 : 11-12). Ce constat de Marc Angenot interroge la capacité à distinguer le *novum* – c'est-à-dire la nouveauté « vraie » – de l'allure de nouveauté, du « faux inouï » (Angenot, 1989 : 14). À partir du cas du boulangisme à la fin du XIX^e siècle, cet auteur souligne que les acteurs de l'époque « ne sont pas outillés pour percevoir » la nouveauté que constitue ce protofascisme et que « la nouveauté elle-même, lorsqu'elle apparaît, risque d'être interprétée par rapport au corpus disponible, selon des références reçues¹⁰⁰ et, dès lors, de n'être pas perçue comme telle » (Angenot, 1989 : 15). Comment de telles observations peuvent-elles se transposer dans un contexte historique et idéologique *tout autre* ? Comment les discours de l'effondrement qui revendiquent un capital originalité – ne serait-ce que pour le caractère sans précédent de la menace annoncée – s'articulent-ils à l'existant, « aux éléments dominants » en place (Angenot, 1989 : 14) ? On s'attachera, d'une part, à analyser en quoi « l'entropie du “déjà-là” » pourrait constituer un obstacle à l'expression de la nouveauté que représente le risque d'effondrement et, à l'inverse, si ce déjà-là ne pourrait pas constituer une ressource discursive permettant aux locutrices et locuteurs de montrer une nouveauté, certes inédite, mais dans le sillage de l'ancien.

Ce faisant, cette partie permettra de mettre en évidence une jonction entre l'analyse discursive et l'approche communicationnelle, constitutive du présent travail : celle de *la circulation des idées, des savoirs, des discours et des signes*, que ces derniers soient linguistiques ou extralinguistiques. À la suite de collègues en sciences de l'information et de la communication, on s'intéressera à :

« la manière dont certains discours, représentations, idéologies naissent, vivent, circulent et se reconfigurent au gré des espaces publics. Quels sont les modes de circulation des discours ? Dans quelle mesure ces derniers font-ils l'objet de réappropriations différenciées selon les espaces ? Quels sont les acteurs mobilisés (associatifs, intellectuels, politiques et anonymes) dans ces logiques de réappropriation ? » (Dalibert et al., 2016 : 8)

Bien que les enjeux de réception n'aient pas été retenus dans le cadre méthodologique de cette recherche, nous verrons comment les acteurs étudiés « reçoivent » et perçoivent les discours antérieurs, et se positionnent – intellectuellement et idéologiquement – à l'égard de leurs pairs.

¹⁰⁰ Le boulangisme est alors assimilé, au départ, à un bonapartisme.

En ce sens, les discours de l'effondrement seront envisagés, non seulement comme des énoncés en circulation, mais comme un espace de circulation.

Chapitre n°1 – « Tout peut s’effondrer » : d’une préoccupation écologique à la construction d’un risque

Ce chapitre vise à élucider la question suivante : comment une préoccupation au départ plutôt marginale et relativement diffuse dans le temps – comme nous le verrons –, s’est-elle imposée dans le débat public eurofrancophone, ces dernières années ? Comment l’effondrement s’est-il construit comme un risque à même de rassembler des acteurs aux sensibilités politiques, motivations, stratégies et intérêts potentiellement divergents ? Isabelle Garcin-Marrou, chercheuse en sciences de l’information et de la communication, et Gwenola Le Naour, politiste, soulignent que tout risque, même s’il repose sur des fondements solides, est un construit social qui « n’existe que mis en discours et mis en sens » (Garcin-Marrou et Le Naour, 2017 : 3). Cette mise en visibilité sociale du risque est souvent corrélée à l’investissement des médias « où se fabriquent les représentations du risque » et où se jouent les luttes de cadrage entre acteurs officieux et officiels (Garcin-Marrou et Le Naour, 2017 : 8). En ce qui concerne le risque d’effondrement, il s’agira de voir quels antagonismes et quelles altérités accompagnent sa médiatisation.

S’intéresser à la construction médiatique de l’effondrissement suppose de revenir sur la constitution du présent corpus. L’introduction de cette thèse postule l’existence d’un ensemble de « discours de l’effondrement ». Or, dans cette recherche, c’est avant tout le corpus qui les fait exister en tant qu’ensemble. Comme le soulignent plusieurs analystes du discours, « le corpus n’est pas un simple recueil de textes qui seraient à disposition et qu’il suffirait de compiler » (Sitri et Barats in Née, 2017 : 41), c’est « une construction arbitraire, une composition relative qui n’a de sens, de valeur et de pertinence qu’au regard des questions qu’on va lui poser, des réponses que l’on cherche, des résultats que l’on va trouver » (Mayaffre, 2002 : 4)¹⁰¹. C’est pourquoi ce premier chapitre vise également à livrer une première présentation du corpus afin de pouvoir s’en familiariser, saisir l’unité de cette composition dans son hétérogénéité, son actualité au regard d’une histoire plus ancienne. Si tout corpus est construit, tout corpus est aussi contextualisé. Cela supposera de « s’informer sur les conditions dans lesquelles sont produits les textes analysés » (Sitri et Barats in Née, 2017 : 42) et la conjoncture sociopolitique dans laquelle ils sont distribués.

¹⁰¹ Dans mon introduction, j’ai fait état des modalités ayant présidé à la construction du corpus, tentant par-là de défendre le caractère bien-fondé de ce construit.

1) Parcours médiatique¹⁰² du néologisme « collapsologie »

Le corpus des discours de l'effondrement – tels que je les appréhende : en Europe francophone, depuis 2015 – se construit à partir d'un ensemble plus resserré que l'on peut réunir sous la désignation « collapsologie ». Si les discours de l'effondrement ne se réduisent pas à la collapsologie, la collapsologie a été le « fer de lance » (Tasset, 2025 : en ligne), le « catalyseur » pourrait-on dire, de la mouvance effondriste francophone, lui conférant un premier cadre à partir duquel des discours et contre-discours¹⁰³ ont pu se structurer. En quoi consiste-t-elle ? Quels objets et champs entend-elle recouvrir ? Son périmètre doit-il être pensé de façon stable ou dynamique ?

Un projet scientifique

« Il suffit parfois de forger un néologisme pour que tout prenne sens. Un nouveau mot, un nouveau concept, et voici que se cristallise en lui tout ce qu'il y avait de plus ou moins soluble en suspension dans l'air du temps. » L'auteur de cette citation, Yann Verdo, n'est pas analyste du discours, mais journaliste pour *Les Échos*. Le 17 avril 2015, il « déconfin¹⁰⁴ » l'alerte collapsologique en publiant dans ce quotidien d'information économique la première recension presse de l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, huit jours après sa sortie¹⁰⁵. Ce livre associe la plume de Pablo Servigne, ingénieur agronome français et docteur en biologie, à celle de Raphaël Stevens, chercheur belge essentiellement autodidacte, ayant passé une année au *Schumacher College*¹⁰⁶.

¹⁰² Par « parcours », je me réfère à l'analyste du discours Dominique Maingueneau qui entend avec cette notion « analyser une circulation, prendre la mesure d'une dispersion » (Maingueneau, 2014a : 80). Cette circulation concerne « un *signifiant* de taille variable [...] unités lexicales, groupes de mots, phrases, fragments de textes, voire textes » (Maingueneau, 2014a : 80) et se distingue ainsi de la « carrière », concept moins strictement linguistique.

¹⁰³ Comme le remarque le linguiste Raphaël Micheli, « lorsqu'on argumente, on vise certes à justifier un point de vue, mais cette visée justificatoire s'accompagne d'une visée de positionnement du discours par rapport à un autre discours » (Micheli, 2012 : 8). À la suite de ce chercheur, j'envisage cet usage comme un « contre-discours ».

¹⁰⁴ Le déconfinement d'une alerte correspond à la publicisation « d'une information jusque-là réservée aux initiés » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 52), en recourant notamment aux voies offertes par les médias. Les cas les plus fréquemment identifiés par ces auteurs sont la fuite et la communication publique.

¹⁰⁵ Voir : VERDO Yann (17 avril 2015), « “Collapsologie” : la fin du monde est pour demain », *Les Échos*, < <https://www.lesechos.fr/2015/04/collapsologie-la-fin-du-monde-est-pour-demain-1106559> > [en ligne], page consultée le 27/03/2025. La première mention presse de l'ouvrage remonte, elle, au 9 avril 2015 dans le quotidien belge *Le Soir*. Elle se contente d'annoncer une future présentation de l'ouvrage à Bruxelles, en librairie, en présence des auteurs.

¹⁰⁶ Situé dans le sud-ouest de l'Angleterre, le *Schumacher College* propose différents cursus de formation à l'écologie, dans une approche « holistique ». Il constitue « le lieu de passage de nombreux penseurs et militants de l'écospiritualité » (Chamel, 2018 : 256).

Figure n°1 : première apparition du néologisme « collapsologie » dans la presse (*Les Échos*)



L'ouvrage, qui deviendra une référence sur le sujet, introduit le néologisme « collapsologie » dès son sous-titre : « Petit manuel de *collapsologie* à l'usage des générations présentes ». Néologisme de forme, la lexie « collapsologie » tire son étymologie du latin « *lapsus* » (chute, écroulement, éboulement) et joue d'un emprunt plus contemporain à la langue anglaise : « *collapse* » (effondrement)¹⁰⁷. Le néologisme « collapsologie » repose également sur un procédé de dérivation, par l'ajout du suffixe *-logie* au morphème « collapse », qui renvoie au « champ sémantico-conceptuel de la connaissance, du savoir et/ou de ses spécialistes » (Lignon et al., 2014 : 1824).

Comme souligné dans l'ouvrage en question, la proposition est formulée « avec une certaine autodérision » (Servigne et Stevens, 2015 : 20). Gauthier Chapelle, ingénieur agronome belge et docteur en biologie qui rejoindra le binôme d'auteurs dans des ouvrages ultérieurs, raconte en entretien l'histoire de ce néologisme :

« Le mot "collapsologie", par exemple, on était à trois quand il a surgi sur un trottoir de Bruxelles. On jouait à ça. On rigolait. C'était quand Pablo habitait encore à Bruxelles et qu'on avait... Il avait une bibliothèque en haut qui nous servait de bureau commun, et qu'on avait baptisé "rue du Collapse". C'était la rue du Collège. Et on l'a rebaptisé entre nous pour rigoler "la rue du Collapse". » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023)

¹⁰⁷ Par ailleurs, dans le vocabulaire médical français, le terme « collapsus » désigne un malaise ou encore l'affaiblissement brutal d'un organe.

Dans *Comment tout peut s'effondrer*, cette plaisanterie entre amis devient l'occasion de formuler un projet scientifique. Regrettant l'absence d'une « véritable science appliquée et transdisciplinaire de l'effondrement » (Servigne et Stevens, 2015 : 20), Pablo Servigne et Raphaël Stevens introduisent la « collapsologie » qu'ils définissent comme :

« l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition, et sur des travaux scientifiques reconnus. » (Servigne et Stevens, 2015 : 253)

Cette proposition n'est toutefois pas avancée selon les usages scientifiques habituels. Plutôt que de soumettre un article à une revue académique en suivant un processus d'évaluation par les pairs, les deux Bruxellois publient aux éditions généralistes du Seuil, dans la collection « Anthropocène » créée deux ans plus tôt par l'historien Christophe Bonneuil. Lors d'une conférence, Pablo Servigne se défend d'un tel choix :

*« Pourquoi on a écrit un bouquin grand public d'ailleurs ? Parce que moi, j'étais dans le milieu académique. Mais je me sentais pas – comment dire ? – libre. Et surtout, on voulait **toucher un maximum de gens en peu de temps**. Et le milieu académique ne permet pas ça. Donc on a fait un bouquin grand public – mais c'était conscient – pour **aller plus vite**. Et on a jeté en inventant un mot – “collapsologie”. [...] C'est pas comme ça qu'on fonde une science. Parce qu'il faut... C'est ce qu'on a appris par la suite. C'est-à-dire que les scientifiques n'ont pas... [...] Pour eux, c'est un mot qu'est pas venu du milieu scientifique. On n'a pas publié dans une revue à comité de lecture. Et, effectivement, le temps de la science étant beaucoup plus long que le temps de la société, bah c'est devenu, avant une discipline scientifique, c'est devenu un mouvement populaire »* (Observation, Pablo Servigne, 10 ans de l'Institut Momentum, 15 octobre 2022, je souligne)

Le recours à un ouvrage grand public est décrit ici comme une alternative permettant d'outrepasser la lenteur de l'institution scientifique, pour mettre à l'agenda public et médiatique le risque d'effondrement écologique. Pour Pablo Servigne comme beaucoup d'autres locuteurs étudiés, la temporalité du délai – sur laquelle je reviens dans le chapitre n°4 – impose une urgence à agir.

Une percée médiatique à partir de 2018

Cette mise à l'agenda a-t-elle réussi ? Comment s'est produit le « mouvement populaire » évoqué plus tôt par Pablo Servigne ? Une analyse des articles de presse francophones mentionnant la « collapsologie » (collectés *via* la base de données Factiva) et des requêtes effectuées sur Google (*via* l'outil Google Trends) témoigne de l'évolution de la visibilité médiatique de la collapsologie, sur la période 2015-2023.

Figure n°2 : occurrences des articles de presse faisant mention de la « collapsologie » (Factiva)

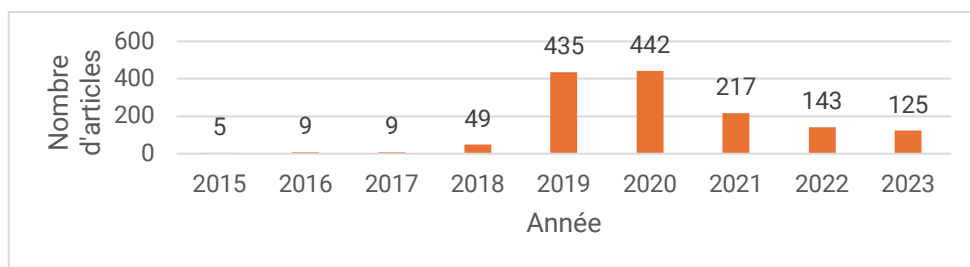
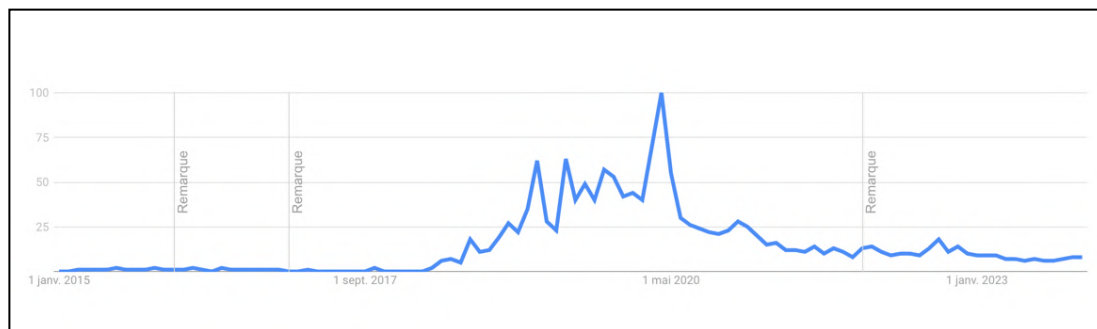


Figure n°3 : évolution des requêtes « collapsologie » sur Google (2015-2023)



Durant ses trois premières années d’existence, une certaine discrétion entoure la proposition collapsologique. Pour Olivier Gadeau, doctorant en communication publique, la collapsologie intéresse, au départ, essentiellement les *pure players*¹⁰⁸ :

« L’abonné d’un *pure player* [...] vient chercher dans ces médias une consommation alternative d’informations, et les discours collapsologistes semblent se faire une place non négligeable dans ce milieu. [...] [les] structures entrepreneuriales [des *pure players*], leur fonctionnement rédactionnel et probablement une certaine vision du traitement de l’actualité font que les plus jeunes journalistes peuvent explorer un nouvel espace pour développer des sujets relativement inédits et auxquels ils sont évidemment les plus sensibles. » (Gadeau, 2019 : 122)

C’est à partir de l’année 2018 que la collapsologie connaît un intérêt plus large. Cette temporalité peut en partie s’expliquer par la démission cette même année de Nicolas Hulot, alors ministre français de la transition écologique et solidaire. Ce départ du gouvernement érigé en « événement politico-médiatique » (Bougnoux, 2018 : 11) intervient après « le deuxième été le plus chaud de l’histoire de France¹⁰⁹ ». Au regard des motifs soulignés par l’ancien ministre, cette démission peut être interprétée comme « l’expression d’un doute croissant sur la capacité de l’État à assurer cette mission première de protection et de sécurité » en matière d’écologie

¹⁰⁸ Ce auteur entend par-là les « sites d’information qui existent exclusivement sur le web, mais dont la crédibilité n’est plus vraiment remise en cause par la profession, tant leur capacité à proposer un “autre journalisme” complémentaire des flux de diffusion de leurs aînés a fait ses preuves » (Gadeau, 2019 : 122).

¹⁰⁹ Voir : LE MONDE (8 août 2018), « L’été 2018 est le deuxième plus chaud de l’histoire en France », *Le Monde*, < https://www.lemonde.fr/climat/article/2018/08/28/l-ete-2018-le-deuxieme-plus-chaud-de-l-histoire-en-france_5347182_1652612.html > [en ligne], page consultée le 26/03/2025.

et de climat (Chateauraynaud et al., 2013 : 29 ; Chateauraynaud et Torny, 2013 : 29). Sur *France Inter*, Nicolas Hulot ne cache pas l'assombrissement des perspectives écologiques, sur fond de catastrophisme :

« *Je ne comprends pas que nous assistions globalement, les uns et les autres, à la gestation d'une tragédie bien annoncée, dans une forme d'indifférence. La planète est en train de devenir une étuve, nos ressources naturelles s'épuisent, la biodiversité fond comme la neige au soleil, et ça n'est pas toujours appréhendé comme un enjeu prioritaire.* » (Hulot in *France Inter*, 2018, je souligne)

Parallèlement, l'année 2018 est marquée par l'émergence sur la scène internationale de Greta Thunberg, jeune militante suédoise remarquée pour sa *Skolstrejk för klimatet* (« grève scolaire pour le climat »). Début 2019, la lycéenne prononce un discours lui aussi particulièrement retenu pour sa gravité :

« *Les adultes ne cessent de répéter que "l'on se doit de donner de l'espoir aux jeunes". Mais je ne veux pas de votre espérance. Je ne veux pas que vous soyez pleins d'espoir. Je veux que vous paniquiez. Je veux que vous ressentiez la peur que je ressens chaque jour. Et ensuite, je veux que vous agissiez. Je veux que vous agissiez comme vous le feriez en temps de crise. Je veux que vous agissiez comme si la maison était en feu. Car c'est le cas*¹¹⁰. »

En mobilisant la peur comme « moyen de générer une prise de conscience et une prise de décision » (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 65), Greta Thunberg s'inscrit dans un registre de discours catastrophique que l'analyste du discours Nataly Botero qualifie « d'euphorique », en ce qu'il appelle à l'action, plutôt qu'au repli ou à la passivité¹¹¹.

Cette période constitue en Europe francophone une période « particulièrement favorable à l'émergence d'une mobilisation sur le sujet climatique » grâce à une « coalition d'acteurs [qui] problématise ce sujet, très présent dans l'agenda médiatique, de manière à susciter l'adhésion de différents publics » (Paulhet et al., 2022 : 199)¹¹². Le mouvement pour le climat connaît un

¹¹⁰ En anglais : « *Adults keep saying: "We owe it to the young people to give them hope." But I don't want your hope. I don't want you to be hopeful. I want you to panic. I want you to feel the fear I feel every day. And then I want you to act. I want you to act as you would in a crisis. I want you to act as if the house was on fire. Because it is* » (je traduis). Voir : GRETA THUNBERG (25 janvier 2019) « 'Our house is on fire': Greta Thunberg, 16, urges leaders to act on climate », *The Guardian*, < <https://www.theguardian.com/environment/2019/jan/25/our-house-is-on-fire-greta-thunberg-16-urges-leaders-to-act-on-climate> > [en ligne], page consultée le 27/03/2025.

¹¹¹ J'y reviendrai dans le chapitre n°8.

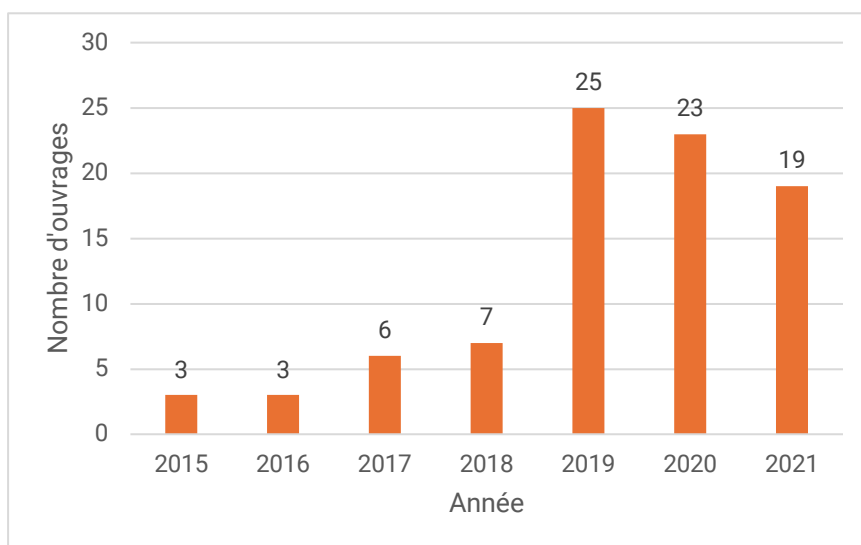
¹¹² Bien qu'il puisse être difficile d'opérer un lien net avec le mouvement social des Gilets jaunes – qui reçut une large attention en 2018 et en 2019 en tant qu'opposition à la mise en place d'une taxe carbone –, des tentatives de convergence des luttes ont été entreprises dans la perspective d'un « écologisme des pauvres » (Flipo, 2021). À en croire le slogan popularisé à cette occasion, « fin du mois » et « fin du monde » peuvent relever du « même combat ». Ainsi, Pablo Servigne déclare lors d'une action d'*Extinction Rebellion France*, place de la Bourse à Paris, en mars 2019 : « *Tous ces mouvements, ces marches pour le climat, ces Gilets jaunes, ça peut converger.* » Commentant les résultats d'enquêtes par questionnaires, le politiste Maxime Gaborit et le mastéran en sociologie Théo Grémion concluent que « plutôt que de convergence, et même si une jonction se construit autour du rejet du

regain de vitalité, en partie grâce à un rajeunissement militant. Si l'année 2018 marque le début d'une trajectoire ascendante dans la médiatisation de la collapsologie¹¹³, c'est en 2019 qu'elle connaît une nette percée, en Europe francophone. En entretien, Gauthier Chapelle insiste sur cette particularité francophone :

*« en juillet 2022, il y a eu une réunion au Danemark [d'effondristes] [...] c'était un panel complètement international, en majorité quand même non-francophone... et qui regardait le mouvement francophone avec émerveillement, [...] en disant : "Ah, mais purée, mais, qu'est ce qui s'est passé chez vous, quoi ? Et quelle chance vous avez que ça aille si vite et que ça ait pris tellement de place d'un point de vue médiatique, si vite". Et donc ça, c'est quand même intéressant. C'est de voir que effectivement, **il s'est passé vraiment un truc en francophonie** »* (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne).

Cette mise en visibilité sociale du risque d'effondrement – autour de l'année 2019, en contexte francophone –, est également observable au travers des dates de publication des ouvrages étudiés. Différents facteurs d'explication peuvent être cités : une conjoncture favorable, une mise à l'agenda médiatique et une demande des acteurs du monde de l'édition qui entrevoient-là une opportunité commerciale.

Figure n°4 : années de publication des ouvrages sélectionnés



système économique capitaliste, il semble plus opportun de parler d'influences mutuelles, d'évolutions progressives, qui conduisent à la fois certains gilets jaunes à promouvoir des formes localisées d'écologie, et des militants pour le climat à donner une place centrale à la justice sociale » (Gaborit et Grémion, 2019 : en ligne).

¹¹³ Ce tournant est expliqué de façon assez similaire par Anne Rumin. Voir : RUMIN Anne (2024), *L'écologie politique face à l'effondrement systémique. Enquête sur la collapsologie et ses interprétations politiques*, sous la direction de Gil Delannoi, au sein du Cevipof (Sciences Po Paris), et plus particulièrement les pages 141-142.

L'instant Covid

L'engouement autour du « mouvement pour le climat¹¹⁴ » en 2018-2019, ne peut à lui seul expliquer la « réussite sociodiscursive¹¹⁵ » du néologisme « collapsologie » (Belhadj, 2023 : 47). L'épisode pandémique de la Covid-19 – qui gagne l'Europe début 2020 – entraîne des épisodes de confinement dans une large partie du continent et du monde. Un premier confinement prend place à partir du 16 mars 2020 en Suisse, le lendemain en France et le surlendemain en Belgique. Cette même période – mars, puis avril 2020 – constitue le pic de recherches sur Google du mot « collapsologie », toutes années confondues. Le traitement médiatique de cette période, couramment qualifiée de « crise », emprunte largement au champ lexical de l'eschatologie ; les journalistes et éditorialistes n'hésitent pas à user régulièrement d'allusions diverses à l'apocalypse (Balnat, 2022 ; Djimeli, 2024).

Comme le remarque la politiste Vanessa Jérôme, la pandémie de la Covid-19 représente donc une période « propice à l'amplification du succès des thèses collapsologistes déjà très diffusées » (Jérôme, 2021b : 10). *Comment tout peut s'effondrer* avançait depuis cinq années déjà qu'une « pandémie sévère pourrait aussi être la cause d'un effondrement majeur » (Servigne et Stevens, 2015 : 122). Dans un entretien accordé au *Monde* le 30 mars 2020, Yves Cochet, ancien ministre français connu pour ses prédictions effondristes confie : « Avec mes copains collapsologues, on s'appelle et on se dit : “Dis donc, ça a été encore plus vite que ce qu'on pensait !”¹¹⁶ ». Dans une préface à l'édition de poche de son essai *Devant l'effondrement*, rédigée en 2020, il écrit dans le même ordre d'idée :

« avec quelques amis collapsologues, j'estime que cette année 2020 est **le début de l'effondrement systémique mondial** que j'examine dans le livre [...] Sur tous les continents, les services de santé constituent aujourd'hui **le premier domino qui tombe** au sein du système-monde, entraînant bientôt vers la ruine tous les autres dominos, c'est-à-dire les grandes infrastructures cruciales de la mondialisation » (Cochet, 2020 : 8, je souligne)

¹¹⁴ La désignation « mouvement pour le climat » (abrégée « mouvement climat ») est régulièrement employée pour décrire les reconfigurations des mouvements altermondialistes et écologistes à partir de la fin de la décennie 2000, et notamment après l'échec des négociations de la COP 15 qui se sont tenues en 2009 à Copenhague (Brusadelli et Martell, 2022 : 5).

¹¹⁵ Par une telle réussite, j'entends, à la suite d'Amina Belhadj, la capacité d'une unité lexicale ou d'un syntagme à « sortir d'un champ discursif spécialisé ou du vocabulaire “indigène” d'une communauté discursive, pour accéder à différents espaces de discours autorisé, et d'autre part, à conférer une autorité discursive à celles et ceux qui l'emploient » (Belhadj, 2023 : 47).

¹¹⁶ SCHNEIDER Vanessa (30 mars 2020), « Avec mes copains collapsologues, on s'appelle et on se dit : “Dis donc, ça a été encore plus vite que ce qu'on pensait !” », *Le Monde*, < https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2020/03/30/yves-cochet-avec-mes-copains-collapsologues-on-s-appelle-et-on-se-dit-dis-donc-ca-a-ete-encore-plus-vite-que-ce-qu-on-pensait_6034861_4500055.html > [en ligne], page consultée le 26/03/2025.

Un tel raisonnement trouve un certain écho chez le député français François Ruffin. Ce dernier convie Pablo Servigne à son émission « Allô Ruffin ! ». Dans ce *stream* diffusé en direct le 19 mars 2020, le député revient sur les raisons de cette invitation :

« Écoute, évidemment, dès que cette histoire de Covid-19 est apparue, le premier à qui j'ai pensé – pour deux raisons, mais on va y venir – mais **le premier à qui j'ai pensé, c'est Pablo Servigne**. [...] Pour te lancer, est-ce que c'est un échauffement avant le réchauffement ? Est-ce qu'est un **prémice de l'effondrement** ? Comment tu le regardes ? Comme une **première secousse** ? » (Ruffin in *François Ruffin*¹¹⁷, 2020, je souligne)

En mobilisant un champ lexical de la primauté (« début », « premier », « *prémice* », « *première* »), Yves Cochet et François Ruffin voient dans la crise sanitaire un gage de pertinence en faveur de la collapsologie. Pablo Servigne livre, lui, une réponse prudente, mais révélatrice des sollicitations médiatiques dont il a fait l'objet durant les débuts du confinement :

« Cette semaine, **toute la presse essaye d'avoir mon avis**. Mais mon avis, moi je l'ai dit dans mes bouquins. **Je sais pas encore bien...** Je dois me poser et prendre le temps de réagir. » (Servigne in *François Ruffin*, 2020, je souligne)

Non seulement la visibilité médiatique de la collapsologie grandit, mais l'autorité¹¹⁸ qui est attribuée à ses thèses se consolide dans les débuts de la Covid-19. Les personnalités qui étaient connues pour avertir d'un possible effondrement bénéficient début 2020 d'un surcroît de confiance. Certains et certaines voient dans la pandémie l'accomplissement de la prédiction collapsologique. On semble assister à la reconnaissance des lanceurs d'alerte « dont le signal d'alarme a été validé socialement [...] après le déclenchement de la crise ou de la catastrophe » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 15).

La collapsologie face à ses limites

Le succès de la collapsologie ne s'opère néanmoins pas sans résistance. Dans son travail d'inventaire des critiques adressées aux collapsologues, le politiste Bruno Villalba constate que :

« la soudaine médiatisation des théories collapsologiques à la fin de la décennie 2010 a suscité une réaction éditoriale et intellectuelle rapide et sans concessions. La présence médiatique des

¹¹⁷ Les noms des chaînes YouTube et Dailymotion seront systématiquement mis en italique dans cet écrit. Dans le cas présent, il s'agit de la chaîne YouTube du député français, qui porte son nom.

¹¹⁸ L'autorité est ici appréhendée dans sa dimension discursive : « l'autorité pose d'autres questions que l'obéissance à un ordre, en particulier celle de l'adhésion à un discours, ou plus précisément de la confiance en une parole. En cela elle est davantage matière de croyance que de comportements, davantage affaire de consentement que de docilité. En cela aussi elle doit être confrontée à des notions connexes comme la légitimité ou la crédibilité des énonciateurs » (Oger, 2021 : 13).

collapsologues dans certains lieux légitimants [...] agace. [...] la collapsologie, fait l'objet de vives attaques, menées par des personnalités bien installées, pour la plupart, dans le paysage intellectuel et médiatique français. » (Villalba, 2021 : 9-10 ; 22-23)

En constituant un phénomène médiatique plus que le champ de recherche souhaité, la collapsologie s'expose aux feux des critiques et manquerait à son ambition initiale. Pablo Servigne se montre conscient des limites de la collapsologie :

« la collapsologie, [...] c'est comme **un monstre de Frankenstein qui nous a échappé**. Et qui se nourrit, qui grandit, qui se nourrit des éloges et des critiques, et de l'irrationnel et du rationnel. Donc maintenant, le travail qui va être dur, mais qu'il faut faire, c'est de **ramener la collapsologie dans la science**. C'est-à-dire embarquer les chercheurs, les scientifiques, et poser les bases méthodologiques, scientifiques [...] Peut-être que c'est trop tard, parce que le mot est dévoyé, je sais pas. Mais on a le même problème en écologie. C'est-à-dire que l'écologie, ça a vraiment de grosses bases solides depuis 50 ans niveau scientifique. Pourtant, les gens la prennent comme une idéologie. Et c'est les deux. Et du coup, il y a confusion. » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)

La comparaison avec l'œuvre de Mary Shelley – « *un monstre de Frankenstein* » – et le recours à cette figure du monstre témoignent certainement d'une intégration d'accusations sous-jacentes. De façon plus explicite encore, ces propos disent quelque chose d'un sentiment de dépossession chez les initiateurs de la collapsologie. Le projet collapsologique leur a « *échappé* » à différents niveaux : par une réception large et inattendue, au gré d'appropriations extérieures plus ou moins souhaitées, mais aussi par un cadrage médiatique qui a pu trahir l'intention initiale des auteurs :

« Maintenant, il y a **une espèce d'épouvantail sémantique**, c'est... Il faut pas que tu sois associé à des collapsos. Mais en fait, c'est parce que être assimilé à des collapsos, c'est être assimilé à **ce qu'une certaine lecture médiatique a fait des collapsos**. Mais dans laquelle nous, on ne se retrouve pas. » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

Si le monstre de Frankenstein renvoie à la fuite du créateur face à la laideur de sa créature, l'épouvantail est érigé pour faire fuir un tiers. Ces deux comparaisons mises bout à bout donnent à voir des nuances de responsabilité : ce n'est pas tant le projet collapsologique qui est jugé monstrueux, mais ce qu'il en reste après sa large médiatisation. Du trio d'auteurs auquel il appartient, Pablo Servigne est certainement le plus exposé aux critiques et caricatures, comme nous l'explique Gauthier Chapelle :

« En France, il y a une **culture de la confrontation** qui est beaucoup plus forte, et notamment sur la scène médiatique. Nous, vu de Belgique, ça a l'air assez sans pitié et assez dur. Donc là, moi, **je rends toujours hommage à Pablo d'être monté au front en France** parce que c'est vraiment pas la même chose que de monter au front ici [...] [les Français] aiment bien, tu vois, les têtes d'affiche, quoi. [...] Je pense qu'on avait moins cette personnalité là avec Raphaël

[Stevens] [...] *On était moins à l'aise que Pablo.* » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

Ce rôle de porte-parole de la collapsologie explique d'autant mieux que, face au « monstre » collapsologique, Pablo Servigne s'est mis en retrait¹¹⁹, un temps donné, des arènes publiques. Ainsi, l'illustratrice Raphaëlle Macaron relate les difficultés qu'elle a eues à le rencontrer en 2019 dans le cadre de sa bande dessinée reportage coréalisée avec l'homme politique Noël Mamère. De la restitution qui est faite de leur échange, Pablo Servigne lui aurait confié : « Les médias ne me lâchent plus ! » (Macaron et Mamère, 2020 : 126).

Figure n°5 : Vignettes de la bande dessinée *Les Terrestres* (Macaron et Mamère, 2020 : 124)



Cette anecdote met en lumière le lien complexe entre la visibilité de la collapsologie et le rejet qu'elle suscite. Elle nous aide à appréhender la conjoncture de la Covid-19 comme un moment paradoxal : la pandémie suscite dans un premier temps un engouement pour les thèses collapsologiques, mais finit par enrayer leur dynamique. Les graphiques précédemment commentés quant à l'intérêt pour la collapsologie indiquent tous un essoufflement à partir de

¹¹⁹ Dans la Drôme où il réside depuis son retour en France.

2021, avec une baisse des occurrences dans les articles de presse et une baisse des requêtes sur Google. Deux explications principales peuvent être avancées.

Depuis 2021, la pandémie tend à se stabiliser et à baisser en intensité. Celles et ceux qui l'interprétaient comme un moment déclencheur de l'effondrement¹²⁰ semblent démentis par l'apparente résilience du système en place. Cela conduit Yves Cochet à revoir son « pronostic » initial :

*« le Covid, oui, ça a été un énorme événement. Il y a quand même eu peut-être 20 ou 25 millions de morts en deux ans. Ça continue. Il y a de nouveaux variants. [...] Mais, effectivement, **il y avait une hypothèse que ça soit le premier domino.** Et puis non, finalement. Enfin, au moins pour l'instant. Même si ça a été quand même assez terrible. C'est pas... **c'est pas à ce point catastrophique.** »* (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

Aux yeux de beaucoup, le déclenchement de la catastrophe n'a finalement pas eu lieu ; la prédiction est infirmée ou, du moins, toujours dans l'attente de sa réalisation. En conséquence, l'autorité discursive de la collapsologie se trouve fragilisée par la prédiction démentie de l'effondrement imminent. Depuis 2021, les collapsologues se trouvent dans les faits moins présents sur les plateaux télévisés, les studios de radio, les colonnes des grands quotidiens, qu'il s'agisse d'une marginalisation subie ou d'une mise en retrait volontaire¹²¹.

À cette marginalisation des acteurs sous l'effet d'un relatif discrédit s'ajoute étonnamment une démarginalisation de la perspective de l'effondrement. Celle-ci pourrait reposer sur une prise en charge par les autorités publiques du risque d'effondrement, ou du moins un début de prise en charge. C'est ce que soutient Loïc Steffan, enseignant agrégé d'économie et de gestion et cofondateur du groupe Facebook « la collapso heureuse » :

*« Si je suis "collaspo", que je parle de risque d'effondrement des cultures, mais que je m'aperçois que, à cause du COVID et de ce qu'on a vécu et du réchauffement climatique, **il commence à y avoir des politiques agricoles qui prennent en compte cette question-là,** la question devient du coup moins prégnante. Parce qu'il y a un **début de réponse.** Donc, elle inquiète moins ces gens. Donc la tentation de mettre en avant le discours "collapso" s'amenuise, ce qui paraît logique. »* (Entretien avec Loïc Steffan, je souligne)

Le politiste Luc Semal est de ceux qui défendent l'idée d'une démarginalisation sur le plan des idées politiques. Dans un entretien pour le magazine *Socialter*, il déclare :

¹²⁰ Cela n'est pas le cas de Pablo Servigne qui, dès mars 2020, refuse de voir la pandémie comme « une première secousse », mais préfère parler d'une « secousse parmi d'autres » (Servigne in François Ruffin, 2020).

¹²¹ Comme pour Pablo Servigne.

« Ce qui se joue maintenant, c'est peut-être une forme de "démarginalisation" de la perspective catastrophiste. Dans les années 2000, c'était dans quelques rares réseaux militants que l'on trouvait des individus et des groupes assumant cette perspective. Alors qu'aujourd'hui, cela semble plus varié. D'abord, il y a une plus grande diversité des réseaux d'activistes assumant cette perspective, avec des positionnements politiques très divers : la décroissance et les villes en transition, toujours, mais aussi des groupes comme Extinction Rebellion, Deep Green Resistance, etc. Ensuite, il y a des dynamiques nouvelles, comme les grèves scolaires pour le climat, où l'on sent la dimension catastrophiste gagner des cercles moins politisés. Enfin, on voit des séminaires et des conférences sur l'effondrement être organisés dans des lieux inattendus, par exemple à l'Ademe ou à EELV – ce n'est pas massif, loin de là, mais c'est assez nouveau. Tout cela dépasse le cadre de la seule "collapsologie". » (Semal in Laks, 2019 : en ligne)

Un tel constat peut être vérifié à partir du présent corpus qui, loin de se limiter aux publications de « collapsologues » revendiqués, inclut les prises de parole d'artistes, de scientifiques reconnus, d'écologistes « *mainstream* », de militants de la gauche radicale ou encore de personnalités classables à droite de l'échiquier politique. Cette reprise de la préoccupation effondriste par des personnalités hétérogènes peut s'expliquer par un assombrissement des perspectives de l'avenir, non seulement en raison du forçage anthropique, mais du fait de toute une série de désordres ressentis :

« Nous voici dans **une situation de polycrise**, de crise permanente. Sortir juste maintenant d'une **pandémie** – et on sait très bien qu'on en aura d'autres –, d'une crise climatique qui continue – et d'ailleurs en Europe c'est catastrophique ce qui se passe maintenant en France, parce qu'on a pas assez d'eau, en Espagne et en Italie. Ça va être le désastre cet été. Et ça va être le **désastre au niveau de la production agricole**. Et les deux, ensemble, avec **l'invasion de l'Ukraine**, tout cela sont des impacts qu'on a commencé déjà à démontrer » (Dixson-Declève in *LIMIT*, 2023, je souligne)

« Tout porte hélas à croire que la tendance va se poursuivre : épuisement de matières premières, surchauffe générale de la planète, menaces sur les récoltes agricoles, **xénophobie décomplexée**, accroissement des aléas climatiques, **multiplication des inégalités sociales**, disparition d'espèces, **colères sourdes liées au sentiment d'injustice**, **migrations forcées**, **violences armées et prévisible augmentation des conflits** pour l'accès aux ressources. Ce panorama ne relève pas d'une situation conjoncturelle et temporaire à laquelle on pourrait aisément remédier. Il résulte en grande partie de mouvements de fond d'ordre géophysique » (Morel Darleux, 2019 : 91-92, je souligne)

La qualification de « polycrise » avancée par la coprésidente du Club de Rome, Sandrine Dixson-Declève, est en cela intéressante. Envisagée de façon plurielle, la crise actuelle pourrait aboutir à des effondrements de natures diverses :

« L'Occident est dirigé par des sociopathes en phase terminale, pour moi. [...] Quand la Suisse, pays humanitaire, de diplomatie, n'est pas capable de voter une résolution pour un cessez-le-feu [à Gaza], ben... en fait, pour moi **l'effondrement moral** est en phase terminale. C'est pas

*après. C'est fait, c'est consommé. C'est le premier truc. **Le deuxième [effondrement], c'est probablement l'économique.** Même si on le sent moins en Suisse – il faut le dire, on est vraiment privilégiés parmi les privilégiés. Mais on le voit en Europe, on le voit aux États-Unis. L'âge de vie aux États-Unis est en régression. En Europe, ça m'étonnerait pas que ça le soit très rapidement. [...] Le troisième [effondrement] c'est l'environnemental avec le dérèglement climatique » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)*

« Sur un plan civilisationnel, je crois vraiment que nous sommes très mal partis. Et concernant ce sujet, je vois venir la catastrophe à brève échéance. Autant j'ai encore quelques doutes sur notre effondrement écologique autant je n'en ai aucun – hélas ! – sur notre **effondrement culturel**. J'ai grand peur qu'il ne soit très prochain. [...] Je pense tout simplement que nous sommes en train de mourir. Pas en tant qu'espèce humaine, même pas en tant que civilisation occidentale – en tant que France, dans l'Europe et dans le monde » (Ferrand in Welinski, 2021 : 67-68, je souligne)

Le fait de pluraliser l'effondrement – en évoquant un effondrement économique, moral, culturel, social... – peut participer à ce phénomène de démarginalisation. La pluralisation transpose le postulat de l'effondrement au sein d'autres obédiences politiques et d'autres paradigmes idéologiques que ceux de l'écologie politique, tels que l'antiimpérialisme, le décolonialisme, et – de façon contrastée – des mouvements conservateurs, voire réactionnaires¹²². Cette reprise, voire généralisation, de la préoccupation effondriste¹²³ peut parfois amoindrir l'originalité de l'alerte portée au départ par la collapsologie, diminuer son potentiel subversif lorsque la reprise émane d'acteurs bien médiatisés ou solidement ancrés institutionnellement. Certains lexèmes¹²⁴ (« effondrement ») et certains syntagmes (« l'effondrement de la société industrielle ») popularisés par les collapsologues connaissent un succès tel que ces unités tendent à s'affranchir de leur cadre d'énonciation initial.

¹²² Je reviens dans le chapitre n°5 sur le postulat de convergences possibles entre des mouvements effondristes et des milieux de droite, voire d'extrême droite.

¹²³ Sous l'impulsion de la Fondation Jean Jaurès, un sondage est réalisé par l'Ifop en octobre 2019 dans le but d'évaluer la réception des thèses effondristes en France, Allemagne, Italie, au Royaume-Uni et aux États-Unis. Celui-ci est mené à partir d'échantillons représentatifs de la population âgée de 18 ans et plus, au moyen d'un questionnaire autoadministré en ligne. L'enquête met en évidence que sur les 1 003 Français sondés, 65% adhèrent à la théorie d'un effondrement de la civilisation, devançant le reste des pays, à l'exception de l'Italie. 35% des Français estiment que cet effondrement pourrait intervenir de façon prochaine, d'ici à vingt ans. Les conséquences du réchauffement climatique et de la surconsommation sont retenues comme causes les plus probables pour 27% d'entre eux, devançant des « vagues migratoires totalement incontrôlées » (15%) et une « guerre civile ou des tensions de plus en plus fortes au sein de la société » (14%). Cette étude nous renseigne quant à un mouvement d'adhésion fort des Français aux craintes exprimées par la collapsologie, préalablement au Covid-19, sans que l'effondrement soit systématiquement envisagé sur le plan environnemental. Voir : IFOP (2019), « La France : patrie de la collapsologie », < <https://www.jean-jaures.org/publication/la-france-patrie-de-la-collapsologie> > [en ligne], page consultée le 07/12/2023.

¹²⁴ Dans cet écrit, je distingue le lexème – en tant qu'unité minimale « potentiellement polysémique » – de la lexie, « monosémique par définition » (Kahane, 2008 : 2537).

2) De l'écologisme¹²⁵ à l'effondrement écologique : une « lignée de témoins »

Je viens d'esquisser les modalités d'émergence du corpus collapsologique à partir duquel les discours étudiés se sont structurés médiatiquement. La généalogie des discours de l'effondrement ne peut toutefois se limiter à la seule collapsologie. On peut situer ces discours au sein de ce que la sociologue de la religion Danièle Hervieu-Léger qualifie de « lignée de témoins » ou dans un sens plus religieux de « lignée croyante » : une lignée « au sein de laquelle on transmet, de génération en génération, la révélation d'une vérité, la promesse d'un accomplissement à venir, le chemin d'une sagesse » (Hervieu-Léger, 2014 : 36). La mise en évidence d'une lignée de témoins peut être transposée depuis le cadre de la transmission du fait religieux *stricto sensu*, pour aider à appréhender la transmission d'une identité intellectuelle et militante. En effet, l'existence d'un « régime de validation communautaire du croire » *via* lequel « des croyants convaincus investissent des certitudes partagées dans des formes communes d'organisation de la vie quotidienne et d'action dans le monde » (Léger, 2000 : 26) me semble également pouvoir s'appliquer à l'univers politique et, *a fortiori*, écologiste¹²⁶.

L'enquête qui m'a occupé entre 2020 et 2024 m'a conduit à identifier un phénomène quasi-systématique d'inscription du discours des enquêtés dans un corpus plus large et plus ancien. Cela peut rejoindre une caractéristique plus générale de l'écologie politique, soulignée par Bruno Villalba :

« Lorsqu'elle émerge au cours des années 1970, l'écologie politique ne dispose pas d'une idéologie éprouvée, fondée sur un corpus de textes, élaborés et stabilisés par quelques penseurs visionnaires, disposant d'une forme de monopole d'énonciation de ce que devait être la vérité écologiste. Car il n'y a pas d'ancêtres totémiques chez les écologistes – pas de Constant ou de

¹²⁵ À la suite d'autres (Flipo, 2017 ; Carbou, 2021), j'utilise ici « écologie politique » et « écologisme » comme synonyme.

¹²⁶ Le travail de Danièle Hervieu-Léger sur la lignée croyante s'insère dans une problématique plus vaste de définition de la religion, ou plus précisément d'une appréhension commune de l'expérience religieuse. Elle défend le point de vue selon lequel « il n'y a pas de grande religion dans laquelle la référence à la lignée croyante ne soit centrale » (Hamelin et Hervieu-Léger, 1996 : 64). La centralité de la lignée croyante distingue, pour elle, l'entreprise religieuse de l'entreprise politique : « Un parti politique n'a pas pour projet, qui le définit fondamentalement, d'assurer la fidélité à la lignée croyante. Il a pour fonction de prendre le pouvoir en tenant compte d'une situation qu'il analyse. Bien entendu, pour ce faire, il mobilisera des références à une lignée croyante, mais ça n'est pas ce qui le constitue, à la différence du religieux qui est entièrement constitué à travers la référence à la lignée croyante » (Hamelin et Hervieu-Léger, 1996 : 63). Par l'usage que je fais de ce concept, je ne souhaite pas démontrer que l'effondrisme constituerait une religion naissante, la continuité de la lignée croyante n'étant pas une finalité centrale à l'effondrisme. Toutefois, les discours de l'effondrement mobilisent un certain nombre de cautions intellectuelles susceptibles d'asseoir leur légitimité. La lignée de témoins est ainsi envisagée de façon non-religieuse, bien que je revienne à partir du chapitre n°3 sur des parallèles possibles avec l'univers religieux, sur d'autres bases.

Tocqueville, de Marx ou Lénine... –, capables de partir de l'hétérogénéité des relations sociales pour construire un principe homogène d'action politique. Il n'y a pas non plus de figures emblématiques incontestables – pas de Jean Jaurès ou de Charles de Gaulle – en mesure de pouvoir élaborer une cohérence doctrinale. Enfin, il n'y a pas d'intellectuels de premier plan engagés dans ce combat [...] Les écologistes ont donc réalisé un bricolage théorique permanent, agrégeant des connaissances disparates » (Villalba, 2022a : 9)

Durant cette recherche, j'ai assisté à plusieurs moments réflexifs durant lesquels des enquêtés revenaient sur ce qui constituerait leur filiation. Par exemple, lors d'une journée marquant l'anniversaire des 10 ans de l'Institut Momentum¹²⁷, une table ronde portait sur « les précurseurs de l'écologie politique » avant qu'une autre lui succède, tentant cette fois replacer la collapsologie « dans son histoire ».

Quelques soubassements intellectuels

Dans ce qui suit, je tenterai de mettre en évidence quelques bases du « panthéon intellectuel » (Trespeuch-Berthelot, 2015 : 105) du mouvement effondriste, en partant bien souvent de descriptions émiqes et en les éclairant par la littérature relative à l'histoire des idées. Il ne s'agit pas d'être exhaustif, mais de relever des grands ensembles qui tendent à s'imposer aux yeux des locuteurs et locutrices comme des références obligées. L'effort généalogique construit une lignée de témoins dans une histoire réduite, mais plus ancienne que les années 1960-1970, habituellement retenues comme débuts de l'écologie politique.

Si, durant l'enquête, seule Agnès Sinaï a pu revendiquer une forme de romantisme – qu'elle rapproche d'une « *mélancolie de gauche* » (Entretien, 2023) –, la conjoncture romantique fournit un point de départ intéressant à l'histoire de la pensée écologique, en ce qu'elle témoigne d'un rapport complexe de cette pensée à la Modernité. Pour le politiste Stéphane François : « l'écologie est née au XVIII^e siècle, c'est-à-dire au moment de l'essor des Lumières et du rationalisme. Elle est née dans le giron romantique » (François, 2020 : 33). Compris dans un sens politique, cette posture romantique est celle d'un refus de la rationalisation et de l'industrialisation du monde :

« c'est le déclin ou la disparition de la religion, de la magie, de la poésie, du mythe, c'est l'avènement d'un monde entièrement prosaïque, utilitariste, marchand. Le romantisme proteste contre la mécanisation, la rationalisation abstraite, la réification, la dissolution des liens communautaires et la quantification des rapports sociaux » (Löwy et Blechman, 2004 : 3)

¹²⁷ Ce *think-tank* fait l'objet d'une présentation détaillée dans le chapitre n°6.

Un membre fondateur de l'Institut Momentum, Alain Gras souligne une telle dynamique de désenchantement à l'occasion de l'anniversaire du *think tank*. Dans la lignée du de Michael Löwy et Max Blechman, il retrace la rupture à partir de laquelle le monde n'est plus un mystère empli du divin. Pour lui, la « nature » serait reléguée au statut désacralisé de simple « environnement » extérieur, dénué d'une valeur intrinsèque. Michel Maxime Egger, auteur d'ouvrages consacrés à l'« écothéologie », reprend de telles analyses dans une vidéo en ligne :

« Alors là on revient aux racines civilisationnelles de la crise écologique. Là j'ai mis, en fait, un peu l'accent sur une contribution de la tradition chrétienne, en Occident, à ce désenchantement du monde. C'est Max Weber, le philosophe, qui avait amené cette notion. En fait, je pense qu'on a, dans la tradition occidentale, vraiment, à partir de la fin du XV^e siècle, avec ce qu'on a appelé "la modernité", on a eu un véritable processus de désenchantement du monde, désenchantement de la nature. [...] Ça c'est une rupture [...] par rapport à, même, d'autres traditions philosophiques qui parlaient, en particulier... qui voyaient, en fait, la nature, comme douée d'une forme d'intériorité, comme la nature qui a une âme » (Egger in The Swiss Box Conversation, 2023, je souligne)

Parfois identifié comme « racine historique de la crise écologique » (White, 2019 [1967]) et comme catalyseur d'un processus de désenchantement du monde (Weber, 1991 [1904]), le christianisme – et plus précisément le protestantisme d'expression puritaine – est mis en évidence par le géographe Philippe Pelletier comme l'une des « origines de l'écologisme » (Pelletier, 2021). Pour ce dernier, le puritanisme fournirait « les prémices intellectuelles, théoriques et métapolitiques » de l'écologisme (Pelletier, 2021 : 7), notamment marquées par la « tâche formidable de sanctifier l'existence dans tous ses aspects, social, économique, sexuel, y compris dans la vie des affaires et l'usure » (Himy, 1987 : 6). Si pour Philippe Pelletier ce rapprochement est regrettable¹²⁸, la politiste Sylvie Ollitrault revient de façon fouillée empiriquement sur le rôle particulier d'une branche du protestantisme puritain – le quakerisme – dans la formation d'un « esprit du transnational » qui ne serait pas étranger à l'engagement environnemental :

« Le quakerisme influence [...] la représentation du monde et les rapports homme/nature tout autant qu'il participe, en structurant une forme d'idéal d'intérêt général planétaire, à la construction d'une catégorie de normes universelles, souvent qualifiées de "biens publics mondiaux", qui réclament une protection efficace. » (Ollitrault, 2008 : 141)

En partant de l'écologie politique contemporaine, Ollitrault montre le rôle central de *quakers* au sein d'ONG environnementales comme Greenpeace, des *quakers* qui « ne militent pas

¹²⁸ Cet auteur invite à explorer d'autres « schémas » jugés plus fructueux, du côté de la culture nipponne notamment.

exclusivement en tant que *quakers*, mais pour lesquels cet engagement constitue un aspect indissociable de leur identité religieuse » (Ollitrault in Duriez et al., 2007 : 153).

Si je reviendrai sur ces filiations religieuses qu'il s'agira de clarifier, force est de constater que de nombreuses figures de l'environnementalisme étatsunien du XIX^e siècle partagent une socialisation protestante, plus ou moins déterminante : Henry David Thoreau, George Perkins Marsh, John Muir, etc. Il s'agit d'autant de noms susceptibles d'être mis en avant par les locuteurs et locutrices étudiés :

« **George Perkins Marsh, dans un des tout premiers livres de la saga écologique**, avait mis en lumière le lien qui unit l'idée d'une humanité séparée de la nature, supérieure au point de ne pas relever de ses lois, à la destructivité moderne. » (Bourg, 2018 : 80, je souligne)

« Ces nouveaux "rebelles de l'écologie" qui dénoncent les dégâts du capitalisme et savent qu'il n'y a plus de temps à perdre se réclament des figures de la désobéissance les plus connues : Martin Luther King et Gandhi. Au-delà de ces héros, qui sont aussi ceux de notre génération, **la référence principale des écologistes reste Henry David Thoreau** » (Mamère, 2020 : 61, je souligne)

Si dans l'Europe du XX^e siècle le paysage religieux est significativement différent de celui des États-Unis – par son histoire, son degré de sécularisation, les confessions représentées – plusieurs penseurs continentaux « précurseurs » de l'écologie politique partagent eux aussi une socialisation chrétienne. Jacques Ellul, historien du droit et sociologue, et Bernard Charbonneau, enseignant agrégé d'histoire et de géographie, en sont deux exemples. Parallèlement à leur héritage protestant commun, ils se retrouvent à partir des années 1930 dans leur adhésion au projet personnaliste, « une pensée politique se voulant une troisième voie entre le fascisme et le socialisme » (Duverger, 2016 : 3), impulsé en France notamment par Emmanuel Mounier. Évoluant dans le sud-ouest de la France, ils se distanceront des personnalistes de la revue *Esprit* pour la raison que leur mouvement serait « devenu purement intellectuel et beaucoup trop parisien et centralisateur » (Rognon, 2011 : 68). Liés par ce qui serait une « communion de pensée » (Rognon, 2012 : 69), les deux penseurs gascons développent une œuvre et une contribution à la pensée écologique centrées autour de la critique de la technique, l'un des « schèmes discursifs » du « corpus doctrinal des écologistes » français identifiés par Bruno Villalba (Villalba, 2022a : 13). Aujourd'hui redécouverts en Europe francophone – au gré de publications posthumes¹²⁹ et de rééditions –, les deux auteurs trouvent leur place dans le « panthéon » des écologistes étudiés. Outre la reprise de certaines thèses

¹²⁹ Entre autres, un ouvrage leur est consacré aux Éditions du Seuil, au sein de la collection Anthropocène : *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique* (2014).

elluliennes dans le corpus¹³⁰, deux membres historiques du parti écologiste français se réfèrent au tandem bordelais pour souligner l’empreinte durable qu’ils ont eue sur cette famille politique :

« On ne dira donc jamais assez ce que les écologistes d’hier et d’aujourd’hui doivent à **ces deux “personnalistes gascons”, représentants de “l’école de Bordeaux”**, dans laquelle de plus en plus de penseurs critiques de la technique se reconnaissent. » (Mamère, 2020 : 21, je souligne)

« Je veux attirer l’attention sur un des fondateurs, finalement aussi de l’écologie politique [...] qui est louangé par la plupart des gens. Je veux dire : **notre ami Jacques Ellul [...] avec son ami Bernard Charbonneau**. [...] Jacques Ellul était aussi, évidemment, une critique radicale de la technique, de la puissance technicienne, mais c’est dans une perspective, on peut dire, de *théologie biblique*. » (Observation, Yves Cochet, 10 ans de l’Institut Momentum, 15 octobre 2022, je souligne)

Une autre amitié marque les soubassements intellectuels de l’écologie politique : celle ayant lié Günther Anders et Hans Jonas à partir de cours suivis auprès de Martin Heidegger dans les années 1920. La question de la technique – appréhendée à l’aune de l’arme et de l’énergie atomique – est également centrale à l’œuvre des deux philosophes, même si leurs analyses témoignent de divergences (David et Röpcke, 2004). La préoccupation eschatologique qui les rassemble en fait des auteurs de référence à même d’être cités dans le corpus. Lorsque c’est le cas, les risques d’holocauste nucléaire sont souvent actualisés dans des menaces perçues comme plus contemporaines :

« **L’idée d’un horizon apocalyptique, mais non religieux, d’une fin du monde liée notamment à la guerre, aux catastrophes politiques, à l’effondrement de la civilisation** et vers laquelle nous tendrions inexorablement, n’est pas neuve. Toute une littérature, partiellement oubliée, initiée par Karl Jaspers, puis prolongée par **Günther Anders et Hans Jonas**, s’est ainsi efforcée d’envisager notre avenir dans la perspective d’une guerre atomique suivie du fameux “hiver nucléaire” qui nous ensevelirait » (Castel, 2022 [2018] : 11-12)

« Bien sûr, comparaison n’est pas raison, mais cette métaphore m’est nécessaire pour rendre compte de **nos craintes de voir s’effondrer dans le futur une civilisation** au sein de laquelle l’événement a déjà eu lieu. Nombre de philosophes, de Frédéric Nietzsche à Jacques Ellul, en passant par Martin Heidegger et **Günther Anders**, sans oublier Hannah Arendt et Michel Foucault, nous ont alertés. » (Gori, 2022 [2020] : 95-96, je souligne)

« Nombreux sont les auteurs, tels que **Günther Anders**, Karl Jaspers, Bertrand Russell ou **Hans Jonas**, à avoir mis en exergue qu’avec la découverte de l’atome, l’humain a passé, de manière irréversible, un cap dans son évolution ; celui d’être **doté de la capacité, par la**

¹³⁰ Par exemple, la thèse de la non-neutralité de la technique est reprise par l’ingénieur Philippe Bihouix pour appuyer la nécessité des « *low-tech* ».

science et les techniques, de son autodestruction. Cette éventualité ne peut désormais plus être écartée des futurs possibles. L'humanité devient mortelle. » (Salerno, 2021 : 33, je souligne)

À ces trois premiers groupes – environnementalistes étatsuniens, personnalistes gascons, penseurs germanophones de l'âge atomique – s'ajoute un *pool* de théoriciens de ce qu'on appelle désormais la « décroissance » : Nicholas Georgescu-Roegen, Ivan Illich, André Gorz, et Serge Latouche, en particulier. Ces auteurs constituent des références abondamment citées par la nébuleuse effondriste. Si le mouvement de la décroissance est plus ancien que celui de la collapsologie, les deux mouvements continuent de s'écrire, de se consolider et de se nourrir l'un et l'autre¹³¹. Malgré certaines critiques de décroissants à l'égard de la collapsologie¹³², le mouvement de la décroissance peut être envisagé comme une forme de « proto-effondrisme », mettant en évidence les limites à la croissance et les risques qui lui sont associés :

« Par rapport à l'écologie politique traditionnelle, la décroissance met davantage l'accent sur la problématique du temps (avec l'idée de catastrophe) et s'appuie sur un déterminisme géologique (raréfactions des ressources non renouvelables) pour élaborer des solutions politiques. Elle préconise ainsi l'adoption de politiques de sobriété, voire de rationnement, afin de réduire les tensions sociales. Elle insiste sur l'importance de l'expérimentation comme manière d'anticiper les bouleversements à venir et d'atténuer ainsi les chocs » (Villalba, 2022a : 156)

« Si ces mouvements peuvent objectivement être qualifiés de “catastrophistes”, c'est parce qu'ils entretiennent la conviction qu'une ère politique et économique est en train de se refermer définitivement avec la fin annoncée de la croissance, pour le meilleur et pour le pire. Ils conçoivent leur engagement politique comme devant s'adapter à un monde qui est en train de basculer, sous l'effet de ruptures écologiques majeures. Tel que nous l'employons, le mot “catastrophisme” renvoie à cette pensée du basculement, de la rupture, de la discontinuité majeure (à la fois écologique, économique, sociale et politique) qui confère à ces mouvements leur relatif atypisme politique » (Semal, 2012 : 26)

La décroissance, pour les acteurs qui formulent une réflexion sur le risque d'effondrement, apparaît comme une façon de politiser leur discours. À titre d'exemple, l'ouvrage *Politiques de l'Anthropocène* dirigé par Agnès Sinaï aux Presses de Sciences Po rassemble trois écrits antérieurs : *Penser la décroissance*, *Économie de l'après-croissance* et *Gouverner la*

¹³¹ À titre d'exemple, la journée commémorant le 10^e anniversaire de l'Institut Momentum – le 15 octobre 2022 – était précédée la veille, dans des conditions d'organisation similaires (même lieu, mêmes organisateurs, intervenants communs), d'une journée marquant « 20 ans de décroissance ».

¹³² Voir par exemple : BOUCAUD-VICTOIRE Kévin (5 mai 2020), « Vincent Cheynet : “Il y a quelque chose de la passion mortifère dans la fascination pour l'effondrement” », *Marianne*, < <https://www.marianne.net/politique/vincent-cheynet-il-y-quelque-chose-de-la-passion-mortifere-dans-la-fascination-pour-l> > [en ligne], page consultée le 26/03/2025.

décroissance. Dans ce livre collectif, les propositions politiques s'articulent toutes autour d'un axe clair : la décroissance.

Un dernier ensemble intellectuel mérite d'être mentionné : il s'agit de penseurs et penseuses anarchistes et libertaires tels que Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Françoise d'Eaubonne et plus récemment David Graeber ou Murray Bookchin. En 2022, le « Café Collapse » de Grenoble organise une soirée dédiée à la projection de deux épisodes de la série documentaire *“Ni Dieu ni maître”, une histoire de l'anarchisme* en présence du réalisateur Tancrède Ramonet. L'organisateur du « Café Collapse », Nicolas Géraud, ouvre l'événement par une conférence introductive intitulée « L'anarchisme, tentation collapsologie ? » :

« Je me suis permis [...] remercier Tancrède de venir... d'avoir accepté de venir projeter [...] dans ce contexte, parce que c'est peut-être pas les réseaux auxquels il est habitué. [...] On a été un peu moqué, on est un troupeau de chiens. Il y a beaucoup de gens qui travaillent sur la collapsologie et qui s'entendent pas entre eux. Et c'est déjà **un premier écho** avec, notamment, [...] les anarchistes du début du XIX^e [...] L'autre **point commun**, c'est que les collapsos ont été pas mal caricaturés et moqués. [...] on ne veut pas [le Café Collapse] être constitués en association et on fonctionne avec la bonne volonté des gens. Ça peut-être que **ça nous rapproche** aussi d'une certaine culture, je sais pas si il faut dire, libertaire, anarchiste. » (Géraud in *Café Collapse*, 2023, je souligne)

L'extrait souligne particulièrement bien le constat que « les collapsologues sont relativement peu nombreux, peu structurés, à la recherche constante de leurs propres justifications théoriques et expérimentales, ainsi que de soutiens institutionnels politiques et universitaires » (Villalba, 2021 : 22-23), les disposant par exemple à chercher des points de convergence avec des cercles anarchistes plus anciens et plus implantés dans l'univers politique¹³³.

Cette filiation anarchiste connaît quelques variantes chez les enquêtés qui s'en réclament. Pour Pablo Servigne, par exemple, celle-ci est avant tout une culture politique sous-jacente, susceptible d'être reconvoquée, comme dans l'ouvrage *L'entraide. L'autre loi de la jungle* qui reprend de façon assumée le titre d'un livre de Pierre Kropotkine. Pour d'autres, l'anarchisme est une destination, au sens où il concrétise la réponse politique à l'effondrement. C'est le cas pour l'ancienne députée écologiste Isabelle Attard :

« pour moi, ça va avec, c'est quelque chose de bien noué entre [...] prendre en compte les effondrements qui ont déjà commencé et **proposer une philosophie de vie anarchiste pour**

¹³³ Comme pour les décroissants, l'ouverture des milieux collapsologues vers les milieux libertaires n'est pas toujours réciproque. Nous pouvons citer un billet paru sur le site internet infoLibertaire.net : ZONES SUBVERSIVES (2023), « L'imposture de la collapsologie », < <https://www.infolibertaire.net/limposture-de-la-collapsologie/> > [en ligne], page consultée le 18/12/2023.

essayer de – pas s'en sortir – mais de se dire que même si ça s'effondre [...] on peut s'organiser socialement, collectivement, de façon anarchiste, dans une société qui pourrait survivre à des effondrements, aux effondrements en cours. Et c'est ça qui est important à mes yeux, parce que [...] j'ai pas envie de voir le monde version *Walking Dead* » (Entretien avec Isabelle Attard, 2023, je souligne)

En signant en 2019 l'essai *Comment je suis devenue anarchiste*, Isabelle Attard nous dit quelque chose de ce que peut être un parcours vers l'anarchisme :

« [Mon déclic avec l'anarchisme] c'est 2017. C'est... et je pense que c'est même avant. Avant la campagne électorale, avant la dernière ligne droite de la campagne électorale 2017. Ce qui rend la campagne difficile, en fait. Je ne suis pas [...] convaincue aujourd'hui, avec le recul, que j'étais vraiment... aussi motivée qu'en 2012 quand je me suis lancée en 2017. [...] il y a beaucoup de choses qui ont changé, beaucoup de déceptions aussi et beaucoup trop de questionnements sur le système parlementaire et sur la démocratie représentative en général. Mais j'y vais en 2017. J'y vais en ayant conscience des effondrements, de gros doutes que j'ai sur ce fonctionnement représentatif. Mais j'y vais quand même certainement en me disant qu'il y a quelque chose à faire d'un mandat de députée autre que celui qu'on attend de vous. » (Entretien avec Isabelle Attard, 2023)

La construction du témoignage d'Isabelle Attard peut rappeler celle fréquemment observée dans les récits de conversion¹³⁴. De tels récits peuvent être appréhendés comme le « moyen [pour le converti] d'attester de sa conversion » moyennant le respect de règles et de façons de faire « apprises, incorporées au contact de ses coreligionnaires », comme celle de se raconter « en distinguant un avant et un après » (Le Pape, 2005 : en ligne). Dans le discours d'Isabelle Attard, l'adhésion au système de pensée anarchiste est présentée comme un événement central susceptible de rappeler ce déchirement qu'expérimente le converti. Cette « séparation cognitive entre ténèbres et lumière » marque alors une rupture biographique (Berger et Luckmann, 1996 : 218). La « conversion » politique que connaît l'enquêtée fait suite à l'échec de sa réélection au Parlement, rupture qu'elle explique rétrospectivement dans l'extrait d'entretien cité. Cette rupture institutionnelle, au départ subie, éclaire l'adhésion de l'ancienne députée à une pensée de la rupture : rupture avec la démocratie représentative, avec un mode de développement productiviste (cf. chapitre n°7). En ce sens, effectuer une seconde mandature relèverait pour elle de l'imposture. Analysant son passé à l'aune de son nouveau cadre de référence, elle peint négativement tout un pan de son « avant-conversion ». Les différentes expériences politiques négatives d'Isabelle Attard deviennent les leviers d'un présent qu'elle vit davantage

¹³⁴ Au sujet du processus de conversion dans les trajectoires de militants écologistes, je signale la thèse en cours de préparation du politiste Gauthier Simon « Conversion écologique et processus de (dé)politisation. Une réflexion de théorie politique à partir d'une analyse de trajectoires biographiques », sous la direction de Yann Raison du Cleuziou, au sein de l'Institut de recherche Montesquieu de l'Université de Bordeaux.

positivement, hors de l'institution parlementaire. Comme le signale Loïc Le Pape, « toute histoire de vie est une reconstruction, une façon de retrouver de la cohérence dans la restitution d'un parcours qui n'est pas forcément cohérent lui-même » (Le Pape, 2005 : en ligne). Si la situation politique d'Isabelle Attard a été bousculée, elle dessine une continuité de sens entre son passé et son présent. À ses yeux, son échec politique ne résulte pas d'une conjoncture défavorable, mais plutôt d'un déni personnel ; sa trajectoire vers l'anarchisme ne relève pas tant d'une conversion, mais plutôt d'un « *coming-out* » à soi-même et aux autres. Une telle révélation semblait impossible tant que l'imaginaire violent qui entoure l'anarchisme n'était pas reconsidéré :

*« je pense qu'on est très nombreux à finalement trouver du sens dans la philosophie anarchiste **sans jamais se l'avouer** [...] "Allez, hop, je vais militer au NPA ou à EELV. Du coup, c'est ce qui va se rapprocher le plus." Puis on sent quand même qu'il y a quelque chose qui ne va pas. On n'arrive pas à mettre les mots. Et ça, j'ai pu quand même le constater depuis quatre ans. C'est que, à chaque fois que je vais quelque part, [...] à chaque fois, c'est beaucoup de femmes qui viennent me voir et qui me disent : "Oui, c'est exactement ce que vous avez décrit. C'est-à-dire, **j'ai toujours été anarchiste, mais je me suis refusée ou je n'ai même pas envisagé une seule seconde que je pouvais l'être.**" Ce n'est pas tout à coup : "Je passe de réformiste à anarchiste." C'est pas ça. C'est vraiment expliquer que je l'avais toujours été et que, et qu'en mettant des mots sur un état d'esprit, ça permettait de mieux comprendre pourquoi j'étais pas à ma place à l'Assemblée, pourquoi je n'étais pas à ma place au sein du groupe écolo. [...] En fait, mon dérapage, ça a été d'avoir été élue. C'est pas le contraire. »* (Entretien avec Isabelle Attard, 2023, je souligne)

À l'instar d'Isabelle Attard, il est intéressant d'observer que plusieurs enquêtés embrassent, plus librement et de façon plus assumée, un discours de rupture après une sortie de l'institution politique ou scientifique¹³⁵. Libérés d'une certaine bienséance, ils et elles pourraient « être en vérité » face à la gravité des faits¹³⁶.

Émergence d'une conscience planétaire

Pour Bruno Villalba, l'écologisme constitue « le cinquième grand discours sur la modernité » : il « apparaît bien longtemps après le libéralisme, l'anarchisme, le communisme et le socialisme, et propose une nouvelle relation entre le projet émancipateur de l'individualisme et la capacité de la Terre à y répondre » (Villalba, 2022a : 3). Si la pensée écologique émerge dès les années

¹³⁵ C'est le cas de Nicolas Hulot, Yves Cochet, Noël Mamère, Pablo Servigne, etc.

¹³⁶ Ce travail de mise en cohérence de soi constitue une régularité de l'engagement écologiste. Il fait en partie l'objet d'une thèse de sociologie en cours, préparée par la sociologue Julie Blanc : « La mise en cohérence de soi au fil des classes sociales, contribution à une sociologie des alignements moraux. Une étude comparative de l'engagement écologiste et du protestantisme adventiste » sous la direction de Johanna Siméant-Germanos et de Manuel Schotte, au sein du Centre Maurice Halbwachs de l'Université Paris Sciences et Lettres.

1950 face à la crainte de la puissance atomique, les débuts de l'écologisme sont traditionnellement rapportés – malgré des propositions de datation plus anciennes (Fressoz, 2012) – au contexte de mouvements pacifistes nord-américains « qui se sont cristallisés dans les années 1960 sur les campus et dans les organisations militantes anglo-américaines » (Ollitrault, 2008 : 131). Comme l'analyse Sylvie Ollitrault, « l'angle de la “nouveau” » prévaut dans les premières analyses qui sont faites des mobilisations écologistes (Ollitrault, 2008 : 65). Dans une volonté de repenser « les mouvements sociaux d'une société postindustrielle, d'un “après” du mouvement ouvrier », le concept de « nouveaux mouvements sociaux » (NMS) vient souligner « l'originalité des mobilisations qui émergent dans les années 1960-1970 » (Neveu, 2019 : 58) et suggérer « une modification significative et généralisée des logiques de mobilisation » (Chabanet, 2020 : 403). Les revendications écologistes, féministes, antiracistes ou encore *queer* semblent particulièrement à même de s'insérer dans ces singularités en termes d'organisation, de valeurs, de revendication, de rapport au politique et d'identités militantes. En lien avec l'hypothèse d'un glissement « postmatérialiste » (Inglehart, 1977), l'identité des acteurs de ces « nouveaux » mouvements échapperait « en grande partie aux clivages de classes » et leur plaidoyer témoignerait de la « politisation d'enjeux auparavant confinés à la sphère privée » (Chabanet, 2020 : 404) par « l'incorporation de tous les aspects de la vie sociale dans le champ des mouvements sociaux » (Touraine, 1975 : 9).

Outre des thématiques – comme l'alimentation ou la mobilité – que l'écologie politique participe bel et bien à politiser, la nouveauté de ce mouvement tiendrait dans son caractère transnational. Bien qu'empiriquement « la dimension internationale n'a [...] jamais été absente de la protestation » (Siméant-Germanos, 2009 : 554), le sociologue Alberto Melucci souligne l'importance de la conscience planétaire dans les NMS, en particulier écologistes :

« Les mouvements contemporains portent les germes d'une conscience nouvelle : celle des dimensions globales des sociétés complexes. Cette conscience “planétaire” est plus large que “l'internationalisme” plus réduit du mouvement ouvrier. Elle implique une conscience de notre appartenance à l'espèce humaine dans un système mondial interdépendant, tant sur le plan humain que naturel. [...] Ce nouveau sens de la totalité est également très présent dans les mouvements pacifistes et écologistes, qui mettent l'accent sur les liens entre l'humanité et le vaste univers planétaire¹³⁷. » (Melucci, 1989 : 206, je traduis)

¹³⁷ En anglais : « *contemporary movements display the seeds of a new awareness of the global dimensions of complex societies. This 'planetary' consciousness is broader than the more limited 'internationalism' of the working-class movement. It involves an awareness of living as a member of the human species in a fully interdependent human and natural world system. [...] This new sense of totality is also strongly evident in the* »

Pour Sylvie Ollitrault, « dès ses débuts, le mouvement écologiste s'est pensé dans un espace international » (Ollitrault, 1999 : 159). Certaines historiographies retiennent d'ailleurs les premières photographies satellites de la planète Terre, réalisées dans les années 1970, comme les marqueurs d'une « conscience environnementale globale » (Bonneuil, 2020 : en ligne), consolidant « une vision holiste selon laquelle une communauté de destin relie l'humanité à la planète vivante qui l'abrite » (Castro et al., 2024 : 7). Cette conscience planétaire émergente peut se lire une décennie plus tôt dans le best-seller *Printemps silencieux*. Publié en 1962 par la biologiste Rachel Carson, il est décrit, par des locutrices et locuteurs étudiés, comme le manifeste « précurseur de la conscientisation écologiste » (Hulot et Douru, 2021 : 110 ; 114). Dans son texte, Rachel Carson se réfère à plusieurs reprises à « notre planète » :

« Est-il réellement possible de tendre pareils barrages de poison sur la terre sans rendre **notre planète** impropre à toute vie ? [...] Nous avons à résoudre un problème de coexistence avec les autres créatures peuplant **notre planète**¹³⁸. »

Si le groupe nominal « notre planète » est aujourd'hui typique du discours environnemental, il introduit en 1962 la portée systémique d'un problème encore méconnu. Rachel Carson donne à voir ce « penser global » cher à l'écologie politique, mais aussi une attention aux espèces non humaines. Cette conscience planétaire, faite de problématiques *a priori* non circonscrites aux frontières étatiques, est au cœur d'un projet politique qui « souhaite élaborer les conditions d'une nouvelle relation entre l'homme et la nature » (Villalba, 2022a : 5).

Du catastrophisme dans l'écologie

Le politiste Luc Semal fournit très certainement la mise en perspective historique la plus documentée d'une tendance catastrophiste dans l'écologisme. Si le catastrophisme « n'est pas l'alpha et l'oméga de l'écologie politique » (Semal, 2019 : 327), il entretient avec elle une relation privilégiée et constitue un « fil rouge », au point où Semal l'appréhende comme un « phénomène idéologique consubstantiel » à la pensée écologique (Semal, 2019 : 11). Le catastrophisme écologique émerge, lui aussi, dans la période de l'après-guerre, au tournant des années 1960-1970. L'inquiétude qu'il formule pour les « possibilités de survie de l'humanité à plus ou moins long terme » (Semal, 2019 : 55) se comprend à la lumière de « la double pression

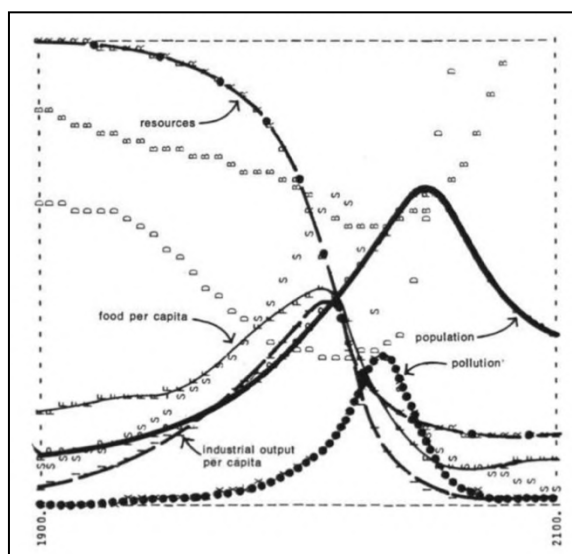
peace and ecological movements, which emphasize the connections between humanity and the wider global universe. »

¹³⁸ CARSON Rachel (2011), *Printemps silencieux*, Marseille, Éditions Wildproject.

de la prolifération nucléaire et de la dégradation des conditions écologiques » (Semal, 2019 : 13).

Acteur crucial des débuts de l'écologie politique, le club de Rome est un groupe qui rassemble des industriels et des universitaires depuis 1968, autour d'un souci partagé pour la « situation critique dans laquelle se trouve l'humanité¹³⁹ » (Dryzek, 2005 : 30, je traduis). En 1970, ce groupe commande un rapport à une équipe du *Massachusetts Institute of Technology*, menée par le couple Donella et Denis Meadows. Leur travail aboutira à la publication *The Limits to Growth* en 1972. Initialement traduit *Halte à la croissance ?*, la version française de cet ouvrage est aujourd'hui titrée *Les Limites à la croissance*. Au travers de simulations assistées par ordinateur, le rapport contient une série de graphiques préoccupants donnant à voir des trajectoires futures et mondiales en termes de ressources, de démographie, de production industrielle, de denrées alimentaires et de pollution.

Figure n°6 : « World Model Standard Run »¹⁴⁰



On peut y lire :

« Les prédictions varient quelque peu en fonction des hypothèses retenues dans les différents calculs, mais compte tenu des limites postulées pour la disponibilité des ressources, la productivité agricole et la capacité de l'écosphère à assimiler les pollutions, certaines limites sont généralement franchies en cent ans, ce qui entraîne l'effondrement de la société industrielle et de sa population. La prescription politique était alors évidente : l'humanité doit changer ses

¹³⁹ En anglais : « *predicament of mankind* ».

¹⁴⁰ MEADOWS Dennis, MEADOWS Donella, RANDERS Jørgen et BEHRENS William (1972), *The Limits to growth: A report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, p. 124.

habitudes de consommation [*profligate*] si elle veut éviter l'apocalypse du dépassement [*overshoot*] et l'effondrement [*collapse*]¹⁴¹. » (Dryzek, 2005 : 31, je traduis)

L'emploi de la lexie « *collapse* » est ici crucial : il souligne la dynamique d'effondrement dans laquelle se trouveraient les sociétés industrialisées. Dans la version originale du rapport, on dénombre 34 occurrences du mot en anglais, ce qui témoigne du fait que la préoccupation effondriste n'est pas tardive, mais présente dès les débuts de l'écologie politique. Pour assurer sa survie, l'humanité serait exposée au dilemme entre expansion et stabilité :

« Chaque jour de croissance exponentielle rapproche le système mondial des limites ultimes de cette croissance. Décider de ne rien faire, c'est décider d'augmenter le risque d'effondrement [*collapse*]. Nous ne pouvons pas dire avec certitude combien de temps encore l'humanité peut différer la mise en place d'un contrôle volontaire de sa croissance avant qu'elle ne perde toute possibilité de maîtriser la situation¹⁴². »

Souvent décrit comme ayant fait « l'effet d'une bombe » (Boutaud et Gondran, 2020 : 15), le rapport connaît une réception parcellaire en Europe francophone, notamment en France. Une « pluie de critiques [...] s'abat » sur lui dans les mois qui suivent sa publication (Semal, 2023 : 18). Le rapport tombe ensuite progressivement dans l'oubli, avant que « diverses publications militantes ou académiques contribuent à exhumer ce morceau d'histoire, à le rendre accessible au lecteur, à le rapprocher des enjeux du 21^e siècle » (Semal, 2023 : 18). Luc Semal relève que sa lecture constitue chez une génération de militants écologistes désormais sexagénaires « un moment important de leur trajectoire politique » (Semal, 2023 : 16). Cette observation s'étend à cette recherche, à la différence que ce n'est pas tant sa lecture qui est décrite comme décisive, mais l'ancienneté des constats que le rapport formule :

« Je dirais que le rapport Meadows, c'est tout à fait le jalon. C'est-à-dire que c'est le moment où l'humanité se rend compte que l'extinction aura lieu. [...] C'est quoi ? **C'est 72 si je m'en souviens bien. À partir de ce moment... Il y a une époque à partir de ce moment-là. C'est-à-dire l'époque où on sait ce qu'il faudrait faire et où on ne le fait pas.** » (Entretien avec Paul Jorion, 2023, je souligne)

¹⁴¹ En anglais : « *The predictions varied somewhat depending on the assumptions built into different computer runs, but given postulated limits to resource availability, agricultural productivity, and the capacity of the ecosphere to assimilate pollution, some limit was generally hit within a hundred years, leading to the collapse of industrial society and its population. The policy prescription was obvious: humanity needed to change its profligate ways if it was to avoid the apocalypse of overshoot and collapse.* »

¹⁴² En français : « *Every day of continued exponential growth brings the world system closer to the ultimate limits to that growth. A decision to do nothing is a decision to increase the risk of collapse. We cannot say with certainty how much longer mankind can postpone initiating deliberate control of his growth before he will have lost the chance for control* » (je traduis). MEADOWS Dennis, MEADOWS Donella, RANDERS Jørgen et BEHRENS William (1972), *The Limits to growth: A report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, p. 183.

« Leurs préoccupations, brandies sur des pancartes et scandées par une jeunesse indignée de New York à Sydney, en passant par Buenos Aires ou encore Kyoto, ne sont pourtant pas neuves. **En 1972 déjà**, le Club de Rome [...] attirait pour la première fois l'attention du grand public sur les risques d'une expansion économique et démographique exponentielle [...] **Près de cinquante ans après sa parution, alors que la Terre exploitée jusqu'à la moelle se réchauffe, cet ouvrage reste d'une actualité brûlante.** Les enjeux n'ont pas changé. Ils se sont aggravés » (Belgique et al., 2021 : 13-14, je souligne)

À bien des égards, le club de Rome incarne ce catastrophisme « consubstantiel » aux débuts de l'écologie politique. Fidèle à une tradition catastrophiste qui invite à « mobiliser tous les moyens à disposition pour éviter que [le pire] scénario ne se réalise » (Godard in Bourg et Papaux, 2015 : 135), le rapport Meadows se conclut par un plaidoyer pour « une transition contrôlée et ordonnée de la croissance vers l'équilibre planétaire¹⁴³ ».

« Développement durable » et « transition écologique » : des réponses neutralisées

Malgré son inscription dans les discours constitutifs de l'écologie politique, la mise en garde d'un possible effondrement ne fait pas l'unanimité au sein de ce mouvement. Diverses « querelles de mots » (Micheli, 2013) peuvent nous renseigner quant à l'existence de luttes dans le cadrage de la situation environnementale. À travers ses ambitions électorales et son institutionnalisation à partir des années 1980, l'écologie politique se trouve prise dans un « double mouvement de massification et de dilution idéologique » (Semal, 2019 : 60). Avec « la fin de la Guerre froide, puis la chute du mur de Berlin, les analystes les plus avertis estimaient le catastrophisme dépassé, du moins dans sa version dominante fondée sur l'existence d'un monde bipolaire tendu vers l'hiver nucléaire » (Chateauraynaud et Debaz, 2017 : 17-18). En désamorçant un cadrage alarmiste du futur, des propositions politiques affichent la « volonté apparente de changer le capitalisme ou, plus exactement, de l'aménager afin de mieux le conserver » (Comby, 2015 : 19).

C'est le cas du « développement durable », qui a « contribué à une certaine mise à distance [...] des accents catastrophistes de l'écologisme, au profit de théories plus continuistes, plus consensuelles et moins dissonantes dans le champ politique, telles que la modernisation écologique ou la croissance verte » (Semal, 2019 : 26). J'apprehende le figement « développement durable », à la suite d'Alice Krieg-Planque, comme une formulation qui, du fait de son emploi à un moment donné et dans un espace public donné, cristallise des enjeux

¹⁴³ En anglais : « *a controlled, orderly transition from growth to global equilibrium* » (je traduis). MEADOWS Dennis, MEADOWS Donella, RANDERS Jørgen et BEHRENS William (1972), *The Limits to growth: A report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, New York, Universe Books, p. 184.

politiques et sociaux qu'elle contribue dans le même temps à construire (Krieg-Planque, 2009). Introduite au sein du Rapport Brundtland en 1987, cette formule s'appuie sur une structure concessive :

« Le genre humain a parfaitement les moyens d'assumer un développement durable, de répondre aux besoins du présent **sans compromettre** la possibilité pour les générations à venir de satisfaire les leurs¹⁴⁴. »

Plusieurs linguistes nous éclairent à ce propos : « dans les énoncés qui le définissent, le paraphrasent ou le reformulent, “développement durable” apparaît comme un terme qui exprime une contradiction, mais qui serait une contradiction dépassable » (Krieg-Planque, 2010 : 18) ; « l'adjectif *durable* opère une restriction catégorielle, tout en maintenant l'appartenance du développement durable à la catégorie plus large du développement » (Chandelier, 2023 : 92). Aux yeux des partisans de la décroissance, cette formule serait un oxymore qui promettait « de concilier les inconciliables » (Semal, 2019 : 160), en tenant pour évidence la possibilité, largement débattue, d'un découplage entre croissance économique et réduction des pressions exercées par les activités humaines sur l'environnement. Elle agit ainsi comme un « opérateur de neutralisation de la conflictualité » (Krieg-Planque, 2010) remarqué par les acteurs eux-mêmes :

« Si on remonte au début des années 2000, la question écologique était un peu perdue, avec le concept de “développement durable” qui devenait le discours officiel et qui était **un discours pour évacuer tout le potentiel radical et de contestation que portait l'écologie**. Donc il y a eu la pensée de la décroissance qui était puissante, qui était une mise en cause très forte et qui, je pense, continue aussi à avoir des effets durables. » (Entretien avec Hervé Kempf, 2023, retranscription revue par le locuteur, je souligne)

Parfois présenté comme une alternative au « développement durable », le figement « transition écologique » trouve son origine dans le mouvement des « *Transition Towns* » (Catellani et al., 2019 : 8). Le mouvement est lancé au Royaume-Uni entre 2004 et 2007, sous l'impulsion du formateur en permaculture Rob Hopkins : « L'enjeu est [...] de développer des propositions pratiques et locales pour se défaire, dans une perspective qui s'inspire de l'addictologie, de la dépendance au pétrole abondant » (Oudot et de l'Estoile, 2020 : 13). Consacré en formule depuis, le syntagme « transition écologique » revêt des enjeux institutionnels forts au point que

¹⁴⁴ CONFEDERATION SUISSE (s. d.), « 1987: Le Rapport Brundtland » < <https://www.are.admin.ch/are/fr/home/media-et-publications/publications/developpement-durable/brundtland-report.html> > [en ligne], page consultée le 27/03/2025.

le ministère de l'écologie et du développement durable français a été rebaptisé « ministère de la transition écologique et solidaire » en 2017, à l'arrivée de Nicolas Hulot¹⁴⁵.

Si le mouvement des « villes en transition » se construit au départ « à l'ombre des catastrophes » (Semal, 2019), dans des inquiétudes énergétiques et écologiques proches de celles exprimées par les personnalités étudiées, la formule « transition » reçoit une appréciation mitigée chez les enquêtés. Sans systématiquement la rejeter, ces personnalités émettent un certain nombre de réserves à son sujet. Une observation menée dans la commune de Gembloux en Belgique, en novembre 2023, appuie cette ambivalence. Alors qu'elle s'inscrit dans un programme plus large intitulé « semaine de la Transition », la conférence à laquelle j'assiste entend « questionner le mot “transition” ». Un premier orateur, docteur en sciences agronomiques, souligne la nécessité d'une « *transition juste* » – c'est-à-dire qui intègre les enjeux sociaux, de lutte contre les inégalités – avant de remarquer la « *capacité incroyable qu'a le capitalisme à récupérer les concepts* ». L'autre orateur, essayiste et conseiller au sein du ministère du climat wallon, avoue « *avoir un gros problème* » avec le mot « *transition* ». À ses yeux, il supposerait « *un sens de maîtrise de la situation* ». Or, pour lui, « *on n'est pas en transition, on est en freinage avant impact* ».

Le cœur de la critique est une question de temporalité et d'effectivité : ladite transition a-t-elle bien lieu ? Sa consécration a-t-elle permis des avancées significatives, à la hauteur de l'urgence et des enjeux ? Si le substantif « transition » désigne communément le passage d'un état à un autre, il ne précise pas la durée de ce passage. Il peut qualifier une transition rapide, voire brutale, autant qu'une transition lente et progressive¹⁴⁶. Pris dans cette dernière acception, le vocabulaire autour de la transition ne serait que le nouveau nom du développement durable : « ces deux expressions sont utilisées ensemble et n'expriment pas une opposition, mais plutôt une complémentarité » (Catellani et al., 2019 : 8). Comme le remarque Luc Semal, la transition écologique « fait l'objet de conflits de cadrage et d'interprétation comparables à ceux qui ont entouré le développement durable » (Semal, 2019 : 158). Elle expliciterait « le caractère *graduel* du *processus* qui conduit au développement durable » (Chandelier, 2023 : 92, je souligne) et évolue finalement « dans un sens plus continuiste que catastrophiste » (Semal, 2019 : 157). Si le substantif « transition » apparaît plusieurs fois dans le rapport commandité

¹⁴⁵ Dans une bande-dessinée produite en collaboration avec l'illustratrice Muriel Douru, il déclare : « J'avais insisté auprès du Président pour que mon ministère soit celui de la Transition écologique et solidaire pour montrer le lien entre les deux » (Hulot et Douru, 2021 : 81).

¹⁴⁶ Je reviens dans le chapitre n°4 sur les enjeux relatifs à la temporalité.

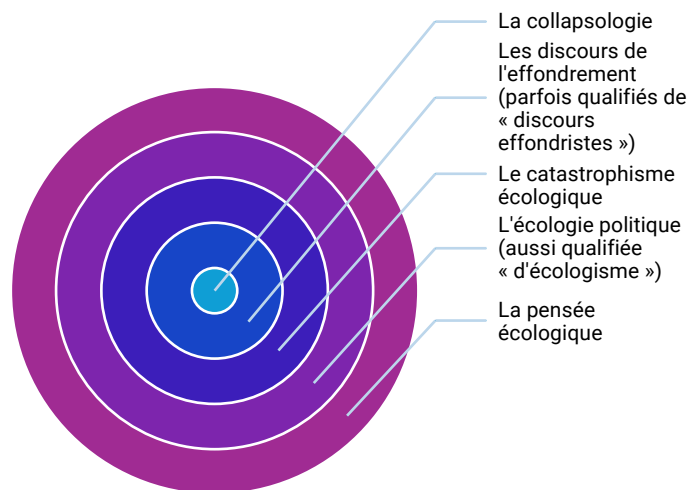
par le club de Rome en 1972 – rapport, comme nous l’avons vu, hautement considéré par les écologistes – une bonne partie des enquêtés s’accordent pour dire que nous disposions de cinquante ans pour opérer cette transition et, qu’aujourd’hui, l’occasion est manquée. Ainsi, j’ai pu rencontrer des acteurs « déclarant leur pessimisme quant aux chances de connaître une “transition réussie” vers “un autre modèle de société” » (Chateauraynaud et Debaz, 2017 : 15). La formule « transition écologique » semble progressivement délaissée par les acteurs étudiés au profit de nouvelles formules, au potentiel plus radical, telles que « planification écologique » ou « bifurcation écologique »¹⁴⁷.

C’est dans le contexte d’un « assombrissement des perspectives climatiques [...] sur fond de profonde désillusion à l’égard des promesses du développement durable » (Semal, 2019 : 56) que la crainte de l’effondrement, telle qu’elle est formulée par la collapsologie, s’inscrit. Si le catastrophisme « des années 1970 annonçait un risque d’effondrement à moyen ou long terme, le catastrophisme des années 2000 insiste désormais plus volontiers sur un risque d’effondrement à relativement court terme » (Semal, 2019 : 64). Il serait toutefois illusoire de croire en l’existence d’un consensus : la temporalité de l’effondrement, comme d’autres questions, reste vivement débattue dans le corpus.

¹⁴⁷ Celles-ci ne sont pour autant pas à l’abri de reprises institutionnelles et politiques, en témoigne la mise en place par le président français Emmanuel Macron d’un « Conseil de planification écologique » en 2023, visant à « accélérer la transition écologique ». Comme l’observe Alice Krieg-Planque, ces récupérations obligent les forces militantes contestataires à constamment réinventer leurs discours : « dans un contexte où les rapports de force et d’opinion se réagencent sans cesse, il est vain de vouloir “changer les mots” en quelque sorte “une bonne fois pour toutes”. Face à des discours, il existe toujours des contre-discours [...]. Et ces contre-discours obligent y compris les discours dominants à bouger – ne fût-ce que pour essayer de mettre ces contre-discours à leur service. Chaque groupe d’intérêt, chaque acteur politique, chaque organisation doit donc en permanence faire un travail de réinvention de son propre discours. [...] il faut constamment retravailler les discours (mots, slogans, formules, genres d’expression, répertoires d’action...) pour les maintenir dans leur capacité subversive et critique » (Krieg-Planque et Berthier, 2018 : en ligne).

Synthèse provisoire

**Figure n°7 : l'inscription de la collapsologie
et des discours de l'effondrement dans des ensembles plus larges**



La collapsologie constitue une définition plus étroite, mais structurante d'un ensemble plus vaste constitué par les discours de l'effondrement. Ma thèse s'intéresse aux discours de l'effondrement écologique dans leur ensemble, la collapsologie n'en est qu'une partie. Mon travail se limite toutefois aux discours eurofrancophones parus depuis 2015. Des figures d'avant-garde comme le couple Meadows sont alors appréhendés comme des « témoins » ayant transmis le « flambeau » aux locuteurs étudiés. Ces discours de l'effondrement (ou par commodité « effondristes ») relèvent d'un phénomène plus large qu'il serait possible de qualifier de « catastrophisme écologique ». Le catastrophisme écologique correspond à une manière d'appréhender l'écologie politique, depuis ses débuts, au prisme d'une discontinuité forte avec l'ordre établi. Mais cette approche est constamment mise en concurrence par d'autres approches davantage continuistes, comme en témoignent les formules « développement durable » et « transition écologique ». L'écologie politique – que l'on démarque de l'écologie scientifique qui étudie les relations des êtres vivants avec leur environnement – désigne l'un des grands courants politiques postérieurs à la Modernité aux côtés du libéralisme, du socialisme, du communisme et de l'anarchisme. L'écologie politique (ou écologisme) témoigne d'un « penser global » qui se formalise à partir des années 1960 en Amérique du Nord et s'implante en Europe dans les années 1970. Néanmoins, elle est basée sur un corpus qui la précède, une généalogie composite, pouvant croiser des références romantiques, personnalistes, anarchistes, etc. Un tel assemblage constitue ce que l'on qualifie – parfois anachroniquement – de « pensée écologique ».

3) Un réseau d'acteurs nébuleux

La collapsologie, dont j'ai pu donner les grands contours dans la première partie, « n'est [...] pas à proprement parler un courant théorique stabilisé, en raison de sa jeunesse, de la diversité de ses origines théoriques ou des courants militants qui s'en réclament plus ou moins » (Villalba, 2021 : 19). Elle « prend naissance dans différentes filiations, s'exprime à travers des postures intellectuelles et militantes distinctes, et débouche sur une multitude de propositions politiques » (Villalba, 2021 : 14). Cette troisième partie vise à esquisser la diversité des acteurs engagés sur le sujet de l'effondrement, tout en soulignant ce qui relève d'une préoccupation commune. Plutôt que de limiter mon propos aux personnalités qui se réclament de la collapsologie, je propose d'élargir la focale à l'effondrisme pluriel qui s'est « engouffré dans la brèche d'attention publique percée par la “collapsologie” » (Tasset, 2025 : en ligne).

Définitions canoniques et points de divergence

L'effondrisme, à l'instar du mouvement de la décroissance, peut être envisagé comme un « mouvement réticulaire, une “galaxie” [...] composée de courants fortement hétérogènes, ainsi que d'un relativement grand nombre de chapelles correspondant à des sensibilités évolutives et conflictuelles » (Semal, 2012 : 106). Cette pluralité donne lieu à des conceptions de l'effondrement assez distinctes. Sept aspects me semblent particulièrement débattus : la portée de cet effondrement (le monde vivant, le genre humain, une société ou une civilisation donnée) ; ses causes (l'humanité, le productivisme, le capitalisme...) ; sa temporalité (en cours, imminente, à moyen terme) ; son aspect plus ou moins diffus (effondrement catastrophique ou catabolique¹⁴⁸) ; plus ou moins pluriel (un effondrement ou des effondrements) ; sa certitude (effondrement inéluctable ou évitable) ; et, enfin, son axiologisation (événement souhaité ou redouté). Ces sept aspects ouvrent à une multitude d'interprétations qui viennent complexifier le présent objet de recherche. Ces interprétations partent toutefois de définitions qui circulent et tendent à s'imposer. C'est lors d'un séminaire de l'Institut Momentum en 2011 qu'Yves Cochet propose une définition de l'effondrement qui deviendra canonique par la suite, à force de nombreuses reprises :

« Appelons “effondrement” de la société mondialisée contemporaine le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité,

¹⁴⁸ Pour Yves Cochet, un effondrement « catabolique » désigne un déclin « lent », « oscillant » (Cochet, 2020 [2019] : 42).

sécurité) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi¹⁴⁹. »

Dans l'ouvrage de 2019 qui synthétise sa pensée sur le sujet, l'ancien ministre entend lever certains malentendus définitionnels :

« Ce processus concerne tous les pays et tous les domaines des activités humaines, individuelles et collectives ; c'est un effondrement systémique mondial. [...] Il ne s'agit pas [...] de l'effondrement d'une civilisation locale (l'Empire romain, les Mayas des plaines, les Pascuans...). Ce qui est en jeu ici est l'ensemble du système Terre et l'humanité entière » (Cochet, 2020 [2019] : 34-36)

Si l'ancien ministre interroge dans cet ouvrage la question du caractère diffus de cet effondrement, il semble se positionner clairement du côté de l'hypothèse d'un effondrement de type catastrophique :

« Beaucoup de mes collègues et amis tiennent un discours censé réduire, voire effacer, la violence de l'effondrement qui vient, en affirmant que cet effondrement a déjà commencé depuis longtemps. C'est la troisième raison de mon désir d'écrire : distinguer entre, d'une part, la dégradation continue et perceptible des milieux naturels depuis, disons, deux siècles, et, d'autre part, **l'événement de rupture assez rapide que constituera l'effondrement systémique mondial** » (Cochet, 2020 [2019] : 14, je souligne)

La question de la temporalité vient cristalliser de sévères divergences (*cf.* chapitre n°4). Le discours d'Yves Cochet a ceci d'intéressant qu'il exprime une posture assez décomplexée à partir de laquelle les autres locuteurs et locutrices vont se positionner, souvent se distancier. Pablo Servigne et Raphaël Stevens ne proposent initialement pas leur propre définition de l'effondrement, mais citent et commentent celle d'Yves Cochet :

« Il ne s'agit pas de la fin du monde, ni de l'apocalypse. Il ne s'agit pas non plus d'une simple crise dont on sort indemne, ni d'une catastrophe ponctuelle que l'on oublie après quelques mois, comme un tsunami ou une attaque terroriste. [...] Il s'agit donc bien d'un processus à grande échelle irréversible, comme la fin du monde, certes, sauf que **ce n'est pas la fin ! La suite s'annonce longue**, et il faudra la vivre, avec une certitude : nous n'avons pas les moyens de savoir de quoi elle sera faite. » (Servigne et Stevens, 2015 : 15, je souligne)

Au-delà du fait qu'ils fournissent un exemple de négation à l'égard de l'apocalypse¹⁵⁰, ces deux auteurs témoignent d'une certaine prudence. Assez souvent, Pablo Servigne et Raphaël Stevens ouvrent des interrogations sans chercher à y répondre précisément :

¹⁴⁹ COCHET Yves (2011), « L'effondrement, catabolique ou catastrophique ? », < <https://institutmomentum.org/l-effondrement-catabolique-ou-catastrophique> > [en ligne], page consultée le 27/03/2025.

¹⁵⁰ Point qui sera abordé dans le chapitre n°3.

« Mais jusqu'où ? Qui est concerné ? Les pays les plus pauvres ? La France ? L'Europe ? L'ensemble des pays riches ? Le monde industrialisé ? La civilisation occidentale ? L'ensemble de l'humanité ? Ou même, comme certains scientifiques l'annoncent, la grande majorité des espèces vivantes ? **Il n'y a pas de réponses claires à ces questions**, mais une chose est certaine, aucune de ces possibilités n'est à exclure. » (Servigne et Stevens, 2015 : 15, je souligne)

Cette indétermination se retrouve d'une certaine façon dans la définition qu'ils donnent de l'effondrement, dans un ouvrage ultérieur coécrit avec Gauthier Chapelle :

« Nous envisageons l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle¹⁵¹ (ou même plus) comme un processus géographiquement hétérogène [...] **C'est à la fois lointain et proche, lent et rapide, graduel et brutal**. Cela ne concerne pas seulement les événements naturels, mais aussi (et surtout) des chocs politiques, économiques et sociaux, ainsi que des événements d'ordre psychologique (comme des basculements de conscience collective). » (Servigne et al., 2018 : 16, je souligne)

La locution adverbiale « à la fois » vient ici relier des faits concomitants et *a priori* contradictoires. Son usage peut s'apparenter à une forme de neutralisation par « l'effacement des oppositions entre des points de vue différents » (Oger, 2021 : 59). Alors que le corpus témoigne bien de compréhensions antagonistes de la temporalité de l'effondrement, ces trois auteurs – dans une posture de médiateurs, au cœur de la nébuleuse effondriste – tentent d'opérer une réconciliation des contraires. En outre, la locution adverbiale « à la fois » peut constituer un marqueur descriptif rendant compte d'un processus d'effondrement inédit et encore largement incertain.

Enjeux associés à la pluralisation de l'effondrement

Si l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer* contient 17 occurrences du substantif « effondrements » au pluriel, cela reste largement inférieur aux 177 occurrences de « effondrement » au singulier. Lorsqu'il y est mis au pluriel, le mot se réfère essentiellement aux effondrements de sociétés passées. L'alerte initiale de Pablo Servigne et Raphaël Stevens concerne un effondrement particulier – en témoigne la première partie de l'ouvrage intitulée : « Prémisses d'un effondrement » – mais pas nécessairement un effondrement unique et isolé. L'indétermination du « un » semble placer la possibilité d'un effondrement dans un ensemble possiblement plus large d'effondrements – antérieurs, postérieurs, de natures différentes.

¹⁵¹ La paternité de l'expression reviendrait à Jacques Grinevald, qui tentait par-là de désigner « la civilisation industrielle, dont la puissance est fondée sur les moteurs thermodynamiques utilisant l'énergie des combustibles fossile (charbon, pétrole, gaz naturel) » (Grinevald, 1997 : 141).

Implicitement, cette possibilité ouvre vers un « après ». C'est en ce sens que Pablo Servigne se défend d'avoir proposé une vision monolithique de l'effondrement :

*« tout à l'heure, j'ai oublié de préciser [que] le récit puissant de l'effondrement, c'est de l'effondrement au singulier. Et nous, on a souvent essayé... Enfin le plus possible, mais on a raté, de pluraliser. C'est à dire que **on parlait des effondrements**, tu sais : "L'économie, le climat, la biodiversité", "Il y a des effondrements à plusieurs échelles", "C'est très hétérogène", et tout ça. Donc, "la science des effondrements" en fait. Mais les gens ont compris "la science de l'effondrement". Et finalement c'est devenu un mythe, quoi. L'effondrement au singulier. »* (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)

En insistant sur la pluralité des effondrements dans cet entretien réalisé sept années après la publication de l'ouvrage de référence en la matière, Pablo Servigne semble prendre en compte différentes reformulations effondristes qui ont circulé depuis. Parmi celles-ci se trouve celle l'économiste altermondialiste Geneviève Azam :

*« Il m'a fallu du temps pour parler d'effondrement. Je refusais le mot, non le constat. Je craignais surtout de conforter l'attente d'un Grand Soir inéluctable [...] ou bien le fatalisme démobilisant du "il est déjà trop tard". **Il s'agit bien d'effondrements. Non pas le "grand effondrement" un sublime big bang final**, ni un récit de science-fiction d'un autre temps et dans une autre dimension, non pas les scènes hollywoodiennes de la fin du monde, [...], mais des désastres terrestres à grande échelle, vécus et éprouvés localement et de manière intime, particuliers et à dimension universelle. Ils sont divers et je m'en tiens, dans cet échange épistolaire¹⁵², à ceux qui engagent plus particulièrement notre histoire commune. **Je les mets au pluriel.** »* (Azam, 2019 : 118-119, je souligne)

Pluraliser l'effondrement permet, pour les locuteurs et locutrices étudiés, d'intégrer les effondrements ayant déjà eu lieu ou étant en cours. C'est ainsi que Malcom Ferdinand décrit le colonialisme comme l'origine d'une série d'effondrements trop souvent invisibilisée par l'alerte environnementale :

*« Toutes les approches de l'effondrement ne se ressemblent pas. Bien souvent, cependant, l'exploitation coloniale et raciste n'est pas prise en compte dans ces discours. On nous parle d'un effondrement à venir **sans mentionner les effondrements coloniaux qui ont cours depuis cinq cents ans** »* (Ferdinand in Vion-Dury et Noyon, 2020 : 190, je souligne)

Suivant ce raisonnement, les intellectuels de l'effondrement – en grande majorité occidentaux, blancs et hautement diplômés – minimiseraient les effondrements que subissent déjà des groupes moins privilégiés, dominés ou racisés :

¹⁵² Cet extrait du corpus est issu de l'ouvrage *Lettre à la Terre. Et la terre répond* qui, comme son nom l'indique, se présente sous la forme d'une correspondance imaginée entre l'autrice et la planète Terre.

« Les effondrements environnementaux ne touchent pas tout le monde de la même façon et n'effacent aucunement **les effondrements sociaux et politiques déjà en cours**. Une double fracture persiste entre ceux qui craignent la tempête écologique à l'horizon et ceux à qui le pont de la Justice fut refusé bien avant les premières rafales. » (Ferdinand, 2019 : 13)

« **pour une partie des humains l'effondrement social, économique et vital n'est pas pour demain, il a déjà eu lieu, il se vit au présent**. Il n'a pas besoin d'attendre la catastrophe de Cattenom. Il s'immisce dans les migrations des populations effrayées et affamées de bien-être, dans les abris de fortune des désastres des guerres régionales, dans la précarité des conditions sociales d'existence et d'emploi, dans l'exploitation éhontée des peuples et des individus misérables, dans toutes les nouvelles formes d'esclavagisme social. » (Gori, 2022 [2020] : 22-23)

Ces reformulations qui tendent à pluraliser le risque d'effondrement et à actualiser sa temporalité pourraient néanmoins diminuer la puissance du discours effondriste :

« *ça apporte de la confusion, de parler au singulier. Mais **ça apporte de la force, la force du mythe**. Et là on alterne entre mythe et raison, entre irrationnel et rationnel.* » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)

« La collapsologie devrait toujours tendre vers le pluriel, la complexité, les nuances, les effondrements, et donc ramer contre ce **courant simplificateur (mais tellement irrésistible) du singulier, de l'effondrement, du collapse, du récit, du mythe**. » (Sutter et Steffan, 2020 : 10, je souligne)

Chez quelques effondristes, une crainte ne se dit pas toujours, mais est palpable : si l'on concède que l'effondrement est en partie déjà en cours, qu'il est diffus et multiple, est-il si redoutable ? Cela ne laisse-t-il pas penser qu'il peut être facilement évité ? Plusieurs locuteurs et locutrices soutiennent l'impératif de maintenir une conception unifiante de l'effondrement, et non pas une vision simplement fragmentaire de celui-ci :

« On aurait alors tendance à parler d'effondrements pluriels et à rejeter l'idée d'effondrement global, découlant du plaquage de modèles globaux à une réalité historique et géographique par définition contrastée. C'est ici qu'apparaît toute la complexité. Parler d'effondrements pluriels est certainement plus pertinent. Mais **il existe aussi une dimension globale à l'effondrement**. [...] Selon moi, l'effondrement est un phénomène complexe et multiforme qui se décline à différentes échelles d'espace et de temps, à la façon d'une matriochka. **Il présente tout à la fois une dimension globale et une dimension plurielle**. » (Salerno, 2021 : 113-114, je souligne)

Ces luttes qui entourent la définition de l'objet « effondrement » témoignent de lignes de clivage plus profondes parmi les enquêtés, en particulier à l'égard de la collapsologie. Nous le voyons : il n'y a pas d'unanimité chez les locuteurs en ce qui concerne la pluralisation du substantif « effondrement ». Si le terme « effondrement », au singulier, est privilégié dans les

écrits qui font date, sa forme plurielle est de plus en plus courante. Ici, l'usage du singulier sera préféré comme générique, afin de permettre la fluidité générale du propos. Il réfère alors à un phénomène perçu comme à la fois global et systémique, et pluriel dans ses formes et implications. Dans le cas où un énoncé se rapporte exclusivement à l'une de ces conceptions, je m'attacherai à le spécifier.

Un rapport plus ou moins distancé à la collapsologie : enjeux de désignation

Afin d'aider à mieux situer les personnalités retenues lorsqu'elles seront citées au fil de cette thèse, j'entends en conclusion de ce premier chapitre proposer une catégorisation élémentaire des acteurs sociaux étudiés. Je choisis de partir de leur rapport à l'entreprise collapsologique, la collapsologie représentant – comme indiqué plus haut – une définition plus étroite, mais structurante d'un ensemble plus vaste constitué par les discours de l'effondrement. Si des observations sociologiques ont facilité cette typologie¹⁵³, ce sont avant tout des éléments discursifs qui ont retenu mon attention, tels que le métadiscours, les formes de discours rapporté, et les désignations employées¹⁵⁴. Cinq ensembles se dessinent et peuvent aider à la compréhension, à partir du corpus et de l'enquête, des rapports entretenus par les acteurs à la collapsologie.

Seuls quelques-uns apparaissent comme *collapsologues revendiqués*, c'est-à-dire susceptibles de s'auto-désigner comme tels, ou de l'avoir fait à un moment donné¹⁵⁵. Lorsque que c'est le cas, il s'agit bien souvent d'acteurs pionniers dans les premières formulations collapsologiques : Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, Yves Cochet, Agnès

¹⁵³ Observations relatives au positionnement dans un champ donné et aux collaborations avec d'autres acteurs identifiés.

¹⁵⁴ La distinction entre désignation et dénomination témoigne de frontières instables, voire flottantes, et fait l'objet d'un débat qui « s'est développé dans la communauté linguistique francophone à partir des années 80 » (Frath, 2015 : 33). D'un point de vue lexicologique, le néologisme « collapsologie » peut être envisagé au départ comme une nomination, c'est-à-dire une tentative de « donner un nom à un nouvel objet de notre expérience collective » (Frath, 2015 : 43-44), à savoir « l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder » (Servigne et Stevens, 2015 : 253). En connaissant un succès, la nomination « collapsologie » peut être aujourd'hui envisagée comme une dénomination pour la raison qu'elle est « [reprise] par la communauté linguistique et ainsi [lexicalisée] » (Frath, 2015 : 39). Seulement, la collapsologie, telle que définie dans les dictionnaires, n'est pas tout à fait la collapsologie telle qu'introduite par Pablo Servigne et Raphaël Stevens : les dictionnaires décrivent une « théorie » (Larousse) ou un « courant de pensée » (Robert) ce qui occulte en partie la volonté initiale de constituer un champ de recherche, une interdiscipline naissante. De plus, ces définitions ne précisent pas que celui qui s'y intègre est nommé « collapsologue », ce qui compromet en partie la lexicalisation d'une activité de recherche qui est portée par des acteurs. Pour ces raisons, mais également parce que la notion de « dénomination » me semble moins se prêter à décrire des « actualisations en discours » (Siblot, 2001 : 6), je privilégierai la notion de « désignation » dans ce travail.

¹⁵⁵ Cette précision n'est pas fortuite, puisque – pour les raisons mises en évidence dans ce chapitre –, la collapsologie a connu un essoufflement progressif à partir de 2021. Une conséquence pourrait être une diminution du recours à la désignation « collapsologue ».

Sinaï, Laure Noualhat. D'autres personnalités comme Julien Wosnitza ou Renaud Duterme sont régulièrement décrites comme « collapsologues ». Toutefois, les quelques présentations qu'ils fournissent d'eux-mêmes – et auxquelles j'ai accès – ne me permettent pas toujours de dire à quel point cela relève d'une autodésignation, et pas simplement de l'hétéro-désignation¹⁵⁶. En effet, ces locuteurs, comme d'autres, privilégient souvent des désignations relatives à une occupation professionnelle, un domaine de formation ou encore une discipline de recherche plus générale et davantage reconnue. Par exemple, Renaud Duterme se présente souvent comme « géographe ». D'autres encore acceptent cette désignation dans la mesure où ils peuvent en préciser les contours :

« Si par "collapsologue", on entend quelqu'un qui vous dit "la fin du monde arrive" comme dans Tintin, non, je ne suis pas collapsologue. [...] J'accepte ce qualificatif, si on dit : "Bah voilà, on va être confronté à des chocs successifs qui peuvent pas laisser intacts notre organisation de la société et surtout des modes de vie telle qu'elle est aujourd'hui." C'est très différent. » (Entretien avec Dominique Bourg, 2023, je souligne)

« Si par "collapso", on entend quelqu'un qui annonce que la totalité des êtres humains vont mourir dans cinq ans, naturellement c'est absurde. C'est faux. Mais c'est absolument pas ce que dit la collapsologie [...] il y a maintenant une connotation péjorative, très nette du mot "collapso", qui signifie un peu survivaliste. Voilà. Alors que ça c'est complètement autre chose. [...] la question est : comment ne pas être collapsologue ? » (Entretien avec Aurélien Barrau, 2022, je souligne)

Il est intéressant de relever les similarités qui lient ces deux extraits d'entretien, entre négation d'une première proposition (« Si par... on entend... ») et rectification, plus ou moins développée, par une seconde proposition. Je reviendrai au fil de cet écrit sur les stéréotypes du collapsologue qui sous-tendent la première partie de ces deux commentaires.

Ce travail de repérage met en évidence l'existence d'un deuxième groupe que je qualifie de « pré-collapso » : il s'agit de personnalités, souvent assez âgées, bien implantées dans le paysage écologiste, qui portent depuis des décennies un discours d'alerte quant aux risques environnementaux. Ainsi, elles ont pu porter un regard favorable sur l'enthousiasme qu'a suscité la collapsologie, échanger et collaborer avec des collapsologues, mais sans

¹⁵⁶ Dans le cas de Julien Wosnitza, on peut raisonnablement estimer qu'il ait pu s'identifier comme tel. Outre une postface de Pablo Servigne dans son ouvrage *Pourquoi tout va s'effondrer*, l'omniprésence du qualificatif « collapsologue » dans les présentations faites à son sujet peut suggérer qu'il en est, en partie à l'origine. Même probabilité pour Renaud Duterme, qui dit situer son ouvrage *De quoi l'effondrement est-il le nom ?* dans le champ de la collapsologie : « Le présent ouvrage espère modestement s'inscrire dans cette discipline [la collapsologie], contribuant de la sorte à élargir un débat qui va s'avérer crucial dans les prochaines années » (Duterme, 2016 : 24).

nécessairement se réclamer de cette étiquette¹⁵⁷. Nicolas Hulot en est un bon exemple. Écologiste activement engagé depuis les années 1990 jusqu'à son retrait récent de la vie publique, il partage peu de temps après sa démission du gouvernement la scène avec Pablo Servigne et Alexia Soyeux, animatrice du podcast *Présages* dédié aux questions d'effondrement¹⁵⁸. Le philosophe Edgar Morin, que l'on pourrait aussi qualifier de « pré-collapso », était également attendu à cette même conférence, mais il n'a finalement pas pu y participer, en raison de problèmes de santé. D'autres noms peuvent être cités tels que Pierre Rabhi, Hubert Reeves, Bruno Latour, Noël Mamère. Ce dernier, qui a été candidat à l'élection présidentielle française de 2002 pour le compte des Verts, s'intéresse à la collapsologie en 2019 et propose l'illustratrice Raphaëlle Macaron un « reportage auprès de ceux qui se préparent à l'effondrement » (Macaron et Mamère, 2020). Cette collaboration aboutie à une bande dessinée parue en 2020 dans laquelle l'ancien maire de Bègles est dépeint, à la fois dans sa vive curiosité vis-à-vis de la collapsologie et dans ses réticences vis-à-vis des réactions millénaristes ou survivalistes qu'elle pourrait susciter.

Figure n°8 : vignettes de la bande dessinée *Les Terrestres* (Macaron et Mamère, 2020 : 95-96)



Un troisième ensemble est constitué de personnes *relais*. Ces dernières se caractérisent par leur rôle important dans la circulation des alertes portées par les collapsologues grâce à la position qu'elles occupent dans une sphère donnée. Il peut s'agir d'universitaires (Dominique Bourg),

¹⁵⁷ Bien souvent, ces « pré-collapso » sont dans une position tendant vers le retrait de la vie publique, en raison de leur âge notamment.

¹⁵⁸ La conférence se tient durant le festival écologiste bordelais *Climax*.

de personnalités politiques (François Ruffin, Delphine Batho, Phillippe Lamberts, Pierre Larroustourou), de journalistes (Hervé Kempf) ou de créateurs de contenus en ligne (Vinz Kanté, Antoine André, Pierre-Paul Renders). Ce travail de relais peut parfois s'apparenter à un travail de « traduction » des enjeux afin qu'ils puissent être jugés compréhensibles ou acceptables par le public visé¹⁵⁹. Ainsi, Phillippe Lamberts, coprésident du groupe écologiste au Parlement européen au moment où nous nous sommes entretenus, estime que le discours effondriste est inaudible pour la classe politique qu'il côtoie :

*« Vous imaginez tenir un discours : “Les gars, ça va s’effondrer. Et donc, il faut qu’on se prépare.” C’est juste **un truc qui est quasi impossible à mener dans le débat politique**. Par contre, avancer l’idée que les ressources de la planète sont finies, ça c’est beaucoup plus acceptable. Et qu’il faut alors en tirer les conséquences. [...] Et ça, en soi, c’est déjà très difficile. [...] personnellement, moi je lis évidemment Pablo Servigne et consorts. [...] Mais, je pense que c’est un discours qui est **très largement inaudible** pour une très grande fraction de la population »* (Entretien avec Phillippe Lamberts, 2023, je souligne)

Comme c'est le cas pour les « pré-collapso », les personnes relais sont susceptibles d'émettre des réserves à l'égard de la collapsologie, tout en demeurant dans une posture de sympathisants. François Ruffin, comme nous l'avons vu, a pu contribuer à fournir une certaine visibilité à la collapsologie. Cela ne l'empêche pas de regretter ce qui apparaît, pour lui, comme des angles morts de cette littérature. Ainsi, il interpelle Pablo Servigne dans une vidéo proposée par le média *Fakir* :

*« à un moment, t'as comme **une élimination du politique**, et en particulier – un truc qui me tient à cœur –, c'est quand même **la lutte des classes**. C'est-à-dire qu'on a une oligarchie qui – pour reprendre une image qui est récurrente dans les livres – qui est au volant de la bagnole, qui fonce dans le mur, avec le pied sur l'accélérateur [...] C'est pas seulement en faisant le retour sur soi qu'on va lui choper le volant des mains, appuyer sur le frein et tourner dans une autre direction¹⁶⁰. »* (Ruffin in *Fakir*, 2018, je souligne)

Un quatrième ensemble de discours étudiés se pose en pôle *critique* à la collapsologie. Celles et ceux qui s'y inscrivent sont dans un rejet assez fort, les concernant, de la désignation « collapsologue » (ou « collapso » de façon abrégée)¹⁶¹. Lorsque les personnalités appartenant à cet ensemble mobilisent le thème de l'effondrement, c'est pour reformuler, nuancer et questionner les discours qui circulent habituellement à ce sujet. Dans le prolongement de la

¹⁵⁹ Je reviendrai sur certaines conceptions de la médiation, au chapitre suivant.

¹⁶⁰ Pablo Servigne donne alors une réponse qui illustre, à nouveau, sa souplesse à l'égard des critiques qui lui sont formulées : « *Tout à fait d'accord. Je suis absolument d'accord. Moi, c'est ma culture politique aussi.* » (Servigne in *Fakir*, 2018).

¹⁶¹ C'est par exemple le cas de la journaliste Jade Lindgaard : « Je ne suis pas du tout collapso, je suis même assez critique de ce cadre de réflexion sur notre situation contemporaine » (Lindgaard in Noualhat, 2021 [2020] : 247).

critique adressée par François Ruffin, citée plus haut, une partie de cette hostilité provient d'intellectuels d'inspiration marxiste pour qui la collapsologie « produirait une minimisation, voire une négation des rapports de domination » et amènerait « les collapsologues à réduire la responsabilité historique des dominants » (Villalba, 2021 : 124-126) :

« non seulement Servigne et ses amis pensent que le capitalisme va disparaître tout seul, en plus ils ne semblent même pas envisager que ce système existe et s'incarne dans des individus. Pour eux, le véhicule qui va dans le mur¹⁶² est un monstre mécanique sans chauffeur. **Il n'y a pas d'ennemi, pas d'adversaire, pas de classes sociales.** » (Tanuro, 2020 : 216, je souligne)

L'autrice Corinne Morel Darleux, marxiste en sympathie avec la collapsologie, regrette ce qu'elle considère être un rendez-vous manqué :

*« moi, j'ai souvent été un peu agacée par **des prises de position que j'ai trouvées injustement violentes, moqueuses** vis-à-vis de, beh, de ceux et celles que je considère comme des lanceurs d'alerte autour de ces questions d'effondrement [...] pour moi, **il y avait, au contraire, là, un vrai tournant à prendre pour justement allier une certaine tradition de gauche ouvrière, syndicaliste, marxiste et la question de l'écologie politique, de la décroissance.** [...] il me semble, qu'il y a peut-être, sans vouloir faire de psychologie de comptoir, le sentiment quand même, pour certains courants de pensée plus traditionnels à gauche, le sentiment d'avoir un peu raté le coche, en fait, sur les questions de climat et d'écologie. Et du coup, de réagir plutôt par l'offensive que par l'humilité. L'humilité qui consiste à savoir dire quand on a raté une marche, et puis d'essayer de se rattraper et puis de voir comment on peut justement, éventuellement, venir politiser ou marxiser les milieux écos. »* (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2023, je souligne)

Dans un autre registre, le pôle critique de notre enquête est aussi occupé par des scientifiques du climat comme Jean Jouzel ou Valérie Masson-Delmotte, tous deux anciennement à la présidence du groupe n°1 du GIEC. Pour ces derniers, les collapsologues ne manquent pas d'appuis scientifiques, mais auraient cette tendance à l'exagération ou à la sélection des données allant dans leur sens :

*« **C'est pas forcément faux**, mais on prend toujours **les situations les plus catastrophiques**, disons [...] il y a une propension des médias, me semble-t-il, de certaines ONG, aussi de... bah voilà, des sortes de collapsologues, je dirais, à effectivement s'appuyer sur le rapport du GIEC, mais à prendre un petit peu, voilà, la vision un peu plus catastrophiste que peut être le GIEC ne le présente. Alors, c'est pas complètement faux, mais voilà... »* (Entretien avec Jean Jouzel, 2023, je souligne)

« ils utilisent des travaux scientifiques à des fins catastrophistes, ce qui n'est absolument pas le but de ces travaux. Mais il faut faire une différence entre les approches de Fred

¹⁶² La voiture est une métaphore courante du discours effondriste, sur laquelle je reviens dans le deuxième chapitre de cette thèse.

Vargas et d'Yves Cochet. [...] Je pense que l'approche de Pablo Servigne et Raphaël Stevens est moins caricaturale, car, sur les aspects climatiques, ils se basent sur les rapports du GIEC. **Ils les poussent à l'extrême, certes, mais au moins, ils utilisent des travaux scientifiques.** » (Jouzel et Denis, 2020 : 164-165, je souligne)

Cette distinction entre la collapsologie incarnée par Pablo Servigne et celle incarnée par Yves Cochet est fréquente chez les personnes rencontrées. La première est souvent jugée comme plus acceptable et mesurée que la seconde, car *a priori* moins déterministe. Elle laisserait une marge d'action possible, tandis qu'Yves Cochet témoignerait d'une forme de défaitisme. C'est *in fine* ce qui caractérise la critique de la collapsologie, qu'elle émane de néomarxistes ou d'experts du climat : elle fermerait les horizons, rendant les luttes et ajustements politiques qui animent ces acteurs insignifiants. La remise en question des collapsologues à l'égard de la bonne échelle à laquelle agir (*cf.* chapitre n°5) est perçue comme un *exit* des luttes structurelles :

« il n'y a **pas de solution structurelle, pour les collapsologues** » (Tanuro, 2020 : 212, je souligne)

« ce que j'entends, en fait, c'est **un discours de défiance vis-à-vis de la capacité à apporter des changements structurels.** Donc c'est une défiance vis-à-vis des gouvernements, cette idée qu'ils seront incapables de porter des transformations structurantes. » (Entretien avec Valérie Masson-Delmotte, 2022, je souligne)

J'envisage un dernier groupe comme « *post-collapso* », c'est-à-dire comme tendant à s'affranchir d'une approche collapsologique de l'effondrement, notamment par le recours à des désignations alternatives comme « effondriste », « lanceur d'alerte », « spécialiste des risques ». Pour des figures plus émergentes, la collapsologie n'apparaît pas comme une affiliation nécessaire :

« en fait, ce que je dois dire, c'est que **je la connais très peu** [la mouvance collapsologue]. [...] Et donc peut-être qu'un jour je lirai un peu plus les collapsologues. Parce que [...] je pense que, oui, **ma démarche est très proche des collapsologues, mais je ne me définirais pas comme ça.** Enfin, si on me disait : "Ah, t'es un collapsologue !" Je dirais : "Ah bon ? Je pense pas." » (Entretien avec Nathanaël Wallenhorst, 2023, je souligne)

« c'est essentiel pour moi d'être réaliste. Et donc, pour moi, la collapsologie, j'en ai pas du tout peur. **Je la soutiens.** [...] c'est juste que moi [...] **je vais l'illustrer et l'exprimer probablement avec d'autres mots.** Mais [...] je me sens très alignée à la réaction, en fait, de ces experts » (Entretien avec Adélaïde Charlier, 2023, je souligne)

La collapsologie est, pour ces profils, un phénomène méconnu ou quelque peu daté. D'autres « *post-collapso* » récusent la désignation « collapsologue » de façon plus critique. Ces derniers n'expriment pas de réelle divergence dans les constats, mais ne reconnaissent pas la

collapsologie comme un cadre légitimant dans lequel s'inscrire. Certains soulignent des limites méthodologiques :

« Je refuse de dire : "Le monde sera comme ça." C'est pour ça que **je me reconnais pas dans le mot "collapsologie"** » (Aillet in *LIMIT*, 2022, je souligne)

« [Arthur Keller] S'il y a bien une chose avec laquelle Vincent et moi on est d'accord, c'est sur le fait qu'on n'utilise pas, nous-mêmes en tout cas, **on ne se définit pas "collapsologues"**, on n'utilise pas le mot "collapsologie" et ses dérivés. [...] C'est quelque chose qui est en train de monter, mais n'est pas véritablement défini. [...] Et puis **il n'y pas véritablement de cadre méthodologique**. [...] »

[Vincent Mignerot] Effectivement, je n'utilise pas non le terme "collapsologie" pour la raison principale qui est **la méthodologie et pas du tout le contenu**. » (Keller et Mignerot in *Café Collapse*, 2019, je souligne)

Une autre explication de la désaffection pour la désignation « collapsologue » est que la collapsologie semblant passée de mode et sous le feu des critiques, s'en tenir à distance – voire la critiquer – favoriserait une présence médiatique et publique. En tant que collapsologue revendiqué, Gauthier Chapelle raconte son étonnement face à la prise de distance de personnes qu'ils considèrent comme des pairs :

« nous [avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens], on est frappé par le nombre de gens **qui sont... que nous on voit comme des collapsonautes**¹⁶³, **enfin des gens qui parlent de ça**, mais qui doivent toujours dire : "Bon bah moi je ne suis pas effondriste hein, mais..." Et puis après quand tu les écoutes, t'as l'impression qu'ils le sont autant que nous, voire parfois pire quoi. [...] moi je trouve que maintenant qu'il y a plein de collapsos qui veulent juste pas dire qu'ils sont collapsos, mais qui le sont. **Qui sont collapsos dans le sens que nous on entend**, c'est-à-dire qu'ils disent : "Ça peut plus continuer comme ça." » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

À la suite de la linguiste Jacqueline Authier-Revuz, je choisis d'aborder le recours à des formes d'autocorrection, de rectification et de précision – mises en évidence dans cet extrait par le soulignage – comme des formes non-coïncidentes (Authier-Revuz, 2013). Ces formes témoignent d'une « recherche constante du bien dire » (Lefort, 2012 : 594) au milieu de difficultés relatives à l'adéquation entre les mots d'un côté, et les choses ou les personnes de l'autre. En tentant de « réexpose[r] de façon plus nette sa pensée » (Morel, 1982 : 13) par des gloses telles que « *enfin* » ou « *dans le sens* », on perçoit dans le propos de ce locuteur une partie des enjeux relatifs aux désignations entourant la collapsologie. Ces enjeux reposent

¹⁶³ Alors que le néologisme « collapsologue » vise à désigner les chercheurs et chercheuses qui documentent les risques d'effondrement, le néologisme « collapsonaute » – plus tardif et au succès moindre – entend désigner « des usagers de l'effondrement » (Servigne et al., 2018 : 67), cherchant à « apprendre à vivre avec » (Servigne et al., 2018 : 27).

notamment sur les glissements entre l'identité réelle (« *nombre de gens qui sont* », « *qui le sont* », « *il est collapsos* »), l'identité dite par la ou le concerné (« *je ne suis pas effondriste* », « *veulent juste pas dire* ») et l'identité perçue par autrui (« *que nous on voit comme* » « *t'as l'impression qu'ils le sont autant que nous* »). L'identité dite ne correspondrait pas avec l'identité que Gauthier Chapelle perçoit de ces supposés non-collapsologues et qu'il tend à considérer comme réelle. Ce décalage s'inscrit dans des définitions parfois différentes de ce que veut dire être « collapsologue », « collapsonaute » ou « effondriste ». À des acceptions plus étroites de ces désignations, cet auteur oppose une définition la plus large possible, susceptible d'intégrer un *gradient* de discours contestataires : « *collapsos dans le sens [...] qu'ils disent : "Ça peut plus continuer comme ça"* ».

4) Conclusion

Si l'ancrage conceptuel de mon travail ne s'inscrit pas dans la sociologie des problèmes publics, les différentes phases identifiées par Daniel Cefaï à ce sujet sont intéressantes pour situer la préoccupation effondriste dans sa « carrière¹⁶⁴ ». Avec la publication de l'essai *Comment tout peut s'effondrer* et l'émergence de la collapsologie, on assiste en 2015 à une tentative de conversion « de malaises vécus en silence [...] en problèmes publics » (Cefaï, 1996 : 57). En se stabilisant, la préoccupation effondriste « gagne visibilité et publicité, acquiert réalité et légitimité » entre 2018 et 2021 (Cefaï, 1996 : 58), mais devient aussi l'objet de confrontations et de controverses au sein des arènes publiques. On l'a vu tout au long de ce chapitre : cette dimension conflictuelle et polémique peut être appréhendée au prisme de luttes dans le discours. Il a été à la fois question de néologismes (« collapsologie »), de formules (« développement durable », « transition écologique »), de désignations (« collapsologue », « effondriste »), de définitions de l'effondrement, de revendications plus ou moins fortes d'un intertexte écologiste. Ces luttes discursives participent au cadrage de la situation environnementale dans laquelle nous nous trouvons. Ce chapitre a été également l'occasion de mettre en évidence un phénomène d'essoufflement de la collapsologie et de certains discours qui s'y apparentent. Cette perte de vitesse peut s'expliquer, comme nous l'avons vu, à la fois par la marginalisation des collapsologues et par la démarginalisation de la préoccupation effondriste, entraînant « le recul de la collapsologie au profit d'autres mots d'ordre » (Rumin, 2024 : 236). Si cette démarginalisation peut reposer sur une institutionnalisation de la

¹⁶⁴ J'emprunte le terme de « carrière » à Daniel Cefaï qui entend par-là décrire les « phases typiques » de la construction d'un problème public (Cefaï, 1996 : 57).

préoccupation effondriste, nous verrons au cours de cette thèse qu'un tel phénomène est à relativiser et qu'il demeure à ce stade incertain.

Alors que cette première partie de la thèse s'interroge sur le rapport entre l'inédit et l'existant, on peut désormais envisager les discours de l'effondrement comme des discours discontinuistes, qui entendent remettre en question une vision linéaire du monde et du progrès. S'il y a des contre-discours à l'effondrisme, cela ne doit pas occulter le fait que l'effondrisme est lui-même une forme de contre-discours. Privés « d'assises doxiques » (Angenot, 1989 : 21), les acteurs étudiés déploient leurs efforts pour ancrer leur remise en question dans une lignée, une filiation, une histoire, au risque d'emprunts parfois contestés. Comme le relève l'analyste du discours Claire Oger, « tout discours est traversé par des discours autres, toute autorité se fonde sur une instance qui lui préexiste et qui la traverse simultanément » (Oger, 2021 : 73-74)¹⁶⁵. L'un des apports de ce chapitre est de mettre en évidence comment les intellectuels de l'effondrement entendent faire vivre une préoccupation qui est celle d'autres avant d'être la leur, insérer ce passé – certes, récent – dans le présent pour en réaffirmer l'actualité.

¹⁶⁵ La référence à ma directrice de thèse pour légitimer mon propos est un exemple du caractère polyphonique de l'autorité.

Chapitre n°2 – Figurer l’invisible : la difficile représentation du *collapse*

En tant que construit social ayant connu une carrière médiatique, le risque d’effondrement suppose des choix dans sa mise en signes et, donc, une certaine représentation¹⁶⁶. Pour les intellectuels interrogés, une grande difficulté à fournir une première représentation de l’effondrement tient au fait qu’il « n’est pas événement, il est “seulement” menace de l’événement » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 94). En cela, il est un « événement virtuel, non réalisé mais redouté » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 94). Il s’agit bien ici, pour reprendre une expression de Luc Semal, d’une configuration « à l’ombre des catastrophes », l’ombre renvoyant à :

« quelque chose d’insaisissable, à mi-chemin de la présence et de l’absence, de la concrétude incertaine, mais reflet d’une autre chose plus concrète et potentiellement menaçante, quoique difficile à distinguer et à nommer » (Semal, 2019 : 113)

Ce déficit de tangibilité du risque d’effondrement rend sa représentation à la fois complexe, car sans référentialité immédiate, et indispensable, au sens où elle seule permet sa matérialisation dans le monde social. Aude Seurrat et Emmanuelle Bruneel, chercheuses en SIC, proposent¹⁶⁷ d’appréhender la notion de représentation à la fois comme ce qui « rend visible » – telle une représentation théâtrale – mais aussi comme ce qui « met en présence », « agit en nom et place de » – à partir de l’image d’une délégation d’autorité (Seurrat et Bruneel, 2018 : 167). En ce sens, représenter l’effondrement c’est en faire davantage qu’une simple « ombre » : c’est rendre cette potentialité, par « un objet [...] matériellement distinct de ce qu’il représente » (Allamel-Raffin, 2006 : 99), présente et manifeste aux yeux de ses allocutaires. C’est agir pour remédier à la virtualité de cet événement et lui « donner une consistance symbolique », au présent (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 94). En s’intéressant aux modalités de représentation de « la diversité », Aude Seurrat et Emmanuelle Bruneel soulignent la propension de ces représentations à constituer des formes – discursives et sémiotiques – stéréotypées. Cette question des représentations partagées, ou plutôt des représentations qui circulent et sont abondamment reprises dans le périmètre de cette recherche, est au cœur de l’analyse qui va suivre.

¹⁶⁶ Pour le sémiologue Charles Sanders Peirce, « un signe, ou *representamen*, est quelque chose qui représente à quelqu’un quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre » (Peirce, 1978 : 121).

¹⁶⁷ À partir d’une première définition du philosophe Jean Ladrière.

1) Circulation de représentations visuelles d'origine scientifique

Si ce travail se réclame de l'analyse du discours¹⁶⁸, le dépouillement du corpus étudié – qui est de nature multimodale¹⁶⁹ – a mis en évidence que le constat du risque d'effondrement s'appuyait en bonne partie sur des objets signifiants de nature visuelle. Dans cette première sous-partie, j'entends revenir sur la façon dont le non-verbal vient accompagner les discours étudiés. Comment les textes retenus s'articulent-ils à d'autres modalités sémiotiques ? Comment ces modalités participent-elles à faire de l'effondrissement un « univers de sens cohérent » (Carbou, 2015 : 5) ? Répondre à de telles questions m'oblige à pratiquer un certain décentrement de mes affinités théoriques et méthodologiques, pour effectuer, en novice, un « recours raisonné à l'analyse sémiologique des médias dans le cadre d'une approche communicationnelle » (Jeanneret in Lafon, 2019 : 105).

Les « limites planétaires »

Très souvent, la représentation visuelle du risque s'appuie sur diverses formes de « *mimesis* de la réalité spatiale » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 99). Situer le risque dans une localité confère à ce risque « une réalité, autant territoriale qu'annonciatrice » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 100). Or, à la différence d'une catastrophe située, le risque d'effondrement – tel qu'il est ici décrit – présente la particularité de concerner le vaste espace planétaire. Comment cet espace est-il investi symboliquement dans le corpus ? Comment les locuteurs et locutrices étudiés parviennent-ils à représenter des enjeux à une aussi large échelle ? Il apparaît que la planète Terre est envisagée de deux façons distinctes, qui se renforcent mutuellement. La première modalité, typique, l'envisage comme un espace géographique représentable par le recours au planisphère ou au globe, par exemple. La seconde façon représente cette planète de façon plus métonymique, à partir de certaines composantes du système Terre¹⁷⁰.

J'ai évoqué dans le premier chapitre l'impact considérable qu'a eu, dès 1972, le rapport Meadows *Les Limites à la croissance*. À cette association fondatrice entre « limites » et « croissance » s'est ajoutée plus récemment la formule juxtaposant « limites » à l'adjectif « planétaires ». L'historiographie dominante attribue la paternité de l'expression « *planetary boundaries* » – généralement traduite en français « limites planétaires » – à une équipe de

¹⁶⁸ À partir d'un courant s'intéressant prioritairement à l'usage des signes linguistiques.

¹⁶⁹ Au sens où il implique « différents systèmes de signes » (Catellani et Errecart, 2024 : 11).

¹⁷⁰ L'expression « système Terre » renvoie au fonctionnement de ladite planète, une planète qui « a comme singularité de permettre depuis plus de deux milliards d'années le développement de la vie sous forme de communautés végétales et animales en évolution permanente » (Dollfus, 1992 : 223).

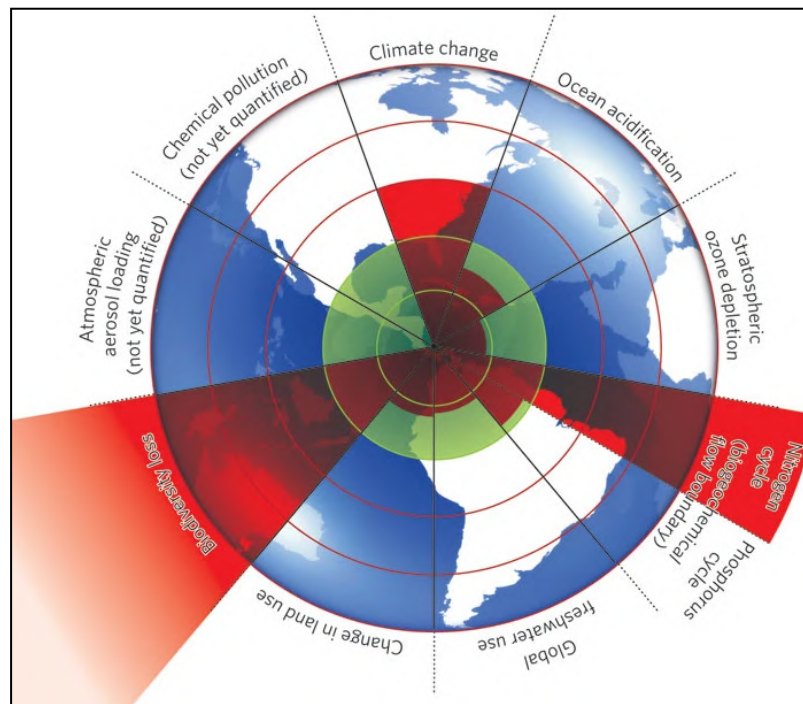
chercheurs et chercheuses du *Stockholm Resilience Centre*, formée autour de Johan Rockström et de Will Steffen. Un article publié dans la revue *Nature* en 2009 apparaît comme fondateur et donne une première définition des limites dont il est question :

« L’objectif des chercheurs réunis à Stockholm en 2008 était de dresser une liste des processus qui régulent la stabilité du système Terre dans l’Holocène et, pour chacun d’entre eux, d’identifier les limites à ne pas dépasser pour maintenir cet équilibre dynamique. [...] Les chercheurs ayant participé à la rédaction de l’article original [...] ont retenu neuf processus environnementaux devant faire l’objet d’une surveillance particulière. [...] L’une des principales originalités de la démarche impulsée par Johan Rockström, Will Steffen et leurs collègues consiste à repérer des limites au-delà desquelles les processus identifiés peuvent provoquer des ruptures d’équilibre du système Terre. » (Boutaud et Gondran, 2020 : 26-28)

Dans l’article de 2009, trois des neuf limites planétaires sont présentées comme déjà dépassées : le changement climatique, l’érosion de la biodiversité et la perturbation des cycles biogéochimiques de l’azote et du phosphore. Depuis, les mesures se précisent et des limites supplémentaires sont annoncées comme franchies ou en passe de l’être elles aussi.

L’idée de « limites » – mais aussi de « frontières » et de « plafonds » à ne pas dépasser – porte en elle une dimension visuelle, susceptible d’évoquer des cartes, des plans, des instruments de mesure, des éléments de signalétique. Dans le corpus, le recours au diagramme apparaît comme une manière privilégiée de représenter graphiquement une série d’informations trouvant leur origine dans la littérature scientifique. On peut considérer le diagramme comme « un fait graphique qui normalement apparaît dans un contexte verbal et qui est typiquement destiné à représenter le fonctionnement ou l’articulation d’un phénomène d’une certaine complexité causale » (Brandt, 2012 : 101). Il permet « de visualiser les rapports existant entre les divers éléments d’un système » (Drouin, 1987 : 9). Appliqué à l’identification et la mesure des limites planétaires, c’est plus particulièrement le diagramme circulaire qui constitue – dès l’article fondateur de 2009 – le geste figuratif privilégié par les chercheurs et médiateurs scientifiques, en la matière. Traditionnellement, ce type de diagramme « permet de penser la composition d’un ensemble sans rien envisager d’autre que le poids respectif des parties » (Brandt, 2012 : 109).

Figure n°9 : Diagramme introduisant les « limites planétaires » dans l'article de *Nature*¹⁷¹



Largement repris et traduit – y compris dans le corpus –, le diagramme des limites planétaires est composé d'un espace iconique à l'arrière-plan représentant une partie du globe terrestre, ici centrée sur le continent américain¹⁷². Un deuxième espace s'y superpose : diagrammatique, il épouse *via* un jeu de contours la forme circulaire du globe. Découpées en sept parts correspondant à autant de processus environnementaux identifiés, la couleur et la hauteur du remplissage viennent signifier la valeur déjà atteinte au regard de la valeur plafond à ne pas dépasser. En périphérie du globe, des légendes précisent la nature de chaque part, c'est-à-dire de chaque « limite » de la planète. Contrairement à ses formes les plus courantes, le diagramme circulaire ici n'offre pas une vision « des proportions respectives des portions quantitatives d'un tout prédéfini » (Brandt, 2012 : 109). Il ne s'agit pas de déterminer « les parts d'un gâteau » entre l'appauvrissement de la couche d'ozone, le changement climatique, l'acidification des océans, etc. D'un point de vue strictement visuel, chaque limite est présentée de façon autonome, sans modalités de compensation avec les autres. Toutes peuvent donc être poussées à leur plus haute valeur et se prolonger graphiquement vers l'extérieur de la figure, comme c'est le cas pour l'érosion de la biodiversité. La portée relationnelle de ce diagramme tient plutôt

¹⁷¹ ROCKSTRÖM Johan et al. (2009), « A safe operating space for humanity », *Nature*, p. 472-475.

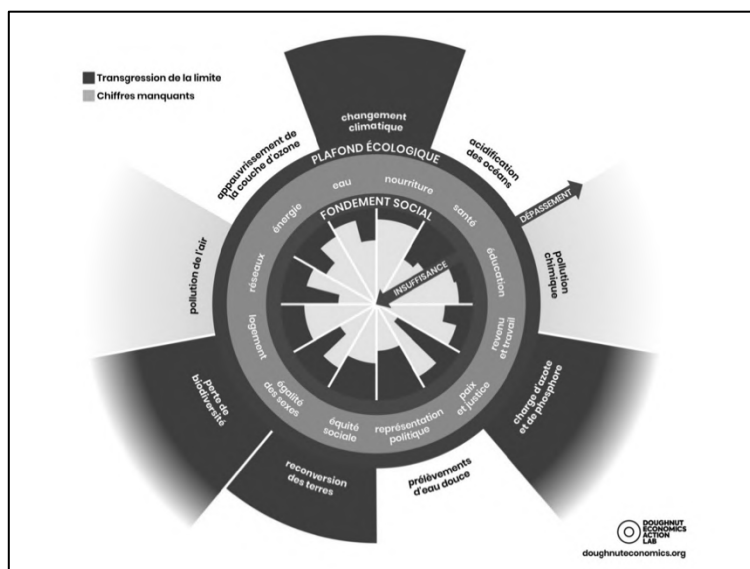
¹⁷² Par « iconique », je me réfère au signe en tant qu'*icône*, qui « se rattache à l'objet par ressemblance » (Allamel-Raffin, 2006 : 101).

dans une impression générale de démesure, lorsque l'on en vient à constater le dépassement de nombre des processus identifiés.

Dans une volonté d'articuler limites planétaires et inégalités sociales, l'économiste Kate Raworth va qualifier, dans un papier datant de 2012, de « donut » (en anglais « *doughnut* ») le disque se formant entre le « plafond environnemental » – défini par les limites planétaires – et le « plancher social », à partir duquel la satisfaction des besoins élémentaires (alimentation, santé, éducation, etc.) est assurée pour l'humanité¹⁷³. Le diagramme précédemment introduit se trouve alors complexifié. Cette version amendée est reproduite par l'essayiste belge Cédric Chevalier, dans son ouvrage *Terre en vue ! Plaidoyer pour un pacte social-écologique*, retenu dans le corpus. Pour cet auteur :

« Ce schéma en donut est **visuellement très puissant. Il permet de saisir en un seul coup d'œil les contraintes que nous devons respecter pour trouver la voie que nous cherchons.** Nous pouvons y mesurer les "dépassements" dangereux des limites planétaires et les "manquements" risqués par rapport aux planchers sociaux. On comprend instinctivement que les pays qui transgressent les limites planétaires doivent réduire leur empreinte écologique, tandis que les pays qui se situent sous le plancher social doivent augmenter l'accès aux biens et services de base. Certains doivent croître, tandis que d'autres doivent décroître. » (Chevalier, 2021 : 73-74, je souligne)

Figure n°10 : Diagramme élaboré par Kate Raworth et repris par Cédric Chevalier (2021 : 71).
Le disque en gris plus clair (entre le « plafond écologique » et le « fondement social »)
correspond au « donut », à l'espace de « sécurité et de justice pour l'humanité ».



¹⁷³ RAWORTH Kate (2012), « Un espace sûr et juste pour l'humanité : le concept du "donut" », < https://www-cdn.oxfam.org/s3fs-public/file_attachments/dp-a-safe-and-just-space-for-humanity-130212-fr_3.pdf > [en ligne], page consultée le 27/03/2025.

On peut identifier dans le discours de Cédric Chevalier la motivation didactique de la représentation visuelle : « Visuellement très puissant », « permet de saisir en un seul coup », « on comprend instinctivement ». Après du grand public, une telle image servirait « l’acquisition de connaissances » ne pouvant pas toujours être intégrées « par la simple lecture » (Drouin, 1987 : 3 ; 16). Toutefois, cette simplification a également une visée opératoire. La parole de cet enquêté rejoint une volonté affichée des chercheuses et chercheurs à l’origine des limites planétaires : celle de fournir « une perspective d’aide à la décision » (Boutaud et Gondran, 2020 : 28). Ainsi, on peut analyser cet univers scripto-visuel – composé des lexies « limites », « plafond », « planchers », mais aussi de surfaces vertes ou rouges, de flèches – pour son incitation à agir. Il arrive que le signe, « par une règle ou par une convention » (Allamel-Raffin, 2006 : 101), puisse devenir « une instruction, indiquant quelque forme de devoir-faire, donc de nécessité, tels une équation, un feu de circulation, un signe d’interdiction de fumer » (Brandt, 2012 : 115).

De la limite à la ligne

L’usage du mot « limite » en écologie témoigne d’un jeu polysémique. Il mobilise à la fois le sens de « ce qui sépare », proche de l’idée de frontières (« *boundaries* »), et celui de « ce qui ne peut ou ne doit être dépassé » (TLFi, 2024 : en ligne), se rapprochant de synonymes comme « seuil » ou « plafond ». Un tel emploi vient poser une distinction : on pourrait dire qu’il sépare une situation d’équilibre d’une situation de démesure. Pour nombre d’enquêtés¹⁷⁴, la conscience d’une telle polarité conduit naturellement à reconnaître la possibilité d’une catastrophe planétaire de type effondrement, si davantage de limites planétaires venaient à être dépassées :

« Le concept de “limites planétaires” est la réponse apportée par ces scientifiques. Nous sommes entrés en Anthropocène, mais nous avons encore des marges de manœuvre pour **ne pas sombrer dans le chaos absolu**. Le temps nous est compté, car il importe d’enrayer notre transgression de ces limites. » (Wallenhorst, 2020 : 48, je souligne)

« Si on ne lutte pas contre la quantité [de production, de consommation], eh bien, l’écologie elle-même va être un **facteur favorable aux effondrements**. C’est vrai, des pompes à chaleur, etc. Enfin, pour toutes ces techniques qui sont, en soi, tout à fait valables, mais que si on les applique à une société en croissance continue, vont quand même **conduire à dépasser les limites planétaires et donc à un effondrement planétaire**. » (Entretien avec Philippe Roch, 2024, je souligne)

« en réalité, le concept des “limites planétaires” comprend vraiment bien de... de **se positionner par rapport au risque d’effondrement global**. Donc **les deux choses sont liées**. »

¹⁷⁴ Je dénombre près de 184 occurrences de « limites planétaires » dans le corpus d’ouvrages.

*Le fait qu'on ait dépassé six des neuf limites planétaires qui définissent ensemble la viabilité de la planète pour l'espèce humaine, effectivement, nous amène à comprendre que **ce risque d'effondrement global, malheureusement, est tout à fait plausible**. Plus on... et plus on monte, et plus on dépasse ces limites, chacune d'elles, et plus **la viabilité de la planète est remise en cause**. Et donc plus **un effondrement global des écosystèmes devient plausible**. [...] Donc moi je dissocierais pas, je n'opposerais pas les deux concepts » (Entretien avec Valentine Python, 2024, je souligne)*

Un tel rapprochement entre limites planétaires et effondrement m'amène à considérer certaines formes de figuration « d'éléments abstraits » (Bordron in Ablali et Ducard, 2009 : 198) typiques des discours étudiés, à commencer par l'expression rudimentaire de la ligne et du trait. Pour le sémioticien Francis Édeline, limite, ligne et trait, sont à la fois distincts et liés :

« La limite est un phénomène, ce que l'on observe dans un champ visuel (naturel ou créé par l'homme) lorsque la variation d'une qualité [...] dépasse un certain seuil [...] Ligne désignera un concept, i.e. l'idée d'un tracé immatériel, sans épaisseur, d'origine phénoménale, alors que le trait sera une ligne matérialisée par une technique graphique déterminée, dans une image produite par l'homme (ou la machine). » (Edeline, 2008a : 191)

Si le substantif « limite », suivi de « planétaire » ou « à la croissance », renvoie à ce qui serait un « fait de perception¹⁷⁵ » (Edeline, 2008a : 193), la ligne – matérialisée par le trait graphique – vient donner à voir un tel fait. Dans la présente recherche, la « limite », en tant qu'unité du discours traversant les productions étudiées, est très généralement couplée à différentes entreprises de représentation visuelle de seuils au-delà desquels l'effondrement devient probant. Comme le disait Roland Barthes à partir d'un tout autre exemple, l'image est susceptible de doubler « certaines informations du texte, par un phénomène de redondance » (Barthes, 1964 : 43). Bien souvent, le recours à une représentation visuelle fournit pour les locuteurs étudiés une preuve à l'appui de la thèse qu'ils défendent, ou du moins un gage « de l'acceptabilité de la démarche adoptée » (Oger, 2021 : 175). Comme le synthétise Daniel Jacobi, professeur émérite en sciences de l'information et de la communication, le monde scientifique¹⁷⁶ et parascientifique s'appuie largement sur diverses formes d'imagerie :

« Qu'il s'agisse de rendre visible l'infiniment petit ou l'infiniment loin dans le temps comme dans l'espace, d'établir des traces, d'enregistrer des signaux... la recherche [scientifique] conduit à l'établissement de signes non-linguistiques, de graphes, d'images [...]. En somme ce sont des résultats nécessairement tangibles et visualisables qui constituent le noyau dur de

¹⁷⁵ Perception en réalité outillée par des instruments de mesure scientifique, par des calculs sur la base de modèles économiques ou informatiques (cf. chapitre n°7). Cette « perception » et le raisonnement qui l'entoure soulignent une harmonie à respecter entre l'écologique, l'économique et le social.

¹⁷⁶ En particulier au sein des sciences de la nature.

l'exposé et déterminent la valeur de persuasion de la communication scientifique. » (Jacobi, 1988 : 560)

Les personnalités étudiées, dans leur volonté de crédibiliser des trajectoires possibles d'effondrement, mettent en évidence deux mouvements, tant dans les discours que dans les figures graphiques employées : un premier que l'on pourrait rapidement qualifier d'*ascendant*, un second de *descendant*.

Pour comprendre le risque d'effondrement, les enquêtés insistent, dans un premier temps, sur la grande ascension dans laquelle l'humanité est engagée. À la suite du travail scientifique de Will Steffen et de ses collègues, en particulier d'un article¹⁷⁷ de 2015, ils qualifient souvent cette trajectoire de « Grande Accélération » (en anglais : « *Great Acceleration* »). L'expression entend initialement « rendre compte de la nature holistique, globale et interdépendante des changements survenus après 1950 dans les sphères socio-économiques et biophysiques du système terrestre, changements qui vont bien au-delà du changement climatique¹⁷⁸ ». La littérature scientifique citée en la matière fournit une collection de graphes¹⁷⁹ régulièrement mise à jour au gré d'évolutions dans le temps : 11 d'entre eux concernent des tendances socioéconomiques depuis 1750¹⁸⁰ jusqu'à notre siècle (telles que la démographie mondiale, l'utilisation de l'eau, la production de papier), tandis que 11 autres présentent des tendances dans l'évolution du système Terre sur la même période (l'occupation des sols, la déforestation en zone tropicale, la dégradation de la biosphère, etc.)¹⁸¹. Ces représentations graphiques illustrent une croissance nette de la plupart des indicateurs retenus, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale.

¹⁷⁷ STEFFEN Will et al. (2015), « The trajectory of the Anthropocene: The Great Acceleration », *The Anthropocene Review*, p. 81-98.

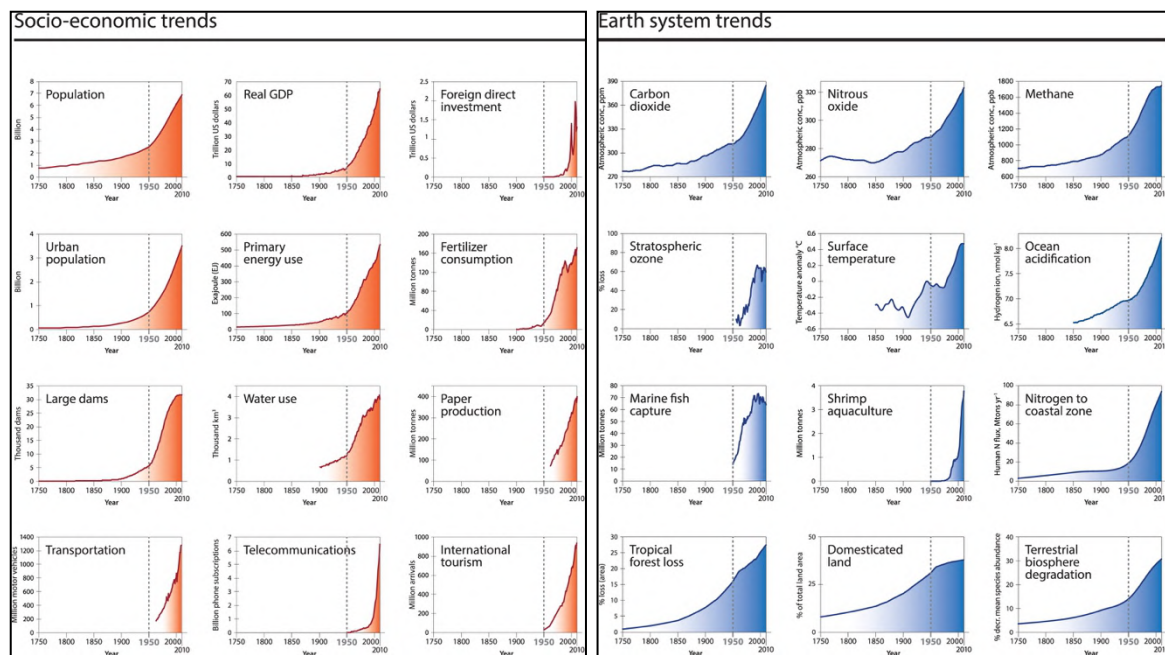
¹⁷⁸ En anglais : « the term 'Great Acceleration' aims to capture the holistic, comprehensive and interlinked nature of the post-1950 changes simultaneously sweeping across the socio-economic and biophysical spheres of the Earth System, encompassing far more than climate change » (je traduis). STEFFEN Will et al. (2015), « The trajectory of the Anthropocene: The Great Acceleration », *The Anthropocene Review*, p. 82.

¹⁷⁹ Le graphe est envisagé comme une représentation graphique composée de « points appelés nœuds ou sommets » reliés les uns aux autres « par des arêtes ou arcs » (Edeline, 2008b : en ligne).

¹⁸⁰ Prenant appui sur la proposition d'anthropocène, telle qu'appréhendée par Paul Josef Crutzen, les auteurs de l'étude entendent, par ce choix temporel, prendre en considération l'impact de la Révolution industrielle sur ces indicateurs.

¹⁸¹ Au départ, les auteurs et autrices de cette étude avaient envisagé 12 tendances socioéconomiques et 12 tendances dans l'évolution du système Terre.

Figure n°11 : les 24 graphes initiaux de la « Grande accélération »¹⁸²



À nouveau, si cette étude retient mon attention, c'est que les matériaux empiriques récoltés révèlent qu'elle circule activement dans les productions étudiées, au point de constituer une référence largement partagée. En voici un exemple, tiré d'une observation de terrain. À la suite d'un entretien réalisé en décembre 2021 avec Loïc Steffan, celui-ci a attiré mon attention sur une exposition temporaire à laquelle il avait participé en tant qu'expert. Elle se tenait à la Cité des sciences et de l'industrie de Paris, et s'intitulait « Renaissance ». Durant ma visite de cette exposition, il a été clair, dès son commencement, que celle-ci reprenait la thèse de la « grande accélération » comme postulat de départ, et reproduisait les courbes ascendantes issues de cette étude, en tant que preuves. Après une courte présentation des appuis scientifiques de cette exposition, on pouvait lire sur le panneau introductif :

« Point commun des courbes du développement humain et de l'évolution du système terrestre : **une croissance exponentielle** à partir de 1950. En soixante ans les êtres humains ont altéré les écosystèmes plus rapidement et plus profondément que dans aucune autre période comparable de l'histoire humaine. » (Observation, exposition « Renaissance », 21 janvier 2022, je souligne)

¹⁸² STEFFEN Will et al. (2015), « The trajectory of the Anthropocene: The Great Acceleration », *The Anthropocene Review*, p. 84 ; 87

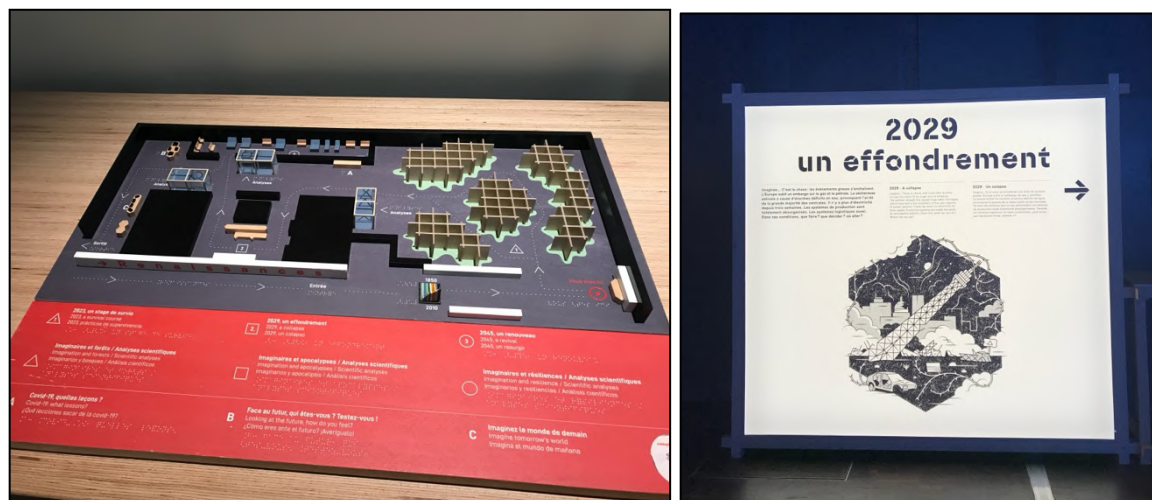
Figure n°12 : photographies prises lors d’une observation à l’exposition « Renaissance » montrant des éléments de la salle introductive dédiée aux courbes de la « grande accélération »



La signalétique indiquant le sens de la visite à l’aide d’une flèche est venue guider mon regard sur une représentation plastique de 11 indicateurs socio-économiques, formée de 11 plaques – chacune unicolore – dont la découpe dépendait de l’évolution de la courbe dans le temps. Il y avait à la fois un effet de progression dans la hauteur et dans la profondeur, le point culminant se trouvant être l’indicateur du fond et sa valeur maximale, à l’extrémité droite, correspondant à la datation la plus récente.

La visite se poursuivait avec des panneaux d’exposition détaillant chaque indicateur, appuyant le constat d’un emballement que connaît l’humanité au cours des dernières décennies. Une fois cette première salle traversée, le reste de l’exposition visait à explorer la question : « Que va-t-il se passer demain ? » Pour y répondre, différents espaces d’exposition et segments narratifs se succédaient : après une simulation de stage de survie – on se projetait en 2023, alors que l’exposition avait lieu en 2021/2022 –, le visiteur se trouvait immergé en 2029 dans un monde effondré. L’exposition se concluait par l’exploration de mondes post-effondrement, à partir de 2045.

Figure n°13 : à gauche, un plan en relief de l'exposition et de ses grandes étapes ; à droite, l'introduction de la partie de l'exposition se concentrant sur l'effondrement à venir



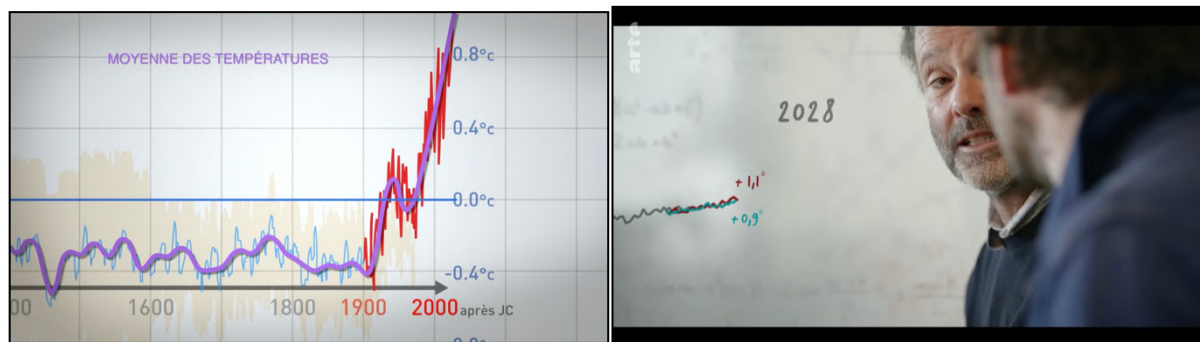
On comprend de la chronologie de cette exposition que le mouvement ascendant dans lequel l'humanité est aujourd'hui engagée n'est pas viable. Le panneau marquant l'entrée dans la seconde partie de l'exposition (« 2029 un effondrement ») reproduisait une illustration d'un décor urbain en ruines, visiblement parisien, puisque la tour Eiffel s'y effondre elle aussi. Cette figuration de grands monuments affectés par la catastrophe constitue un motif du cinéma postapocalyptique, à l'instar de la statue de la Liberté dans *Le Jour d'après* (2004). Ces lieux emblématiques font alors office de jonction entre deux mondes : celui de l'avant et de l'après-catastrophe.

Courbes en cloche

Le recours à des courbes ascendantes s'intègre au sein d'une économie visuelle très présente dans le corpus. Dans les interviews filmées avec des climatologues¹⁸³, le propos de ces derniers est souvent accompagné d'images d'illustration, mettant en évidence la hausse de la température moyenne à la surface de la Terre ou encore la hausse des émissions de gaz à effet de serre.

¹⁸³ Il peut s'agir de vidéos en ligne ou de documentaires.

Figure n°14 : à gauche, une séquence du documentaire *Jean Jouzel, dans la bataille du siècle* (2020) ; à droite, un extrait d'*Un monde nouveau* (2022), série-documentaire de Cyril Dion (ici en discussion avec le climatologue Christophe Cassou)



Un autre exemple témoigne de représentations d'un mouvement ascendant, élaborées à partir d'un certain nombre de données scientifiques en circulation. Arthur Keller, ingénieur de formation, est aujourd'hui conférencier et consultant à son compte. Il se présente comme « expert des vulnérabilités des sociétés face aux risques systémiques¹⁸⁴ ». Il est l'invité de Clément Montfort, dans la cadre de la chaîne YouTube de ce dernier, intitulée « *NEXT* ». La vidéo qui résulte de leur rencontre est publiée en 2019, sous le titre : « Effondrement : seul scénario réaliste ? » Début 2024, cet entretien cumule plus d'un demi-million de vues, et constitue la vidéo la plus visionnée de la chaîne. La proposition éditoriale s'apparente à un entretien assez classique : face caméra, l'invité répond aux questions du réalisateur qui se trouve, lui, hors-champ. Un élément retient mon attention : au fil du développement de son propos, l'intervenant dessine avec des marqueurs de couleur des courbes sur une plaque transparente située devant lui. La première courbe est décrite comme « exponentielle » :

« Quand on jauge l'empreinte écologique de cette humanité sur la Terre, eh ben on voit qu'elle a une drôle de tête qui ressemble drôlement à une exponentielle. **Une exponentielle, c'est quoi ? Attendez, je vais faire un petit dessin. Hop ! L'exponentielle c'est une courbe qui a à peu près cette forme-là.** Une exponentielle, elle se caractérise de la manière suivante : on a des "pas de temps" ici, réguliers... Alors ces "pas de temps", ça peut être tout et n'importe quoi : ça peut être des secondes, ça peut être des années, des siècles même si on veut. [...] on a des "pas de temps" réguliers ici [en abscisse] et en ordonnée, à chaque point correspond, une valeur. Et cette valeur double pour chaque pas de temps. [...] Aujourd'hui, donc, si l'on regarde les différentes dimensions de l'empreinte écologique [...] on voit qu'il y a des exponentielles absolument partout dans ces dynamiques-là. **C'est ce qu'on appelle la "Grande Accélération".** Il y a une étude qui date d'une dizaine d'années – je ne sais plus l'année exacte – qui s'appelle "The Great Acceleration" de Will Steffen qui démontre

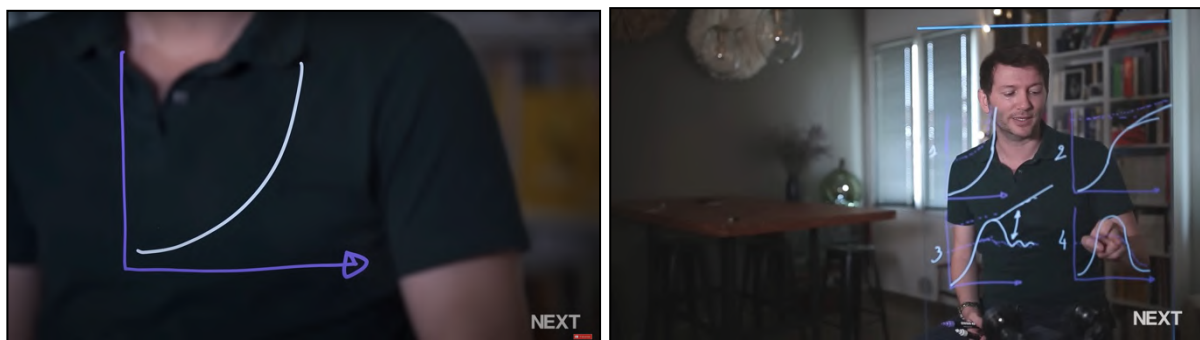
¹⁸⁴ Biographie sur son compte Twitter/X : < <https://twitter.com/arthurkeller> > [en ligne], page consultée le 12/02/2024.

effectivement, avec tout un tas de courbes, qu'aujourd'hui notre empreinte écologique part en exponentielle. » (Keller in NEXT, 2019, je souligne)

Une fois ce constat posé, Arthur Keller s'attelle à présenter dans le reste de la vidéo ce qu'il qualifie de « *typologie des imaginaires de l'avenir* ». Il en dénombre quatre. Chaque imaginaire – « *illimitiste* », « *soutenabiliste* », « *décroissant* », « *effondriste* » – est appuyé par une courbe en guise d'illustration. Arthur Keller ne cache pas sa préférence pour le dernier « imaginaire », qu'il juge être le plus réaliste :

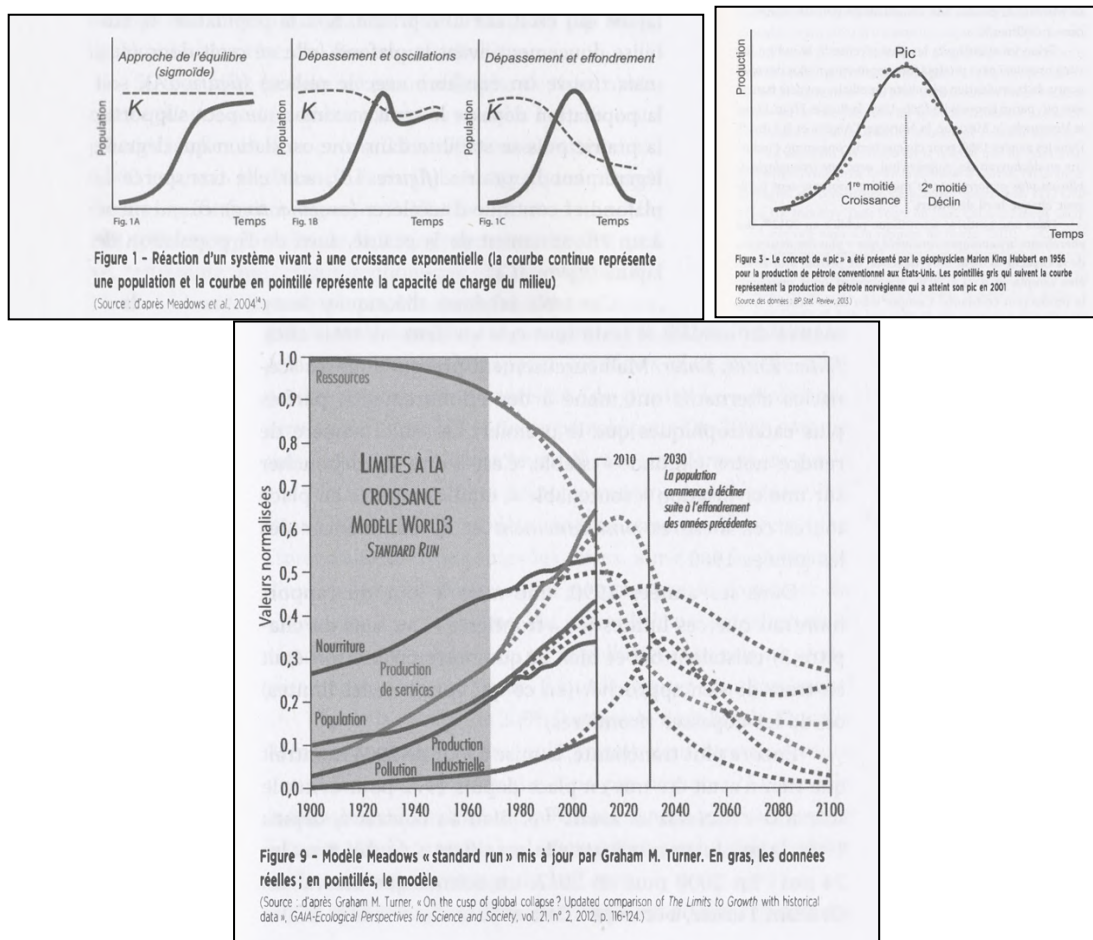
« C'est le quatrième imaginaire d'avenir et c'est, j'ai envie de vous dire, **le seul imaginaire qui tienne la route**. [...] Le quatrième imaginaire, c'est donc **les seuls gens qui sont à peu près clairs sur l'état du monde** [...] Aujourd'hui, si on prend tout ça en compte, [ça] va faire ça [il pointe la quatrième courbe]. La dynamique des systèmes nous enseigne que le système va évoluer de cette manière. » (Keller in NEXT, 2019, je souligne)

Figure n°15 : à gauche, la courbe exponentielle dessinée par Arthur Keller dans sa vidéo pour la chaîne NEXT ; à droite, il pointe la courbe du seul « *imaginaire* » qu'il estime sérieux



La particularité de la quatrième courbe est d'envisager la trajectoire humaine sous la forme d'une « cloche ». Dans le corpus, le recours à une telle courbe est fréquent pour représenter le passage d'un mouvement ascendant à un mouvement descendant. Dans *Comment tout peut s'effondrer* – ouvrage clé, comme nous l'avons vu –, Pablo Servigne et Raphaël Stevens reproduisent sept graphes, dont un certain nombre de courbes dites « en cloche ». Une fois encore, il s'agit d'explorer les conséquences d'une « croissance exponentielle », en présentant la possibilité d'un effondrement. Trois phases y sont perceptibles : initialement, une intensité basse – qu'on peut dater à la période précédant 1950, à partir du travail de Will Steffen et de ses collègues –, une intensité élevée au milieu – « pic » que nous aurions atteint ou serions en passe d'atteindre –, et une intensité de nouveau basse en fin de processus – situation post-effondrement – aboutissant à une nouvelle forme de stabilité.

Figure n°16 : exemples de graphes en cloche (Servigne et Stevens, 2015 : 32 ; 43)



Les deux auteurs veillent à citer à chaque fois leurs sources : ils s'appuient, notamment, sur une série de modélisations produites initialement dans le rapport Meadows, et régulièrement mises à jour depuis.

Ces reprises de productions scientifiques peuvent rapprocher les discours concernés de l'univers de la vulgarisation scientifique. Le linguiste Patrick Charaudeau souligne que le discours de vulgarisation met « rarement en scène un seul texte verbal, mais un paratexte “plurigraphique” et “iconographique” » (Charaudeau et al., 2008 : 10). Le concept de « figurabilité », proposé par un autre linguiste, Daniel Jacobi (Jacobi, 1986), puis repris par Charaudeau, rend compte de ces :

« procédés scripto-visuels de composition sémiologique paratextuelle qui consistent à disposer textes, titres et sous-titres, images et graphisme de telle sorte qu'ils permettent à la fois une compréhension plus immédiate (donc souvent de façon simplifiée et schématique) de la question traitée et une accroche de l'intérêt du lecteur » (Charaudeau et al., 2008 : 20)

Le recours à « des tableaux, des schémas, des figures de résultats statistiques (histogrammes, camemberts, courbes) » (Charaudeau et al., 2008 : 21) tel que nous avons pu le voir permettrait

de remédier au « prétendu fossé séparant savants et ignorants [...] que la vulgarisation [s'est] donné comme mission de combler » (Bergeron, 2016 : 8). Ainsi, il n'est plus simplement question de faire voir l'invisible et l'inédit, mais de faire comprendre le complexe.

2) Des tropes au service de la « vulgarisation » scientifique

Le recours à des éléments visuels n'est pas le seul moyen employé par les locuteurs pour imaginer ce qui est complexe. À la suite de la linguiste Anne-Marie Loffler-Laurian, on peut distinguer les images visibles (ou visuelles) des images linguistiques :

« Les images visibles et les images conceptuelles sont étroitement liées. Les images visuelles ont, dans certains cas, une relation directe avec les images linguistiques. Certaines désignations, images lexicalisées ou en voie de l'être, sont fondées sur des images visuelles. Ainsi par exemple la planète bleue pour la Terre ou la planète rouge pour Mars [...] sont des métaphores qui sont presque devenues des lexies figées. » (Loffler-Laurian, 1994 : 72)

L'image, c'est aussi « ce qui est figure de style » (Drouin, 1987 : 27). En ce sens, le recours à des tropes apparaît comme une modalité privilégiée pour lexicaliser une image visuelle. Je me réfère ici aux « tropes » dans un sens large, incluant la comparaison et la parabole exclues de certaines définitions (Fuzier, 2004 : 33). Ce concept est ici pris comme synonyme de figures de style et pointe étymologiquement vers l'idée d'un détournement de sens, d'une torsion sémantique¹⁸⁵. Je m'intéressai plus particulièrement aux figures fondées « sur l'assimilation entre deux réalités hétérogènes, sur la base d'une relation de ressemblance ou d'analogie » (Fuzier, 2004 : 33), parmi lesquelles la métaphore occupe une place de choix. Par « métaphore », j'entends assez classiquement :

« tout glissement d'un concept à l'autre, tout déplacement sémantique [...] La métaphore opère par analogie et substitue un référent à un autre en établissant un lien sémantique entre les deux. C'est pourquoi nous appelons aussi "métaphore" toute comparaison implicite. Une comparaison qui n'est pas exprimée linguistiquement par une formulation telle que *comme* ou *tel* par exemple, mais qu'on peut déceler dans la pensée du rédacteur, est une métaphore. » (Loffler-Laurian, 1994 : 72)

¹⁸⁵ Ces figures « sont ainsi appelées [tropes], parce que, quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre [...] Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, et qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre » (Du Marsais, 1823 : 14).

La métaphore de la voiture

Pablo Servigne et Raphaël Stevens, dans leur ouvrage de 2015, introduisent une métaphore qui s'est révélée par la suite typique du discours collapsologique. En s'intégrant dans le début de la première partie du livre intitulée « Prémisses d'un effondrement », cette métaphore est positionnée de façon à poser les bases de ce qui sera déroulé ensuite. La relation de similitude qui y est effectuée prend pour comparant – désormais qualifié de « phore¹⁸⁶ » – la voiture :

« **Prenons la métaphore de la voiture.** Au début de l'ère industrielle, elle apparaît. Quelques pays seulement montent dedans, démarrent, puis sont rejoints par d'autres tout au long du siècle. L'ensemble de ces pays embarqués, que nous appellerons la civilisation industrielle, a pris une trajectoire bien particulière, que nous décrivons dans ce chapitre. Après un démarrage lent et progressif, la voiture prend de la vitesse à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et entame une ascension époustouflante appelée "la grande accélération". Aujourd'hui, après quelques signes de surchauffe et de toussotement du moteur, l'aiguille de la vitesse se met à vaciller. Va-t-elle continuer à grimper ? Va-t-elle se stabiliser ? Va-t-elle redescendre ? » (Servigne et Stevens, 2015 : 29, je souligne)

La première phrase « prenons la métaphore de la voiture » fonctionne ici comme une « préface méta-argumentative » (Doury, 2004 : 66), procurant un cadre interprétatif au lecteur. Le court récit qui suit nous livre quelques indices sur le thème associé au phore voiture : la « civilisation industrielle ». Dans l'extrait, deux repères historiques sont mentionnés. Ces derniers ne nous renseignent pas tant sur l'avènement de l'effondrement que sur ses origines, ses « prémisses » pour reprendre la terminologie employée par les auteurs. L'entrée dans « l'ère industrielle » marque le début progressif d'une ascension, alors que la fin de la Seconde Guerre mondiale marque son emballement. On retrouve de fortes similitudes avec les thèses soutenues dans l'étude conduite par Will Steffen, similitudes qui ne peuvent être analysées comme fortuites étant donné l'allusion à « la grande accélération » dans l'extrait¹⁸⁷.

Le choix de la voiture comme phore n'est pas anodin : outre la récurrence de l'automobile dans la métaphore politique (Labbé, 1995 : 51), la question des énergies, de la non-soutenabilité des combustibles fossiles et en particulier du pétrole est au cœur de la littérature effondriste. La première de couverture de l'ouvrage ici cité – qu'il s'agisse de sa première édition française ou

¹⁸⁶ À la suite du philosophe Chaïm Perelman et de la sociologue Lucie Olbrechts-Tytec, je décris le couple comparé/comparant sous l'appellation thème/phore : « thème [désigne] l'ensemble des termes [...] sur lesquels porte la conclusion [...] et [...] phore l'ensemble des termes [...] qui servent à étayer le raisonnement » (Perelman et Olbrechts-Tytec, 2008 : 501).

¹⁸⁷ L'usage des guillemets laisse penser qu'il s'agit d'un discours autre, mais sans que celui-ci soit spécifié à ce stade.

de son édition de poche parue en 2021 – comprend une photographie de voitures à moitié enterrées dans un paysage désertique¹⁸⁸.

Figure n°17 : premières de couverture de *Comment tout peut s'effondrer* (Servigne et Stevens, 2015) ; à gauche, l'édition originale, à droite l'édition de poche



Cette juxtaposition d'images visuelles et d'images linguistiques nous rappelle le « phénomène de redondance » précédemment identifié (Barthes, 1964 : 43). Dans le cas présent, il s'agit d'une forme de « ré-énonciation visuelle ([...] photographique) d'un contenu verbal, dans une condition de "quasi-synonymie intersémiotique" » (Catellani et Errecart, 2017 : 67-68). Face à ces différentes représentations de voitures, le lecteur averti est renvoyé à l'obsolescence d'un modèle : celui de l'abondance énergétique, porté par un certain nombre d'idéaux culturels de l'Occident, tels que l'autonomie, la mobilité, la vitesse¹⁸⁹. Un schème se dégage de la pensée des auteurs étudiés : ce qui a fait la force d'une partie de l'humanité la rend aujourd'hui vulnérable¹⁹⁰. Qu'il s'agisse de courbes en cloche ou de la métaphore de la voiture, l'exposé effondriste s'organise de façon plutôt stable, en trois temps : (1) un mouvement ascendant (2) connaît une rupture (3) et aboutit à un mouvement descendant.

¹⁸⁸ À l'image de l'installation artistique *Cadillac Ranch*, au Texas.

¹⁸⁹ Il y a un jeu assez évident entre la vitesse de la voiture, d'une part, et la croissance des indicateurs, d'autre part.

¹⁹⁰ J'y reviendrai au prochain chapitre.

**Tableau n°3 – images employées par les locuteurs et locutrices
pour décrire la trajectoire dans laquelle l’humanité est engagée**

	<i>Images visuelles</i>	<i>Images linguistiques</i>
(1) Mouvement ascendant	Courbes du développement humain et de l'évolution du système terrestre (Steffen et al., 2015), graphes en crosse de hockey, courbes de Vostok, courbes représentatives de fonctions exponentielles croissantes	« croissance », « exponentielle » « la voiture prend de la vitesse », « une ascension époustouflante », « la grande accélération », « grimper », « vitesse », « fourchette d'augmentation de la température »
(2) Rupture	Diagramme circulaire des limites planétaires, sommet de la courbe	« limites », « pic », « dépassement », « quelques signes de surchauffe et de toussotement du moteur », « l'aiguille de la vitesse se met à vaciller », « la porte de la cabine se referme », « impact », « collision »
(3) Mouvement descendant	Courbes représentatives de fonctions exponentielles décroissantes	« effondrement », « déclin », « redescendre », « perd de l'altitude », « s'écraser », « crash définitif », « chute », « s'affaïsser »

Au fil de *Comment tout peut s'effondrer*, la métaphore de la voiture est reprise. Progressivement, elle s'affine et se précise. Par le métadiscours, les locuteurs viennent une nouvelle fois suggérer « un mode de lecture à l'interprétant » (Doury, 2004 : 67), mais aussi préciser la finalité de leur propos, en tentant de désamorcer de possibles critiques :

« Simple, voire simpliste, la métaphore de la voiture a le mérite de distinguer clairement les différents "problèmes" (appelons-les "crises") auxquels nous sommes confrontés. Elle suggère qu'il existe deux types de limites, ou plus précisément, qu'il existe des limites (*limits*) et des frontières (*boundaries*). Les premières sont infranchissables car elles butent sur les lois de la thermodynamique : c'est le problème du réservoir d'essence. Les deuxièmes sont franchissables, mais elles n'en sont pas moins surnoises, car invisibles, et on ne se rend compte qu'on les franchit que lorsqu'il est trop tard. C'est le problème de la vitesse et de la tenue de route du véhicule » (Servigne et Stevens, 2015 : 37-38, je souligne)

Les auteurs semblent redouter, dans leur effort de rendre leur discours compréhensible et concret, d'apparaître trop « simplistes ». La métaphore de la voiture présenterait-elle un risque de réductionnisme ? On peut souligner à ce stade que l'usage d'un « nous » englobant laisse planer des doutes quant aux personnes concernées : si « nous sommes confrontés à différentes crises », quelles sont la valeur et l'extension de ce « nous » ? Répondre à cette question suppose d'explorer préalablement des métaphores en apparence comparables.

Les métaphores de l'avion et du bateau

D'autres locutrices et locuteurs prolongent la métaphore du véhicule, toujours depuis le champ conceptuel et lexical des moyens de transport. Il est cette fois question de l'avion et du bateau :

« L'avion perd de l'altitude. Il ne va pas forcément s'écraser. Mais il faut que l'humanité s'empare du poste de pilotage avant qu'une **minorité prétendant représenter ses intérêts** n'envoie l'appareil vers un *crash* définitif. La porte de la cabine se referme. Demain il sera trop tard pour redresser l'aéronef, enrayer sa chute. **Les passagers en classe affaires** sont sereins. Ils pensent avoir encore le temps de finir leur coupe de champagne avant de se transformer en dieux. Ils s'arrangeront toujours, au pire, pour être éjectés et protégés en priorité. Ils seront amortels peut-être, au prix potentiel de leur humanité. Mais l'évolution s'en moque, sa logique est la survie dans un organisme adapté. **Les passagers en classe économique**, eux, ont de quoi s'inquiéter. » (Testot, 2017 : 429, je souligne)

« *Ce qui est sûr, c'est qu'on va sur une fourchette d'augmentation de la température qui est dingue, qui est difficilement adaptable sur le haut de la fourchette et très, difficilement adaptable aussi sur le bas de la fourchette. Et donc on est sur ce bateau, on est lancé. Et la question c'est... Alors, c'est un bateau très divisé. Il y a du premier, du deuxième et du troisième classe. On est d'accord ? Même du quatrième classe. Mais tant qu'on est vivant, on n'est pas mort. Tant que... on est là, eh bien il faut trouver une manière de rentrer en rapport avec les autres.* » (Cappellin in *Blast*, 2021, je souligne)

Ces deux exemples introduisent une stratification du « nous »¹⁹¹. Il est intéressant d'observer comment la métaphore des véhicules se trouve ici prolongée par un rapprochement entre les classes sociales qui différencient les humains entre eux¹⁹² et les niveaux de confort proposés en avion ou en bateau. Si la métaphore de la voiture présentait l'intérêt de renvoyer à toute une littérature critique de l'automobile individuelle – à l'image de *L'idéologie sociale de la bagnole* d'André Gorz –, les phores avion et bateau introduisent des distinctions sociales à l'œuvre dans la situation écologique.

La métaphore d'un bateau particulier retient mon attention : il s'agit du Titanic. Particulièrement exploitée dans la culture populaire (Andréolle, 2000 : 2), cette métaphore apparaît comme également plébiscitée par les locutrices et locuteurs étudiés :

« Pour employer une métaphore, **l'humanité est à bord du Titanic** et voit devant elle la partie émergée de l'iceberg. Bien qu'il reste une certaine distance entre le paquebot et l'iceberg, il est trop tard en raison de l'inertie du navire, pour l'éviter. L'impact aura lieu. Néanmoins,

¹⁹¹ Pronom qui semblait universel chez les auteurs précédemment cités.

¹⁹² Dans le but de l'analyse sommaire qui suit, j'entends par « classes sociales » des groupes « dont le découpage s'atteste dans des effets durables (ou, si l'on préfère, par l'objectivité des relations qui les mettent en rapport de conflit ou de coopération, de domination ou d'obéissance) [et qui] possèdent des propriétés et une histoire qui ne se réduisent pas à celles des individus ou des lignées qui circulent entre les groupes, au cours d'une génération ou d'une génération à l'autre » (Passeron, 1990 : 8).

pour rebondir sur ce que nous disions ci-dessus, il n'est pas trop tard pour infléchir la trajectoire du navire et ainsi rendre la collision la moins catastrophique possible. » (Salerno, 2021 : 126)

« Pendant que l'on s'enquiquine à mettre de la graine germée dans nos bols de quinoa, **l'orchestre du Titanic continue de jouer en harmonie. Cet orchestre, c'est notre système.** » (Noualhat, 2020 [2021] : 87)

La métaphore n'est pas nouvelle en écologie : on peut citer l'ouvrage de Nicolas Hulot *Le Syndrome du Titanic* paru en 2004, ayant fait l'objet d'une adaptation au cinéma, dans un documentaire au même titre, sorti en 2009. Au début de notre siècle, cet écologiste français emblématique voit dans l'orchestre du célèbre navire – qui, dit-on, joua sans relâche malgré le danger – une illustration de l'inertie du système et de l'inaction des décideurs. La référence au Titanic – qui opère sous le double statut de métaphore et d'exemple historique – est, une nouvelle fois, marquée par le risque d'une descente – ici, dans les profondeurs de la mer.

L'image archaïque du gouvernant comme conducteur

Il est intéressant de penser ensemble ces trois métaphores (voiture, avion, bateau), qui ont en commun de lier analogiquement le devenir de l'humanité à celui d'un véhicule. Ces moyens de locomotion sont probablement censés renvoyer au lecteur ou spectateur une force mise en défaut, une modernité obsolète, une maîtrise technique défaillante, un modèle culturel qui toucherait à sa fin. On peut émettre l'hypothèse que le recours à l'image de la bicyclette ou du train, appartenant à la catégorie des mobilités dites « douces », n'aurait pas produit le même effet de sens¹⁹³. Ce dont il est surtout question ici, c'est la trajectoire prise, la direction poursuivie. Cet enjeu est d'autant plus crucial puisque, dans chacune de ces métaphores, le danger est là : il est fait mention de « *crash* », de « chute », de « naufrage », de « collision ». Se pose alors la question des agents susceptibles de se saisir du volant, du gouvernail, des commandes de pilotage, pour corriger le tir et éviter le pire.

On peut considérer que les locuteurs opèrent par ces tropes une certaine « réactivation de paradigmes et logiques archaïques » (Angenot, 1989 : 16). En effet, on touche à « l'idée de gouvernement comme conduite, direction », à la vieille image « usuelle depuis Platon, du roi pilote qui gouverne le navire de l'État, suit une route, cherche à atteindre un port » (Senellart,

¹⁹³ J'ai pu toutefois relever dans le corpus une métaphore avec le train, qui reproduit sensiblement les caractéristiques des métaphores de la voiture, de l'avion et du bateau : « Le train est lancé, il n'a plus de freins, il va s'écraser, mais nous ne voyons pas en face de nous, nous ne savons donc pas où ni quand » (Boisson et Holbecq, 2019 : 61).

1995 : 21). Ce lieu commun de la philosophie politique renvoie à une conception de l'art de gouverner : il compare « le chef de l'État au pilote d'un navire pris dans la tempête » (Cailleux, 2020 : 125) et le gouvernement à « l'utilisation des moyens appropriés pour conduire la cité, de même que le pilote se sert du gouvernail et du mât pour tenir sa route » (Senellart, 1995 : 26). Le recours à cette métaphore est alors particulièrement propice à la description d'une « situation sociale et politique troublée » (Cailleux, 2020 : 136) :

« L'homme politique est comme le navigateur au milieu de l'océan : il est porté par la masse, par le peuple ou par les événements ; il est faible et désarmé au milieu des éléments qui peuvent le broyer à tout moment. » (Labbé, 1995 : 56)

L'air de ressemblance peut facilement être trouvé : ces métaphores anciennes, à l'instar de celles du corpus, ouvrent aux enjeux de la direction – à la fois au sens d'agents dirigeants et d'orientation dans l'espace – mais aussi des décisions à prendre au milieu de l'adversité. Une question doit toutefois être soulevée : qui joue le rôle du gouvernant dans les métaphores plus contemporaines du péril écologique ?

Dans celle de la voiture, il nous est dit que se trouvent dans le véhicule des pays qui ont emprunté la voix de l'industrialisation. Mais une voiture, ce sont généralement des passagers et un conducteur. Qui donc tient le volant ? La réponse n'est pas tout à fait claire, bien que la question soit soulevée dans un autre extrait de *Comment tout peut s'effondrer* :

« Pour reprendre la métaphore de la voiture, alors que l'accélération n'a jamais été si forte, le niveau de carburant indique qu'on est sur la réserve et que le moteur, à bout de souffle, se met à fumer et à tousser. Grisés par la vitesse, nous quittons la piste balisée et dévalons, avec une visibilité quasi nulle, une pente abrupte truffée d'obstacles. **Certains passagers se rendent compte que la voiture est très fragile, mais apparemment pas le conducteur, qui continue à appuyer sur le champignon !** » (Servigne et Stevens, 2015 : 130, je souligne)

À l'aide de l'intradiscours¹⁹⁴, on comprend que les passagers qui « se rendent compte » sont les acteurs engagés de la société civile, les lanceurs d'alerte de l'effondrement : « économistes, climatologues, physiciens, agronomes, écologues, militaires, journalistes, philosophes, ou même politiciens » (Servigne et Stevens, 2015 : 130). En revanche, un lot d'indéterminations entoure l'identité du conducteur. On peut supposer qu'il s'agit des acteurs du « *business as usual* », qui continuent à « appuyer sur le champignon » : des industriels dont la réussite dépend

¹⁹⁴ En opposition à l'interdiscours, l'intradiscours peut être envisagé comme le « discours en train de se faire » (Krieg-Planque, 2017 : 190), le « fil du discours, [...] l'enchaînement empirique dans la séquence textuelle » (Maldidier, 1993 : en ligne). Celui-ci assure la cohérence du discours en tant que « lieu de l'énonciation par un sujet » donné (Courtine, 1981 : 35).

en partie de la combustion d'énergie fossile, des dirigeants politiques qui leur seraient favorables, des « disséminateurs de doute » (Mauger-Parat, 2015 : 122) faisant le jeu des deux premières catégories.

Tout cela ne peut être avancé qu'hypothétiquement, étant donné l'équivocité du propos en la matière. C'est l'un des apports considérables du travail d'Alice Krieg-Planque que de montrer que le flou n'est pas tant « un problème des énoncés », un manque de clarté altérant l'efficacité du dire, mais « une ressource que la langue offre à ses utilisateurs » susceptible d'atténuer des antagonismes (Krieg-Planque, 2017 : 155). Ainsi, le flou entretenu, dans un premier temps, par les deux collapsologues quant à l'identité des responsables de l'effondrement a pu être interprété comme dépolitisant. Comme mentionné dans le chapitre précédent, plusieurs figures de la gauche radicale ont critiqué la collapsologie pour son refus d'admettre la responsabilité primordiale du capitalisme dans les désordres écologiques. Pablo Servigne s'en défend. Il s'agissait, pour lui, d'élargir le lectorat autant que possible, dans une volonté de ne pas seulement toucher un public déjà averti :

*« Il faut préciser que, dans cette posture qu'on avait en 2015, avec Raphaël Stevens, **on a voulu – c'était conscient – que ce soit dépolitisé. C'était voulu, c'était stratégique, c'était neutre, c'était le plus scientifique possible, avec le moins d'aspérités politiques et morales [...]** C'était le constat. Moi j'ai passé 10, 15 ans dans les milieux anarchistes, voilà, altermondialistes, etc. Et toujours, on se retrouvait en petit cercle [...], à se dire : "Putain, mais **comment on sort des milieux convaincus ?**" [...] Et nous, on s'est dit : "Bah si l'effondrement est juste associé à un petit cercle anarchiste, ça va pas marcher. Tout le monde sera pas au courant." Parce que si vous avez un livre dans une librairie qui dit : "Ouais, l'effondrement, c'est de gauche", bah la moitié des gens qui vont passer en librairie font : "C'est de gauche ? Bah moi ça m'intéresse pas. Je suis de droite." Donc ils vont pas lire. Donc **notre truc c'était : tout le monde, tout le monde doit être au courant. Et après on réfléchit.** »* (Observation, Pablo Servigne, 10 ans de l'Institut Momentum, 15 octobre 2022, je souligne)

Lorsque Pablo Servigne conclut ici « *après on réfléchit* », il indique une démarche en deux temps : le premier consiste à faire un diagnostic « *dépolitisé* » de la situation, le second à interroger les causes et responsables. Depuis son premier livre avec Raphaël Stevens, ces auteurs tentent justement d'asseoir une réflexion sociale, de « politiser l'effondrement », au travers de nouvelles productions. L'ouvrage collectif qu'ils ont dirigé en 2020 – *Aux origines de la catastrophe. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?* – revient de façon plus fouillée sur la question de la responsabilité, et le rôle particulier du système capitaliste. Pour autant, ce système n'est pas le seul à être convoqué sur le banc des accusés : près de 25 causes sont détaillées, dont la surpopulation, le patriarcat ou encore le scientisme. Les directeurs de l'ouvrage refusent de céder à « l'attrait pour une vision "monocausale" ou monolithique du

monde » : le capitalisme est « coupable, mais il ne peut être désigné comme la cause de tous les maux » (Servigne et Stevens, 2020 : 17 ; 183). Notons que ce sont des métaphénomènes qui sont *in fine* convoqués, et non des coupables clairement identifiables¹⁹⁵.

Si l'on met de côté les métaphores du bateau – qui ne donnent pas d'indication sur l'existence d'un capitaine –, on constate que dans le phore avion, la question de la conduite est centrale. La métaphore fonctionne comme un appel à l'humanité à s'emparer de toute urgence du poste de pilotage, face à une minorité pour le moment aux commandes. Bien que cette minorité ne soit pas chiffrée, en l'opposant à un ensemble aussi large que « l'humanité », l'auteur Laurent Testot n'est pas loin d'une thématique courante dans les discours politiques et militants : celui des 99% se mobilisant contre l'avidité et la corruption des 1% restants (Haas et al., 2018 ; Krieg-Planque, 2019). Appliquée aux questions écologiques, une telle rhétorique a couramment été entendue lors de l'enquête : alors que « les 1% les plus riches émettent autant de CO2 que deux tiers de l'humanité¹⁹⁶ », les efforts demandés en termes de sobriété reposeraient essentiellement sur les 99% restants :

*« pour l'instant, on est dans un système écologique aussi qui est accaparé par des multinationales, ou de hauts politiques qui ont compris – pour certains, pas tous – qu'il s'agit d'un système, qu'il s'agit d'un changement de société, qui **font payer la transition non pas à eux et à leur groupe privilégié de 1%, mais le font payer au reste de la population mondiale** »* (Entretien avec Vinz Kanté, 2023, je souligne)

Face à l'aspect global du désordre écologique, la métaphore du gouvernant comme conducteur ne cible ici pas tant une figure ou un État précis, mais un groupe à la tête d'un empire mondial, une oligarchie composée d'élites dirigeantes et possédantes. Quand certaines personnalités de ce groupe sont nommées – le plus souvent des hommes : Donald Trump, Jair Bolsonaro, Javier Milei, Vincent Bolloré, Bernard Arnault, Elon Musk, etc. –, leur convocation répond à

¹⁹⁵ Au-delà d'une conception manifestement diffuse et partagée de la responsabilité, cette réticence à l'affront direct peut renvoyer chez ces collapsologues à l'influence d'une culture politique belge de la coalition, du consensus. Pour Cédric Chevalier, conseiller ministériel en Wallonie : « *Bien sûr que pendant les élections, chacun s'attaque l'un à l'autre. On devient les meilleurs ennemis du monde. Mais dès que les élections sont passées, on se met à table. On fait un accord de coalition. C'est très consensuel. [...] Le système institutionnel ne favorise pas la radicalité de la pensée, au contraire. On en est très fier de dire qu'on est les champions du monde du compromis politique et du consensus. Il y a beaucoup de Belges qui ont occupé des positions importantes à la Commission européenne, c'est au moins en partie parce que la Belgique est une sorte de nain politique. Donc ça arrange bien les puissants. [...] il y a un sens du compromis qui est assez culturel* » (Entretien avec Cédric Chevalier, 2023).

¹⁹⁶ OXFAM FRANCE (20 novembre 2023), « Les 1% les plus riches émettent autant de CO2 que deux tiers de l'humanité », < <https://www.oxfamfrance.org/communiqués-de-presse/inegalites-climatiques-les-1-les-plus-riches-emettent-autant-de-co2-que-deux-tiers-de-lhumanite/> > [en ligne], page consultée le 21/03/2024.

l'exigence de l'incarnation, du porte-parolat d'une idéologie et d'un mouvement plus vaste qu'eux-mêmes ou que le pays qu'ils représentent :

« Il est urgent que le mouvement prenne conscience de **qui est son adversaire : non tel ou tel politicien idiot, ou telle ou telle mesure gouvernementale imbécile, mais un système, le capitalisme**, responsable de la plus grande crise écologique et de la plus grande menace sur la vie dans l'histoire de l'humanité. **Les Trump et les Bolsonaro ne sont que les représentants les plus extrêmes** de la guerre contre la vie que mène le capital, avec à son avant-garde l'oligarchie fossile, les représentant·es du charbon, du pétrole et de ses dérivés. » (Löwy in Tanuro, 2020 : 12, je souligne)

Chez les locuteurs et locutrices, la remise en question de l'aptitude de ce groupe à bien conduire le navire repose non pas sur une infirmité physique ou un manque de compétence, comme cela pouvait être le cas dans l'Antiquité, mais sur le mépris dont il fait preuve pour l'alerte scientifique et ce qui conduira le véhicule, tôt ou tard, au naufrage. Si la métaphore de l'avion introduit différents niveaux de responsabilité dans l'éventuel « *crash* », le gros de la responsabilité repose sur quelques pilotes, qui se distinguent d'une masse de passagers, relativement indifférenciée. Cette vision assez duale tient toutefois rigueur d'une classe intermédiaire : les « passagers en classe affaires », c'est-à-dire une partie de l'humanité particulièrement privilégiée qui, sans être dans la conduite, s'accommode bien du gouvernement actuel¹⁹⁷.

Un animateur de radio « converti » à l'écologie : la trajectoire de Vinz Kanté

Nous venons de voir un ensemble de métaphores dans le corpus renvoyant à l'univers des transports, porteur d'une critique sociale plus ou moins forte. Cet ensemble a fait émerger la question, parfois effacée ou implicite, des responsables et victimes principales d'un potentiel effondrement. Les transformations du lieu commun du Navire-État s'inscrivent dans l'univers politique et construisent – *via* des recours métaphoriques – une certaine vision de l'organisation en société. S'il y a indéniablement un lien particulier entre le discours politique et le recours à la métaphore (Labbé, 1995 : 59), le corpus « effondriste » se réclame avant tout du domaine scientifique. En ce sens, les métaphores précédemment citées prennent généralement appui sur des lectures académiques que les locuteurs et locutrices tentent de faire connaître. Métaphore

¹⁹⁷ On pourrait citer, à ce stade de l'analyse, une ligne de démarcation avec des enquêtés qui, plutôt que se penser humains parmi le commun de l'humanité, se reconnaissent partie-prenante d'une caste favorisée. En entretien, Yves Cochet affirme : « *comme disait Hervé Kempf, c'est les riches qui détruisent la planète. [...] Alors moi je suis d'accord avec lui : c'est les riches. Mais à condition de compter les 20%, pas les un pour 1000. Quand on dit : "Ah, mais oui, mais c'est à cause de Bernard Arnault ou d'Elon Musk, ils ont des avions privés, ils ont yacht, etc." Mais c'est rien, ça c'est peanuts. Ce qui compte, ce sont les 20% les plus riches, c'est-à-dire vous et moi* » (Entretien avec Yves Cochet, 2023).

et communication scientifique se lient à partir de l'interrogation suivante : comment dire la complexité, « la représenter visuellement malgré sa démesure et/ou son invisibilité » (Micheau, 2012 : 32) ? Le réchauffement climatique – en tant que changement systémique encore peu perceptible en Europe francophone – est un bon cas d'étude. Béatrice Micheau, maîtresse de conférences en SIC, constate que « vulgariser le changement climatique, c'est [...] se confronter à la fois à la difficulté à rendre compréhensible la complexité, rendre visible/concret l'invisible et traduire la dynamique d'un système » (Micheau, 2012 : 43). Tout l'enjeu est alors de « traduire ce processus abstrait dans un langage censé être ajusté aux finalités de la sensibilisation » (Comby, 2015 : 143).

Parmi les candidats prêts à relever le défi figure, dans notre enquête, Vincent Kanté – agissant sous le pseudonyme « Vinz Kanté ». Né en 1986 à Anderlecht, cet animateur de radio belge s'intéresse aux risques écologiques durant le premier confinement lié à la Covid-19. La transformation biographique qui en résulte constitue la trame du documentaire *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur* que Vinz Kanté coréalise pour *Tipik*, un média digital de la RTBF. Sa compagne, Kipili Hernandez, qui narre le documentaire, le présente de la façon suivante :

« Ce gars-là, sur sa trottinette, c'est Vincent, mon compagnon de route. **Il y a deux ans, il a changé radicalement** de vie suite à ce qu'il a appelé "**une claque** environnementale". [...] **Pendant 10 ans**, Vinz a été l'animateur vedette de la libre antenne. Il battait tous les records d'audience. Et **maintenant**, il fait plutôt ça : "Bon, vous êtes prêts à découvrir des trucs de fou sur les limites planétaires et en particulier le climat ? Allez, c'est parti [...]". L'écoanxiété, c'est à cause d'elle que Vincent a **changé de manière radicale**. **Il est passé des grosses vanes à la radio à la vulgarisation scientifique** sur sa chaîne YouTube. » (Hernandez in *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur*, 2023, je souligne)

À de multiples égards, cette mise en scène présente les traits – déjà évoqués – d'un récit de conversion. On observe, tout d'abord, une forte dichotomisation : « les convertis se racontent en distinguant un avant et un après, ils insistent sur le déchirement, l'arrachement que représente le changement, sur l'évolution de la pensée » (Le Pape, 2005 : 81). Les segments presque identiques « *changé radicalement* » et « *changé de manière radicale* », couplés à la « *claque* » vécue par Vinz Kanté, appuient la force de cette rupture biographique. Cette rupture est située dans le temps, présentée comme un événement marquant un avant et un après dans la trajectoire de vie du concerné : « *Pendant 10 ans...* » (pré-conversion), « *il y a deux ans...* » (conversion), « *maintenant...* » (post-conversion). D'un point de vue visuel, cette dichotomisation est appuyée par la juxtaposition à l'écran du protagoniste dans son apparence antérieure (à droite) et son apparence actuelle (à gauche) :

Figure n°18 : conversation entre les deux Vinz dans le documentaire
Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur (2023)



Poussé à son paroxysme, ce dualisme est appuyé visuellement par une distinction dans la couleur de l'habit – noir pour le passé, blanc pour le présent –, jouant alors sur un contraste dans l'imaginaire social des couleurs des plus classiques en Occident¹⁹⁸. Cette conversation fictive entend confronter le protagoniste à ses raisonnements passés, pour mieux esquisser l'évolution de sa pensée jusqu'à aujourd'hui, à commencer par son changement de regard sur l'état du monde. L'animateur de radio qualifie ce changement de « *shift* » – en français, de « virage » –, ce qui n'est pas sans rappeler l'étymologie latine de « conversion », marquée par l'idée d'un « changement radical de direction » (Combres et al., 2009 : en ligne). De façon plus évidente encore, cela renvoie au nom de l'association dans laquelle Vinz Kanté est engagé : *The Shift Project*, association cofondée par Jean-Marc Jancovici.

S'il y a coupure assez nette entre le monde professionnel du divertissement dans lequel Vincent évoluait et l'univers de la vulgarisation scientifique et du militantisme politique dans lequel il est désormais engagé – en termes de finalités, de modèles économiques, d'usages –, ses productions médiatiques d'aujourd'hui peuvent être considérées à la lumière d'un réinvestissement d'un certain nombre de compétences et de symboles culturels qui trouvent leur origine dans sa vie « d'avant » :

« Moi, j'ai envie de parler à des gens à qui j'ai parlé pendant des années, et parler à des gens qui – comme moi – ne shiftaient pas pendant toute une époque parce que l'information leur venait de manière trop lacunaire. Et donc j'ai décidé de faire de la vidéo, mais à ma façon. C'est-à-dire que des vidéos existaient déjà, mais elles étaient aussi disponibles pour un certain type de public, sur Arte, dans des formats, etc., etc. Et je me suis dit : "OK, bah là, sans être parfait, je vais prendre tout ce savoir-là et je vais l'adapter avec mon ton, ma vision, mon expérience, ma façon d'avoir vécu jusqu'ici, ma culture, ma pop culture. Trouver des points

¹⁹⁸ Mal et ignorance pour le premier, pureté et clairvoyance pour le second.

de référence et des points de corrélation pour expliquer le changement climatique à travers quelque chose que moi je connais, à travers mon narratif en quelque sorte, pour **parler à des gens qui sont dans la même communauté que moi, qui auront le même vécu que moi, qui ont grandi avec les mêmes codes que moi.** C'était vraiment ça à la base. Je me suis dit : "OK, comment je me parle à moi-même ? Et comment je me fais shifter moi-même avec ce que je sais là aujourd'hui ?" [...] [Dans les écoles,] le changement climatique, **je le compare à L'Attaque des Titans qui est un manga japonais.** Je le compare à un événement qui se passe dans SNK, dans L'Attaque des Titans, qui s'appelle "le Grand terrassement". Et j'explique le rapport. Et après ils sont tous là en mode... qu'ils sont tous fans de L'Attaque des Titans. Ils me disent : "Mais Monsieur, on n'avait jamais vu ce sens de lecture là." Parce que quand tu compares, il y a vraiment... L'Attaque des Titans parle beaucoup de racisme et de cycle de la haine et la violence. Donc il y a une critique sociétale derrière, une critique des comportements humains. Mais aussi, il y a un aspect de la folie humaine, de la perte culturelle qui amène à des dérives, à des guerres, mais aussi au changement climatique. » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023)

Comme c'est souvent le cas avec les références culturelles mobilisées dans les discours de l'effondrement, la comparaison avec le manga *L'Attaque des Titans* vise à faire comprendre le consensus scientifique en la matière – à savoir l'origine anthropique du changement climatique – à partir de représentations disponibles, supposément accessibles au public auquel il s'adresse.

La circulation des savoirs du point de vue des acteurs sociaux

À plusieurs titres, la démarche de Vinz Kanté peut être rapprochée de celle du vulgarisateur scientifique. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, cet acteur revendique une telle démarche. Son discours de « conversion » consiste à montrer qu'« *il est passé des grosses vanes à la radio à la vulgarisation scientifique sur sa chaîne YouTube* »¹⁹⁹. On peut imaginer que sa proximité avec Jean-Marc Jancovici, qui se présente lui aussi comme « vulgarisateur » (Jancovici et Blain, 2021 : 9), a joué en faveur d'une telle identification. Vinz Kanté investit pleinement le rôle de « troisième homme » à même de « combler le fossé entre deux cultures, pour permettre un rapprochement entre elles » (Jeanneret, 1994 : 33). La première de ces cultures est celle de l'institution scientifique avec laquelle Vinz Kanté se pose en partenaire. On peut souligner le nombre important de chercheuses et chercheurs invités sur sa chaîne YouTube *LIMIT*²⁰⁰ tels que la paléoclimatologue Valérie Masson-Delmotte, l'économiste Julia

¹⁹⁹ Bien qu'étant une description formulée par un tiers (sa compagne), Vinz Kanté est un des réalisateurs du documentaire dans lequel s'inscrit ce propos. Il ne fait nul doute qu'il souscrit à une telle présentation.

²⁰⁰ Le nom du dispositif médiatique lancé par Vinz Kanté en 2021 n'est pas anodin : « *LIMIT* ». Outre son inscription dans une mémoire discursive, dans un réseau de formulations, qui font de l'écologie politique, en partie, ce qu'elle est aujourd'hui, ce recours à l'anglais permet d'éviter le doublon avec la revue « d'écologie intégrale » *Limite*, lancée en 2015 par des intellectuels chrétiens français, plus ou moins conservateurs.

Steinberger ou la glaciologue Heïdi Sevestre. La seconde culture est celle des curieux ignorants, qu'il entend rejoindre par un parler simple et des procédés didactiques. La volonté de rompre un certain élitisme scientifique en matière d'écologie est constitutive de son travail :

« Les "dômes de chaleur", tout le monde sait c'est quoi, et tout le monde arrive à comprendre qu'il y a une forme de dôme qui s'installe au-dessus d'un truc. Alors que le terme exact c'est "déplétion..." Je sais plus très bien. Mais qui est **un mot qui va parler à personne**, tu vois ? [...] quand tu viens avec ce terme-là dans une conférence tout public, tu dis : "Bon bah les gars, on est sous un dôme de chaleur." C'est bon, on a capté l'image. [...] [Ça permet] de **transformer des valeurs abstraites en valeurs concrètes**, de créer l'imaginaire qui permet de **voir le changement climatique en fonction de nos codes**. Ça, vraiment, c'est pour moi un facteur clé déterminant dans la transition et dans le shift des gens. Ça permet de **comprendre avec des mots simples**, alors qu'avant c'était destiné à des gens CSP+ » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023, je souligne)

On perçoit ici que la façon que Vinz Kanté a de décrire son travail rejoint le paradigme de la traduction, constitutif de cet espace symbolique. C'était déjà le cas avec les considérations relatives à *L'Attaque des Titans* pour sensibiliser des scolaires et cela est formulé plus explicitement encore à d'autres moments de notre entretien :

« "OK, je comprends l'étude. Ça va me permettre de pouvoir **la traduire plus aisément à des gens qui sont néophytes là-dedans**." [...] pour ça, il y a l'outil vidéo, forcément. [...] quand je vais dans les écoles et que les profs ont envoyé des vidéos au préalable, de discussions d'une heure, c'est bon, ils comprennent tous. Tous les jeunes comprennent. Et là ça me rassure. Je me dis : "OK, on est rentré dans un truc quand même complexe comme la mobilité, comme l'alimentation, comme la croissance économique, comme la finance. Mais tout le monde, tous les gens ont compris." Et tu te dis : "OK, s'ils ont compris, c'est qu'**on a réussi à vulgariser le propos**." On se tutoie, c'est posé, **on casse le code, les codes académiques**. Ça, c'est une des raisons sine qua non, qui rendent aussi la personne plus agréable à écouter. Tu vois ? Vinz, "je t'explique", voilà. Plutôt que : "Oui, alors tout à fait Monsieur Vinz Kanté." Il faut comprendre que là, tout de suite, c'est relou. » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023)

Il ressort du discours de Vinz Kanté qu'il se sent investi de la mission de pallier la difficulté des scientifiques à « traduire le problème scientifique en une forme plus simple et accessible au plus grand nombre » (Mauger-Parat, 2015 : 110). Il incarne en cela le rôle de « vulgarisateur » des sciences, tel qu'il s'est construit historiquement :

« Son but n'est pas d'initier l'auditeur, de lui faire connaître les arcanes d'une discipline, mais, bien au contraire, d'enlever à cette discipline son caractère technique et de faire connaître ses résultats dans un langage qui est celui de tout le monde. Le vulgarisateur aura surtout recours à des analogies : le langage imagé, métaphorique, ne sera pas, pour lui, simple artifice littéraire, mais moyen d'exposition indispensable pour se faire comprendre sans initier. » (Perelman, 1963 : 119)

Yves Jeanneret, chercheur en SIC, soulignait l'immense succès de la métaphore de la traduction dans la circulation des savoirs (Jeanneret, 1994 : 31). Celle-ci reposerait sur un présupposé linguistique : « s'il est nécessaire de traduire, c'est que dans une même société nous ne parlons pas tout à fait la même langue, et cette hétérogénéité linguistique a des conséquences en termes de culture et de pouvoir » (Jeanneret, 1994 : 32). Ce modèle du vulgarisateur-traducteur a été largement reconsidéré ces cinquante dernières années. Certains chercheurs et chercheuses soulignent un « mille-feuille » médiationnel qu'il tendrait à occulter. La linguiste Anne-Marie Loffler-Laurian constate, en ce sens, que le discours que tient un vulgarisateur, comme Vinz Kanté, relève d'une médiation préalable dont il fait lui-même l'objet :

« L'écriture scientifique de vulgarisation n'est pas celle des spécialistes s'adressant à leurs pairs. C'est celle de journalistes, c'est-à-dire de "relais", s'adressant à des profanes. Il y a donc deux "zones de fracture" : le passage du discours-expression d'un spécialiste au discours-formulation d'un communicateur professionnel, et ensuite le passage à la lecture-compréhension par une personne en principe ignorante. Il y a deux moments de "perte de spécialisation", deux moments de "perte de substance". » (Loffler-Laurian, 1994 : 78)

En réponse, certains auteurs proposent de substituer à une tripartition l'idée d'un « continuum des pratiques de socio-diffusion de la connaissance » (Jacobi, 1986 : 9). D'autres contributions estiment que le modèle historique du « troisième homme » témoigne d'une « vision condescendante de la transmission des connaissances » (Hache-Bissette in Netzer, 2017 : 61) et que « les vulgarisateurs, loin de combler le fossé dont ils dénoncent l'existence entre science et société, le redoublent au contraire en présentant les savoirs scientifiques comme achevés et en masquant les conditions de leur production » (Quet, 2014 : 653). Si cette littérature critique permet de problématiser le discours d'acteurs qui tentent de « justifier l'importance de [leur] action » (Jeanneret, 1994 : 32), il serait approximatif d'enfermer le discours effondriste dans un modèle qu'il entend dépasser à certains égards. Alors qu'un « changement de paradigme » amorcerait le passage de la « vulgarisation » à la « médiation » scientifique (Hache-Bissette in Netzer, 2017 : 61), faisant en sorte que « le public [redevienne] un acteur impliqué », plusieurs écologistes rencontrés se montrent sensibles à la visée émancipatrice d'un tel réajustement : « garantir que tous les citoyens puissent s'exprimer sur la place des sciences dans la société » (Crenn, 2018 : en ligne).

Pour Vinz Kanté, cela se traduit par une attention particulière aux publics qu'il estime être aux marges de l'écologie : des personnes racisées ou économiquement défavorisées²⁰¹. Deux

²⁰¹ Dans ses mots : « *Les pauvres, les Arabes et les Renois* » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023).

obstacles conduiraient, selon lui, ces publics à passer à côté des enjeux écologiques. D'une part, il estime que leur plus faible dotation en capital économique les conduirait à avoir un style de vie plus frugal, de fait, et donc à ne pas se sentir concernés par l'appel à la sobriété. D'autre part, leur capital culturel *a priori* plus faible les rendrait moins susceptibles de s'approprier les connaissances de l'écologie scientifique :

« colonisation oblige, histoire oblige, [...] les peuples qui ont des origines étrangères du Maghreb et d'Afrique subsaharienne – qui ont immigré – ont moins de capitaux, moins de pouvoir d'achat. Ils sont plus dans la sobriété et la débrouillardise ce qui fait que, ils sont déjà dans un [...] comportement écologique. [...] à l'échelle mondiale, ceux qui sont à la tête des capitaux, de la finance, à la tête de l'extractivisme du Global Sud, c'est des personnes de couleur de peau blanche. Ceux [...] qui ont la chance dans l'histoire de l'humanité [...] de bénéficier des ressources immédiates pourront créer des capitaux qui permet ensuite de développer ton capital social, symbolique, ton capital financier et de permettre à tes enfants de faire des études supérieures. [...] forcément, la compréhension des problématiques scientifiques, enfin de ce que la science révèle, est directement récupérée et prise en main par des gens qui ont eu cette occasion, en fait, de développer leur culture, leur savoir, leur intellect, etc. [...] Et donc c'est naturel que c'est plus une Greta Thunberg qui soit un porte-étendard. » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023, je souligne)

S'il est vrai que le modèle de « la convertibilité des capitaux économiques et sociaux en capital culturel » demeure structurant (Draelants et Ballatore, 2014 : 116), le second obstacle identifié par cet enquête peut être relativisé au sens où, d'une part, « la poursuite d'études longues des enfants des catégories populaires ne se présente plus comme un fait marginal » (Hugrée, 2009 : 55) et, d'autre part, certaines couches fortunées ne disposent que d'un capital culturel relativement faible (Grossetête, 2019 : 95). Concernant l'obstacle d'une frugalité déjà en place, une enquête menée par le sociologue Matthieu Grossetête sur les processus de distinction en rapport avec l'écologie tend à donner raison à Vinz Kanté. Ce sociologue souligne que « les attitudes à l'égard de l'écologie rencontrées chez les personnes peu dotées en capital scolaire et économique oscillent entre l'indifférence et le rejet » (Grossetête, 2019 : 97). Cela s'expliquerait par une « préférence pour le présent » et les « impératifs quotidiens », sur fond d'un « profond pessimisme » à l'égard de l'avenir (Grossetête, 2019 : 97-98). En outre, ces milieux témoigneraient bien d'une sobriété spontanée, motivée économiquement, en particulier à l'égard de leur consommation énergétique dans l'espace privé. Matthieu Grossetête en conclut que :

« les enquêtés de milieux populaires n'apparaissent pas dominés par un sentiment d'illégitimité environnementale dans la mesure où ils sont conscients, non seulement, de ne pas polluer, mais

surtout, de ne pas être en mesure de se démarquer ostensiblement dans l'espace social par leur rapport à la nature²⁰² » (Grossetête, 2019 : 98)

En convoquant le cadre conceptuel de la sociologie critique, certes à gros traits, et des notions telles que « l'intersectionnalité²⁰³ », Vinz Kanté entend lier les questions écologiques, sociales et raciales dans son travail, d'une façon suffisamment singulière dans cette recherche pour être remarquée. Au milieu de vidéos à teneur effondriste, on trouve sur sa chaîne YouTube *LIMIT* des contenus consacrés à la panafricanité, au conflit à l'est de la République Démocratique du Congo ou encore à l'écologie décoloniale.

Plus généralement dans le corpus, la « vulgarisation » scientifique, quoique peu thématisée, n'est jamais appréhendée de façon négative. On peut lire, par exemple :

« J'ai lu, épluché, étudié livres et articles, visualisé vidéos, interviews, documentaires. J'ai pris des notes, rédigé des fiches de lecture, compilé des synthèses. **Soucieux de vulgarisation**, je les ai rassemblées, simplifiées pour **offrir un panorama aussi clair et objectif que possible**. » (Clapier, 2021 : 19, je souligne)

Plusieurs chercheuses et chercheurs s'étant intéressés à la collapsologie rapprochent celle-ci d'une entreprise de vulgarisation. Au sujet de l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, Cyprien Tasset observe que :

« L'orientation didactique acquise au cours de ces expériences transparaît stylistiquement, dans les allers-retours permanents [...] entre des arguments complexes, issus [...] de sphères de discussion spécialisées, et un niveau doxique, avec des références à des lieux communs médiatiques, des questions rhétoriques, des formules simples et imagées (par exemple, "En haut du pic, il y a un mur !"). La ponctuation fait régulièrement resurgir les marques de l'oralité pour souligner l'impact affectif attendu de certains arguments. Le lecteur modèle dessiné en creux par le "petit manuel" (300 pages aérées) de collapsologie n'est pas un expert en matière d'écologie, mais au contraire un néophyte inquiet, prêt à faire l'effort d'assimiler les bases de ce domaine pour comprendre les grandes dynamiques appelées à affecter sa vie au cours des prochaines décennies. » (Tasset, 2022 : 77)

Anne Rumin poursuit en ce sens : « dès cette première publication, le geste des collapsologues s'avère ambigu puisqu'ils s'adressent à un public scientifique, et d'un même mouvement, entendent démocratiser autant qu'ils le peuvent l'hypothèse d'un effondrement » (Rumin, 2024 : 11). La politiste estime que « cette science n'est pas encore construite qu'elle se double

²⁰² Dans la mesure où la protection de l'environnement est perçue comme une valeur qu'embrasse déjà les groupes privilégiés.

²⁰³ En entretien, il commente ce terme : « cette notion d'"intersectionnalité", cette notion, tu sais, de mettre en exergue les injustices sociales, fait que ceux qui ont plus l'occasion de faire des études supérieures [...] sont des personnes qui ont [...] accès aux médias, accès aux émissions » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023).

déjà d'une entreprise de vulgarisation » (Rumin, 2024 : 353). Néanmoins, la façon dont les collapsologues envisagent la vulgarisation peut se rapprocher du projet d'une médiation scientifique « tournée vers les publics » (Bordeaux et Chambru, 2024 : en ligne). Il est important de préciser que des personnalités comme Pablo Servigne, outre leur bagage scientifique, sont portées par des expériences d'éducation populaire, approche éducative que l'on peut définir comme :

« une nouvelle forme de rapport contestataire au politique qui passerait par la critique sociale, mais sans recourir aux formes traditionnelles des luttes politiques (partis, coordinations) et qui mettrait l'accent sur des formes de prise de conscience et sur l'importance du combat culturel » (Besse et al., 2016 : 14-15)

Pablo Servigne a œuvré pendant quatre années au sein de l'association liégeoise Barricade qui se présente comme « un lieu d'émancipation individuelle et collective, un lieu culturel autogéré²⁰⁴ ». Il y a animé des ateliers, formalisé ses premières analyses et publications. Cette expérience apparaît à la fois comme une pierre supplémentaire à l'édifice de sa culture politique, mais aussi comme une expérience formatrice dans la transmission de connaissances, l'acquisition de qualités pédagogiques. On peut raisonnablement estimer que le recours à un processus métaphorique comme celui de la voiture dans son écriture, utile « pour stimuler la découverte ou l'invention, [...] l'enseignement et la vulgarisation » (Plantin, 2011 : 112), témoigne de cette expérience préalable. Cette attention aux publics, plus particulièrement, peut expliquer la façon dont cet auteur propose non seulement ses intuitions, mais sollicite aussi celles de ses lecteurs²⁰⁵. Cela contextualise, par ailleurs, la « démarche d'accompagnement de la réception » que Pablo Servigne induit dans ses prises de parole, notamment du point de vue des émotions suscitées (Rumin, 2024 : 216).

Le changement climatique ou le risque de « cramer » comme un œuf sur le plat

Revenons-en au documentaire *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur*. Après l'introduction biographique de l'animateur de radio, le documentaire monte en généralité au travers de séquences type micro-trottoir, consacrées à des verbatims de Bruxellois racontant ressentir de l'anxiété à l'égard des bouleversements écologiques. La succession rapide de plans

²⁰⁴ BARRICADE, « Le projet », < <https://www.barricade.be/barricade/projet> > [en ligne], page consultée le 19/03/2024.

²⁰⁵ Comme nous le verrons au chapitre n°6. La définition de l'éducation populaire proposée par le site-internet militant education-populaire.fr témoigne à la fois de l'importance accordée à la connaissance comme vecteur « d'empuancement », mais aussi de tensions entre l'appropriation de savoirs existants et la production de savoirs indigènes, émanant des personnes dominées. Voir : EDUCATION-POPULAIRE.FR (s. d.), « Qu'est-ce que l'éducation populaire ? », < <https://www.education-populaire.fr/definition/> > [en ligne], page consultée le 19/03/2024.

crée un effet de *patchwork*, montrant l'étendue du problème chez une diversité d'interrogés²⁰⁶, de façon tout à fait convenue (Seurra et Bruneel, 2018 : 174). Cette partie se conclut par la donnée suivante : « 75% des jeunes dans le monde trouvent l'avenir effrayant. » Dans le segment narratif qui suit, une analogie retient notre attention. Sur fond de l'épique mélodie de *Dans l'ancre du roi de la montagne*, la narratrice poursuit :

« Imaginez que cet œuf est notre planète et que ce couvercle est notre atmosphère terrestre. **Tout comme l'œuf qui doit être bien cuit, mais pas trop, la planète a besoin d'une température optimale nécessaire pour y accueillir des êtres vivants. Imaginez que notre hôte soit un très mauvais cuisinier ou simplement distrait**, et que la chaleur ambiante augmente de quelques degrés dans l'atmosphère terrestre. Alors, c'est le drame : la température de l'air dépasse celle de la peau. On ne peut plus réguler sa propre température en transpirant. Et on meurt. Plus d'un tiers de la population est concerné. Les sols s'assèchent donc les rendements agricoles sont moins bons. Mais la population croît, donc la demande de nourriture augmente. Quand les gens étouffent, qu'ils n'ont plus rien à manger ou sont menacés par des catastrophes naturelles, ils se déplacent, et ça provoque des guerres migratoires. Et bah **notre inquiétude, c'est que l'humanité finisse décimée, comme cet œuf. Cramée.** » (Hernandez in *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur*, 2023, je souligne)

Les segments « tout comme », « comme » et, dans une moindre mesure, « imaginez que » viennent marquer l'analogie et expliciter la comparaison. Tout du long, la voix *off* se mêle à l'image, relatant de façon pluri-sémiotique et synchrone un même récit. Un enchaînement de plans donne à voir le protagoniste – Vinz Kanté – en train de cuisiner un œuf sur le plat, dans sa cuisine. Le très gros plan sur le brûleur de la gazinière vient illustrer la chaleur en augmentation, décrite par la narratrice. Un plan poitrine nous montre le protagoniste distrait, au regard fuyant vers les fenêtres et l'extérieur de la maison. On ne sait ni clairement qui il est censé représenter, ni les raisons sous-jacentes à sa distraction. On peut toutefois supposer que l'on a affaire au procédé synecdotique prenant la partie pour le tout : en tant qu'être humain, Vinz Kanté incarnerait l'humanité dans son ensemble et la responsabilité anthropique des modifications du climat. Le couvercle posé au-dessus de la poêle, mais aussi la condensation de la chaleur perceptible aux fines gouttes d'eau qui finissent par remplir l'intérieur du couvercle, appuient l'effet atmosphérique conté. À mesure que la scène progresse, des bruits de crépitements se font entendre et les contours de l'œuf brunissent. *In extremis*, le figurant finit par renouer avec la réalité de sa préparation et retire le plat du feu. La scène se conclut par un

²⁰⁶ Même si elle se concentre sur de jeunes adultes.

plan rapproché de la poêle : bien (ou trop) cuit, l'œuf sera mangé plus tard par les filles de Vinz Kanté.

Figure n°19 : plans de la cuisson de l'œuf dans le documentaire
Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur (2023)



Le titre du documentaire – en guise de générique d'ouverture – apparaît au premier plan. Sa typographie s'inspire de l'univers des jeux vidéo, à l'image de la direction artistique de l'ensemble du documentaire²⁰⁷. S'il y a de la légèreté dans l'exécution, le message final délivré par la voix *off* est résolument catastrophiste : le changement climatique est une telle menace que l'humanité pourrait finir décimée. Cette analogie avec l'œuf peut être jugée partielle (Plantin, 2011 : 126-127) et certains éléments de la démonstration scientifique y semblent

²⁰⁷ En particulier de l'univers des premiers jeux vidéo, datant de la deuxième partie du XX^e siècle.

raccourcis. Néanmoins, l'œuf sert ici davantage d'illustration que de preuve, et la visée d'avertissement prend le dessus sur la finesse des phénomènes décrits. Cette exagération du présent semble motivée par le fait « d'essayer désespérément d'empêcher que la réalité lui donne demain raison » (Hastings et al., 2009 : 15)²⁰⁸.

Cette comparaison avec l'œuf vise à faciliter la compréhension du danger climatique à partir d'une image qui se veut concrète pour le spectateur. Bien qu'un tel signifiant apparaisse uniquement à cette occasion dans mon corpus²⁰⁹, cet exemple s'intègre parfaitement dans une économie visuelle entourant le problème public du « réchauffement » climatique, et sa médiatisation : « celle du chaud, à travers des éléments aussi familiers que le thermomètre, le sec, le soleil, l'orange ou le rouge » (Comby, 2015 : 143). Vinz Kanté ne se contente pas de vulgariser la connaissance scientifique, mais de la médiatiser, de la rendre télégénique. La finalité de faire savoir se mêle à celle de susciter l'intérêt (Charaudeau et al., 2008 : 17). Le discours de vulgarisation ne remplace pas le discours scientifique, mais le représente, « l'érige en spectacle » (Jacobi, 1986 : 18).

De la nature des tropes en présence

À partir de critères linguistiques, j'ai pour le moment envisagé la comparaison comme une analogie explicitée par un connecteur de type « tout comme » – par exemple, le trope de l'œuf sur le plat – et la métaphore comme une « comparaison implicite » (Labbé, 1995 : 51) – comme c'était le cas des analogies faites avec les moyens de transport. Cette dernière catégorisation reprend la clé de lecture suggérée par certains locuteurs, dans leurs préfaces métadiscursives. Quelques précisions pourraient toutefois être apportées. Les exemples de comparaison et de métaphore ayant été cités sont particulièrement sophistiqués, étendus, racontés. Il n'est pas simplement question de l'œuf, mais aussi du couvercle et du cuisinier ; de la voiture, mais aussi de la surchauffe du moteur et de l'aiguille de la vitesse ; de l'avion, mais aussi du poste de pilotage et du *crash* possible ; du Titanic, mais aussi de l'iceberg et de l'orchestre, etc. On peut

²⁰⁸ Cette forme argumentative fera l'objet d'un développement plus conséquent au chapitre n°8.

²⁰⁹ Une initiative au Brésil a cependant pu inspirer les réalisateurs. Voir : LE HUFFPOST (19 septembre 2023) : « À Sao Paulo, des œufs au plat géants pour alerter sur le réchauffement », < https://www.huffingtonpost.fr/culture/video/a-sao-paulo-des-ufs-au-plat-geants-pour-alerter-sur-le-rechauffement_223297.html > [en ligne], page consultée le 03/03/2025.

qualifier de tels ensembles de « métaphores filées », voire d'une « comparaison filée » pour le cas de l'œuf²¹⁰ :

« Ce qu'on appelle métaphore filée est en fait une série de métaphores reliées les unes aux autres par la syntaxe – elles font partie de la même phrase ou d'une même structure narrative ou descriptive – et par le sens chacune exprime un aspect particulier d'un tout, chose ou concept, que représente la première métaphore de la série » (Riffaterre, 1969 : 47)

Pour quatre motifs en particulier, les analogies filées retenues pourraient être rapprochées de la figure connexe qu'est la parabole : leur structure narrative, leur ancrage dans le quotidien, leur valeur morale, et leur dimension à la fois argumentative et pragmatique. Toute parabole repose sur une « organisation textuelle de récit » (Stolz, 2016 : 5), une « figurativité narrative qui lui est propre et dont elle tire, pour une bonne part, son efficacité » (Greimas, 2005 : 1). Dans les tropes du corpus pris pour exemples, on retrouve bien, peu ou prou, une *structure narrative* : « une situation initiale, un événement perturbateur, des péripéties et une situation finale » (Stolz, 2016 : 3-4). C'est en envisageant la parabole comme une « problématisation du quotidien » (Greimas, 2005 : 3) que le rapprochement prend une consistance supplémentaire. Les références au pastoralisme et au monde agricole qui saturent les paraboles évangéliques, en adéquation avec le public alors visé, cèdent ici la place à d'autres *références simples et courantes* comme une voiture en panne d'essence, un œuf trop cuit. Ici, comme dans le discours parabolique, « les choses se transforment en symboles et les petits événements en figures porteuses de sens » (Greimas, 2005 : 2). Dans la parabole, cette symbolique est souvent chargée d'une « valeur morale ou religieuse » (Ricalens-Pourchot, 2005 : 178). Le court récit vise alors à illustrer « quelque vérité » (Ricalens-Pourchot, 2005 : 178). Bien que n'étant pas d'ordre religieux, on pourrait défendre que la vérité défendue dans les exemples cités – dans l'avertissement qu'ils portent – demeure proche du *registre moral*, d'une considération pour la « vie bonne, avec et pour autrui » (Ricœur, 1990 : 202), ou plus précisément pour la « permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre » (Jonas, 2008 : 40). Enfin, alors que « chaque exemple tiré de la vie ordinaire » devient « un élément à la solution » (Lagrange, 1909 : 210), on renoue avec « la tradition de la rhétorique gréco-latine » (Greimas, 2005 : 1) qui identifie la parabole comme moyen « de conviction ou de persuasion » (Lagrange, 1909 : 210), visant à encourager certains comportements. Dans la parabole biblique la plus connue du

²¹⁰ Le cas de la comparaison filée est moins usuel, dans la mesure où un long développement pourrait faire basculer la comparaison en une métaphore, dans laquelle la relation de comparaison, au fil du propos, n'est plus explicitée. Cela tend à être le cas dans le documentaire *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur* (2023), mais la narratrice réexplique bien la comparaison en conclusion : « notre inquiétude, c'est que l'humanité finisse décimée, comme cet œuf » (Hernandez in *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur*, 2023).

« fils prodigue », cette histoire constitue « un appel à la repentance et à la conversion » (Stolz, 2016 : 5).

La catégorisation des extraits du corpus en paraboles pose toutefois une difficulté : la possibilité d'une double lecture. À l'instar de l'allégorie, une parabole consisterait « dans une proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel » (Fontanier, 1993 : 106). Elle pourrait « toujours être lu[e] non allégoriquement » (Molinié, 2014 : 148) et n'expliciterait pas « l'interprétation allégorique » (Stolz, 2016 : 4). Or, il est difficile de voir une proposition autonome, littérale, dans les différents exemples du corpus. Très souvent, on y observe une « alternance du sens propre et du sens figuré » (Lagrange, 1909 : 203). La réalité décrite par le phore y est explicitée d'une telle façon qu'elle ne laisse possible qu'une lecture dérivée : quasi systématiquement, les locuteurs prennent le soin de préciser que l'orchestre du Titanic représente notre système, que les passagers de la voiture sont les pays industrialisés, que l'œuf représente la planète Terre, etc. Si cela constitue bien une limite à un rapprochement avec la parabole, l'impératif d'une double lecture repose sur une certaine idéalisation de la parabole, pourtant en partie infirmée par le cas canonique des paraboles évangéliques. En tant que « discours enchâssé, rapporté par un locuteur premier, qui attire alors l'attention sur l'importance du contexte de son énonciation » (Stolz, 2016 : 1), le discours parabolique des évangiles est souvent signalé comme tel, puis donne lieu à des explications. Même une parabole de prime abord autonome de toute interprétation, comme celle du « fils prodigue », est en réalité éclairée « par l'intertexte ou plutôt par le cotexte constitué par les paraboles qui précèdent » (Stolz, 2016 : 4). Le groupe de sémiologues « Entrevernes » en conclut que :

« La lecture autonome de la parabole du fils prodigue [...] se trouve en partie infirmée et largement dépassée par son inscription dans une séquence plus vaste dont la reconnaissance implique une re-lecture complète. » (Groupe d'Entrevernes, 1977 : 231-232)

Sans qu'il s'agisse ici de forcer une catégorisation, le rapprochement entre quelques courts récits issus du corpus et le discours parabolique semble globalement convaincant. Il est intéressant d'envisager l'un et l'autre comme des énoncés « facilement mémorisés [qui] deviennent des objets de choix pour la circulation des discours, soit sous forme d'allusion [...], soit sous forme de résumé-reformulation » (Stolz, 2016 : 13-14). Pour la linguiste Claire Stolz, la parabole constitue un « genre, à l'intérieur de plusieurs types de discours, [par] exemple religieux, philosophique, littéraire » (Stolz, 2016 : 1). Ici envisagée depuis le discours de médiation scientifique, la parabole permet de mettre en mots l'inédit et l'invisible, une difficulté qui n'est pas étrangère au discours religieux. Les tropes, de façon générale, présentent l'intérêt

de partir d'un univers sémantique familier et viennent opérer un écart, un glissement de sens permettant de décrire une vérité encore peu ou mal connue. On sait de la métaphore qu'elle « possède un fort rendement heuristique, en ce qu'elle permet d'expliquer analogiquement un domaine nouveau » (Bonhomme in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 377). En ce sens, elle est un « “catalyseur” de compréhension » : « Elle “parle” à l'imagination, elle visualise, incarne, spécifie ce qui, selon le jugement du rédacteur, ne peut être “saisi” intellectuellement autrement » (Löffler-Laurian, 1994 : 78).

3) Entre rétrospection et prospection

Le présent développement sur les tropes serait incomplet si l'on ignorait le recours à un procédé proche de l'analogie : celui de l'exemple historique. Pour la linguiste Roselyne Koren :

« L'EH [exemple historique], la comparaison, l'analogie et la métaphore historique ne sont pas interchangeables, mais ils partagent un “air de famille” du fait de l'un de leurs enjeux majeurs : l'argumentation et la clarification de la notion de “ressemblance” qui joue un rôle cognitif et évaluatif essentiel dans la vie politique et sociale de l'individu et de la collectivité à laquelle il appartient. Chacun de ces arguments contribuerait, en fonction de la spécificité de sa structure, à l'élucidation, inéluctablement approximative et partielle, d'une ressemblance aux mille visages. » (Koren, 2016 : 11)

Par « exemple historique », j'entends à la suite de cette autrice : « un événement concret et notoire dont on induit une règle générale permettant d'analyser et d'interpréter les tenants et aboutissants d'un événement actuel » (Koren, 2016 : 1). À partir de cette catégorie d'analyse, je m'intéresse dans cette dernière partie au « mouvement de va-et-vient entre l'exemple et la crise actuelle à décrypter, le connu et l'inconnu » (Koren, 2016 : 11). Plusieurs interrogations me guident : quels sont les événements convoqués par les locuteurs ? En quoi viennent-ils les renseigner sur un effondrement possible, à venir ? Quelle fonction l'exemple historique joue-t-il dans des séquences argumentatives ?

Appréhender l'effondrement à venir à la lumière des « effondrements » passés

Alors que diverses simulations – comme celles du club de Rome – avancent la possibilité d'un effondrement sur une base prospective, le catastrophisme écologique s'appuie également sur des analyses rétrospectives. Deux ouvrages anglophones apparaissent comme particulièrement structurants et fondateurs chez les locuteurs étudiés. Ils viennent compléter la généalogie intellectuelle esquissée dans le chapitre précédent. Publié en 1988 par l'anthropologue Joseph Tainter, *The Collapse of Complex Societies* (traduit en 2013 en français : *L'effondrement des sociétés complexes*) analyse des cas historiques – l'Empire romain, le monde hittite, la civilisation maya, etc. – pour construire une relation de causalité transposable au présent entre la complexité des sociétés, les ressources énergétiques sur lesquelles ces sociétés s'appuient et les risques pour ces sociétés de se désintégrer *in fine*²¹¹. Envisageant les « effondrements » passés d'un point de vue environnemental, l'ouvrage *Collapse* du biologiste Jared Diamond constitue certainement la référence par excellence, mentionnée par une large partie des locuteurs et locutrices²¹². Publié en 2005 en anglais et traduit en français en 2006 (*Effondrement*), l'ouvrage entend faire l'analyse des multiples facteurs qui ont contribué à la disparition de sociétés anciennes – telles que celle de l'île de Pâques, des Vikings au Groenland – ou à la fragilisation d'états contemporains – l'auteur développe, par exemple, les cas du Rwanda et d'Haïti²¹³. Dans ces deux ouvrages, ces « effondrements » sont érigés en

²¹¹ L'ouvrage de Tainter est mis en avant par les deux pôles collapsologiques principaux, à savoir Yves Cochet et Agnès Sinaï d'une part, Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle d'autre part : « Joseph Tainter est de ceux qui détiennent la clé de lecture du destin des sociétés industrielles » (Sinaï, 2021 : 37) ; « Selon la thèse de l'archéologue Joseph Tainter, cette tendance apparemment inexorable des sociétés à se diriger vers de plus grands niveaux de complexité, de spécialisation et de contrôle sociopolitique, serait même l'une des causes majeures de l'effondrement des sociétés » (Servigne et Stevens, 2015 : 102).

²¹² Pour Pablo Servigne, la lecture de ce livre a participé à une prise de conscience : « Il y a eu des déclics, une succession d'étapes, des moments épiphaniques. Il m'est difficile de retrouver l'instant exact, mais cela correspond à une période de ma vie, il y a une dizaine d'années. [...] Je me souviens de la lecture d'*Effondrement* de Jared Diamond » (Servigne in Commaret et Pantel, 2020 : 14).

²¹³ Certaines thèses défendues par Jared Diamond dans *Collapse* sont débattues, non seulement à l'extérieur de notre terrain d'enquête, mais aussi en son sein. Valérie Masson-Delmotte, paléoclimatologue et coprésidente du groupe n°1 du GIEC jusqu'en 2023, estime que les analyses de Diamond présentent des lacunes scientifiques : « *il y a un chapitre entier sur le Groenland, qui décrit les Vikings comme incapables de s'adapter. C'est faux et délibérément faux. C'est-à-dire que mes collègues [...] ont montré [...] que les Vikings avaient adapté leur alimentation [...] il y a des choses similaires sur l'île de Pâques, si j'ai bien compris les travaux récents d'archéologues. Et donc ça pose la question aussi, parfois, d'une vision trop déterministe environnementalement, sur la capacité des sociétés [...] à se réinventer, se transformer ou au contraire prendre d'autres formes. Parce que ce n'est pas toujours des... C'est pas toujours de la mortalité de masse. C'est juste en fait une autre forme d'organisation qui laisse moins de traces.* » (Entretien avec Valérie Masson-Delmotte, 2022). Malcom Ferdinand dénonce, lui, l'imaginaire occidental dont il est empreint et ce qu'il produit dans la représentation et l'invisibilisation des personnes non-Blanches : « Jared Diamond décrit les sociétés postcoloniales d'Haïti et du Rwanda à travers un exotisme condescendant qui les place dans un lointain hors-monde, ne faisant intervenir aucun scientifique ou penseur de ces pays. [...] [Il] contribue à nourrir un récit catastrophique d'Haïti en en faisant une monstruosité hors-monde » (Ferdinand, 2019 : 25 ; 152).

événements, c'est-à-dire en « phénomène[s] socialisé[s], modifiant profondément la vie des individus » (Rabatel in Danblon et al., 2014 : 83).

De telles réflexions reposent, tout d'abord, sur des similitudes à établir entre un fait passé et la conjoncture présente ou à venir. Prenons le cas du déclin de Rome qui connaît un certain succès dans le corpus, probablement par qu'il est souvent assimilé à ce que pourrait être la chute de l'Occident :

« **La décadence de l'Empire romain** constitue le premier exemple historique, bien documenté, d'une régression technique. [...] La **similitude** avec l'Union soviétique des années 1950 à 1990, ainsi qu'avec les États-Unis d'aujourd'hui est frappante. Deux empires s'écroulent sous nos yeux » (Neiryck, 2019 : 40 ; 43 je souligne)

« [Marc Halévy] : [...] Il y a des régions qui survivront mieux, d'autres qui survivront moins bien. Cela engendrera des tensions, des crises...

[Marc Welinski] : Ce que tu me décris, c'est **un peu comme l'effondrement de l'Empire romain**, à la fin du IV^e siècle, avec le retour à des collectivités autosuffisantes » (Halévy in Welinski, 2021 : 165, je souligne)

« certains monastères retrouvent aujourd'hui la mission civilisatrice qu'ils ont portée après la chute de l'Empire romain [...]. Le contexte a changé, mais la situation dramatique que nous vivons sur le plan humain et écologique annonce **un effondrement comparable à celui de la chute de Rome**. » (Roch, 2018 : 128, je souligne)

« **De même que l'Empire romain** n'a jamais été aussi proche de son effondrement que lorsqu'il a atteint l'apogée de sa puissance [...], notre société contemporaine n'a jamais été aussi proche des dommages transcendants que depuis que l'hypercomplexité est devenue la condition partagée des sociétés à l'échelle de la planète » (Lesourt, 2018 : 208, je souligne)

La relation de proximité entre le passé et le présent (ou le futur) est repérable grâce à la présence explicite de connecteurs – « de même que », « comme » –, ainsi que des lexies marquant une ressemblance : « similitude », « comparable ». De tels extraits peuvent être appréhendés comme une série d'arguments par comparaison. Comme d'autres types d'arguments dits « quasi logiques », l'argument par comparaison entend « donner au raisonnement une allure rationnelle et scientifique », en s'inspirant de la logique formelle (Faerber et Loignon, 2018 : 46). Bien qu'il puisse servir à établir une ressemblance, l'argument par comparaison peut aussi viser, par la confrontation de deux objets, « à les évaluer l'un par rapport à l'autre », les ordonner, les opposer (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 2008 : 326).

Ainsi, lorsqu'il est question d'effondrements passés, les locuteurs s'attachent également à pointer des différences notables vis-à-vis de la catastrophe qui guette la « civilisation » occidentale :

« L'humanité, dans une économie mondialisée, voire hyper mondialisée, se trouve donc aujourd'hui face à **une situation qu'elle n'avait jamais connue à cette échelle** (parce que des déclins ont déjà eu lieu à de plus petits niveaux : l'Empire romain, entre autres civilisations...). L'enjeu est plus grand après le siècle de mondialisation que fut le XX^e siècle. » (Turpyn, 2021 : 35, je souligne)

« Certes, au moment du long effondrement de l'Empire romain, on a pu voir s'installer de petites communautés. **La situation dans laquelle nous sommes n'est en rien semblable.** Dans un monde sophistiqué et surpeuplé, hyper interdépendant, avec des sols appauvris, un habitus de mobilité fortement ancré, de nombreuses infrastructures ad hoc, **une simple répétition du passé n'est guère envisageable.** » (Papaux et Bourg, 2021 : 79, je souligne)

« **la différence fondamentale** entre notre civilisation et toutes celles qui l'ont précédée, comme l'Empire romain, tient au fait que nous [...] avons beaucoup [d'énergie] alors qu'elles n'en avaient presque pas. » (La Blanche, 2020 : 64, je souligne)

« **Contrairement à l'Empire romain**, notre société mondialisée et postcoloniale est arrivée au point de double saturation où, d'un côté, la complexité recouvre désormais l'essentiel des sociétés humaines de la planète, et d'un autre, les stocks d'énergie naturelle sur lesquels la complexité fonde son activité sont en voie d'épuisement. » (Lesourt, 2018 : 190, je souligne)

« J'entends : "Ah oui, un effondrement comme celui de la chute de l'Empire romain au V^e siècle, ou bien comme les Mayas des plaines vers l'an mil, ou encore le déclin démographique des habitants de l'île de Pâques au XVIII^e siècle." Et à chaque fois, je dois expliquer qu'**il ne s'agit pas de tout cela**. Et je précise qu'il s'agit d'un effondrement "systémique", c'est-à-dire dans tous les domaines, et "global", sur toute la planète » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 91, je souligne)

Plusieurs enquêtés empruntent à Günther Anders la terminologie de menaces « supraliminaires » pour désigner « les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme » (Anders, 2010 : 71). L'effondrement à venir rentrerait dans une telle catégorie, le démarquant d'événements passés :

« **l'effondrement global ne peut être saisi dans toute son ampleur** ni affronté proportionnellement, parce que son immensité dépasse les capacités cognitives de l'esprit humain. **Il s'agit d'un phénomène supraliminaire** » (Cochet, 2020 [2019] : 202, je souligne)

« Nous sommes incapables d'en former une image mentale complète et d'en pressentir tous les retentissements. [...] Nous avons beau examiner les innombrables données et articuler un raisonnement sur celles-ci, **il nous est impossible, même d'un point de vue systémique, de forger une représentation rationnelle complète de ce pourrait être "l'effondrement du monde".** » (Servigne et Stevens, 2015 : 262, je souligne)

Ces considérations posent la question de « l'isomorphie », de la « comparabilité des deux situations », actuelle et passée (Eggs in Danblon et al., 2014 : 135). Comme le soulignaient Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tytec : « Toute comparaison [...] est par quelque biais, disqualifiante, parce qu'elle fait fi de cette unicité des objets incomparables » (Perelman et Olbrechts-Tytec, 2008 : 332). La tension qui se dessine entre le semblable et le singulier dans les exemples qui précèdent – de façon plus ou moins avouée – est importante pour l'analyse. Il apparaît que, pour les acteurs étudiés, le recours à l'existant pour annoncer l'inédit ne doit pas compromettre le caractère nouveau de ce à quoi l'on fait face aujourd'hui. En ce sens, les « effondrements » passés apportent une preuve appuyant la fragilité de sociétés complexes et prospères, mais ils ne peuvent parfaitement décrire l'étendue et la gravité de l'effondrement à venir. On peut en déduire, sans prendre trop de risques, que les acteurs cherchent à éviter chez l'instance réceptrice une réaction d'indifférence ou de passivité, à partir d'un raisonnement selon lequel des effondrements auraient eu lieu de tout temps et, qu'en conséquence, celui qui se profile ne saurait pas plus remettre en question la continuité de l'humanité²¹⁴.

Le thème des « leçons de l'Histoire »

Si l'on en vient à la question des visées derrière l'usage de l'exemple historique, on peut signaler – à partir de la littérature collapsologique – l'idée que les « civilisations passées » auraient des leçons à nous apprendre (Servigne et Stevens, 2015 : 182). En épluchant les ouvrages à ce sujet, Pablo Servigne et Raphaël Stevens dénombrent les causes et facteurs de ces effondrements et proposent d'en tirer des « leçons » (Servigne et Stevens, 2015 : 186). Cette démarche n'est pas isolée dans le corpus :

« Défendre avec détermination la démocratie relève de l'essentiel, et non de l'accessoire : **l'histoire nous a prouvé** – et la chute de l'empire romain tout spécialement – que, dans un contexte semblable, l'indifférence [...] peut déboucher sur la tragédie. » (Jorion, 2017 [2016] : 131, je souligne)

« la définition de Diamond a le mérite de porter en elle **les éléments récurrents** dans la plupart des analyses liées à l'effondrement pour expliquer à la fois **les facteurs** conduisant à la désintégration de la société et **le déroulement** même de cette désintégration. » (Dutermé, 2016 : 40, je souligne)

²¹⁴ En outre, cet exemple peut illustrer une tension – sur laquelle nous reviendrons au chapitre n°7 – entre respect des conditions de l'énonciation légitime, de ce qui est entendable – « toute société peut connaître une fin » – et création d'un espace de singularité intellectuel, quitte à être inaudible pour certains – « l'humanité est susceptible de disparaître à court terme ».

« S'il fallait en trouver une, **la leçon à tirer** de l'effondrement de l'Empire romain, nous dit Joseph Tainter, c'est qu'il n'est pas [nécessaire] que la dynamique de l'accumulation se porte au moyen de l'économie politique » (Lesourt, 2018 : 207, je souligne)

En ce sens, Jean Chamel relève que les effondristes « cherchent à analyser et à comparer les *collapsi* de sociétés [...] afin de mieux comprendre le processus d'effondrement de notre propre civilisation » (Chamel, 2018 : 124). Fonctionnant sur le principe du précédent, « ces événements parangons fournissent une grille de lecture et d'action applicable aux événements nouveaux » (Plantin, 2021b : en ligne). Ainsi, pour différents auteurs, la valeur heuristique de l'exemple historique est aussi pragmatique²¹⁵ : « l'exemple montre les conséquences inévitables de telle ou telle décision prise dans une situation donnée » (Stierle, 1972 : 183) ; « l'exemple est censé conduire à des conclusions » (Koren, 2016 : 2) ; « l'invocation de précédent est mobilisée comme guide à l'action et à la prise de décision » (Chateauraynaud et Doury, 2010 : 6). Dans le cas présent, l'exemple de civilisations disparues fonctionne sur un mode essentiellement négatif : il relève de ce qu'il ne faut pas faire – au risque de connaître le même sort –, plus que de ce qu'il faudrait faire pour subsister à l'avenir.

Le thème des leçons de l'Histoire, en tant que « filiation événementielle [qui] participe d'un processus cumulatif d'appropriation du monde et de son intelligibilité » (Chateauraynaud et Doury, 2010 : 6) et fournit des directions pour éviter le pire, constitue un autre motif antique, qui traverse tout un pan de la littérature philosophique et suscite le débat²¹⁶. L'historien François Hartog estime qu'il témoigne d'un « régime d'historicité », c'est-à-dire d'un certain rapport au temps :

« le concept d'histoire a été le réceptacle de plusieurs strates temporelles [...]. La strate la plus ancienne est celle qui mène du passé vers le présent, celle qui correspond à ce que j'appelle l'ancien régime d'historicité. Des siècles durant, elle a gouverné tout le grand registre de l'*historia magistra vitae*, de l'histoire porteuse de leçons et donneuse d'exemples à imiter. Si l'avènement de la temporalité moderne lui a fait perdre sa primauté, elle n'a pas, pour autant, disparu, puisque l'antique topos des leçons de l'histoire est demeuré là, disponible, susceptible d'être réactivé. Il n'a d'ailleurs pas manqué de l'être, avec même plus d'insistance actuellement dans le cadre des nombreuses commémorations. On se place, en effet, dans le registre de l'exemple : à imiter ou, au contraire, à ne pas répéter ("Jamais plus"). » (Hartog, 2021 : 745)

²¹⁵ En cela, il se démarquerait des procédés analogiques classiques : « L'analogie [...] permet à celui qui y recourt de s'en tenir à des intuitions, sans avoir à énoncer de conclusion définitive ni à passer à l'action [...] L'exemple est donc, en dépit du fait qu'il est souvent assimilé à l'analogie, plus contraignant que cette dernière. Il engage davantage la responsabilité du proposant » (Koren, 2016 : 6-7).

²¹⁶ Pour l'historien et philosophe François Châtelet, « la seule leçon de l'histoire, c'est qu'il n'y a pas de leçon de l'histoire » (Châtelet, 2009 : 146). Jérôme Grondeux, lui aussi historien, estime qu'« il n'y a pas de "leçons de l'histoire" toutes faites et univoques, mais l'étude de l'histoire affute notre perception des choses et notre capacité d'analyse » (Grondeux, 2015 : 23).

Cette vaste interrogation qui s'ouvre vis-à-vis des conceptions temporelles qui animent les écologistes étudiés m'amènera à y consacrer un chapitre à part entière (cf. chapitre n°4).

De l'origine de l'humanité à sa possible fin : « histoire globale » et « temps profond »

Les ouvrages de Joseph Tainter et Jared Diamond, dont les références satureront le corpus, peuvent s'apparenter à une tendance plus large : celle d'aborder l'histoire humaine de façon macroscopique. Le journaliste scientifique Laurent Testot, passé par le magazine de vulgarisation *Sciences Humaines*, rapproche cette démarche de « l'histoire globale », comme entendu dans le monde anglo-saxon. Fervent défenseur de cette approche dans le monde francophone, il précise certaines de ses spécificités, au regard d'une historiographie plus classique :

« La *Global History* s'est développée aux États-Unis depuis un demi-siècle. Je m'emploie depuis 2005 à en populariser les acquis en langue française, de concert avec quelques universitaires [...] L'histoire globale peut être définie comme **une méthode permettant d'explorer le champ de l'histoire mondiale**, soit l'ensemble des passés de l'humanité, de ses débuts balbutiants en Afrique voici trois millions d'années à la globalisation contemporaine. [...] 1) L'histoire globale est transdisciplinaire. Elle associe à parts égales les autres disciplines des sciences humaines [...] 2) Elle analyse le passé sur la longue durée. 3) Elle porte ses regards sur un espace élargi. 4) Elle joue sur les échelles, temporelles comme spatiales. Elle restitue un récit qui **ouvre grand des fenêtres sur les passés du genre humain** » (Testot, 2017 : 14, je souligne)

« *l'histoire globale est née de la question : "Pourquoi l'Europe a-t-elle dominé le monde et imposé ses valeurs à l'échelle planétaire ?"* » (Entretien avec Laurent Testot, 2023)

Sans se centrer exclusivement sur les grands déclinis de l'histoire, Laurent Testot publie en 2017 *Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité*, qui constitue l'exemple le plus significatif d'une approche rétrospective des risques écologiques, dans le corpus. La démarche de Laurent Testot, selon ce dernier, a été largement popularisée par l'historien Yuval Noah Harari, auteur d'une série d'ouvrages grand public ayant connu une notoriété internationale :

« Harari se réclame de – comment dirais-je ? – pas le disciple, mais on va dire, d'une allégeance à la pensée de Jared Diamond, donc, clairement inscrit dans l'histoire globale. [...] *Sapiens* était pas paru quand j'ai écrit *Cataclysmes* – du moins pas traduit en français. [...] Mais ce qui était disponible de Harari, c'était son mooc, cours en ligne, qui était vraiment génial. Et donc **je me suis tapé tout le mooc en écrivant *Cataclysmes*. Donc peut-être que ça m'a partiellement influencé**. Sauf que dans la pensée d'Harari, en tout cas dans *Sapiens*, il n'y a aucune place ou presque pour l'environnement, une dimension environnementale. Alors que c'est bien présent dans *Effondrement* de Jared Diamond. [...] Souvent, j'ai entendu des gens qui avaient lu très attentivement *Sapiens* et *Cataclysmes* et qui me disaient : "Ça

se ressemble beaucoup. C'est la même matière, mais avec un angle environnemental là et un angle très narratif." Et c'est le grand génie de Harari. Sapiens, c'est un conte. C'est extrêmement bien écrit²¹⁷ » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)

Pour Pablo Servigne, l'entreprise de mettre en récit les débuts de l'humanité peut faire miroir avec des projections dystopiques ou utopiques, puisqu'il existerait un va-et-vient réflexif et itératif entre le passé et le futur :

*« il y a une bataille des récits de l'origine de l'humanité, qui est passionnante. Avec Harari, avec David Graeber, avec James Scott, avec... Il y en a plein qui essaient de **capter qu'elle était l'origine de l'humanité, et ce qui nous donne de la puissance d'imaginer l'après.** [...] **T'imagines un futur selon le récit que tu crois du passé.** Et la bataille des récits du passé là, elle est passionnante, parce que ça change beaucoup de choses sur notre vision de l'État, notre vision de la centralisation, du contrôle, des céréales, etc., de l'invention du langage. » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)*

Interrogé sur le parallèle entre les débuts de l'humanité et la possibilité de son extinction, Laurent Testot souligne à la fois l'intérêt prospectif de la démarche dans laquelle il s'inscrit et la prudence à avoir quant aux pronostics d'effondrements globaux :

*« On peut très bien se servir de l'histoire globale – c'est ce que j'essaie de faire en ce moment – pour faire de la prospective. **Ça s'y prête merveilleusement. Ça enrichit complètement l'approche de la prospective,** qui a quand même tendance sérieusement à végéter en France [...] Trop souvent, ça tend vers quelque chose qui est très idéologique. Quand on fait de la prospective, on arrive en disant soit : "la technologie va tout solutionner, c'est évident" ; soit on arrive en disant : "ça va s'effondrer, c'est forcément évident". Il n'y a pas de juste milieu [...] **moi, je me refuse à faire des choses qui sont de l'ordre du déterminisme.** [...] Quand on fait de l'histoire globale, on se rend compte de la capacité extraordinaire que l'humain a de coloniser des milieux avec rien du tout. » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)*

J'ai constaté au fil de mon enquête que, loin d'être l'apanage de quelques-uns, porter un regard macro sur l'histoire du monde était chose courante chez les écologistes étudiés. Cela pouvait passer par l'invitation à se laisser saisir par le temps long, « profond » :

*« L'une des caractéristiques de notre époque est d'avoir réduit considérablement son horizon de temps, d'avoir donné le pouvoir à l'économisme de tout réduire au temps court. Nous sommes devenus presque aveugles à **ce qui existe au-delà de notre petite existence** [...] L'injonction au "ici et maintenant" de notre époque n'est absolument pas une excuse pour se passer de **cette préoccupation du temps profond** » (Servigne et al., 2018 : 217-218, je souligne)*

²¹⁷ Je reviendrai dans le chapitre n°8 sur une idée, en particulier, avancée par Harari et couramment reprise par plusieurs locuteurs : celle des « fictions » collectives.

Si certaines organisations écologistes organisent des balades contées « pour parcourir les 4,6 milliards d'années de l'histoire de la Terre en 4,6 km²¹⁸ », les locuteurs et locutrices expriment le plus souvent la longue histoire de la vie en la rapportant à l'échelle d'une journée ou d'une année :

« **Rapportons 3 800 millions d'années à une année de notre vie ordinaire**, qu'observe-t-on ? Le 1^{er} janvier signe le début de l'histoire de la vie, le 31 décembre à minuit correspond à aujourd'hui. [...] **notre histoire depuis les pharaons tient à l'aise dans la dernière minute de l'année.** » (David, 2021 : 245, je souligne)

« Pour retracer l'histoire de l'apparition de la vie, **ramenons ces 4,5 milliards d'années à une année calendrier**. Si la Terre s'est formée le 1^{er} janvier, la vie n'est apparue que le 26 février [...] La révolution industrielle, celle qui nous préoccupe tant (et qui a donné naissance à la culture dont une majorité d'entre nous se revendique) représente **la toute dernière seconde de cette année cosmique.** » (Servigne et al., 2018 : 218-219, je souligne)

Appréhender le « temps profond » permettrait de « relativiser cette petite seconde qu'a été la civilisation thermo-industrielle, la petite période de grande déconnexion et d'oubli de qui nous sommes » (Servigne et al., 2018 : 221). Ces initiatives présentent la particularité de mettre « l'accent sur le capital d'émotion libéré par la découverte scientifique » (Beacco, 1999 : 117), renvoyant à la petitesse humaine face à l'ancienneté et l'immensité du cosmos. L'interrogation sur la mise en discours de l'inédit, est aussi interrogation sur la mise en discours de l'incommensurable. Cela rejoint l'enjeu, précédemment soulevé, de mettre en discours le complexe, à la différence que l'incommensurable relève aussi du mystère, de ce qui dépasse l'appréhension du scientifique et de son instrument.

4) Conclusion

Ce chapitre a été l'occasion de situer les acteurs étudiés dans leur forte proximité avec l'univers de la médiation scientifique, qu'il s'agisse de sciences dites « dures » (climatologie, physique, etc.) ou des sciences humaines et sociales (économie, histoire, etc.). Tel que j'ai pu l'observer sur la période retenue, le projet collapsologique ne s'apparente pas tant à une discipline scientifique, ni même à un champ de recherche à proprement parler, qu'à « une ré-énonciation du discours de la science pour le grand public par un médiateur » (Moirand in Beacco, 1999 : 99). En effet, assez rares sont les livres, vidéos, documentaires retenus qui rendent compte des résultats d'une recherche conduite par ses auteurs. Les résultats de ces recherches sont collectés

²¹⁸ ÉCOTOPIA, « Marche du Temps Profond » : < <https://ecotopia.fr/marche-du-temps-profond/> > [en ligne], page consultée le 27/03/2024.

par les locuteurs étudiés, compilés, articulés, synthétisés, reformulés, simplifiés, imagés²¹⁹. Alors qu'il est parfois reproché aux vulgarisateurs scientifiques, dans leur démarche de simplification, d'essentialiser le discours scientifique et d'en occulter les dynamiques de production, il faudra interroger – ultérieurement – le décalage entre la certitude scientifique que produirait le vulgarisateur et les incertitudes qui entourent l'hypothèse de l'effondrement (cf. chapitre n°6).

Ce chapitre a, par ailleurs, mis en évidence un entremêlement entre le discursif et l'iconique, entre des énoncés et des schémas provenant de la littérature scientifique, à même d'être saisi par la notion de « représentations », puis de façon plus particulière par celle d'« images ». Qu'il s'agisse de représentations visuelles (en particulier de diagrammes et de graphes), de tropes (la métaphore, la comparaison, la parabole) ou d'exemples historiques, j'ai pu identifier trois objectifs principaux : faire voir, faire comprendre²²⁰ et faire agir. Nous avons pu remarquer que l'objet des discours étudiés – l'effondrement possible de l'humanité – peut témoigner d'une opacité qui ne relève plus tant d'un haut niveau de technicité, mais d'un déficit de tangibilité. Dans l'espace des discours et des contre-discours qui animent les arènes publiques et médiatiques d'Europe francophone, le discours effondriste apparaît en prise avec de nouvelles tensions : celle de montrer ce qui ne peut être dépassé (limites, seuils) et ce qui nous dépasse (menace « supraliminaire », temps long de la géologie)²²¹ ; celle de constituer un discours audible tout en restant distinctif ; celle de recourir – par nécessité argumentative – à l'existant et au ressemblant, mais sans être renvoyé à la « persistance ou la réactivation de paradigmes et de logiques archaïques » (Angenot, 1989 : 15). Ce dernier aspect se prolongera dans le prochain chapitre.

²¹⁹ Ce qui peut soulever la question de la consistance d'un tel éclectisme.

²²⁰ Dans la mesure où une représentation ne « parle » pas toujours d'elle-même mais appelle à des explicitations ou des commentaires.

²²¹ Au-delà du jeu de mot, il y a là une tension réelle entre les dimensions à la fois programmatique et quasi-contemplative des discours étudiés.

Chapitre n°3 – Le religieux : une ressource pour appréhender les temps difficiles ?

Le précédent chapitre a pu mettre en évidence le recours, dans les discours étudiés, à certains motifs antiques : celui du gouvernant comme conducteur ou encore celui des leçons de l'Histoire. Avec ce nouveau chapitre, il est question de voir comment l'univers religieux, décrit dans la littérature comme riche d'un point de vue métaphorique (Labbé, 1983), est mobilisé dans l'entreprise effondriste de donner à voir ce qui dépasse l'entendement. Peut-on confirmer les résultats d'autres travaux qui soulignaient – dans les débuts de l'environnementalisme – comment « l'analogie avec les thèmes religieux [y] est manifeste » (Chetouani et Tournier in Plantin, 1993 : 227) ? De quelles façons des locutrices et locuteurs « condamné[s] à innover sans cesse pour lutter contre l'érosion des mots et des images » (Labbé, 1983 : 111) peuvent-ils recourir à des signifiants supposément désavoués en contexte séculier ?

Dans un premier temps, le phénomène religieux sera ici appréhendé de manière large, intégrant aussi bien ce qui relèverait des grandes traditions religieuses, que de la mythologie, du magico-religieux ou encore d'expériences spirituelles présentées comme autonomes à l'égard de la religion. Ces différentes modalités, qui n'impliquent « pas d'entrée de jeu une superposition de nature », peuvent ouvrir à « une rencontre, une alliance, due au contexte culturel dans lequel ces activités apparaissent, et qui précisément rend possible la découverte éventuelle d'une homologie » (Couloubaritsis, 1988 : 117). En ce sens, il s'agira plutôt d'appréhender comment les intellectuels étudiés peuvent définir et délimiter d'eux-mêmes de telles catégories.

1) La référence religieuse en tant que stigmatisme et opportunité argumentative

La question du religieux occupant une place de choix dans les axes de recherche retenus, il a été entrepris durant le dépouillement du corpus de saisir et d'inventorier les citations faisant référence de près ou de loin au religieux²²². Un premier résultat a été de constater à quel point ces références étaient à la fois nombreuses²²³ et diverses : ce sont au total 123 ensembles qui

²²² Ces citations ont été reproduites sur un document numérique et classées thématiquement. Plus la référence était mobilisée, plus celle-ci a été catégorisée de façon fine. Une catégorie pouvait correspondre à une expression d'origine religieuse (par exemple : « alpha et oméga »), une tradition religieuse (telle que le bouddhisme) ou encore un récit particulier (comme le Déluge).

²²³ Elles sont contenues sur un document de 150 pages.

ont été dénombrés. Sans chercher à être exhaustive, cette première partie vise à présenter trois de ces ensembles, jugés significatifs pour leur dispersion dans le corpus et leur caractère hétérogène. Tout en tentant de savoir ce qui est signifié par de telles références, je m'attacherai à dégager des régularités dans ces renvois des écologistes au vaste domaine religieux.

Prométhée : émancipation humaine, limitation technique

Les références mythologiques trouvent un certain succès dans les discours étudiés, en particulier la mythologie grecque. L'histoire du titan Prométhée constitue l'un des mythes les plus cités par les personnalités étudiées. En dépit de différentes versions, elle peut être synthétisée de la façon suivante :

« Prométhée met son habileté, son art (sa *technè*) et sa *mètis* (ingéniosité) au service des hommes, croyant les avantager : il est ainsi à l'origine de la culture humaine au sens technique (façon de se nourrir ; d'honorer les dieux ; de fabriquer avec le feu). Mais alors qu'il pensait avantager les hommes, il leur attire la colère de Zeus et les condamne à subir de multiples maux, comme si le privilège de disposer de la technique devait avoir en contrepartie une malédiction, un prix à payer » (Therme, 2023)

Pour les locuteurs, la référence à Prométhée est souvent l'occasion de poser la question de la technique – thématique centrale, comme nous l'avons vu, dans l'écologie politique :

« **La figure de Prométhée est celle de l'homme des techniques** (Prométhée enseigne aux humains les arts et les techniques, dont la métallurgie), de l'illimitation, de la transgression et de la démesure (*hybris*) ; elle renvoie chez l'individu contemporain à la recherche incessante d'émancipation et de rejet des liens imposés par la nature. » (Wallenhorst, 2021 : 144, je souligne)

« Singe²²⁴ a réussi un exploit sans précédent : il a altéré son milieu au-delà de ce qui était concevable. Mais si nous métamorphosons notre environnement, jamais nous ne nous affranchissons de son influence. **Tel Prométhée, nous avons dompté le feu...** Pour découvrir qu'il nous dévore de l'intérieur. Singe a terrassé les épidémies, il vit mieux et plus longtemps. Mais il le paye de cancers, de diabètes et de maladies cardio-vasculaires, dont une bonne part est causée par les invisibles altérations qu'il a infligées à l'environnement. » (Testot, 2017 : 18, je souligne)

Ici, la référence à la mythologie peut être vue ici comme assez valorisante. D'un côté, la référence à Prométhée souligne la sagesse de ce récit dans l'avertissement qu'il porte. D'autre part, elle montre une certaine érudition chez les intellectuels qui opèrent la référence, celle-ci étant ancrée dans un capital culturel légitimé. Ce capital repose sur une connaissance littéraire de textes antiques fondateurs pour les Européens, mais aussi sur une tradition philosophique et

²²⁴ Dans l'ouvrage concerné, « Singe » est une allégorie de l'humanité.

intellectuelle plus contemporaine. Ainsi, le philosophe Günther Anders²²⁵ appelle « honte prométhéenne », la honte « qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées » (Anders, 2002 : 37). Cette idée d'une contrepartie à la technique, à la façon de Prométhée, a également été théorisée par Jacques Ellul, autre intellectuel influent auprès des enquêtés. Dans l'ouvrage *Le bluff technologique*, il postule que :

« Tout progrès technique se paie. Le progrès technique soulève à chaque étape plus de problèmes (et plus vastes) qu'il n'en résout. Les effets néfastes du progrès technique sont inséparables des effets favorables. Tout progrès technique comporte un grand nombre d'effets imprévisibles. » (Ellul, 2012 : 96-97)

Reprenant à leur compte de telles analyses, de nombreux locuteurs dénoncent régulièrement le « solutionnisme technologique » (Gancille, 2019 : 31) qui consisterait à espérer que des innovations techniques résolvent les désordres écologiques. Le « bluff » dont il est question serait de croire que l'on pourrait dénouer un problème au moyen de ce qui en est la cause initiale :

« Il y a plein d'auteurs, en tout cas en langue française, qui déconstruisent l'évidence que la technique va nous sauver. Et ils nous disent : "[...] les techniques ne sont pas neutres, les techniques s'inscrivent dans un cadre sociétal [...] les techniques vont engendrer... elles sont censées amener un mieux... **elles sont censées résoudre un problème. En faisant ça, elles vont mécaniquement, à un endroit du système, apporter un autre problème.** » » (Lievens in *LIMIT*, 2023, je souligne)

« Est-ce que la technologie va nous sauver ? En fait, j'aimerais bien, mais il faut juste se rendre compte que on vivrait à ce moment-là un moment totalement incroyable dans l'humanité. [...] jusqu'à présent, **les technologies ont apporté plein de choses et plein de bénéfices.** On va pas jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est formidable la médecine, etc. [...] **par contre, ça nous a fait enfoncer des limites planétaires** sur toute une série de sujets, à commencer par le climat et puis la consommation de ressources, l'effondrement de la biodiversité, etc. » (Bihoux in *CAMTE*, 2021, je souligne)

« L'idée d'Ellul est relativement simple : **nous croyons maîtriser notre développement technique alors que c'est lui qui mène le bal.** [...] Non seulement ce système nous a rendus dépendants, mais il ne cherche plus qu'à s'accroître sans fin. **Peu lui importent ses dommages collatéraux**, les perspectives de guerre atomique, le réchauffement climatique, les risques nucléaires, la pollution, le stress, la disparition des espèces, des écosystèmes, des emplois ou des modes de vie : **il s'impose partout, sans pitié.** » (La Blanche, 2020 : 202)

²²⁵ Maillon de la chaîne des « témoins » de l'appréhension effondriste (cf. chapitre n°1).

Le sentiment de perte de prise dont il a été question en introduction est aussi un sentiment de perte de prise technique²²⁶, comme le montrent ces extraits. Pour ces locuteurs, non seulement la technique ne saurait apporter de solution aux enjeux écologiques, mais toute tentative de le faire engendrerait des effets secondaires qui échapperaient aux prévisions de départ.

Si la grande majorité des enquêtés se retrouvent autour d'une posture technocritique, bien représentée dans l'histoire de la pensée écologique, certains auteurs plus isolés dans le corpus considèrent qu'il serait possible d'utiliser la technique de façon maîtrisée. Daniel Tanuro, militant belge, en fait partie. Dans son ouvrage *Trop tard pour être pessimistes ! Écosocialisme ou effondrement*, il développe une critique franche de l'écologie qu'il qualifie « d'anti-technique » :

« N'est-il pas évident que le fait de remplacer la dénonciation du système social capitaliste par **la dénonciation d'un soi-disant système technicien dépolitise la question écologique au profit d'un mysticisme où la technique prend la place du péché** ? Ce mysticisme ne résout rien, d'ailleurs, tant il est fataliste. » (Tanuro, 2020 : 210, je souligne)

Cette remarque vise en particulier la pensée de Jacques Ellul et doit être comprise au regard d'une ligne de clivage assez nette dans le catastrophisme écologique, entre une perspective d'inspiration personnaliste – qui inclut une certaine dénonciation du système technicien et productiviste – et une perspective plus marxiste – centrée sur la dénonciation du capitalisme. Tanuro s'inscrit dans cette seconde lignée, tandis qu'Ellul fait figure de personnaliste assumé, particulièrement critique du marxisme²²⁷. Daniel Tanuro reproche à Ellul de mythifier la technique et d'en faire une forme réactualisée de « péché ». On retrouve ce rapprochement religieux ailleurs dans le corpus. En affichant une volonté de gagner en prise sur la technique, l'essayiste Paul Jorion et son coauteur Vincent Burnand-Galpin prolongent cette analogie et dénoncent la construction d'un sentiment de culpabilité autour du geste technique, sous le double effet de l'héritage grec et judéo-chrétien :

« Notre culture occidentale a en effet couvert de divers tabous notre inventivité et notre disposition à générer de la technologie à partir d'elle. Ainsi, **dans l'Ancien Testament, la**

²²⁶ Comment ce sentiment peut-il s'articuler au concept d'« anthropocène », qui renvoie au contraire à la puissance de l'agir humain ? Il semblerait que l'agentivité humaine, dans ce cas, soit étroitement liée à sa capacité d'autodestruction. Ainsi, pour le théologien Stéphane Lavignotte, le discours anthropocénique opèrerait un « double retournement du mythe prométhéen » : « Premier retournement : dans le mythe de Prométhée, un humain d'abord faible devient maître et dominateur de la nature ; dans la thématique de l'anthropocène, un humain fort devient faible face aux bouleversements qu'il a provoqués. Deuxième retournement : posséder la technique et la puissance qu'elle confère est un bien dans le mythe de Prométhée, un mal dans celui de l'anthropocène » (Lavignotte, 2022 : 143-144).

²²⁷ Et ce malgré son érudition marxienne.

malédiction jetée sur celui qui voudra goûter aux fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, dont la consommation pourrait faire de lui ou d'elle un égal de Dieu, et dans la mythologie grecque, le supplice éternel auquel fut promis le Titan Prométhée pour avoir dérobé le feu aux dieux et en faire bénéficier les hommes. L'Extrême-Orient n'a jamais eu à souffrir des implications de telles superstitions qui continuent de miner notre confiance à notre insu [...] Une représentation moins passionnée de qui nous sommes, moins encombrée par d'anciens mythes, moins viciée par le préjugé, nous permettra de mieux comprendre les gestes qu'il s'agit pour nous de poser maintenant. » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 28-41, je souligne)

Ici, les scènes de la mythologie grecque et de la Bible se côtoient, effaçant ainsi leurs spécificités pour les intégrer dans un même ensemble : celui des « mythes ». Les deux auteurs estiment que l'occidental serait plus sujet à la « honte prométhéenne » – dont parle Anders –, que l'extrême oriental pour qui un tel référentiel²²⁸ reste assez étranger. Si le mythe de Prométhée est parfois convoqué pour appuyer la sagesse des Anciens quant à l'ambivalence de la technique, la référence au mythe prométhéen et au texte de la Genèse remplit ici une signification nettement différente, bien moins chargée positivement : des « superstitions » enfonceraient le monde occidental dans une dépossession de son avenir. En entretien, Paul Jorion poursuit cette idée en commentant la diffusion d'un autre de ses ouvrages²²⁹ :

*« le monde extrême-oriental [...] c'est justement un monde sans eschatologie. Oui, il y a eu les incursions du bouddhisme. Oui, il y a du shintoïsme au Japon. Mais ce ne sont pas des... Je dirais ça : ça n'a pas imprégné de manière massive la représentation [...] **Le monde extrême-oriental est un monde athée, un monde athée où cette idée de compter sur ses propres forces a toujours été bien, bien là davantage. Et c'est ça qui explique à mon avis pourquoi ce bouquin aurait été lu essentiellement en Chine. Parce que ça leur parle dans un sens de, voilà, d'outils pour une survie. [...] Le cadre religieux, même s'il n'est plus pratiqué, c'est un cadre de défaitisme [...]** S'il se passe quelque chose, c'est Dieu qui s'en occupe. Ce n'est pas... Les êtres humains ne prennent pas les grandes décisions. »* (Entretien avec Paul Jorion, 2023, je souligne)

Paul Jorion défend avec d'autres²³⁰ l'idée que les représentations collectives étrangères au monde occidental seraient davantage profitables à l'Occident, et en particulier l'Europe. Il illustre cela avec l'exemple d'une réunion consacrée à l'intelligence artificielle à laquelle il a participé :

²²⁸ À la suite de Michel Foucault, on peut envisager « le référentiel de l'énoncé » comme ce qui « forme le lieu, la condition, le champ d'émergence, l'instance de différenciation des individus ou des objets, des états de choses et des relations qui sont mises en jeu par l'énoncé lui-même ; il définit les possibilités d'apparition et de délimitation de ce qui donne à la phrase son sens, à la proposition sa valeur de vérité » (Foucault, 2008a : 126).

²²⁹ *Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité* (2016). Cet ouvrage fait partie du présent corpus.

²³⁰ Par exemple Philippe Pelletier, précédemment cité.

« la réunion commence par une intervention du représentant de la Communauté européenne : "Quel sera l'impact de Chat GPT ? Que penser de notre nouveau règlement, notre réglementation sur l'accès aux données ? Que va devenir l'enseignement ? [...]" Bon, **n'évoquant que des dangers**. [...] Et le deuxième intervenant, c'est un représentant japonais qui nous dit : "Écoutez, je vais devoir faire très vite parce qu'on a une réunion importante, à laquelle il faut absolument que je participe. Comment rattraper notre retard ?" Bon, [retard] qui apparaît évident par rapport aux États-Unis. C'est-à-dire que **la représentation est tout à fait d'un autre ordre**. [...] ce mode extrême-oriental va pouvoir intégrer ça avec beaucoup plus de facilité, ne serait-ce que parce qu'il n'a pas cette représentation d'un Dieu créateur, même si c'est en arrière-plan. Il n'a pas, voilà, un livre sacré où on vous dit [...] : "Dieu dit aux humains de ne pas toucher au fruit de l'arbre de la connaissance." **Nous allons être très, très, très handicapés** » (Entretien avec Paul Jorion, 2023, je souligne)

Une fois encore, ce locuteur opère un glissement entre l'histoire de Prométhée – représentée implicitement dans l'extrait par la référence au « *Dieu créateur* » – et les débuts du livre de la Genèse – explicités par la mention de « *l'arbre de la connaissance* ». Les deux récits seraient marqués par une prohibition initiale limitante, posée par une divinité – qu'il s'agisse de Zeus ou de Yahvé. Pour le psychanalyste Robert C. Colin :

« Dans ces deux mythes, nous retrouvons des thèmes en commun : une loi qui interdit et dont le contenu est voilé par une ruse, une transgression qui est agie et qui donne accès à la connaissance du bien et du mal, une punition finale qui aboutit à la rude condition des hommes sur terre [...] le mythe de Prométhée, au même titre que le mythe d'Adam et Ève, invente une faute originelle pour donner sens au mystère de la condition humaine, à l'explicable de l'origine et de la finitude de l'homme » (Colin, 2003 : 151)

S'il est intéressant de penser la mise en sens et en discours de l'expérience de finitude à partir des références mobilisées par les acteurs, l'analyse ici proposée mérite des nuances. À la différence d'Adam et Ève, Prométhée n'est pas un être humain, mais un titan. Ainsi, pour l'historien des religions Ugo Bianchi :

« Adam, à qui incombe la faute originelle, ne doit être assimilé ni à un Anthropos préhumain, céleste, ni à un Titan prométhéen [...] la connexion qu'établit le christianisme entre le péché originel d'Adam et la condition pécheresse de l'homme relève de l'histoire, de l'histoire sacrée de l'humanité, et non d'événements préhumains, anhistoriques. » (Bianchi, 1966 : 124)

De ce fait, l'historien propose de distinguer le péché originel, tel que conçu dans un cadre monothéiste et pour lequel l'humain est actant de sa chute, et le péché « antécédent » que subit l'humanité selon une conception mythologico-polythéiste. L'axiome sécularisé d'un péché humain à racheter s'inscrirait dans un référentiel biblique plus que prométhéen. Dans la Genèse comme en écologie, l'agentivité humaine semble aussi constituer sa vulnérabilité.

Des sorcières contre des sorciers : l'influence de l'écoféminisme

Les postures technocritiques dans le corpus convoquent d'autres références culturelles que celles faites à Prométhée ou au couple adamique. Il s'agit, par exemple, de renvois à l'univers magico-religieux :

« **Certains apprentis sorciers comme Jeff Bezos ou Bill Gates** proposent déjà la panacée transhumaniste pour nous sortir de là et même améliorer notre espèce : aller nous installer sur Mars et vivre éternellement » (Jouventin et Latouche, 2019 : 111, je souligne)

« je crains que nous ne cédions à la panique et à la précipitation au fur et à mesure que les problèmes s'accumulent [...] La véritable sagesse serait dès lors de contenir notre élan pour prendre le temps de maîtriser toutes ces ruptures, **au lieu de jouer les apprentis sorciers**. Si nous y parvenons, nous pourrions faire du numérique un allié et une aide pour emmener l'humanité le plus loin possible. » (Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 81, je souligne)

« Les passeurs entre nos mondes disparaissent, la poésie est rare et souvent frelatée, les sorcières ont été exterminées, la pensée critique tient toujours le monde sensible à bonne distance académique. Il nous reste **les sorciers gris et endimanchés** qui prétendent insuffler un esprit aux marchés depuis les écrans de Wall Street, **les techno-sorciers décontractés de la Silicon Valley** entendant te piloter par des algorithmes intelligents, **les sorciers alchimistes** qui promettent du charbon propre, des œufs sans poules, de la viande sans animaux et du miel sans abeilles. » (Azam, 2019 : 74, je souligne)

La désignation « apprentis sorciers » ainsi que l'expression qui lui est associée « jouer les apprentis sorciers » représentent des références religieuses indirectes²³¹, au sens où elles se stabilisent à partir d'un poème de Johann Wolfgang von Goethe²³², écrit en 1797. Dans cette ballade – qui présente des similitudes avec le mythe de Prométhée –, un jeune sorcier imprudent utilise une magie qu'il ne maîtrise pas et provoque le désordre²³³. La référence à cette histoire est ici faite sur un mode négatif, dans une visée d'avertissement ou de dénonciation, à la façon du titre d'un ouvrage du philosophe Clive Hamilton qui porte sur les « déraisons de la géo-ingénierie » climatique²³⁴. Geneviève Azam, dans le dernier extrait mis en évidence, décline cette figure sous les traits du trader, du développeur informatique et de l'ingénieur. Or, ces « sorciers » – qui sont dépeints en tant qu'opposants²³⁵ – contrastent avec les « sorcières [...] exterminées » évoquées plus tôt par l'autrice, en tant qu'adjuvantes. Au féminin, le terme de « sorcière » renvoie à un modèle auquel quelques locutrices étudiées disent s'identifier :

²³¹ On pourrait parler de références littéraires à des œuvres qui convoquent, elles, le religieux.

²³² *Der Zauberlehrling*.

²³³ Il est finalement secouru par son maître.

²³⁴ HAMILTON Clive (2013), *Les Apprentis sorciers du climat. Raisons et déraisons de la géo-ingénierie*, Seuil. Cette référence figure à plusieurs reprises dans le corpus.

²³⁵ Pour reprendre la terminologie du schéma actantiel d'Algirdas Julien Greimas.

« **Se nommer sorcière**, c'est aussi faire référence à l'image de femmes puissantes, insoumises et érudites. Cela peut faire ricaner, mais la symbolique est forte. Cela fait aussi référence à la peur. Ne pas oublier la terreur, la torture et la mort subies par des dizaines de milliers de femmes durant la chasse aux sorcières, c'est aussi suggérer la peur, toujours actuelle, lancinante, d'être méprisées, humiliées, agressées, violées, assassinées, pour le seul tort d'être nées femmes. » (Tanguy in Testot et Aillet, 2020 : 268, je souligne)

« En septembre, alors que je me rendais avec mes copines ayurvédiques en Belgique pour fêter l'équinoxe autour de la grande écoféministe Starhawk, **j'étais une "sorcière en lutte"** [...] Avec mes copines écoféministes, sorcières sur les bords et déjantées de la feuille de sauge, j'ai osé aller là où je ne serais jamais allée : rencontrer Starhawk sous la pleine lune. » (Noulhat, 2021 [2020] : 135 ; 159)

Dans le premier extrait, l'acte d'autonomination est envisagé non seulement comme une façon de se situer « dans le temps et dans l'espace » conférant ainsi « la possibilité d'exister socialement », mais comme une « resignification subversive » par laquelle la « charge d'humiliation » associée à cette nomination²³⁶ devient l'objet d'une affirmation²³⁷ (Butler, 2017 : 55 ; 22 ; 229). Comme le laisse deviner la journaliste Laure Noulhat dans le second extrait, cette identification est à appréhender de façon plus large, à partir d'un intertexte féministe et écoféministe²³⁸. La sorcière y fait l'objet d'un grand intérêt en tant que figure marginalisée à réhabiliter, « aux antipodes des valeurs traditionnellement attribuées au genre féminin » (Moutel, 2023 : 178). Elle incarnerait l'opposition « au dogme catholique » en matière de sexualité et de procréation (Moutel, 2023 : 78), à « l'archétype du scientifique moderne²³⁹ » et au « passage d'une conception holistique de la nature à une approche scientifique, mécaniste et atomisante » (Moutel, 2023 : 134 ; 188). L'appropriation du nom « sorcière », parfois accompagnée d'une certaine *hexis* vestimentaire et corporelle²⁴⁰, joue un rôle important dans le répertoire expressif de mouvements écoféministes contemporains qui entendent repenser « la place du corps, de la terre, des capacités reproductives et de la régénération du vivant dans les luttes politiques » (Moutel, 2023 : 169).

²³⁶ « Cela peut faire ricaner » remarque la conférencière Gwennyn Tanguy.

²³⁷ Comme le note Judith Butler, le nom est à la fois ce qui « nous subordonne et ce qui nous donne un pouvoir » (Butler, 2017 : 236).

²³⁸ Dans lequel on peut, par exemple, lire : « les écoféministes qui se revendiquent sorcières se réfèrent explicitement à la chasse aux sorcières européenne [...] qui a accompagné l'émergence du capitalisme. Elles se réclament héritières de ces milliers de femmes persécutées et tuées [...] Se nommer sorcières mobilise le pouvoir dérangeant d'une telle appellation contre des façons trop lisses et trop rapides de penser l'Anthropocène » (Hache in Beau et Larrère, 2018 : 120-121).

²³⁹ Qui s'apparente quasiment au « sorcier » technophile précédemment commenté.

²⁴⁰ Le recours au noir, au chapeau, etc.

Bien que le cadre de pensée écoféministe ne soit pas aujourd'hui suffisamment partagé pour intégrer le « panthéon intellectuel » des effondristes (*cf.* chapitre n°1), il pourrait le devenir à l'avenir dans la mesure où un nombre croissant de locutrices et locuteurs s'en réclame :

« **Je me retrouve, moi, beaucoup dans pas mal de mouvements écoféministes, [...]** qui font très bien le lien [...] entre les différentes oppressions liées à la colonisation, liées au patriarcat, liées à l'exploitation des ressources. [...] pour moi, parler aujourd'hui de risques d'effondrement, c'est reconnaître aussi que des pays sont en train de s'effondrer pour toutes ces raisons-là. [...] moi ça me semble pas du tout contradictoire. Au contraire, il me semble qu'il y a **une jonction à faire**. » (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2023, je souligne)

« **nous faisons de l'émancipation écoféministe le levier de la transition démographique pacifique dont la planète a besoin.** L'émancipation des femmes est la seule alternative sérieuse à tous les projets malthusiens totalitaires face à la croissance galopante de la démographie mondiale. » (Batho, 2019 : 85, je souligne)

« Nous, on a vraiment **défendu le morceau du point de vue écoféministe** qui depuis a complètement d'ailleurs explosé. [...]. Moi j'estime qu'on a été un peu **précurseurs** parce qu'on a vraiment [...] donné une place – alors pas énorme dans le bouquin, mais quand même quasiment je pense [...] qu'il y a un chapitre entier sur cette question-là –, à un moment où l'écoféminisme en France et en francophonie était encore vraiment à la traîne » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

« **l'écoféminisme** a émergé suite à la menace atomique de la guerre froide, à l'essor du nucléaire civil et aux avertissements du rapport Meadows. Cela représente **une source d'inspiration** qui nous rappelle que la puissance collective, mais aussi l'inventivité, l'audace et la joie sont des **ressources éminemment précieuses pour ces temps obscurs**. » (Tanguy in Testot et Aillet, 2020 : 269, je souligne)

Chez ces personnalités, l'articulation entre écoféminisme et effondrisme s'opère principalement à partir de la question de *la natalité* – elle sera développée au chapitre n°4 – et celle de la place accordée à *l'intuition et aux savoirs vernaculaires* – qui sera, elle, abordée au chapitre n°6. Si la figure de la sorcière semble largement dépeinte sous des formes sécularisées, elle reste associée à une vision enchantée de la nature ainsi qu'à une certaine ritualité d'inspiration néopaïenne²⁴¹.

Le rapport entre effondrement et féminisme ne va, pour autant, pas toujours de soi. À partir des données présentées en introduction de cette thèse, nous avons pu voir que seul un quart des intellectuels étudiés sont des femmes. Cette asymétrie a parfois pu être soulignée et regrettée par des personnalités rencontrées :

²⁴¹ Cette dimension est très forte chez Starhawk, de son vrai nom Miriam Simos. Cette écrivaine et militante écoféministe étatsunienne influente se présente comme une « sorcière » et se réclame du néopaganisme.

« Parmi les textes consacrés à l'effondrement, **rares sont ceux qui questionnent la place particulière des femmes** » (Tanguy in Testot et Aillet, 2020 : 264, je souligne)

« [Pour notre ouvrage collectif] on voulait 40 auteurs. Le pari initial, c'était 20 femmes, 20 hommes. [...] dans le milieu, on se rend vite compte que la proportion, c'est à peu près 3 à 5% de femmes. Ça augmente petit à petit avec les années. Mais **on est très, très, très, très, très loin de la parité**. Donc là, il y a un tiers de femmes et deux tiers d'hommes, [...] ce qui relève de l'exploit. [...] Aucun [livre sur l'effondrement] a atteint un tel niveau de parité. Généralement, on est à 10, 15%. » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)

De tels éléments peuvent se rapprocher de la critique de la philosophe écoféministe Émilie Hache selon laquelle la littérature autour de l'effondrement constituerait « *la plainte de l'homme blanc*²⁴² ». Interrogeant les personnalités rencontrées à ce propos, plusieurs ont souhaité nuancer ce constat ou relativiser son importance :

« Je ne crois pas, non, que l'effondrement soit réservé aux hommes, **je ne crois pas qu'il y a une dimension masculine là-dedans** » (Entretien avec Agnès Sinaï, 2023, je souligne)

« Non mais moi je m'en fous complètement de ça [...] Que c'est un truc d'hommes blancs, de femmes blanches, de cis, je sais pas quoi. [...] **On va tous être balayés**. [...] Là, tout change et tout bascule dans une rapidité et une intensité hallucinantes. [...] À la limite, heureusement qu'il y a une préoccupation quelque part. Au moins on mourra, on sera balayé, en conscience. » (Entretien avec Laure Noualhat, 2023, je souligne)

« on ne peut pas résoudre les problèmes de justice sociale, de différences riches-pauvres ou les problèmes écoféministes [...] si on n'affronte pas **le problème number one qui est ce que j'appelle le "métaproblème"** – qui est un peu au-dessus – et qui englobe tout le monde, c'est-à-dire la biocapacité de la terre » (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

Dans les deux derniers extraits, la menace que représente l'effondrement – potentiel grand balayement, « *métaproblème* », « *number one* », etc. – semble l'emporter sur les questions de genre²⁴³. À partir de ces éléments, on peut émettre l'hypothèse qu'une telle hiérarchisation des problèmes participe à une dynamique de non-engagement, sur le sujet de l'effondrement, de la part de locutrices estimant que les questions d'inégalités de genre et d'écologie devraient être pensées conjointement. Ce premier facteur explicatif doit toutefois être relativisé au regard des activités menées par les intellectuels étudiés, des activités elles-mêmes asymétriques en matière de genre. Si l'on s'en tient au contexte français, les femmes représentent 40% de la communauté

²⁴² PRESAGES (10 octobre 2018), « Présages #14 - Émilie Hache : écologie politique et écoféminisme », < <https://youtu.be/LI-nEgvqevA> > [en ligne], page consultée le 09/03/2025.

²⁴³ Je reviendrai au chapitre n°5 sur l'hypothèse d'une démarche naturalisante à l'œuvre dans les discours étudiés, selon laquelle la nature ou le monde physique supplanterait les enjeux politiques et sociaux.

d'enseignants-chercheurs titulaires²⁴⁴ et seulement 28% des personnes au pouvoir²⁴⁵. Du point de vue de la publication d'ouvrages, un rapport produit par le ministère de la Culture indique que l'on ne compte que 27% de femmes parmi les auteurs d'essais²⁴⁶. Cette proportion, presque identique à celle des discours de l'effondrement (24%), peut suggérer que cette asymétrie est plus généralement caractéristique de l'essayisme et de la littérature d'idées.

Un messie qui ne voulait pas l'être

En quittant le cadre de la mythologie grecque et du magico-religieux, il est intéressant de constater la persistance avec laquelle les postures technophiles sont associées – par les écologistes étudiés – au large univers religieux :

« **On a longtemps attendu le retour du Christ**, ou Godot, mais voici notre grande "attente", notre nouvelle espérance, d'après mes collègues députés : la 5G. En commission des affaires économiques, **le secrétaire d'État au Numérique nous la vante comme le Messie.** » (Ruffin, 2020 [2019] : 139, je souligne)

« Dans la mesure où le climat met en jeu le devenir de l'humanité, il ne faut pas s'étonner que la porte soit ouverte à toutes **les formes de messianisme et aux vertus supposées du spiritualisme**, dans lesquelles s'engouffrent les **nouveaux marchands du Temple** déguisés en **grands prêtres de l'apocalypse**. [...] [Certains] nous promettent **l'éternité des transhumanistes** » (Mamère, 2020 : 155-156, je souligne)

Les références ici employées se resserrent autour du corpus néotestamentaire et d'une terminologie chrétienne : « retour du Christ », « nouveaux marchands du Temple », « grands prêtres de l'apocalypse²⁴⁷ », « l'éternité », « le Messie », « formes de messianisme ». Pour le sociologue des religions Henri Desroche, le phénomène messianique dernièrement mentionné, s'il joue un rôle important dans le christianisme, ne s'y limite pas : « les idées et les faits recouverts par ces mots ["messie", "messianisme"] dépassent largement l'aire judéo-chrétienne » (Desroche, 2009 : 20). Dans une perspective sociohistorique, cet auteur en vient à appréhender le messianisme comme :

« le fonds commun des doctrines qui promettent le bonheur parfait sur terre, sous la direction d'une personne, d'un peuple, d'un parti, de mouvements collectifs, au sein desquels les réformes

²⁴⁴ MINISTÈRE FRANÇAIS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE (2024), *Vers l'égalité femmes-hommes ? Chiffres clés*, < <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/sites/default/files/2024-03/vers-l-equalite-femmes-hommes-chiffres-cl-s-2024-32097.pdf> >, [en ligne], page consultée le 24/06/2025, p. 39.

²⁴⁵ OXFAM FRANCE (2025), *Le pouvoir, nom masculin. Première édition de l'index de la féminisation du pouvoir d'Oxfam France*, < <https://www.oxfamfrance.org/app/uploads/2025/04/OXF-Index-Feminisation-2025-DEF.pdf> > [en ligne], page consultée le 24/06/2025, p. 4.

²⁴⁶ Contre 63% pour la littérature jeunesse. Voir : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION (2016), *La situation économique et sociale des auteurs du livre* [en ligne], page consultée le 24/06/2025, p. 55.

²⁴⁷ La référence à l'apocalypse fera l'objet de la troisième partie de ce chapitre.

tant ecclésiastiques que politiques, économiques ou sociales sont présentées sous la forme d'ordres ou de normes identifiés à des "missions", voire à des "émissions" divines. » (Desroche, 2009 : 21)

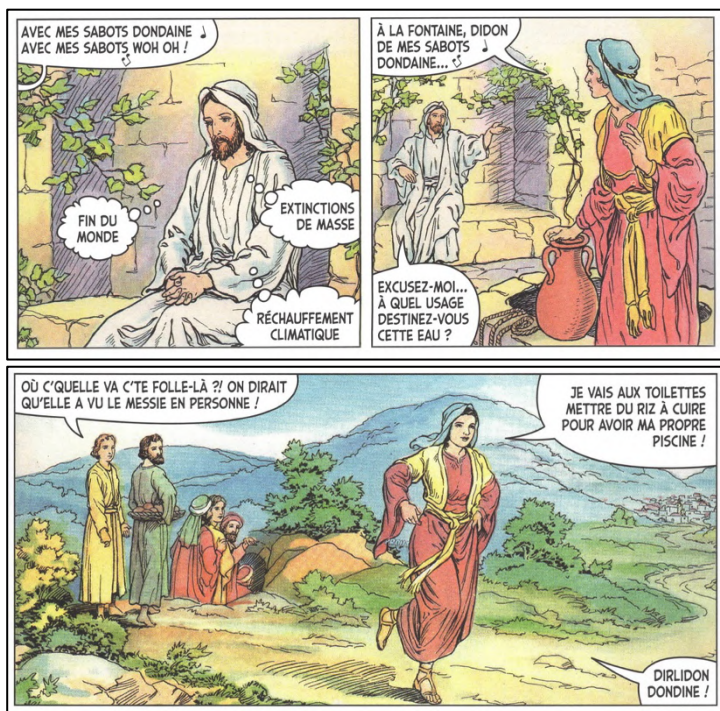
Malgré cette large définition, la figure du messie – en tant que personnage « uni à Dieu par un lien *natif*²⁴⁸ » (Desroche, 2009 : 20) – reste fortement associée dans le corpus à celle de Jésus de Nazareth²⁴⁹. Les exemples les plus nets à ce sujet sont les deux bandes dessinées d'Emile Bertier et Yann Girard : *Petit guide pratique, ludique et illustré de l'effondrement* (2019) et *Petit guide local, équitable et lombricompostable de l'effondrement* (2021). Elles ont été réalisées à partir de reprises de *comics* étatsuniens libres de droits, parus entre les années 1940 et 1960. Les dialogues y sont réécrits et concentrent diverses intrigues relatives à l'effondrement. Bien que parodiques, ces deux bandes dessinées sont faites en toute sympathie à l'égard des effondristes et des thèses qu'ils et elles défendent : Pablo Servigne préface l'une de ces bandes dessinées, les deux auteurs y remercient « toute la communauté collapso, Pablo Servigne en tête, mais aussi à Jean-Marc Jancovici, Philippe Bihouix, Gaël Giraud et tous les autres... » sans qui ils seraient « encore aux Bahamas à se taper des côtes de bœuf en chevauchant [des] Jet-Skis » (Bertier et Girard, 2019). L'un des récits développés dans ces deux ouvrages²⁵⁰ suit le ministère de « Pablo de Servigneth » – imitation de Pablo Servigne, qui prend l'apparence d'un Jésus stéréotypé – et de ses disciples. L'aura grandissante de ce prédicateur itinérant annonçant l'effondrement jette sur lui un soupçon de messianité. Cela ressort, par exemple, de son échange avec une femme près d'un puits, qui s'apparente à la samaritaine de l'évangile²⁵¹ :

²⁴⁸ Pour Henri Desroche, cette subtilité distinguerait le messie du prophète, qui fera l'objet du chapitre n°7 : alors que « le prophète est uni au Dieu par un lien électif », « la messianité implique un lien d'identification plus poussé avec ce Dieu, généralement un lien de parenté » (Desroche, 2009 : 20).

²⁴⁹ J'évite de me référer ici au « Christ », cette désignation étant synonyme de messie.

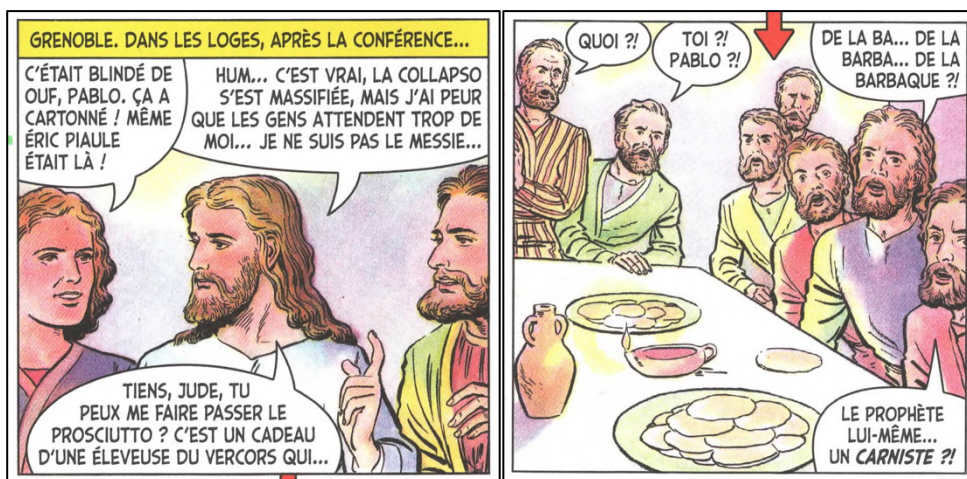
²⁵⁰ Chaque bande dessinée alterne plusieurs récits et univers graphiques, sans lien apparent.

²⁵¹ Épisode relaté dans l'évangile de Jean, chapitre n°4.



(Bertier et Girard, 2019 : 34-35)

Dans ce récit, la messianité de ce personnage ne consiste pas à annoncer le « bonheur parfait sur terre » (Desroche, 2009 : 21) mais à aider à « faire face à l’effondrement » en s’y préparant (Bertier et Girard, 2019 : 41). S’il va connaître une crucifixion puis une résurrection, « Pablo de Servigneth » réfute être le messie que certaines et certains voudraient voir en lui :



(Bertier et Girard, 2021 : 53)

Bien que placées dans un contexte fictionnel et satirique, ces dernières vignettes sont riches du point de vue des stéréotypes de l’effondrisme : les localisations géographiques qui y sont précisées – Grenoble, le Vercors – sont connues pour être des « fiefs » de la collapsologie²⁵² ;

²⁵² Différentes raisons peuvent expliquer cela : des problématiques environnementales spécifiques, un ancrage des partis de gauche, ou encore la présence de structures d’enseignement et de recherche. Pour Antoine Back, adjoint

dans ce milieu, il se sait également que « Éric Piaule » – c'est-à-dire Éric Piolle, maire écologiste de Grenoble – est sensible au risque d'effondrement. En même temps qu'il nie sa messianité, le personnage de « Pablo de Servigneth » contredit l'idée selon laquelle il serait végétarien, suscitant la stupéfaction de ses apôtres²⁵³. Dans un livre-reportage, cette tension dans la mise en cohérence de soi amènera Laure Noulhat à relever que :

« **On a beau être le messie de l'effondrement on n'en reste pas moins humain**, et coincé dans ce foutu XXI^e siècle. La preuve avec Pablo Servigne, qui avoue agir au quotidien comme s'il ne prenait pas tout à fait la mesure des choses. » (Noulhat, 2021 [2020] : 81-82, je souligne)

Dans le corpus, Pablo Servigne – à la façon de son double « Pablo de Servigneth » – formule assez explicitement son refus de devenir un énième entrepreneur de salut :

« **Il faut faire attention aux gourous et aux messies et surtout ne pas leur donner d'importance !** Nous allons assister à un effondrement de nos systèmes de pensée, de la confiance en la science, des modèles politiques, à un effondrement de la figure du père, de la figure de la mère, un effondrement de l'État providence, etc. Beaucoup de gens seront fragiles et vulnérables psychologiquement » (Pablo in Commaret et Pantel, 2020 : 26, je souligne)



(Macaron et Mamère, 2020 : 126)

au maire de Grenoble : « À Grenoble, [...] il y a beaucoup de scientifiques ou d'ingénieurs au kilomètre carré. Il y a une densité très forte, et du coup, la probabilité de voir se confronter sciences et politique, elle est quand même assez élevée [...] Après on a aussi autour de Grenoble, des zones telles que le Vercors, le Trièves, la Drôme, où il y a aussi beaucoup de gens, des chercheurs – qu'ils soient au CNRS ou qu'ils soient indépendants. [...] il y a une certaine densité locale, qui est une singularité que je n'arrive pas à expliquer, [...] mais je la constate » (Entretien avec Antoine Back, 2023).

²⁵³ C'est le sens de la mention du « *prosciutto* », jambon cru italien.

Dans ces vignettes, issues de la bande dessinée reportage de Raphaëlle Macaron et Noël Mamère, l'illustratrice joue d'une iconographie faite de faisceaux lumineux et d'étoiles pour appuyer le caractère providentiel et quasi-christique de Pablo Servigne. Celle-ci est rompue par la négation de ce dernier : « Je ne suis pas un gourou ! » Plusieurs matériaux empiriques récoltés nous aident à comprendre que cette assimilation à une figure salvatrice relèverait plus des médias ou du public effondriste que des concernés. Un autre locuteur, l'essayiste Vincent Mignerot, affirme n'avoir « aucune intention prosélyte » et ne vouloir « sauver personne » de l'effondrement (Mignerot in Commaret et Pantel, 2020 : 141). En entretien, il souligne un glissement qui s'opère parfois entre la mission d'alerter et celle de sauver :

*« il y a une demande du grand public de prophètes et de messies qui sauvent juste ceux qui auront adhéré à ce récit. [...] il y a des scientifiques qui eux-mêmes ont l'impression d'être investis – mais pas tellement par eux-mêmes, mais parce que le public leur demande. [...] C'est-à-dire que **certains informateurs sur les risques se retrouvent investis d'une demande du public de les sauver**. Et donc certains refusent d'honorer cette demande et d'autres pensent qu'ils ont la capacité d'honorer cette demande. Et ils finissent par raconter n'importe quoi. »* (Entretien avec Vincent Mignerot, 2023, je souligne)

Dans une problématique plus large de salut – sur laquelle je reviendrai –, les locuteurs et locutrices étudiés se montrent vigilants par rapport à de mauvaises compréhensions de leur rôle. Cette mise à distance de la figure messianique se révèle riche d'un point de vue analytique, en ce qu'elle éclaire le rapport complexe des acteurs à l'univers religieux.

Trois réactions à l'égard du « stigmat » religieux

Nous venons d'explorer trois références principales à des formes religieuses anciennes. Si certains de ces emprunts sont chargés plutôt positivement – en termes d'érudition, de sagesse, de non-conformisme, d'humour –, les références associées aux grandes traditions religieuses ou aux dérives sectaires font souvent l'objet d'un certain malaise. Cela est d'autant plus vrai lorsque ce sont les locuteurs qui se voient ramenés, par d'autres²⁵⁴, à l'univers religieux, dans une visée critique. L'anthropologue Jean Chamel signale à ce sujet que :

« Évoquer la religion à propos de l'écologie est avant tout un instrument rhétorique employé par ceux que l'on peut qualifier un peu rapidement d'"anti-écologistes". [...] La métaphore religieuse est alors abondamment employée pour donner à ses discours un caractère délibérément "obscurantiste". » (Chamel, 2018 : 33)

²⁵⁴ Que cette attribution soit réelle ou supposée.

Ainsi, l'ancien ministre Luc Ferry considère que « l'écologisme est devenu la religion du XXI^e siècle²⁵⁵ » et l'essayiste Christian Gerondeau, dans son ouvrage *La religion écologiste* (2019), entend faire la part des choses entre la « réalité » et la « fiction » qui entourent le changement climatique.

À la lumière des exemples qui précèdent et qui suivront, j'observe une stigmatisation des écologistes par le religieux, particulièrement forte chez les franges les plus catastrophistes de l'écologie politique. Un « stigmat » désigne, dans la sociologie goffmanienne, « un attribut qui jette un discrédit profond » (Goffman, 1975 : 13). Goffman met aussitôt en garde : « il faut bien voir qu'en réalité c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler » (Goffman, 1975 : 13). S'il y a stigmat, ce n'est pas que l'écologie est intrinsèquement religieuse²⁵⁶, mais que dans ses interactions avec l'extérieur, l'écologie souffre d'une telle stéréotypie. Le religieux n'est pas stigmatisant en soi, mais il le devient pour des acteurs qui revendiquent sans relâche une scientificité et espèrent être perçus comme sensés et crédibles. Si ce n'est pas une difformité physique qui est pointée du doigt, ni une pratique socialement considérée comme déviante, les détracteurs de l'écologie s'attachent à opposer :

« une position qui se veut rationnelle, scientifique, “éclairée”, à la fois progressiste et humaniste, à des discours écologistes qui joueraient sur des “peurs” pour promouvoir un catastrophisme qui ne serait rien d'autre que la résurgence d'un “fanatisme de l'apocalypse” de nature “irrationnelle” » (Chamel, 2018 : 33-34)

Se déploie, dès lors, un important travail argumentatif, chez les écologistes étudiés, visant à sauver leur face. J'identifie trois réactions principales lorsque ces derniers s'estiment assimilés par autrui à l'univers religieux. La première réaction se traduit discursivement par différents usages de *la négation*, à l'image de cette déclaration de Pablo Servigne : « Je ne suis pas un gourou ! » (Macaron et Mamère, 2020 : 126). En voici d'autres exemples :

« Je ne suis pas dans une logique de croisé ou de sectateur, exhortant à une forme de dolorisme pour “mériter le ciel”. Non, j'appelle simplement à apprendre à “équilibrer”. (Rabhi et al., 2019 : 128, je souligne)

« La littérature prospectiviste s'est récemment enrichie d'un genre nouveau : la “collapsologie” [...] Il ne s'agit pas d'une nouvelle secte millénariste. La collapsologie n'annonce pas une énième fois la fin du monde à partir des prédictions de Nostradamus ou du calendrier Maya. Son objet est d'étudier sérieusement la manière dont la crise

²⁵⁵ LUC FERRY (30 octobre 2019), « Luc Ferry : “Ni Marx ni Jésus, Greta !” », *Le Figaro* < <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/luc-ferry-ni-marx-ni-jesus-greta-20191030> > [en ligne], page consultée le 09/03/2025.

²⁵⁶ Cette hypothèse sera cependant discutée plus tard.

environnementale pourrait brutalement détruire l'ordre humain actuel. » (Bueno, 2019 : 110-111, je souligne)

« [Au sujet du rapport Meadows] **Il ne s'agit pas de l'œuvre d'"ayatollahs de l'écologie" ou autres "khmers verts", pour reprendre les expressions introduites récemment dans le discours public [...]** Il s'agit au contraire d'industriels [...], de scientifiques, de prix Nobel, qui veulent savoir, par une approche prospective, pendant combien d'années encore le monde va pouvoir répondre à la demande de l'humanité » (Turpyn, 2021 : 19, je souligne)

« **Les épidémiologistes, tout comme les climatologues, ne sont pas des oiseaux de mauvais augure, ni des sorciers malveillants.** Ce sont des scientifiques, dont les connaissances spécifiques, ainsi qu'une solide compétence systémique, leur permettent d'identifier à l'avance les évolutions favorables au déclenchement d'épidémies et de pandémies. » (Python, 2021 : 176, je souligne)

Ces exemples appuient le caractère polyphonique de la négation, tel que mis en avant par le linguiste Henning Nølke. Pour ce dernier, l'emploi de la négation est fondamentalement polémique au sens où la négation permet de « s'opposer à un point de vue susceptible d'être soutenu par un être discursif » (Nølke 1992 : 49). Cette teneur conflictuelle s'appuie sur un jeu énonciatif où l'on fait entendre la voix de l'autre – souvent, celle de son adversaire – pour mieux le contredire :

« L'énonciateur E1 met en scène un énonciateur e1 à qui il attribue l'assertion de l'énoncé positif [...] E1 rejette comme fausse l'assertion de e1. Elle est l'outil parfait pour polémiquer avec l'autre. » (Bres, 1999 : 3-4)

À partir de l'étude d'injures, Claire Oger observe que « traité de gourou ou de shaman, tel protagoniste figurera volontiers ses adversaires en inquisiteurs et déclarera faire l'objet d'un procès en sorcellerie » (Oger, 2003 : 4). Un procédé de rectification, plus ou moins marqué, suit généralement : Pierre Rabhi n'appelle pas au dolorisme, mais à un équilibre ; Antoine Bueno estime que la collapsologie n'est pas une secte millénariste, mais un champ d'études ; pour Vadim Turpy, le Club de Rome n'est pas un rassemblement d'« *ayatollahs* », mais un regroupement de personnes sérieuses ; les épidémiologistes et les climatologues, soulignent Valentine Python, ne sont pas des sorciers, mais des scientifiques. Tout l'enjeu pour les locuteurs qui usent de la négation est de récuser le stigmate, de prévenir ou de faire suite à d'éventuels énoncés stigmatisants, de forcer le trait de ce qui serait destigmatisant – l'équilibre, la rationalité, la solidité scientifique, etc. – dans le but de corriger le fondement de la supposée déficience.

La deuxième réaction est celle du *retournement de stigmate* dont on a déjà observé quelques exemples. Plusieurs travaux, notamment d'inspiration interactionniste, insistent sur les

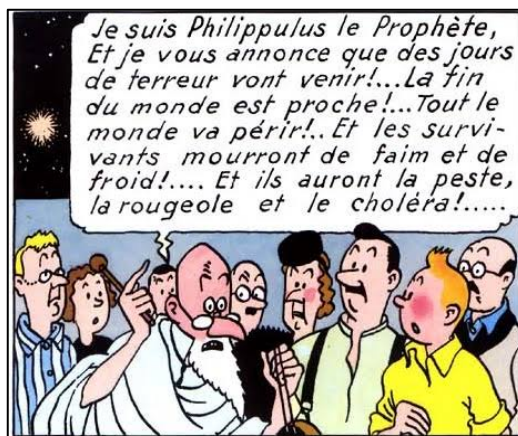
capacités de résistance des personnes et groupes stigmatisés. À la façon de l'identification à la figure de sorcière présentée plus tôt, cela peut passer par l'appropriation « des traits dénigrés pour en faire un motif de fierté » (Mercier, 2021 : en ligne). Ce retournement de stigmatisme s'apparente, dans les réflexions sur l'énonciation, à ce que Dominique Maingueneau qualifie de « stratégie de subversion », c'est-à-dire de « disqualification de [la] structure [textuelle] dans le mouvement même de son imitation » (Maingueneau 1991 : 155). Alice Krieg-Planque souligne les effets d'une telle stratégie discursive : « En reprenant à son propre compte une expression [...] qui avait été utilisée comme infamante, le [locuteur] neutralise la valeur négative du terme, et il la charge d'une coloration valorisante » (Krieg-Planque, 2017 : 22). Du point de vue des études argumentatives, ce retournement peut aussi être appréhendé par sa participation à une certaine présentation de soi : le locuteur s'appuie sur une « représentation préalable (ou tout au moins sur l'idée [qu'il s'en fait] » (Amossy [2012] 2014 : 95) et va la révéler pour tenter de la transformer. Elle s'apparente à un procédé rhétorique ancien – l'antiparastase – par lequel « un sujet tourne en sa faveur un blâme qui lui est adressé » :

« l'antiparastase engendre une subversion du discours construit sur soi par autrui. Par ce travail esthétique sur une violence subie, il devient possible d'en déplacer les affects. De la violence imposée on passe à l'empuissancement de la personne méprisée. Le mot “queer” est un cas exemplaire d'antiparastase. D'abord utilisée comme une insulte pour qualifier, de manière dégradante, les personnes LGBTIA2S+ comme étant bizarres et inquiétantes, l'expression a fini par être revendiquée par ces personnes-là mêmes. Celles-ci se sont réclamées de cette étrangeté, et ce qui était une injure est dorénavant employé comme terme parapluie désignant toute orientation sexuelle, expression ou identité de genre qui n'est pas cishétérosexuelle. » (Beaulieu-April et Roussel, 2022 : 79-80)

Voyons ce qu'il peut en être dans le présent corpus, au travers d'un exemple marquant. Yves Cochet, dans son « essai de collapsologie » *Devant l'effondrement*, écrit :

« les changements à l'intérieur des sociétés ne peuvent être que lents et longs, sauf à l'occasion de catastrophes. Ce qui va être le cas sous peu. **Cette dernière affirmation apparaît comme le message répétitif d'un millénariste azimuté**, tel le prophète Philippulus dans *L'Étoile mystérieuse*. » (Cochet, 2020 [2019] : 231, je souligne)

Figure n°20 : reproduction d'une vignette de la bande dessinée *L'Étoile mystérieuse* (Cochet, 2020 [2019] : 231)



Ce passage illustre le stigmate qui est attaché au lanceur d'alerte écologiste : un rejet social au motif de croyances teintées de religiosité, d'irrationalité, voire de démente. En amont de sa prise de parole, Yves Cochet semble conscient qu'il lui est imputé une telle stéréotypie. Plutôt que de l'ignorer, l'homme politique va s'appuyer dessus :

« **Du catastrophisme éclairé au millénarisme laïc, il n'y a qu'un pas, que je franchis.** Non parce que mon ontologie spontanée serait décliniste, dépressive ou désespérée. Mais, d'une part, parce que l'imminence de l'effondrement est une conséquence logique des constats de l'Anthropocène, et, d'autre part, parce qu'il est possible que le pessimisme actif soit plus efficace pour agir collectivement que le félicisme professé par les partis traditionnels » (Cochet, 2020 [2019] : 231, je souligne)

À l'accusation de « millénariste azimuthé » que l'on pourrait adresser à Yves Cochet, celui-ci resignifie et requalifie ce qu'un millénarisme²⁵⁷ acceptable pourrait être selon lui : un millénarisme « laïc ». Déchargés d'une substance religieuse, les traits qui dénigrent l'ancien ministre deviennent le motif d'une certaine revendication, d'un positionnement différenciant dans le jeu politique²⁵⁸.

La troisième réaction identifiée dans le corpus est *la rétorsion*, processus rhétorique qui consiste à « retourner un argument contre celui qui l'a émis » (Amossy, 2015 : 10). Avec la rétorsion, le locuteur se place « sur le terrain même de l'adversaire » : « Il combat contre lui en lui

²⁵⁷ Le terme de « millénarisme » renvoie dans la théologie chrétienne à l'idée d'un règne terrestre du Messie pour une durée de 1000 ans, tel que décrit dans l'Apocalypse de Jean, au chapitre 20. Dans une acception plus large, la notion désigne l'avènement d'un ordre social plus juste, le début d'un âge d'or. Voir à ce sujet : DESROCHE Henri (1969), *Dieux hommes. Dictionnaire des messianismes et millénarismes de l'ère chrétienne*, Paris, Mouton.

²⁵⁸ La revendication du catastrophisme comme stratégie politique est, elle aussi, quelque part, l'objet d'un retournement, d'une subversion. Voir à ce sujet : SEMAL Luc (2019), *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, Paris, Presses universitaires de France.

“arrachant” ses propres armes » (Angenot, 1982 : 219). Autrement dit, « il se sert dans sa réplique des données, des axiomes et des concepts mêmes de l’adversaire » (Angenot, 1982 : 219). Appliqués au présent corpus, différents procédés analogiques lient la société technologique, capitaliste et industrielle à des phores renvoyant au domaine du religieux, de la croyance. Comme le relève Roselyne Koren, spécialiste des études argumentatives, l’analogie « permet de penser un rapport de ressemblance, en dépit du fait que le thème et le phore appartiennent à des domaines du réel référentiel totalement hétérogènes » (Koren, 2016 : 6). La croissance, appréhendée par les locuteurs comme idéologie politique et doctrine économique, est la cible la plus courante de cette supposée dérive religieuse. Par exemple, l’intervention de la députée Delphine Batho sur la chaîne YouTube *Thinkerview* est titrée : « La religion de la croissance économique ? ». Similairement, le réalisateur Cyril Dion écrit :

« **La croissance est, pour ainsi dire, l’axiome de la religion économique moderne**, du récit dans lequel nous baignons [...] **cette croyance** se décline en architectures, qui nous ligotent encore un peu plus à l’intérieur d’un récit qui semble alors impossible à réécrire. » (Dion, 2021 : 117, je souligne)

Pour l’homme politique suisse Philippe Roch, la croissance serait à même de constituer une religion, car elle présenterait des caractéristiques ecclésiales et théologiques notamment calquées sur le christianisme :

« La relation aux **nouveaux dieux** s’exprime par des dogmes, **un catéchisme et des rituels analogues à ceux des religions traditionnelles**. Le dogme suprême est celui de la **nouvelle trinité** : croissance-consommation-compétition. » » (Roch, 2018 : 29, je souligne)

D’autres éléments connexes à la croissance sont comparés à la religion, à partir d’usages proches :

« À longueur d’année, “**l’Église de la très sainte consommation**” nous enjoint à vénérer le **dieu Développement** et à céder au **chantage au divin Emploi**, que justifient des projets économiques et d’infrastructures tout sauf indispensables. Et **gare au blasphème de la décroissance**, cet épouvantail bien pratique qui renvoie directement à la case “Caverne éclairée à la bougie” sans passer par la case “Je réfléchis deux secondes”. » (Gancille, 2019 : 35, je souligne)

« Avoir une connaissance du monde adéquate à son propre concept semble nécessaire pour ne pas retomber dans des discours théologiques, chose importante du point de vue des États notamment, et ce d’autant plus quand ils se disent laïques (vaste blague quand on suit le dogme et **les préceptes du dieu Économie formulés par ses prédicateurs et autres églises formées par la troïka** [FMI, BCE, par exemple]) » (Turpyn, 2021 : 63, je souligne)

« Comme je l'évoquais, **la technologie est devenue pour certains une nouvelle religion**, peut-être même la plus grande religion de notre époque. Il suffit de regarder **le nombre de fidèles** dont elle dispose et comment **les gens se prosternent** devant leurs téléphones ! » (Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 67, je souligne)

Tableau n°4 – analogies religieuses issues du corpus pour discréditer certains axiomes contemporains

<i>Thèmes</i>
La croissance
Le progrès
Le développement
La consommation
Le capitalisme
Le libéralisme
La technique, la technologie
Le transhumanisme
La science, le scientisme
<i>Phores</i>
Religion
Mythe
Dieu
Idole
Foi
Croyance
Dogme
Église
Culte
Théologie
Prédication
Évangélisation

Un siècle après Walter Benjamin qui identifiait le « capitalisme comme religion »²⁵⁹ et quelques décennies après François Mitterrand qui décrivaient l'argent comme une « idole sanglante » (Labbé, 1983 : 133), les intellectuels étudiés semblent adhérer à une vision stigmatisante de la référence religieuse, en témoignent leurs critiques de certains axiomes contemporains.

En conclusion de cette première partie, on peut souligner l'existence d'un stigmate qui explique, dans une certaine mesure, l'importance des références religieuses dans le corpus. La référence à des formes religieuses serait un passage obligé, au sens où une certaine stéréotypie pèse dans l'interaction des personnalités étudiées avec leurs allocutaires²⁶⁰. Cela étant dit, on constate au milieu de références religieuses chargées négativement, quelques exemples d'appropriation de figures et de récits, et qui – sous un mode plus positif – participent à un travail argumentatif et

²⁵⁹ Je fais ici référence à son ouvrage écrit en 1921 et publié à titre posthume : *Le capitalisme comme religion*.

²⁶⁰ S'en détacher nécessiterait donc d'y recourir, inévitablement.

de présentation de soi. L'analyse des usages de la référence religieuse en écologie est à poursuivre, mais nécessite une clarification contextuelle préalable.

2) Devenir du religieux en Europe francophone

Pour comprendre pleinement les trois réactions identifiées, une mise en perspective de la place accordée à la religion en Europe francophone, de nos jours, apparaît comme nécessaire. Elle ouvre à un ensemble de débats qui traversent les travaux traitant de près ou de loin au devenir du religieux dans le monde occidental. Le politiste Philippe Portier et le sociologue des religions Jean-Paul Willaime identifient trois grands paradigmes à ce sujet : celui de la *sécularisation* – envisagée dans son expression la plus classique de déclin du religieux –, celui du *réenchantement* appuyant la permanence – voire le regain – du religieux, et celui de la *post-sécularisation*, sorte de troisième voie affirmant une recomposition du religieux. Si je n'ambitionne pas ici de trancher cette question, ces paradigmes fournissent à leur façon des éléments de compréhension des discours étudiés.

Entreprises de réenchantement d'un monde (fortement) sécularisé

À partir du contexte européen, la sécularisation peut être définie – dans une acception classique – comme :

« une mutation socioculturelle globale se traduisant par un amenuisement du rôle institutionnel et culturel de la religion lié, chez les individus, à une baisse de l'appartenance religieuse institutionnelle et des pratiques qui y sont associées [...] Le paradigme [de la sécularisation] identifie ainsi un processus selon lequel la religion perdrait beaucoup de son pouvoir social : alors qu'elle constituait un cadre englobant la société et signifiait le sens dernier de son ordre, alors que ses croyances et son langage imprégnaient profondément la vie quotidienne des individus, elle deviendrait un secteur parmi d'autres de la vie sociale, voire un monde de plus en plus étranger pour un nombre croissant de personnes » (Willaime, 2006 : 766)

Dans un ouvrage très fouillé, le philosophe Charles Taylor souligne que « la présomption d'incroyance est [...] devenue dominante dans un nombre toujours plus grand [d']environnements, pour ne pas dire hégémonique dans certains domaines très importants, tels que, par exemple, la vie intellectuelle et universitaire » (Taylor, 2011 : 32). Une telle observation peut aider à comprendre la tendance du rejet du religieux chez les locuteurs étudiés : il semblerait que ces intellectuels évoluent, en grande partie, dans un champ méfiant à l'égard de la religion. Au niveau de la France, Philippe Portier et Jean-Paul Willaime identifient trois tendances dans les enquêtes quantitatives relatives à l'appartenance religieuse : une baisse importante de l'identification au catholicisme, une importante croissance des personnes se

déclarant « sans religion » et une identification croissante à d'autres religions (Portier et Willaime, 2021). De telles observations peuvent être étendues à la Belgique : pays « de tradition catholique [au] niveau approximatif de sécularisation » (Bréchon, 2008 : 25), marqué par un déclin des pratiques religieuses, notamment catholiques (Dobbelaere, 2008 : 182). Si le protestantisme est nettement plus représenté en Suisse qu'il ne l'est en France et en Belgique, la catholicisme reste la première appartenance religieuse déclarée en Romandie (Office fédéral de la statistique, 2023)²⁶¹. Cela conduit les sociologues des religions Jörg Stolz et Jeremy Senn à reconnaître que « du point de vue religieux, la Suisse n'est pas un "cas particulier" » et que « la sécularisation des cohortes se produit également en Suisse » (Stolz et Senn, 2021 : 4 ; 10).

Ces convergences ne doivent toutefois pas gommer des différences notables. Au sein des trois pays retenus, l'histoire et l'organisation des cultes ne sont pas les mêmes : tandis que la laïcité est de mise en France, la Belgique opte pour un régime de séparation souple et le choix est laissé aux cantons en Suisse²⁶². Ces différences structurelles peuvent être perçues comme le signe d'une plus grande ouverture au fait religieux et spirituel dans ces deux derniers pays. Cela est souligné par un enquêteur belge, au sujet d'un cas de vigilance sectaire prenant pour objet un programme éducatif :

*« Je suis presque en train de me justifier de trucs dont en Belgique on ne doit pas se justifier, mais dont on doit se justifier en France. En Belgique, on n'a pas de [Miviludes], on n'a pas d'institution aussi... aussi parano là-dessus. [...] on découvre **des peurs "laïcades" [...] qui, pour nous, ici, vu de Belgique, sont quand même un peu difficilement compréhensibles. Et vu de Suisse aussi** »* (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

Si la laïcité ou la sécularisation sont assez souvent jugées positivement par les enquêtés²⁶³, une conséquence de la sécularisation apparaît comme vivement critiquée : le rapport au monde naturel. En suivant la terminologie introduite par Max Weber, Charles Taylor souligne que le monde prémoderne est un monde « enchanté » :

« Le monde dans sa dimension naturelle, lequel s'inscrivait parfaitement dans le cosmos tel qu'il était alors conçu, attestait une intention et une action divines. [...] Dans une perspective qui paraît moins évidente aujourd'hui, les phénomènes naturels extrêmes comme la tempête, la sécheresse, les inondations ou les fléaux, de même que les années d'extraordinaire abondance

²⁶¹ Cela fournit une explication au fait que, parmi les personnalités Suisses rencontrées dans le cadre de cette recherche, une majorité décrivait une socialisation catholique, et non protestante.

²⁶² Parmi les sept cantons francophones concernés par mon étude, seuls deux ont fait le choix d'être laïcs (celui de Genève et celui de Neuchâtel). Ils constituent les seules exceptions à l'échelle de la Suisse entière, ce qui peut laisser supposer des influences françaises en la matière.

²⁶³ Ainsi, l'universitaire suisse Dominique Bourg souligne en entretien : « *Pour moi, la laïcité c'est fondamental. Là, il ne faut pas compter sur moi pour un retour à la chrétienté. Non, non* » (Entretien avec Dominique Bourg, 2023).

ou fertilité, étaient considérés comme des actes divins [...] En ce sens, le monde dans lequel vivaient nos ancêtres, qui est un monde d'esprits (*spirits*), de démons et de force morale, est un monde enchanté. » (Taylor, 2011 : 53-54)

La Modernité – que Taylor associe, notamment, à la Réforme protestante et à l'émergence de la science mécanique – aboutirait à un changement de regard, de l'être humain sur son environnement :

« la science a permis, en participant au désenchantement de l'univers, d'ouvrir la voie à l'humanisme exclusif. Pour ce faire, il fallait disposer d'une nouvelle représentation du moi et de sa place dans le cosmos : non plus une place ouverte, poreuse et instable au milieu d'un monde d'esprits et de forces diverses, mais une place que je voudrais dire "isolée" » (Taylor, 2011 : 57)

Une telle vision du cosmos – utilitariste, anthropocentrée, dualiste – qui concevrait la nature comme inerte, et de laquelle on pourrait s'extraire pour agir en tant qu'individu isolé, autonome et indépendant, est rejetée en bloc par les acteurs étudiés :

« Nous ne savons plus regarder la Terre Mère. Nos ancêtres avaient sanctuarisé cette terre réellement mère et sacrée. C'est fini : aujourd'hui, **cette terre n'est plus qu'un sol, elle est réduite à une opportunité d'argent** pour ceux qui l'exploitent. » (Rabhi in Morin et al., 2021 : 63, je souligne)

« L'enjeu est politique, philosophique, économique, poétique, écologique, éthique et, en un sens, cosmologique. Nous pouvons tout perdre ou **gagner un réel réenchanté**. N'ayons pas peur d'une véritable révolution, rien ne serait plus irrationnel et suicidaire que la poursuite à l'identique d'un être-au-monde qui, manifestement, nie le monde. [...] il est vital de **réenchanter un tout autre "habiter l'espace"** qui ne renie ni les savoirs ancestraux ni les découvertes scientifiques. » (Barrau, 2020 [2019] : 94 ; 205, je souligne)

« ce n'est pas une histoire de croyances, c'est une histoire de posture [...] [Pour] apaiser le caractère triste des nouvelles rationnelles que l'on ingurgite tous les jours [...] [on peut] aller se réfugier [...], dans une forme d'onirisme, de rapport aux vivants et à la vie. [...] la Terre tourne, le soleil apparaît chaque jour, la lune se lève la nuit, les marées sont là, les saisons passent. C'est quand même assez magique. Et **dans cette magie, chacun peut s'apaiser**. » (Entretien avec Laure Noualhat, 2023, je souligne)

L'engagement écologiste, tel qu'on l'envisage ici, peut être analysé comme une entreprise de réenchantement du monde, en réaction à une certaine conception de la Modernité. Elle vise à ressaisir le caractère sacré d'un monde vivant, interdépendant. Cette entreprise se donne à voir dans *Des arbres qui marchent*, une web-série belge commandée par le « Mouvement pour un Monde Meilleur », une association catholique d'inspiration ignacienne :

« les spiritualités animistes qui reviennent à la mode [...] voient le sacré et **la présence du divin et du sacré dans les éléments de la nature**. Si elle est sacrée, on coupe pas un arbre.

La valeur monétaire de l'arbre ne prime pas sur sa sacralité » (Luyckx in Des arbres qui marchent, 2021, je souligne)

*« Pour pouvoir exploiter, tu dois "chosifier". Sinon, tu peux pas exploiter. Enfin, tu vois... **Si les choses sont sacrées, tu peux pas les exploiter.** Et donc, pour sortir de la manière dont on traite le monde, le "monde", tu vois ? Comme s'il était... Ça demande un gros travail de reconnexion, en fait. » (Wauters in Des arbres qui marchent, 2021, je souligne)*

*« Donc, tout l'enjeu, ça va être **de redonner une âme à la nature.** Ça va être **de retrouver cette sacralité de la création.** Et là, les traditions spirituelles ont beaucoup à nous apporter et sont même essentielles pour opérer ce changement de regard, ce changement de paradigme. » (Egger in Des arbres qui marchent, 2021, je souligne)*

Si je vais revenir plus en détail sur la question du rapport au vivant dans le chapitre n°5, la référence de Michel Maxime Egger aux « *traditions spirituelles* », dans le dernier extrait, appelle à une clarification du périmètre de la religion et de celui de la spiritualité.

Saisir une religiosité « vagabonde »

L'un des paradigmes concernant le devenir du religieux invite à penser les recompositions du religieux dans « l'après » sécularisation. Les auteurs qui s'en revendiquent partent du postulat suivant :

« les sociétés n'ont pas renoncé au vaste mouvement de dissociation d'avec le récit religieux qui les [marque] depuis l'âge classique. Mais par une sorte de réaction face à l'expansion de la rationalité instrumentale et d'une sécularité qui risque de "dérailler", elles redécouvrent l'importance des sources culturelles, y compris religieuses, pour alimenter la solidarité civique et l'universalisme. » (Portier et Willaime, 2021 : 297)

Une telle réaction s'observe dans le corpus, dans lequel les grandes valeurs de la Modernité – comme le rationalisme, l'individualisme, le progressisme – sont régulièrement pointées du doigt pour leur responsabilité dans la « crise » écologique. Le recours aux sources religieuses n'y vient pas tant « alimenter la solidarité civique et l'universalisme », mais apparaît comme une ressource pour penser la finitude humaine ou pour aider à agir dans un monde de plus en plus hostile à la vie. Toutefois, dans cette compréhension de la sécularisation, ces ressources anciennes sont à relativiser, pluraliser, complexifier :

« le religieux n'a plus aujourd'hui la puissance performative qui était la sienne dans les sociétés traditionnelles : hier, la croyance, en situation juridique de monopole, saturait l'univers social de ses normes ; aujourd'hui, la croyance n'est qu'une option parmi d'autres [...] Plus de sécularité n'entraîne pas moins de religion, mais du religieux autrement. La sécularisation, en s'étendant toujours davantage, transforme les façons d'être religieux ou de ne pas l'être. [...] Il n'en résulte aucune disparition, mais une religiosité vagabonde en recherche de stabilisation tant sémantique que communautaire. » (Portier et Willaime, 2021 : 297-298)

Cette « religiosité vagabonde » peut prendre la forme d'un renouveau d'intérêt pour des formes supposément areligieuses de l'expérience spirituelle. Cela semble assez bien décrire ce qui s'observe dans cette recherche. Lorsque la « spiritualité » et le « sacré » y sont évoqués, ces notions sont presque systématiquement posées en opposition à la « religion » :

« Quoi qu'il en soit sur ce qui est et adviendra après cette vie, de la foi que nous avons ou pas à ce sujet, notre inextirpable appétence pour l'infini et la plénitude est consubstantielle à un autre besoin ancré aux profondeurs de l'humain : **le besoin de sacré. Non pas, je le précise, de "religieux" au sens dénaturé et contemporain du terme** » (Clapier, 2021 : 213, je souligne)

« **il convient en premier lieu de distinguer religion et spiritualité**, parce que nous allons désigner avec la spiritualité une réalité plus fondamentale et universelle [...] L'un des traits de notre époque est [...] une forme d'autonomisation de la spiritualité par rapport aux religions instituées. Il est en effet des spiritualités sans religion, parfois même antireligieuses, ou tout simplement athées. » (Bourg, 2018 : 47-48, je souligne)

« Cela permettrait en outre de commencer à répondre à **l'angle mort du "spirituel" en politique – non dans son sens religieux, conventionnellement adopté en Occident**, mais comme exploration entre l'intériorité et l'extériorité, et mise en rapport de soi à un tout plus grand. Une sorte de chemin intérieur fertile qui favorise le passage à l'action. » (Morel Darleux, 2019 : 70, je souligne)

« Dans notre perspective, **le terme "spiritualité"** ne renvoie pas à une entité métaphysique et **ne peut donc se confondre avec le phénomène de la religion.** » (Hétier, 2021 : 64, je souligne)

Comprendre ce travail de distanciation vis-à-vis de la religion – marqué dans ces exemples par les négations : « ne pas... », « ne peut... », « non pas... », etc. – nécessite d'en préciser la nature. Définir une telle notion apparaît être une entreprise risquée, tant elle fait l'objet de luttes définitionnelles : « la tradition sociologique n'a jamais réussi à produire une conceptualisation à peu près admise et partagée de la religion » (Caillé, 2003 : 6). Je retiens comme point de départ la définition proposée par Charles Taylor, qui permet de considérer la distinction chère aux enquêtés²⁶⁴ entre le substantif « religion » et des termes connexes tels que « spiritualité » ou « sacré » :

« Dans la perspective retenue ici, la "religion" peut donc être définie en termes de transcendance. Le fait de croire en quelque agence (*agency*) ou pouvoir transcendant l'ordre immanent est en effet une caractéristique cruciale de la "religion", comme l'ont montré les théories de la sécularisation. C'est notre relation à un Dieu transcendant qui n'est plus au centre de la vie sociale [...] ; c'est le déclin de la foi en ce Dieu qu'étudient ces théories » (Taylor, 2011 : 45)

²⁶⁴ Et à une partie de la communauté scientifique.

Dès lors, comment appréhender l'engouement des enquêtés pour ce qui touche au spirituel et au sacré ? Une fois la conception d'un Dieu transcendant évacuée, seraient-ils hors de portée ce qu'ils estiment être les « écueils » de la religion, à commencer par le recours à des autorités normatives ? Parviendraient-ils à vivre leur spiritualité de façon détachée – d'institutions, de membres du clergé, de figures charismatiques ?

Parmi les quelques travaux en sciences de l'information et de la communication qui ouvrent le débat, l'article de Stéphane Dufour et Jean-Jacques Boutaud souligne qu'il appartient à cette discipline de :

« franchir cette enceinte anciennement réservée aux religions et d'y porter [son] regard pour observer, au-delà ou en deçà des mouvements de sécularisation, comment le sacré se métamorphose pour prendre de nouvelles formes signifiantes, des traits figuratifs pour se matérialiser et entrer dans l'espace de la communication » (Dufour et Boutaud, 2013 : 10-11)

De telles considérations font écho à ce que nous venons de voir : les écologistes étudiés entendent se ressaisir du caractère sacré d'un monde vivant et interdépendant, sans nécessairement le faire depuis les religions instituées. En tant qu'analyste de ces discours, il s'agit bien là de voir « comment le sacré se métamorphose » (Dufour et Boutaud, 2013 : 10). Pour ces deux auteurs, cette métamorphose serait notamment à appréhender dans la quête d'autonomie du sacré vis-à-vis de la religion : « Loin de se réserver l'exclusivité du sacré, la religion n'en est que le bras administratif, le système de codification qui le définit et le gère dans des circonstances historiques et spatiales bien déterminées » (Dufour et Boutaud, 2013 : 9).

Dans la présente enquête, les termes « sacré » et « spiritualité » sont souvent convoqués conjointement. La première notion sert généralement à caractériser l'essence du monde vivant. La spiritualité, elle, se rapporte à la relation à construire avec ce monde. Dans la web-série *Des arbres qui marchent*, l'une des contributrices s'interroge sur la possibilité d'une spiritualité autonome de la religion :

« Bon, il y a aussi beaucoup de gens qui mettent en opposition "religion" et "spiritualité". Alors, au fond, c'est de nouveau un peu "religion" comme repoussoir. Ce qu'ils mettent dans "religion", c'est un peu la coquille institutionnelle. Et dans "spiritualité", la sève vivante. [...] **Est-ce qu'on peut, purement et simplement, penser une spiritualité totalement libérée – quelque part – de son carcan institutionnel, [...] avec tout ce que ça comporte de rigidités et aussi de biais ?** On pourrait dire que chaque religion est un récipient teinté et qu'on n'a jamais, finalement, accès à la transparence du contenu. Et que donc avoir un récipient, c'est aussi se limiter, c'est endosser un biais. Mais est-ce qu'on peut se passer du biais ? » (Luyckx in *Des arbres qui marchent*, 2021, je souligne)

Cette interrogation nourrit la mienne : quelle est la solidité empirique du postulat d'une spiritualité affranchie de la religion ? Le sociologue de la religion Yannick Fer relève un certain idéalisme dans le paradigme post-séculariste :

« une bonne partie de la littérature scientifique tient la “spiritualité” comme une forme idéale-typique de la “nouvelle religion” des sociétés contemporaines. En contrepoint du déclin de la religion au sens classique (qui alimente la thèse de la sécularisation), une “révolution” spirituelle serait en cours dans les sociétés euro-américaines [...]. Pour ces auteurs, la “religion” était organisée autour d'appartenances formelles et d'autorités institutionnelles encadrant les pratiques individuelles ; la “spiritualité” marque au contraire l'avènement d'un individu autonome, émancipé de toute autorité » (Fer in Wood, 2021 : 15)

L'ouvrage ici préfacé – celui du sociologue Matthew Wood, basé notamment sur des enquêtes ethnographiques dans les milieux dits « *New Age* » – invite à relativiser le constat d'une spiritualité émancipée de toute autorité. Pour cet auteur, il ne s'agit pas tant d'une disparition des autorités religieuses, que d'un affaiblissement des autorités religieuses structurantes :

« Les contextes non structurants, dès lors, ne se distinguent pas des contextes structurants par un quelconque triomphe de la subjectivité [...], mais par la présence d'autorités multiples se relativisant l'une l'autre. Cette situation de non-structuration, cependant, n'existait pas de façon abstraite et isolée du reste de la société. La majorité des personnes rencontrées dans le réseau avaient grandi dans des milieux chrétiens se rendant à l'église et ils considéraient leurs activités actuelles comme étant reliées, du point de vue biographique, aux pratiques religieuses de leur jeunesse. [...] *Les régions non structurantes du champ religieux ne reposent donc pas sur la disparition pure et simple de l'autorité religieuse, mais sur sa relativisation*, une situation qui doit être reliée aux changements sociaux ayant lieu au sein de ce champ, et de manière concomitante aux attitudes ambivalentes dont les participants faisaient preuve envers l'autorité. Ceux qui se situent dans les régions non structurantes du champ religieux peuvent être décrits comme ayant vécu un certain degré de sécularisation personnelle, au cours de laquelle les autorités religieuses structurantes se sont considérablement affaiblies dans leurs vies, sans pour autant conduire à la perte de tout sentiment religieux » (Wood, 2021 : 100 ; 110, je souligne)

À plusieurs égards, les discours de l'effondrement ne peuvent être appréhendés comme parfaitement autonomes d'autorités religieuses, détachés « du référentiel religieux en surplomb » (Dufour et Boutaud, 2013 : 13). Certes, les locuteurs qui les tiennent expérimentent souvent une spiritualité créative, « vagabonde », déchargée de l'idée d'un culte à adresser à un Dieu transcendant. Mais leur primosocialisation religieuse est là aussi souvent vécue au sein de religions instituées. Parmi les personnes interrogées en entretien, plusieurs – principalement des hommes – décrivent une socialisation chrétienne, notamment catholique. D'un profil à l'autre, cette éducation est présentée de façon plus ou moins structurante :

« **j'ai été élevé chrétien.** Mais comme la plupart des laïcs, comme certains laïcs, **j'ai abandonné la foi, comme on disait jadis, vers douze ans.** Disons, après ma première communion, comme on dit chez les cathos. » (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

« mon histoire avec les religions, elle est très conflictuelle, et assez pauvre. J'ai pas appris l'histoire des religions, j'ai refusé ça. **J'ai vraiment eu les bases catholiques, mais c'était vraiment très désagréable** quand j'étais petit. Et donc moi j'ai grandi dans le rejet des religions et de la spiritualité. À partir de ça, effectivement, c'est la question écologique qui m'a remis dedans » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)

« **mes parents ont tous les deux une éducation catholique. Ils nous l'ont très vite diluée pour nous.** Donc on l'a eue quand même quand on était enfant, mais vraiment jeune. Et puis à un moment donné, ils ont vraiment lâché... Voilà, moi j'allais pas à la messe quand j'étais petit. J'allais à la messe aux enterrements et quand j'allais dans la famille de ma grand-mère » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

« Moi, j'ai aussi une éducation avec des valeurs. Comme beaucoup de gens en Europe, **une éducation chrétienne** où il y a une culture dans la famille, etc. Après, moi, **je ne me définirais pas comme croyant ou chrétien ni quoi que ce soit.** Mais j'ai... on va dire cet arsenal... comment dire ? Cette "boîte à outils éthique" : l'engagement, la politique, la fonction publique. Voilà. Essayer de faire des choses bien dans sa vie, quand même. » (Entretien avec Cédric Chevalier, 2023, je souligne)

« Moi, **je suis chrétien.** Voilà, **ça fait partie de ma socialisation familiale,** etc. Et ça fait vraiment partie de ma foi. [...] Bon, par contre, c'est pas suffisant pour nourrir ma vie. [...] Je ne peux pas juste me contenter d'une activité intérieure, spirituelle. Non. Moi je suis bâti autour de l'action » (Entretien avec Nathanaël Wallenhorst, 2023, je souligne)

Cette proximité – au moins familiale – avec le christianisme était déjà observée dans l'étude menée par Jean Chamel²⁶⁵. Il ne s'agit pas de généraliser cette filiation ici, résiduelle et non exclusive. Certains enquêtés sont issus de familles athées, juives, musulmanes, etc. Néanmoins, l'appel à s'abstraire d'une vision monothéiste ou centrée sur les religions instituées risquerait, par cette abstraction, de nous faire passer à côté d'une partie de ce qui se joue dans le discours des acteurs. Ces enquêtés tentent, comme ils et elles le peuvent, de figurer l'inédit à partir des représentations existantes, *c'est-à-dire existantes à leurs yeux et, éventuellement, à ceux de leurs allocutaires*. À partir de l'analyse d'un corpus de discours politiques, Dominique Labbé soulignait que : « [les locuteurs] choisissent généralement leurs images dans les domaines qui leur sont familiers, qu'ils aiment ou qui les obsèdent. C'est une sorte de réflexe : on joue avec les mots que l'on connaît bien et par là même on se dévoile » (Labbé, 1983 : 113). L'expérience spirituelle décrite dans les discours étudiés cohabite, comme nous le voyons dans ce chapitre, avec diverses références à des textes « sacrés » issus des religions instituées. Dès lors, si

²⁶⁵ Elle constituait l'un des quatre pôles de l'écologie « relationnelle » identifiés par l'anthropologue : le pôle chrétien, le pôle éco-spirituel, le pôle effondriste et le pôle des scientifiques du climat (Chamel, 2018 : 70-71).

« métamorphose » il y a, elle ne peut être envisagée uniquement sous l'angle de la nouveauté, de l'affranchissement, mais plutôt sous celui de la transformation, du déplacement et parfois du renouvellement du religieux.

L'écologie, une religiosité séculière ?

Comment expliquer la rémanence de codes et d'expériences religieuses, y compris chez des personnes qui affirment s'être écartées de la religion ? Parmi les transformations induites par le processus de sécularisation, un vaste pan de la littérature s'attache à mettre en évidence les dynamiques de déplacement, de transfert du phénomène religieux, à des objets initialement considérés comme profanes. Ces objets peuvent relever du politique²⁶⁶ mais aussi du quotidien. Dans une approche qui n'est pas sans rappeler la définition la politisation donnée par Jacques Lagroye²⁶⁷, plusieurs travaux s'intéressent à la traduction « en termes religieux des activités de la vie quotidienne (jardinage, sport, spectacles, etc.) dans lesquelles pourrait se loger du sacré » (Dufour et Boutaud, 2013 : 11-12). Ainsi, l'anthropologue Albert Piette propose de parler de « religiosité séculière » pour qualifier le « religieux hors religion et, plus particulièrement, la présence de traits religieux dans les activités séculières comme la politique, le sport, la science » (Piette, 1994 : 571).

Parmi les prétendants au « religieux hors religion », l'écologie est régulièrement convoquée (Hervieu-Léger, 1994 ; Chamel, 2018 ; Flipo, 2023). Danièle Hervieu-Léger investit dès le début des années 1980 la question du « retour de la religion dans le monde moderne » (Léger, 1982a : 56). De façon assez critique, elle fait le constat suivant :

« Une tendance se développe [...] à tenir pour acquise l'existence d'une dimension religieuse latente dans la plupart des mouvements, courants de pensée et groupes dits "alternatifs", et tout spécialement dans ceux qui se sont développés sur les débris de l'utopie politique des années 70. » (Léger, 1982a : 56)

Les perspectives eschatologiques de ces groupes séculiers retiennent l'attention de la sociologue, tandis que d'autres travaux – comme ceux de l'universitaire Bron Taylor – abordent le retour à la religion par le prisme du rapport à la nature (Taylor, 2009). Dans cette dernière

²⁶⁶ C'est l'une des thèses de Carl Schmitt, philosophe un temps nazi, que « tous les concepts prégnants de la théorie moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés » (Schmitt, 1988 : 46).

²⁶⁷ À savoir le « processus de requalification des activités sociales les plus diverses, requalification qui résulte d'un accord pratique entre des agents sociaux enclins, pour de multiples raisons, à transgresser ou à remettre en cause la différenciation des espaces d'activité » (Lagroye, 2003 : 360-361).

perspective, l'écologie se rapprocherait des religions qui, comme le rappelle la philosophe Catherine Larrère :

« sont des ensembles de croyances et de rituels qui ne concernent pas seulement les relations entre les hommes et avec leur(s) dieu(x), mais incluent une vision complète du monde, comprenant généralement une cosmologie, situant l'homme dans la nature et lui assignant certains comportements (et/ou lui en interdisant d'autres). » (Larrère, 2020 : 193)

Si cette potentielle part « religieuse » de l'écologie est souvent récusée par des acteurs qui insistent sur la dimension scientifique ou politique de leur discours²⁶⁸, plusieurs reconnaissent la teneur spirituelle d'un courant qui confronte celle ou celui qui l'embrasse à des questions d'ordre existentiel. C'est le cas de la femme politique suisse Valentine Python, qui écrit dans *Une climatologue au Parlement* :

« l'écologie doit assumer cette double identité, qui se résume également, entre explication scientifique du monde et création du nouveau mythe idéologique et spirituel d'une humanité en crise. [...] Nous avons besoin de réponses, que nous trouvons tout autant dans l'édifice de la connaissance et du savoir, que dans nos croyances et notre besoin de spiritualité. [...] Comment (ré)-insuffler à chacun de nous cette infinie reconnaissance envers cet incroyable hasard cosmique qui a permis la création de notre maison commune et de tous ses habitants qui composent notre grande famille du Vivant ? Comment apprendre enfin à l'habiter intelligemment dans le respect de nos colocataires ? Plus que jamais nous voilà contraints à nous aimer les uns les autres, condamnés à créer les conditions de notre propre salut, convaincus de notre insignifiance face à l'immensité de l'univers » (Python, 2021 : 309-310, je souligne)

Comme nous commençons à le percevoir, les relations entre écologie et religieux peuvent être appréhendées de multiples et complexes façons : par des circulations qui lient des écrits fondateurs de l'écologie politique à des textes sacrés, par la primosocialisation de nombre d'écologistes dans les religions instituées, par une série de réflexions et de pratiques « éco-spirituelles », etc. Apparaît à ce stade de ma recherche un besoin de clarification : quel bagage théorique est susceptible de décrire et d'éprouver ce rapprochement ? Deux pistes issues de deux pôles des sciences humaines et sociales retiennent mon attention.

Penser le lien au religieux par la « formation discursive » et « l'affinité élective »

Affichant l'ambition de me positionner, dès le début de ma thèse, en analyse du discours, il a été assez évident que les échos de discours religieux dans les discours de l'effondrement

²⁶⁸ Pour Noël Mamère, par exemple : « L'écologie n'a jamais été une religion à laquelle on se convertit : c'est un projet politique. Pourtant, on ne compte plus les commentaires de journalistes parlant de telle ou telle personnalité qui se serait "convertie" à l'écologie ! Une telle approche faisant passer l'écologie pour une religion et ses militants pour des croyants qui auraient eu la révélation est aussi perverse que dangereuse » (Mamère, 2020 : 155).

s'apparentaient au déjà-dit, à un extérieur discursif qui précède l'énoncé en train de se dire. Le théoricien du « dialogisme », Mikhaïl Bakhtine, en usant lui aussi d'un emprunt religieux, soulignait poétiquement que :

« L'orientation dialogique est, bien entendu, un phénomène caractéristique de tout discours. C'est la visée naturelle de tout discours vivant. Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet, et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense. Seul l'Adam mythique, abordant avec le premier discours un monde vierge et encore non dit, le solitaire Adam, pouvait vraiment éviter absolument cette réorientation mutuelle par rapport au discours d'autrui. » (Bakhtine cité par Todorov, 1981 : 98)

Cette conception dialogique du discours se révélait éclairante, mais insatisfaisante dans la mesure où elle apparaissait constitutive de tout discours. De ce fait, elle se montrait incapable de décrire à elle seule les spécificités observées dans le corpus. Tout l'enjeu était – et est toujours – de caractériser ce que je perçois comme un *passage obligé au religieux – et notamment à l'apocalyptisme – lorsque l'on évoque l'effondrement* dans le contexte eurofrancophone des années 2010 et 2020. Dans une volonté de préciser un certain déterminisme qui pèse sur les discours étudiés – malgré des efforts pour s'en extraire –, j'en suis venu à m'intéresser à la notion de « formation discursive », sur laquelle je pouvais difficilement faire l'impasse en tant que doctorant en analyse du discours.

Le concept n'est pas issu, au départ, de ce champ, ni même de la linguistique. Il apparaît sous la plume de Michel Foucault. En 1969, le philosophe affiche dans *L'Archéologie du savoir* l'ambition de déceler les régularités qui se donnent à voir dans des énoncés dispersés :

« Dans le cas où on pourrait décrire, entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciation, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations), *on dira, par convention, qu'on a affaire à une formation discursive*, – évitant ainsi des mots trop lourds de conditions et de conséquences, inadéquats d'ailleurs pour désigner une pareille dispersion, comme “science”, ou “idéologie”, ou “théorie”, ou “domaine d'objectivité” » (Foucault, 2008a : 56-57, je souligne)

Dans une « vaste et féconde interrogation sur les conditions, historiques et discursives, dans lesquelles se constituent les systèmes de savoir » (Courtine, 1981 : 33), l'entreprise foucauldienne tente de qualifier ce qui pourrait être un « ensemble d'énoncés socio-historiquement circonscrit que l'on peut rapporter à une identité énonciative » (Maingueneau in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 271). Claire Oger, en complément, souligne que la formation discursive foucauldienne « est étroitement articulée à un questionnement relatif au

“système de contraintes” qui définit l’énonciation légitime » (Oger, 2005 : 114), les contraintes étant alors envisagées comme :

« un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et dans l’espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d’exercice de la fonction énonciative » (Foucault, 2008a : 162)

Rapidement abandonnée par Foucault dans les années 1970, la notion, depuis, « n’a cessé de subir brouillages et transformations » (Oger, 2019 : en ligne), faisant d’elle l’objet d’une « grande instabilité » (Maingueneau in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 269). Une reprise de l’expression se doit toutefois d’être mentionnée, car décisive à la postérité de la notion : celle du linguiste Michel Pêcheux²⁶⁹, par lequel la formation discursive est « insérée dans le paradigme marxiste à connotation althussérienne » (Dumoulin, 2022 : 11) et devient « une des catégories maîtresses du cadrage théorique de l’AD » (Oger, 2019 : en ligne). Dans un article coécrit par Pêcheux, la formation discursive désigne alors « ce qui peut et doit être dit (articulé sous la forme d’une harangue, d’un sermon, d’un pamphlet, d’un exposé, d’un programme, etc.) à partir d’une position donnée dans une conjoncture donnée » (Haroche et al., 1971 : 102). Dans l’analyse qui suivra, on émettra l’hypothèse qu’une « formation discursive » religieuse configure l’énonciation effondriste. On ne peut trancher, à ce stade, sur la vraisemblance de cette piste ni même la pertinence de la catégorie de « formation discursive » pour décrire les réalités observées²⁷⁰. Néanmoins, cette catégorie fournit un point de départ intéressant, centré sur le discours et l’énonciation certes, mais en interaction avec un « feuilletage de relations dans le “système de dispersion” » (Dumoulin, 2022 : 142).

De manière parallèle à l’exploration de ce concept, cette recherche m’a permis de découvrir une autre catégorie à même d’éclairer le lien qu’entretiennent les discours étudiés aux discours religieux, d’un point de vue cette fois-ci sociologique. Il s’agit de « l’affinité élective ». La notion est popularisée par l’écrivain Johann Wolfgang von Goethe qui nomme en 1809 son roman *Die Wahlverwandschaften*, traduit en français *Les Affinités électives*. L’expression renvoie alors à « une métaphore pour désigner le mouvement passionnel par lequel un homme et une femme sont attirés l’un par l’autre – quitte à se séparer de leurs partenaires antérieurs – à partir de l’affinité intime entre leurs âmes » (Löwy, 2004 : 94). Près d’un siècle plus tard, Max Weber transforme cette métaphore érotique et romantique en un concept propice à

²⁶⁹ Notamment au travers de l’ouvrage, *Les vérités de la Palice*, paru en 1975 aux éditions François Maspero.

²⁷⁰ J’y reviendrai en conclusion.

l'analyse sociologique. Dans son ouvrage de référence *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, « l'affinité élective » décrit la relation entre des croyances religieuses – la théologie calviniste, l'ascétisme puritain – et une formation sociale, des styles de vie et des comportements économiques – tels que la discipline bourgeoise du travail. Il écrit :

« En face de l'énorme enchevêtrement d'influences réciproques entre bases matérielles, formes d'organisation sociales et politiques, teneur spirituelle des époques de Réforme, force nous est de commencer par rechercher si certaines “affinités électives” sont perceptibles entre les formes de la croyance religieuse et l'éthique professionnelle. » (Weber, 1991 : 103-104, je souligne)

« Il importe, encore une fois, de nous souvenir que ce piétisme se nuance de transitions insensibles, par rapport au comportement religieux des “saints” puritains. Si nous voulions tirer, provisoirement du moins, une conséquence pratique de la différence constatée, nous pourrions avancer que les vertus cultivées par le piétisme étaient davantage celles du fonctionnaire, de l'employé, de l'ouvrier, du travailleur à domicile, “fidèles” à leur besogne [...] Par comparaison apparaît l'affinité élective du calvinisme pour le dur légalisme de l'entrepreneur capitaliste bourgeois » (Weber, 1991 : 164 je souligne)

Si l'expression est introduite, Max Weber ne la définit pas clairement et laisse ceux et celles qui la reprendront à sa suite « face à un éventail d'idées étonnamment contradictoires²⁷¹ » (Thomas, 1985 : 39, je traduis). Au regard de ce flou définitionnel, je retiendrai ici la définition proposée par le sociologue Michael Löwy, qui envisage l'affinité élective comme :

« le processus par lequel deux formes culturelles – religieuses, intellectuelles, politiques ou économiques – entrent, à partir de certaines analogies significatives, parentés intimes ou affinités de sens, dans un rapport d'attraction et influence réciproques, choix mutuel, convergence active et renforcement mutuel » (Löwy, 2004 : 100)

Parallèlement à l'examen de la « formation discursive », mon intention est d'explorer au fil de cette thèse la pertinence de cette seconde catégorie. Il s'agira de voir lequel de ces deux concepts pourrait être le plus concluant, à partir des matériaux empiriques récoltés et des analyses qui en seront faites. Dans le sillage des travaux de Danièle Hervieu-Léger sur les néoruraux de la fin des années 1970 et plus récemment de Cyprien Tasset sur des cadres techniques souscrivant à l'effondrissement, l'affinité élective qui retient particulièrement mon attention est celle qui lie le catastrophisme écologique à l'apocalyptisme religieux. Il convient, à présent, d'exposer de façon plus détaillée ce qui s'est révélé être la référence religieuse incontournable du corpus.

²⁷¹ En anglais : « a range of astonishingly contradictory ».

3) L'apocalypse pour penser la fin

L'apocalyptisme serait devenu « partie intégrante de la rhétorique contemporaine entourant la crise environnementale²⁷² » (Kowalewski, 2023 : XIII, je traduis). Si ces emprunts servent parfois les personnes qui déniaient la réalité de cette « crise », je propose dans ce qui suit de « prendre au sérieux le rapprochement proposé entre discours écologique et discours apocalyptique » et d'examiner ce rapprochement « dans une perspective qui, bien loin de viser à disqualifier le discours écologique au motif de son affinité avec l'apocalyptique, entreprendrait bien plutôt de saisir la rationalité qui lui est propre » (Afeissa, 2014 : XIV).

Une (dis)qualification courante en écologie

Le rapprochement entre apocalypse²⁷³ et écologie n'est pas récent : dès la seconde moitié du XX^e siècle, plusieurs précurseurs de l'écologie politique puisent dans un champ lexical eschatologique pour alerter de l'altération par l'humanité de ses propres conditions d'existence, en particulier face à la menace nucléaire. Günther Anders est probablement « celui qui se sera montré le plus sensible aux analogies entre l'Apocalypse biblique et l'apocalypse nucléaire » (Afeissa, 2014 : 136). On peut en effet lire dans l'un de ses écrits :

« nous devons considérer le moment apocalyptique, ou, plus exactement, le moment du risque d'une possible apocalypse [...] On a protesté à plusieurs reprises contre mon emploi des adjectifs “eschatologique” et “apocalyptique”. Il n'est pas convenable, m'a-t-on dit, de jouer avec des adjectifs théologiques et de conférer, en les employant de façon métaphorique, à l'exposé d'une situation n'ayant rien à voir avec la religion, un faux sérieux et un caractère faussement terrible. [...] Voici ma réponse : [...] Le danger de fin du monde qui menace aujourd'hui est le premier à être objectivement sérieux. [...] C'est aujourd'hui pour la première fois que ces termes prennent un sens sérieux et non métaphorique ; depuis l'année zéro (1945), ils désignent pour la première fois une fin réellement possible » (Anders, 2006 [1960] : 255 ; 303-304, je souligne)

Pour Anders, le risque nucléaire donnerait une consistance nouvelle à l'« apocalypse », chargeant ce terme religieux d'un réalisme inouï. Côté français, René Dumont, premier candidat à l'élection présidentielle se réclamant de l'écologie politique, reprend lui aussi la métaphore de l'apocalypse, mais cette fois à l'aune des conséquences déjà observables. L'apocalypse n'est plus un risque, mais une réalité environnante, déjà perceptible :

²⁷² En anglais : « *apocalypticism has become part and parcel of contemporary rhetoric surrounding the environmental crisis* ».

²⁷³ Lorsque le terme est écrit en minuscule, je me réfère à l'apocalypse dans son sens générique. L'usage de la majuscule sera réservé à l'Apocalypse de Jean.

*« Nous, les écologistes, **on nous accuse d'être des prophètes de malheur et d'annoncer l'apocalypse. Mais l'apocalypse, nous ne l'annonçons pas : elle est là parmi nous. Elle se trouve dans les nuages de pollution qui nous dominent, dans les eaux d'égout que sont devenues nos rivières, nos estuaires et nous littoraux marins***²⁷⁴. »

L'accusation que le candidat écologiste rapporte en premier lieu est éclairante. Le rapprochement entre écologie et eschatologie ne peut être appréhendé comme une opération relevant des seuls écologistes. Ce rapprochement est – aussi – produit par les opposants de l'écologisme dans leurs tentatives de disqualifier les environnementalistes. Cela est d'autant plus fort en ce qui concerne l'écologie « effondriste » qui réactualise le thème de la fin d'un monde. Le philosophe Hicham-Stéphane Afeissa relève, en effet, que les « comparaisons entre les scénarios de catastrophes planétaires écologiques et les prophéties apocalyptiques sont devenues monnaie courante, notamment sous la plume des détracteurs d'une certaine forme d'écologisme » (Afeissa, 2014 : 137).

Si je n'ai pas choisi d'intégrer dans mon travail de corpus le propos des opposants aux théories de l'effondrement en tant que tels, j'ai pu identifier des échos des critiques reçues ou pressenties par les locuteurs :

« Évoquer un effondrement en public équivaut à annoncer l'apocalypse, donc à se voir renvoyer à la case bien délimitée des “croyants” et des “irrationnels” qui ont “existé de tout temps”. Point barre, sujet suivant. Ce processus de bannissement automatique – qui pour le coup apparaît vraiment irrationnel – a laissé le débat public dans un tel état de délabrement intellectuel qu'il n'est plus possible de s'exprimer que par deux postures caricaturales qui frisent souvent le ridicule. [...] Les deux postures, toutes deux frénétiques et crispées autour d'un mythe (celui de l'apocalypse vs celui du progrès), se nourrissent mutuellement par un effet “épouvantail” » (Servigne et Stevens, 2015 : 18, je souligne)

« Les lanceurs d'alerte seraient irrationnels. Ils relaient aujourd'hui, littéralement, le message des chercheurs spécialistes, mais **sont qualifiés de prophètes de malheur ou de gourous apocalyptiques**. Ils sont l'écho des découvertes scientifiques consensuelles et cela les rendrait donc... irrationnels ! Étonnant renversement. » (Barrau, 2020 [2019] : 138-139, je souligne)

Dans une opposition quelque peu binaire entre l'irrationalité du religieux et le sérieux de l'irreligieux, l'analogie avec l'apocalypse a pour point de fuite le caractère non fondé de l'alerte écologiste. En réponse à ces critiques, on retrouve assez classiquement la première attitude précédemment identifiée de négation polémique :

²⁷⁴ INA POLITIQUE (24 février 2017), « René Dumont - Campagne présidentielle 1974 | Archive INA », < <https://youtu.be/nMRfKNu0f30> > [en ligne], page consultée le 29/03/2025, je souligne.

« **Un effondrement n'est pas la fin du monde, ni l'apocalypse**, ni une catastrophe ponctuelle que l'on oublie après quelques mois, comme un tsunami ou une attaque terroriste. » (Sinaï et al., 2015 : 11, je souligne)

« Si les catastrophes sont déjà là, multiples, affectant les êtres humains comme les écosystèmes, et balayant de fait l'accusation de catastrophisme, **cela ne prédit néanmoins de manière certaine ni l'apocalypse, ni la fin du monde**. Mais de manière plus sûre l'arrêt de ce monde, tel que nous le connaissons. » (Morel Darleux, 2019 : 94-95, je souligne)

À en croire ces deux énoncés, annoncer l'effondrement n'équivaudrait pas à annoncer l'apocalypse. Ce rapprochement pourrait toutefois être fécond, à divers égards.

Origines et actualisations de l'apocalypse

Parmi les références à l'apocalypse dans le corpus, on retrouve également des éléments qui s'apparentent à la deuxième attitude identifiée plus haut : celle du retournement de stigmat. En matière d'apocalypse, nombre de locuteurs décident, en effet, d'opter pour diverses réappropriations discursives. Il s'agirait d'actualiser la pertinence du message introduit par ces textes anciens :

« Pourquoi suis-je aussi sûr qu'il faille chercher dans la religion l'origine de cette forme curieuse d'indifférence aux alertes sur l'état actuel de la nature ? À cause de **la résurgence, ou même de l'omniprésence du terme d'apocalypse**. Dès qu'on parle des mutations écologiques avec quelque sérieux, sans même hausser la voix, on est aussitôt accusé de tenir un "discours apocalyptique" ou, dans une version plus atténuée, un "discours catastrophiste". Autant prendre la question de face et répondre : "Mais oui, bien sûr, de quoi donc voulez-vous qu'on parle ?! La Modernité vit, tout entière, dans l'Apocalypse, ou, plus précisément comme nous allons nous en apercevoir, après l'Apocalypse. C'est pourquoi elle s'est elle-même condamnée à ne rien comprendre à ce que l'histoire lui apporte de nouveau. **Il faut donc accepter de tenir enfin pour de bon un discours apocalyptique au temps présent.**" » (Latour, 2015 : 251-252, je souligne)

« **Nous sommes en un sens revenus aux temps apocalyptiques**, ceux où la folie des hommes pouvait attirer sur eux les foudres du ciel, sans que quelque démarcation ontologique, quelque mur spéculatif, ne les sépare. Josué n'arrête plus le soleil dans sa course, mais il l'accélère désormais. La maîtrise que nous avons cru exercer sur la nature nous revient en boomerang, nous exposant à nombre d'impuissances. » (Bourg, 2018 : 12, je souligne)

« *Aujourd'hui, nous sommes dans un moment très particulier où la menace écologique est telle que certaines de ces images [de l'Apocalypse de Jean] devraient être interprétées de manière littérale, aujourd'hui. [...] Il y a [dans ces images] l'effondrement d'une société marchande – donc la ville de Babylone, qui est une espèce d'incarnation de la marchandisation du monde, la privatisation du monde, qui s'effondre. Les marchands qui disparaissent de la planète et qui sont identifiés comme étant l'une des causes du mal. Et*

ça, aujourd'hui, je crois que c'est tout à fait d'actualité. » (Giraud in *Thinkerview*, 2019, je souligne)

Au-delà de recourir à une référence religieuse peu élogieuse au départ pour tenter de se la réapproprier, la convocation du religieux a aussi ici une visée heuristique. Considérée comme plus ou moins partagée « à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée » (Foucault, 2008a : 162), la référence religieuse sert à prendre conscience qu'un axiome ou une représentation ancienne trouve aujourd'hui une résonance ou une réalisation particulière. Mais tandis que Dominique Bourg relate une scène spectaculaire (« Josué n'arrête plus le soleil dans sa course, mais il l'accélère ») et que Gaël Giraud parle d'« *images* », on observe aussi quelque chose de l'ordre du *rendre visible*. En puisant à la fois dans des références néotestamentaires et vétérotestamentaires²⁷⁵, Gabriel Salerno écrit dans son essai *Effondrement... c'était pour demain ?* :

« Dans la pensée occidentale, parler d'effondrement renvoie pour une part aux récits bibliques de la fin des temps, soit à l'eschatologie. Vient à l'esprit **l'image des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse**, mentionnés dans le Nouveau Testament, dont **la chevauchée** inaugure le commencement de la fin du monde. Affublés respectivement de **leur arc, épée, balance et faux**, ils symbolisent la conquête, la guerre, la famine et la mort. On pense aussi à certains mythes, tels que **le Déluge relatant les pluies diluviennes qui inondèrent la Terre** » (Salerno, 2021, je souligne)

Les représentations culturelles abondantes de scènes dérivées de l'Apocalypse de Jean ou de la Torah permettraient de *dévoiler* ce que pourrait être l'impact de l'effondrement écologique. Dans sa thèse portant sur les séries télévisées apocalyptiques, Anne-Lise Melquiond écrit au sujet de l'Apocalypse de Jean :

« Dans sa vocation essentiellement visuelle de révélation spectaculaire et par sa théâtralité de sa mise en scène, l'apocalypse est en somme une sorte de blockbuster avant la lettre [...] l'apocalyptique possède une dimension "proto" cinématographique, l'apocalypse étant spectaculaire. Les paysages de l'apocalypse sont marqués par la catastrophe mais cela crée un effet de distorsion avec le réel (les images des séries renvoient à l'actualité qui renvoie à l'apocalypse). » (Melquiond, 2019 : 28 ; 49)

Notre compréhension s'en trouve enrichie : quelque part, l'apocalypse – et notamment celle de Jean – est à la fois le « message » et le « médium », pour reprendre la terminologie mcluhanienne. Ou, pour le dire autrement, l'apocalypse est à la fois *révélation* et *révélateur* :

²⁷⁵ Relatives à la Bible hébraïque, à l'Ancien testament chez les chrétiens.

elle décrit des événements à venir, tout comme elle constitue le processus de prise de conscience de ce qui est voué à arriver.

J'en viens à l'étymologie du terme « apocalypse », entreprise dans laquelle les locutrices et locuteurs étudiés me précèdent :

« En grec, **l'étymologie du mot "apocalypse" renvoie à la notion de révélation**. Ainsi, nous pourrions considérer que la catastrophe est en train de se dérouler, ici et maintenant, sous nos yeux et qu'il s'agit de la voir... » (Rivierre in Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 30, je souligne)

« **Cette notion de cécité, ça rejoint la notion de révélation, d'apocalypse.** [...] Des fois, je me frotte les yeux comme ça pour me dire : "enlever les voiles" [...] Il suffit de se poser quelques secondes dans la nature ou ailleurs et de lâcher un peu de ce mental, de ces pensées qui nous encombrant et on entend des choses qu'on n'a jamais entendues, on voit des choses qu'on n'a jamais vues. Et en fait, c'est juste là. Et tu te dis : "Mais comment ça ? C'était pas là il y a trente secondes ? » (Kristof-Lardet in *Des arbres qui marchent*, 2021, je souligne)

« On peut voir le "collapse", comme quelque chose de positif. C'est une opportunité de changer, de déverrouiller plein de choses, et de créer un nouveau monde. Et en ça, l'avenir est ouvert. À mon avis, c'est cela la connexion – involontaire de notre part – avec **les récits bibliques d'apocalypse – qui parlent d'une "révélation"** » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, retranscription revue par le locuteur, je souligne)

Venant du grec « *apokalupsis* », le terme « apocalypse » signifie, en effet, « dévoilement » ou, dans une compréhension plus religieuse, « révélation »²⁷⁶. La notion renvoie au genre littéraire désigné d'après l'Apocalypse de Jean, clôturant le Nouveau Testament. Si ce livre occupe « une position singulière, exorbitante même par rapport au "genre" » (Hartog, 2020 : 42), il donne son nom à cet ensemble de textes ayant « d'abord fleuri au sein du judaïsme » (Romerowski, 2020 : 33). Le genre se serait développé, plus précisément, à partir des « milieux esséniens et [des] sectaires de Qoumrân » et connaît « une efflorescence entre le II^e siècle avant et le II^e siècle après J.-C » autour du bassin méditerranéen (Hartog, 2020 : 42). Révélation d'un Jésus-Christ glorifié dans les lieux célestes pour Jean de Patmos, les apocalypses antiques se rapportent plus largement à la « révélation de secrets divins » (Melquiond, 2019 : 26) concernant « les réalités célestes, extra-terrestres » (Romerowski, 2020 : 33). Elles se présentent généralement comme une :

« révélation [...] transmise par un être extramondain à un destinataire humain, dévoilant une réalité transcendante qui est à la fois temporelle, dans la mesure où elle envisage un salut

²⁷⁶ Cette étymologie est plus manifeste dans la traduction anglaise du livre de Jean de Patmos : « *book of Revelation* ».

eschatologique, et spatiale, dans la mesure où elle implique un autre monde, surnaturel²⁷⁷ » (Collins, 1979 : 9, traduction proposée par Karakash, 2002)

Au fil des siècles, le terme s'est peu à peu diffusé et a été parfois détourné de son sens initial pour désigner une fin définitive, la menace d'extinction de l'humanité. Anne-Lise Melquiond relève que, dans le langage populaire, « le sens du mot “Apocalypse”, devenu synonyme de fin du monde, a donc été détourné : l'espérance et la consolation ont été remplacées par la terreur et la catastrophe » (Melquiond, 2019 : 27). Ainsi, le sens de ce terme s'est également banalisé, renvoyant plus largement à l'univers de la catastrophe. Différentes désignations seront avancées plus tard pour marquer les spécificités d'une telle conception de l'apocalypse.

Portée politique d'un corpus religieux

Face au succès de l'approche historico-critique au XX^e siècle, Jacques Ellul – en théologien – prend le contre-pied et invite dans son exégèse de l'Apocalypse à « accepter que le texte étudié corresponde à son intention déclarée » (Ellul, 2008 : 40). Il s'agirait de reconnaître que cet écrit est un livre théologique avant d'être politique (Ellul, 2008 : 41). Il serait incomplet et préjudiciable pour la présente enquête, néanmoins, d'occulter la portée politique de l'Apocalypse – y compris si celle-ci fut accessoire ou accidentelle, comme le défend Ellul. Le livre de Jean, rédigé dans la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère, est à situer dans son contexte historique : conjoncture marquée notamment par les persécutions des chrétiens dans l'Empire romain, sous l'empereur Néron, puis Domitien. Si le théologien Sylvain Romerowski insiste sur le fait, qu'à cette époque, de telles persécutions sont encore « locales, ponctuelles, limitées dans le temps » (Romerowski, 2020 : 17), les chrétiens contemporains de Jean sont considérés par l'Empire comme un « mouvement antisocial », suspectés de constituer « une menace pour la société dans ses structures », notamment par leur rejet du paganisme et du culte de l'empereur (Romerowski, 2020 : 11-14).

Les apocalypses « ont servi à exprimer une résistance juive à l'hellénisme puis à la domination de Rome » (Hartog, 2020 : 42) et reposent sur des procédés « à l'origine utilisés par certains groupements religieux (juifs, puis chrétiens) pour se fortifier et affirmer leur existence face à une oppression présente ou future » (Cohn, 1962 : 15). À partir du texte de Jean, mais aussi des

²⁷⁷ En anglais : « *revelation [...] mediated by an otherworldly being to a human recipient, disclosing a transcendent reality which is both temporal, insofar as it envisages eschatological salvation, and spatial insofar as it involves another, supernatural world.* »

mouvements messianiques et millénaristes de notre ère, le professeur de littérature comparée Jean-Paul Engélibert relève que « dès l'origine, l'apocalypse est pleinement politique » : « Son récit est un discours de résistance quand les épreuves semblent insurmontables et l'adversaire trop puissant » (Engélibert, 2013 : 81). Le geste apocalyptique relève en effet d'une asymétrie : il est un discours de dominés annonçant la chute, proche et certaine, de dominants. Demeure, en attendant, un délai propice aux expérimentations utopiques, susceptibles de niveler les hiérarchies instituées :

« dans le champ chrétien, chaque fois qu'un groupe hérétique a affirmé l'imminence de l'Apocalypse (Jésus et ses disciples, les dolciniens au XIII^e siècle, Jérôme Savonarole au XV^e, les anabaptistes de Münster au XVI^e), l'événement a ouvert la voie à des revendications extrêmement concrètes dans le registre social et politique, et à une mise en question radicale des hiérarchies établies (hiérarchie de classes, de fortunes ou de sexes, propriété privée, pouvoirs religieux autant que temporels) » (Lafargue in Testot et Aillet, 2020 : 258)

Un autre texte biblique que celui de Jean de Patmos esquisse ce renversement des puissances. Il s'agit du livre de Daniel, retenu dans la littérature juive et chrétienne :

« Dans le large corpus des apocalypses, le livre de Daniel une position centrale, voire doublement centrale. Car il figure dans le canon de la Bible hébraïque (peu accueillante, pour dire le moins, aux textes à teneur apocalyptique) et il a été également retenu dans la Bible chrétienne. » (Hartog, 2020 : 43)

Malgré cette centralité, ce livre – en tant que tel – est très peu mentionné dans le corpus où la référence à l'apocalypse est souvent essentialisée à l'œuvre de Jean. Néanmoins, des emprunts sont décelables, sans que les auteurs concernés en soient nécessairement conscients. Il s'agit de l'expression « colosse aux pieds d'argile », parfois qualifié de « géant » ou de « statue » :

« Une pandémie paralyse la planète et endeuille des milliers de familles. [...] Personne n'avait anticipé cette situation. Le système qu'on pensait si solide vacille sous nos yeux. **Colosse aux pieds d'argile**, ébranlé par un fléau inconnu venu de Chine. » (Clément, 2021 : 148, je souligne)

« Aujourd'hui, très probablement, la caisse de résonance, c'est la finance spéculative mondiale, qui est **une sorte de géant aux pieds d'argile**. C'est vraiment le centre d'instabilité le plus évident. » (Welinski, 2021 : 162 je souligne)

L'expression trouve son origine dans le livre de Daniel. Le livre raconte l'histoire de ce Juif – Judéen, plus précisément – déporté à Babylone, où il parvient à obtenir les faveurs du roi Nabuchodonosor et accède à sa cour. Rapidement, le protagoniste est amené à interpréter un songe du monarque : celui-ci met en scène une immense statue faite de quatre métaux et pourtant pourvue de pieds d'argile. Lors de son rêve, Nabuchodonosor voit une pierre se

détacher – sans aucune intervention humaine – et s'écraser sur l'argile, réduisant en poussière le colosse dans sa totalité. Selon l'interprétation fournie par Daniel, le rêve préfigure la chute de la Babylonie suivie par celle de trois autres empires, correspondant, en tout, aux quatre métaux de la statue.

Comme beaucoup d'expressions bibliques, la locution nominale « colosse aux pieds d'argile » s'est vue attribuer au fil du temps un sens plus général²⁷⁸. Elle qualifie couramment une personne, un État ou une institution « dont la puissance repose sur une base fragile » et « dont les dimensions énormes masquent une faiblesse réelle » (Larousse, s. d. : en ligne). Une rencontre animée par le député François Ruffin et Pablo Servigne, puis mise en ligne sur YouTube, illustre la résonance « apocalyptique » que peut trouver une telle expression dans le corpus :

« [Pablo Servigne] Les physiciens nous montrent très bien que, quand un système connecté, est de plus en plus efficient, il est de moins en moins résilient. C'est-à-dire qu'il est vulnérable. Et du coup, on est hyper fragiles. On est, paradoxalement... **Notre société est tellement puissante qu'elle en est devenue vulnérable.**

[François Ruffin] **Colosse aux pieds d'argile** comme l'URSS, c'est ça un peu ?

[Pablo Servigne] Ouais, c'est ça. Comme tous les colosses en fait. Et du coup, on a... La nouveauté, c'est qu'on a... Comment dire ? La mondialisation a créé le "risque systémique global". C'est une expression de scientifiques. [...] Les effondrements peuvent se répandre partout dans le monde et très rapidement, plus rapidement qu'on le croit. » (Ruffin et Servigne in *Fakir*, 2018, je souligne)

C'est certainement la portée sociale et politique par excellence du discours apocalyptique : annoncer la chute des puissants et des puissances, qu'il s'agisse de l'Empire babylonien et de Rome jadis, ou de « la mégamachine » industrielle décrite par les collapsologues, aujourd'hui. Cette dimension est difficilement dissociable de la préparation à une nouvelle ère où les opprimés doivent reconstruire un monde nouveau dans les ruines de ce et de ceux qui, fut un temps, les assujettissaient (*cf.* chapitre n°5). Pour l'historien Norman Cohn, on retrouve là « le thème central de l'eschatologie révolutionnaire » (Cohn, 1962 : 17).

²⁷⁸ C'est certainement celui-ci auquel pensent les locuteurs et locutrices étudiés lorsqu'ils emploient l'expression.

4) Conclusion

Ce chapitre a pu mettre en évidence, dans les discours de l'effondrement, différentes formes d'emprunt au religieux, plus ou moins déchargées de leur substance religieuse : il peut s'agir du « fonds judéo-chrétien » (Labbé, 1983 : 131) ou d'autres formes assimilables au vaste univers religieux (mythologie, sorcellerie). La visée didactique et figurative derrière les procédés analogiques, mise en évidence dans le précédent chapitre, se retrouve d'une certaine façon avec les diverses images religieuses que nous venons de dépouiller. Les références à la littérature apocalyptique religieuse, en particulier, permettent d'actualiser une préoccupation ancienne et de mettre des mots sur une situation sans précédent. C'est l'une des thèses du philosophe allemand Peter Sloterdijk, au sujet des métaphysiques contemporaines²⁷⁹, qu'une « partie de la modernité doit se réfugier dans un discours archaïque afin de dire des choses pour lesquelles il n'y a pas de mots modernes » (Sloterdijk, 2000 : 112-113). Face à la difficulté à se représenter une menace supraliminaire, trop grande pour être encore conçue par l'homme, « le schéma narratif apocalyptique constitue un paradigme pour décrire la situation actuelle et pour donner un sens au réel qui est celui de la crise environnementale » (Afeissa, 2014 : 252).

À la différence toutefois des analogies motivées par un souci de « vulgarisation » scientifique, les emprunts religieux – des écologistes et de leurs adversaires – se situent dans des contextes hautement polémiques qu'ils participent à produire. La dimension parfois stigmatisante et disqualifiante de ces emprunts m'a amené à caractériser trois réactions argumentatives lorsque les locuteurs et locutrices pressentent que leur « effondrisme » les rend susceptibles d'être associés à l'univers religieux. Cela a également permis d'apporter un éclairage « macro » sur le statut du religieux dans le contexte fortement sécularisé de l'Europe francophone, mais aussi plus « micro », sur la base des socialisations et trajectoires racontées par les personnes interrogées. À partir des débats relatifs au devenir du religieux en Europe francophone, on s'est intéressé à la possibilité d'une connivence plus profonde entre les discours étudiés et les discours religieux. Deux concepts ont été retenus pour poursuivre cette investigation : la « formation discursive » et « l'affinité élective ».

La fin de ce chapitre marque aussi la conclusion de cette première partie, riche du point de vue de la « circulation [...] de thèmes, notions, néologismes, mais également de formules, slogans, images et “icônes” visuelles, renvoyant à la thématique environnementale, aux débats et aux

²⁷⁹ En particulier celles résultant d'un « malaise dans les civilisations ».

controverses qui la traversent » (Catellani et Errecart, 2024 : 11). Ces circulations peuvent être comprises à la lumière de la tension entre l'inédit et l'existant. Au chapitre n°2, cette tension a été très bien illustrée par le recours à des exemples historiques, qui apportent, certes, une profondeur temporelle aux discours étudiés, mais posent la difficulté de ne pas banaliser le risque d'effondrement. Cette tension se manifeste aussi par la façon dont les intellectuels de l'effondrement entendent constituer une pensée discontinuiste tout en s'efforçant de s'affilier à des penseurs et courants qui les précèdent (l'anarchisme, la décroissance, l'écoféminisme, etc.). Enfin, avec les emprunts au religieux, les acteurs semblent vouloir éviter de se laisser enfermer dans un archaïsme et les valeurs négatives qui lui sont associées – irrationalité, sectarisme –, tout en montrant comment leurs intuitions ont été partagées par des millions de croyants avant eux. On peut désormais envisager la tension entre l'inédit et l'existant de manière dialectique, à partir d'un rapport paradoxal au « déjà-là » : entre *réagir contre* et *prendre appui sur*. En dépit des réactivations qu'il opère, le discours effondriste peut être envisagé comme un *novum* de notre temps, un discours pour faire face à une « crise » écologique qui porte bien en elle quelque chose d'inouï²⁸⁰ :

« Le changement, quand il advient, ne s'opère pas ponctuellement et non plus positivement : il résulte souvent d'une crise sous contrainte, d'une désorganisation globale d'un pan du système discursif qui déstabilise un secteur sans lui offrir d'abord aucune échappatoire, aucune nouvelle formule toute prête. C'est à l'intérieur de cette crise (à quoi répondent généralement des opérations de recyclage d'anciennes formules, de défense des intérêts investis, de remise à neuf et de restaurations ostentatoires, ou d'emprunts de formules à des secteurs idéologiques moins menacés), c'est à l'intérieur de ce retapage que du nouveau langage va peut-être émerger. » (Angenot, 1989 : 22-23)

L'idée selon laquelle « le nouveau est mis en perspective et éclairé par le familier et l'ancien » trouve ici une illustration supplémentaire (Amossy, 2012 : 162).

²⁸⁰ Et ce, malgré des ressemblances qu'on peut tirer du passé.

PARTIE II : CHRONOTOPIE D'UNE FIN

« L'homme est un animal symbolique
et a besoin de relations inscrites dans l'espace et le temps,
il a besoin de "lieux" dans lesquels son identité individuelle se construit
au contact et à l'épreuve des autres. »

– Marc Augé, *L'avenir des terriens* (2017)

« Tout l'enjeu devient : que fait-on de ses derniers jours ou de ses dernières heures ?
Qu'est-ce qui donne sa signification, ultimement, à une existence ? »

– Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde* (2019)

Le précédent chapitre, tout en concluant la première partie de cette thèse, a ouvert la possibilité d'un rapprochement entre l'apocalypse et l'effondrement. Pour qu'un tel parallèle puisse être établi, l'effondrement doit – à l'instar d'une apocalypse – s'apparenter à une révélation « qui est à la fois *temporelle*, dans la mesure où elle envisage un salut eschatologique, et *spatiale*, dans la mesure où elle implique un autre monde, surnaturel » (Collins, 1979 : 9, je souligne). Je propose d'envisager ces caractéristiques à partir du concept de « chronotope », que j'emprunte au théoricien de la littérature Mikhaïl Bakhtine. Ce néologisme, issu de la contraction de « *chronos* » (temps) et « *topos* » (lieu), est initialement défini comme :

« la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature. [...] Dans le chronotope de l'art littéraire a lieu la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret. Ici, le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'Histoire. Les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré d'après le temps. » (Bakhtine, 2006 : 237)

Le spécialiste en narratologie Hans Färnlöf voit dans ce concept « une réflexion sur la perception du monde », et plus exactement sur « la façon dont la perception du monde émane du récit », par l'intermédiaire de configurations spatio-temporelles (Färnlöf, 2007 : 440). Le déplacement du concept issu de l'étude littéraire vers l'analyse sociodiscursive semble, dès lors, pertinent et n'est d'ailleurs pas nouveau (Harden, 2000 ; Perrino, 2007 ; Junefelt et Nordin, 2010). Dans le cas présent, il se justifie par la dimension narrative des discours de l'effondrement : ces derniers présentent souvent une « succession temporelle d'actions » (Adam in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 484) – un avant, un pendant, et un après catastrophe – et, surtout, peuvent construire une mise en intrigue : l'effondrement aura-t-il bien lieu ? Quelle sera l'ampleur des dégâts ? Quel monde pourra-t-il subsister après ? Si les discours de l'effondrement constituent des discours sur le réel, leur caractère prospectif ouvre à divers espaces propices à la fabulation²⁸¹. Tout l'intérêt de la théorisation proposée par Bakhtine est de penser la « corrélation » entre le temps et l'espace. En matière d'apocalypse, on perçoit bien le caractère quasi indissociable de la fin des *temps* et de la fin du *monde*. Il s'agira de voir si cela peut également être le cas de l'effondrement.

²⁸¹ Par « fabulation », je me réfère aux travaux de Jean-Paul Engélibert sur les fictions d'apocalypse (Engélibert, 2019). Il ne se s'agit pas de souligner par l'emploi de ce terme l'irrationalité des discours prospectifs étudiés, mais plutôt de mettre en évidence la volonté des locuteurs et locutrices d'imaginer des réels futurs, possibles mais non certains.

Chapitre n°4 – Subir ou saisir le temps : le triomphe du présentisme

L'interrogation relative à l'existence d'une affinité particulière entre les discours de l'effondrement et le genre apocalyptique m'amène à examiner la possibilité d'une convergence dans la façon dont ces deux corpus envisagent le temps. Plusieurs auteurs soutiennent l'idée que le genre apocalyptique se prête particulièrement bien aux « temps de crise et de trouble dans les rapports au temps » (Hartog, 2020 : 42). Une telle observation peut-elle être élargie aux discours de l'effondrement ? Quelles représentations du temps, plus largement, ces discours donnent-ils à voir ? Dans ce chapitre, on émettra l'hypothèse de départ que l'apocalypse comme l'effondrement écologique dessinent une position d'attente vis-à-vis d'un *eschaton* – plus ou moins sécularisé –, c'est-à-dire d'un point culminant dans l'Histoire marquant une rupture radicale, un avant et un après.

1) Du délai à la durée (et inversement)

Afin d'éprouver la validité de cette hypothèse, il apparaît nécessaire d'examiner l'expérience du temps dans l'apocalypsimisme religieux, et plus particulièrement l'apocalypsimisme qui caractérise les débuts de la religion chrétienne. Pour l'historien François Hartog, s'attarder sur les débuts du christianisme, c'est entreprendre de « saisir quelle révolution dans le temps a apporté la petite secte apocalyptique qui s'est séparée du judaïsme²⁸² » (Hartog, 2020 : 10). L'historien poursuit : « ce temps nouveau a marqué durablement, peut-être même à jamais, le temps de l'Occident » (Hartog, 2020 : 10). Mais en quoi cette « révolution » temporelle consiste-t-elle ?

L'expérience du délai dans le christianisme primitif

À partir de sa lecture des évangiles, François Hartog souligne la centralité du sentiment d'urgence, partagé par ses protagonistes :

« Pour Jésus, dont le temps terrestre est compté, comme il le répète ; pour ses disciples, qui vont devoir bientôt se passer de lui ; pour ceux qui l'écoutent (espérant le prochain rétablissement du royaume d'Israël) ; pour ceux enfin qui décident de se débarrasser au plus vite de cet agitateur

²⁸² La centralité du sentiment apocalyptique dans les débuts du christianisme ne doit pas ignorer une longue tradition apocalyptique juive. François Hartog souligne à ce sujet que « si les premiers chrétiens reprennent la structure des apocalypses, ils la modifient profondément » (Hartog, 2020).

ayant le front de s'autoproclamer fils de Dieu. Pour tous, tout se joue donc ici et maintenant : dans l'urgence. » (Hartog, 2020 : 35)

L'historien qualifie une telle attitude de présentiste, au sens où « le présent est la catégorie dominante » (Hartog, 2015 : 15). Mais, pour lui, le rapport au temps tel qu'il se donne à voir dans les évangiles n'est pas simplement présentiste mais également *apocalyptique* :

« Multiples sont, en effet, les indications sur le fait que “l'heure vient”, “l'instant”, “le temps approche”, “la dernière heure” est imminente. On est entré dans l'urgence apocalyptique » (Hartog, 2020 : 52)

Ces éléments caractérisent ce qu'Hartog nomme le « régime chrétien d'historicité », le « régime d'historicité » renvoyant à « l'expression d'un ordre dominant du temps [...] une façon de traduire et d'ordonner des expériences du temps – des manières d'articuler passé, présent et futur – et de leur donner sens » (Hartog, 2015 : 147). Si le régime d'historicité des premiers chrétiens est à la fois présentiste et apocalyptique, c'est parce que l'accomplissement messianique que ces croyants voient en Jésus de Nazareth ouvre à un nouveau laps de temps, dirigé cette fois vers la parousie, c'est-à-dire non plus vers la venue du messie, mais vers son retour à la fin des temps pour juger les vivants et les morts, et établir le royaume divin²⁸³. Les deux bornes – celle de l'Incarnation²⁸⁴ déjà accomplie et celle de la parousie à venir – feraient du présent, temps de l'attente, la catégorie dominante de ce régime d'historicité :

« Ce temps qui reste, dont on ignore la durée et qui est l'affaire de Dieu seul, est l'objet même du régime chrétien d'historicité, ce présent apocalyptique pris entre l'Incarnation et le Jugement, qui va devenir le temps de l'histoire du Salut. » (Hartog, 2020 : 165)

L'histoire du salut, ainsi envisagée, fait rupture avec deux influences majeures du christianisme : la pensée grecque et le judaïsme. Pour le théologien Oscar Cullmann, les premiers chrétiens se démarquent de la métaphysique hellénique en envisageant le temps de façon unidirectionnelle :

« Dans le Nouveau Testament, la notion de temps est rigoureusement linéaire et rectiligne ; il [convient] de la délimiter par rapport à la notion cyclique du temps telle qu'elle existe chez les Grecs²⁸⁵ [...] Le temps étant conçu comme une ligne ascendante, un “accomplissement” y devient possible ; un plan divin peut s'y réaliser progressivement ; le but, situé à l'extrémité supérieure de la ligne, imprime à l'ensemble de l'histoire qui se réalise tout au long de cette

²⁸³ De façon, cette fois, définitive.

²⁸⁴ Le dogme chrétien de l'Incarnation soutient l'idée que Dieu s'est incarné en un homme (Jésus de Nazareth) en un temps donné (les débuts de l'ère chrétienne) et un lieu donné (la Palestine).

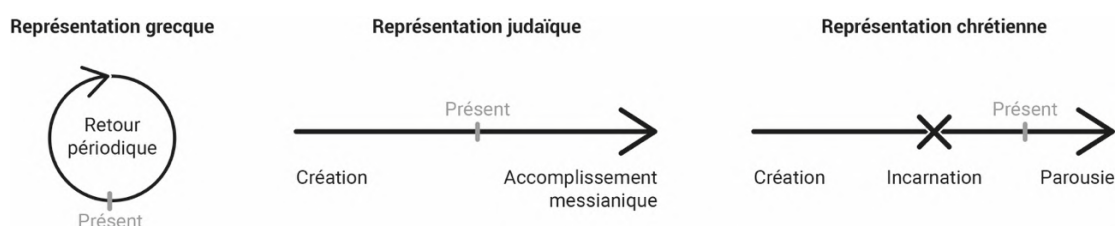
²⁸⁵ J'ajoute que ce temps cyclique, ici attribué aux Grecs, est celui d'un « cycle éternel où toutes choses se reproduisent » (Cullmann, 1966 : 37), où s'opère « un retour périodique de toutes choses » (Mugler, 1966 : 406).

ligne un mouvement d'élévation vers lui ; enfin, le fait central et décisif, le Christ, peut être le point fixe qui oriente toute l'histoire, en deçà et au-delà de lui. » (Cullmann, 1966 : 22 ; 38)

Pour Cullmann, si le judaïsme et le christianisme – parmi d'autres traditions religieuses – se retrouvent autour d'une figuration symbolique du temps par une ligne – commençant avec la création divine et allant vers une direction déterminée d'avance –, le christianisme se démarque de ses origines juives par son « christocentrisme » :

« L'attente subsiste donc, comme dans le judaïsme. On continue d'attendre de l'avenir ce que les israélites en attendaient ; mais là n'est plus le centre de l'histoire du salut ; ce centre est situé dès lors dans un événement historique accompli. Il est atteint, mais la fin est encore à venir. Ainsi, pour prendre une image, dans une guerre, la bataille décisive peut avoir été livrée au cours de l'une des premières phases de la campagne, et pourtant les hostilités se poursuivent encore longtemps. » (Cullmann, 1966 : 59)

**Figure n°21 : comparaison simplifiée des représentations symboliques du temps
(d'après Cullmann, 1966 ; Hartog, 2020)**



La temporalité chrétienne peut être envisagée comme une temporalité du *délai* : celle du « temps restant pour agir, avant qu'il ne soit trop tard » (Desingue et Gotte, 2023 : 96). Cette temporalité résulte « de la déduction que l'histoire de notre monde [...] ne peut plus se construire sur le modèle de la succession de modes d'organisation destinés [...] à se maintenir indéfiniment » (Villalba, 2010 : 99) et qu'en conséquence, nous disposons d'« un temps non pas infini, mais fini » (Semal, 2012 : 417). Appliqué au christianisme, ce temps restant avant le retour du Christ et l'établissement d'une autre réalité invite à la fois à une attitude de vigilance²⁸⁶, de perfectionnement moral²⁸⁷ et de prosélytisme²⁸⁸. À la différence d'une espérance messianique diffuse, la parousie chrétienne est envisagée par l'Église primitive

²⁸⁶ On peut, par exemple, lire dans l'évangile ce conseil de Jésus : « Restez éveillés, car vous ne savez pas quand ce sera le moment » (TOB, Marc 13:33).

²⁸⁷ Saul de Tarse (reconnu chez les chrétiens comme l'apôtre Paul) écrit aux habitants de Thessalonique : « Que votre esprit, votre âme et votre corps soient parfaitement gardés pour être irréprochables lors de la venue de notre Seigneur » (TOB, 1 Thessaloniciens 5:23).

²⁸⁸ Voici une autre citation de Jésus, à ce propos : « On annoncera au monde entier cette Bonne Nouvelle du Royaume, pour que tous ceux qui ne connaissent pas Dieu l'entendent. Alors ce sera la fin » (TOB, Matthieu 24:14).

comme imminente et, quelque part, déjà actée. Elle ne relève pas tant d'une projection vers l'avenir, mais plutôt d'un mouvement partant d'un fait futur pour orienter et éclairer le présent.

S'il est nécessaire de s'attarder sur ce groupe religieux naissant, c'est parce que François Hartog estime que le rapport particulier que le christianisme entretient au temps va, peu à peu, conquérir le vaste monde méditerranéen, puis occidental :

« L'établissement et la diffusion de cet ordre entièrement nouveau du temps se comptent en siècles, près d'une dizaine au total pour parfaire l'avancée. Si l'histoire en est longue, elle est aussi complexe, varie selon que l'on vit à Jérusalem, Alexandrie, Antioche ou Rome, et elle est source de conflits et de querelles. [...] Jeté par les premiers chrétiens, le filet s'est déployé jusqu'à enserrer tous les temps païens, progressivement encadrés, colonisés, subvertis²⁸⁹. » (Hartog, 2020 : 85 ; 126)

La pensée moderne de la durée

Si l'on passe à une période plus récente, François Hartog considère que l'entrée de l'Occident dans la modernité va coïncider, non pas avec la disparition du régime chrétien d'historicité, mais avec sa progressive transformation en un régime « sorti du temps chrétien » (Hartog, 2020 : 10) : celui du temps moderne. Ce dernier reprend un certain nombre de présupposés du temps chrétien – tels que la linéarité, l'unidirectionnalité et l'ascendance du temps – mais se démarque du présentisme apocalyptique qui le caractérise par « la suppression des bornes et l'ouverture d'un futur indéfini, voire infini » (Hartog, 2020 : 317). En ce sens : « l'apocalypse ne peut que s'effacer de l'horizon. À sa place, l'utopie temporalisée, futuriste, peut se déployer » (Hartog, 2020 : 317). Hartog qualifie une telle conception du temps de « régime moderne d'historicité » :

« Émerge, entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle, ce que j'ai appelé le régime moderne d'historicité. Il se définit par la prédominance de la catégorie du futur [...]. Dans cette nouvelle configuration temporelle, le futur est le but, et la lumière, qui éclaire le passé, provient de lui. Le temps, qui n'est plus simple principe de classement, devient l'opérateur d'une histoire processus, qui est l'autre nom ou le nom véritable du Progrès. » (Hartog, 2020 : 225)

À la différence du *délai* chrétien, le régime moderne d'historicité peut être envisagé comme une temporalité de la *durée* :

« Nos sociétés modernes se sont construites en élaborant un rapport particulier avec le temps. Nous avons adopté une temporalité qui consiste à imaginer l'inscription de nos activités humaines dans la durée. À coups de rationalité instrumentale, de dispositifs techniques,

²⁸⁹ J'ajoute comme illustration à l'hégémonie du temps chrétien en Occident la réussite qu'a connue le calendrier grégorien depuis le XVI^e siècle, prenant pour point de référence la naissance de Jésus-Christ.

d'idéologies matérialistes appuyées sur des années de politiques de croissance, nos sociétés se sont confortées dans l'idée qu'elles disposaient d'une historicité sans limites. Cela participe à la production d'une culture politique du temps, qui aboutit à la construction d'un temps permanent » (Villalba, 2010 : 97)

En s'appuyant sur les travaux du sociologue Gilbert Rist au sujet du concept de « développement », Bruno Villalba caractérise ce temps permanent à partir de quatre caractéristiques, également valides en ce qui concerne la durée :

« la directionnalité (le développement a un sens et un but, qui sont donnés dès le départ), la continuité (le développement est un changement qui se déroule dans le temps, par stades ou étapes successives), la cumulativité (chaque étape franchie appelle déjà l'étape suivante [...]) et l'irréversibilité (une fois la dynamique du développement engagée, on ne peut plus retourner en arrière) » (Villalba, 2010 : 98)

En croisant ces lectures, je retiens provisoirement la modernité²⁹⁰ comme une expérience de la durée marquée à la fois par la prédominance de la catégorie du futur – et non plus du présent, comme dans le temps chrétien – et par l'idée d'une ascendance continue vers le progrès moyennant la suppression de bornes temporelles²⁹¹. Il conviendra toutefois de préciser – plus tard – le devenir de cette modernité, au milieu d'une vaste littérature faisant état de diverses ruptures.

« Il y a urgence » : l'expérience du délai en écologie

Après ces considérations théoriques – qui m'ont semblé nécessaires pour poser les relations que le monde occidental a pu entretenir au temps –, tout l'enjeu est d'établir de quelles façons les locuteurs retenus envisagent la temporalité, et comment des conceptions culturelles dominantes du temps sont assimilées, contestées ou transformées par eux. J'ai choisi de ne pas m'attarder sur la conception cyclique du temps, comme celle envisagée par les Grecs anciens, puisqu'un tel rapport au temps semble assez étranger aux enquêtes. Bien souvent, ces derniers reprennent

²⁹⁰ Malgré son succès, la littérature sur la modernité et les processus de modernisation a largement été remise en question dans les sciences sociales, en particulier pour ses lacunes empiriques. Mon ambition dans ce travail n'est pas de participer à la définition de tels phénomènes, mais de voir, d'une part, comment ils sont mobilisés et décrits par les locuteurs étudiés, et, d'autre part, comment la littérature savante à ce sujet est à même d'éclairer la compréhension de l'expérience vécue par les personnalités retenues. Cette visée heuristique plus que démonstrative peut s'inscrire au sein de travaux « qui tentent de réinvestir un champ de recherche laissé en déshérence », en s'intéressant en particulier aux « conflits de modernités », aux « visions divergentes, qui s'entrechoquent dans l'ordinaire de la vie sociale comme sur la scène politique » (Blitstein et Lemieux, 2018 : 10; 31-32). En ce sens, l'historien Pablo Blitstein et le sociologue Cyril Lemieux soulignent le paradoxe selon lequel « la critique de la "modernité" est peut-être le meilleur indicateur de ce qu'est la modernité » (Blitstein et Lemieux, 2018 : 33).

²⁹¹ Autrement dit, l'absence de fin.

à leur compte une conception linéaire du temps, en partie héritée de la chrétienté et de l'époque moderne, sans l'interroger :

« [Vinz Kanté] Est-ce qu'ils ont raison ceux qui disent ça : "retour au Moyen-Âge" ?
[Laurent Lievens] Non, à aucun niveau ils ont raison. L'idée c'est que... [...] **le temps est linéaire** et donc on ne retournera jamais au Moyen-Âge. [...] **L'histoire ne revient pas en arrière**, en tout cas les conditions ne sont pas les mêmes. » (Kanté et Lievens in *LIMIT*, 2023, je souligne)

« Quand on vous dit : "On peut y arriver, on peut faire des choses", c'est pas parce qu'on a lu des citations de motivation avant de venir et qu'on a envie d'être des coachs sportifs refoulés. C'est précisément parce qu'on peut faire des choses et que ça dépend uniquement de nous. **L'avenir, le demain, le temps advient en fonction de ce qu'on fait aujourd'hui. C'est le principe du temps.** » (Observation, Camille Étienne, Festival Climax, 11 septembre 2022, je souligne)

Seul le physicien Étienne Klein, interrogé dans le cadre du livre d'entretiens *Comment bien vivre la fin de ce monde* (2021) remet en question une telle représentation du temps, à partir de théories scientifiques comme celle de la relativité d'Einstein :

« En général, on représente le temps comme un segment de droite sur lequel on place une flèche qui indique la direction du futur. C'est ce qu'on appelle la flèche du temps. [...] Cette géométrisation, d'apparence simple et limpide, semble résoudre la question du temps. Mais sans même nous en rendre compte, en représentant ainsi le temps par une ligne de points, nous le dénaturons, car nous le représentons comme s'il était analogue à l'espace [...] Tu vois bien que **cette représentation du temps masque un problème redoutable : lorsqu'un instant est présent, où se trouvent les autres instants, notamment ceux du futur ?** » (Klein in Welinski, 2021 : 116-117, je souligne)

Outre son caractère exceptionnel dans le corpus, cette réflexion émane d'une personnalité qui se montre distante et critique du catastrophisme écologique. Étienne Klein est intégré au corpus, non par adhésion à l'effondrement, mais parce l'auteur du recueil *Comment bien vivre la fin de ce monde*, Marc Welinski, se trouve être préoccupé par le risque d'effondrement et a souhaité interroger le physicien à ce propos²⁹². Le temps, tel qu'il est très majoritairement conçu par les intellectuels étudiés, est donc linéaire. Mais qu'en est-il de leurs façons d'articuler passé, présent, futur ; d'ordonner *délai* et *durée* ?

²⁹² Par ailleurs, ces visions alternatives du temps – assez rares dans le périmètre de cette recherche – peuvent être écartées pour d'autres raisons, invoquées par Hartmut Rosa : « Je ne souhaite nullement contester l'extraordinaire importance des découvertes, en particulier de la physique, pour notre compréhension théorique et philosophique du temps, ni le fait qu'elles auront probablement, à long terme, des répercussions sur nos pratiques sociales. Il n'en reste pas moins qu'elles semblent aujourd'hui surtout contribuer à rendre le temps encore plus énigmatique » (Rosa, 2010 : 46).

L'usage du substantif « urgence » dans le corpus d'ouvrages intervient à près de 912 occurrences²⁹³. J'apprehende ce mot comme un « terme-notion », reprenant par-là le concept proposé par la linguiste Françoise Dufour au sujet de la « démocratie » :

« un terme-notion tel que démocratie est un “discours miniaturisé” qui condense une “pluralité de microdiscours” [...] auxquels nous n'avons que partiellement accès lors de l'actualisation du terme linguistique qui représente la notion » (Dufour, 2011 : 108)

Parmi les actualisations de ce terme-notion dans le corpus se trouve un certain nombre de séquences de témoignage décrivant un sentiment d'urgence, éprouvé par les locutrices et locuteurs étudiés :

« **Le sentiment d'urgence m'opresse.** Je ressens le besoin d'agir plus directement sur le terrain. Je m'engage auprès du WWF Fribourg et deviens membre de leur comité. » (Python, 2021 : 90, je souligne)

« **J'éprouve un sentiment d'urgence** et de gravité : il n'est pas synonyme de désespoir, mais je ressens au contraire que c'est maintenant qu'il faut tout donner, tout tenter ; il ne nous reste pas beaucoup de temps pour inverser le cours des choses. Et j'ai l'impression que les choses s'accroissent énormément depuis quelques mois » (Morel Darleux in Kempf, 2020 : 17, je souligne)

Pour Yves Citton et Jacopo Rasmi – théoriciens de la littérature, des images et des arts –, ce « sentiment d'urgence est constitutif de l'effondrisme » (Citton et Rasmi, 2020a : 207). Un tel sentiment peut renvoyer à « un dépassement des possibilités du sujet ou de son entourage à résoudre une difficulté » (Leblanc et al., 2002 : 7), ce qui rejoint les considérations introductives sur le sentiment de perte de prise sur l'état du monde. Néanmoins, presque systématiquement – et comme c'est le cas dans les deux citations ci-dessus – l'urgence est pensée en lien avec l'action qui doit être déployée par les personnes qui l'éprouvent. La perte de prise ne semble ainsi pas totale, et appelle une réaction collective et surtout immédiate :

« Quand la seule manière de répondre à une crise est d'**agir immédiatement** et suffisamment, on parle d'**urgence**. Une **urgence** est une menace qui, si elle n'est pas traitée dans les plus brefs délais, provoque des dégâts irréversibles. » (Chevalier, 2021 : 99, je souligne)

« À n'en pas douter, certains trouveront ces propositions trop radicales et audacieuses, d'autres les jugeront trop timides et frileuses. Peu importe : qu'elles soient surtout l'un des multiples déclencheurs de **la réflexion qu'il est urgent de mener**. Et, surtout, de **l'action qui doit immédiatement en découler**. » (Barrau, 2020 [2019] : 11, je souligne)

²⁹³ Ainsi que « urgent », « urgente », « urgents », « urgentes », « urgences ».

Le titre de l'un des ouvrages du corpus est explicite à ce sujet : *Agir sans attendre. Notre plan pour le climat* (Grandjean, 2019). On perçoit bien que l'urgence à agir, ressentie par les écologistes, se structure dans la conscience d'un compte à rebours engagé pour résoudre la « crise » écologique, ou du moins en réduire les dégâts : « il ne nous reste pas beaucoup de temps », affirme ainsi Corinne Morel Darleux. Postuler que le temps est compté ne constituerait pas « un renoncement à agir, il est, au contraire, une possibilité offerte à l'homme pour reprendre la maîtrise de ses choix » (Villalba, 2010 : 102).

Cette expérience du *délai* en écologie peut rappeler le sentiment apocalyptique déjà évoqué des premiers chrétiens, et se démarquer d'une conception moderne de la *durée*. Pour l'historien François Hartog, les présupposés du régime moderne d'historicité sont aujourd'hui vivement contestés, et ce depuis la seconde moitié du XX^e siècle :

« à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale, il n'était plus du tout possible de croire en un progrès de l'humanité. [...] Pour l'Europe du moins. Deux noms devinrent emblématiques de cette brisure [...] : Auschwitz et Hiroshima [...] après deux guerres mondiales et quelques révolutions plus tard, alors que les promesses les plus radieuses ont viré au cauchemar, croire que progrès scientifiques, technologiques et progrès de l'humanité marchaient de pair était devenu impossible » (Hartog, 2020 : 260-261 ; 275)

Si l'« urgence » constitue le terme-notion qui condense et « empaquette » la temporalité du *délai* (Dufour, 2011 : 108), le mot « progrès » est souvent perçu comme le mot clé des partisans de la temporalité de la *durée*. De façon assez attendue, ce dernier terme se trouve vivement discuté – et même contesté – par les intellectuels étudiés :

« L'idéal philosophique d'un progrès de l'humanité établi sur le développement des connaissances scientifiques et des performances techniques tend aujourd'hui à perdre de son crédit. Après les atrocités du XX^e siècle, **plus personne ne peut croire à une flèche du temps orientée par l'idée d'un progrès historique continu**, bienveillant et irréversible. » (Gori, 2022 [2020] : 117, je souligne)

« la mutation profonde du monde tel que nous le connaissons, l'hypothèse même de sa disparition, nous oblige à revoir nos propres fondations et les certitudes qui nous ont été inculquées : **le mythe du progrès** associé à la croissance économique, la foi en la technique pour nous sauver » (Morel Darleux, 2019 : 71, je souligne)

« La gravité et l'irréversibilité des effets potentiels à l'horizon des prochaines décennies entrent en collision avec notre vision du monde, avec **notre foi dans le progrès technique** et la rassurante conviction qu'"on trouvera bien une solution". » (Gancille, 2019 : 8)

Notons que le progrès est essentiellement envisagé ici comme technique. Sa critique vise la posture du « solutionnisme technologique » (cf. chapitre n°3) et l'idée, jugée doxique, d'une permanence acquise de l'humanité.

Cette introduction de l'incertitude dans le cours humain marque, sur le plan de la pensée, le retour du *délai*, que l'on peut appréhender à deux niveaux : le *délai atomique* et le *délai environnemental*. Dans un texte de 1960, Günther Anders défend l'idée que « nous ne vivons pas dans une époque, mais dans un délai » (Anders, 2006 : 289). Pour le philosophe, la brisure d'Hiroshima acte l'entrée de l'humanité dans une nouvelle temporalité, *via* la réintroduction de bornes :

« Ce qui se tient derrière nous au sens de ce qui est valide une fois pour toutes, c'est la présupposition qui rend la catastrophe [atomique] possible. Ce qui se tient devant nous, c'est la possible catastrophe. Ce qui est toujours là, c'est la possibilité que la catastrophe ait lieu à chaque instant [...] on devait concevoir cette situation comme un délai, comme un espace de temps, qui devait être défini par son caractère limité et son manque de durée » (Anders, 2006 : 302 ; 308)

Le *délai atomique*, tel que pensé par Anders, transpose le cadre du délai chrétien en substituant l'Incarnation par la concrétisation du projet Manhattan et la parousie par le risque d'une destruction nucléaire. Cet entre-deux, ce sursis d'humanité, dont on ignore la durée devient l'espace-temps, fragile et incertain, du *délai*. Anders reformule l'eschatologie chrétienne en des termes négatifs, au sens où le Royaume attendu fait place à la mort totale, redoutée. L'humanité est capable de précipiter sa fin, indépendamment de toute intervention divine.

Pour Bruno Villalba et Luc Semal, l'écologie politique « née en grande partie des luttes antinucléaires » et « tente à son tour de bousculer la conception dominante d'un temps qui dure, pour y substituer celle minoritaire, d'un temps qui nous est compté » (Semal et Villalba, 2013 : 87). Mais si l'écologie politique intègre une pensée du *délai*, c'est aussi sous l'effet d'une préoccupation croissante pour les dégradations plus diffuses, infligées à l'environnement terrestre. À la différence du *délai atomique*, la borne finale du *délai environnemental* n'est pas monolithique²⁹⁴. L'expérience du *délai* n'en est pas moins concrète : détermination de points de bascule, focale mise sur le nombre de degrés de réchauffement climatique à ne pas dépasser, mise en place d'un compte à rebours symbolique – à l'instar du logo d'Extinction

²⁹⁴ Pour ce qui est de l'établissement de la borne initiale du délai, on peut relier cette interrogation aux propositions de point de départ de « l'Anthropocène » : la domestication du feu, l'apparition de l'agriculture, l'invention de la machine à vapeur, le développement de la bombe atomique ou encore la « Grande Accélération » (Wallenhorst, 2021). Je remercie François Hartog de m'avoir suggéré cette observation lors d'un échange informel.

Rebellion faisant figurer un sablier au centre de la Terre pour signifier le temps restant avant l’extinction –, ou encore certaines phraséologies²⁹⁵ telles que « plus que trois ans pour agir », attribuée au GIEC et reprise par des médias et certains collectifs militants²⁹⁶.

Figure n°22 : photographie prise lors d’une action protestataire menée par Extinction Rebellion Lyon, contre la construction d’un entrepôt Amazon (17/09/2021). On y perçoit le logo du mouvement : le sablier



Tous ces éléments contribuent à la réintroduction de bornes temporelles. Le *délai écologique* – qui croise les risques environnementaux et nucléaires – s’inscrit dans une résurgence présentiste qui, à la différence d’une conception de la *durée*, insiste sur le caractère à la fois menacé et décisif du présent :

« Dès lors qu’une borne est posée, celle d’une fin possible, probable, du temps du monde, le rapport au temps change. Le présent devient aussitôt le temps qui reste, et l’urgence qui appartenait au vocabulaire du présentisme se renforce encore : elle est partout et massive [...] Le présent [...] redevient le moment décisif. » (Hartog, 2020 : 316)

Datation de l’irréversibilité

La définition que Bruno Villalba donne du « délai » met l’accent sur la notion d’« irréversibilité » : il envisage cette temporalité comme celle du « temps qu’il reste *avant qu’il ne soit plus possible de gérer l’irréversibilité* » (Villalba, 2017 : en ligne, je souligne). Le *délai écologique* est, en effet, traversé par cette notion d’irréversibilité, largement travaillée dans le champ de la thermodynamique. De façon simplifiée, l’irréversibilité renvoie à

²⁹⁵ À la suite de l’analyste du discours Pierre Fiala, j’envisage la phraséologie comme « combinaisons récurrentes, plus ou moins stabilisées, de formes lexicales et grammaticales » (Fiala, 1987 : 32).

²⁹⁶ Par exemple, une militante du collectif « Dernière Rénovation » pénétrait en juin 2022 sur le court de Roland-Garros avec inscrit sur son t-shirt : « *We have 1028 days left* » (« Il ne nous reste que 1028 jours »).

l'« impossibilité pour un système de revenir à un état antérieur : les transformations subies ne peuvent pas être inversées » (Université PSL, s. d. : en ligne). Appliquée à l'écologie, la question de l'irréversibilité est :

« abordée du point de vue des atteintes environnementales irréparables. Ce phénomène est connu [...] sous le nom de “point de bascule”, désignant le moment critique où les seuils permettant de tenir un équilibre fragile sont irrévocablement dépassés. Cette notion concerne particulièrement l'écologie du fait qu'elle peut s'appliquer, entre autres, au taux de gaz à effet de serre à partir duquel la capacité dépolluante des processus naturels est neutralisée. Il en va de même avec l'acidification des océans qui, à partir d'un seuil donné, est susceptible de bouleverser l'intégralité des processus biologiques et climatiques. » (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 51)

Dans le présent corpus, l'irréversibilité devient presque un synonyme de l'« effondrement », en tant que point de non-retour :

« Alors qu'après une crise, il y a un retour à un état proche de l'état antérieur, **l'effondrement est irréversible** ou nécessitera un temps beaucoup plus long pour un retour à un état proche de l'état antérieur, ce qui rend ce retour d'autant plus hypothétique. » (Garcia et Pleysier, 2020 : 17, je souligne)

« Tous les indicateurs globaux [...] font craindre **le dépassement de seuils irréversibles**, laissant entrevoir **un effondrement de la civilisation industrielle** telle que nous la connaissons. » (Le Roy in Sinäi, 2021 : 159, je souligne)

« Les mots sont lourds de sens. Le système “planète Terre” étant non linéaire, il existe un certain nombre de paliers : si le prochain est franchi, même un ascétisme radical ne pourra plus inverser la tendance avant des temps considérables et **des dégâts essentiellement irréversibles**. » (Barrau, 2020 : 27, je souligne)

Ce *délai* restant avant le franchissement de (nouveaux) seuils d'irréversibilité est souvent lexicalisé par le « encore temps », rappelant l'urgence de la situation, et précédant la potentialité du « trop tard » de la catastrophe :

« Si on continue sur cette lancée, avec les œillères du développement durable, en dernière analyse, ce sont les objecteurs de croissance qui auront raison, mais **ce sera trop tard**. [...] **Il est encore temps d'éviter un tel effondrement de notre civilisation** en faisant régresser la population mondiale » (Augier, 2019 : 322, je souligne)

« Face au désastre écologique que nous vivons actuellement, le “tout est fichu” s'imposerait en toute logique à la conscience. [...] Pour ma part, **je prétends que le “il est trop tard” doit donner plus de force au “il est encore temps”** – mais sans perdre de temps, et c'est dans cet état d'esprit que j'écris ces lignes. » (Rabhi, 2021 : 9-10, je souligne)

« aujourd'hui, **l'heure n'est plus à se poser la question de savoir si, oui ou non, il est encore temps d'agir, s'il n'est pas déjà trop tard**. Les tergiversations sont, quoi qu'il en soit,

mortifères. La désespérance sert de fausse excuse à l'inaction. » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 263, je souligne)

Ce champ lexical du délai pose la certitude de la catastrophe à venir sauf si un changement de trajectoire est amorcé sans tarder : « La forme “il sera bientôt trop tard” suggère en effet que le point de bascule est proche, mais non atteint » (Botero 2017 : 53). D'un locuteur à l'autre et face au dissensus relatif au caractère inéluctable de l'effondrement²⁹⁷, la focale sera mise plutôt sur le segment « encore temps » ou sur le segment « trop tard ».

La question de l'entrée dans le domaine de l'irréversible soulève un autre point de dissensus majeur : celui de la datation effective de l'effondrement, et donc de la quantification du temps restant en amont. À l'inverse de la position selon laquelle l'effondrement a déjà commencé²⁹⁸, les collapsologues revendiqués situent l'effondrement dans l'avenir proche, c'est-à-dire dans le domaine du non réalisé, mais de l'imminent :

« Je ne suis pas davantage capable de vous donner la moindre indication de temps. J'ai simplement une intuition, qui s'affine au fur et à mesure que grandit ma compréhension, encore parcellaire, des enjeux. Cette intuition, que je partage avec bon nombre de scientifiques spécialistes de ces questions, est que **l'effondrement systémique des pays occidentaux pourrait se produire vers 2030**. » (Wosnitza, 2018 : 20, je souligne)

« Je vais tenter de décrire ce que seront les trois prochaines décennies, même si, bien entendu, cela ne se passera pas forcément ainsi. Mais telle sera l'orientation du monde. **La première période, celle des années 2020, sera celle de l'effondrement systémique global** C'est pour demain matin, pas pour 2200. [...] “Quand cela se produira-t-il exactement ?” Je ne suis pas Mme Soleil. Et je ne suis pas à cinq ans près. Mais si je devais faire une prophétie, **il est possible que l'effondrement arrive vers 2020, il est probable en 2025 et il est certain vers 2030**. Cette conviction terrible, personne ne la partage, ou peut-être seulement quelques-uns. La deuxième période s'ouvrira après 2030, mais là encore, je ne suis pas à cinq ans près. Que l'on ne vienne pas me reprocher de m'être trompé de quelques années ! » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 96, je souligne)

« Des chocs systémiques majeurs et irréversibles peuvent très bien avoir lieu demain²⁹⁹, et **l'échéance d'un effondrement de grande ampleur apparaît bien plus proche qu'on ne l'imagine habituellement, vers 2050 ou 2100**. Personne ne peut connaître le calendrier exact des enchaînements qui transformeront (aux yeux des futurs archéologues) un ensemble de catastrophes en effondrement, mais il est plausible que cet enchaînement soit **réservé aux générations présentes**. Telle est l'intuition, que nous partageons avec bon

²⁹⁷ Présenté dans le chapitre n°1 et développé au chapitre n°8.

²⁹⁸ Dans une perspective d'inspiration décoloniale ou marxiste, présentée dans le chapitre n°1.

²⁹⁹ Dans des écrits plus récents, Pablo Servigne et Raphaël Stevens tendent à changer de perspective et à considérer que « l'effondrement [...] a déjà commencé, mais n'a pas encore atteint sa phase la plus critique » (Servigne et al., 2018 : 16).

nombre d'observateurs, qu'ils soient experts scientifiques ou activistes. » (Servigne et Stevens, 2015 : 249, je souligne)

J'ai souligné précédemment l'image sensiblement distincte d'Yves Cochet, d'une part, de Pablo Servigne et ses coauteurs, d'autre part : le premier témoigne généralement d'une certaine assurance face aux prédictions qu'il énonce, les seconds se montrent plus prudents. Ici, le recours d'Yves Cochet au futur de l'indicatif – « telle *sera* l'orientation du monde » – ou à l'adjectif « [il est] *certain* » appuie cette distinction. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, de leur côté, font davantage de place au doute et privilégient l'adjectif « plausible » et l'usage de pouvoir au présent de l'indicatif – ce verbe indiquant « le plus souvent sur le mode implicite, que le locuteur reste ouvert à d'autres éventualités » (Tasmowski et Dendale, 1994 : 55). Ces rapides constats appellent toutefois des nuances. Si Pablo Servigne et Raphaël Stevens disent n'exprimer qu'une « intuition » (cf. chapitre n°6), cette dernière est porteuse d'immenses enjeux, puisqu'ils défendent l'hypothèse que nous connaissons de notre vivant, « des chocs systémiques majeurs et irréversibles », « un effondrement de grande ampleur ». L'invocation qu'ils font des experts et des scientifiques – et que l'on retrouve aussi dans l'extrait de Julien Wosnitza – vise à asseoir l'autorité de l'énoncé selon des modalités argumentatives bien connues, mais aussi à réduire l'incertitude des faits établis³⁰⁰. Dans l'extrait d'Yves Cochet, on perçoit l'anticipation de critiques qui pourraient lui être adressées, moyennant l'usage réitéré de la négation polémique : « Je ne suis pas Mme Soleil », « je ne suis pas à cinq ans près ». Cette dernière remarque est récurrente et constitutive du discours de l'ancien ministre. Elle peut s'expliquer par la mise en défaut d'une « prophétie » plus ancienne – pour reprendre la terminologie que lui-même emploie – à l'égard du franchissement du « *peak oil* »³⁰¹ :

« je me suis un peu trompé sur les dates parce que j'ai eu l'audace ou l'imprudence d'annoncer parfois des dates – de ce qu'on appelle la date du "pic pétrolier". Bon alors là je me suis trompé d'une quinzaine d'années, mais c'est rien du tout. Quand on compare 15 ans sur le temps géologique de l'Histoire, puisque je parle dans le temps de ce qu'on appelle "l'Anthropocène" maintenant, il faut réfléchir à mille ans en gros. » (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)

La construction superlative autour du mot « rien » (« rien du tout ») est assez typique d'un procédé d'atténuation (Baldauf-Quilliatre et Quignard, 2023 : 9), allant ici dans le sens d'une

³⁰⁰ Pour un examen approfondi de l'argument d'autorité en relation avec la parole experte, je renvoie à la synthèse riche et critique de Claire Oger, dans *Faire référence. La construction de l'autorité dans le discours des institutions* (2021), et notamment au chapitre n°3 « L'auteur et les autorités. Pratiques de la référence et responsabilité énonciative » et au chapitre n°7 « Dires d'experts. Jugements techniques et rationalités politiques ».

³⁰¹ Comme nous l'avons vu dans le chapitre n°1, l'invalidation de l'une des prédictions s'est répétée plus récemment, dans le contexte de la pandémie de la Covid-19 – pandémie qu'il a considérée, un temps, comme le premier « domino » de l'effondrement.

atténuation de l'erreur de datation commise par le locuteur. Comme le soulignent Luc Semal et Bruno Villalba, « se situer dans une logique de délai, [...] c'est aussi se risquer à être démenti par les faits, puisque le délai se caractérise par une situation d'incertitude radicale quant aux conséquences de nos actes » (Semal et Villalba, 2013 : 88). Les chapitres n°6 et n°7 reviendront de façon plus fouillée sur les difficultés relatives à l'exercice de prédiction, ainsi qu'au lien que celui-ci entretient avec l'entreprise prophétique.

Si les collapsologues insistent sur l'imminence de l'effondrement, d'autres locuteurs et locutrices n'envisagent la possibilité de la catastrophe qu'à moyen terme. Ce faisant, ils entendent critiquer la *doxa* collapsologique, ou du moins s'en affranchir :

« Remarquez aussi qu'en projetant la fin de tout à quelques siècles, je me démarque de ceux qui prophétisent un effondrement demain, au point que nous serions la dernière, ou l'avant-dernière génération. Tout d'abord, si l'on parle des facteurs généraux, climatiques et biophysiques, évoqués plus haut, l'incertitude qui les affecte rend ce genre de prévisions prophétiques, oui, mais en un sens péjoratif. En réalité, sans vouloir exclure le pire, nous n'en savons rien. En revanche, sur plusieurs siècles, le doute n'est plus guère permis. » (Castel, 2022 [2018] : 27-28, je souligne)

« un effondrement soudain de nos civilisations me paraît peu probable, j'imagine plus facilement un monde avec des inégalités qui s'accroissent. [...] Concernant Yves Cochet, j'insiste : il y a, pour le moins, une question d'échelle de temps. Avancer que l'effondrement du monde est "possible dès 2020, probable en 2025, certain vers 2030" n'a pour moi aucun sens. [...] **Je veux bien utiliser le terme d'effondrement pour 2100 si l'on ne fait rien.** » (Jouzel et Denis, 2020 : 162-168, je souligne)

Si l'échelle de temps n'est, de fait, pas la même entre un locuteur qui estime que l'effondrement se produira en 2030 et un autre qui avance qu'il pourrait advenir en 2100 ou en 2200, l'un comme l'autre conçoivent le temps comme un *délai* plus ou moins étiré. Comme nous le verrons au chapitre n°8, ces variations d'échelle de temps – à l'intérieur du cadre du *délai* – influencent la visée du travail d'alerte, l'orientant soit vers l'atténuation de la catastrophe soit vers son évitement.

Retard politique

En écologie, le sentiment d'urgence ne peut être bien compris sans intégrer une impression de prise de retard. Le temps presse et se fait d'autant plus pressant que la réponse attendue n'est pas jugée satisfaisante :

« Dans le temps resserré, contracté de l'urgence, la décision à prendre, le geste à faire arrivent presque déjà trop tard. En tout cas, il n'y a plus une seconde à perdre. [...] S'installe alors une

tyrannie de l'urgence, qui a pour horizon la catastrophe (annoncée) [...] Tout est urgent, tout délai est retard, tout retard est insupportable. » (Hartog, 2020 : 280 ; 333)

Bruno Villalba estime que des pionniers de l'écologie – comme René Dumont – supposaient « que nous disposions, encore, d'une durée suffisante pour empêcher l'installation de la catastrophe [environnementale] ; à condition d'accepter rapidement la situation, d'en prendre la mesure et d'agir tout aussi prestement » (Villalba, 2010 : 95). Seulement, nous sommes désormais « face à la nécessité de gérer les conséquences de [...] quarante années perdues à dénier la pertinence du constat des écologistes d'alors » (Villalba, 2010 : 95). Pour reprendre l'image du sablier, celui-ci se vide progressivement de ses granulés. Ainsi, la nécessité d'agir contraste avec la lenteur de l'action :

« J'ai la profonde conviction que nous avons tout sur la table, sauf le temps. Nous n'avons plus le temps. **Nous n'avons pas été foutus de réagir depuis trente ou quarante ans**, alors que nous avons tous les signaux et toutes les informations pour le faire. » (Hulot in Commaret et Pantel, 2020 : 113, je souligne)

« La lutte contre le changement climatique **est une course contre la montre que nous sommes en train de perdre**. Chaque jour **nous prenons du retard** sur la transformation de notre modèle de production et de consommation. [...] Comment comprendre cet écart entre **la lenteur de l'action et l'urgence**, alors que les fondations mêmes de nos sociétés sont remises en cause par le changement climatique et l'effondrement de la biodiversité ? » (Grandjean, 2019 : 15, je souligne)

Pour les lanceurs d'alerte écologistes, cette lenteur est avant tout une lenteur politique imputée aux décideurs :

« Me voilà confrontée à **la lenteur désespérante de la politique des petits pas**, tellement incompatible avec **l'urgence écologique**. Accélérer le rythme demanderait une majorité claire, que nous n'avons toujours pas. [...] Animée par le sentiment de l'urgence et l'envie de mettre à profit immédiatement mes compétences scientifiques, à peine entrée au sein de l'arène politique fédérale, j'allais vite me heurter à quelques obstacles. Après un peu plus d'une année d'activité au sein du Parlement, suis-je rassurée sur **la capacité du politique à répondre suffisamment vite et fort à l'urgence écologique** ? Je dois bien confesser que non. » (Python, 2021 : 106 ; 145, je souligne)

« Les choses changent, c'est vrai. Mais le mouvement est-il assez rapide ? Avons-nous pris la mesure de **l'urgence** ? Je suis sceptique. **Les mesures radicales nécessaires à notre salut tardent à être décidées**. » (Clément, 2021 [2020] : 212, je souligne)

La critique de la « politique des petits pas » est fréquente chez les écologistes retenus. Elle peut être appréhendée comme un conflit temporel entre la temporalité écologiste du *délai* et celle politique de la *durée*. Les politiques de « développement durable » et de « transition » qui tentent de concilier *délai* et *durée* sont jugées insatisfaisantes par les enquêtés, qui rappellent

généralement que le *délai* auquel nous faisons face est extrêmement contraint. Ainsi, l'urgence des premiers écologistes est réactualisée dans le présent, quitte à basculer dans le « très, très urgent ». En recourant à la réflexivité langagière ordinaire qui lui est coutumière, Yves Cochet souligne l'inefficacité des phraséologies environnementalistes autour de l'urgence³⁰² :

« ces phrases lénifiantes n'ont aucun effet. Au contraire, il y a l'usure du terme : "C'est urgent, c'est urgent." C'est l'usure de Greta Thunberg qui n'a même pas encore 20 ans, elle est déjà usée la pauvre. D'autant plus qu'elle croit encore qu'on peut s'adresser aux politiques pour que les politiques changent quelque chose. Alors, s'il y a bien quelque chose dont je suis certain, c'est que les politiques ne changeront rien. Ni en Suède, ni en Europe, ni nulle part ailleurs³⁰³. » (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

Pour Yves Cochet et d'autres, si la temporalité politique – telle qu'elle est envisagée aujourd'hui – est incapable de répondre au caractère urgent des désordres écologiques, c'est parce qu'elle conserve une conception moderne du temps marquée par l'ascension permanente et graduelle de l'humanité vers le progrès. Bruno Villalba souligne, en ce sens, que « dans nos démocraties occidentales, les discours et les processus de décision politiques s'inscrivent traditionnellement dans le méta-récit d'une histoire humaine éternelle, qui ne prendra jamais fin » (Villalba, 2010 : 97). À en croire les travaux de cet auteur et ceux d'Enzo Lesourt, le principe même de la *durée* est au cœur de la philosophie politique :

« l'objectif de la politique est, finalement, d'assurer la continuité de l'existence humaine » (Villalba, 2010 : 98)

« Nous qualifions donc l'art de faire [...] durer la Cité comme le geste fondamental du politique. » (Lesourt, 2018 : 14)

Partant de là, j'aimerais souligner deux éléments majeurs, mais qui peuvent sembler paradoxaux. Le *délai écologique* reste politique au sens où, habité par l'objectif de la « permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre » (Jonas, 2008 [1979] : 40), il conserve quelque chose d'un désir d'avenir. Mais ce désir n'est pas tellement continuiste : il relève plutôt d'un souci pour un long terme qui, loin d'être acquis, mérite d'être pensé si l'on

³⁰² Je reviendrai sur ce constat au chapitre n°8.

³⁰³ En réponse à l'objection formulée par l'ancien ministre, Cédric Chevalier défend en entretien la pertinence du substantif « urgence », malgré l'effet d'habitation qui l'entoure : « *je comprends les psychologues, les sociologues, les communicants qui se préoccupent de comment un être humain réel réagit à une communication et en un mot. [...] Mais moi, ce n'est pas nécessairement ma démarche. Ma démarche elle est plus conceptuelle, factuelle et logique. Donc moi, je cherche dans le dictionnaire. J'ai pas trouvé de synonymes au mot "urgence". [...] Donc le mot "urgence", moi il me paraît inévitable. Est-ce qu'il fatigue les gens ? J'ai envie de dire que moi, je m'en fous... [...] je pense qu'effectivement le mot "urgence" – qui est repris par le secrétaire général de l'ONU et de plus en plus de climatologues – ne fait plus l'effet qu'il faisait il y a quelques années et on va s'habituer [...] Mais je n'arrêterai pas. C'est-à-dire que moi, je considère que c'est, entre guillemets, "mon devoir éthique" de le marteler* » (Entretien avec Cédric Chevalier, 2023).

veut le rendre possible. Ainsi, l'astrophysicien et vulgarisateur des sciences Hubert Reeves écrit :

« Ces faits concrets mettent en évidence l'importance de reconnaître que nous sommes dans une situation urgente et la nécessité d'agir promptement. **Les décisions qui vont être prises ces prochaines années vont influencer le cours de la vie humaine pour des milliers d'années.** » (Reeves et al., 2019 : 25, je souligne)

Cette intégration d'un horizon temporel plus lointain relève plus de l'impératif de *survivre* que de celui de *durer* à proprement parler. Cette subtilité n'est pas accessoire : dans le *délai*, le présent est conçu comme inédit et déterminant. De ce fait, la « crise » écologique n'est pas une crise parmi d'autres, comme le rappellent souvent les enquêtés :

« Nous avons tenté d'utiliser le moins possible le mot "crise" qui fait passer la situation pour éphémère. Une crise maintient l'espoir qu'un retour à la normale est possible, et donc sert d'épouvantail aux élites économiques et politiques pour faire subir à la population des mesures qui n'auraient jamais été tolérées "en temps normal". **Tout en invoquant l'urgence, la crise nourrit paradoxalement un imaginaire de continuité.** » (Servigne et Stevens, 2015 : 180, je souligne)

Cette dernière remarque, que je reprends à mon compte, m'amène à un second paradoxe : la temporalité de la *durée* ne laisse pas le monopole de l'urgence aux partisans du *délai*. La modernité n'exclut pas l'expérience de l'urgence – urgence qui n'est alors plus envisagée à partir d'une borne finale, mais selon une dynamique d'accélération sociale. Ces deux paradoxes – ou, en tout cas, qui peuvent être perçus comme tels – apparaissent comme des tensions qui traversent ce qu'Hartmut Rosa appelle la « modernité tardive ».

2) Modernité tardive et dissonance temporelle

De grands concepts comme celui de « modernité » méritent de faire l'objet de précisions. Dans son investigation du rapport entre temps et modernité, le sociologue Hartmut Rosa synthétise les travaux en sciences sociales relatifs au processus de modernisation, en retenant quatre dimensions récurrentes :

« le processus de modernisation peut être – et a été – interprété du point de vue culturel comme rationalisation, du point de vue (socio)structurel comme différenciation, du point de vue du développement du rapport à soi ou du type de personnalité dominant comme individualisation, et du point de vue de la relation avec la nature comme instrumentalisation ou domestication » (Rosa, 2010 : 79)

Rosa propose d'envisager ces quatre dimensions à l'aune d'un rapport particulier au temps – l'accélération –, sorte de clé de voute de la modernité :

« l'accélération se révèle comme un aspect et un élément de chacune des quatre évolutions qui leur sont liées : elle semble même être le principe qui les relie et les anime en même temps, au sens où elle apparaît à la fois comme cause et comme conséquence de ces autres tendances de la modernité » (Rosa, 2010 : 82)

Cet auteur retient trois formes de l'accélération, envisagée en tant que phénomène social : *l'accélération technique* – forme la plus évidente – susceptible d'augmenter la vitesse de transport, de communication et de production ; *l'accélération du changement social* qu'il définit comme « une augmentation du rythme d'obsolescence des expériences et des attentes orientant l'action et comme un raccourcissement des périodes susceptibles d'être définies comme appartenant au présent³⁰⁴ » (Rosa, 2010 : 101) ; et *l'accélération du rythme de vie*, c'est-à-dire « l'augmentation du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps » (Rosa, 2010 : 102). Selon le sociologue, cette dernière forme de l'accélération ne peut être pensée sans le constat d'une raréfaction du temps que l'on peut formuler ainsi : « Nous n'avons pas le temps, alors même que nous en gagnons toujours plus » (Rosa, 2010 : 7). Cette relation paradoxale peut s'expliquer par le fait que « nous produisons, nous communiquons, nous transportons non seulement *plus vite*, mais aussi *davantage* que les sociétés précédentes » (Rosa, 2010 : 90). Tout temps « gagné » quelque part se trouve immédiatement réinvesti ailleurs, si bien que nos actions et expériences se multiplient au sein d'une journée qui, elle, reste fixée à 24 heures. L'impression de « pénurie du temps » qui en résulte est susceptible d'être exprimée par un sentiment de stress et d'urgence d'un autre ordre que l'angoisse et l'urgence écologique, orienté vers la peur de passer à côté de quelque chose ou de ne plus pouvoir s'adapter à un environnement qui se transforme rapidement.

Afin de mettre en évidence les ruptures et continuités dans l'évolution des sociétés occidentales au tournant du XXI^e siècle, Hartmut Rosa reprend à son compte le concept de « modernité tardive », le préférant à d'autres notions comme celle de « postmodernité »³⁰⁵. Alors que ce dernier néologisme suggère « qu'une situation entièrement nouvelle a commencé », le concept de « modernité tardive » apparaît plus à même de traduire « une nouvelle forme de l'ancienne » situation (Rosa, 2013 : 428-429). Si la modernité « tardive » partage avec la modernité dite « classique » un phénomène d'accélération sociale, l'expérience contemporaine témoignerait

³⁰⁴ La notion « d'obsolescence » est ici clé pour comprendre ce dont il est question. L'accélération du changement social conduit à un vieillissement accéléré, une compression de l'expérience de nouveauté.

³⁰⁵ Pour le sociologue, « la discussion sur la "postmodernité" se préoccupe principalement des dimensions culturelles et philosophiques, et part des aspects esthétiques, et de la possibilité de comprendre et de transformer le monde, tandis que le concept de "modernité tardive" est davantage employé dans des contextes de l'analyse de transformations structurelles de la société moderne » (Rosa, 2013 : 428).

d'un emballement de l'accélération tel qu'il deviendrait un processus autoalimenté³⁰⁶, dépassant « les capacités d'organisation et d'intégration des sujets et des sociétés » (Rosa, 2013 : 359). Pour François Hartog, ce passage d'une modernité à une autre peut manifester la sortie du « régime moderne d'historicité » en Occident, présenté précédemment :

« L'accélération règne, mais à la différence de celle qui était portée par le régime moderne d'historicité, et donc futuriste, l'accélération présentiste trouve, à la limite, sa propre finalité en elle-même. Sous sa loi d'airain, nous sommes comme le hamster qui fait tourner de plus en plus vite la roue de sa cage, mais sans bouger d'un pouce. Si bien que l'émancipation, qui était l'horizon de la première accélération se retourne, selon Rosa, en aliénation et même en autoaliénation, puisque chacun est sommé de suivre le rythme de l'accélération. D'où l'anxiété de n'y pas réussir. » (Hartog, 2020 : 279)

Cette image du hamster en cage, immobile malgré l'effort déployé, connaît une variante chez Rosa : « nous dansons de plus en plus vite, simplement pour rester en place » (Rosa, 2013 : 168). Il est intéressant de relever que cette impression de statisme au milieu d'une accélération toujours plus importante est aussi repérable dans le corpus, où plusieurs locuteurs et locutrices témoignent d'une réflexivité temporelle « ordinaire³⁰⁷ ». Cela se fait souvent au moyen d'une référence au récit d'*Alice au pays des merveilles* :

« L'ironie de la situation tient aussi au fait que plus nos sociétés évoluent, plus elles ont besoin d'énergie pour alimenter leur complexification. On parle de **syndrome de la Reine rouge, ce personnage d'Alice au pays des merveilles de Lewis Carroll selon lequel "il faut courir le plus vite possible pour rester sur place"**. Car la qualité de l'énergie disponible se dégrade au fil du temps » (Sinaï et al., 2015 : 38, je souligne)

« Les rendements décroissants s'observent dans la plupart des secteurs. **L'effet de la Reine rouge** affecte bien des domaines [...], sans mentionner la cohorte de problèmes que les sociétés modernes vont donc devoir affronter dans les prochaines décennies [...] [des problèmes] qui nécessitent toujours plus de complexité, mais dont la base énergétique n'est aujourd'hui pas assurée. » (Chambaz in Servigne et Stevens, 2020 : 169, je souligne)

« Les pays développés offrent **un parfait exemple de société soumise à l'effet de la reine rouge**. Une telle société cherche constamment à s'adapter à un environnement qui évolue de plus en plus vite. Paradoxalement, alors que nous vivons en période d'abondance, le temps libre diminue. Ceux qui ont du travail courent pour ne pas le perdre et ceux qui n'en ont pas courent pour en trouver. » (Roddier in Sinaï, 2021 : 71, je souligne)

³⁰⁶ « L'accélération engendre alors en permanence plus d'accélération et elle se renforce elle-même » (Rosa, 2013 : 188).

³⁰⁷ J'emploie cet adjectif avec des précautions, puisque les discours étudiés étant ceux d'intellectuels, leur réflexivité n'est pas dénuée de valeurs savantes.

Cette référence au personnage fictif de la « Reine rouge³⁰⁸ » s'inscrit dans une polyphonie à plusieurs strates. Il repose, en partie, sur l'hypothèse développée par le biologiste évolutionniste Leigh Van Valen qui voit dans l'œuvre de Lewis Carroll l'illustration de sa thèse : « toutes les espèces sont en train de courir une course définitive, aussi rapide que possible et celles qui n'arrivent pas à tenir le rythme s'éteignent » (Gouyon, 1994 : 77). En appliquant ce postulat au risque d'effondrement du genre humain, certains locuteurs et locutrices lient l'hypothèse de Van Valen aux travaux – déjà cités – de Joseph Tainter sur l'effondrement des sociétés complexes. L'idée est la suivante : « l'accroissement en complexité se poursuit uniquement pour maintenir le *statu quo* » (Chambaz in Servigne et Stevens, 2020 : 165). De telles sociétés seraient en risque d'effondrement, car leur complexité nécessiterait toujours plus d'énergie, alors même que la disponibilité énergétique et la qualité de l'énergie s'appauvriraient.

Saturation de l'agenda politique

L'expérience du temps dans la modernité tardive est, comme nous venons de le voir, à la fois traversée par une dynamique générale d'accélération sociale et une impression d'immobilité. Je souhaiterais m'attarder à présent sur la question suivante : en quoi ce statisme peut-il être imputé à la temporalité politique, d'ailleurs souvent déplorée pour sa lenteur³⁰⁹ ? Livrant un témoignage de l'intérieur, Nicolas Hulot revient dans une bande dessinée sur ses premières expériences du temps politique, à la suite de son entrée au gouvernement français :

³⁰⁸ Dans l'œuvre de Lewis Carroll, la Reine rouge, plus communément désignée « Reine de cœur », est le monarque tyrannique du « pays des merveilles ». Ce personnage s'oppose à la protagoniste, Alice.

³⁰⁹ La critique ici pointée émane principalement des écologistes étudiés.



(Hulot et Douru, 2021 : 126)

La frustration qu'exprime l'ancien ministre – celle de n'avoir « aucun temps pour la réflexion ou la prospective » – est fréquente chez les élus, comme le pointe le politiste Rémi Lefebvre :

« Cette tyrannie de l'urgence entraîne des coûts psychologiques et identitaires. Beaucoup de responsables politiques évoquent l'impossibilité de réfléchir, de prendre du recul, de lire, même le journal [...] Les élus sont nombreux à exprimer dans les entretiens un sentiment d'« asphyxie » ou de « perte de sens ». [...] Les emplois du temps donnent à voir au final des activités émietées et éclatées qui laissent peu de temps pour la réflexion politique, réduite à la portion congrue » (Lefebvre, 2022 : 8 ; 16)

Des témoignages à l'image de celui de Nicolas Hulot sont nombreux et confirment plusieurs traits saillants de la littérature consacrée aux professionnels de la politique ainsi qu'aux contraintes qui pèsent sur eux. Par exemple, le parlementaire est, comme d'autres élus, pris dans une injonction à la proximité (Le Bart et Lefebvre, 2005) le plongeant dans une quête d'ubiquité entre l'espace de sa circonscription et celui de l'Assemblée nationale. Comme le

souligne Rémi Lefebvre : « L’agenda ne donne pas seulement à voir un capital-temps à gérer, mais un espace-temps à baliser » (Lefebvre, 2022 : 11). En cela, le politique tend à se différencier de l’intellectuel tel que j’ai pu l’observer dans cette enquête : un producteur de biens culturels dont le temps est essentiellement alloué à la lecture et l’écriture, et dont les déplacements se limitent assez souvent à des interventions publiques ponctuelles et réparties dans l’année : conférences, dédicaces, participations à des émissions.

Le rapport des élus politiques à l’espace-temps doit tenir compte de l’instabilité de leur place. Comme le remarquent les politistes Laurent Godmer et Guillaume Marrel, « les acteurs politiques entretiennent un rapport au temps spécifique, principalement calé sur les échéances électorales et l’incertitude de leurs résultats » (Marrel et Godmer, 2022 : en ligne). Précaires en ce sens, ces acteurs consacrent généralement une partie de leurs ressources temporelles à assurer leur sécurité et stabilité institutionnelle³¹⁰, ce qui est susceptible d’alimenter des critiques relatives au courttermisme et l’électorisme de la classe dirigeante. Cela ressort assez clairement de l’entretien avec Cédric Chevalier, successivement conseiller politique au niveau fédéral belge et au niveau régional wallon :

*« Aujourd’hui, le néolibéralisme a gagné un peu partout dans le monde et ce sont **des intérêts à très court terme**. Donc pour moi, **les politiques ne sont pas capables de gérer le long terme**, à la fois culturellement, par formation. Ils n’ont pas les outils, ils ne sont pas formés. Par caractère : ils sont dans l’urgence tout le temps. Tweets, LinkedIn, TikTok. Enfin, j’ai un peu l’impression que c’est un peu la prostitution générale – dans les médias, les réseaux sociaux [...] On est le **nez dans le guidon avec des œillères et à très, très, court terme**. Là, la période électorale commence. Donc ça va être la guéguerre et j’ai l’impression que c’est partout en Occident comme ça. **On s’occupe pas du long terme**. »* (Entretien avec Cédric Chevalier, 2023, je souligne)

Pour Laurent Godmer et Guillaume Marrel, « le temps court des élections s’impose ainsi le plus souvent au temps long » (Marrel et Godmer, 2022 : en ligne) comme celui de l’action publique. L’urgence n’est pas simplement confinée à l’expérience du *délai* en écologie : elle sature l’agenda politique. Au moment où ce chapitre est rédigé, la dissolution inattendue par Emmanuel Macron de l’Assemblée nationale française – à la suite des élections européennes 2024 et du succès du Rassemblement national – plonge la classe politique – dont certains enquêtés – dans l’exigence de faire campagne dans le délai contraint de 20 jours. Cet exemple, quoiqu’assez exceptionnel, nous éclaire sur la difficulté pour le politique de se saisir d’enjeux

³¹⁰ Pour Laurent Godmer et Guillaume Marrel, le temps politique n’est toutefois que peu déterminé par les professionnels de ce champ : « le temps gouverne structurellement les professionnels de la politique davantage qu’ils ne le gouvernent » (Marrel et Godmer, 2022 : en ligne).

futurs, comme la menace d'un effondrement, tant la tendance de fond va vers l'accélération et le présentisme³¹¹ :

« le politique ne sait plus comment donner du sens à son action à long terme, il s'enferme dans une idéologie du court terme qui le contraint à promouvoir le présent au détriment d'un futur introuvable. » (Monnoyer-Smith, 1998 : 72)

En croisant mes lectures, j'estime que ce retour en force du présentisme peut constituer l'une des caractéristiques du passage progressif de la « modernité classique » à la « modernité tardive » (Rosa, 2013 : 352). Toutefois, ce retour du présent s'opère « sur la base de principes structurels fondamentaux inchangés » (Rosa, 2013 : 360), dans le cadre de la *durée* et du « méta-récit d'une histoire humaine éternelle, qui ne prendra jamais fin » (Villalba, 2010 : 97). Comme l'écrit Hartog :

« Le régime moderne d'historicité et son futurisme restent, en effet, officiellement en charge, et l'accélération, qui en est le principal agent, en est la maîtresse. Et, pourtant, de façon à première vue paradoxale, les dernières décennies du XX^e siècle vont être, en Europe particulièrement, celles d'un temps suspendu, d'un *Chronos* qu'on peut dire destitué ou relégué : un temps où le présent tend à prendre toute la place. Le moment du présentisme. » (Hartog, 2020 : 272)

Face à des agendas d'élus absorbés par le présent et laissant peu de place à l'appréhension du moyen et long terme, les auxiliaires politiques (conseillers, collaborateurs, administrateurs) se voient déléguer une série d'arbitrages et de tâches³¹², dont parfois celle de faire de la prospective. Mais comme le raconte Enzo Lesourt, ancien conseiller spécial auprès du maire de Grenoble³¹³, les limites du présentisme guettent l'ensemble des professionnels de la politique, auxiliaires compris :

« **[Faire de la prospective] c'est compliqué. Et puis sinon tu le fais [...] sur des moments persos [...]** Moi je considérais que pendant les vacances, j'avais le temps de bosser. Donc je parlais à Noël voir ma famille en Bretagne avec quinze bouquins en me disant : "C'est cool, je vais avoir le temps de bouquiner, de bosser, de réfléchir pendant les vacances." [...] Quand t'as 25 ans, 30 ans, ça le fait. À 35 balais, tu te dis : "Bon, je vais peut-être faire autre chose quoi." [...] moi, ce que je veux, c'est rester inspirant. Et, en fait au bout de dix ans quand tu as

³¹¹ On peut citer comme exemple à ce propos le recours de plus en plus systématique, en France, à des procédures législatives accélérées, « au point de devenir progressivement la procédure de droit commun » (Godefroy, 2018 : 835).

³¹² Outre le présent travail d'enquête, ces observations s'appuient également sur deux expériences de stage en cabinet parlementaire sous la XV^e législature française, ayant donné lieu à une tentative de caractérisation sociologique des professionnels de la politique : GOTTE Joseph (2021), « *L'invisible indispensable* ». *L'apport des identités narratives de collaborateurs de députés LREM à la définition d'une fonction en tension*, mémoire de Master sous la direction d'Alexandre Borrell, < <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03348360> > [en ligne], page consultée le 03/06/2024.

³¹³ En l'occurrence Éric Piolle, maire écologiste.

le nez dans le guidon, bah t'es pas inspirant. » (Entretien avec Enzo Lesourt, 2023, je souligne)

L'inaction des décideurs face à l'urgence écologique n'est ainsi pas nécessairement à interpréter comme une indifférence de leur part, mais plutôt comme une usure réflexive, une impossibilité prospective due à des logiques structurelles et organisationnelles, une « pétrification³¹⁴ » face une multiplicité d'urgences à gérer, parfois contradictoires, et aux horizons temporels variés.

Des urgences concurrentes ?

À l'urgence de la vie politique partisane, ressentie par les tenants et les auxiliaires du pouvoir, peuvent s'ajouter d'autres urgences professées, par exemple, par des entrepreneurs de cause. Celles-ci supposeraient une prise en charge de la part des décideurs. Dans notre corpus, c'est bien évidemment le cas des discours faisant état de l'urgence écologique et climatique, mais pas uniquement. Ainsi, Malcom Ferdinand, défenseur de l'écologie décoloniale, envisage l'urgence à agir de façon plurielle :

« À l'urgence environnementale d'une limitation du réchauffement climatique et de la fin des destructions des écosystèmes de la Terre, **j'appose les urgences égales d'une redistribution mondiale des richesses et d'une justice sociale ; de la tâche décoloniale d'une reconnaissance d'une digne place au monde aux peuples premiers, aux anciens colonisés et aux personnes racisées ; et d'une égale considération sociale et politique des femmes et singulièrement des femmes racisées** des anciennes colonies européennes. » (Ferdinand, 2019 : 403, je souligne)

Considérer le temps présent comme celui d'une crise généralisée et systémique rend le substantif « urgence » susceptible de connaître différentes qualifications : « urgence sociale », « urgence sanitaire », « urgence démocratique », etc. Ainsi, il est possible d'entrevoir les effets de la temporalité du *délai*, non seulement dans les mobilisations écologistes, mais plus largement dans une diversité de mouvements sociaux.

Ce que ces éléments semblent suggérer, c'est que les élus politiques, les mouvements sociaux, les lanceurs d'alerte, et *in fine* les causes qu'ils portent, sont pris dans une logique de concurrence. C'est ce que soutient Hartmut Rosa à partir du cas des sociétés modernes :

« On voit [...] bien que l'importance du principe de compétition dépasse la seule sphère économique. Au niveau des structures et des institutions, il préside à la constitution de la société

³¹⁴ Pour Rosa, la pétrification apparaît « comme un principe complémentaire inhérent à l'accélération sociale » (Rosa, 2013 : 346). Comme le commente le philosophe Pascal Michon : « Tout irait toujours plus vite superficiellement, alors que les structures du monde seraient de plus en plus figées et difficiles à transformer » (Michon, 2011 : en ligne).

moderne elle-même. Dans les sociétés modernes et a fortiori dans les sociétés en phase de modernité tardive [...], les acteurs tant individuels que collectifs se font face en tant que concurrents (potentiels) – et ceci se produit de façon latente ou manifeste dans presque tous les champs d’activité [...] Il n’y a pas de sphère sociale qui leur offre une position sûre : les ressources, les privilèges, les positions et la considération sociale sont redistribués sans cesse en fonction des performances ; l’ordre social est dynamisé ; il n’y a pour ainsi dire plus d’états durablement stables » (Rosa, 2019 : en ligne)

Ainsi, pour cet auteur, la modernité est non seulement caractérisée par un phénomène d’accélération, mais également par un principe de compétition. Il ne s’agit pas d’opposer l’un à l’autre, mais plutôt de les penser ensemble :

« la logique de la compétition (ou de la concurrence) n’est pas la seule, mais elle est la principale force motrice de l’accélération sociale » (Rosa, 2017 : 38)

« dans une société de compétition, avec un changement social de plus en plus rapide dans tous les domaines de la vie, les individus ont souvent l’impression qu’ils sont sur des “pentes glissantes” : prendre un repos prolongé revient à devenir démodé, dépassé, anachronique en ce qui concerne son expérience et son savoir, son équipement et ses vêtements aussi bien que ses orientations et même son langage » (Rosa, 2012 : 42)

Cela est particulièrement clair dans le cas des élus pour qui les échéances électorales correspondent à autant de périodes de mise en concurrence pour une place politique. Mais cela peut aussi être le cas des mouvements sociaux – voire des lanceurs d’alerte – pour qui les élections constituent l’opportunité de concentrer leurs ressources dans le but d’attirer l’attention des candidats et des médias, alors que le système est davantage réceptif à l’expression d’une diversité d’opinions³¹⁵.

On peut décaler la question et se demander si les discours de l’urgence portés par une diversité d’acteurs dans le but d’une mise à l’agenda politique³¹⁶ et médiatique peuvent entrer, non plus dans une logique de concurrence, mais de coopération. Répondre précisément à cette interrogation nécessiterait une analyse approfondie des discours relatifs à d’autres urgences que l’urgence écologique. Néanmoins, la présente enquête me permet de souligner que – dans le sens de la seconde hypothèse – quelques locutrices et locuteurs évoquent l’impératif de faire « converger » les luttes écologistes et celles pour les droits des groupes dominés :

³¹⁵ Je renvoie à ce sujet à l’article que j’ai coécrit avec Adrien Desingue. Il illustre une telle stratégie, à partir de l’exemple d’un débat organisé par un collectif écologiste, en amont de l’élection présidentielle française de 2022 : DESINGUE Adrien et GOTTE Joseph (2023), « Temps du délai, temps du débat. Penser la temporalité du mouvement écologiste à partir du “Débat du siècle”, grand oral Twitch de la présidentielle 2022 », *Quaderni*, p. 93-112.

³¹⁶ Une urgence donnée pourrait ainsi faire l’objet d’un « traitement sous quelque forme que ce soit de la part des autorités politiques et donc susceptible de faire l’objet d’une ou plusieurs décisions » (Garraud, 1990 : 27).

« Dès lors qu'on aborde la crise de civilisation par le biais du "Prendre soin", **les combats pour les besoins sociaux et pour la défense de la nature ne semblent plus contradictoires à court terme, ils se renforcent mutuellement** [...] "Il n'y a qu'une seule lutte, à la fois sociale et écologique", avons-nous dit. En réalité, **cette lutte se compose de luttes différentes, aujourd'hui disjointes** : luttes des salarié·es, des paysan·nes, des peuples indigènes, des femmes, des jeunes, de la communauté LGBTQI, des racisé·es et des pauvres » (Tanuro, 2020 : 37 ; 285, je souligne)

« *la seule manière pour nous de continuer et d'agrandir le mouvement [climat], ça va être de **devenir de plus en plus intersectionnel** [...] on a fait une grande marche en Belgique avec les gilets jaunes, etc. Bref, plein, plein de rencontres assez importantes où on a réalisé que... [...] on ne peut pas parler que de climat. Si on veut [...] une transition systémique, on ne peut pas nier les autres luttes, mais surtout on doit les ancrer dans chacun de nos messages. [...] **les luttes se rejoignent à partir du moment où il y a un oppresseur et un opprimé.*** » (Entretien avec Adélaïde Charlier, 2023, je souligne)

« **Ce combat-là n'annule aucun des autres, il les contient tous.** Lutter contre l'asservissement de la Terre, c'est lutter contre ceux qui la dominent. » (Notre affaire à tous, 2019 : 4, je souligne)

Cette dernière citation traduit une observation assez courante dans l'enquête, à savoir que même si le combat écologiste est présenté comme indissociable des autres luttes, il occupe une position centrale, voire surplombante. À un niveau plus général, car moins limité à l'espace des mouvements sociaux, on dénombre également quelques appels au rassemblement par-delà les frontières politiques :

« *Souvent les gens veulent nous lier à un parti politique, que ce soit Ecolo ou autre. **On essaye vraiment de dépasser ça.** Parce que ça, c'est vraiment un vocabulaire d'adulte : de vouloir mettre les gens dans des cases.* » (Charlier in Adélaïde Charlier, *la meuf du climat*, 2021, je souligne)

« Où que se situe votre entreprise sur l'échelle d'une prise de conscience de la lutte à mener, **le temps n'est plus aux vains débats**, ni d'attendre la conversion en masse à de nouvelles religions qui restent encore à inventer : l'urgence est là, joignez-vous au combat pour la survie de l'espèce, **quel que soit le bout par lequel vous le prenez**, et recrutez autour de vous pour ne pas être seul. En d'autres mots : "**Venez comme vous êtes ! Et surtout, venez vite !**" » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 274, je souligne)

La forme « le temps n'est plus à/aux... » indique ici une situation – celle des controverses idéologiques – révolue, en passe de l'être, ou en tout cas vouée à être dépassée. Cette forme peut fonctionner en association avec « il est temps de... » affirmant positivement l'attitude qu'il conviendrait d'adopter dans la temporalité écologiste du *délai* :

« une jeune militante, là, une activiste pour le climat, [...] nous invitait à la concorde : "**Il est temps de mettre vos différends politiques et sémantiques de côté.**" » (Ruffin, 2020a [2019] : 20, je souligne)

Ce verbatim, relevé par le député François Ruffin, est prononcé à l'été 2019, dans le contexte de la venue de Greta Thunberg à l'Assemblée nationale française, avec le soutien de la majorité présidentielle d'Emmanuel Macron. La militante citée est investie dans la branche française du mouvement de la jeune suédoise : *Youth for Climate*. Son interpellation vise à unir les forces politiques en présence – du centre et de gauche –, en faveur d'une action concertée pour endiguer l'urgence écologique³¹⁷. Bruno Villalba souligne que la « limitation du “temps qui reste” », constitutif de la notion de *délai*, fonctionne de pair avec le « délitement progressif de l'éventail des choix qui nous sont offerts » (Villalba, 2010 : 104). Cette contraction – qu'il qualifie de « démocratique » – peut être exemplifiée par le refus, dans le cadre d'un débat sur l'écologie, de laisser la parole à des personnalités d'extrême droite ou bien sceptiques quant à l'existence d'un changement climatique d'origine anthropique (Desingue et Gotte, 2023 : 108). Mais dans le cas présent, il ne s'agit pas tellement d'exclure certaines idéologies, mais de susciter une coopération transpartisane autour d'une préoccupation supposément partagée pour le devenir de l'habitabilité terrestre. Face au *délai*, le seul choix possible serait celui de collaborer. Si l'appel à la convergence des luttes, tel qu'il a été illustré précédemment, semble restreindre l'espace de coopération à celui de luttes « amies³¹⁸ » – ayant des analyses et des postulats partagés –, il participe également à un mouvement d'ouverture à autrui face à la fermeture progressive de la marge d'action.

Difficultés de la temporalité écologiste

Jusqu'à présent, les injonctions qui pèsent sur les élus ont été abordées de façon générale. Mais qu'en est-il des professionnels de la politique qui se montrent sensibles au risque d'effondrement écologique ? Comme j'ai pu le mentionner en introduction, mon travail de recherche porte sur des intellectuels dont un certain nombre sont – ou ont été – directement engagés dans les sphères du pouvoir³¹⁹. La position de ce sous-groupe d'enquêtés est particulièrement intéressante, puisqu'il évolue au croisement de la politique institutionnelle et de la pensée écologique. Le travail d'entretien avec des (anciens) élus ou collaborateurs d'élus est éclairant pour appréhender l'articulation que ces acteurs font de ces deux mondes :

³¹⁷ L'extrait dont est issue cette citation revient longuement sur le profond désaccord de François Ruffin à propos d'un tel rassemblement.

³¹⁸ Je reprends ici la terminologie employée par le mouvement Extinction Rebellion, dans ses newsletters. Des événements « amis » y sont presque systématiquement inventoriés, portés notamment par des collectifs antiracistes, antispécistes, LGBTI+, etc.

³¹⁹ Soit de façon secondaire vis-à-vis de leur activité intellectuelle, soit de façon première.

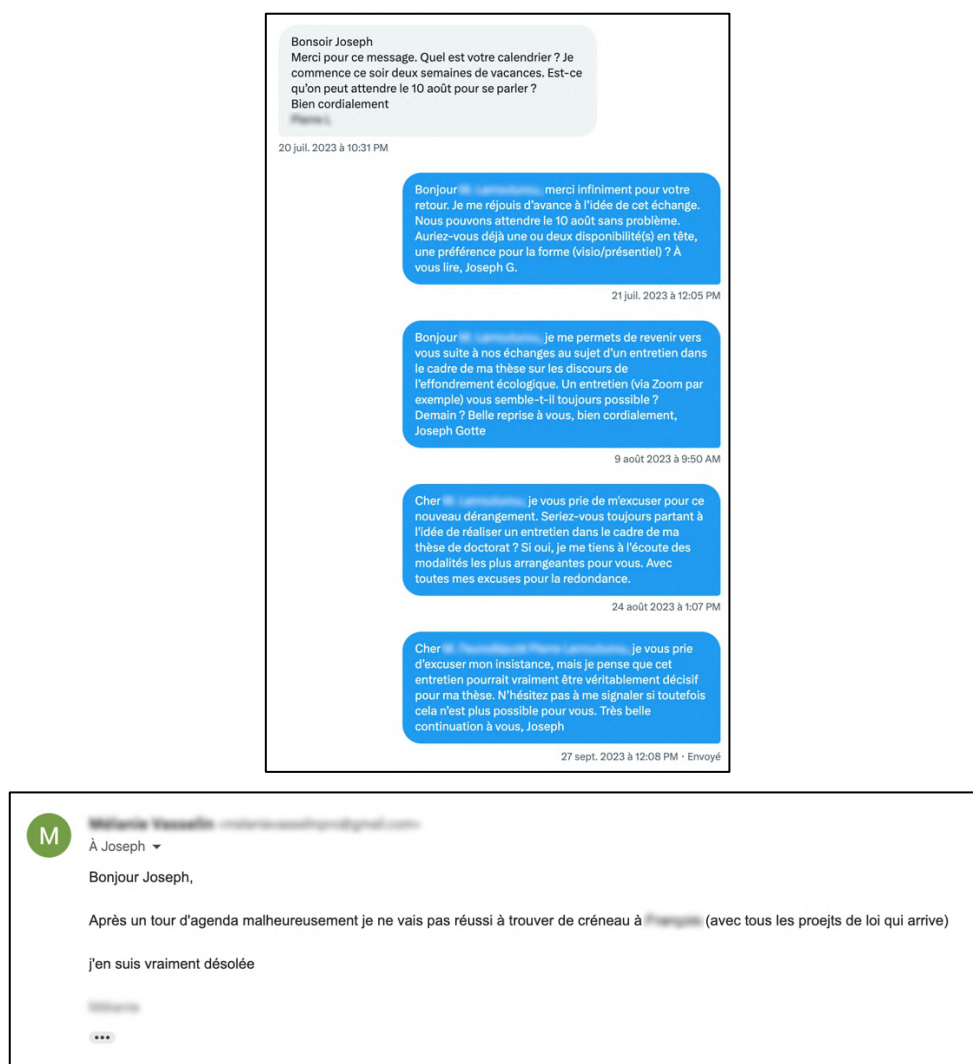
« à cette époque [...] ça fait un an et demi [...] que j'ai vraiment conscience de l'effet boule de neige, de tout ce qui peut être dérèglement climatique, perte de biodiversité, etc. Même si j'en ai conscience, ça reste quand même assez en arrière-plan dans les combats politiques. Et c'est aussi lié aux **combats politiques eux-mêmes qui vous obligent à être dans l'instant présent**. [...] Être présente sur le terrain, être présente dans l'hémicycle. [...] le travail parlementaire fait que vous êtes **sans cesse dans l'urgence** de travailler vos sujets et de contrecarrer les projets de loi du gouvernement. [...] Et du coup, vous n'avez **pas le temps de vous plonger sur des études de long terme**. [...] On est **trop dans l'urgence** dans [le] travail parlementaire, que ce soit à l'Assemblée ou en circonscription. Et c'est difficile d'avoir... de se permettre... C'est exactement ça. Je me suis jamais permise de me donner du temps, de me plonger dans tout ça. » (Entretien Isabelle Attard, 2023, je souligne)

« Moi, c'était ma tâche, **d'être à la fois dans l'hyper urgent et en même temps dans le moyen terme et le long terme**. [...] Tu vois, mon statut, c'était conseiller spécial. Ça veut dire que j'étais expert en rien. J'ai fait de la philo et de la science po. Donc autant te dire que l'administration publique locale, j'y connais rien. Mais par contre, je sais repérer des gens qui s'y connaissent. Je sais discuter avec eux, j'arrive à lire des bouquins. [...] je me mets à l'affût et j'essaye de trouver des gens compétents et intelligents et à les mettre autour d'une table. » (Entretien avec Enzo Lesourt, 2023, je souligne)

Ces deux extraits d'entretien donnent à voir une certaine confrontation des déterminants structurels relatifs aux lieux de pouvoir – « *instant présent* », « *urgence* », « *hyper urgent* », « *pas le temps* » – et la culture intellectuelle et politique de ces écologistes portés vers le « *long terme* ». Comme nous allons le voir, il est difficile pour ces professionnels de la politique de s'extraire des logiques d'accélération et de concurrence qui caractérisent la modernité tardive et les sphères dans lesquelles ils évoluent.

Lorsque j'ai été amené à solliciter des parlementaires « effondristes » pour réaliser des entretiens dans le cadre de cette recherche, les obstacles ont été nombreux. Certains donnèrent une réponse positive au départ, mais sans donner suite. Plusieurs fois, il m'a été demandé mes contraintes d'agenda, dans le but tacite de repousser l'entretien après une période chargée (élection présidentielle et élection législative 2022, réforme des retraites) ou propice à une trêve (pause estivale). Bien souvent, l'enchaînement de telles périodes ne m'a pas permis de concrétiser ces projets d'entretien.

Figure n°23 : exemples d'échanges avec des élus ou collaborateurs d'élus



Les élus étudiés apparaissent, eux aussi, pris dans les impératifs de la représentation politique : être proactif sur le plan législatif et médiatique, construire une position et une identité politiques, répondre aux sollicitations de leurs administrés, anticiper les échéances électorales... Ces préoccupations peuvent sembler en décalage avec l'horizon du long terme dont ils entendent se faire les défenseurs :

*« L'écologie, c'est **une pensée de la complexité et du long terme**. Et c'est tout à l'honneur des écologistes d'avoir, de s'être arc-boutés sur cette idée qu'il faut expliciter la complexité du monde. Sauf que c'est extrêmement difficile aujourd'hui dans un **monde de la simplification et du présentisme**. » (Entretien avec Noël Mamère, 2023, je souligne)*

Au temps court et présentiste de la politique est opposé, par l'ancien candidat à l'élection présidentielle française de 2002, le temps long de l'écologie. Celui-ci est notamment appréhendé à l'aune du système Terre :

« plus que d'autres idéologies, l'écologisme a la particularité de réinscrire les sociétés modernes dans un temps long, voire très long : celui de l'histoire de la vie et de la Terre, celui de l'évolution ou de la coévolution avec les autres espèces, celui des cycles climatiques, celui de la formation et de la dilapidation des ressources fossiles. [...] On reproche fréquemment au système démocratique un penchant court-termiste, qui serait dû au temps limité des mandatures ou au rythme des élections et des réélections qui structurent la vie politique. Depuis quelques décennies, la montée en puissance des problèmes écologiques globaux accentue et radicalise cette critique, tant l'écart apparaît inconciliable entre le temps de la vie démocratique et celui des conséquences écologiques de nos décisions, de nos actions et de nos inactions. » (Semal, 2019 : 69-70)

L' élu écologiste est à la fois soumis au temps long de l'écologie et au temps court de la démocratie, ce qui est susceptible d'alimenter chez lui ou chez elle une expérience de tiraillement.

Éloges du *slow*

Bien que les prochaines années soient jugées décisives et qu'il y ait urgence à agir, les personnalités étudiées se montrent – paradoxalement – assez critiques de l'accélération du monde. Comme le souligne Antoine André, animateur de la chaîne YouTube *TheSwissBox Conversation* :

*« il y a un peu le paradoxe de : il faut aller vite, mais en même temps, il va falloir prendre le temps. Tu vois ? Ça, ça revient souvent dans les trucs que je fais. Oui, on a un monde qui s'effrite, qui s'effondre. Vite, vite, vite, vite. Urgence, Urgence, urgence. Mais le seul, **la seule bonne réponse, c'est de ralentir, d'observer et d'agir en conscience**, en sortant de tout ce qui pourrait nous faire retomber dans le vieux modèle. »* (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Cet extrait d'entretien est révélateur d'une tendance plus large chez les enquêtés : celle d'appeler de leurs vœux un ralentissement. Cette injonction à ralentir s'ajoute à l'injonction précédemment relevée d'agir de façon urgente. On peut comprendre cette double injonction comme une urgence à agir dans le sens du ralentissement :

*« **L'urgence commande de ralentir**, de freiner de toutes nos forces avant les grands virages [...] Terre, impose ton rythme, aide-nous à ralentir, bloque-nous avant qu'il ne soit trop tard. »* (Azam, 2019 : 76, je souligne)

*« Les raisons de ne plus tolérer la marche actuelle du monde sont tellement nombreuses. **Il nous faut agir**, nous interposer, nous opposer, bloquer, entraver, **ralentir**, empêcher tous les projets mauvais pour le climat, quels qu'ils soient. »* (Julliard, 2019 : 46, je souligne)

Comme le montrent ces citations, le ralentissement est pensé dans le corpus de façon active et non passive : il s'agit d'enrayer la destruction du monde, de mettre fin à la « Grande

Accélération » évoquée dans le chapitre n°2, de freiner le véhicule pour reprendre l'image précédemment analysée, en réduisant notamment la production et la consommation de biens et de services. Ce ralentissement – que je qualifie de *matériel* – doit être compris en relation avec tout un champ lexical et un projet politique de la « décroissance » ou de la « post-croissance ». C'est en ce sens que l'essayiste Vincent Mignerot file la métaphore de la Reine rouge pour pointer à l'impératif vital de décroître :

« En temps de croissance, il faut courir aussi vite que possible pour rester sur place. **En temps de décroissance, il faut ralentir à la juste cadence pour rester en vie.** » (Mignerot in Testot et Aillet, 2020 : 279, je souligne)

On peut distinguer ce ralentissement *matériel* d'un ralentissement du rythme de vie, également abordé par les locuteurs et locutrices étudiés. Une telle décélération se traduit par des choix concrets, comme celui de la réduction du temps de travail :

« mon but, c'était de ralentir ma vie. [...] J'étais cuisinier avec des horaires de fou, un petit revenu, et puis je voulais encore une voiture, puis je voulais encore faire toutes les activités, faire du ski et puis aller au cinéma avec les copains, et puis aller boire des bières [...] il y a plus tellement d'espace pour justement trouver cette humanité. Donc quand on ralentit... Enfin, quand j'ai ralenti, j'ai énormément enrichi ma vie. Même si effectivement je gagnais moins. Et du coup j'ai pu [...] commencer à aider des gens, j'ai pu me former [...] Comme j'étais décroissant, j'étais d'abord à 80% à 70%, 60% [de temps de travail], puis après mon deuxième enfant, j'étais à 40%. Donc moi, j'étais père au foyer. Mon premier métier, c'est père au foyer. Avec tous les projets que je suis à côté, je suis toujours très actif dans ma communauté, mais bénévole. » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Ce locuteur semble s'inscrire dans ce qu'Hartmut Rosa qualifie de « décélération intentionnelle », sur la base de motivations idéologiques réactives au projet de la modernité, assez anciennes et diversifiées (Rosa, 2013 : 111-113). Comme nous le voyons dans cet extrait d'entretien, le temps gagné par Antoine André se trouve réinvesti dans des activités non rémunérées, telles que le bénévolat et la parentalité. Cette expérience de décélération, assez éloignée d'un état d'oisiveté, apparaît finalement comme une décélération partielle qui privilégie à la suractivité ou à l'inactivité des activités soigneusement choisies par l'enquêté, et qu'il estime riches en sens. Une telle démarche est assez fréquente dans le cas des intellectuels étudiés. Ils et elles en viennent souvent à construire leurs « ilots » de décélération : des ilots à la fois temporels et spatiaux – *via* l'exode urbain, la vie dans une *tiny-house*, l'habitation d'une maison en forêt – afin d'y trouver l'inspiration intellectuelle, de poser un regard lucide et réfléchi sur le monde, à l'abri du bouillonnement de la ville (*cf.* chapitre n°5).

À l'occasion du premier confinement relatif à la crise sanitaire de 2020, alors que l'Assemblée nationale est à l'arrêt, François Ruffin entend « animer la démocratie » depuis la cuisine de sa résidence personnelle, au travers d'une série de vidéos diffusées en direct sur Facebook. La référence à la bande dessinée soixante-huitarde *L'An 01* de Georges Blondeaux (dit « Gébé ») est alors plébiscitée par le député amiénois pour justifier son projet :

« notre projet [...] ça part de cette phrase de Gébé [...] : "On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste !". Nous, on va transformer ça en : **"On est bien obligé d'arrêter, donc autant réfléchir pour que demain soit moins triste."** » (Ruffin in *François Ruffin*, 2020, je souligne)

La particularité de ce cas de ralentissement est qu'il est produit par des contraintes externes, à savoir les décisions gouvernementales d'endiguer la propagation du Coronavirus en France. Toutefois, dans le cas de François Ruffin comme dans les autres exemples précédemment cités, le ralentissement est envisagé comme un temps privilégié pour prendre du recul sur l'état du monde et poser un diagnostic ajusté au temps présent. C'est ainsi que François Ruffin écrit dans un ouvrage consacré à la crise sanitaire :

« On souhaitait qu'elle ralentisse, doucement, en le programmant, en l'organisant, et voici que la planète s'arrête tout sec, tout net. C'est une crise, soit. Une crise sanitaire. Une crise économique bientôt. Une crise sociale à venir. Avec son cortège de drames, déjà présents. Mais **c'est aussi une chance. La dernière peut-être. La dernière chance que nous offre l'histoire, ou la nature. Comme un avertissement. L'occasion d'une bifurcation.** La planète s'arrête. Alors, maintenant, dans quel sens on va la redémarrer ? À quelle vitesse ? Dans quelle direction ? » (Ruffin, 2021 [2020] : 17, je souligne)

La crise sanitaire apparaît pour ce locuteur comme une rupture, certes subie, mais propice à repenser un modèle de société hostile à la pérennité de la vie sur Terre. À ces considérations plutôt politiques et réflexives, le député joint dans le même ouvrage l'expérience intime de son foyer confiné :

« de ce printemps, [...] je veux retenir autre chose, aussi, d'autres germes pour l'avenir : le temps, sinon arrêté, du moins ralenti, les câlins au lit avec mes deux petits, la lecture sous les draps de Home Sweet Home, leurs premiers Sudokus, les parties de 1,2,3 soleil, de délivrance et de chat glacé interrompues par Ambre qui fait : "Pouce ! J'ai envie de faire pipi !", [...] les jeux de société, le merle sauvé, le carré planté de ciboulette et de persil, **la tendresse qui sauve tout, qui peut beaucoup** » (Ruffin, 2021 [2020] : 269, je souligne)

Cette sublimation d'une expérience de ralentissement devient un gage en faveur d'une « sobriété heureuse³²⁰ ». Ainsi, l'appel au ralentissement matériel s'accompagne de l'éloge

³²⁰ Je renvoie par là à l'expression popularisée par Pierre Rabhi, dont plusieurs contributions sont intégrées au corpus.

d'un rythme de vie décéléré, le tout tourné vers la quête d'une vie bonne. Car pour les locuteurs étudiés, la baisse quantitative – des biens, consommations, activités... – aboutirait à un gain qualitatif :

« l'écologie réclame, avant tout, une révolution de l'imaginaire, de l'imaginaire politique, de l'imaginaire social, mais aussi de l'imaginaire personnel, intime. J'ajouterais presque, un bouleversement spirituel : **qu'est-ce que le bonheur ?** Et la réussite ? Et vivre ensemble ? C'est un changement de cap qui est réclamé, et d'abord dans nos têtes : "ralentir plutôt qu'accélérer", "les liens plutôt que les biens" » (Ruffin, 2020b [2019] : 58, je souligne)

« Une manière de sortir de la Démesure est donc immédiate : il s'agit de réduire et de ralentir le métabolisme économique mondialisé [...] **Ralentir, c'est réduire l'empreinte écologie et mieux vivre. C'est le sens d'ailleurs du "buen vivir", de la "dolce vita", du "slow food"** [...] Les personnes en vacances ou à la retraite ralentissent souvent le rythme de leur existence : en marchant plus, en faisant du vélo, la sieste, en prenant le temps de cuisiner et de déguster un bon repas, en discutant avec des amis, en dansant avec leur conjoint, en jouant avec leurs enfants et petits enfants, en écoutant de la musique, etc. Ce ralentissement et cette simplification de l'existence sont souvent **parmi les meilleures expériences de la vie.** » (Chevalier, 2021 : 76, je souligne)

« Dans la société de consommation et qui plus est, à l'ère numérique, objets et productions culturelles, circulant de façon massive, tendent à la saturation de l'attention et au comblement. La "place" est toujours prise. Il est même possible que nous en soyons parfois à un point tel que l'hypercommunication empêche la relation [...] Résister au débordement, à la saturation, au comblement, c'est aussi **laisser une chance à ce que quelque chose d'inattendu, d'inaperçu puisse se manifester.** Cela peut être le cas de la disposition à faire silence, à s'arrêter ou à ralentir, à attendre, à "flotter", etc. » (Hétier, 2021 : 115, je souligne)

Ces extraits peuvent faire écho à la pensée de Rosa qui voit dans « une vie riche en expériences de résonance » l'issue à l'aliénation produite par l'accélération sociale (Rosa, 2018 : 518). Par « résonance », cet auteur entend « une forme de relation au monde [...] dans laquelle le sujet et le monde se touchent et se transforment mutuellement » (Rosa, 2018 : 200). Les sphères propices à être éprouvées comme « responsives » relèvent de l'amitié, de l'amour, mais aussi de la nature, de la religion, de l'art. Ainsi, dans mon travail de recherche, le vœu de ralentissement – outre des enjeux de soutenabilité du monde matériel – est souvent associé à des promesses à la fois intellectuelles (capacité à analyser les tendances de fond), sociales (temps libéré pour des expériences relationnelles, de « résonance ») et psychologiques (prévention du « *burn-out* »).

Des mesures spatiotemporelles, comme celles de réduire le temps de travail ou de vivre dans une plus grande proximité avec la nature, soulèvent la question des déterminants socio-

économiques permettant de les mettre en œuvre. C'est ce que souligne le créateur de contenu Vinz Kanté en entretien :

« l'écologie est un combat politique qui pendant très longtemps a été approprié par des gens qui avaient déjà le temps d'y penser, le temps de se focaliser dessus [...] [Quand tu es pauvre] t'as pas le temps de creuser la question, t'as pas le temps de prendre le temps. T'es en train de courir pour tes gosses. T'es en train de courir derrière ton argent pour payer des factures. Et donc tu es prisonnier d'un système qui t'empêche, à un moment donné, de devenir un peu plus érudit. Parce que tu es un facteur de production de la société qui prend beaucoup de temps. » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023, je souligne)

Pour ce locuteur, dont la réflexivité sociale s'inspire d'un corpus marxiste, le temps disponible serait un capital dont les intellectuels écologistes seraient plus fortement dotés. Interrogé à ce propos, Antoine André – qui expliquait précédemment son choix de baisser son temps de travail – apparaît conscient des privilèges qui sont les siens :

« j'ai la chance aussi d'avoir une femme qui a un bon poste de travail dans une ONG à Genève. Et puis du coup on a un salaire un peu garanti qui fait qu'on peut vivre la petite vie qu'on vit, sans se soucier que moi, à la fin du mois, je dois avoir tant de [contrats] [...] moi j'ai quand même une pensée bourgeoise. Ça c'est sûr. » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

L'intellectuel écologiste apparaît, souvent, comme un sujet privilégié dont la sérénité à aborder la « fin du mois » lui permettrait de se soucier d'un horizon temporel plus lointain : celui de la fin possible de notre monde.

Penser les espaces intermédiaires au prisme de la dissonance temporelle

Jusqu'à présent, le travail de présentation de deux temporalités concurrentes m'a conduit à repérer les caractéristiques prototypiques de chacune de ces temporalités. Il s'agissait de mettre en évidence une conception du temps dont les acteurs héritent structurellement – celle de la *durée* – et qui s'oppose à une contre-temporalité, qu'ils entendent susciter – celle du *délai*. Néanmoins, j'ai aussi tenté de mettre en lumière l'existence de zones grises – de paradoxes, de contradictions, de croisement – dans l'expérience que ces personnalités font du temps.

Tableau n°5 – synthèse comparative des temporalités de la *durée* et du *délai*

	<i>Catégorie dominante</i>	<i>Objectif</i>	<i>Expérience du court terme</i>	<i>Pensée du long terme</i>	<i>Rapport à la modernité tardive</i>
<i>Durée (temps politique moderne)</i>	Futur	Durer	Échéances électorales ; sentiment d’urgence lié à la saturation de l’agenda politique et médiatique	Progrès de l’humanité	Actif : accélération et concurrence
↓ <i>Espaces intermédiaires propices aux situations de dissonance temporelle</i> ↑					
<i>Délai (temporalité écologiste)</i>	Présent	Survivre	Décisions à prendre avant le franchissement de nouveaux seuils d’irréversibilité ; sentiment d’urgence lié au rétrécissement des possibilités d’action	Mutations géologiques, changements du système Terre	Réactif : ralentissement, voire coopération

À la suite d’un travail de recherche mené avec le politiste Adrien Desingue, je propose d’appréhender ces espaces intermédiaires, de confrontation de visions *a priori* opposées, comme des situations de *dissonance temporelle* (Desingue et Gotte, 2023 : 100). Ce concept joue sur un détournement de l’expression « dissonance cognitive », employée au départ par le psychosociologue Leon Festinger (1957). Par *dissonance temporelle*, il s’agit de pointer aux contradictions – individuelles, collectives, voire structurelles – dans l’appréhension que des sujets peuvent avoir du temps, susceptibles d’aboutir à des tiraillements voire des incohérences – entre des attitudes, des comportements, des opinions.

Les personnalités retenues, prises dans un modèle qu’elles entendent dépasser, apparaissent donc comme particulièrement sujettes à des situations de *dissonance temporelle*, et cela est d’autant plus flagrant dans le cas des professionnels de la politique étudiés qui évoluent à la croisée des temporalités. Dans leur cas, cette expérience de dissonance peut reposer, comme on l’a vu sur des allers-retours entre un horizon à protéger et le temps présent dans lequel tout semble se jouer, la double injonction à agir rapidement tout en ralentissant, mais aussi sur un brouillage entre urgences vécues – du fait d’un calendrier électoral, politique et médiatique saturé – et urgences professées – relatives au compte à rebours climatique, à la course contre les irréversibilités. Ainsi, « le temps de l’action et celui du discours entrent en contradiction »

(Monnoyer-Smith, 1998 : 72). Par ailleurs, on peut tout à fait supposer que la sphère politique, disons « classique », expérimente des situations de dissonance temporelle croissantes, en partie sous l'effet d'une préoccupation de plus en plus partagée pour le devenir des sociétés humaines. Dans ce contexte, les situations de dissonance peuvent prendre d'autres formes : l'omniprésence de l'urgence, mais sans échéance eschatologique ou borne temporelle claire, ou encore la croyance persistante chez les décideurs dans le progrès – ou, du moins, dans la *durée* –, malgré un présent pris dans une crise permanente. Si cette dissonance peut produire un bougé dans la conception moderne du temps politique, la *durée* semble demeurer aujourd'hui encore le cadre de référence principal : « alors que l'urgence devient un leitmotiv politique, la durée continue à s'imposer comme cadre de compréhension et d'action de la décision publique » (Semal et Villalba, 2013 : 82).

3) De l'avenir au présent : les « générations futures »

L'examen de la temporalité écologiste serait incomplet s'il ne faisait pas état de l'incarnation du moyen et du long terme, dans le discours, par la référence aux « générations futures ». Comme le montrent les travaux d'Hartmut Rosa, l'étude de la temporalité appelle à questionner les rapports entre générations (Rosa, 2013 : 139). À ce propos, il se trouve que locuteurs et locutrices étudiés se réfèrent souvent aux « générations futures », en prenant pour exemple leurs propres enfants. Ces derniers semblent constituer une « métonymie de l'avenir » plus tangible qu'un large groupe générationnel « aux contours flous » (Rumin, 2024 : 385). Cette régularité discursive soulève toutefois la question de la position de ces intellectuels par rapport à la procréation.

Tensions autour de la natalité

Comme mentionné en introduction de cette thèse, la préoccupation effondriste s'appuie en partie sur le constat d'une population mondiale croissante. Cette inquiétude démographique ne fait toutefois pas consensus parmi les personnalités retenues, voire se révèle conflictuelle par moment :

« Démographie. Je pense que ça n'est pas le problème. Un seul Elon Musk fait plus de dégâts à lui seul que tout le continent africain réuni. [...] Ça ne servirait à rien d'être deux fois moins nombreux, nous utiliserions juste, chacun, deux fois plus d'espace et de ressources disponibles. Je crois que ça n'est pas la question. [...] on voit bien qu'il y a quelque chose de terriblement colonialiste et paternaliste dans cette question de la démographie. Car, on le sait bien, les populations en croissance galopante, ce sont essentiellement celles des pays pauvres. » (Barrau in *Rencontres Internationales de Genève*, 2023, je souligne)

« [ce sujet de la démographie] est **instrumentalisé**, parfois, par certaines forces – parfois forces politiques – dans le débat public, pour occulter la question des inégalités. Or, notre premier problème collectif est d'abord un problème de mode de développement et de modèle, avant d'être un problème de – même si cette donnée compte – de trop grands nombres d'humains. [...] Donc, pour moi, c'est pas un sujet qu'il faut esquiver ni un sujet tabou, mais **c'est un sujet qu'il faut mettre à sa juste place** dans l'ensemble des problèmes auxquels nous devons faire face » (Observation, Delphine Batho, Séminaire de l'Institut Momentum « Faire campagne pour la décroissance : retours critiques d'expérience », 8 janvier 2022, je souligne)

Dans le dernier extrait, le fait que la députée Delphine Batho dise que le sujet de la démographie n'est pas à considérer comme un « tabou » est à comprendre en réaction à une forme de lieu commun, très fréquent dans les discours étudiés :

« Les néomalthusiens, dont je suis, font l'objet de critiques venues de tout bord. Dans la décroissance démographique que nous soutenons, la droite décèle une campagne promouvant les avortements massifs, l'homosexualité et l'abandon du patriotisme. La gauche nous soupçonne d'attaquer les droits humains, de fuir le problème du financement des retraites, voire de prêcher l'eugénisme ou le racisme. D'une manière générale, **la question est taboue** » (Cochet, 2020 [2019] : 62-63, je souligne)

« dès qu'il y a un petit peu justement... un espoir de stabilisation, c'est la grande panique. Et alors au niveau démographique, ça **c'est un tabou terrible** auquel je me suis attaché [...] et qui m'a fait subir beaucoup de difficultés. **C'est un tel tabou** que dès que vous osez parler de ça, vous êtes tout de suite antihumain, anti... ou raciste. Tout ce que vous voulez. Alors que c'est objectivement un phénomène très... un des facteurs importants d'un futur effondrement. [...] **Ça, c'est vraiment un sujet très, très délicat.** » (Entretien avec Philippe Roch, 2024, je souligne)

« on a besoin d'en parler. On a besoin d'avoir une conversation nationale sur ces questions-là. On a besoin de parler de population, de démographie. **C'est tabou**, parce qu'on pense qu'on va pouvoir tout régler avec de la technologie ou avec du changement culturel » (Cappellin in *Blast*, 2021, je souligne)

« la démographie est bel et bien devenue **le tabou du combat environnemental**, son "vol de mort", celle dont même le GIEC ou Greenpeace ne prononcent pas le nom, ne serait-ce que du bout des lèvres, pour ne plus avoir à s'y confronter. » (Bueno, 2019 : 16, je souligne)

« [Thierry Paquot] Arrêtons-nous un instant sur **un sujet qui fâche** au sein même des écologistes : la démographie [...]

[Pierre Jouventin] Je la considère comme aussi inquiétante que le changement climatique dont la majorité des Français est aujourd'hui consciente. Mais la démographie constitue **un sujet tabou** sur lequel plane le spectre du racisme et du colonialisme... » (Jouventin et al., 2019 : 43, je souligne)

En prenant le risque de prendre position à ce sujet, ces locuteurs entendent franchir la barrière de ce qui serait indicible, au sens non pas de « l'impossibilité de sa formulation, mais [de] sa difficulté » (Franckel et Normand, 1998 : 9). Parler de « tabou », c'est ainsi relever qu'il « est

convenu dans une société de passer certaines choses sous silence » (Baldauf-Quilliatre et Quignard, 2023 : 4). Pris dans ce sens, ce qui est indicible est surtout difficilement audible à une communauté discursive donnée. À la suite des travaux d'Alice Krieg-Planque, on peut appréhender la lexie « tabou » comme un terme du « métalangage ordinaire » (Krieg-Planque, 2018 : en ligne). Il est à la fois expression d'un sentiment linguistique et « expression d'une évaluation axiologique subjective » (Krieg-Planque, 2004 : 3). Ainsi, on peut dire qu'un tabou est un tabou « pour une personne ou une communauté de personnes [et] ne l'est pas toujours pour une autre » (Krieg-Planque, 2004 : 3).

Si les extraits précédents ont en commun d'être produit par des hommes – et des pères, j'y reviendrai –, des locutrices tiennent un discours proche, parfois nourri par des réflexions écoféministes :

« **La surpopulation a longtemps été un gros mot.** Vous le prononciez dans une soirée ou un débat, et vous étiez cuit : plus personne ne vous écoutait. Vous étiez l'affreux réac de service. Un suppôt de l'extrême droite. Un thuriféraire d'un Malthus opposé à toute forme d'aide aux pauvres. Voici la doxa telle qu'elle était dispensée » (Maier in Servigne et Stevens, 2020 : 55)

« J'ai 44 ans et je n'ai pas d'enfant. [...] Je suis un mammifère qui pense trop ou qui n'aime pas assez. Je suis la nullipare écolo. Celle qui politise son ventre vide. [...] **C'est un des derniers tabous de l'écologie politique, si ce n'est le dernier tabou, le dossier que personne ne veut ouvrir ouvertement.** Aucun député écolo actuel n'aura le courage de vous dire : oui, nous sommes peut-être trop nombreux, dans les pays riches, à consommer comme des cochons, à prendre l'avion comme des gorets, à consommer sans limite » (Noualhat, 2020 : 17 ; 36 ; 57, je souligne)

« Comme tant d'autres, je peux témoigner du harcèlement subi lorsqu'une personne (a fortiori femme) envisage de s'épanouir sans devenir parent. [...] Il est grand temps d'**oser affronter la question démographique** en faisant preuve de tout l'humanisme requis. Permettre à chacun.e d'étudier, d'accéder à la contraception et à l'avortement, ainsi que respecter pleinement le choix individuel d'avoir peu ou pas d'enfants, sont de toute évidence des actions hautement salutaires, tant pour la biosphère que pour les femmes. » (Tanguy in Testot et Aillet, 2020 : 266-267, je souligne)

Dans ces extraits, dépasser ce « tabou » est envisagé comme une forme de courage, dont ces locutrices veulent faire preuve. Cela ne passe pas tant par le recours à des « verbes à sémantisme négatif (briser, rompre avec, rejeter, se défaire de, en finir avec, etc.) » (Pražuch, 2017 : 151), mais par des verbes à sémantisme plus positif : « oser », « affronter », « dire ». Cela peut renvoyer à la « prétention à s'exprimer en rupture » identifiée par Alice Krieg-Planque à partir d'un corpus d'ouvrages politiques :

« La rupture langagière telle qu'elle est donnée à voir porte ici sur le contenu : pour l'auteur de ce type de livre, il s'agit de révéler des scandales (qui étaient tus), de dénoncer une situation (qui demeurait tabou), de dire le vrai (en rupture avec des discours qui seraient marqués par la dissimulation). » (Krieg-Planque, 2019 : 3)

Lorsque Laure Noualhat écrit « Aucun député écolo actuel n'aura le courage de vous dire : oui, nous sommes peut-être trop nombreux », elle prend immédiatement à son compte la charge de dire ce qui est tu. Cette recherche d'une parole marquée par la sincérité participe à la construction d'une image de franchise sur laquelle je reviens dans le chapitre n°7. Ce franc-parler ne serait pas totalement étranger au média ici employé :

« le livre [...] apparaît comme un espace éditorial qui autorise l'expression d'une parole différente de celles qui s'exprimeraient sur d'autres scènes (médiatiques, tribuniennes, institutionnelles...), plus garantes d'une certaine conformité. » (Krieg-Planque, 2019 : 4)

Mais outre le recours à un support possiblement plus propice à un parler-vrai, cet effet d'authenticité est appuyé chez Laure Noualhat et Gwennyn Tanguy par leur recours au témoignage, un genre qui « porte souvent sur des événements traumatiques et tragiques [...] [et] repose sur des visées de transmission et d'expression de soi » (Moïse et Hugonnier, 2019 : en ligne). Ces deux enquêtées abordent la question de la natalité et de la démographie, non pas comme une simple question politique, mais comme un choix qu'elles ont fait : celui de la nulliparité, c'est-à-dire d'un renoncement, en tant que femmes, à la procréation. À l'inverse, les locuteurs cités sont soit pères de longue date (comme c'est le cas d'Yves Cochet, de Philippe Roch ou de Pierre Jouventin), soit de jeunes pères (Emmanuel Cappellin, Antoine Bueno). Quand l'on creuse le discours de ces deux derniers locuteurs, il apparaît qu'ils recourent également au témoignage, dans le but, cette fois, de décrire une forme de tension au sujet de la parentalité :

« c'est l'époque à laquelle j'ai eu mon premier enfant, Elio, qui est né. Et ça pose la question de : "Est-ce que je veux avoir un deuxième enfant ?", "Est-ce que je voulais avoir un premier enfant ?" [...] Et évidemment, moi, j'ai toujours voulu être papa, et je vis la paternité avec beaucoup de bonheur. Et je suis très heureux de voir Elio grandir. Mais ce qui était fort, c'était d'avoir la juxtaposition [...] [de gens qui disent] "Face à l'avenir, moi je ne veux pas mettre un enfant dans ce monde" et, moi, qui dis : "Face à l'avenir, je veux mettre un enfant dans ce monde." » (Cappellin in Blast, 2021, je souligne)

« À l'heure où j'écris ces lignes, ma femme est enceinte. Nous attendons notre second enfant. Le second, pas le deuxième, il n'y en aura pas d'autre. Ce second enfant, **nous avons beaucoup hésité à l'avoir. Nous avons finalement cédé à notre désir, tout en sachant qu'il était égoïste.** Je ne vois donc aucune raison d'être fier de ce choix. Au contraire. J'en parle peu. » (Bueno, 2019 : 9, je souligne)

Cette tension entre avoir et ne pas avoir d'enfant est signifiée dans cette dernière citation par l'emploi de « tout » suivi du verbe *savoir* au gérondif (« tout en sachant qu'il était égoïste »).

Une telle tournure marque :

« une discordance entre l'action exprimée par le verbe recteur et les sentiments qu'éprouve l'agent, ses connaissances, son savoir, le jugement qu'il porte sur cette même action. Autrement dit, il y a expression d'une certaine dissonance entre le plan de l'action et le plan psychique, affectif ou intellectuel. » (Halmøy, 1990 : 195)

L'hésitation à avoir un (nouvel) enfant dépasse le cadre strict de la pression qu'entraîne une démographie croissante, et interroge les conditions dans lesquelles ces enfants vont être amenés à évoluer.

Une inquiétude à teneur apocalyptique ?

S'il devient courant, en Occident, de dénoncer le rôle des religions – et en particulier des Églises chrétiennes – dans l'inspiration et le déploiement des politiques natalistes³²¹, un survol historique met en évidence l'existence de débats et d'attitudes ambiguës à l'égard de la procréation. L'exploration d'« affinités » possibles entre les discours étudiés et l'apocalypse religieuse m'amène à me questionner sur des antécédents relatifs à la peur ou au refus de procréer par anticipation de l'*eschaton*.

Dans le judaïsme antique, la société est globalement attachée à la parentalité, vécue comme un marqueur de réussite sociale et de bénédiction divine, répondant à la consigne du Créateur donnée au couple adamique : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la » (TOB, 2010 : Genèse 1:28). Le refus de procréer, même s'il n'est pas toujours formulé tel quel, est souvent associé au célibat, dans un monde où les substances contraceptives et abortives sont généralement incertaines et prohibées. Les milieux esséniens³²² se développent à partir du II^e siècle avant notre ère et constitueraient une brèche au natalisme juif de l'époque, par leur souhait de continence :

« les Esséniens, réunis en communauté de l'alliance, vivaient dans l'attente eschatologique de la manifestation de Dieu. Leur séjour au désert exprimait la recherche de la proximité divine. Le principe de la pureté requise pour la rencontre avec Dieu s'appliquait donc particulièrement chez eux. Peut-être la continence était-elle plus spécialement pratiquée parce qu'elle favorisait

³²¹ Voici un exemple issu du corpus : « Contrôler les naissances, c'est souvent se heurter aux religions. [...] par son refus de l'avortement et de la contraception, l'Église catholique a adopté une doctrine résolument nataliste. Elle s'est opposée autant qu'elle l'a pu au contrôle des naissances en Afrique, en Amérique du Sud ou en Asie » (Bueno, 2019 : 17-18).

³²² Popularisés au XX^e siècle par la découverte des manuscrits de Qumran.

les révélations divines. [...] L'inspiration profonde qui commande le célibat essénien semble donc bien être la recherche de Dieu, dans une perspective cultuelle et eschatologique » (Galot, 1972 : 734-735)

En tant que proto-apocalypticiens, les esséniens semblent plutôt distants de l'injonction à se multiplier. Toutefois, cette distance s'inscrirait plutôt dans une démarche de vie communautaire, un souci de pureté et une quête spirituelle, qui ne fait pas apparaître clairement l'inquiétude pour le devenir des générations à venir.

Le ministère itinérant de Jésus de Nazareth, un célibataire selon ce qui nous est rapporté dans les évangiles, ainsi que le ministère de ses proches intervient dans un contexte contemporain de l'essénisme tardif. Des parallèles sont possibles³²³ :

« le renoncement au mariage se fonde dans les deux cas sur un motif religieux, qui est celui d'une proximité, eschatologique et actuelle, de Dieu. [...] Pour appuyer la perspective eschatologique, il convient de rappeler la déclaration de Jésus : "dans la résurrection, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans le ciel" [...] La mention des anges fait penser à la préoccupation essénienne de vivre en communion avec les anges, et de garder une pureté digne de leur compagnie. À vrai dire, si l'on applique au célibat la parole de Jésus, on y découvre une valeur d'anticipation de la vie future, dans un au-delà du mariage » (Galot, 1972 : 741)

D'autres discours de Jésus peuvent remettre en question des conceptions dominantes de la famille, à l'époque³²⁴, et certains propos – à portée apocalyptique – résonnent comme un avertissement à la natalité : « Malheureuses celles qui seront enceintes et celles qui allaiteront en ces jours-là, car il y aura grande misère dans le pays et colère contre ce peuple » (TOB, 2010 : Luc 21:23). Bien qu'allant dans le sens de l'hypothèse ici posée, il apparaît difficile d'analyser la portée effective que cette déclaration a pu avoir dans les choix familiaux et sexuels des premiers chrétiens³²⁵. Néanmoins, il paraît probable que les figures du début de l'Église – convaincues par l'imminence de la fin, de leur vivant³²⁶ – voient dans le célibat une

³²³ Il existe également des différences notables sur lesquelles je ne reviens pas, mais qui sont largement développées dans l'article cité.

³²⁴ Par exemple, Matthieu 10:35-37 : « Oui, je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa maison. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » (TOB, 2010). Ou encore, Matthieu 12:48-50 : « À celui qui venait de lui parler, Jésus répondit : "Qui est ma mère et qui sont mes frères ?" Montrant de la main ses disciples, il dit : "Voici ma mère et mes frères ; quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, ma sœur, ma mère" » (TOB, 2010).

³²⁵ D'autant plus si l'on considère que cette prophétie s'est réalisée peu de temps après, avec la chute de Jérusalem en l'an 70 de notre ère.

³²⁶ Henri Desroche note qu'une « large fraction des premières générations, voire de ses plus notables représentants (Papias, Irénée, Justin, Tertullien, Lactance) escompta et supputa le Retour du Christ » (Desroche, 1955 : 61).

situation propice au prosélytisme évangélique et autres exigences du temps de la fin³²⁷. Les écrits de Saul de Tarse en sont un exemple marquant :

« Je pense que c'est un avantage, à cause des angoisses présentes, oui, on a avantage à rester ainsi. [...] Voici ce que je dis, frères : le temps est écourté. [...] la figure de ce monde passe. Je voudrais que vous soyez exempts de soucis. Celui qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur : il cherche comment plaire au Seigneur. Mais celui qui est marié a souci des affaires du monde³²⁸ » (TOB, 2010 : 1 Corinthiens 7:26-33)

Pour l'historienne Marie-Élisabeth Henneau, les débuts du christianisme sont partagés par « deux courants idéologiques entre lesquels beaucoup oscilleront : l'un valorisant l'être humain, créé pour procréer et jouir des biens de la terre [...] et l'autre magnifiant le modèle angélique annonciateur ici-bas d'un Royaume à venir » (Henneau, 2021 : 29). Ce dernier groupe peut être motivé par « la hâte de faire advenir le Royaume en se détachant de manière radicale des biens de la terre – nourriture et sexualité » (Henneau, 2021 : 29). Dans sa chasse aux hérésies, Augustin d'Hippone, aujourd'hui considéré comme l'un des « pères » de l'Église chrétienne, acte une double rupture à la fin du IV^e siècle et au début du V^e siècle. Face aux milieux gnostiques et manichéens qui « condamnent la procréation et imposent la continence », Augustin « estime nécessaire d'insister [...] sur les bienfaits du mariage » (Henneau, 2021 : 31). Et face à des croyants pressés par leur désir de parousie – quitte à la provoquer –, il développe une lecture spirituelle et métaphorique de l'Apocalypse de Jean en refusant de confondre la « cité de Dieu » avec la « cité terrestre » (Dubar, 2010). La perspective d'Augustin – amillénaire³²⁹ – s'oppose au millénarisme qui « implique un règne de Dieu réalisé sur la terre »³³⁰ (Desroche, 1955 : 61).

Le déclin du millénarisme qui suivra la critique d'Augustin d'Hippone n'est toutefois que temporaire. Au fil de l'histoire, différents mouvements chrétiens hétérodoxes – comme les joachimites, anabaptistes, adventistes – donnèrent un nouveau souffle aux hypothèses millénaristes. Parallèlement, les positions « pro-continence » furent réactivées par des groupes de tendance hérétique, parfois méconnus : cathares, bogomiles, rappites... Il est intéressant de relever l'existence de croisements entre ces deux postures, allant parfois jusqu'à constituer les

³²⁷ Comme je l'ai évoqué plus tôt, je me réfère ici à l'attitude de vigilance et de perfectionnement moral qui caractérise l'expérience du *délai* chrétien.

³²⁸ Toutes les citations bibliques reproduites dans cette thèse sont issues de la Traduction œcuménique de la Bible.

³²⁹ Cela ne fut toutefois pas toujours le cas. Le sociologue Claude Dubar relève que « Augustin fut d'abord millénariste avant sa conversion qui le conduira à devenir évêque d'Hippone, en Afrique du Nord » (Dubar, 2010 : 5).

³³⁰ Je détaillerai deux formes du millénarisme au chapitre n°8.

deux faces d'une même pièce. Ainsi, le médiéviste Hilário Franco Júnior relève au sujet des hérétiques du Moyen Âge que, pour eux :

« Nier la matérialité (Incarnation, sacrements, sexe) et la violence (alimentation carnée, guerre) était une préparation pour le royaume terrestre du Christ et, par conséquent, un refus du présent de la société féodale alors en formation. » (Franco Júnior, 2005 : 76)

La procréation humaine, associée au péché originel, est décriée pour son caractère bestial.

Reprenant à leur compte ce même motif, les *Shakers*, une branche protestante issue du quakerisme, constituent un cas plus récent. Fondé par une certaine Ann Lee, ce mouvement naissant au XVIII^e siècle est analysé par Henri Desroche comme une forme de présocialisme, marquée par un « féminisme ascétique » qui passe notamment par le rejet du mariage et le refus de la reproduction (Desroche, 1955 : 173). Les justifications invoquées sont diverses. Il s'agirait, d'une part, d'une quête de perfection, d'un « engagement personnel dans la voie du renoncement par la vie chaste et le communisme des biens », telle une réponse à l'appel christique à « porter sa croix » (Desroche, 1955 : 177). De façon plus surprenante, le renoncement à la procréation serait un acte de résistance : il constituerait le « refus des humbles à se plier aux exigences de leurs oppresseurs en leur fournissant de petits êtres de chair qu'ils exploiteront à leur tour et dont la venue n'apporte aux familles nécessiteuses qu'un surcroît de misère » (Desroche, 1955 : 144-145). Chez la fondatrice Ann Lee, cette réflexion sur « la misère à laquelle elle conduit les enfants [...] mis au monde » (Desroche, 1955 : 49) se rapproche des inquiétudes que peuvent citer certains écologistes étudiés. Comme le relève Henri Desroche, la lignée croyante qui prend la suite d'Ann Lee est contemporaine de l'économiste Thomas Malthus et va reprendre une partie du plaidoyer de ce dernier en faveur d'une restriction démographique :

« Cette expérience vive de la disproportion entre une natalité luxuriante et des ressources trop exiguës fut [...] une épreuve personnelle de la fondatrice avant que ses futurs et savants disciples tentent d'architecturer ce donné primitif dans les concepts de Malthus » (Desroche, 1955 : 49)

Ainsi, Frederick William Evans, *shaker* du XIX^e siècle, associe inquiétude démographique et motif théologique dans un prêche :

« Comme Shaker, je vous demande : quel est votre remède contre cet accroissement de la population ? Vous n'en avez aucun, et le remède que je vous propose, mes amis, est l'instauration du régime du Christ, le remède que Jésus de Nazareth a prévu ; c'est qu'il y ait des chrétiens assez nombreux sur cette terre vivant d'une vie de célibat, pour tenir en échec le principe de la population. » (Evans in Desroche, 1955 : 166)

Ce « malthusianisme spiritualisé » (Desroche, 1955 : 172) est indissociable d'un millénarisme sous-jacent, qui entend hâter la parousie par le contrôle des naissances. Les *Shakers* disent regarder « comme juste que cette famille (naturelle) soit dissoute et disparaisse devant la famille du Christ qui est la base de l'ordre social dans l'éternel royaume de Dieu » (Hollister in Desroche, 1955 : 83). Leur idéal de perfection « est tel qu'il élabore par son simple jeu le millénarisme lui-même » : « Le monde allait toucher à sa fin : c'est-à-dire à la fois son point de perfection et l'heure de sa disparition » (Desroche, 1955 : 83-84).

Il ressort de ce survol historique que bien que des croyants – juifs, chrétiens, manichéens, etc. – aient pu formuler des réserves ou des inquiétudes à l'égard de la procréation, celles-ci sont souvent justifiées par une conception duale – opposant la vie matérielle à un perfectionnement spirituel – qui reste étrangère aux locutrices et locuteurs étudiés. Si le sentiment apocalyptique peut être étroitement lié au rejet du mariage et de la parentalité, les motivations invoquées sont souvent relatives à un enjeu de disponibilité dans le temps de la fin que l'on ne retrouve pas dans le cas présent. Toutefois, la secte des *Shakers* fournit un exemple – certes, moderne – d'une articulation entre des craintes démographiques et des appréhensions millénaristes, qui peut faire penser à certains discours étudiés – qui articulent ces deux plans, mais sous des modalités largement sécularisées. La préoccupation portée par le malthusianisme apparaît comme située et relativement récente, assez étrangère aux apocalypticiens antiques pris dans des échelles démographiques réduites. Autre point de nuance : le refus de procréer de certaines et certains écologistes ne témoigne pas d'un millénarisme actif qui entend précipiter la fin, mais plutôt d'une volonté de déjouer l'« apocalypse » démographique, dans un souci pour les conditions d'existence des générations à venir.

L'enfant au cœur de l'inquiétude écologiste

Si la décision d'avoir un enfant ou de ne pas avoir est aussi vive en écologie, c'est parce qu'elle traduit un rapport incertain à l'avenir. Cela est d'autant plus fort dans le cas de l'effondrissement qui envisage une rupture brutale et prochaine avec l'ordre actuel des choses. J'aimerais illustrer ce point au moyen d'un détour par la fiction. L'épisode n°4 de la série télévisée *L'Effondrement* s'ouvre avec un générique de début indiquant que l'action se déroule à « J+25 » après l'effondrement. Un groupe de vagabonds marche sur un chemin de forêt en quête d'un hameau. Au premier plan, Karine – interprétée par l'actrice Audrey Fleurot – est interrogée par John – joué par Samuel Giuranna :

« [John] Tu te dis pas que tu passes à côté d'un truc ? Tu vois, genre, que c'est limite le but de la vie de transmettre ? Tu transmets la vie.
 [Karine] Encore moins maintenant. Tu te vois avec des gosses dans ce bordel, toi ? Non, non, c'est sûrement le meilleur choix que j'aurai fait dans ma vie.
 [John] Ah ouais ? Et t'en as jamais eu envie ?
 [Karine] Non, jamais. » (L'Effondrement, 2019)

La conversation est interrompue par un autre membre du groupe : il s'agit d'un père en quête d'eau pour sa fille Romane. Cette dernière, portée par son père, est visiblement éprouvée par le long trajet et le peu de ressources disponibles. On apprendra par la suite qu'elle est atteinte d'une gastro-entérite et que les médicaments pour en guérir sont désormais rares.

Figure n°24 : plans d'ouverture de l'épisode n°4 de la série *L'Effondrement*



Si cette série retient mon attention, c'est pour son « rapport mimétique au réel » (Glevarec, 2010 : 216) ou du moins pour sa capacité à mettre en fiction un possible envisagé réalistement par les locuteurs et locutrices étudiés. Outre son absence de désir d'enfant, Karine argumente auprès de John le fait qu'avoir un enfant dans un monde hostile à la vie, comme le leur, serait une décision déraisonnable. Comme le relève Anne-Lise Melquiond au sujet des séries apocalyptiques américaines, « ce monde désolé n'est [...] plus un monde pour les enfants » (Melquiond, 2019 : 124). Cette exclusion par principe joue bien souvent sur des représentations culturelles de l'enfance marquées par l'innocence : « dans les contextes post-apocalyptiques, l'innocence et la jeunesse ne sont pas seulement idéalisées, mais menacées, fracturées et corrompues³³¹ » (Donnar in Olson, 2015 : 261, je traduis). De ce fait, si un enfant finit par se

³³¹ En anglais : « *In post-apocalyptic contexts, innocence and youth are not only idealized, but threatened, fractured and corrupted; childhood horrific and the future particularly fraught* ».

trouver dans de telles circonstances, « la première angoisse des parents, dans ce monde dévasté, est de protéger leurs enfants à tout prix » (Melquiond, 2019 : 122).

L'ouvrage collectif *The Child in Post-Apocalyptic Cinema* met en évidence que l'enfant peut être abordé comme un personnage emblématique et un motif littéraire, caractéristiques de la dystopie (Olson, 2015). Dans le présent travail de recherche, l'enfant apparaît aussi comme un motif discursif qui le place au cœur de l'inquiétude écologiste. Le documentaire *Demain*, sorti en 2015, a connu – comme je l'ai indiqué en introduction – un vif succès. Mélanie Laurent, qui en est la coréalisatrice, introduit la bande-annonce de ce film en évoquant la naissance de son fils, Léo :

« **Dans quel monde vivront nos enfants dans 40 ans ?** Léo est né il y a 6 mois, comme des centaines de milliers d'enfants dans le monde. Et jamais la situation écologique n'a été aussi grave. Alors qu'est-ce qu'on va leur dire à nos enfants ? Qu'il y a aucune solution, c'est ça qu'on va leur dire ? » (Laurent in *Demain*, 2015, je souligne)

La question posée dans le début de cet extrait, à savoir « Dans quel monde vivront nos enfants [...] ? », appartient à une phraséologie typique des discours relatifs à la sensibilisation environnementale, jouant sur un attachement psychoaffectif et un devoir de protection à l'égard de l'enfant. Cette construction récurrente est appuyée ici par un phénomène de redondance entre le discours porté par la voix *off* et l'image. Après une succession de visages d'enfants – d'âge, de genre et d'origines variés – un gros plan met en scène une main de bébé que l'on peut attribuer à Léo. Filmée depuis l'intérieur d'une voiture, la main est posée sur une fenêtre et laisse apparaître au loin un paysage vallonné, telle une « petite main [...] qui demande protection » (Chombart de Lauwe, 1979 : 47-48) face à un monde extérieur de plus en plus hostile à la vie.

Figure n°25 : scènes de la bande-annonce de *Demain* illustrant la naissance de Léo



Souvent, la place de choix que tient l'enfant dans les discours étudiés se limite à l'enfant de la locutrice ou du locuteur. Il fait figure de plus proche incarnation d'une génération menacée :

« Je suis sûr que, le soir, nus entre vos draps, dans le silence de vos consciences, vous êtes comme inquiets, angoissés pour vos enfants. Je le suis pour les miens : j'ai envie de chialer quand je songe au monde dévasté qui se dessine, celui qu'on leur laissera. [...] Un spectre nous hante : celui de la débâcle écologique. [...] C'est mon angoisse, moins pour moi que pour mes enfants, **Ambre, 8 ans, Joseph, 10 ans** : pour eux, la planète sera-t-elle encore habitable ? L'air respirable ? L'eau buvable ? [...] dans quel monde vivront, ou survivront, nos enfants ? » (Ruffin, 2020 [2019] : 13-15)

« Je la tiens dans mes bras, mon regard planté dans le sien. [...] **Jim est née à 14h24**. Sa vie commence dans l'amour, le confort et la sécurité qu'offre la vie moderne dans un pays riche. La sage-femme enveloppe ma fille dans un linge, puis nous rejoignons Alexandra en salle d'accouchement. Le bonheur dissipe les inquiétudes et terrasse la peur. Pourtant, la génération de Jim va vivre un basculement. Toutes les projections scientifiques l'indiquent. Le monde tel que nous le connaissons n'existera plus au crépuscule de sa vie, quand elle aura quatre-vingts ans, en 2100. » (Clément, 2021 [2020] : 9-10)

Le couplage entre un champ lexical euphorique (« amour », « confort », « sécurité », « bonheur ») et un lexique dysphorique (« inquiets », « angoisse », « chialer », « dévasté », « débâcle », « peur ») apparaît comme un trait significatif de la représentation, dans le discours écologiste, de l'enfant. Ce dernier, qui évoluerait entre un cercle familial *a priori* aimant et un monde en voie de délitement, deviendrait la jonction entre les mondes et les temporalités : il représenterait « l'intersection de notre passé, de notre présent et de notre avenir, la manifestation de ce que nous avons été, de ce que nous sommes et de ce que l'humanité peut devenir³³² » (Olson, 2015 : 13, je traduis). Face aux tensions qui les habitent, les locuteurs qui

³³² En anglais : « *The child body is the intersection of our past, present, and future, the manifestation of who we were, who we are, and who, or what, humanity can become.* »

ont souhaité devenir parents tentent assez souvent de se justifier de leur choix, de donner à celui-ci un sens positif malgré des réticences préalables :

« Alors pourquoi concevoir un enfant tandis que l'horizon s'obscurcit ? Parce que **je refuse de rendre les armes**. Au contraire, **j'y vois la raison du combat**. C'est pour offrir à Jim et à Ava, sa sœur, ainsi qu'à leurs éventuels descendants, la possibilité du bonheur que je veux me battre. » (Clément, 2021 [2020] : 11, je souligne)

« c'est là où c'est plus difficile pour moi en tant que responsable, père, de me dire : "Bah... en fait, j'emmène des enfants dans un monde où ça va être compliqué." Là, j'ai un peu plus de peur, d'appréhension et peut être parfois de désespoir. Mais ce n'est pas dans mon tempérament naturel. Je me dis que les valeurs que je partage aujourd'hui avec mes enfants parce que je leur montre ce que je fais, etc. Bah... ça leur donnera les clés pour essayer de faire au mieux. Voilà. Et puis, de nouveau une réalisation spirituelle. Mais je pense qu'en tant qu'âme, on vient sur terre pour expérimenter quelque chose. Si c'est le cas, pour moi ça doit être le cas pour mes enfants. Et que du coup je lâche prise un peu avec ça. Mais la pensée des générations futures est assez inquiétante, quand même. J'ai clairement une petite appréhension. Donc voilà un peu comment je... Voilà l'histoire que je me raconte pour me permettre de me lever le matin avec beaucoup d'énergie, de patience, de joie. » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Pour ces locuteurs, l'enfant acquiert une valeur symbolique d'espoir dans une continuité possible pour l'humanité, dans un avenir dans lequel il ou elle, face à l'adversité, pourra s'illustrer héroïquement.

Porter la voix des générations futures

La popularité de la référence aux « générations futures » repose en grande partie sur l'essor de la diplomatie internationale dans l'après-Seconde Guerre mondiale. Ainsi, la Charte des Nations Unies signée en 1945 inscrit dès son préambule l'objectif de « préserver les générations futures du fléau de la guerre qui deux fois en l'espace d'une vie humaine a infligé à l'humanité d'indicibles souffrances³³³ ». C'est dans la déclaration de la Conférence des Nations unies sur l'environnement de Stockholm de 1972, puis dans le rapport dit « Brundtland » de 1987, que cette formulation se voit appliquée aux enjeux environnementaux et intégrée à la définition du « développement durable »³³⁴. Ce souci pour les générations futures, par sa temporalité paradoxale, interroge la théorie politique classique :

³³³ ONU (s. d.), « Charte des Nations Unies (version intégrale) », < <https://www.un.org/fr/about-us/un-charter/full-text> > [en ligne], page consultée le 19/06/2024.

³³⁴ Le développement durable caractérise alors « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». Pour un examen approfondi de la carrière de la préoccupation pour les générations futures, je renvoie à l'article suivant : GAUTIER Claude et VALLUY Jérôme

« quel sens il y a à parler de l'intérêt de générations dont on a du mal à dire ce qu'elles sont, sinon qu'elles n'existent pas encore. [...] qui parle au nom des générations futures et avec quel type de légitimité ? [...] ce qui paraît caractériser les générations futures, c'est leur silence : êtres amorphes, elles exigent pour exister de se constituer autour d'un intérêt susceptible d'être discuté et défendu. Pour cela, il leur faut une voix, une parole et donc un représentant. » (Gautier et Valluy, 1998 : 8)

Face à des générations futures *a priori* « sans-voix », différentes institutions nationales sont créées pour porter leurs intérêts, voire parler en leur nom : en Nouvelle-Zélande, Finlande, Israël, Hongrie (Lawrence et Linehan, 2021 : 3), mais aussi en France où est créé en 1993 un « Conseil pour les droits des générations futures », sans grand succès³³⁵. Parallèlement, les organisations onusiennes se montrent de plus en plus ouvertes à la participation des enfants et des jeunes dans les grands sommets mondiaux – comme les COP –, notamment au sein des espaces consacrés à la société civile³³⁶.

L'année 2018 semble marquer un tournant dans le porte-parolat des générations futures : la figure de Greta Thunberg s'impose sur la scène internationale et avec elle débute une série d'actions collectives en faveur du climat, actions qui ont régulièrement été décrites au prisme d'un rajeunissement militant. Nombre de journalistes et analystes font alors état de l'émergence d'une « génération climat ». Un tel cadrage est parfois repris dans le corpus, où des locuteurs et locutrices mettent l'accent sur le supposé vent de nouveauté apporté par l'engagement des plus jeunes :

« Nous sommes des millions partout dans le monde à comprendre l'urgence, à entendre le compte à rebours sous nos pas et ceux de nos enfants. **Une nouvelle génération est là**, qui n'est pas définie par son âge, mais par sa façon de tout repenser. Une fine toile se tisse autour de la planète, c'est le réveil, c'est la vie, **le pas déterminé de la jeunesse qui manifeste et crie son inquiétude face à l'avenir qui se ferme.** » (Notre affaire à tous, 2019 : 4, je souligne)

« Le déclencheur des mobilisations sans précédent depuis mars 2019 aura été l'implication **de ceux qui sont le plus concernés car c'est de leur avenir qu'il s'agit.** [...] C'est ainsi, alors qu'émerge cette **nouvelle génération d'activistes** et qu'apparaissent des mouvements de désobéissance civile » (Python, 2021 : 105, je souligne)

(1998), « Générations futures et intérêt général. Éléments de réflexion à partir du débat sur le “développement durable” », *Politix*, p. 7-36.

³³⁵ Après l'annonce de la reprise des essais nucléaires français dans le Pacifique Sud, le président de ce conseil – Jacques-Yves Cousteau – donne sa démission en 1995. Le poste reste vacant et le conseil ne se réunit plus. Il est abrogé par décret en 2003.

³³⁶ On peut citer, à titre d'exemple, la mise en place des *Conference of Youth* (COY) à partir de 2005, rassemblements centrés sur la jeunesse qui se tiennent en amont des COP.

« Comme tous les jeunes hommes et jeunes femmes qui sont devenus adultes à l’aube de ce nouveau millénaire, Julien s’est trouvé confronté à une perspective que les générations précédentes n’avaient pas eu à envisager (elles auraient dû le faire, mais elles ne l’ont pas fait). Aujourd’hui, **cette nouvelle génération n’a pas le choix si elle n’agit pas, si elle ne fait pas entendre sa voix, elle pourrait bien être la dernière génération de l’humanité.** » (Watson in Wosnitza, 2018 : 13, je souligne)

Ces extraits précisent les spécificités de cette « nouvelle » génération. Pour ces locuteurs, l’entrée des plus jeunes dans les mobilisations écologistes marquerait le passage d’un plaidoyer *au nom* des générations futures à un plaidoyer *des* générations futures elles-mêmes. Alors que ces générations étaient jusqu’alors représentées, de façon quasi fictive, des réseaux transnationaux de jeunes activistes – souvent mineurs – investissent les arènes publiques et médiatiques³³⁷. Ainsi, dans une tribune parue dans *Libération*, les membres du collectif *Youth For Climate France* déclarent : « nous sommes les générations futures³³⁸ ». Cette génération de militants vient donner corps à la catégorie des « générations futures », voire revendique constituer la dernière des générations³³⁹ :

« je pense et, d’une manière, je l’espère que notre génération est spéciale dans notre manière de réagir face à l’urgence climatique. Et je l’espère, parce qu’on a une responsabilité qui est colossale. On l’a dit et on le répète, **on est la première génération à subir les conséquences climatiques et on en est la dernière aussi à pouvoir en faire quelque chose.** C’est une phrase clé qu’on répète, mais qui en fait est essentielle » (Entretien avec Adélaïde Charlier, 2023, je souligne)

Adélaïde Charlier est née en 2000 et constitue la plus jeune personne interrogée dans le cadre de cette enquête. Cette étudiante wallonne, parfois surnommée « la meuf du climat³⁴⁰ », a fondé en Belgique la branche francophone de *Youth for Climate*, en 2018, en liens étroits avec la Flamande Anuna De Wever. Proche de Greta Thunberg, Adélaïde Charlier fait elle aussi

³³⁷ Cette mobilisation selon la classe d’âge plutôt que la classe sociale ou le métier permet, pour le sociologue Laurent Lardeux, des parallèles avec les révoltes de Mai 68 : « Là où la “génération climat” est régulièrement décrite comme la première à subir les effets du réchauffement climatique, la “génération 1968” a été présentée comme la première à grandir dans la société post-industrielle et à nourrir de la désillusion à l’égard des institutions sociales » (Lardeux, 2023 : 3).

³³⁸ YOUTH FOR CLIMATE FRANCE (10 mai 2019), « Tribune Climat, biodiversité : jeunesse en grève le 24 mai ! », *Libération*, < https://www.liberation.fr/debats/2019/05/10/climat-biodiversite-jeunesse-en-greve-le-24-mai_1725861/ > [en ligne], page consultée le 20/06/2024.

³³⁹ Dernière génération à pouvoir agir (dans un catastrophisme modéré) ou dernière génération de l’humanité (dans un catastrophisme plus prononcé).

³⁴⁰ Le documentaire produit par la RTBF qui lui est consacré est intitulé *Adélaïde Charlier, la meuf du climat* (2021).

figure de porte-parole de la cause climatique, à son échelle³⁴¹. Un ouvrage collectif retenu dans le corpus souligne le plus vaste réseau dans lequel ces trois jeunes femmes s'inscrivent :

« Greta Thunberg en Suède, Adélaïde et Anuna en Belgique, Luisa Neubauer en Allemagne, Camille Étienne en France, Vanessa Nakate en Ouganda, Helena Gualinga en Équateur, Licypriya Kangujam en Inde ou encore Alexandria Villaseñor aux États-Unis... **Les jeunes femmes sont nombreuses à s'être imposées comme les fers de lance de la "génération climat"** » (Belgique et al., 2021 : 80, je souligne)

Figure n°26 : plans du documentaire *Adélaïde Charlier, la meuf du climat* (2021)



Le phénomène social de porte-parolat soulève des questionnements relatifs aux conditions d'émergence d'une telle responsabilité. Comme le souligne Claire Oger, « analyser l'activité du porte-parole, c'est [...] étudier sa capacité ou sa prétention à relayer la parole de l'institution ou d'un groupe – communauté, collectif... – qui le mandate (ou que le locuteur se donne comme mandataire) » (Oger in Hayat et al., 2022 : 108). À la différence des mobilisations sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes ou du mouvement des Gilets jaunes, les scrupules à faire émerger des porte-paroles semblent moins forts dans le cas des mouvements de jeunes pour le climat³⁴². Toutefois, comme chez les Gilets jaunes, on y observe « un système de vedettariat (*star system*) où la légitimité de la parole est, au moins en partie, octroyée par des acteurs

³⁴¹ Échelle régionale pour Adélaïde Charlier (Wallonie, Bruxelles), et parfois nationale (Belgique) ou européenne (par la proximité géographique avec les institutions européennes) ; échelle nationale (Suède) et internationale pour Greta Thunberg.

³⁴² L'horizontalité est toutefois valorisée. Un dossier de presse produit par la branche française de *Youth For Climate* affirme ainsi que « le mouvement fonctionne de manière entièrement horizontale » : YOUTH FOR CLIMATE FRANCE (2020), « [DOSSIER DE PRESSE] Un an de militantisme, Youth for Climate France depuis ses débuts », < <https://youthforclimate.fr/cp/dossier-de-presse-un-an/> > [en ligne], page consultée le 19/06/2024.

extérieurs au groupe social » (Vaysse in Hayat et al., 2022 : 286). Pour ce qui concerne Adélaïde Charlier, son investissement dans le mouvement pour le climat est décrit comme non prémédité et résultant de circonstances apparemment hasardeuses, quoique relevant d'une forme de cooptation. Si Adélaïde Charlier s'est imposée comme « voix » francophone du mouvement des jeunes pour le climat en Belgique, ce serait pour son rôle fondateur dans la structuration du mouvement en Wallonie et dans la région bruxelloise :

« Anuna cherchait des jeunes qui parlaient français pour étendre le mouvement. Un ami commun à nos pères lui avait parlé de moi, lui disant que j'étais son alter ego francophone [...] Je l'ai appelée, on s'est directement donné rendez-vous à Bruxelles et j'ai rejoint le mouvement. Il fallait ramener un maximum de monde à la prochaine marche. J'ai créé des groupes Facebook, Messenger, Instagram, j'en ai parlé à l'école... Le jeudi suivant, on était des centaines sur le quai de Namur pour prendre le train. C'était incroyable » (Charlier in Belgique et al., 2021 : 46-47, je souligne)

Le porte-parolat de la militante wallonne³⁴³ apparaît à mi-chemin entre la figure de la médiactiviste (Cardon et Granjon, 2013) et celle de l'influenceuse³⁴⁴ aguerrie au régime de proximité et d'authenticité (Coavoux et Roques, 2020). Ainsi, dans le documentaire qui lui est consacré, des plans montrent l'activiste se filmant elle-même en pleurs, alors qu'elle apprend qu'un refuge faunique en Alaska a été vendu pour un projet de forage pétrolier. Plus tôt, Adélaïde Charlier faisait état de ses problèmes de prononciation et de dyslexie. Sa parole se présente à la fois comme *vraie* – au sens d'authentique –, *ordinaire* – car émanant d'une citoyenne sans « caractéristiques distinctives (ou jugées telles) » (Bué in Hayat et al., 2022 : 351) – et *éclairée* – car dotée d'une expertise particulière en matière d'écologie. À l'image de ce que le politiste Adrien Mazières-Vaysse écrit à partir des mouvements sociaux de jeunes précaires des années 2000 :

« Cette stratégie d'authenticité, de similitude, est la condition première de l'acceptation des représentants par les représentés et d'efficacité de la réception dans le champ médiatique par l'usage du registre de l'émotion et non seulement de la démonstration rationnelle. Les porte-paroles doivent enfin posséder des capitaux variés et des compétences leur permettant d'asseoir leur légitimité dans les deux mondes dont ils sont à l'interface – espace des mouvements sociaux, champs politiques et médiatiques institutionnels – en articulant registres discursifs de l'expertise et de la revendication, langage soutenu déterminant l'acceptation par le premier monde et rhétorique de l'emportement, au besoin familière, témoignant auprès des représentés de la sincérité de leur colère » (Mazières-Vaysse in Hayat et al., 2022 : 289)

³⁴³ Cela peut être élargi à d'autres de ses collaboratrices.

³⁴⁴ Sur Instagram, principal réseau social numérique utilisé par Adélaïde Charlier, la militante compte, en 2024, près de 30 000 abonnés.

Si le genre et l'âge sont parfois des barrières à la participation politique (Hooghe et Stolle, 2003) et, *a fortiori*, à la représentation politique, on peut raisonnablement estimer qu'ils ont joué un rôle positif dans le cas d'Adélaïde Charlier, du fait qu'en étant une jeune femme, elle transpose le modèle fourni par Greta Thunberg à d'autres contextes géographiques et linguistiques. Cela ne doit toutefois pas occulter les attaques d'opposants qui visent précisément le genre ou l'âge comme motifs de délégitimation. En ce sens, le linguiste Albin Wagener qui s'est intéressé aux productions numériques médiatiques critiquant la venue de Greta Thunberg à l'Assemblée nationale française constate que celles-ci sont généralement liées « à la jeunesse, à l'enfance, à l'autisme Asperger ou encore à la condition de genre de jeune fille ou de jeune femme » de la militante (Wagener, 2020 : 13). Toutes ces caractéristiques pointeraient pour ses opposants à un état de fragilité :

« les critiques produites à l'encontre de Greta Thunberg se positionnent par rapport à la fragilité supposée de la militante ou des jeunes qui la suivraient lors des grèves scolaires du vendredi. Sa fragilité inhérente l'empêcherait donc d'être en possession de ses moyens ou de ses productions discursives [...] Thunberg ne serait donc pas une militante combative portée par une authentique sincérité, mais une marionnette tombée entre les mains de personnes malfaisantes, ce qui en ferait une victime qui vivrait un calvaire, et ce au grand jour. Se focaliser sur cette manipulabilité de l'énonciatrice rend de facto inopérant son discours, puisque ce discours ne serait pas le sien et que l'énonciatrice ne se rendrait pas compte de ce qu'elle dit. » (Wagener, 2020 : 13-14)

Ainsi, si « toute autorité se fonde [...] sur la dimension de sa reconnaissance » (Oger, 2021 : 194), cette reconnaissance peut être débattue voire contestée. Certains allocutaires sont plus enclins à obéir, croire ou réagir aux discours de Greta Thunberg et Adélaïde Charlier, en partie parce qu'ils sont portés par de jeunes femmes. Mais, pour d'autres, leurs discours sont susceptibles d'être violemment rejetés, pour les mêmes raisons invoquées.

Concernant les rapports de race³⁴⁵ qui peuvent eux aussi influencer le processus d'émergence de porte-paroles, il est significatif que les principales représentantes européennes de la cause – Greta Thunberg, Adélaïde Charlier, Anuna De Wever, Luisa Neubauer, Camille Étienne... – sont toutes des femmes blanches. En introduction de son ouvrage *Une écologie sans frontières*, la militante ougandaise Vanessa Nakate revient sur sa suppression du cadre d'une photographie prise lors du forum de Davos, en 2020 :

³⁴⁵ Pour rappel, « l'usage du terme "race" en sciences sociales se démarque très fortement de son acception dans l'idéologie raciste et est mobilisé pour penser les rapports sociaux : la race est définie comme une construction sociale et non une donnée naturelle et immuable, mais une production sociale historiquement située, et mouvante » (Brun et Cosquer, 2022 : quatrième de couverture).

« L'image avait bien été prise cette matinée-là, et j'aurais dû y figurer, puisqu'on distinguait le bord de mon manteau tout à gauche. Mais je n'y apparaissais pas. On m'avait virée du cadre. [...] Face à cette image, il était impossible de ne pas remarquer que, des cinq femmes qui avaient posé pour la photo, j'étais la seule non-Européenne, et la seule Noire. J'ai alors compris que par ce recadrage on ne m'avait pas juste éliminée, moi, mais qu'on avait gommé un continent entier³⁴⁶. »

Cette anecdote peut laisser penser que la racialisation continue de conditionner l'accès à la parole publique et à la visibilité médiatique, notamment sur un sujet comme l'écologie qui tendrait à invisibiliser les personnes non-blanches. Les porte-paroles de la génération climat en Europe apparaissent ainsi à une position intermédiaire dans les rapports de domination. L'âge et le genre constituent une barrière initiale qu'elles ont réussi à dépasser – voire à valoriser³⁴⁷ –, mais ces militantes appartiennent généralement – à l'image des jeunes présents aux actions qu'elles organisent³⁴⁸ – à des familles blanches, privilégiées et fortement dotées en capital culturel, symbolique, voire économique. Par exemple, le père d'Adélaïde Charlier est économiste, cadre au sein de l'Agence belge de développement et engagé au sein du parti belge Ecolo. La famille a vécu au Vietnam entre 2012 et 2016, expérience qui est décrite rétrospectivement par l'étudiante wallonne comme un « déclic » face aux conséquences déjà visibles de « l'urgence climatique ». Adélaïde Charlier mentionne, en entretien, le fait que ses dispositions sociales ont facilité son engagement :

« une analyse qu'on fait dans les mouvements climat en général depuis le début, et encore aujourd'hui, c'est que, ce sont des personnes majoritairement privilégiées qui vont s'emparer des questions climatiques. Et je pense que c'est le plus gros faible des mouvements climat depuis ces 50 dernières années [...] personnellement, je touche des personnes plus

³⁴⁶ NAKATE Vanessa (2021), *Une écologie sans frontières. L'appel d'une militante africaine pour une justice climatique*, Paris, Harper Collins France, p. 9-10. Cet ouvrage ne fait pas partie du corpus retenu, puisqu'il s'agit d'une traduction de l'anglais.

³⁴⁷ Il faut préciser, pour ce qui concerne l'âge, que la valorisation des plus jeunes n'est pas nécessairement mise en opposition avec l'engagement de groupes plus âgés. Ainsi, Adélaïde Charlier insiste sur la nécessité d'une lutte intergénérationnelle : « *C'est pas seulement ma génération. Et ça sera pas ma génération seule qui va changer le monde. Enfin, c'est pas possible. On a besoin des autres générations. En fait, beaucoup pensent que le combat climatique, c'est un combat de générations. Chaque génération a eu ses problèmes et là c'est le problème de ma génération. C'est complètement faux. C'est le problème... c'est un problème intergénérationnel, c'est le problème de notre société en tant que... en général. Ça dépasse toute frontière* » (Charlier in *LIMIT*, 2023). À partir d'un terrain français, Laurent Lardeux analyse cet appel à une « convergence intergénérationnelle » par « la nécessité d'engager des liens forts et sans ambiguïté sur le dérèglement climatique afin de ne pas s'exposer aux tentatives de division de leur mouvement », notamment « face aux interprétations régulièrement entendues en termes de "fossé générationnel", de "clash" ou d'"opposition" » (Lardeux, 2023 : 6-7).

³⁴⁸ Je renvoie à ce propos aux enquêtes menées par « Quantité Critique » – collectif de recherche en sciences sociales spécialisé dans l'étude des mouvements sociaux et de la participation politique – dont les résultats sont disponibles sur le carnet Hypotheses : < <https://qcritique.hypotheses.org/category/mvt-climat> > [en ligne], page consultée le 20/06/2024.

privilégiées parce que ça va être des personnes qui vont, je sais pas, suivre le même parcours que moi³⁴⁹ » (Entretien avec Adélaïde Charlier, 2023, je souligne)

Le fait que la militante soit régulièrement sollicitée par la RTBF³⁵⁰, qu'elle tienne une chronique toutes les six semaines dans le journal *La Libre*, qu'elle intervenait quotidiennement à la radio *NRJ Belgique* dans le passé, me laisse penser que, à la différence des Gilets jaunes, les jeunes pour le climat³⁵¹ sont moins sujets à être « racontés par d'autres, notamment des experts » (Souillard et al., 2020 : 6). Leur privilège serait aussi celui de pouvoir se raconter eux-mêmes, ou du moins, par l'intermédiaire de représentantes et représentants.

Au-delà de la question, assez traditionnelle, des conditions de légitimité d'une personne à porter la parole d'un mouvement, le présent cas de figure interroge aussi la prétention de ce mouvement à se poser à la fin de l'histoire humaine et à se revendiquer comme « dernière génération ». Si cet enjeu est caractéristique de toute eschatologie, seul l'avenir pourra venir infirmer ou confirmer le caractère exceptionnel de cette génération. Le phénomène de porte-parolat des « générations futures » est, en définitive, intéressant puisqu'il marque l'irruption du futur dans la catégorie du présent. Pour François Hartog, cette omniprésence du thème des « générations futures » dans le discours et les instances politiques reste présentiste, car si le futur est convoqué, c'est son actualisation dans le présent qui est déterminante : « Ce sont autant de décisions, de dispositions, de manières d'être qui renforcent le caractère omniprésent du présent comme horizon indépassable de notre contemporain » (Hartog, 2020 : 288).

Un regard de jugement

Face à une préoccupation croissante pour le sort des générations futures³⁵², le discours tenu par les acteurs étudiés est souvent marqué par une mise en avant de la responsabilité des plus âgés :

« A-t-on le droit de détruire ce qui a mis des millions d'années à se construire, d'accepter que nos petits-enfants ne connaissent la neige, les éléphants ou les ours que par des archives, en ayant parfaitement conscience de le faire ? **Nous avons un contrat éthique vis-à-vis des générations futures.** Nous avons hérité d'une planète plutôt en bon état avec un certain nombre d'espèces qui la peuplent. Et cela nous oblige. **Il nous incombe une vraie responsabilité.** » (David, 2021 : 230, je souligne)

³⁴⁹ Comme le relevait Laurent Lardeux à la suite d'un entretien avec une militante française, Adélaïde Charlier se montre aujourd'hui assez « aguerrie aux théories de la stratification sociale [...] ayant suivi, comme d'autres activistes, une formation universitaire en sciences humaines et sociales » (Lardeux, 2023 : 6-7).

³⁵⁰ Jusqu'à faire l'objet d'un documentaire d'une durée de 52 minutes.

³⁵¹ Du moins en Belgique.

³⁵² Générations souvent figurées par les jeunes militants du climat et les enfants des enquêtés.

Le théologien Stéphane Lavignotte souligne que le thème de la responsabilité envers les générations futures peut relever d'un « théologème ». Par ce néologisme, Stéphane Lavignotte qualifie des formes d'impensé religieux, des « conceptions de Dieu, de l'espérance, du salut [...] souvent inaperçues, qui se trouvent en arrière-plan de nos conceptions du monde » (Lavignotte, 2022 : 10). À partir d'une certaine lecture d'un verset du livre de la Genèse³⁵³, une « éthique environnementale judéo-chrétienne » s'est structurée dans le christianisme tardif autour d'un mandat d'intendance de la nature donné par Dieu à l'humanité (Callicott, 2021 : 21). Pour Stéphane Lavignotte, qui commente alors la pensée de Jacques Ellul, la perspective écologiste contemporaine reprend cette idée d'intendance, de gérance responsable, mais en change le vis-à-vis :

« [la gérance] ne se pose plus devant Dieu, mais devant les générations futures et devant les peuples du Sud qui interrogent la responsabilité de ceux du Nord dans la production massive de CO2 et posent la question de la justice et de la dette climatique. Le théologème sécularisé a trouvé une efficacité, voire un visage, avec Greta Thunberg et la génération climat. Cette laïcisation pourrait également être reconnue comme une conversion évangélique, puisque l'humain n'est plus obligé de répondre devant un plus que lui – Dieu –, même pas face à des égaux, mais des plus petits : plus jeunes, ayant moins de puissance, voire n'étant pas encore là ; plus pauvres et moins puissants avec les peuples du Sud. » (Lavignotte, 2022 : 98-99)

À partir du corpus, il apparaît que la sécularisation de l'idée religieuse d'une intendance devant Dieu peut fonctionner de pair avec une reprise, partielle, du motif du Jugement dernier³⁵⁴. Alors que dans un cadre religieux, le croyant qui aurait failli à ses missions – dont celle de préserver le monde créé – se trouverait condamné, on constate dans les discours étudiés une insistance sur la responsabilité qui laisse parfois transparaître l'expression de sentiments coupables, alors que certains locuteurs admettent manquer à leur obligation :

« **Nous endossons cette dette écologique** envers d'autres peuples, d'autres espèces et d'autres habitats que les nôtres, envers les générations futures, envers des biens communautaires tels que l'atmosphère ou les mers » (Magnenat, 2019 : 209, je souligne)

« Dès à présent nous ne pourrons pas léguer aux générations futures la même richesse du vivant dont nous avons pu bénéficier, ce qui est **impardonnable**. Mais il nous est encore possible d'en préserver une part suffisante à la survie de la plupart des sociétés humaines. » (Python, 2021 : 63, je souligne)

³⁵³ « Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder » (TOB, 2010 : Genèse 2:15).

³⁵⁴ En tant que doctrine relative à « l'irruption du Juge céleste dans sa majesté, son retour pour séparer le bon grain de l'ivraie, [...] bons et méchants » (Lobrichon, 1996 : 11).

« Associée à cette épouvante, on trouve toujours **une autre terreur, celle d'être jugés, comme parents par les générations futures**, pour leur avoir donné en héritage un monde sans lendemain. » (Castel, 2022 [2018] : 91, je souligne)

Différentes lexies ici employées renvoient au domaine juridico-religieux : « dette », « impardonnable », « jugés ». Seulement, dans un même mouvement de sécularisation, le juge divin se trouve ici remplacé par les générations à venir. De façon plus subtile, on peut lire l'expression de ce jugement par la présence, même fictive ou anachronique, d'un tiers observant, autrement dit par « le fait de se savoir regardé » (Douyère et Gonzalez, 2020 : 23) :

« Il y a aussi des mecs qui ont cet esprit féminin, qui comprennent, en fait, que on donne naissance à une vie et qu'on veut préserver la vie pour cette vie, qu'on veut être de bons ancêtres. » (Dixson-Declève in *LIMIT*, 2023, je souligne)

« Nous savons que **les générations futures nous regardent**. Que nous devons nouer une nouvelle alliance avec la nature. La biodiversité retrouvée est le plus beau legs que nous puissions leur faire, pour la suite du monde. » (Reeves et al., 2019 : 178, je souligne)

Tel cet œil qui fixe Caïn dans le poème de Victor Hugo³⁵⁵ et double le regard divin par celui de sa conscience, le regard des générations futures semble habiter les discours étudiés et manifester l'inévitable jugement à venir. Car, semble-t-il, elles seront à même de statuer si, rétrospectivement, les générations présentes ont été de « bons ancêtres ». Ainsi, comme le relève Nataly Botero, « la question de la responsabilité est intimement liée à la question du temps et en particulier à celle de l'avenir » (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 57). Si l'éthique jonassienne de la responsabilité influence incontestablement un tel rapport au temps³⁵⁶, celle-ci repose, à mon sens, sur une affinité plus profonde entre le rapport au temps des écologistes et celui de certains croyants³⁵⁷ : ces deux temporalités se vivent sous le regard d'un tiers. Comme l'indiquent David Douyère et Philippe Gonzalez au sujet de l'expérience religieuse du temps :

« Si l'on s'intéresse à la temporalité particulière dans laquelle peuvent se situer les acteurs religieux, il faut aussi prendre en compte, en tant que tiers, la "religion de demain" qui sera juge de ce qui a été fait aujourd'hui, du fait que le temps religieux permet des formes d'anticipation et de co-présence (résurrection et immortalité de l'âme). Parce qu'ils ont connaissance du regard porté par l'histoire sur la religion du passé, les acteurs religieux peuvent penser leur action sous le regard de ce qui en sera (ou pourrait en être) pensé demain, c'est-à-dire penser la continuité religieuse comme apte aux jugements sur leurs pratiques. Cette vision en christianisme est

³⁵⁵ HUGO Victor (1853), « La conscience », *Châtiments, la conscience, la vision de Dante*.

³⁵⁶ Construite autour du principe responsabilité d'Hans Jonas : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre » (Jonas, 2008 [1979] : 40).

³⁵⁷ Des premiers chrétiens, plus particulièrement étudiés par Hartog, mais aussi de croyants contemporains qui reconnaissent un « Jugement dernier », sans nécessairement s'inscrire dans une tradition chrétienne.

imprégnée de la conception du Jugement dernier et du fait qu'il "sera demandé des comptes" à chacun, et que les acteurs sont garants aux yeux de la postérité de la continuité de "la tradition". Des acteurs religieux peuvent donc mentalement se placer (l'invoquer et l'évoquer dans leurs prédications) sous le regard de religieux de demain qui évalueront comment la religion a été pratiquée en cette période de crise, et ce avant même le Jugement dernier, et motiver ainsi leur action. » (Douyère et Gonzalez, 2020 : 42)

En ce sens, la borne finale de la temporalité écologiste³⁵⁸ ne déroge pas tant de la structure temporelle de l'apocalyptisme religieux : cette borne ne se fixe pas tant sur l'avènement de la catastrophe, que sur le jugement posé après sa réalisation ou son empêchement.

4) Conclusion

Alors que le précédent chapitre avait été l'occasion de poser l'hypothèse d'une « affinité » entre le catastrophisme écologique et l'apocalyptisme religieux, celui-ci a permis de fournir des formes de convergence dans la construction sociale du temps, auxquelles je ne m'attendais pas au départ de cette recherche. Ce constat est d'autant plus inattendu que les locuteurs et locutrices étudiés n'en font pas spontanément état, laissant penser que cette convergence est largement ignorée³⁵⁹. Or, par opposition au temps moderne et au paradigme de la *durée*, les discours de l'effondrement présentent une structure temporelle similaire à celle des apocalypses : un présent pris dans un *délai* indéterminé mais fini, marqué par une borne initiale – l'entrée dans « l'anthropocène » qui remplace et sécularise l'incarnation du Christ – et une *borne finale* – celle d'une potentielle catastrophe planétaire, suivie d'un jugement exercé par les « générations futures », et non plus par un Dieu créateur. L'introduction du concept de *dissonance temporelle* a toutefois permis de souligner que les effondristes subissent, eux aussi et malgré eux, les effets de la temporalité politique tels que l'accélération sociale de la modernité tardive. Cela aboutit, parfois, à des textes marqués « par des temporalités paradoxales et contradictoires » (Parret, 1993 : 8), dans lesquels il est question d'« agir sans attendre » mais aussi de « ralentir », de faire face à « l'urgence » au regard du « long terme ».

Cette recherche, qui s'interroge sur l'engagement d'intellectuels qui tentent de rétablir des prises face à la menace d'un effondrement, trouve de nouvelles pistes de réponse dans ce chapitre. Celui-ci permet de mieux distinguer la temporalité subie de la construction sociale du temps. D'un côté, le temps apparaît comme « monolithique puisque physiquement déterminé » (Parret, 1993 : 5) : il s'agit du temps « mesurable par l'homme, même si [il] ne se laisse pas

³⁵⁸ Lorsqu'elle n'est pas envisagée au prisme d'une destruction totale, à l'image d'un holocauste nucléaire.

³⁵⁹ À la différence d'autres parallèles avec la sphère religieuse qui semblent, pour eux, plus évidents à repérer.

percevoir par les sens » (Elias, 1996 : 54), sur lequel « les individus n'auraient [...] pas de prise » (Monnoyer-Smith, 1998 : 66). Ce temps, à la fois ordinaire et insaisissable, est celui que les Grecs de la période antique nommaient *chronos*. La construction sociale du temps relève, elle, d'une volonté de « trouver des accommodements » avec le *chronos*. Pour ce faire, François Hartog relève la stratégie des Grecs d'introduire le *kairos* :

« Avec *kairos*, en effet, entre en scène un temps qualitativement différent de *chronos* (le temps qui passe et qu'on mesure) : il ouvre sur l'instant et l'inattendu, mais aussi sur l'occasion à saisir, le moment favorable, l'instant décisif. » (Hartog, 2020 : 22)

Face à un *chronos* « inscrutable » (Hartog, 2020 : 22), les enquêtés convoquent eux aussi le *kairos* : en modélisant le futur, en prédisant l'effondrement, en posant des seuils d'irréversibilité, en affirmant constituer la « dernière génération » à pouvoir infléchir la situation, etc. Pris par un « sentiment d'impuissance face à l'accélération de la temporalité sociale » et environnementale (Monnoyer-Smith, 1998 : 66), des locuteurs entreprennent des ruptures dans leur usage du temps et de l'espace. Au regard d'un futur qui semble se refermer et s'annonce de plus en plus inhospitalier à la vie, ces personnalités « politisent » leur intimité et font le choix de ne pas enfanter, ou au contraire d'enfanter, tel un dernier espoir. Face à un temps physique « externe au langage » (Parret, 1993 : 5), ces énonciateurs tentent de s'approprier le temps, grâce à leur « qualité modale » (Parret, 1993 : 7). C'est en vertu de cette qualité qu'ils peuvent exprimer « une attitude énonciative » par rapport à l'objet de leur discours, mais aussi livrer le rapport qu'ils entretiennent au monde qui les entoure, à l'espace, au temps (Confais, 1993 : 53). En ce sens, le philosophe du langage Herman Parret souligne que le sujet parlant est aussi un sujet « temporalisateur » :

« le sujet temporalisateur n'est pas modalement innocent. Déployer, projeter un temps, dans la textualisation littéraire, dans la conversation de tous les jours, dans la méditation intellectuelle, [...], projeter cette gamme de temps sera, de toute évidence, marqué par la qualité modale du sujet énonçant. » (Parret, 1993 : 7)

Dans l'annonce de l'effondrement, le temps semble s'imposer aux acteurs étudiés de l'extérieur, tel un compte à rebours fatidique. Pourtant, cette même catastrophe révèle combien l'expression de la temporalité – théâtre des vifs débats du temps restant, des points de non-retour, des effondrements déjà à l'œuvre – est façonnée par la subjectivité, sans doute plus que pour tout autre aspect exploré dans cette thèse.

Chapitre n°5 – Habiter un monde en voie d’effondrement : production d’un idéal de survie

Le précédent chapitre a permis de mettre en évidence le rapport au temps, tel qu’il se donne à voir dans les discours étudiés. Il s’agit à présent d’analyser comment ces représentations temporelles sont corrélées à des perceptions de l’espace. Pour rappel, les apocalypses antiques révèlent une réalité transcendante qui est certes *temporelle*, mais aussi *spatiale*, « dans la mesure où elle implique *un autre monde*, surnaturel » (Collins, 1979 : 9, je souligne). L’exemple prototypique de l’Apocalypse johannique – après une série de fléaux, catastrophes, jugements – se conclut, aux chapitres 21 et 22, avec des visions qui auraient permis à Jean de Patmos de contempler de façon anticipée la « Jérusalem céleste ». Celle-ci est décrite comme une ville faite de matériaux précieux, construite autour de la personne divine et dépourvue de toute souffrance. Son établissement marque l’entrée dans le régime de l’éternité. L’américaniste James Berger relève la dimension oxymorique d’une fin des temps qui ouvre vers un après :

« Presque tous les textes apocalyptiques présentent le même paradoxe. La fin n’est jamais une fin définitive. Le texte apocalyptique annonce et décrit la fin du monde, mais le texte ne se termine pas, pas plus que le monde décrit dans le texte [...] Dans presque toutes les descriptions apocalyptiques, quelque chose reste après la fin. [...] ce monde après le monde, cette post-apocalypse, est au cœur de la préoccupation de l’apocalypticien. La fin en elle-même et les cataclysmes qu’elle comporte ne sont qu’une partie de l’écriture apocalyptique. L’apocalypse, en tant qu’eschaton, est tout autant le moyen de faire disparaître le monde tel que nous le connaissons que de rendre possible un paradis ou un champ de ruines postapocalyptique³⁶⁰ » (Berger, 1999 : 5-6, je traduis)

Face à cette régularité du genre apocalyptique, tout l’enjeu est de voir dans quelle mesure les discours de l’effondrement écologique s’y apparentent ou y dérogent : comment le monde post-effondrement est-il envisagé par les locuteurs et locutrices étudiés ? Dans quels espaces se projettent-ils en aval de la catastrophe, mais aussi en amont ? Comment articuler un tel bouleversement planétaire avec une conception classique de la catastrophe, « ancrée dans un territoire » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 101) ?

³⁶⁰ En anglais : « *nearly every apocalyptic text presents the same paradox. The end is never the end. The apocalyptic text announces and describes the end of the world, but then the text does not end, nor does the world represented in the text [...] In nearly every apocalyptic presentation something remains after the end. [...] Something is left over, and that world after the world, the post-apocalypse, is usually the true object of the apocalyptic writer's concern. The end itself, the moment of cataclysm, is only part of the point of apocalyptic writing. The apocalypse as eschaton is just as importantly the vehicle for clearing away the world as it is and making possible the post-apocalyptic paradise or wasteland.* »

Tandis que les lieux peuvent être décrits comme des « portions du monde physique » (Huyghe, 2007 : 8), les espaces sont ici envisagés comme des lieux « en quelque sorte animé[s] par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient » (Certeau, 1980 : 173), « soumis aux pratiques des acteurs qui se meuvent en [leur] sein » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 99). Bien que j'aie parfois eu l'occasion de me rendre dans le lieu d'habitation d'un enquêté ou d'observer des actions protestataires visant l'occupation d'un lieu donné – public ou privé –, j'aborderai ici la façon dont les intellectuels étudiés représentent ces lieux dans leur discours, disent les investir et s'y organiser, les faisant dès lors devenir des *espaces* socialement et discursivement construits. À partir de la question spatiale, il s'agira « d'investiguer le sens que les individus donnent à leur monde », et de saisir, d'un point de vue argumentatif, comment ils et elles entreprennent de « faire exister symboliquement [leur] monde dans l'espace social », à partir de « modes d'appréhension spécifiques » (Carbou, 2015 : 3-4 ; 11).

1) Le motif de la désertion des villes

Dans ce chapitre, je prendrai pour points de comparaison, certes, les apocalypses religieuses, mais aussi les apocalypses culturelles. Par cette distinction, il ne s'agit pas de dénier la valeur culturelle des apocalypses religieuses, mais de reconnaître, à la suite d'Ernesto De Martino, que le thème de la fin du monde n'est pas toujours « lié à la définition traditionnelle de la vie religieuse ; [qu']il peut surgir dans le domaine profane des arts, de la littérature, de la philosophie, des mœurs » (De Martino, 2016 : 423). Par « apocalypses culturelles » donc, j'entends les manifestations – *a priori* areligieuses – « dans une culture et une situation historique données, d'une possible fin du monde présent » (De Martino, 2016 : 423). L'attention portée aujourd'hui aux fabulations postapocalyptiques repose en grande partie sur leurs actualisations contemporaines, qui en font « l'un des sous-genres majeurs de la science-fiction » particulièrement plébiscité depuis la seconde moitié du XX^e siècle (Di Filippo et Schmoll, 2016 : 127).

La question de l'espace y est centrale, à commencer par la mise en image d'un décor urbain désagrégé. Comme le soulignent le chercheur en sciences de l'information et de la communication Laurent Di Filippo et l'anthropologue Patrick Schmoll, « la ville en ruines représente [...] la fin de la société telle que nous la connaissons » (Di Filippo et Schmoll, 2016 : 130). Un exemple typique de ce motif se trouve au début de la série télévisée *The Walking Dead* :

« S'il existe une représentation caractéristique du paysage apocalyptique, c'est le plan de la première arrivée de Rick³⁶¹ à Atlanta. [...] Rick déambule sur son cheval comme un cowboy dans le Far West. Il est tout seul, entouré de part et d'autre de voitures, de cars et de trains arrêtés voire accidentés. À l'arrière-plan, les gratte-ciels d'Atlanta indiquent le point de fuite vers lequel converger. [...] Rick circule dans la ville totalement vide et les seules choses que l'on entend sont des bruits d'animaux [...] Plus on avance dans le cœur de la ville, plus les rues qui étaient vides, se remplissent de papiers puis de carcasses de voitures. » (Melquiond, 2019 : 188)

Alors que la ville se révèle être « la zone du vice et de la perdition » (Melquiond, 2019 : 188), la plupart des protagonistes des post-apocalypses en viennent à la quitter pour se réfugier dans des petites communautés rurales : « l'humanité [se trouve] ramenée à l'état de nature » (Melquiond, 2019 : 187). Cet exode urbain, qui réactive un certain nombre de mythes relatifs à la corruption de la ville et l'édénisme du monde sauvage, constitue une stratégie de survie dans un monde hostile. Dans le cas présent, comment les locutrices et les locuteurs envisagent-ils le rapport entre ville et ruralité ? Comment imaginent-ils un monde post-catastrophe ?

Quelles possibilités après l'effondrement ?

Pour quelques-uns des intellectuels étudiés, la menace que représente le futur est si grande que l'humanité court à sa perte :

« la fin qui nous attend est **une fin sèche, sans jugement dernier ni châtement ni salut pour personne** » (Castel, 2022 [2018] : 21, je souligne)

« je me suis convaincu que **seul le plan C, c'est-à-dire [...] une survie de l'intelligence, mais pas sous la forme de réseaux neuronaux naturels, mais artificiels, [...] [avait] une perspective réaliste de réalisation**. La colonisation des planètes, c'est très, très compliqué. La survie à la surface de la Terre, c'est compliqué [...] Ma représentation a été, à partir de ce moment-là, que l'énergie qui me reste, je dois la mettre au service [...] de la réalisation de ce plan C. C'est-à-dire [...] aider à la venue d'une intelligence artificielle, pas nécessairement d'une qualité meilleure à la nôtre, mais en tout cas plus robuste, qui pourrait vivre dans un monde qui ne serait plus vivable pour les êtres humains. » (Entretien avec Paul Jorion, 2023, je souligne)

En tendant vers l'hypothèse d'une fin complète de l'humanité, le discours effondriste constituerait pour Loïc Steffan un manquement aux caractéristiques des apocalypses religieuses mues par l'espérance du salut :

« En fait, la grosse difficulté de l'utilisation du terme "apocalyptique", c'est que dans une apocalypse [...] il y a un schéma qui est à peu près tout le temps identique et qu'on ne retrouve pas chez les tenants de la collapsologie. Je m'explique : dans une apocalypse, quand on regarde, c'est... il y a une religion ou une pratique religieuse ; il y a un discours prospectif

³⁶¹ Personnage principal de la série.

*projectif qui annonce des problèmes, etc., parce que les hommes n'ont pas respecté les valeurs [...] ; et il y a la possibilité de rédemption ou de salvation, à condition de respecter une orthopraxie, c'est-à-dire une pratique, etc. Et en fait, les adeptes sont sauvés. C'est-à-dire ceux qui ont pratiqué l'orthopraxie sont sauvés. [...] Or, **il manque des séquences pour que la collapsologie soit une apocalypse. Il n'y a pas d'orthopraxie possible.** De toute façon, nous émettons du CO₂. Et de toute façon, ça ne marche pas. Deuxième problématique par rapport au terme d'apocalypse : c'est que... les "croyants", entre guillemets, ou ceux qui auront eu la bonne orthopraxie n'ont aucune salvation. [...] Il y a quelque chose d'absurde dans le sens, ben... bien les gens qui font ce qu'il faut ne seront pas sauvés. Les plus riches sont ceux qui vont pouvoir bénéficier le plus longtemps du système. Et finalement, **il y a une absurdité absolue dans la "collapso", c'est-à-dire quoi que tu fasses, tu vas y passer.** » (Entretien avec Loïc Steffan, 2021, je souligne)*

La conception de l'effondrement que ce locuteur attribue à la collapsologie peut être rapprochée d'une littérature qui s'attache à mettre en évidence la trajectoire de sécularisation de l'axiome de l'apocalypse, par la suppression de sa dimension sotériologique³⁶² : l'apocalypse deviendrait « tronquée » et « négative » (Hartog, 2014 : 30), « sans royaume » et « nue » (Anders, 2006 : 294), « sans apocatastase » (Vidal in Nikou, 2022 : 241) ou encore « areligieuse » et « sans eschaton » (De Martino, 2016 : 277 ; 283). Tous ces qualificatifs pointerait vers « le naufrage total de l'humain » (De Martino, 2016 : 69), une « fin finale de l'histoire » (Hartog, 2014 : 30) n'impliquant « pas l'ouverture d'une nouvelle situation positive (la situation du "royaume") » (Anders, 2006 : 294). Mais ces analyses s'appuient généralement sur l'expérience d'un *délai atomique*³⁶³ :

« La guerre nucléaire est la fin du monde, non comme risque ou comme symbole mythico-rituel de réintégration, mais comme geste technique de la main, lucidement préparé par la mobilisation de toutes les ressources de la science dans le cadre d'une politique qui coïncide avec l'instinct de mort. » (De Martino, 2016 : 282)

En appréhendant le nucléaire comme la possibilité technique de détruire la vie sur Terre de façon globale et quasi instantanée, on comprend aisément que ces auteurs perçoivent la possibilité d'une « apocalypse » atomique comme définitive. Or, si l'on écoute les collapsologues revendiqués, une telle conception de l'effondrement reste assez éloignée de leur cadre d'analyse. Ces derniers semblent davantage marqués par l'idée d'un *délai environnemental*, plus diffus et progressif :

« je ne me fais jamais de souci sur le fait que le vivant pourrait disparaître sauf du côté du nucléaire, mais ce n'est pas de ça dont on parle. [...] la disparition de l'espèce humaine, moi je suis [...] celui du trio qui est le plus confiant [...] Moi, je dis toujours en conférences depuis

³⁶² Pan de la théologie consacré à la doctrine du salut.

³⁶³ Tel que je l'ai présenté au chapitre précédent.

dix ans : “[...] si l’effondrement devait exterminer 95% de la population humaine, 95% de 8 milliards, il reste encore un paquet de monde derrière. Et un paquet de monde qui est déjà plus élevé que ce qu’il y avait il y a 1500 ans” » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

L’effondrement, bien que hautement mortel, laisserait des possibilités de survie pour une partie de la population humaine. Cette perspective est aussi partagée par Yves Cochet, collapsologue qui ne cache pourtant pas son fort pessimisme :

« Soyons clairs : par effondrement, j’entends **un phénomène qui, en matière démographique, verrait environ la moitié de la population mondiale disparaître** en moins de dix ans. Vers 2035, celle-ci tournerait autour de trois milliards, au lieu des huit milliards postulés par l’INED et l’ONU. Et, dans tous les autres domaines de la vie individuelle et collective, l’ampleur du bouleversement serait du même ordre. [...] **Les survivants** auront subi le plus grand traumatisme de leur vie, le plus grand traumatisme de l’histoire humaine : la mort de sœurs et de frères en humanité par centaines de millions, des personnes qu’ils auront connues avant l’effondrement » (Cochet, 2020 [2019] : 16 ; 156, je souligne)

Plusieurs intellectuels étudiés insistent, en ce sens, sur le fait qu’il ne s’agit pas tant de la « fin du monde », mais plutôt de la disparition « *d’un monde* », c’est-à-dire du monde « tel que nous le connaissons » :

« **il ne s’agit nullement de prévoir la fin du monde, mais la fin d’un monde, celui de notre civilisation industrielle** aujourd’hui recomposée par la financiarisation généralisée de l’existence » (Gori, 2022 [2020] : 42, je souligne)

« Si le monde entre en décomposition, c’est qu’il permettra ensuite de se recomposer autrement – ensuite ou dans le même temps d’ailleurs – l’un n’étant pas exclusif de l’autre. **Ce n’est encore une fois pas la fin du monde, mais bien la fin d’un monde**, un monde qui se réinvente perpétuellement » (Turpyn, 2021 : 31, je souligne)

En tant que transition inédite d’un monde à un autre, la fin ainsi envisagée présente une certaine fidélité aux corpus apocalyptiques, anciens et contemporains, qui donnent à voir presque systématiquement la possibilité d’un « après ». La question demeure : comment cet « après » est-il envisagé dans le cas de l’effondrement ? Est-il celui d’un monde surnaturel, d’une réalité transcendante chargée positivement, comme dans le cas de l’apocalypse religieuse ? Ou plutôt celui d’un monde immanent, en ruines et hostile à la vie, comme dans la littérature dystopique contemporaine ?

Un motif entre fiction et anticipation

Qu’il s’agisse du support écrit, cinématographique, sériel ou vidéoludique, le genre postapocalyptique se construit autour de certaines régularités. Ces régularités peuvent être

envisagées comme des motifs littéraires, c'est-à-dire des « structure[s] thématique[s] stéréotypée[s], familière[s] en histoire de la littérature » (Rastier, 2008 : 56). À l'instar du *locus amoenus*, lieu idyllique qui traverse une variété d'œuvres artistiques³⁶⁴, un tel motif peut porter sur une représentation courante de l'espace. Dans la postapocalypse, il s'agit du mouvement, déjà introduit, de la désertion des villes dans un monde en catastrophe. Or, ce motif se trouve repris dans le présent corpus, par des formes sémiotiques récurrentes. Sous l'apparence de l'allant de soi, la perspective de l'effondrement est très souvent associée à l'exode des zones urbaines et périurbaines, vers la ruralité :

« Quand les magasins des villes se vident **les citoyens se portent vers les zones rurales**. Exemple d'autonomie alimentaire de Paris : trois jours ! [...] La loi martiale pourrait être appliquée et **la survie devenir très vite extrêmement compliquée en ville**. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne le serait pas du tout à la campagne ! » (Boisson et Holbecq, 2019 : 54 ; 60, je souligne)

« Chez vous, faites le test : **organisez un dîner avec l'après-effondrement** en ligne de mire : avec qui vivre ? où ? comment ? à plusieurs dans une grande maison ou répartis **dans un hameau ? en ville ? à la campagne ?** près d'une gare ? dans un van pour une vie nomade ? sur les mers, à bord d'un voilier autonome (en énergie du moins) ? » (Noualhat, 2021 [2020] : 150, je souligne)

« J'ai calculé qu'avec ce que j'ai en banque et en allant bosser en expat pendant 2 ans, j'aurai suffisamment pour rentrer en France et pouvoir acheter une petite maison à la campagne. [...] J'aurai mon petit écolieu résilient, autonome et tout. Parce que bon, **d'après ce que j'ai lu, ça va chauffer dans les villes quand ça va s'effondrer ; alors moi, je préfère filer en milieu rural** et mettre en place mon autonomie alimentaire et énergétique. » (Sébastien in Garcia et Pleysier, 2020 : 191, je souligne)

La dernière citation, qui est un verbatim d'un certain Sébastien reproduit dans l'ouvrage de Valérie Garcia et Marc Pleysier³⁶⁵, donne à voir certaines marques linguistiques de cette construction topique. L'ajout du préfixe *éco-* au lieu d'habitation projeté ainsi que la multiplication d'adjectifs – « petit », « résilient », « autonome » – appuie le caractère normatif d'un idéal de survie sur lequel je reviendrai dans la deuxième partie de ce chapitre. Cette saturation de lexies sémantiquement valorisées au sein du monde social des alternatives écologiques appuie l'observation que ces mots y circulent : ce sont les mots d'autres avant d'être ceux de Sébastien. Le discours « autre » n'est d'ailleurs pas simplement présent, mais représenté au moyen d'une modalisation en assertion seconde (Authier-Revuz, 2019 : 87) :

³⁶⁴ Donné comme exemple par le linguiste François Rastier.

³⁶⁵ Valérie Garcia est sophrologue, Marc Pleysier est « écoconstructeur ». Ensemble, ils écrivent l'ouvrage *Voyages en effondrement* – ici cité – et vivent dans une ferme dans le Béarn, un « écolieu collectif rural et expérimental » (Garcia et Pleysier, 2020 : quatrième de couverture).

« *d'après ce que j'ai lu, ça va chauffer dans les villes* » (je souligne). Le contenu assertif de cet énoncé s'appuie sur la lecture d'un corpus non explicité, mais considéré comme fiable et digne de confiance³⁶⁶. Ce phénomène d'adhésion au ouï-dire peut être envisagé comme une forme d'« autorité polyphonique » (Ducrot, 1984 : 153) dans laquelle la crédibilité de la proposition tenue par d'autres surpasse la crédibilité de la source³⁶⁷. En outre, cette façon de conférer du crédit à « une source anonyme » (Oger, 2021 : 105) peut suggérer une inscription de ce motif dans une économie plus large : celle de la *doxa* (Garric et Calas, 2007 : 108), en l'occurrence effondriste.

Si l'on revient au premier extrait cité, Alexandre Boisson et André-Jacques Holbecq³⁶⁸ y font état de « magasins des villes [qui] se vident », par manque d'autonomie alimentaire des zones urbaines. Cette préoccupation est fictionnalisée et mise en images à l'occasion du premier épisode de la série télévisée *L'Effondrement*, intitulé : « Le Supermarché ». L'action se déroule deux jours après l'effondrement, dans un supermarché où l'on suit le personnage d'Omar, l'un des caissiers. Les clients se multiplient et les rayons se vident alors que l'approvisionnement est compromis, notamment en raison d'une pénurie d'essence. La petite-amie d'Omar, Julia, est, elle aussi, en train de faire des courses, avec le projet de faire des réserves et de quitter la ville au plus vite avec des amis. Omar est pris dans un dilemme : doit-il fuir avec eux ou sécuriser son emploi en restant ? Alors que le réseau téléphonique, le système de paiement par carte bancaire et les distributeurs sont hors service, le groupe de jeunes – qui ne dispose pas d'argent liquide – décide de quitter le magasin avec leur caddie sans payer. Comme les autres épisodes de cette série, le tout est filmé en un unique plan-séquence. Le temps du récit s'aligne sur la temporalité du visionnage, renforçant par-là l'effet de réel :

« la scène est tournée en une seule prise, s'interdisant toute coupe de montage, avec une virtuosité technique époustouflante, qui plonge la caméra, et donc les spectateur.es, au sein d'une scène de vie (ou de mort) en train de se réaliser comme “en temps réel”. » (Citton et Rasmi, 2020b : en ligne)

³⁶⁶ On peut supposer que ce locuteur s'appuie sur sa lecture de livres de collapsologie.

³⁶⁷ Se démarquant ainsi du raisonnement par autorité, qui renvoie davantage au sens usuel de la notion et « qui se fonde sur la compétence, l'expertise, le crédit du locuteur second » (Oger, 2021 : 104).

³⁶⁸ Alexandre Boisson est un ancien policier d'élite à l'initiative d'une société de conseil qui entend adapter « les méthodes de protection des présidents de la République (anticipation, solutions d'évitement de crise, adaptation...) aux besoins d'anticipation systémique des communes face aux nouvelles crises majeures » : S.O.S MAIRES (s. d), « Qui sommes-nous ? », < <https://sosmaires.org/gcr/> > [en ligne], page consultée le 12/07/2024. André-Jacques Holbecq est un pilote d'avion retraité aujourd'hui engagé dans l'altermondialisme. Leur ouvrage commun *Face à l'effondrement, si j'étais maire ?* – ici cité – développe des réflexions à l'intention d'élus et citoyens désireux de « préparer la résilience » d'un point de vue local.

Figure n°27 : plans de l'épisode n°1 de la série *L'Effondrement*



Toujours du point de vue de la fiction d'anticipation, l'exposition « Renaissance » – dont il a déjà été fait mention au chapitre n°2 – propose un court-métrage intitulé *Un effondrement*. Celui-ci est projeté dans une petite salle intégrée au parcours de visite. Le film s'ouvre avec une vue aérienne de Paris sur fond sonore de sirènes annonçant le couvre-feu et d'hélices d'hélicoptères en patrouille. L'action suit une famille hétéroparentale avec deux enfants dont un nourrisson, dans leur domicile, 20 jours après l'effondrement. En l'absence d'électricité et face au peu de médicaments et de denrées alimentaires disponibles, Aurélie, la mère, défend l'idée de rejoindre la résidence de ses grands-parents, à la campagne :

« [Aurélie] Max, faut qu'on parte, faut qu'on aille chez mes grands-parents. **On sera carrément mieux là-bas avec leur grand potager. Ici, c'est plus viable.** T'as dit toi-même que c'était la guerre dehors.

[Max] Oui, mais bon, c'était une image. Pourquoi ce serait mieux là-bas ? Ça fait 10 ans qu'on enchaîne les sécheresses. Déjà avant le black-out, ton grand-père nous a dit qu'il y avait plus d'eau dans le puits et puis c'est pas avec ce qui tombe dernièrement que ça va changer les choses. C'est la merde ! Il y a même plus d'eau dans les nappes phréatiques.

[Aurélie], Mais **ici, il y a des militaires partout, des pilleurs, un couvre-feu, tous les magasins sont saccagés, les gens se barricadent. Ça devient dangereux.**

[Max] Oui, mais il y a le canal où on peut puiser de l'eau, le couvre-feu qui nous protège, le marché noir. Il y a même un rationnement qui se met en place. J'ai vu des affiches dans la rue. Il y a beaucoup plus de services en ville qu'à la campagne.

[Aurélie] Ça va mal finir, moi je veux qu'on parte. [...]

[Max] Aurélie, on n'a jamais planté une graine de notre vie. On sait pas faire. Et puis tu crois qu'on va être accueilli comment, si tous les citadins débarquent dans les villages ? La campagne c'est pas la solution, il faut qu'on reste ici encore quelque temps. Je te jure que ça va s'arranger. Regarde tout le stock qu'on a.

[Aurélie] Mes grands-parents sauront nous accueillir. On n'est pas en sécurité ici. **Là-bas, on sera en famille. On peut s'entraider, il y a de la place, du bois pour faire du feu. Il y a la mer pas loin, la nature. Ici, il y a que du béton** » (*Un effondrement*, 2020, je souligne)

À la fin de cette première scène, le spectateur est face à un choix : rester en ville ou quitter la ville. Car ce court-métrage présente la particularité d'être interactif : il propose au visiteur d'orienter le dénouement de l'action. Deux boutons – l'un jaune, l'autre bleu – sont disposés dans la pièce de l'exposition et correspondent à autant de choix que les spectateurs et spectatrices doivent faire à deux moments clés du récit. Dans le cas où la famille reste en ville, le second choix concerne le fait que le père vole ou ne vole pas des antibiotiques dans un poste militaire pour soigner son plus jeune enfant atteint d'une méningite³⁶⁹. Dans le cas où la famille quitte la ville, il s'agit de trancher si elle partira avec ou sans une certaine Mme Villemont, connaissance âgée les ayant aidés à trouver un bateau pour quitter Paris par voie fluviale.

Figure n°28 : affichage des deux premiers choix possibles, à l'issue de la première partie du film *Un effondrement* (2020)

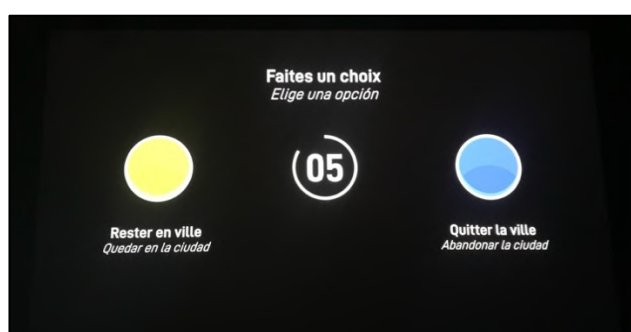


Figure n°29 : plans du film *Un effondrement* (2020)



³⁶⁹ On peut remarquer une récurrence de l'enjeu de l'enfant malade dans de telles fictions. Cela avait déjà été le cas du groupe de citoyens en quête d'un hameau dans l'épisode n°4 de la série *L'Effondrement*.

Par ses conclusions souvent tragiques, ce court-métrage interactif semble s'inscrire non seulement dans l'univers de la fiction d'anticipation, mais également dans celui de la dystopie. Toutefois, alors que dans la dystopie interactive à succès *Black Mirror : Bandersnatch*, l'issue du film reste globalement toujours sombre – quelles que soient décisions prises par le spectateur – l'une des quatre fins possibles du film *Un effondrement* est positive³⁷⁰. La famille reste en ville – choix n°1 – et alors que le personnage du père a finalement décidé de ne pas voler de médicaments – choix n°2 –, une voisine fait don de ses réserves d'antibiotiques, laissant espérer le rétablissement du nourrisson. Si le choix du film interactif peut être motivé par l'ambition de faire du spectateur l'acteur de ce dispositif, la marge d'influence reste relative, car fortement balisée :

« Le spectateur est invité à s'approprier de nouvelles compétences qui le font sortir de son rôle. Son action, physique aussi bien, est finalisée par *la place qui lui est assignée par l'interface* : celle d'un interprète de la fiction à l'intérieur de laquelle il va déployer ses propres choix narratifs parmi tous ceux qui lui sont proposés. C'est le rôle symbolique du spectateur qui est ici principalement en jeu. La réversibilité des postures d'auteur et de spectateur se profile comme un nouvel horizon enfin envisageable, même si le spectateur n'est pas le coauteur de la fiction, car *ce n'est pas lui qui en a fixé les règles du jeu et il n'a pas le pouvoir de les modifier* » (Leblanc in Crosta, 2009 : 7, je souligne)

Si l'on met de côté la dimension interactive et que l'on compare le film *Un effondrement* avec le premier épisode de *L'Effondrement*, on peut identifier plusieurs similitudes. L'action se situe après l'effondrement, un événement qui n'est pas précisément explicité ni montré. Loin de constituer une fin définitive, cet effondrement est essentiellement dépeint comme un *black-out* où les différents flux – de marchandise, d'énergie, de transports, de télécommunications... – sont interrompus ou grandement ralentis. La quête de produits de première nécessité est particulièrement centrale, et laisse les protagonistes face au choix – présenté de façon plus ou moins difficile³⁷¹ – de quitter la ville ou d'y rester. Le court-métrage et la série apparaissent dans une double position topique.

D'une part, ces productions sont, selon toute vraisemblance, *traversées par des représentations qui leur préexistent et qu'elles vont réactiver*. Par exemple, dans les œuvres postapocalyptiques

³⁷⁰ Dans les trois autres fins, soit le père est pris pour cible par des militaires, soit la famille abandonne Mme Villemont sur le bord du canal, soit la famille est séparée entre ceux qui ont réussi à monter sur le bateau et les autres. Avec deux choix possibles, à deux reprises, le film compte – avec la première scène commune à tous les scénarios – cinq segments.

³⁷¹ Le film *Un effondrement* s'attache à mettre en évidence les avantages et les inconvénients de quitter la ville, tandis que dans la série *L'Effondrement*, le personnage principal est certes tiraillé, mais ses motivations à rester apparaissent comme peu fondées.

de façon générale, « les magasins deviennent un espace fondamental de la survie » dans lesquels « des expéditions sont organisées régulièrement [...] afin de se réapprovisionner » (Melquiond, 2019 : 288-291). Anne-Lise Melquiond décrit le renversement opéré par ces dystopies, et dont on perçoit les prémices dans les exemples étudiés par la tentation du vol :

« on voit que dans la société capitaliste [qui est la nôtre], ce qui caractérise la marchandise, c'est d'être produite à l'infini. Pourtant, au moment [postapocalyptique] où l'on pourrait avoir accès à la marchandise sans être limité (par l'argent), ce n'est plus possible, car il n'y a plus de production, donc la marchandise s'amenuise voire disparaît complètement » (Melquiond, 2019 : 292-293)

Alors que la *doxa* effondriste suggère le bien-fondé du départ à la campagne, le film *Un effondrement* semble prendre le contre-pied en mettant en scène la seule issue positive en ville. Dans cette production particulière, il ne s'agit pas simplement de mobiliser des idées reçues³⁷², mais aussi de les interroger, voire de les subvertir.

D'autre part, ces productions sont susceptibles d'*alimenter les perceptions contemporaines en images et en scénarios*. La série *L'Effondrement* est diffusée originellement entre le 11 novembre et le 2 décembre 2019 et trouve une certaine vraisemblance avec les débuts de la pandémie de la Covid-19, peu de temps après. Courant mars et avril 2020, un nombre considérable d'articles de presse français, belges et suisses font état de rayons « littéralement vidés³⁷³ », de supermarchés « pris d'assaut³⁷⁴ » par des clients tentés de « constituer de[s] stocks à domicile³⁷⁵ » et qui « multiplient les achats de précaution³⁷⁶ ». Il ne s'agit pas d'établir une corrélation – difficile à démontrer – entre cette réaction à la crise sanitaire et la série, mais plutôt de mettre en évidence comment un motif littéraire donné peut devenir, hors de la fiction, un « axiome normatif socialisé » (Rastier, 2008 : 56). La fiction, en sémiotisant³⁷⁷ des stéréotypes, pourrait participer à construire des représentations collectives à même d'avoir des incidences

³⁷² Dans le présent chapitre, je m'abstiens de recourir l'expression « lieux communs », pour éviter une confusion entre le *topos* – tel qu'il a été introduit, en tant que lieu spatial – et le *topos*, au sens de la rhétorique.

³⁷³ RIVIECCIO Camille (13 mars 2020), « Coronavirus. Pourquoi il ne faut pas se précipiter dans les magasins », *Ouest France*, < <https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/coronavirus-pourquoi-il-ne-faut-pas-se-precipiter-dans-les-magasins-6778928> > [en ligne], page consultée le 10/07/2024.

³⁷⁴ RTS (14 mars 2020), « Pris d'assaut, les supermarchés rassurent les clients sur leurs stocks », < <https://www.rts.ch/info/suisse/11164963-pris-dassaut-les-supermarches-rassurent-les-clients-sur-leurs-stocks.html> > [en ligne], page consultée le 10/07/2024.

³⁷⁵ LA LIBRE ECO (29 mars 2020), « "Il n'y a pas de pénurie" : pourquoi il y a des rayons vides dans les supermarchés », *La Libre*, < <https://www.lalibre.be/economie/entreprises-startup/2022/03/29/il-ny-a-pas-de-penurie-la-grande-distribution-et-les-autorites-martellent-que-les-consommateurs-peuvent-encore-faire-leurs-courses-CNASYKLDACRFRKQUMGCAGHKMRY/> > [en ligne], page consultée le 10/07/2024.

³⁷⁶ BERTRAND Philippe (5 mars 2020), « Le coronavirus vide les rayons des supermarchés mais pas leurs stocks », *Les Échos*, < <https://www.lesechos.fr/industrie-services/conso-distribution/le-coronavirus-vide-les-rayons-des-supermarches-mais-pas-leurs-stocks-1182224> > [en ligne], page consultée le 10/07/2024.

³⁷⁷ J'entends par-là « rendre manifeste au moyen de signes » (Micheli, 2010 : 16).

pragmatiques dans les comportements des sujets. Cette « efficacité symbolique » (Davallon, 2007 : 131) et cette « capacité d'organiser [...] la vie sociale » (Davallon, 1992 : 103) peuvent être appréhendées comme le témoignage d'une « opérativité des médias et plus largement des objets culturels » (Davallon, 2007 : 131). Si la question des effets des médias a fait l'objet d'une vaste littérature critique, elle pourrait – selon Jean Davallon, professeur émérite en sciences de l'information et de la communication – retrouver une consistance théorique, à condition que les objets médiatiques soient envisagés comme des dispositifs sociaux :

« Le trait essentiel est qu'ils [les médias] ne sont plus abordés sur le mode de machines qui brancheraient des individus à un distributeur, payant ou gratuit, d'informations, mais comme des dispositifs sociaux dont la particularité est de relier des acteurs sociaux à des situations sociales. [...] Au-delà de la technologie de communication, il s'établit donc une véritable relation sociale entre ce qui est présenté et celui (ou ceux) qui sont récepteurs. » (Davallon, 1992 : 102-103)

Ainsi, la série télévisée *L'Effondrement*, tout comme le film d'exposition *Un effondrement*, constituent des dispositifs « au centre d'un espace social » qu'ils contribuent à organiser et qui leur sert en même temps de soubassement (Davallon, 1992 : 103). Cela est d'autant plus fort que ces deux productions constituent des fictions d'anticipation, appartenant à un genre³⁷⁸ qui situe l'intrigue dans l'avenir – à l'instar d'une large partie de la science-fiction –, mais sur un mode rationnel (Dessy, 2016 : 65) « particulièrement perméable aux déterminations contextuelles » de ses conditions d'écriture (Stiénon, 2018 : 8). Ce réalisme – ou plutôt cet effet de réel – souligne « l'ancrage de la narration dans le référent » (Laporte et Moricheau-Airaud, 2017 : 71) et pourrait participer à un travail de sensibilisation :

« la dystopie procède par une énonciation de mise en urgence et en alerte, qui active la fiction comme un scénario probable tout en laissant entendre qu'il est encore modifiable. Elle rejoint en cela le tropisme contemporain du lanceur d'alerte, qui identifie les dysfonctionnements avant les autres et cherche à y remédier en les divulguant. La fiction d'anticipation a donc potentiellement la vocation, vertueuse, d'éveiller les consciences. » (Stiénon, 2023 : en ligne)

³⁷⁸ Le genre de la fiction d'anticipation est souvent associé aux écrits d'imagination scientifique du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, à l'instar des œuvres de Jules Verne. Le genre connaîtrait une « crise d'identité » depuis « l'affirmation du genre de la science-fiction au milieu du XX^e » (Bréan, 2023 : 2).

Néo-ruralité : un choix « cornélien » ?

Rester en ville ou la quitter ? Le réalisateur du film *Un effondrement*, Julien Bittner, raconte dans un entretien explicitant les « coulisses » de la conception de son œuvre, avoir voulu compliquer le débat, en amenant « *des paramètres qui font que le choix est plus cornélien*³⁷⁹ ». Dans ce film, l'argumentaire déroulé par le personnage d'Aurélien en faveur d'un départ de la ville met notamment en évidence un gain en termes d'autonomie alimentaire – grâce au « *grand potager* » des grands-parents –, la proximité avec la nature – qu'elle oppose au béton urbain – mais aussi des possibilités d'entraide plus nombreuses dans un environnement familial. Ce faisant, ce personnage mobilise plusieurs arguments avancés par les intellectuels étudiés³⁸⁰, hors de la fiction :

« À la campagne les gens ont **plus l'habitude de se parler, de faire du potager**, d'entretenir leur maison, de chasser ou de croiser des chasseurs, de côtoyer les conseillers municipaux, d'avoir **des rapports conviviaux** avec les forces de l'ordre (la gendarmerie en l'occurrence), de discuter avec la caissière du supermarché qui est souvent de la famille, une connaissance » (Garcia et Pleysier, 2020 : 24 ; 263, je souligne)

« Je vis partiellement à la montagne depuis douze ans et j'y suis très heureux. Ainsi, je pense qu'il va y avoir de plus en plus de gens, notamment des intellectuels, qui vont s'installer dans la ruralité pour vivre d'une autre façon et en dépendant de moins en moins du système de surconsommation. [...] **Il y a énormément de choses à gagner en se rapprochant de la nature** » (Guillemant in Welinski, 2021 : 359, je souligne)

« **Nous mangerons plus local, plus végétal, plus saisonnier, plus bio.** Ce qui est plus facile à mettre en œuvre à la campagne que dans les villes, bientôt vidées de leurs citadins. » (Cochet, 2020 [2019] : 9, je souligne)

« Je rencontre aujourd'hui dans le monde rural et montagnard, du Vercors aux monts d'Ardèche, quantité de trajectoires hors normes. **Des gens qui ont choisi de vivre différemment : parfois de peu, alternant travaux saisonniers et temps libéré, parfois de mieux.** Des gens qui se sont mis à leur compte dans l'élevage, l'édition, les soins, après avoir connu la grande vie des tours de la Défense ou des agences de presse. » (Morel Darleux, 2019 : 29, je souligne)

L'investissement du monde rural, en quête d'une meilleure qualité de vie et d'une plus grande « résonance », s'ancre assez bien dans les évolutions de l'expérience de néo-ruralité depuis les années 2000. Les travaux des sociologues Danièle Hervieu-Léger et Bertrand Hervieu, menés à partir des années 1970, ont grandement aidé à la compréhension des « communautés néo-

³⁷⁹ CITE DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE (9 septembre 2021), « Entretien : Julien Bittner, auteur-réalisateur "Un effondrement" », < <https://youtu.be/AWu-yaqr04A> > [en ligne], page consultée le 12/07/2024.

³⁸⁰ Après le motif littéraire, puis le stéréotype en tant qu'« axiome normatif socialisé », on observe ici une troisième forme topique identifiée par François Rastier : l'argument récurrent (Rastier, 2008 : 56).

rurales apparues dans le sillage de la révolution culturelle de 1968 » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 7). La démarche de ces « émigrants de l'utopie » – comme les qualifie Danièle Hervieu-Léger – témoignait à l'époque de « stratégies compensatoires menées par des éléments issus de couches sociales culturellement privilégiées (ou semi-privilégiées), mais socialement, économiquement et/ou politiquement disqualifiées » (Léger, 1982a : 55). Les candidats au départ sont aujourd'hui de plus en plus nombreux et de moins en moins dans une situation de rupture sociale :

« ceux qui “lâchent tout” pour s'engager dans une “nouvelle vie” [...] sont plus âgés, souvent diplômés et parfois surdiplômés. On y trouve en nombre des ingénieurs, des médecins, des architectes, des agronomes, des informaticiens ou d'anciens cadres de la finance ou de la gestion des ressources humaines, formés en tout cas à des exercices professionnels divers qu'ils ont pratiqués, non sans déception, avant d'opter pour un mode de vie dont ils attendent avant tout qu'il “donne du sens” à leur existence. Et parmi les plus jeunes, on trouve un bon nombre de candidats au départ du côté d'élèves fraîchement sortis des grandes écoles, promis à trouver rapidement un emploi prestigieux et rémunérateur, qui affichent, dès la remise de leur diplôme, leur refus d'opter pour des activités professionnelles aussi potentiellement destructrices pour la planète qu'aliénantes pour ceux qui s'y engagent » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 11)

Leur départ n'est plus tant motivé par un projet communautaire et révolutionnaire, mais, comme nous l'avons vu dans les derniers extraits cités, par un « désir de campagne », un projet de vie « au vert » nettement plus individuel :

« la vague néo-rurale [...] prit des formes différentes, avec un repli presque complet des expériences communautaires à vocation totalisante qui avaient été, à l'origine, les emblèmes du mouvement : le départ collectif au désert pour inventer une autre manière de faire société semblait avoir été submergé par le déferlement de démarches individuelles tendant à faire retour à la nature en vivant et travaillant à la campagne. À l'exception de quelques expériences collectives, du type des ZAD, engageant une confrontation directe et rationalisée avec un appareil d'État considéré comme le garant de l'ordre néolibéral, la visée d'une anticipation communautaire directe, *hic et nunc*, d'un nouveau modèle social a été emportée par les recherches multiformes d'un quotidien simplifié, ralenti, offrant aux individus les moyens de leur accomplissement personnel dans un travail “faisant sens” et dans un rapport réconcilié avec la nature » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 9)

Les arguments favorables à la ruralité peuvent toutefois être contestés, à l'instar des contre-arguments portés par le personnage fictif de Max dans le film *Un effondrement*. Celui-ci mentionne certaines de ses réserves, que l'on peut retrouver en partie dans les discours étudiés :

« Ceux qui auront fait le choix de quitter la ville, ou le lotissement périurbain, pour une nouvelle vie à la campagne redécouvriront la nature à marche forcée : le travail de la terre, les limaces, les ronces, la boue, les chiens sans laisse. Ils vivront, si l'exode urbain est important, une nouvelle promiscuité en campagne [...] Nous sommes culturellement

inaptes à une vie communautaire où la gestion des tensions et la résolution des conflits se régleraient de manière horizontale. À défaut de compétences et d'outils de gouvernance partagés, les rapports de force et la domination seront prépondérants. Nous subissons aussi un nouvel isolement social. Actuellement numériquement connecté à une multitude d'"amis" virtuels [...], notre réseau social va se transformer pour se reconstituer avec des inconnus géographiquement plus proches et culturellement plus éloignés. » (Garcia et Pleysier, 2020 : 268, je souligne)

« Je vis à la campagne, j'élève mes poules, je plante mes légumes et fais mon compost, j'ai un bout de forêt et me chauffe avec mon bois. Certes cela est très vertueux, mais s'accompagne souvent de besoins en transport accrus, en adductions d'eau et dessertes électriques spécifiques [...] C'est parce que certains s'entassent dans des grands ensembles que d'autres bénéficient d'un accès à plus d'espace. **La vraie frugalité est plutôt du côté d'urbains responsables que de celui de néo-ruraux** qui, installés dans leur environnement campagnard, comptent sur d'autres endroits de la planète pour leur fournir le nécessaire » (David, 2021 : 72, je souligne)

« **Contrairement à ce qu'on pourrait penser**, les gens préfèrent mourir en ville, voire dans des ghettos, plutôt qu'à la campagne. **Cela nous semble contre-intuitif**, sans doute parce que **notre imaginaire est nourri par Hollywood. Nous avons principalement en tête des scénarios de black-out à long terme** qui ne prévoient pas la mise en place de corridors pour que les villes puissent continuer à ponctionner les campagnes de ce qu'elles produisent. Mais, par exemple, au Venezuela, les villes sont approvisionnées et ce sont les gens qui vivent à la campagne qui quittent le pays par millions. Les campagnes ne sont pas forcément des lieux sûrs en cas de catastrophe. » (Mignerot in Commaret et Pantel, 2020 : 143-144, je souligne)

Les segments de discours soulignés ont en commun de mettre en discussion certains arguments récurrents relatifs au caractère censé de quitter la ville en temps de catastrophe. Ils élargissent notre compréhension de la portée argumentative de certaines évidences : leur circulation repose aussi sur leur réfutation³⁸¹. Dans la première citation, Valérie Garcia et Marc Pleysier soulignent que le retour à la nature se fera « à marche forcée », tentant de substituer à une vision bucolique de la ruralité un champ sémantique de la pénibilité. Le paléontologue Bruno David, dans le second extrait, opère une rectification doxique suivant une logique normative de vérité/fausseté et de responsabilité/irresponsabilité. La figure de l'urbain se trouve réhabilitée en tant que modèle vertueux à suivre. De façon assez similaire, Vincent Mignerot introduit dans la troisième citation son contre-discours par l'usage de la locution prépositive « Contrairement à... ». Son évaluation négative porte directement sur la *doxa*. L'aspect collectif de cette *doxa* est renforcé par l'usage de la première personne du pluriel qui intègre volontiers le lecteur :

³⁸¹ Dans un commentaire du XIX^e siècle de l'œuvre d'Aristote, Eugène Thionville relève que le philosophe antique « présente presque tous ses lieux [communs] sous la forme qui convient aux thèses négatives » : « dans la dialectique des écoles, on avait plus souvent occasion de réfuter que de confirmer des propositions » (Thionville, 1855 : 58).

« *nous semble contre-intuitif* », « *notre imaginaire* », « *nous avons principalement en tête* » (je souligne). En reprenant une observation de la linguiste Marianne Doury, « l'évaluation négative de l'argument adverse [...] [est] suivie d'une contre-argumentation qui vient à son appui » (Doury, 2004 : 65). Ainsi, l'exemple du Venezuela cité un peu plus loin par ce locuteur constituerait une preuve de la thèse selon laquelle la catastrophe est vectrice d'un exode rural plus que d'un exode urbain, et qu'en conséquence la ville n'est pas nécessairement moins propice à la survie en temps de catastrophe. En tant que figure « post-collapso » (chapitre n°1), la position de Vincent Mignerot dans l'univers effondriste apparaît à mi-chemin entre *le dedans* – en tant qu'effondriste assumé – et *le dehors* – car critique de l'allégeance collapsologique. Comme chez d'autres, cet écart à une certaine *doxa* devient une façon de construire une image de soi, de revendiquer une singularité intellectuelle, ce que j'examinerai plus en détail dans le chapitre n°7.

La question du lieu d'habitation a été traitée de façon parcellaire en entretien, même si le lieu et la modalité de l'entretien donnent une idée générale des choix des locuteurs et locutrices à cet égard³⁸². En accord avec la position qu'il défend, Vincent Mignerot a été, par exemple, rencontré à Lyon, grande ville française dans laquelle il vit et travaille. Mais plusieurs autres enquêtés – souvent des collapsologues revendiqués – ont, au contraire, fait état de leur trajectoire de néo-ruraux, à l'instar d'Yves Cochet, Pablo Servigne, Laure Noulhat ou Gauthier Chapelle. Lorsque j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec ce dernier dans son lieu d'habitation, il m'a expliqué les modalités ayant conduit son départ de la région bruxelloise vers une petite commune wallonne qu'il habite aujourd'hui avec sa famille :

« Si je dois avoir un peu des moments un peu fondateurs de mes avancées [...] c'est depuis que je suis ici quoi. Ça c'est clairement depuis que je vis plus en ville [...] venir ici, ça n'était pas que sortir de la ville, c'est aussi **rejoindre une tribu**. [...] Raphaël [Stevens, co-auteur] était ici déjà, il habite à six kilomètres d'ici. Et Corinne qui est notre troisième larron du "travail qui relie" [...] elle habite aussi ici. [...] Donc on rejoignait une tribu et donc on rejoignait une culture qu'on a nourrie si tu veux, qu'on a, qui était déjà là et qu'on a nourrie en plus. Et maintenant on devient **un lieu un peu d'agrégation**, tu vois ? Tu vois aussi avec maintenant "L'école dans les bois", il y a plusieurs pôles. Et tout ça se nourrit. » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

Même si la dimension communautaire n'est pas vécue au sens fort du terme – au moyen d'un habitat partagé, par exemple – elle est présentée dans la parole de cet enquêté comme déterminante dans son choix du lieu d'habitation. Des lexies telles que « tribu » ou

³⁸² Notamment en ce qui concerne le recours à la visioconférence dans les cas où l'enquêté vivait de façon particulièrement reculée.

« agrégation » viennent souligner des « formules collectives, coopératives plutôt que communautaires, permettant à des groupes amicaux ou affinitaires de tenter ensemble l'expérience du départ » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 10), au risque de se voir accuser « de perpétuer [par-là] l'entre-soi des classes supérieures » (Citton et Rasmi, 2020a : 232). Ces regroupements géographiques hors de la ville sur la base d'une affinité – notamment – idéologique sont illustrés par l'engagement au sein d'alternatives pédagogiques destinées aux enfants, valorisant « l'expérimentation directe, [...] le travail manuel qui permet d'ancrer les abstractions, mathématiques et autres, dans le monde concret, afin de préparer les citoyens de demain » (Chamel, 2018 : 410). L'école traditionnelle est, elle, décriée par les acteurs pour son enseignement anthropocentrique et son fonctionnement pyramidal.

Davantage médiatisée³⁸³, l'expérience néorurale d'Yves Cochet peut, elle aussi, être appréhendée comme relevant d'un projet collectif et coopératif, plus que communautaire :

*« Je vous parle, justement, là où je suis, d'un lieu en Bretagne que j'ai acquis avec ma fille voilà 14 ans, précisément parce que j'avais déjà une idée de ce que j'appellerai de manière un peu plus précise tout à l'heure "l'effondrement systémique mondial". [...] Nous on essaie depuis 14 ans, ma fille et moi, [...] avec **les voisins** – qui sont essentiellement des paysans pauvres, hein – eh bien d'avoir... "Je t'échange par exemple, je t'échange une séance d'ostéopathie – parce que ma fille est ostéopathe – contre un truc que tu vas faire avec ton tracteur [...]" » (Cochet in Le Forum Véritas, 2020, je souligne)*

À l'image de ce témoignage, l'expérience de la néo-ruralité chez les intellectuels étudiés – au-delà de relever strictement d'un désir bucolique d'une vie au vert – illustre « l'expérimentation urgente des manières de faire face à l'effondrement inéluctable de l'habitabilité de la planète » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 13). Cette expérience apparaît comme le résultat d'un arrangement entre la perspective des communautés « apocalyptiques » des années 1970 et un désir de campagne sous ses formes plus récentes, motivé par un gain en termes de qualité de vie.

³⁸³ Par exemple, une vidéo-reportage publiée sur *YouTube* et visionnée plus de 1,3 millions de fois en juillet 2024 suit l'ancien ministre français dans son lieu d'habitation : BRUT (9 juillet 2019), « Prêt pour la fin du monde, Yves Cochet nous fait visiter sa maison », < <https://youtu.be/pRJAtj1Yz7k> > [en ligne], page consultée le 22/07/2024.

2) Organiser la survie (collectivement)

En étudiant les relations entre ville et campagne, la première partie de ce chapitre a permis de mieux saisir le « passage du discours catastrophiste écologique à la recherche pratique de la survie » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 347), motivant certaines personnes étudiées à un départ des grandes zones urbaines pour rejoindre ou initier des projets néo-ruraux plus ou moins coopératifs. La question spatiale est donc aussi pragmatique : comment le sujet agit-il – sur le plan collectif et militant – dans un monde effondré ou en voie d’effondrement ? C’est sur cet aspect que je vais à présent m’attarder.

Prédominance de l’engagement *préfiguratif* sur l’engagement *pétitionnaire*

L’un des résultats marquants de ce travail de recherche est l’importance que les personnalités étudiées accordent de façon générale à l’échelle et à la taille :

« Vous connaissez Ivan Illich, qui est un grand penseur ? [...] moi, c’est un de mes héros préférés. Et il disait, comme dit maintenant Olivier Rey : “**La taille compte, la taille compte.**” La taille territoriale, la taille humaine... Si vous êtes trop grand, trop grand comme peut-être... Moi, j’habite en Bretagne. Vous, vous habitez, vous, dans la région Rhône-Alpes–Auvergne, bon. Bah c’est trop grand. **C’est pas à cette taille-là qu’on fera la bonne politique.** » (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)

« vu les enjeux, la plausibilité suffit pour justifier de se préparer. Cette préparation doit être collective et à **la juste échelle** pour fonctionner » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 47, je souligne)

« Une cité de **bonne taille** n’est **ni trop grande, ni trop petite** : elle doit comprendre entre 30 000 et 500 000 habitants, seuil au-delà duquel une ville doit “se réorganiser entièrement”. » (Sinai, 2021 : 505, je souligne)

« soyons lucides : le saut en matière de climat et de biodiversité paraît désormais **bien trop grand** pour pouvoir être réalisé, à **la bonne échelle** et à temps, par une somme d’actes individuels » (Morel Darleux, 2019 : 54, je souligne)

Des qualificatifs comme « bonne » et « juste » – ici employés pour décrire l’échelle d’organisation préconisée – constituent des adjectifs subjectifs, évaluatifs et axiologiques, en suivant la catégorisation proposée par la linguiste Catherine Kerbrat-Orecchioni, dans son travail sur l’énonciation (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 94). Ces adjectifs reflètent « certaines particularités de la compétence culturelle et idéologique du sujet parlant » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 106), compétence qui pousse le sujet à « une prise de position en faveur, ou à l’encontre, de l’objet dénoté » (Kerbrat-Orecchioni, 2009 : 102). Il s’agit dans notre cas « [d’]entités lexicales porteuses de par leur signification d’une évaluation sociale positive » (Galatanu,

2018 : 215) qui viennent opposer symboliquement le bon au mauvais. De tels jugements témoignent d'une conception de l'efficacité, mais aussi – plus ou moins indirectement – d'une conception éthique et normative du beau, du bien, du vrai³⁸⁴ (Demont, 2013 ; Bahers et al., 2015).

Comme nous avons pu commencer à le percevoir plus haut, la « bonne » et « juste » échelle pour les écologistes étudiés ne serait ni individuelle ni étatique – ou interétatique, ou régionale dans le cas des grandes régions densément peuplées –, mais pourrait être trouvée dans un équilibre intermédiaire :

« C'est **localement** que se trouvent les clés de la sécurité future de tous. » (Boisson et Holbecq, 2019 : 93)

« il n'existe pas, à proprement parler, de communauté internationale capable de prendre en charge la question climatique. À mon avis, nous gagnerons à partir de **notre monde vécu**, de **nos attachements locaux** : c'est la bonne échelle pour l'action éthique et politique. » (Larrère in Vion-Dury et Noyon, 2020 : 106, je souligne)

« moi je dis maintenant : **"Tout le pouvoir au local !"** [...] la politique maintenant c'est une **politique locale**. On pourrait dire une politique même **localiste**, une **politique territoriale** [...] qu'est-ce qu'il faut faire ? Il faut **s'organiser localement**. Surtout, **ne pas rester seul**. Et **organiser localement une association, un comité**. » (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)

Dans cette dernière citation, le local et le collectif se voient amplifiés d'une façon qui rappelle l'expolition, figure qui consiste « à varier l'expression d'une unique information » par « itération de signifié » (Molinié, 2011 : 89). « Local », « localiste », « localement », « territoriale » renvoient à un premier univers sémantique, indissociable d'un second ensemble de sens : « ne pas rester seul », « association », « comité ». Cette double aspiration au local et au collectif peut relever d'une conception dialectique, telle qu'identifiée par Guillaume Carbou dans son analyse topique du discours des grands penseurs de l'écologie politique :

« les philosophes de notre corpus partagent avec la critique romantique de la modernité une apparente ambiguïté. D'une part, ils critiquent le fait que la modernité marchande entraîne la dissolution des liens sociaux, le déracinement, la perte des traditions, etc. Et d'autre part ils déplorent la disparition de la liberté individuelle produite par la bureaucratie et la société de contrôle étatique. Ce qui semble être un paradoxe entre des valeurs plutôt conservatrices d'un côté et plutôt libérales de l'autre relève en fait d'une conception dialectique de l'être humain : l'épanouissement individuel recherché n'est pas tant l'épanouissement d'un *je* radicalement

³⁸⁴ Si la réflexion de ces écologistes s'inscrit dans une démarche de philosophie politique, elle peut être rapprochée d'un attachement à la vertu de la frugalité, à une « simplicité primitive » qui serait plus respectueuse des « lois de la nature » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 348).

individuel, mais d'un *soi* toujours déjà social. Celui-ci s'épanouit non dans le vide, mais dans l'harmonie avec une totalité communautaire ou mieux, universelle » (Carbou, 2019 : 113)

Chez les penseurs étudiés par Guillaume Carbou, faire société « à taille humaine » permettrait « aux individus d'avoir la main sur leurs conditions d'existence » (Carbou, 2019 : 112). Cette réflexion pose la question de l'échelle à partir de laquelle vivre et agir en anticipation des catastrophes à venir. Elle renvoie plus largement à la question de la prise en charge d'un problème public, comme le souligne la politiste Joana Guerrin :

« La question des échelles de prise en charge des problèmes publics est discutée depuis longtemps, par les décideurs politiques, et du côté de la recherche [...]. Cette question conduit à considérer l'adéquation du périmètre d'action en fonction du problème considéré – bassin, zonage, région, nation, etc., renvoient à une envergure spatiale différente, à des frontières différentes, à des niveaux d'action publique différents, mais également à des acteurs différents –, autant de choix qui auront des conséquences sur la définition et le traitement du problème. » (Guerrin in Barbier et Hamman, 2021 : 55)

En tant qu'ancien professionnel de la politique – conseiller municipal, eurodéputé, député et ministre français –, Yves Cochet juge rétrospectivement l'échelle qui lui semble la plus à même de répondre à ce qui serait le « problème public » de l'effondrement écologique :

*« la Greta est allée, aussi bien au Parlement européen, à l'ONU, les larmes aux yeux : "Mais, how dare you? How dare you?" [...] Mais **jamais [les puissants actuels et futurs] ne prendront les bonnes décisions, à la bonne hauteur, au bon moment. Jamais. Bon. Alors dans ce cas-là, que faire de la politique ? [...] il y a la politique représentative, les élections, les conseils municipaux, l'Assemblée nationale, le Parlement européen. D'ailleurs, j'ai fréquenté tous ces lieux-là pendant des décennies. [...] je connais bien tous ces trucs-là. C'est un discours qui tourne en rond [...] La catastrophe étant absolument certaine, c'est l'effondrement général. Il faut essayer de construire de la résilience locale »** (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)*

Cet extrait d'entretien met en évidence l'existence d'une ligne de démarcation au sein du catastrophisme écologique entre deux modèles d'engagement. Le premier, cher à Yves Cochet, peut être qualifié d'*engagement préfiguratif*. La « préfiguration », dans l'étude des mouvements sociaux, renvoie à l'idée d'agir :

« avec et sur le monde proche et familier, [...] pour changer à différentes échelles les pratiques du quotidien. [...] la préfiguration est un processus d'expérimentation collective qui favorise l'imagination et la production de nouvelles significations politiques et de nouvelles normes sociales, mais aussi un processus de circulation et de diffusion de ces idées et pratiques [...] les acteurs organisés en collectifs qui agissent pour matérialiser et préfigurer – ici et maintenant dans les pratiques quotidiennes – un monde habitable. » (Lapostolle et Roy, 2022 : 3)

Ces « contre-institutions socialisatrices » (Vitiello, 2019 : 65) peuvent s'illustrer par l'expérimentation « par le bas » de nouvelles formes d'organisations collectives et la construction d'une « alternative culturelle à l'ordre dominant », en prévision d'un possible effondrement à venir (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 12). En ce sens, et à partir de mon objet de recherche, j'appréhende la préparation à la catastrophe comme une composante de l'*engagement préfiguratif*. La préparation décrit plus précisément une quête d'autonomie matérielle, qui est – comme nous l'avons vu – rarement strictement individuelle. Elle peut aussi témoigner d'une vision sombre de l'avenir, pouvant amener l'acteur à douter de la possibilité de voir sa préfiguration se généraliser (Pleyers, 2016).

Un second modèle d'engagement peut être qualifié de *pétitionnaire* et est décrit dans le propos d'Yves Cochet *via* la référence à Greta Thunberg. Par *pétitionnaire*, je ne me réfère pas à l'acte de pétition au sens étroit du terme – celui d'une signature d'un texte à destination d'un détenteur du pouvoir – mais entends décrire une démarche, plus large, dans laquelle on demande et réclame à son interlocuteur d'agir. Ce plaidoyer repose sur deux prémisses : la première est que les « plaidants » n'ont pas de prise directe suffisante sur la cause pour laquelle ils s'engagent ; la seconde est qu'ils attribuent à l'entité qu'ils interpellent une capacité d'agir. Ce modèle d'engagement relève d'une *praxis* assez ancrée dans l'histoire des mouvements sociaux et peut être rapproché de la trilogie : « *naming, blaming, claiming* » (Felstiner et al., 1980). Comme l'explique le sociologue Érik Neveu :

« Nommer, c'est trouver les mots qui donnent une situation pour problématique, injuste et non naturelle. Blâmer, c'est faire jouer une logique d'imputation, identifier des causes et des coupables. Réclamer, c'est traduire en revendications et actions la réponse au malaise identifié. » (Neveu, 2019 : 99)

L'acte d'interpellation d'une « personne munie d'un grief » se destinerait traditionnellement à « l'entité supposée responsable » à qui l'on « demande un remède » (Felstiner et al., 1991 : 43).

Seulement, l'engagement écologiste de type *pétitionnaire* se heurte à la difficulté d'identifier clairement des responsables à la situation environnementale (*cf.* chapitre n°2). Comme nous le voyons depuis le début de cette thèse, ce flou alimente un grand nombre de controverses intellectuelles et militantes. La lutte pour la reconnaissance d'un réchauffement climatique causé par les activités humaines a pu participer à un effet de généralisation de la responsabilité et des dommages – en désignant comme responsable et victime l'humanité dans son ensemble. Cela conduit le sociologue Jean-Baptiste Comby à décrire la construction de ce problème public au prisme d'une « psychodicée universalisante » (Comby, 2015 : 123), soulignant par-là que la

focale est souvent « placée sur des sommes de psychés individuelles plutôt que sur les rapports asymétriques entre les groupes sociaux » (Comby, 2015 : 123). Autrement dit, dire que tout le monde est responsable reviendrait à dire que personne ne l'est, au risque d'occulter la responsabilité des dominants – en particulier des pays du Nord et de ceux et celles qui les dirigent. Cet effacement de la responsabilité peut, certes, s'expliquer par un cadrage universalisant, mais pourrait aussi être rapprochée d'une situation transversale aux mouvements sociaux. Pour ces derniers, les décisions publiques – qui mobilisent une diversité croissante d'acteurs et de strates – semblent de plus en plus énigmatiques :

« faute d'un adversaire identifiable, d'une lisibilité des phénomènes qui les affectent, les groupes et organisations se tournent vers l'État et les autorités politiques, perçus comme le seul "guichet" accessible, comme le siège d'un savoir et d'un pouvoir d'action [...] sur un monde complexe, sur des autorités lointaines et supranationales. Le mouvement des marins-pêcheurs au printemps 1993 peut illustrer ces phénomènes. La colère des pêcheurs, liée à une chute des cours du poisson, aggravée par des importations de pays non-membres de l'Union européenne, pouvait malaisément trouver un adversaire proche et identifiable. [...] Les décisions et réglementations élaborées à Bruxelles par une administration lointaine, sans visage et au fonctionnement mystérieux se prêtaient mal à l'identification d'un adversaire auquel la confrontation soit possible. » (Neveu, 2011 : 15-16)

Bien qu'il soit là question d'une situation tout autre, l'enjeu de la lisibilité et le réflexe qui en découle de se tourner vers le décideur étatique peuvent aider à comprendre certaines des difficultés des écologistes rencontrés. Le décideur, quand il n'est pas pensé comme seul responsable, devient *a minima* un « guichet » auquel s'adresser, faute de mieux.

Il en résulte que, du point de vue de la lisibilité des problématiques qu'ils tentent d'imposer dans la discussion publique, les écologistes *pétitionnaires* se heurtent à une seconde difficulté : l'identification d'interlocuteurs, en tant que vis-à-vis compétents, à qui déléguer la responsabilité d'agir et de remédier au désordre constaté³⁸⁵. La menace de l'effondrement vient interroger l'une des prémisses constitutives de ce modèle d'engagement. Un nombre croissant d'écologistes étudiés estiment l'inertie des structures trop forte pour que les décideurs agissent au « bon moment » (*cf.* chapitre n°4) et à la « bonne échelle » (comme nous le voyons dans ce chapitre). En ce sens, les exemples cités d'exode urbain conduisant les acteurs étudiés à migrer vers des zones faiblement peuplées peuvent être interprétés comme une mise à « l'écart d'un monde social [perçu comme] non réformable » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 8). À l'instar d'Yves Cochet, cette perte d'intérêt pour la politique nationale ou supranationale, partidair et

³⁸⁵ En ce sens, on pourrait parler, non pas d'un discours « sans opposants » qui se déploierait « dans l'espace public sans rencontrer d'opposition » (Juhem, 2001 : 26), mais d'un discours *sans interlocuteurs*.

représentative, se fait parfois en connaissance de cause, chez des professionnels de la politique ayant expérimenté – ou expérimentant – un sentiment d’impuissance au sein des arènes du pouvoir. Sur les trente-et-une personnes interrogées en entretien, neuf ont été élues³⁸⁶ et huit autres ont été amenées à évoluer à proximité du pouvoir – dans des cabinets d’élus, des conseils d’appui aux politiques ou à des campagnes électorales. L’ancienne députée française Isabelle Attard est un exemple de ce basculement du *pétitionnaire* vers le *préfiguratif*³⁸⁷, sur fond de désillusion à l’égard des pouvoirs publics :

« je veux vraiment être honnête avec vous : **je ne crois pas qu’on puisse s’en sortir**. Je me bats pour que, pour qu’on atténue le choc. C’est tout. [...] Aujourd’hui, je me bats pour qu’on sorte les gens des villes irrespirables, qu’on mette à mal les métropoles, qu’on commence à réfléchir collectivement à ce que c’est que la terre, à comment la terre cultivable on la met en commun – parce que ça va être ça les enjeux de maintenant et des années futures. Comment on fait pour économiser l’eau ? [...] Donc **c’est plus du tout un combat de politiques vieillottes** [...] à se dire qu’on va essayer de **demande gentiment à un gouvernement d’agir en faveur de l’environnement**. Non. Moi, j’ai dépassé ça depuis belle lurette. » (Entretien avec Isabelle Attard, 2023, je souligne)

Ces pratiques à mettre en œuvre « afin non pas de transformer la société, mais d’anticiper des “ruptures de la normalité” » (Gaborit, 2022 : 20) pourraient s’apparenter à une forme de survivalisme, relation qu’il me faut désormais éclairer.

Un modèle de survie contre un autre ? Rapports au survivalisme « de droite »

De façon courante, les pratiques de préparation à une catastrophe sont décrites comme relevant du « survivalisme », et les préparants sont qualifiés de « survivalistes ». Les quelques travaux en sciences sociales qui s’y intéressent précisent les contours de cette dénomination :

« la pratique survivaliste [...] se [caractérise] par la prise de mesure de sécurité comme stocker de l’eau, des pastilles d’iode, des conserves alimentaires, du carburant ou tout autre matériel de survie et de soin [...] ou encore par l’apprentissage de techniques dites de survie comme faire du feu, purifier l’eau, se défendre, se confectionner une combinaison étanche, se mouvoir discrètement, construire un abri sûr, protégé et... piégé, etc. Le but étant d’être prêt en cas d’urgence, comme une catastrophe naturelle, une guerre biologique, un accident nucléaire, une pénurie d’électricité, d’eau ou de carburant, une crise économique, une pandémie, une révolte sociale » (Vidal, 2012 : 491)

³⁸⁶ À l’heure où je rédige ce chapitre, seul un enquêté l’est encore : Antoine Back, adjoint au maire de Grenoble.

³⁸⁷ Il ne s’agit pas d’opposer strictement l’*engagement préfiguratif* à la démarche *pétitionnaire* puisque nombre d’écologistes combinent la recherche d’autonomie collective et individuelle avec une démarche de plaidoyer politique. Néanmoins, les ressources des militants et des mouvements étant limitées, elles supposent des arbitrages dans leur distribution et leur concentration, ce qui avantage, bien souvent, une démarche au détriment de l’autre.

Historiquement, le mouvement survivaliste qui naît dans les années 1960 « s’ancre au sein de la droite suprémaciste et raciste américaine » (Gaborit, 2022 : 5), au gré d’influences à la fois politiques (libertariennes, anticomunistes, masculinistes) et religieuses (mormones, millénaristes, néopaganistes). Si à partir des années 1990 « la sub-culture survivaliste pénètre peu à peu la culture dominante jusque dans ses productions culturelles » (Vidal, 2012 : 497), cette imprégnation sociale est d’abord étatsunienne. En Europe francophone, et notamment dans le champ politique et le champ intellectuel, cette démarginalisation reste relative : l’idéologie et la pratique survivalistes sont encore chargées péjorativement et « la réappropriation politique du survivalisme se fait essentiellement par des groupes situés à l’extrême droite » (Gaborit, 2022 : 9). Dès lors, cela n’est guère étonnant que les intellectuels de l’effondrement – qui se réclament presque tous de l’écologie politique – récusent cette désignation à leur égard. Pour eux – et notamment ceux et celles qui se préparent à l’effondrement –, le survivaliste de droite peut être envisagé comme une « figure limite », au sens de Francis Chateauraynaud et Didier Torny : « une forme de “dérive” ou de “folie” » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 76). Lorsqu’ils s’engagent politiquement, les locuteurs étudiés le font dans des partis et des collectifs généralement situés à gauche de l’échiquier politique, sur un spectre allant de l’écologie politique traditionnelle³⁸⁸ – principalement – jusqu’aux mouvements autonomes et libertaires pour quelques-uns, en passant par différentes nuances de la gauche radicale. Quelques personnalités plus à droite font exception : Philippe Roch a été député au Grand conseil du canton de Genève sous l’étiquette du Parti démocrate-chrétien³⁸⁹ ; Baptiste Denis, co-auteur d’un ouvrage sur le climat avec Jean Jouzel est conseiller à Garenne-Colombes, dans une majorité municipale menée par Les Républicains ; Jean-Marc Jancovici, en tant que fervent défenseur de l’énergie nucléaire, est régulièrement présenté comme davantage « compatible » avec des programmes portés par le centre et la droite. Si l’on s’en tient à ces critères, l’extrême droite est absente des trajectoires telles qu’elles sont

³⁸⁸ Je pense notamment aux partis « verts » – Les Écologistes en France, Les VERT·E·S en Suisse, Ecolo en Belgique – au sein desquels les élus ou anciens élus interrogés ont systématiquement évolué, à deux exceptions près.

³⁸⁹ Positionné au centre droit de l’échiquier politique suisse.

énoncées³⁹⁰ et peu d'éléments peuvent laisser penser que l'effondrisme aurait des liens avec une pensée identitaire, conservatrice³⁹¹ ou réactionnaire³⁹².

Pour éprouver cette affirmation, je souhaite revenir sur un cas empirique : celui du rapport des locuteurs étudiés au Suisse Piero San Giorgio, figure majeure du survivalisme francophone, décrite par le politiste Stéphane François comme un « militant d'extrême droite, [...] proche d'Égalité et Réconciliation d'Alain Soral » (François, 2016 : 198). Bien qu'aucun de ses ouvrages n'ait été retenu dans mon corpus en raison des critères du corpus posés en introduction³⁹³, *Survivre à l'effondrement économique*, son ouvrage phare de 2011, consacre un chapitre entier au thème de l'effondrement écologique, devançant de quatre années *Comment tout peut s'effondrer*. Le propos déroulé dans ce chapitre est appuyé par des références assez coutumières du discours effondriste, tel qu'étudié dans cette recherche, avec, par exemple, des renvois aux synthèses du GIEC ou à des rapports d'organisations onusiennes³⁹⁴. Pourtant, dans le corpus d'ouvrages – composé de 86 livres qui abondent en références bibliographiques –, seuls trois d'entre eux mentionnent Piero San Giorgio, le plus souvent pour formuler une critique du survivalisme qu'il incarnerait :

« Bien que San Giorgio admette la nécessité d'avoir du lien social, la plupart des principes survivalistes se basent sur **des réflexes de survie personnelle** dans lesquels l'autre est souvent vu avec méfiance. [...] En outre, le principal problème avec ce genre de prévisions

³⁹⁰ Cela peut s'expliquer, ne serait-ce que par le scepticisme historique de l'extrême droite en ce qui concerne le changement climatique. Aujourd'hui, peu de partis politiques en Europe francophone se montrent encore ouvertement sceptiques, y compris au sein de formations classées à l'extrême droite comme l'Union démocratique du centre (UDC) en Suisse ou le Rassemblement national (RN) en France. Certains faits récents peuvent laisser penser que cette inquiétude imprègne progressivement les discours les plus à droite, qu'il s'agisse de l'invitation du militant écologiste Hugo Clément à un débat organisé par le journal conservateur *Valeurs actuelles* en avril 2023 ou du président du parti frontiste, Jordan Bardella qui affirme dans un débat des élections législatives françaises de 2024 que « *le défi climatique, c'est l'un des enjeux majeurs de notre génération* ». Mais au-delà de ce constat supposément convergent, les questions écologiques restent au cœur de grandes divergences causales et programmatiques, entre des formations se réclamant de l'écologie politique et d'autres, comme le RN, entendant refuser « toute écologie punitive ». Une formation politique comme le Rassemblement national semble s'emparer du sujet écologique dans la mesure où elle attribue la responsabilité des désordres constatés à des phénomènes qu'elle dénonce déjà : par exemple, la mondialisation.

³⁹¹ Yves Cochet estime cette catégorisation injustifiée, se demandant : « Comment [...] les collapsologues pourraient-ils être conservateurs, puisqu'ils estiment que c'est l'organisation actuelle du monde, rapports sociaux inclus, qui est cause du désastre à venir ? » (Cochet, 2020 [2019] : 245).

³⁹² Ce qui pourrait invalider nombre de critiques qui ont été adressées aux enquêtés, notamment de la part de la gauche. Voir : TREILLET Stéphanie (2020), « La collapsologie, une impasse réactionnaire », < <https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-26-hiver-2020-2021/debats/article/la-collapsologie-une-impasse-reactionnaire> > [en ligne], page consultée le 24/07/2024 ; FRESSOZ Jean-Baptiste (7 novembre 2018), « La collapsologie : un discours réactionnaire ? », *Libération*, < https://www.liberation.fr/debats/2018/11/07/la-collapsologie-un-discours-reactionnaire_1690596/ > [en ligne], page consultée le 14/03/2025.

³⁹³ En l'occurrence, le critère de la période étudiée.

³⁹⁴ Aux côtés, certes, de références moins habituelles : celle par exemple à Alain de Benoist, penseur de la « Nouvelle Droite » française.

est qu'il encourage (implicitement dans le cas de San Giorgio) l'idée que nous (si pas l'humanité, du moins la société) serions tous dans le même bateau et donc touchés par les désastres à venir de façon indifférente selon notre statut, notre classe ou notre richesse matérielle. » (Duterme, 2016 : 36-37, je souligne)

L'effacement de cette figure singulière dans les textes de référence de la collapsologie peut être révélatrice en soi. Comme le souligne David Pontille dans son travail sur la signature scientifique, « “faire référence” c’est [...] reconnaître sa dette envers d’autres qui ont déjà balisé le terrain [...] c’est admettre l’autorité énonciative qu’exercent certains » (Pontille, 2004 : 156). Ainsi, ne pas faire référence, lorsque ce n’est pas par ignorance, c’est refuser de faire exister et d’adresser sa reconnaissance à un auteur donné. Les motivations réelles des intellectuels étudiés ne me sont pas connues, mais il est vraisemblable que ce nom mis sous silence – au-delà de relever des désaccords idéologiques, qui auraient pu donner lieu à des réponses critiques – s’inscrit dans une volonté de déstigmatisation du discours catastrophiste et des personnalités qui le portent.

Un enquêté a toutefois décidé d’attribuer un certain crédit à la pensée développée par Piero San Giorgio : il s’agit d’Antoine André, animateur de la chaîne YouTube *The Swiss Box Conversation*. De façon concomitante à la rédaction de cette thèse, il invite en mai 2024 le survivaliste à l’occasion d’un interview de plus de 3h diffusé en direct et intitulé : « Collapsologie, après l’effondrement, la peur ?³⁹⁵ » Certains commentaires en réaction à la vidéo mettent en évidence l’incompréhension d’une partie de la communauté en ligne suivant cette chaîne. Cette invitation a été moins surprenante à mes yeux, au sens où Antoine André racontait, lors de notre entretien quelques mois plus tôt, de potentielles prises de risque à venir :

« quand je fais venir **des gens un petit peu trop subversifs**, je me dis des fois qu’il faut que je rééquilibre avec des gens un peu moins subversifs [...] Je suis bien conscient que les gens qui essayent de penser hors cadre, **au bout d’un moment le système va mettre une étiquette** pour dire : “Attention lui...” [...] Mais j’aimerais bien que [pour moi] ça vienne le plus tard possible. » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Pour ce créateur de contenu, inviter Piero San Giorgio permettrait de pluraliser le débat public en donnant voix au chapitre à des penseurs et des idées peu représentés dans les médias traditionnels. Antoine André – qui se réclame de l’anti-impérialisme et se décrit comme « *anarchodécroissant* » (Entretien, 2024) – reconnaît partager des idées parfois attribuées à l’extrême droite :

³⁹⁵ THE SWISSBOX CONVERSATION (21 mai 2024), < https://youtu.be/HPvKxr_Ih6U > [en ligne], page consultée le 14/05/2025.

« Il peut y avoir **des ponts avec ce que certains considèrent l'extrême droite**. Parce que si t'es contre Israël, tu peux être antisémite pour certains. Tu vois ? C'est des gros parallèles, comme [Étienne] Chouard par exemple. C'est l'amalgame. Et puis, du coup, on a dit que c'est "brun", Chouard. Parce que il est un peu de tendance... Mais Chouard, c'est un anti-impérialiste, en fait. **C'est la gauche radicale. Mais il y a des sympathies avec la droite radicale**. Parce que la droite radicale, elle a aussi une critique du libéralisme économique. Je ne suis pas sûr que la droite, elle serait pour une démocratie hein, mais elle critique aussi – à juste titre – le pouvoir économique, de l'élite en fait. Mais elle le remplacerait par quelque chose qui est pire, à mon avis. [...] Mais du coup, moi **je suis peut-être ouvert à certaines discussions avec des gens qui pourraient être plutôt à droite sur un plan géopolitique**. Pas tellement sur... Ou économique. Pas tellement sur un plan social, évidemment. Ça clasherait assez vite, sur l'immigration par exemple. » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Pour cet enquête, la dimension anti-élites ou antisystème pourrait-être un socle commun aux franges radicales de la droite et de la gauche. En historien des idées, Stéphane François considère que ce rapprochement est notamment vrai en ce qui concerne la « Nouvelle Droite », « un courant important de la droite radicale française depuis 1968, connue pour avoir théorisé une pensée néopaïenne » et qui depuis le milieu des années 1980 « a développé un discours écologiste » (François, 2016 : 191). À la lumière de son travail, on peut considérer que l'effondrissement écologique, sans s'y confondre, partage avec la Nouvelle Droite un intérêt fort pour la décroissance et la sobriété, un rapport à la modernité proche du romantisme plus que des Lumières, l'idée d'un retour à la nature ou à un état naturel, et donc, parfois aussi, une hostilité à l'égard de la vaccination, de la procréation médicalement assistée, de la réattribution sexuelle, etc.

La conviction que le mouvement effondriste et le mouvement survivaliste partagent à l'égard du déclin de la civilisation occidentale – pour des causes en partie différentes – peut conduire les personnes qui s'y inscrivent à s'y préparer parallèlement. En ce sens, le philosophe Pierre Charbonnier considère que la collapsologie pourrait s'apparenter à un « survivalisme de gauche » (Charbonnier, 2019). Cette considération a le mérite d'illustrer l'hétérogénéité du survivalisme. Car si l'on a rappelé l'ancrage historique du mouvement à l'extrême droite, le doctorant en science politique Nathan Gaborit souligne que :

« plutôt que d'y voir un mouvement homogène, ou bien une idéologie, le survivalisme apparaît en premier lieu comme un corpus qui ne vise pas tant à comprendre et à expliquer les mécanismes de fragilisation – ce qui est le cas de la collapsologie –, mais plutôt à fournir un ensemble de ressources et de techniques pour pallier une pluralité de menaces. C'est en cela que le survivalisme parvient à agréger des préparations qui reposent sur des motivations et des visions du monde différentes. » (Gaborit, 2022 : 20)

Au lieu de parler de « survivalistes », Nathan Gaborit estime qu'il serait « plus judicieux de parler simplement de “ceux qui se préparent” [...] dans le sens où [...] la pratique de la préparation [est] l'élément central pour définir cet ensemble de personnes » (Gaborit, 2022 : 7). À l'international, le nom de « *preppers* » gagne, en effet, en popularité et entend montrer une évolution du survivalisme vers un modèle « plus démocratique, plus populaire et [doté] d'une meilleure visibilité, notamment sur internet et dans les médias » (Vidal, 2012 : 504), dans lequel nombre d'effondristes pourraient trouver leur place à condition d'envisager l'impératif de survie « à l'échelle de toute l'humanité, et non pas au profit d'un seul groupe humain – restriction plus caractéristique du discours de l'extrême droite » (Villalba, 2021 : 119). Seulement, les effondristes ne sont pas des néosurvivalistes qui se préparent à une simple catastrophe localisée : ils envisagent un effondrement planétaire. Leur caractérisation pourrait ainsi convoquer d'autres créations néologiques en langue anglaise – « *doomers* », « *doomsday preppers* » – qui, en évoquant le jugement dernier et l'apocalypse, souligne la gravité de la catastrophe qui est anticipée. Ces néologismes étant encore peu stabilisés et circulant essentiellement dans le monde anglophone, je qualifierai les intellectuels effondristes, dont l'*engagement préfiguratif* consiste à se préparer, de *préparants à l'effondrement*. Ce syntagme recoupe à la fois l'idée de préparation – chère aux « *preppers* » – et de catastrophisme – qui caractérise les « *doomers* ».

Dans les discours étudiés, il est intéressant de relever que le rejet de la désignation « survivaliste » fonctionne de pair avec une rectification tendant à proposer un autre modèle de préparation :

« C'est localement que se trouvent les clés de la sécurité future de tous. **Nous ne sommes pas des "survivalistes"** pour autant, mais nous pensons qu'il est temps d'appeler les maires à **agir dans le sens de l'autonomie et de la résilience**. » (Boisson et Holbecq, 2019 : 93, je souligne)

« Avec ma fille, nous avons acheté, il y a quinze ans, quelques hectares dans une ferme en Bretagne. Mais **nous ne sommes pas des survivalistes au sens californien**, vivant au fond d'une grotte avec une Winchester. J'essaie de faire **ma part du colibri** en m'investissant pour **sauver le plus grand nombre de gens**. Dans ce contexte, **les relations humaines sont fondamentales** ! » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 101, je souligne)

« préparons-nous à l'effondrement qui arrive ! [...] Dans une démarche non **pas de survivalisme**, mais d'**autonomie vis-à-vis du système en place**. Là où le survivaliste agit de manière individuelle en défendant sa petite communauté, l'approche fondée sur l'**autonomie** implique de se tourner vers le **collectif, l'entraide**, par exemple la permaculture » (Wosnitza, 2018 : 78-79, je souligne)

« Il y a une distinction très forte à faire entre **les survivalistes** et les personnes conscientes des profondes modifications auxquelles nous allons devoir faire face dans les prochaines décennies. Les survivalistes prévoient de s'enfermer dans leurs **bunkers, bardés de bouteilles d'eau, de conserves et de plats lyophilisés**, en pensant ainsi échapper à la fin du monde. Les autres réfléchissent à **une organisation sociale** qui permettra de composer avec ces bouleversements tout en **vivant heureux avec moins**. » (Attard, 2019 : 136, je souligne)

Tableau n°6 – classement des termes et expressions évoqués dans les extraits cités

<i>Modèle survivaliste</i>	<i>Contre-modèle</i>
« grotte », « Winchester », « manière individuelle », « petite communauté », « bunkers », « conserves », « plats lyophilisés », « échapper à la fin du monde »	« autonomie », « résilience », « colibri », « plus grand nombre de gens », « relations humaines », « collectif », « entraide », « permaculture », « organisation sociale », « heureux avec moins »

Alors que le modèle survivaliste est envisagé comme individualiste et porté vers l'autodéfense, les intellectuels qui se préparent à l'effondrement entendent proposer un contre-modèle décrit par des mots au sémantisme positif. Par exemple, plutôt que de parler de « survie », il est question d'« autonomie » et de « résilience ». Cette entreprise discursive peut être envisagée comme la production d'un idéal. Comme le souligne la sociologue du travail Marie-Anne Dujarier :

« le terme “idéal” n'est pas un concept sociologique en dehors de l'usage strictement méthodologique qu'en fait Weber [...], avec les “idéaux types”. Il est principalement conceptualisé dans les champs philosophique et psychanalytique » (Dujarier, 2012 : 179)

L'acception de ce terme ici retenue est celle, non pas du « lieu abstrait de la perfection, mais plutôt [d']un projet de réforme pour ce monde-ci » (Dujarier, 2012 : 180-181). L'idéal, tel que je l'envisage à partir du discours des *préparants à l'effondrement*, est à la fois *réactif* – il n'existe qu'au regard de la négation d'un premier modèle –, *normatif* – l'idéal posant une norme désirable vers laquelle tendre – et *performatif* – au sens où dire cet idéal, ce serait déjà le faire exister. Il est assez clair, à ce stade, que l'idéal effondriste insiste sur l'importance du collectif, y compris lorsqu'il s'agit de la quête d'autonomie – cette autonomie étant envisagée essentiellement à l'égard des grandes infrastructures et institutions.

Entraide, biomimétisme, biorégionalisme : vers une naturalisation du social ?

Comme le remarquent Danièle Hervieu-Léger et Bertrand Léger, au sujet des néo-ruraux du XXI^e siècle :

« La campagne à laquelle ils aspirent n'est pas d'abord celle des vastes territoires de montagne délaissés par l'élevage traditionnel. C'est, bien plus souvent, la campagne des villages et des hameaux, dans lesquels il est possible de renouer avec des formes d'échanges économiques locaux et avec des pratiques de convivialité que l'on peut réanimer, réinventer et au besoin inventer. » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 10)

L'importance accordée à ces « pratiques de convivialité » est aussi vraie des préparants à l'effondrement. Cela est en partie le résultat du travail mené par Pablo Servigne et Gauthier Chapelle. En 2017, ils publient *L'entraide*, un ouvrage qui, bien que mettant au second plan la question de l'effondrement, place cette question comme point de départ de la réflexion des auteurs :

« Au cours de **nos rencontres avec tous ces acteurs préoccupés par la situation**, nous avons été frappés de constater à quel point la question de l'entraide était récurrente et urgente. Fréquentes étaient les questions et les réactions telles que : "Comment faire pour que tout cela ne **dégénère** pas ?", "Nous allons tout droit vers un **scénario à la Mad Max**... Il faudrait faire ressortir le meilleur de l'être humain pour l'éviter !", "Nous sommes égoïstes, les gens vont **s'entretuer** !" [...] Par une prophétie auto-réalisatrice, les "croyants"³⁹⁶ se prépareront à la violence dans un climat de peur et créeront les conditions parfaites pour que naissent de vraies tensions. Alors qu'un autre scénario, celui de la coopération, pourrait tout aussi bien émerger [...] ! Ce livre est né de l'idée d'explorer les conditions d'émergence des comportements d'entraide. À l'étincelle de départ [...] s'est récemment ajouté un élan pour contacter une autre mythologie, enrichir un autre imaginaire, raconter de belles histoires bien enracinées dans l'évolution du vivant, avec le souci de minimiser les dégâts de cette spirale d'autodestruction et de violence, et, pourquoi pas, de contribuer à favoriser une spirale vertueuse. » (Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 25-26, je souligne)

Cet extrait illustre bien la production d'un idéal de survie, tel que je viens de le définir : il est réactif, car il entend se substituer au modèle survivaliste décrit par un champ lexical de la violence : « s'entretuer », « climat de peur », « tensions », « autodestruction », etc. Il est normatif au sens où l'entraide et la coopération sont présentées comme une norme désirable vers laquelle tendre, décrite comme « belle » et « vertueuse ». Le passage à ce contre-modèle est sémiotisé par la conjonction « alors que » marquant une relation d'opposition, relation doublée par l'usage de l'adjectif « autre » qui décrit un « scénario » *de facto* différent du premier. Alors que j'ai introduit le caractère performatif de l'idéal, on voit comment celui ici décrit témoigne

³⁹⁶ Ces auteurs se réfèrent ici aux « croyants » pour désigner les personnes souscrivant à l'hypothèse d'un effondrement.

d'une croyance dans le pouvoir des mots. De tels commentaires peuvent être qualifiés de « méta-pragmatiques ». Ils renvoient à :

« des évaluations, des justifications explicites à propos de l'usage du langage [...]. De tels discours prennent [...] pour objet les présupposés et les effets contextuels de la parole, c'est-à-dire en définitive leur indexicalité, leur signification pragmatique, et rendent possible la description d'un certain "degré de conscience" des locuteur·ices vis-à-vis des effets de leur parole et des raisons de ses effets. » (Him-Aquilli, 2021 : 75)

Qu'il s'agisse du modèle survivaliste ou de l'idéal effondriste, les discours qui leur sont associés sont décrits dans le corpus à partir de leurs effets : ce sont des « prophéties », « mythologies », « imaginaires », « histoires », « scénarios » dotés d'une prise sur le monde social, les rendant susceptibles de « créer des conditions », « minimiser les dégâts », « favoriser une spirale vertueuse ». L'étude de tels commentaires fera l'objet de plus amples développements dans les prochains chapitres, consacrés à l'efficacité du dire.

Si les ouvrages de collapsologie ont pu faire l'objet de vives critiques – comme cela a été rappelé au chapitre n°1 –, l'essai *L'entraide* a connu un succès qui, à en croire ses auteurs, les a surpris. Il a été assez unanimement salué, notamment de la part de la gauche :

« notre thèse c'est que quand même [l'entraide] on l'a en nous. C'est juste qu'on a une culture qui nous a appris, qui nous a fait croire qu'on était pas doués en entraide alors qu'en fait on est extrêmement doués. [...] D'ailleurs, c'est rigolo parce que c'est ce qui [...] fait qu'on ne peut pas nous enfermer dans la case des apocalyptiques totaux parce qu'en même temps on a écrit L'entraide, quoi. [...] Mélenchon l'a lu et l'a encensé. Ruffin aussi. Et de l'autre côté, on a eu un prix de... C'était quoi ? Veolia. Tu vois, le spectre était large. » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

La thèse des collapsologues – à savoir que l'entraide, « *on l'a en nous* » – est appuyée au début de l'ouvrage par des exemples de comportements coopératifs entre des organismes vivants non-humains, tels que les arbres :

« Les chercheurs ont comparé la situation des arbres en fond de vallée, un milieu où il fait bon vivre, avec celle des flancs de montagne, en altitude, où les conditions de vie sont bien plus difficiles. Surprise ! En altitude, [...] non seulement les sapins s'installaient uniquement autour des pins, mais, lorsqu'un pin mourait, les sapins alentour se portaient moins bien... **Ces arbres entrent en compétition lorsque les conditions de vie sont bonnes, mais s'entraident lorsqu'elles se durcissent** (froid, vent, pauvreté des sols, etc.). Jusque-là, on n'avait vu que la moitié du tableau. » (Servigne et Chapelle, 2019 : 34, je souligne)

Le sous-titre de l'ouvrage « L'autre loi de la jungle » vise alors à placer les comportements coopératifs en autant de facteurs décisifs de survie, relativisant la « loi du plus fort »³⁹⁷. Cette thèse est directement en lien avec la pensée de l'anarchiste Pierre Kropotkine qui avait publié un livre au même titre (*L'entraide*) :

« L'originalité de Kropotkine tient donc au fait qu'il entre dans le débat politique avec des arguments naturalistes. Partant à la recherche des fondements biologiques de l'entraide, il prend à contrepied la majorité de la gauche de son époque (dont les partisans de Marx), qui adopte au contraire une conception anti-déterministe de la nature humaine – une vision qui considère que l'être humain n'est pas soumis aux lois de la nature, et que son esprit, à la naissance, est une "tabula rasa", une page blanche totalement malléable. » (Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 61, je souligne)

Il est éclairant de situer cette approche « bio-centrique » dans la trajectoire de ses auteurs : Pablo Servigne soutient en 2018 une thèse de doctorat à l'Université libre de Bruxelles en biologie qui s'intéresse aux comportements et à l'écologie des fourmis ; Gauthier Chapelle, lui aussi docteur en biologie, étudie dans sa thèse des petits crustacés – les amphipodes – en Antarctique et en Sibérie. Ce dernier se spécialise ensuite dans le « biomimétisme », démarche qui consiste à « résoudre différents problèmes techniques en s'inspirant des solutions adoptées par les organismes vivants lorsque ces derniers sont confrontés à des contraintes analogues » (Lefer, 2017 : 171). Gauthier Chapelle cofonde *Biomimicry Europa*, « une association à but non lucratif née en 2006 à Bruxelles et qui se consacre à la promotion du biomimétisme³⁹⁸ » ainsi que le cabinet de conseil en soutenabilité *Greenloop* dont l'activité de recherche et développement s'inspire en grande partie du biomimétisme. Il publie en 2015 *Le vivant comme modèle*, développant l'idée que « bien plus qu'une source d'inspiration pour régler nos problèmes matériels [...], le biomimétisme peut nous aider à envisager le monde d'une façon radicalement différente³⁹⁹ ». Le néologisme « biomimétisme » se construit par la préfixation de *bio-* à la base lexicale *mimétisme*. L'affixe *bio-* tire son étymologie du « grec *bios* "vie" » (Reboul-Touré, 2019 : en ligne) et est employé, au départ, principalement dans le domaine scientifique pour construire « des lexèmes savants à partir de *biologie* » (Altmanova et al., 2022 : 93). En renvoyant au « naturel, et par conséquent [à ce qui] est censé être bon pour la

³⁹⁷ En conclusion de l'ouvrage, les auteurs précisent la relation entre entraide et compétition : « L'entraide est la principale source d'innovation du vivant, à toutes les échelles, depuis l'apparition de la vie. C'est la clé de la diversification du vivant, et l'un des piliers de la sélection naturelle. [...] la compétition trouve sa place dans ce cadre. Elle reste le deuxième grand pilier de la sélection naturelle, permet de renforcer l'entraide entre organismes et sert aux organismes à délimiter leurs territoires ou à faire connaître leurs besoins. Mais elle est coûteuse en énergie et risquée » (Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 291-292).

³⁹⁸ BIOMIMICRY EUROPA (s. d.), « À propos » [en ligne], < <https://biomimicry.eu/a-propos> >, page consultée le 27/07/2024.

³⁹⁹ CHAPELLE Gauthier (2015), *Le vivant comme modèle*, Paris, Albin Michel, p. 11.

santé et pour l'environnement » (Kacprzak, 2020 : 89), il rencontre ces dernières décennies un vif succès chez les écologistes au point de devenir un morphème prototypique du discours environnemental⁴⁰⁰ (Cavalla, 2002 ; Kiegel-Keicher, 2022 : 129). Les usages militants de ce morphème peuvent soutenir l'idée selon laquelle « la biologie est entrée dans l'espace du politique » (Keck, 2003 : 180).

Un autre néologisme construit à partir de l'affixe *bio-* est régulièrement convoqué chez les intellectuels de l'effondrement⁴⁰¹ : il s'agit du « biorégionalisme ». Dans le corpus, cette notion est introduite de la façon suivante :

« Le biorégionalisme est **un courant de pensée qui repose sur l'idée d'une réorganisation de la société à l'échelle d'un territoire défini par des frontières naturelles**, appelé biorégion. » (Celnik in Sinaï, 2021 : 471, je souligne)

« **Ce concept naît en Californie dans les années 1970** avec des penseurs tels que Peter Berg, Raymond Dasmann et Kirkpatrick Sale. Ceux-ci s'insurgeaient contre le découpage administratif entre les États fédérés qu'ils jugeaient complètement dissocié des réalités géographiques du territoire américain. [...] **Ces géographes, naturalistes et chercheurs définissent la biorégion comme une région ancrée dans des spécificités géographiques, sans frontières stables, permettant des modes de vie reconnectés avec la nature.** Revenir à l'échelle de petits territoires permet de se tourner vers des modes de vie sobres et de mettre fin au dépassement écologique » (Sinaï in Vion-Dury et Noyon, 2020 : 72, je souligne)

« **Une biorégion est un territoire dont les limites ne sont pas définies par des frontières politiques, mais par des limites géographiques.** Cette vision conçoit les habitants d'un territoire, leurs activités et les écosystèmes naturels comme une seule unité organique au sein de laquelle chaque site, chaque ressource, [...] est développé de manière raisonnable en s'appuyant sur les atouts naturels du territoire » (Cochet, 2020 [2019] : 130, je souligne)

Cette réorganisation sociale à partir du territoire que propose le mouvement biorégionaliste est envisagée, dans le corpus, au regard de la perspective d'un délitement futur des grandes institutions, des suites de l'effondrement :

« Après la période d'effondrement du monde (les années 2020), puis l'intervalle de survie (les années 2030), **les institutions locales, nationales et internationales auront toutes disparu.** Chaos. [...] Au milieu du siècle, **mille formes d'organisations politiques locales nouvelles et différentes émergeront** de la barbarie, révolue dans la plupart des sous-continentes. En France, **chaque biorégion sera munie d'un micro-État simple.** Nous entendons par là qu'une communauté humaine autonome, c'est-à-dire un niveau

⁴⁰⁰ Ce succès peut en partie s'expliquer par le fait que *bio-* est un internationalisme répandu dans de nombreuses langues (Kiegel-Keicher, 2022 : 135).

⁴⁰¹ Notamment de la part des personnalités gravitant autour de l'Institut Momentum, à commencer par Agnès Sinaï et Yves Cochet.

d'organisation territoriale qui ne sera subordonné à aucun autre qui lui soit supérieur » (Cochet, 2020 [2019] : 130-131, je souligne)

Le succès du lexème « nature », dans les définitions précédemment citées d'une société biorégionaliste, semble dessiner un phénomène de naturalisation, c'est-à-dire une opération « de qualification des êtres et des choses comme relevant de la “nature”, qui [tend] à tirer des conséquences pratiques de cette naturalité supposée » (Bertron et Vitores, 2019 : 4). Ce geste « naturaliste » est courant dans le discours intellectuel et dans le discours politique, où l'on connaît le succès des métaphores organicistes pour comparer, par exemple, l'État à un corps (Lemoine, 2001). Mais le geste qu'opèrent les effondristes ne relève pas tant, ici, d'une simple mise en images, usant du concret du vivant pour rendre intelligible l'abstrait. Les locuteurs attribuent au monde vivant une dimension prescriptive, ce qui dépasse le seul cas des défenseurs du biorégionalisme. Dans les discours relatifs à l'entraide, au biomimétisme, à la permaculture, à l'économie dite « symbiotique », le monde naturel est perçu comme un guide, une ressource intellectuelle, un modèle à suivre, à même de conduire l'humanité vers une organisation sociale plus harmonieuse. Chez les locuteurs et locutrices étudiés, cette forme de naturalisme peut se traduire plus globalement par le primat de l'écologie sur le reste :

« Le présent manifeste est un hymne à la vie sur Terre, à l'amour de la Nature et au respect des conditions d'existence des humains. **L'enjeu de conserver une planète habitable pour l'humanité supprime en effet désormais tous les autres.** L'écologie est devenue une question de vie ou de mort. » (Batho, 2019 : 9, je souligne)

« contrairement à ce que pensait Alain Krivine, du Nouveau Parti anticapitaliste, [...] c'est pas le problème le capitalisme. [...] Il disait : “[...] c'est la lutte des classes qui va tuer le capitalisme.” Et je lui dis : “Non, c'est la géologie.” [...] “Ce que disait Marx c'est qu'en dernière instance, c'est l'économie qui décide.” Bah non ! C'est le géologique, ou l'écologique. L'économique, c'est une superstructure là aussi. C'est un construit social qui peut très bien changer et qui est très fragile. [...] C'est implacable parce que c'est... les lois de la nature. C'est la loi de l'entropie, le second principe de la thermodynamique. Et vous n'y pouvez rien ! » (Entretien avec Yves Cochet, 2021)

Les sciences sociales, qui se sont « construites en opposition à la nature qu'elles ont souvent conceptualisée comme leur “Autre” » (Babou, 2011 : 216), se montrent de façon générale très critiques des différentes opérations de naturalisation. L'un des gestes fondateurs de ces sciences consisterait « à (re)mettre en question les assertions réductionnistes qui mobilisent ou perpétuent [...] l'idée d'une “nature humaine” » (Bertron et Vitores, 2019 : 3). Pour le sociologue Bernard Lahire, la sociologie « lutte depuis ses origines contre toutes les formes de naturalisation » (Lahire, 2005 : 24). De façon analogue, Yves Jeanneret – au travers de sa théorisation de la trivialité – disait « lutter contre la naturalisation des questions relatives à la

communication et aux médias » (Jeanneret in Patrin-Leclère et Seurrat, 2015 : 38, je souligne). Si l'on revient à des applications écologiques, Jean-Baptiste Comby regrette un « a-sociologisme » dans la construction du problème public du changement climatique qui met l'accent sur « les bouleversements des équilibres naturels plutôt que sur les nuisances pour l'économie, la santé, l'agriculture, la pisciculture ou l'aménagement du territoire » (Comby, 2015 : 115 ; 36). Cela conduirait à ce que « le problème climatique [ne soit] pas donné à voir comme étant une question sociale et politique » (Comby, 2015 : 36).

La question du rapport entre le « naturel » et le « social » est certainement l'une des disputes épistémologiques les plus vives des dernières décennies, sur fond d'une bipartition qui demeure structurante⁴⁰². Si les personnalités étudiées sont majoritairement formées en sciences de la nature et de l'ingénieur, elles se montrent particulièrement intéressées et lectrices des travaux en sciences humaines et sociales. Le nom du philosophe Murray Bookchin et sa proposition de « municipalisme libertaire » sont souvent mobilisés par les *préparants à l'effondrement*, pour étoffer la portée politique et sociale d'une réorganisation de la société « par le bas »⁴⁰³. L'ouvrage de Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide*, est placé « sous la bannière du convivialisme » (Caillé in Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 18), au travers d'une préface d'Alain Caillé, sociologue et principal porte-parole du mouvement convivialiste⁴⁰⁴. À partir de lectures en anthropologie et en philosophie, la notion même de « nature » est mise en discussion par les auteurs et autrices étudiés :

« nous, les Occidentaux modernes – **Philippe Descola l'explique très bien** –, nous sommes "naturalistes" : autrement dit, **nous sommes la seule culture qui parle de "nature"**, qui a inventé un mot pour désigner les êtres vivants non humains. Les Indiens Jivaros ne le comprennent pas parce qu'ils ne se sentent pas exclus de la nature. Il faut arrêter d'utiliser

⁴⁰² Entre les sciences naturelles, d'un côté, et les sciences humaines et sociales, de l'autre.

⁴⁰³ Voici quelques exemples issus du corpus : « Je veux être dans [...] l'action politique, mais aussi dans l'édification d'un "collectif" *tel que le conçoit l'idéologie du "municipalisme libertaire"*. C'est-à-dire de restituer le pouvoir au niveau local, avec une reconstruction de l'esprit politique des gens » (Attard in Commaret et Pantel, 2020 : 180, je souligne); « ce qui anime en premier lieu les biorégions, ce sont les municipalités, à travers *cette idée de "communalisme" ou de "municipalisme biorégional"*. Les éléments de gouvernance de premier échelon sont les communes » (Sinai in Vion-Dury et Noyon, 2020 : 77-78, je souligne) ; « la vie et la survie à la campagne est plus facile à organiser individuellement et politiquement. Politiquement, cela veut dire la mise en place d'un communalisme écologique, d'un municipalisme participatif, d'une biorégion résiliente pour la gestion démocratique des communs *selon les préconisations d'auteurs comme Murray Bookchin* » (Cochet, 2020 [2019] : 10, je souligne).

⁴⁰⁴ Dans le sillage de *La Revue du M.A.U.S.S* (« Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales ») et des travaux d'Ivan Illich sur la convivialité, une soixantaine d'intellectuels réunis autour d'Alain Caillé affichent leur souci de « un vivre ensemble [...] [qui] valorise la relation et la coopération, et qui permette de s'opposer sans se massacrer, en prenant soin des autres et de la Nature » : INTERNATIONALE CONVIVIALISTE (2013), *Manifeste convivialiste*, Lormont, Le Bord de l'eau, p. 14.

le mot "nature", conceptuellement, il est toxique. » (Servigne in Kempf, 2020 : 156-157, je souligne)

« Rompre avec les fondements de la société de la marchandise suppose de récuser cette extériorité entre l'humain et la nature. Les options pour avancer dans cette voie sont diverses. L'une d'elles consiste à réintégrer l'humain dans **ce qu'il conviendrait alors de ne plus appeler "nature"** (car on risquerait alors de maintenir l'extériorité qu'il s'agit de dépasser). » (Baschet, 2019 : 107, je souligne)

« De fait, **la "Nature" n'est qu'un concept. Nous l'avons inventée** pour tenter de modéliser notre univers proche et cadrer conceptuellement ce vivant qui nous fournit la totalité de nos ressources vitales : l'air que nous respirons, les substances organiques dont nous nous nourrissons, l'eau purifiée que nous buvons... L'humanité, elle, est une réalité, notre réalité. » (Testot et Aillet, 2020 : 9, je souligne)

Dans l'ensemble des extraits ici cités, les guillemets qui isolent le substantif « nature » assurent une fonction de modalisation : ils marquent « la distance que prend l'auteur vis-à-vis du terme, [...] [son] refus de le prendre en charge » (Rinck et al., 2013 : 5). À chaque fois, ce terme est jugé assez « inadéquat par rapport à ce qu'il désigne, [...] utilisé par d'autres, mais auquel l'auteur refuse de souscrire » (Rinck et Tutin, 2007 : 92). Dans le premier extrait, Pablo Servigne en vient jusqu'à proscrire le lexème « nature ». Par les guillemets, cet auteur signale qu'il faut se méfier de ce signifiant « parce qu'il n'y a pas adéquation entre le signe linguistique utilisé et le référent » (Vigneau-Rouayrenc, 1984 : 15). Cotextuellement, on comprend que le terme « vivant » lui est privilégié. Il serait toutefois incomplet d'y voir là un simple changement de signifiant. Par des gloses⁴⁰⁵, ce locuteur s'appuie sur des travaux en anthropologie de la nature, et notamment ceux de Philippe Descola, pour expliciter son malaise : la « nature » porterait en elle une sémantique dualiste qui pose un rapport d'extériorité de l'humain à l'égard de celle-ci. Parler du « vivant », ce ne serait pas seulement parler de la nature autrement, mais déplacer le référent vers une perception plus unifiée du monde végétal, minéral, animal – et donc humain.

Comment penser la concomitance – apparemment paradoxale – du rejet du lexème « nature » et une tendance des enquêtés à la naturalisation du social ? Force est de constater que si les personnalités étudiées rejettent la pensée naturaliste pour son dualisme, elles soutiennent l'idée qu'un monde physique détermine le monde social et que celui-ci est gouverné, si ce n'est par les « lois de la nature », par les « lois de la thermodynamique ». Face à des projets humains qui entendent s'affranchir de toutes « limites » (cf. chapitre n°2), l'écologie apparaît aux yeux de

⁴⁰⁵ Je me réfère aux « gloses » dans l'acception développée par Jacqueline Authier-Revuz, « d'explicitation du sens » des mots par les mots (Authier-Revuz, 1994 : 102).

ces personnalités comme « un ajustement de notre conception politique du monde à sa matérialité actuelle » (Villalba, 2021 : 13), une pensée du retour à « ce qui est » (Bahers et al., 2015 : 9). Bien que je trouve de quoi discuter de telles considérations, elles ont été pour moi l'objet d'une réflexion épistémologique :

« Les sciences humaines et sociales, assimilent souvent la prise en compte de la nature à l'idéologie d'un retour à une origine pure et vierge de toute humanité. Dans sa version politique, l'écologie serait alors l'alliée objective d'idées réactionnaires. Ces caricatures restent marginales, mais la prise en compte de la nature est souvent empreinte d'ambiguïtés, en particulier quand elle est sous-tendue par *l'idée que la nature serait avant tout une construction sociale, une représentation. Elle est rarement considérée comme un phénomène empirique inclus dans les descriptions sociologiques.* » (Babou, 2011 : 217-218, je souligne)

De tels enjeux, sur lesquels je ne peux m'attarder ici, me semblent porteurs pour la consolidation théorique des humanités environnementales⁴⁰⁶, en tant qu'interfaces entre différentes traditions épistémologiques et méthodologiques.

Du sauvé au survivant : sécularisation d'une problématique de salut

En s'inspirant du monde vivant, nombre d'enquêtes projette un idéal de survie collectif et décrie, ce faisant, le modèle survivaliste. Au travers de la valorisation de l'entraide et de la convivialité, ces *préparants* produisent « les valeurs et les normes qui répondent aux exigences précises de [leur] survie comme groupe » (Léger in Augé, 1986 : 275). Tout écart à ces « règles de vie “selon la nature et donc selon le bien” » (Léger in Augé, 1986 : 275) pourrait compromettre les chances de survie :

« ce que je me dis, c'est que si ça arrive [l'effondrement] de façon assez brutale, **on va perdre pas mal de monde par incompetence, par incapacité à vivre dans notre propre monde.** Et donc, une fois de plus, ceux qui risquent de tenir le coup, c'est ceux qui seront dans des petits coins reculés et qui n'ont pas perdu le contact. Que ce soit des néo ou des anciens [ruraux]. » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

« la région où nous nous trouvons, le Morvan, peut fonctionner de manière complètement autarcique. **Il y a des régions qui survivront mieux, d'autres qui survivront moins bien.** » (Halévy in Welinski, 2021 : 165, je souligne)

« **Ceux qui y survivront le mieux seront peut-être ceux qui résisteront le mieux à la tentation de la violence** et lui préféreront la force de la coopération. » (Essemlali in Testot et Aillet, 2020 : 304, je souligne)

⁴⁰⁶ Dans lesquelles s'inscrit le champ de la communication environnementale.

Au travers de ces trois extraits, nous retrouvons bien les valeurs qui optimiseraient les chances de survie : la ruralité, le lien à la nature, l'autonomie, la résilience, la coopération. Dans ces citations – et de façon plus générale dans cette recherche –, la distinction entre survie à l'effondrement et survie *après* l'effondrement n'est pas tout à fait claire. Bien souvent, ces deux temporalités tendent à se confondre sous l'effet d'une conception diffuse de l'effondrement. Par exemple, dans l'extrait d'entretien avec Gauthier Chapelle mis en évidence, la brutalité de l'effondrement – en tant qu'événement – est pensée à l'aune de ses conséquences en termes d'adaptation post-effondrement. Ces deux versants de la survie effondriste se retrouvent également chez Yves Cochet. L'ancien ministre postule qu'environ la moitié de la population mondiale pourrait périr avec l'effondrement. Mais à ce premier « tri » entre les survivants et les autres s'ajoute la menace d'affrontements entre groupes, dans un monde de l'après-effondrement. Yves Cochet envisage la rivalité comme inévitable. Pour lui, elle serait la condition de délimitation de tout groupe, de toute société, y compris à l'échelle locale :

« Nous suivons Hobbes en définissant l'État comme une association d'individus qui engendre un pouvoir capable de protéger les citoyens d'eux-mêmes et des autres. **La taille adéquate de l'État local sis sur une biorégion française dépendra de la taille du groupe ennemi situé à l'extérieur de cet État et auquel il s'opposera** [...] il paraît [...] possible que des biorégions confrontent occasionnellement leurs puissances militaires dans une guerre [...] Dans ce cas de figure, la conséquence des hostilités ne serait pas l'annexion et la subordination de l'un par l'autre – situation instable –, mais **une sorte de reconnaissance d'un destin parallèle (la pénurie de ressources) sous des organisations sociopolitiques différentes**. Une paix jalouse. » (Cochet, 2020 [2019] : 131 ; 183-184, je souligne)

Cet extrait peut paraître contradictoire avec la valorisation des comportements coopératifs, telle que j'ai pu l'exemplifier à partir du corpus. Une fois encore, Yves Cochet semble jouer d'une image quelque peu subversive qui le distingue des autres collapsologues, comme Pablo Servigne et Gauthier Chapelle. En croisant sa dernière déclaration avec d'autres de ses prises de parole, il apparaît que le paysage post-effondrement qu'il dessine n'exclut pas l'entraide, mais la circonscrit à un groupe donné, marquant un « intérieur » et un « extérieur ».

Cette idée de frontière est assez bien illustrée dans l'épisode n°4, déjà commenté, de la série télévisée *L'Effondrement*. Pour rappel, cet épisode s'ouvre avec un groupe de citoyens en marche vers un hameau, 25 jours après l'effondrement. Après une minute d'épisode, le groupe arrive à destination. Un soulagement et une excitation se font ressentir chez les déplacés, tandis qu'ils et elles passent le portail de la propriété. Assoiffés, les arrivants se jettent sur un puits d'eau. Face à cette cohue, un habitant tire un coup de feu en l'air. Deux prises de parole s'en suivent :

« [Habitant] Écoutez-moi bien : **ici, vous êtes chez nous**. Alors, déjà, écarter-vous du puits. L'eau n'est pas potable. On va vous apporter de l'eau que vous pourrez boire, mais... Pour l'instant, restez de ce côté, s'il vous plaît. [...] [Sarah, habitante] Bonjour à tous, bonjour. Alors, je me présente : je m'appelle Sarah, voilà. Alors, comme vous êtes un peu nombreux, **on va devoir nous se réunir pour décider de la marche à suivre** [...] Est-ce que tout le monde peut aller voir Isabelle, on va voir ce que vous avez en provision [...] Et tous ceux qui sont au conseil cette semaine, on se retrouve tout de suite. Ok ? » (L'Effondrement, 2019, je souligne)

Les locaux ne procèdent pas simplement à une saisie des denrées alimentaires, mais à un recensement des compétences des arrivants. Ainsi, un membre du groupe local demande à une arrivante : « *Toi, tu faisais quoi comme boulot avant ?* », sous-entendant avant l'effondrement. Lorsque le tour de Stéphane, père d'une jeune fille malade, arrive, l'interrogation se répète :

« [Habitant] C'est quoi tes compétences, tu sais faire des trucs particuliers ?
[Stéphane] **Je suis commercial**.
[Habitant] Commercial ? Et tu vends quoi ?
[Stéphane] Des logiciels pour imprimante.
[Habitant] Ok [souple]. » (L'Effondrement, 2019, je souligne)

L'exaspération de l'habitant peut être comprise à partir d'une littérature qui trouve un certain succès, hors de la fiction, au sein du corpus. L'effondrement n'est seulement appréhendé comme l'occasion d'un retour à la ruralité, mais aussi comme un retour aux métiers de l'artisanat et de la paysannerie⁴⁰⁷, en réaction aux « *bullshit jobs*⁴⁰⁸ ». L'idée de « retour » – assez discutable du point de vue des trajectoires⁴⁰⁹ – est intéressante à appréhender en tant que motif « d'un retour aux sources, à un modèle sociétal antérieur, pré-industriel, de l'humanité, qui véhicule un idéal d'équilibre entre l'homme et son environnement naturel » (Sallustio, 2018 : 3). Un renversement symbolique s'effectue alors que des métiers manuels,

⁴⁰⁷ Je me réfère à l'agriculture paysanne plutôt qu'à l'agriculture en général à dessein, au sens où les écologistes étudiés affichent souvent leur rejet de l'intensification et de la course à la compétitivité de l'agriculture conventionnelle. En contraste, ce qu'il nomme « paysannerie » leur apparaît comme une approche qui « suppose le respect de l'environnement dans le processus de production (rejet de toute forme de pesticides, engrais chimiques, OGM, etc.), une planification durable de l'installation de l'homme dans un écosystème à long terme (promotion de la biodiversité, entretien des forêts, amélioration des sols, etc.) et une volonté de conservation du tissu social local » (Sallustio, 2018 : 7). À titre d'exemple, j'ai pu observer la présence d'un stand de la Confédération paysanne à plusieurs événements et salons durant lesquels j'ai mené des observations participantes.

⁴⁰⁸ Pouvant être traduite en français par « métier à la con », cette expression employée par plusieurs locuteurs est attribuée à l'anthropologue anarchiste David Graeber, à partir d'un essai ainsi titré, paru en 2018. Cet ouvrage dénonce les métiers à faible utilité sociale. Les professionnels du domaine de la finance et de l'informatique sont, par exemple, cités.

⁴⁰⁹ Comme le soulignent Bertrand Hervieu, Danièle Hervieu-Léger : « Il est [...] malvenu de parler de "retour" : pour retourner à la terre, il faut en être parti. Or, la plupart des "néo-ruraux", s'ils sont – comme tous les Français – d'origine rurale, ont rarement des attaches proches à la campagne. Plutôt que de retour, mieux vaudrait parler de recours : face à la crise, au chômage, à la pollution, à la bureaucratisation généralisée de la vie sociale, les immigrés de l'utopie en appellent à la terre, à la nature, à un monde rural magnifié par leur imagination, symbole d'harmonie, de solidarité, de communauté... » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023 : 18).

délaissés sous l'effet d'une succession de politiques techniques et économiques, sont réhabilités face à des métiers de bureau jusqu'alors socialement valorisés :

« La polyvalence du travail paysan sera présentée en contre-pied de la spécialisation, de la division rationaliste du travail ainsi que de la délocalisation des espaces de production. Le travail manuel et l'effort physique seront loués pour leurs vertus sanitaires intuitives et seront opposés au travail intellectuel ou administratif qui implique souvent un confinement du travailleur et de longues heures passées devant des ordinateurs. La lenteur à la tâche sera revendiquée et, avec elle, les impératifs de rentabilité et de productivité seront remis en question. » (Sallustio, 2018 : 10)

Dans le cas de la nébuleuse effondriste, cette valorisation du travail manuel s'effectue également d'un point de vue utilitaire, alors que le déclin des institutions et infrastructures entraînerait avec lui l'érosion du secteur tertiaire. Produire son alimentation ou fabriquer les objets qui composent son habitat, ce serait assurer ses conditions matérielles d'existence pour, *in fine*, retrouver des prises sur un monde qui nous échappe.

Dans l'épisode n°4 de *L'Effondrement*, pour déterminer si un « extérieur » – les arrivants – peut intégrer l'« intérieur » du groupe – les habitants du hameau –, une décision doit être prise. En l'absence supposée de chef, on apprend que le lieu fonctionne sur le modèle d'une gouvernance partagée, avec un conseil et un roulement hebdomadaire de ses membres. Karine, John et Stéphane – ces quelques citoyens que l'on suit depuis le début de l'épisode – apparaissent comme particulièrement suspicieux de cette communauté et décident d'écouter secrètement les délibérations du conseil qui se tient :

« [Un membre du conseil] Si on faisait un peu de rationnement ? D'ailleurs, ils peuvent tous loger dans la ferme à côté.

[Une autre membre du conseil] Le problème, c'est pas de les loger ces gens-là, c'est de les nourrir. [...]

[Bertrand, un membre du conseil] **Dans le tas, y-en-a qui peuvent servir à quelque chose ?**

[Un membre du conseil] Bertrand...

[Bertrand] Oh, ça va. C'est de l'humour.

[Un autre membre du conseil] Il y a 36 personnes. On a un ébéniste et une sage-femme. Le reste, c'est que des citoyens.

[Bertrand] **Citoyens ou pas, ils peuvent tous apprendre.**

[Un autre membre du conseil] Une sage-femme, ça peut être utile. » (*L'Effondrement*, 2019, je souligne)

Alors que les délibérations s'intensifient, le recours à une gestuelle d'assemblée est mis en scène : plusieurs mains s'agitent en l'air en guise d'applaudissements silencieux pour marquer un accord à ce qui est dit. Puis, plusieurs participants du conseil placent leurs mains en triangle au-dessus de leur tête, demandant un retour au calme et à l'écoute. Cette gestuelle de réunion,

inspirée de la langue des signes et de la communication non-violente, est popularisée par le mouvement des Indignés, puis par *Occupy Wall Street*. Elle est depuis reprise par une diversité de mouvements sociaux : Nuit debout, les grèves scolaires pour le climat, *Extinction Rebellion*⁴¹⁰.

Figure n°30 : plans de l'épisode n°4 de la série télévisée *L'Effondrement* (2019)



Malgré certaines réticences à l'accueil, les pratiques organisationnelles de ce hameau semblent, dans l'ensemble, en adéquation avec les valeurs portées par les écologistes étudiés, telles que la coopération et l'horizontalité. Si cet épisode de *L'Effondrement* s'ancre dans le genre de la dystopie, ce n'est pas parce que le hameau va refuser d'accueillir les nouveaux arrivants – le conseil va finalement statuer en faveur de leur intégration – mais c'est parce que la méfiance de Karine, John et Stéphane va les conduire à ne pas attendre la décision du conseil et à voler des denrées alimentaires et des médicaments, avec pour projet de s'échapper. Cela les conduira à tuer deux personnes qui croisent leur chemin et risquent de les compromettre. Au fond, cet épisode fictionnalise la tension entre l'idéal d'une résilience collective locale – représenté par le hameau – et le réflexe survivaliste – incarnés par ces trois arrivants.

Sous des formes plus ou moins marquées, les écologistes étudiés réitèrent quelque chose d'une « conscience dichotomisante du monde » (Léger in Augé, 1986 : 275), parfois malgré eux. Comme nous avons pu le voir, cette dichotomie sépare premièrement les survivants de celles et ceux qui ne survivront pas à l'effondrement, mais est redoublée dans quelques cas par la frontière – plus ou moins poreuse – entre un groupe de survivants et celles et ceux qui n'en feraient pas partie. Cette figure du survivant – que l'on retrouve dans les discours de

⁴¹⁰ Ce que j'ai pu, d'ailleurs, constater lors d'observations participantes à des réunions de la branche lyonnaise du mouvement de désobéissance civile.

l'effondrement, mais aussi et surtout dans les fictions postapocalyptiques⁴¹¹ – pourrait être rapprochée du croyant qui se trouve sauvé dans les apocalypses religieuses. Si l'on s'en tient aux descriptions apocalyptiques issues de la Bible, l'enjeu de la recherche pratique de la survie n'est pas totalement ignoré⁴¹², mais reste assez périphérique face à l'enjeu du salut spirituel, placé sous le contrôle de Dieu. C'est en mettant la focale sur le salut – plus que sur la survie – que l'analogie donne davantage à réfléchir. Tandis que le salut témoigne d'une démarcation entre les sauvés d'un côté et les damnés de l'autre, les discours de l'effondrement posent – plus ou moins explicitement – la distinction entre (certains) survivants et les autres. Délesté de sa substance confessionnelle, l'enjeu du salut devient presque synonyme de survie. C'est ce que constatait l'herméneute Clairette Karakash en étudiant les circulations entre textes religieux et discours écologistes :

« La comparaison a mis en évidence nombre de similitudes entre les apocalypses antiques et les scénarios de catastrophe globale [...] La parenté formelle et fonctionnelle observée ne doit cependant pas masquer [...] [des] différences majeures [...] L'humanité ne croit pas en l'intervention miraculeuse d'un Dieu qui tiendrait en réserve une Jérusalem céleste pour accueillir les rescapés d'une catastrophe mondiale. Habitant une petite planète en marge de la Voie lactée, elle est condamnée, vraisemblablement pour longtemps encore, à *chercher son salut sur la Terre*. » (Karakash, 2002 : 80, je souligne)

Dans un cas comme dans l'autre, nous observons une problématique de salut. Pour Danièle Hervieu-Léger, la sécularisation qu'opèreraient les écologistes de cette problématique ne contredirait pas l'hypothèse d'une « affinité élective » avec l'apocalyptisme religieux, bien au contraire :

« C'est à ce point précis que l'aspiration à une vie plus saine, plus simple, plus naturelle et donc plus humaine, qui répondait initialement à la conscience des menaces qui pèsent sur la civilisation industrielle, se structure en une problématique du salut, postulant la séparation nécessaire entre ceux qui seront sauvés et ceux qui ne le seront pas. L'affinité élective qui existe entre cette problématique du salut fondée sur une conscience dichotomisante du monde et les diverses problématiques religieuses du salut, constitue la base de son affiliation possible (et fréquente) à des traditions spirituelles [...] c'est la lutte pratique que le groupe doit mener, pour survivre, contre un environnement menaçant, hostile ou stérile qui constitue le support de l'opposition symbolique entre la communauté et le "monde", entre l'ordre et le désordre, entre le bien et le mal. La vision du monde qui se structure sur la base de cette expérience quotidienne

⁴¹¹ Dans les apocalypses culturelles contemporaines, le survivant est ce héros « qui se refuse à mourir » mais pour qui « rester en vie est une bataille » (Melquiond, 2019 : 56). À l'instar de la littérature effondriste, cette figure ne fait pas toujours office de cavalier seul, mais il peut « rallier d'autres survivants rencontrés aux hasards de la route » (Melquiond, 2019 : 58).

⁴¹² Par exemple, on peut citer la déclaration de Jésus de Nazareth dans les évangiles synoptiques (Matthieu 24:15-18 ; Marc 13:14-16 ; Luc 21:20-21) qui avertit de la désolation à venir et prédit la fuite des habitants de Judée vers la montagne.

met en jeu une logique de l'opposition symbolique dont l'opposition entre le sacré et le profane constitue le paradigme. » (Léger in Augé, 1986 : 275-276)

En sociologue de la religion, Danièle Hervieu-Léger reprend à son compte la thèse défendue par Émile Durkheim selon laquelle :

« toutes les croyances religieuses connues, qu'elles soient simples ou complexes, présentent un même caractère commun : "elles supposent une classification des choses, réelles ou idéales que se représentent les hommes en deux classes, en deux genres opposés, désignés généralement par deux termes distincts que traduisent assez bien les mots de profane et de sacré [...]" » (Léger in Augé, 1986 : 275)

Face au risque d'acter trop vite le passage d'une recherche pratique de la survie à l'opposition religieuse entre le sacré et le profane, il me semble nécessaire de revenir sur un rapport au sacré plus évident à saisir empiriquement : celui des relations avec les « autres qu'humains » (Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 20). Ces relations participent, elles aussi, à la production d'un idéal effondriste.

3) Faire commun avec les non-humains

Comme nous l'avons vu, le lexème « nature » – pourtant central en écologie – fait l'objet des critiques de la part d'une partie des intellectuels étudiés. Ces critiques mettent généralement en évidence les présupposés dualistes qui sous-tendraient ce substantif, au gré de références aux travaux de Philippe Descola, de la philosophe étatsunienne Donna Haraway, du philosophe français Baptiste Morizot ou encore de Bruno Latour qui apparaît comme une référence incontournable⁴¹³. Ces auteurs ont en commun de questionner le rapport à ce que nous dénommons couramment « nature », estimant que cette notion repose sur une vision qui est tout sauf universelle, mais bien située dans le temps de la modernité et dans le monde occidental. Ainsi, le travail de terrain mené par Descola dans les années 1970 auprès des Achuar d'Amazonie appuie l'idée « que l'ontologie naturaliste des Modernes n'est qu'une variation parmi d'autres des relations de continuité et discontinuité que les humains discernent dans leurs rapports avec les non-humains » (Wanneau et al., 2023 : 150), que « d'autres capacités à se penser comme faisant partie intégrante de la nature ont existé et existent encore » (Babou, 2011 : 217). Alors que le terme « nature » induirait une « posture d'extériorité », ces

⁴¹³ Les cas de Baptiste Morizot et Bruno Latour sont particuliers, dans le sens où il s'agit de locuteurs dont certains écrits sont intégrés au corpus : le premier au travers de sa contribution à l'ouvrage d'entretiens *Face aux chocs écologiques* (Vion-Dury et Noyon, 2020) ; le second pour son ouvrage *Face à Gaïa* (Latour, 2015).

intellectuels rassemblés sous la désignation de « penseurs du vivant⁴¹⁴ » proposent de recourir plutôt à la lexie « vivant », dont l'intérêt est de partir d'une « qualité qui ne soit pas anthropocentrée » (Wanneau et al., 2023 : 150). Comme le souligne très bien Alice Krieg-Planque, « le lexique offre souvent au locuteur la possibilité de présenter le réel d'un certain point de vue, par différence avec d'autres points de vue possibles » (Krieg-Planque, 2017 : 90). En dépit des différences conceptuelles et de débats qui les sous-tendent⁴¹⁵, je choisis d'aborder dans ce travail les mots « nature » et « vivant » de façon interchangeable, sauf si le cas contraire est spécifié. Ma démarche d'analyste du discours ne consiste pas à fournir une « évaluation de la plus ou moins bonne adéquation du mot à la chose » (Krieg-Planque, 2004 : 3), dans la mesure où j'envisage le « rapport biunivoque entre les mots et les choses » comme illusoire (Authier Revuz, 1988 : 26). En revanche, il s'agit de voir comment les locutrices et locuteurs étudiés construisent de telles évaluations et estiment, par exemple, « que telle pratique ou telle réalité est “mal nommée” » (Krieg-Planque, 2017 : 42).

Écologie relationnelle et *care* effondriste

Le chapitre n°3 a permis de montrer comment les enquêtés disent expérimenter quelque chose qui relève du spirituel et du sacré, mais à distance des autorités religieuses. Je souhaiterais à présent préciser comment cette expérience se développe à partir d'une relation particulière au monde naturel, à la lumière de ce qui a pu déjà être observé. L'un de mes plus grands étonnements lors de cette recherche a été de constater que lorsque je posais en entretien la question du rapport à la spiritualité – que je percevais comme structurante pour les personnes rencontrées –, la réponse fournie était presque systématiquement en rapport avec la relation au vivant. Jean Chamel, dans son travail de thèse, propose d'envisager la rencontre entre une spiritualité du vivant et des craintes catastrophistes par le syntagme émique « écologie relationnelle ». Bien que les acteurs qui s'inscrivent dans une telle pensée ne parviennent pas toujours « à expliciter clairement, à mettre des mots précis sur ce qu'ils éprouvent » (Chamel, 2018 : 137), cette écologie relationnelle peut être définie selon deux traits principaux. Elle témoigne, tout d'abord,

⁴¹⁴ Cette désignation n'est pas tout à fait stabilisée, et relève plutôt de l'hétéro-désignation – à la fois de la part de sympathisants et d'opposants. Le recueil d'entretiens *Les penseurs du vivant* publié par le journaliste Nicolas Truong en 2023 en est un exemple.

⁴¹⁵ Pour des perspectives critiques à l'égard des thèses défendues par les « penseurs du vivant », je renvoie à LARRERE Catherine (2022), « Pour ne pas en finir avec la nature. Merleau-Ponty et l'écologie », *Critique*, p. 723-735 ; RIGOULET Vincent et BIDET Alexandra (2023), *Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant*, Éditions du Croquant ; MARIS Virginie (2018), *La Part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*, Seuil.

d'une « appréhension unifiée du monde⁴¹⁶ » que l'on peut qualifier de « moniste » (Chamel, 2018 : 158). Pour l'anthropologue, ce « monisme⁴¹⁷ » se lit le plus souvent en creux de la critique du dualisme nature/culture (Chamel, 2018 : 165). L'autre trait de cette écologie relationnelle, indissociable du premier, repose sur « vision holiste qui perçoit le monde comme une vaste toile constituée par les liens d'interdépendance qui unissent tous les êtres » (Chamel, 2018 : 193, je souligne). Cette vision « holiste » s'oppose au réductionnisme « dans le sens où il postule qu'il faut considérer les phénomènes comme des totalités insécables, le tout n'étant pas compréhensible par la seule analyse de ses parties considérées de manière séparée » (Chamel, 2018 : 150). Ces deux traits combinés⁴¹⁸ me semblent se prêter particulièrement bien à l'analyse des acteurs de la présente recherche. Ces derniers écrivent :

« il est encore possible d'éviter le chaos. Mais cela suppose d'agir vite, d'agir avec beaucoup de force, et en comprenant réellement que **“tout est lié”** : on ne sortira pas de la crise globale si l'on ne comprend pas **le lien entre les différentes facettes de cette crise** et si l'on n'apporte pas des solutions qui permettent d'**agir en même temps sur les différents fronts**. » (Larroustou, 2020 : 88, je souligne)

« Combien d'entre nous ont déjà ressenti une **ouverture totale au monde, au Grand Tout** ? C'est un sentiment extrêmement jouissif de **faire unité avec toute chose**, un sentiment que les anglophones appellent **la wholeness**, et que Freud nommait le “sentiment océanique”. Certains l'atteignent rapidement par les drogues, d'autres par des voies plus durables (sagesses, méditations, extases mystiques, etc. » (Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 187, je souligne)

« La troisième forme de pouvoir [...], c'est [...] une force intérieure que nous portons tous, souvent étouffée sous des couches de névroses et de crispations égotiques, qui **nous relie aux autres humains et au cosmos dans sa totalité**. Il s'agit d'un pouvoir spirituel que la création, ou la restauration, de rituels nous permet d'invoquer et qui donne ancrage et envol à l'action militante écoféministe » (Luyckx in Magnenat, 2019 : 134, je souligne)

La pensée d'un monde uni et interdépendant est ici sémiotisée, en particulier, par l'emploi du morphème « tout » et de ses dérivations (« totale », « toute », « totalité »). Cet effet d'unité est renforcé par l'emploi de « lié », « lien », « relie ». On peut observer comment cette vision du

⁴¹⁶ Cette appréhension unifiée du monde peut sembler contredire l'idée développée précédemment d'une conscience dichotomisante du monde. En fait, ces deux idées cohabitent chez les écologistes de tendance catastrophiste, puisqu'elles décrivent deux niveaux distincts : l'idée d'un « grand tout » relève d'une réflexion ontologique et métaphysique qui décrit principalement un rapport aux « autres qu'humains » alors que la distinction entre les survivants et les damnés, un groupe donné de survivants versus les autres, décrit une organisation matérielle des conditions de survie, entre humains.

⁴¹⁷ Jean Chamel ne conceptualise pas le monisme en tant que tel mais s'appuie sur la définition donnée par le TLFi : « tout système philosophique qui considère l'ensemble des choses comme réductible à l'unité : soit au point de vue de leur substance, soit au point de vue des lois (ou logiques, ou physiques), par lesquelles elles sont régies, soit enfin au point de vue moral » (TLFi cité par Chamel, 2018 : 164).

⁴¹⁸ Plutôt que d'opposer holisme et monisme, Jean Chamel suggère d'envisager l'holisme comme « l'instrument épistémologique de prédilection de toute ontologie de type moniste » (Chamel, 2018 : 165).

monde holiste et moniste traverse à fois des discours plutôt techniques et politiques⁴¹⁹ – comme dans le premier extrait –, mais aussi des énoncés qui portent davantage sur des considérations métaphysiques, comme dans les deux dernières citations.

Comment expliquer le passage, assez fréquent, d’une approche documentée, d’un point de vue scientifique, du risque d’effondrement à l’invitation à faire une expérience sensible et spirituelle⁴²⁰ ? La gestion des émotions joue certainement un rôle. La tristesse retient ici mon attention⁴²¹. Elle semble marquer, en effet, la réaction assez spontanée d’une prise de conscience de la trajectoire d’effondrement dans laquelle nous nous trouverions :

« J’ai pleuré plusieurs jours. Des questions me taraudaient : sommes-nous prêts ? Vais-je pouvoir aider mes proches ? Est-ce que les habitants des villes qui n’ont pas accès à l’alimentation vont s’en sortir ? **J’ai été plus triste** pour les autres que pour moi finalement » (Attard in Commaret et Pantel, 2020 : 176-177, je souligne)

« L’écologie a peu à peu grignoté ma vie en m’ouvrant les yeux. Une fois réveillée, je n’ai jamais pu me rendormir. **J’en ai pleuré**, des espèces disparues, des paysages amochés, des pollutions chimiques, des petits accidents nucléaires et même des humains pris dans l’œil de dizaines de cyclones. » (Noualhat, 2021 [2020] : 15-16, je souligne)

Ces deux extraits permettent de distinguer l’« émotion dite » de l’« émotion montrée », en suivant une distinction travaillée par le linguiste Raphaël Micheli :

« Lorsqu’une émotion est “dénotée”, “décrite”, “dite”, etc., le locuteur fait référence à l’émotion [...] Il y a là un processus de thématization [...] En revanche, lorsqu’on parle d’émotion “connotée”, “impliquée”, etc., il n’y a pas d’acte de référence à l’état émotionnel per se. Dans ce cas, l’émotion est, si on veut, montrée par différents moyens verbaux qui ressortissent notamment à la morphologie, à la syntaxe et au lexique » (Micheli, 2010 : 123-124)

Dans le premier exemple, Isabelle Attard thématise sa tristesse – « J’ai été [...] triste » – alors que dans le second exemple, la tristesse ressentie par Laure Noualhat est plus implicite, mais se comprend tout autant (« J’en ai pleuré »). Dans le sillage du travail de Raphaël Micheli⁴²², ce qui m’intéresse n’est pas tant l’émotion en tant qu’expérience psychoaffective, que sa mise en discours :

⁴¹⁹ En lien avec une approche systémique de la « crise » écologique.

⁴²⁰ L’exemple paradigmatique de ce passage est la publication de *Une autre fin du monde est possible* (Servigne et al., 2018b), trois ans après *Comment tout peut s’effondrer* (Servigne et Stevens, 2015). Tandis que le livre de 2015 s’apparente essentiellement à une compilation d’articles issus des sciences naturelles, l’ouvrage de 2018 est nettement plus orienté vers la gestion des affects. Cette seconde dimension était toutefois amorcée dans le premier ouvrage.

⁴²¹ Je reviendrai sur la peur dans le chapitre n°7.

⁴²² Sur les débats parlementaires autour de la peine de mort en France.

« L'analyste du discours ne s'intéresse pas – ou plutôt : ne peut pas s'intéresser – à ce que ressentent effectivement les sujets. Il faut ainsi souligner d'entrée de jeu qu'une étude de la construction discursive des émotions comprend deux restrictions, l'une en amont, l'autre en aval. (I) On ne se demandera pas si le locuteur éprouve bel et bien l'émotion qu'il exprime ou qu'il cherche, plus implicitement, à susciter, voire à légitimer par le recours à une topique. (II) On ne spéculera pas non plus à propos de ce qu'éprouve l'auditoire lorsqu'il reçoit le discours. » (Micheli, 2010 : 118)

La mise en discours de la tristesse dans le corpus effondriste s'inscrit dans un travail argumentatif qui entend légitimer cette émotion comme réaction normale à une prise de conscience des risques courus, autant que la nécessité de l'intégrer aux discours relatifs à l'effondrement :

« Dans nos premières interventions publiques, nous prenions soin de n'aborder que les chiffres et les faits, pour rester les plus objectifs possibles. Chaque fois, les émotions du public nous surprenaient. [...] Nous pensions parler à la tête et nous touchions le cœur : tristesse, pleurs, angoisses, ressentiment ou effusions de colère émanaient fréquemment du public. Notre discours mettait des mots sur des intuitions que beaucoup de gens avaient déjà, et il touchait profond. [...] **Cela nous a convaincus non seulement qu'il fallait ajouter à notre discours froid et objectif la chaleur de la subjectivité – en laissant une place importante aux émotions dans ce chantier –, mais aussi que nous avions beaucoup à apprendre des découvertes des sciences du comportement sur le déni, le deuil, le storytelling ou tout autre thème qui pouvait lier psyché et effondrement.** » (Servigne et Stevens, 2015 : 24, je souligne)

Cette évaluation de « ce qu'il convient et ce qu'il ne convient pas d'éprouver » (Micheli, 2010 : 140) témoigne de ce que Raphaël Micheli appelle « l'argumentabilité des émotions » (Micheli, 2010 : 18). Dans le cas présent, la légitimation des affects s'inscrit dans un contexte où « les mobilisations écologistes assumant trop ouvertement d'exprimer leur angoisse s'exposent à être disqualifiées par des autorités institutionnelles et scientifiques assez promptes à réaffirmer leur monopole de la raison » (Semal, 2019 : 266). En ce sens, ce qui m'intéresse en tant qu'analyste du discours, ce sont « les diverses manières dont les locuteurs tentent de fonder la légitimité ou, au contraire, l'illégitimité de dispositions affectives, lesquelles peuvent être attribuées aux locuteurs eux-mêmes, à leurs adversaires directs ou à des tiers » (Micheli, 2010 : 158).

La tristesse dite ou montrée par les locuteurs est souvent liée à l'attachement qu'ils portent au monde vivant et qu'ils estiment menacé par l'effondrement :

« Ce que je croyais immuable a disparu le temps d'une absence. Aucun territoire, même le plus reculé, n'échappe à la blessure de l'homme. Pendant 30 ans de rencontres et de découvertes sans relâche, pendant 30 ans de noces avec la planète, **j'ai eu ce sentiment, à la fois de tristesse et d'émerveillement, d'arriver juste à temps pour observer des reliques.** » (Hulot et Douru, 2021 : 36, je souligne)

« **L'éco-anxieux habite en tristesse**, c'est devenu son pays de repli. **C'est bien normal, après tout, la douleur, la peine profonde est l'émotion principale du deuil.** Avec l'état de la planète, cette émotion cardinale se vit comme un songe parce qu'on ne sait pas trop ce que l'on perd. Un paysage ? Une espèce jamais vue ? Une sensation d'appartenance ? Un avenir hypothétique ou hypothéqué ? **Pleurer sur la Terre fait partie des *must do* de l'éco-anxieux.** Face à une nature majestueuse, immaculée, peu familière, la beauté du monde nous saute à la figure, et il ne faut pas aller bien loin pour être ému aux larmes : un jardin sans aucune luciole, une forêt découpée pour cause de sécheresse, un pare-brise sans insecte, un champ sans bosquets ni haies, une rivière impropre à la baignade, vidée de ses poissons, une balade sans papillons... [...] **Étonnant double mouvement : on ne pleure pas uniquement sur ce qui a disparu, mais sur ce qui va disparaître, les humains et les non-humains. Surtout les non-humains.** » (Noualhat, 2021 [2020] : 106-107)

En écrivant « c'est bien normal » et « pleurer sur la Terre fait partie des *must do* de l'éco-anxieux », Laure Noualhat s'inscrit parfaitement dans un travail de légitimation de la tristesse. Au gré d'une comparaison au processus du deuil, l'autrice argumente que ressentir une telle émotion relèverait d'une réaction attendue compte tenu de la gravité de la situation. La comparaison avec le deuil est assez courante dans les discours étudiés, et est souvent associée à une référence au travail de la psychiatre helvético-étasunienne Elisabeth Kübler-Ross. Pablo Servigne et Raphaël Stevens appréhendent ainsi dès 2015 la prise de conscience de l'effondrement comme un deuil suivant les cinq étapes identifiées par la psychiatre⁴²³. Les deux extraits mis en évidence plus haut montrent une position des acteurs assez proche de celle de l'apocalypticien : pris dans l'entre deux de ce qu'il annonce et de l'état de perdition qui l'environne, il fait office de charnière entre le monde d'avant et le monde d'après⁴²⁴. Le lecteur averti peut voir dans les scènes décrites une attitude proche de celle de Jésus de Nazareth dans l'évangile qui pleure au sujet du devenir de la ville de Jérusalem, anticipant sa destruction à venir (Luc 19:41-44). Le point commun avec le corpus effondriste, c'est la tristesse anticipée d'une destruction qui n'a pas encore eu lieu. Dans le cas présent, ce qui est pleuré, ce sont essentiellement les non-humains, en témoigne l'usage par Laure Noualhat de l'adverbe « surtout ». L'autrice se réfère à une nature « immaculée », tandis que l'astrophysicien Aurélien Barrau souligne, dans l'un de ses ouvrages, l'absence de culpabilité des animaux :

« ce non-avenir que nous décréterions alors pour nos successeurs ne prendrait pas seulement la forme d'une mort prématurée, mais aussi, certainement, celle de guerres, de famines, de déportations... Sans compter que **nous emporterions avec "nous" des millions**

⁴²³ Ils écrivent : « le déni, la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation. Nous retrouvons toutes ces étapes dans les réactions du public, et même dans les réactions que nous avons ressenties en préparant ce livre. Lors de discussions et d'ateliers sur la transition ou sur l'effondrement, nous avons constaté que les moments de témoignages et de partage d'émotions étaient essentiels [...] Tous ces moments nous rapprochaient de l'étape d'acceptation, indispensable » (Servigne et Stevens, 2015 : 233).

⁴²⁴ Qu'il entrevoit à la différence de ses contemporains.

de milliards d'animaux qui n'ont en rien choisi cette apocalypse » (Barrau, 2020 [2019] : 127, je souligne)

On comprend, au regard du corpus dans son ensemble, que la « pleurabilité » des non-humains repose notamment sur leur innocence à l'égard des désordres écologiques anthropiques qu'ils subissent injustement, à l'inverse des humains qui endureraient, eux, les conséquences de leurs choix. Par « pleurabilité », j'entends à la suite de la philosophe Judith Butler :

« une caractéristique attribuée à un groupe ou une population par un autre groupe ou communauté, soit dans les termes d'un discours, soit dans les termes d'une politique ou d'une institution. [...] les individus ne peuvent être pleurés, ou être envisagés comme pleurables, que dans la mesure où leur mort est reconnue comme une perte. Or la perte ne peut être reconnue que si les conditions de reconnaissance sont établies dans le cadre d'un certain champ intersubjectif. Et pourtant, reconnaître une perte quand il n'y a pas de conditions établies pour sa reconnaissance peut faire éclater la norme mélancolique, c'est-à-dire activer la dimension performative du deuil public qui cherche à exposer les limites du deuil et établir de nouveaux termes de reconnaissance. Cela serait une forme de deuil militant qui fait irruption dans l'espace et le temps publics » (Butler, 2019 : 20-21)

Affirmer la priorité de pleurer les non-humains peut être abordé comme un geste revendicatif qui entend subvertir un anthropocentrisme qui limiterait le domaine du pleurable à celui de l'humain.

« Faire le deuil d'un monde qui meurt », pour reprendre l'expression employée par Jean Chamel (Chamel, 2019), c'est construire des « cérémoniels liant le mort et les vivants » que la notion de « rituels » semblent bien décrire⁴²⁵ (Lafon, 2011b : 116). Laure Noualhat relate en ce sens l'expérience d'une dénommée Maryvone :

« Maryvone pleure "spontanément" pendant son cours de yoga kundalini. Alors que la prof chante, l'élève se relie à la Terre et se laisse (em)porter par la tristesse, l'empathie. "Allongée sur le sol, je demande pardon à la Terre. Pardon ! Pardon ! Je t'aime, je suis tellement désolée" » (Noualhat, 2021 [2020] : 107)

Mon ambition ici n'est pas de dénombrer ou de détailler les rituels de l'effondrissement, ces derniers étant déjà largement décrits par Jean Chamel (Chamel, 2018). À cela s'ajoutent des limites méthodologiques relatives à ma posture d'analyste du discours qui ne m'ont pas toujours permis de suivre – au-delà des discours tenus – la mise en œuvre de tels rites. Un premier élément significatif que je souhaiterais toutefois souligner, c'est que, du point de vue de l'« économie » intellectuelle, Joanna Macy conserve son statut de référence incontournable chez les

⁴²⁵ À condition de l'envisager au sein d'« une pluralité de formes de socialisation » au deuil (Roudaut, 2005 : 26).

effondristes sensibles à la spiritualité. Née en 1929, l'Étatsunienne est diplômée d'un doctorat en sciences des religions dans lequel elle se consacre à l'étude du bouddhisme. C'est en qualité de figure importante de l'écologie profonde⁴²⁶ qu'elle est régulièrement citée, et tout particulièrement pour sa mise au point des ateliers « *Work That Reconnects* » (« Travail qui relie » :

« Depuis plus de trente ans, **Joanna Macy conçoit et anime des ateliers destinés aux activistes écologistes à la limite du burn-out, celles et ceux qui côtoient le désespoir**, car ils sont en contact avec les pires mauvaises nouvelles du monde [...] Cette pratique (ces ateliers), qui autrefois s'appelait le "travail sur le désespoir" et s'intitule aujourd'hui le **"Travail qui relie"**, est une manière bien cadrée (et rodée) d'accueillir les émotions, de faire un travail de deuil, et plus généralement de recréer du lien, afin de pouvoir "aller de l'avant" et d'entamer le "grand tournant" qui attend notre génération. [...] Le Travail qui relie offre un cadre sécurisant pour faire sortir toutes ces émotions "négatives". » (Sinai et al., 2015 : 91-93, je souligne)

« **Les ateliers de "Travail qui relie" lancés par Joanna Macy** vous encourage à vous relier à vous-même, aux autres humains et aux autres non-humains jusqu'à la Terre tout entière. C'est un processus à la fois physique, intellectuel et spirituel. Il s'agit en particulier de s'ancrer à nouveau dans la gratitude, d'oser ressentir et exprimer ses émotions les plus négatives comme la peur ou la colère, et puis de voir et de comprendre tous les liens d'interdépendance entre les êtres. » (Chapelle in Testot et Aillet, 2020 : 150-151, je souligne)

Si l'on a pu voir que la construction d'une proximité à la nature⁴²⁷ s'appuie sur un certain degré d'érudition scientifique⁴²⁸ ainsi que sur une quête de solutions à trouver dans le vivant⁴²⁹, il apparaît que cette proximité relève aussi d'une forme de *care*⁴³⁰ face à la charge émotionnelle que représente la thématique de l'effondrement. Les rituels, comme ceux proposés par Joanna Macy⁴³¹, sont décrits par les premiers collapsologues comme indispensables au travail d'alerte :

« dès que j'ai découvert qu'il y avait des courants spirituels, qu'il y avait une possibilité même de pratiquer des choses – je pense au "travail qui relie", à l'écopsychologie –, eh ben j'ai été là-dedans à fond [...] ça m'a apporté beaucoup de choses. [...] **ça nous aide à continuer à**

⁴²⁶ L'écologie profonde (en anglais : « *deep ecology* ») est un mouvement qui, à la suite du philosophe norvégien Arne Næss entend incarner « une écologie radicale » (Bedon, 2023 : 80) – dite « profonde » –, se démarquant par là d'une autre forme d'écologie jugée « superficielle ». L'écologie profonde se caractérise notamment par une philosophie « fondée sur une égalité biocentrique des êtres vivants » (Valverde Campos, 2016 : 176). Elle peut être envisagée comme une forme d'écologie relationnelle, telle que présentée plus tôt.

⁴²⁷ En parallèle d'une prise de conscience du risque d'effondrement.

⁴²⁸ Le capital culturel accroissant « fortement la sensibilité à l'environnement » (Deldrève, 2020 : 126).

⁴²⁹ Pour survivre dans un monde de plus en plus hostile à la vie.

⁴³⁰ Je remercie Lucas Lartigue d'avoir suggéré une telle piste d'analyse, alors que nous confrontions nos terrains respectifs pour mieux envisager le lien entre militantisme écologique et spiritualité.

⁴³¹ On peut souligner ici la dimension émique de la notion de « rituels », alors que l'un des rares ouvrages de Joanna Macy traduit en français est titré : *Écopsychologie pratique et rituels pour la Terre*. L'ouvrage est d'ailleurs préfacé – outre le dalaï-lama – par Pablo Servigne et Gauthier Chapelle. Un exemplaire m'a été offert par ce dernier, à la suite d'un entretien.

penser les catastrophes, c'est-à-dire à ne pas s'effondrer avant l'effondrement, pour reprendre un jeu de mots qu'on a avec Gauthier. C'est-à-dire, comme c'est un thème très dur les catastrophes écologiques, et ben il faut rester dedans des années [...] On pourra jamais arrêter de penser les catastrophes. Et **c'est usant, tu vois ?** Et en fait, tout ce parcours spirituel nous a aidés. Je parle aussi au nom de Gauthier parce que on a fait les choses ensemble, et Raphaël, mais plein d'autres gens, je pourrais en citer plein. **Ça nous aide à nous maintenir à flot et à ne pas s'effondrer psychologiquement.** » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)

« Pablo a eu le courage de se lancer dans Comment tout peut s'effondrer et d'entraîner Raph dans son sillage parce qu'il faisait du "travail qui relie". [...] **c'est un peu ça qui l'a... qui lui a donné justement notamment la base émotionnelle.** Parce qu'il le dit souvent, tous les deux : pour eux, ça a été éprouvant, parce que c'était pas écrire un truc avec lequel ils étaient à l'aise. [...] ça a été émotionnellement... émotionnellement c'était lourd. » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

Un second élément me semble susceptible de prolonger le travail de Jean Chamel : la brèche qui se cristallise au moment de la pandémie de la Covid-19. Alors que la ritualité est fréquemment envisagée comme une forme de reliance à d'autres que soi, nourrissant les présupposés holistes et monistes de l'écologie relationnelle, nombre d'écologistes étudiés disent regretter la dislocation du lien social sous l'effet des mesures sanitaires. En février 2022, j'assiste à une conférence consacrée à l'effondrement durant un salon se réclamant de « l'alter-écologie ». Les effets de la pandémie sont encore visibles au nombre de masques sanitaires portés. Durant le temps d'échanges avec la salle, une personne de l'assistance demande que tous les participants dans la salle se prennent par la main, forment une ronde, ressentent « l'énergie qui nous relie les uns aux autres », et embrassent la main de leur voisin ou voisine, afin d'être « contagieux ». La métaphore virologique produit un certain malaise, bien que nous finissions par nous prêter à l'exercice avec plus ou moins de conviction. Un autre exemple de cette tension entre reliance et précaution sanitaire est relaté en entretien par l'ancienne députée Valentine Python, alors qu'elle tente d'expliquer le recul, en Suisse, du vote vert en 2023, quatre années après un score historique :

« **Le vaccin a clairement joué un rôle** parce que c'est vrai que – parmi un électorat traditionnel du parti écologiste –, il y avait aussi une population qui a **une approche, justement, très holistique du rapport entre l'être humain et la nature** – qui est partagée, évidemment, par l'écologie politique. Mais l'écologie politique, avant tout, elle se base sur l'écologie en tant que science. [...] Il y avait quand même une partie importante de notre électorat qui avait déjà un positionnement antivax, antivaccin, basé plutôt sur des scandales précédents, et puis aussi sur **cette méfiance, plutôt légitime il faut le dire, de cette surpuissance de Big Pharma.** [...] la remise en cause de... finalement des scientifiques – et même des médecins – pendant toute cette période – parce que dans l'incapacité d'affirmer ou alors parce qu'on disait une chose qui était contredite plus tard, six mois plus tard – a accentué une perte de confiance de la population. Et en particulier a conforté ceux qui étaient

déjà antivax dans cette idée qu'on est manipulé. Donc **il y a vraiment une espèce de convergence, en particulier via les réseaux sociaux, entre positionnement antisystème et rejet aussi des élites scientifiques, même les médecins.** Et donc à la sortie de la pandémie, force est de constater que l'ensemble des scientifiques s'est retrouvé embarqué, disons, dans cette voie, cette méfiance-là. » (Entretien avec Valentine Python, 2024, je souligne)

Ce rapport paradoxal à l'institution scientifique, accentué par l'épisode pandémique, peut être envisagé comme une ligne de rupture entre une écologie politique traditionnelle, qui fonde sa légitimité sur des savoirs institués, et une écologie plus alternative, relationnelle, « profonde », qui s'appuie – aussi – sur des autorités moins structurantes et structurées⁴³². C'est chez ce second groupe, davantage représenté du côté de la Belgique et de la Suisse qu'en France, que la démarche de se relier à « plus grand que soi » ainsi que de gérer les affects de l'effondrement *via* la spiritualité trouve un public.

Parler en « nous »

La perspective holiste et moniste, adoptée de façon plus ou moins consciente, par les écologistes étudiés se manifeste à l'intérieur de la langue, et notamment du point de vue de l'énonciation⁴³³. L'usage du pronom *nous* dans le corpus entend resituer la communauté humaine à l'intérieur du monde vivant :

« Nous sommes dans un milieu dont nous faisons partie. Nous appartenons à ce milieu. Alors que nous ne pouvons pas penser que nous appartenons à "l'environnement", c'est impossible, c'est une aporie. » (Gras in UPEC, 2020, je souligne)

« L'être humain et la nature – ce qu'on appelle la "nature", on peut appeler les écosystèmes, quel que soit le mot qu'on veut y mettre – sont complètement interdépendants, [...] nous sommes la nature. Et qu'à partir du moment où on détruit notre environnement proche, où on fait disparaître un grand nombre d'espèces vivantes, on est en bout de chaîne, c'est nous qui allons disparaître aussi. » (Dion in NEXT, 2018, je souligne)

Bien décrit en analyse du discours, le recours au « nous » englobe différentes valeurs, à commencer par une valeur performative : « le nous, en s'énonçant [...] promet le groupe » (Lethier et Née, 2022 : 10). En ce sens, Dominique Maingueneau considère qu'il constitue « un coup de force discursif, puisqu'il pose la parole comme parole commune sans évidemment vérifier si les sujets intégrés sont d'accord » (Maingueneau, 1991 : 110). La co-occurrence de l'usage du *nous* et du verbe *être* marque une assertion des locuteurs d'ordre ontologique,

⁴³² Telles qu'en témoigne l'appel à « l'intuition », la « sagesse ancestrale » (cf. chapitre n°6).

⁴³³ Cette section s'appuie en grande partie sur une communication donnée avec Lucas Lartigue, à l'occasion du colloque international « Le paradigme du biographique à l'ère de l'Anthropocène », le 14/02/2023, à l'Université Sorbonne Paris Nord. Je remercie Lucas Lartigue pour son regard anthropologique sur ces réflexions énonciatives.

susceptible de construire une identité collective. Dans la dernière citation, cette identité est précisée par la construction syntagmatique *nous + être + nature*, qui opère une forme de naturalisation des êtres humains. Ce syntagme se comprend à partir d'un répertoire expressif écologiste au sein duquel « Nous ne défendons pas la nature, *nous sommes la nature* qui se défend » (je souligne) constitue un slogan emblématique des mobilisations zadistes, en particulier celle de Notre-Dame-des-Landes. Pour le philosophe Paul Guilibert, ce chiasme permet « de montrer le passage d'une conception dualiste des rapports nature – société à une conception [...] où les humains appartiennent à la terre en tant qu'êtres naturels » (Guilibert, 2020 : 5).

Ce procédé de naturalisation des êtres humains est particulièrement plébiscité par les locuteurs étudiés. Avec le succès que connaît la notion d'« anthropocène », l'humanité est régulièrement décrite comme une entité de la nature, une force de la terre, au même titre que d'autres puissances géologiques :

« **Nous sommes devenus, en quelque sorte, une force tellurique** à part entière, par notre nombre et par nos interventions massives sur la planète. Nous devons maintenant prouver que nous sommes en mesure de gérer notre intelligence. Elle nous a permis de dominer la nature – ce qui nous mène tout droit à la catastrophe » (Reeves et al., 2019 : 80, je souligne)

« **nous sommes désormais une force géologique** de grandeur comparable aux chaînes de montagnes, aux volcans, à l'érosion ; question brutalité, c'est nous, nous les Modernes, qui en avons gorgé notre âme au point, là encore, de rivaliser avec la nature – nous qui partageons désormais le même devenir-rocher ? » (Latour, 2015 : 328, je souligne)

L'emploi à deux reprises de « désormais », dans le dernier extrait, marque une « nouvelle période ouverte » (Chateauraynaud et Doury, 2010 : 11). Cet adverbe, doté d'une « valeur instituante », opère une rupture d'ordre épistémique, au sens où l'anthropocène relève bien de ce qui serait un « nouvel état des savoirs » (Chateauraynaud et Doury, 2010 : 2 ; 11), dans les domaines de la biologie, de la géologie, de la chimie, etc. Mais cette rupture porte aussi sur un changement historique et ontologique, marquant autant le passage de l'Holocène à une nouvelle ère géologique que la « mutation » de l'humanité en une espèce tellurique. Ce faisant, l'usage du « nous » tend ici à montrer une humanité unifiée par ce changement de nature. Le pronom ainsi utilisé pourrait rentrer dans la catégorie des « opérateur[s] de neutralisation de la conflictualité », dans la mesure où il tendrait « à esquiver les divergences de points de vue, à dépolitiser les thématiques dont il effectue le cadrage, à dénier les conflits d'intérêt » (Krieg-Planque, 2010 : 19). Cette critique est régulièrement adressée aux « anthropocénologues » :

« si le concept d'Anthropocène souligne le rôle des activités humaines dans la situation environnementale contemporaine, il est parfois identifié comme problématique en ce qu'il noie les humains dans une seule et même masse à la responsabilité identique. Or, une approche historique des techniques et une étude de la corrélation entre les politiques menées par les États capitalistes depuis des décennies, les modes de vie des personnes selon leur classe sociale, et l'évolution du climat et des écosystèmes suggèrent que ce ne sont pas tous les humains à toutes les époques, ni tous les systèmes politiques et économiques qui sont responsables de la situation actuelle, mais plutôt le capitalisme fossile et les modes de production et de consommation qu'il implique. Certains auteur·es et militant·es préfèrent alors parler de "Capitalocène"⁴³⁴ » (Gotte et Lartigue, 2023 : 3-4)

L'hypothèse d'une neutralisation complète de la conflictualité, sous l'effet d'une naturalisation des humains, se heurte en partie aux matériaux empiriques récoltés. En effet, assez systématiquement, les locuteurs qui reprennent la proposition scientifique de Paul Crutzen anticipent de possibles critiques :

« Le mot même d'"Anthropocène" est rejeté par certains analystes, car **il viendrait masquer par son universalité la responsabilité d'acteurs minoritaires et celle d'un système, le capitalisme**, dans la situation qui nous échoit. Ces constats sont justes, mais ils ne suffisent pas à délégitimer l'usage de ce terme à prétention universelle. [...] L'Anthropocène manifeste bien des capacités qui nous appartiennent en tant que genre et espèce. Par ailleurs, [...] nous verrons que les origines de l'Anthropocène sont plus larges et diffuses que celles du seul système capitaliste. » (Bourg, 2018 : 18, je souligne)

« l'Anthropocène, malgré son nom, n'est pas une extension immodérée de l'anthropocentrisme [...]. C'est bien plutôt l'humain comme agent unifié, comme simple entité politique virtuelle, comme concept universel, qui **doit être décomposé en plusieurs peuples distincts, dotés d'intérêts contradictoires, de territoires en lutte**, et convoqués sous les auspices d'entités en guerre » (Latour, 2015 : 161, je souligne)

Alors que l'on pourrait considérer que la reprise du constat « d'anthropocène » participerait à l'effacement des conflictualités, on observe ici que les divergences – d'ordre conceptuel – ne sont pas esquivées, mais représentées dans le discours, avec pour objectif de les désamorcer⁴³⁵. Une autre limite à l'hypothèse d'une neutralisation totale de la conflictualité est la concomitance du *nous* avec d'autres personnes et pronoms. Comme le soulignent les linguistes Emilia Hilgert et Silvia Palma, « l'opposition identité – altérité » est au cœur de l'emploi du *nous* (Hilgert et Palma, 2014). Certains discours étudiés signalent une première relation

⁴³⁴ Outre le « capitalocène », d'autres alternatives mettent l'accent sur le rôle de la guerre, de la consommation, de la colonisation ou de l'impérialisme. Il semble toutefois que ce soit la contre-proposition « capitalocène » qui soit la plus courante. À mes yeux, l'opposition dans le corpus retenu entre « capitalocène » et « anthropocène » rejoue un clivage déjà bien exemplifié entre une écologie d'inspiration marxiste et une écologie se présentant comme une « troisième voie ».

⁴³⁵ On retrouve ici des usages fréquents dans les controverses intellectuelles.

d'altérité à l'égard d'une partie de l'humanité particulièrement néfaste. C'est le cas d'un propos tenu par la députée française Delphine Batho :

« **Nous sommes toutes et tous des Terriennes et des Terriens.** Par-delà nos mille et une différences, d'apparences, d'idées, de modes de vie, c'est notre condition commune. [...] Les Terriens sont ceux qui veulent protéger les conditions d'existence de l'humanité. Ils sont très largement majoritaires. Ce sont ceux qui savent, intuitivement ou de façon plus savante, que l'humanité fait partie du vivant, que les êtres humains sont des êtres naturels dont le destin collectif est intimement lié à celui de l'ensemble du vivant. Les Terriennes et les Terriens sont toutes celles et ceux qui défendent, aux quatre coins de la planète, leurs moyens de subsistance, leurs paysages, leurs ressources naturelles, leur coin de nature, leur santé. **Les Destructeurs, ce sont tous les autres.** » (Batho, 2019 : 9 ; 32-33, je souligne)

L'essai ici cité s'inscrit dans une volonté de substituer au clivage gauche/droite, jugé obsolète⁴³⁶, un « nouveau clivage entre Terriens et Destructeurs » (Batho, 2019 : 32). Le pronom *nous* reste ici aussi inclusif – pour reprendre la distinction chère au linguiste Émile Benveniste – puisqu'à la différence du *nous* exclusif, il insiste sur l'instance réceptrice : « dans “nous” inclusif qui s'oppose à “lui, eux”, c'est “toi” qui ressort, tandis que, dans “nous” exclusif qui s'oppose à “toi, vous”, c'est “moi” qui est souligné » (Benveniste, 1976 : 234). Delphine Batho suppose que les lectrices et lecteurs se reconnaissent parmi les « Terriennes » et « Terriens », c'est-à-dire au sein des humains admettant leur appartenance à la Terre. Ce n'est pas le cas de « tous les autres », ces « Destructeurs », qui semblent presque destitués de leur humanité, en raison de leur refus d'admettre leur interdépendance à l'égard du vivant. La députée donne quelques visages possibles à ces « Destructeurs », à commencer par la classe politique dans laquelle elle évolue :

« À l'échelle mondiale, comme dans tous les pays, **les Destructeurs sont au pouvoir.** Ils dominent jusqu'à présent les Terriens. Par la force et la violence **dans les dictatures**, par la **puissance des grands lobbies industriels dans les démocraties**, mais aussi par **l'assise d'une domination culturelle** installant la société d'hyperconsommation comme norme universelle. » (Batho, 2019 : 35, je souligne)

Cette entreprise de désignation de l'ennemi – quoi qu'assez allusive et générale – peut être interprétée comme une tentative de repolitisation des discours en matière d'écologie, mettant à distance l'idée selon laquelle l'écologie relèverait « moins des décideurs que de tout un chacun » (Comby, 2015 : 30). À partir du champ des études biographiques, Brigitte Almudever et Marie Piques soulignent que le sujet qui se constitue au travers du *nous* est basé sur une

⁴³⁶ Delphine Batho, à l'image d'autres personnalités du corpus, s'inscrit dans le rejet conjoint du capitalisme et du marxisme. Elle écrit dans ce même essai : « Du point de vue de la destruction du système Terre, capitalisme et marxisme sont les deux faces de la même médaille productiviste » (Batho, 2019 : 91).

dichotomisation préalable du monde social : « c’est dans la praxis, entendue comme le fait d’affronter ensemble les résistances que le réel oppose à la réalisation du projet commun, que se forge le sujet social, le “Nous” » (Almudever et Piques, 2018 : 28). Le manifeste de Delphine Batho montre bien un possible opposant au *nous* en écologie. Les Terriennes et Terriens évoluent dans « un espace conflictuel où le *nous* se heurte à des forces hostiles » (Maingueneau, 1991 : 110).

À cette première relation d’altérité s’ajoute assez souvent une seconde démarcation à l’égard des êtres vivants non-humains :

*« Charles Darwin nous a enseigné que l’homme et l’animal avaient des origines communes. Nous ne sommes pas supérieurs aux **autres êtres vivants**, nous sommes **parmi eux**. En revanche, nous avons une faculté unique : celle de réfléchir, de produire des abstractions, d’imaginer des concepts. Cela ne nous rend pas plus intelligent ou supérieur [...], mais cela [...] nous donne une responsabilité particulière »* (Gancille in *TEDx Talks*, 2019, je souligne)

*« Le contrat politique avec **les autres qu’humains** n’est pas à inventer, il est d’abord à découvrir **chez eux** ! [...] Les animaux, les arbres, les champignons et les microbes ne sont pas des êtres passifs, ce sont de redoutables politiciens. Ce sont même des paysagistes, et même des activistes, car **ils transforment la terre** [...] ce minuscule espace de vie commun sur lequel nous vivons, et dans lesquels nous puisons sans relâche. Autrement dit, **ils nous donnent** »* (Servigne et al., 2018b : 160)

L’altérité est marquée dans ces extraits par l’usage de l’épithète « autres » – « autres êtres vivants » – ainsi que de la troisième personne du pluriel – « parmi eux », « ils ». En ce sens, l’inscription des humains au sein de la nature relève ici d’une d’appartenance commune – celle des « vivants » –, plus que d’une indifférenciation au sein d’un grand tout. Comme nous l’écrivions avec Lucas Lartigue au sujet du slogan zadiste⁴³⁷, « cela revient à se positionner avec la nature, aux côtés de la nature, dans l’altérité, mais toujours en tant que partie d’elle-même » (Gotte et Lartigue, 2023 : 7). La mise en évidence d’une altérité à l’égard des non-humains ne semble pas conflictuelle – contrairement à celle à l’égard des « Destructeurs » – mais entend décrire des formes de coexistence qui se veulent paisibles.

Alors que l’humanité est promue au rang de puissance géologique – particulièrement destructrice –, les éléments naturels ne sont pas pour autant décrits comme inertes. L’économiste et militante écologiste Geneviève Azam publie en 2019 un ouvrage qui se

⁴³⁷ « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend ».

présente sous la forme d'une correspondance imaginée entre l'autrice et la Terre. La planète se voit alors dotée d'une parole :

« Longtemps **vous les humains** ne m'avez pas entendue. [...] Votre alphabet, votre écriture, ne sont pas mon langage, mon souffle compose la biophonie et la géophonie du monde. Alors c'est bien **vous, les terrestres** consentant à m'écouter et à vivre avec moi, qui tenez la plume pour écrire **le message que je vous adresse**. [...] Je ne suis pas morte et **je ne me suis jamais tue**. Vous ne m'avez pas écoutée. [...] J'ai envoyé maints signaux de détresse, depuis si longtemps. » (Azam, 2019 : 145-146, je souligne)

La Terre est ici envisagée en tant que sujet parlant, mais aussi comme sujet agissant, bien que son agentivité semble assez faible face à celle de l'humanité. Le manifeste *Comment nous allons sauver le monde* publié par le collectif « Notre affaire à tous » donne à voir un rapport de force entre ces deux grandes catégories d'agents, en dotant cette fois la Terre d'une plus grande puissance :

« **La Terre nous chasse**. Elle n'en peut plus. Notre présence est trop douloureuse. En un siècle d'accélération industrielle, nous avons capturé tant d'énergies, tant de ressources que nous avons changé l'équilibre de la planète à notre seul avantage. Alors **elle s'échauffe, gronde** » (Notre affaire à tous, 2019 : 3-4, je souligne)

Que produit cette « agentivisation » du vivant, du point de vue des acteurs étudiés et de leur capacité d'agir ? À la différence d'une naturalisation qui aboutirait à la « disparition des agent.e.s dans les discours »⁴³⁸ (Marignier, 2015 : 52), le double mouvement de naturalisation des êtres humains et d'« agentivisation » du vivant apparaît ici comme les deux faces d'une même pièce. Celle-ci joue de l'équivocité relative à la dénomination « nature » et use d'une posture « postdualiste » (Paveau, 2018 : en ligne) pour mettre en évidence la porosité des frontières entre le monde des humains et celui des non-humains. Pour le dire autrement, agentiviser la nature reviendrait à agentiviser celui ou celle qui s'en réclame, qui entend la défendre :

« “Nous sommes la nature qui se défend” ne signifierait pas simplement que les humains appartiennent à la nature (par opposition à l'idée qu'il serait extérieur à elle), mais qu'ils sont cette partie de la nature qui seule est capable de défendre la nature dans son ensemble (par opposition à l'idée qu'il n'y aurait pas de différence générique entre humains et non humains). C'est bien parce que l'humanité – en tant qu'espèce naturelle – a la capacité de détruire et de

⁴³⁸ En étudiant des commentaires en ligne de femmes enceintes, Noémie Marignier observe comment, chez ces internautes, « la nature est [...] dotée d'une puissance d'agir intrinsèque qu'il convient de laisser s'exprimer » lors de l'accouchement (Marignier, 2015 : 51). Pour la linguiste, cette naturalisation du processus d'accouchement se traduit finalement par l'intégration chez ces femmes d'une « domination [patriarcale] plus profonde, [...] moins palpable, sans doute plus difficile à subvertir » (Marignier, 2015 : 53).

défendre l'ensemble des êtres naturels, qu'il lui incombe une forme de responsabilité à cet égard. » (Guillibert, 2020 : 5)

Cela est aussi vrai du point de vue énonciatif : se réclamer de la nature, c'est aussi revendiquer la possibilité de parler en son nom, la responsabilité de la représenter dans l'espace de la communication, en tant que seule partie de la nature qui est capable de s'exprimer à l'intérieur du système linguistique, tel que nous le connaissons⁴³⁹.

Les « peuples premiers » comme témoins

Alors que les écologistes étudiés appellent à une plus grande communion avec le vivant, ils se réfèrent très souvent aux peuples autochtones⁴⁴⁰, qu'ils considèrent comme des exemples à suivre en la matière :

« Mieux que quiconque, les peuples premiers ont conscience de la démesure de notre monde dit "civilisé" et de nos actions. [...] Depuis des millénaires, les autochtones vivent en harmonie avec la Nature grâce à leur gestion durable des ressources, savoir enraciné dans leur culture et leur mode de vie. Leurs observations écologiques traditionnelles transmises de génération en génération sont holistiques et basées sur le respect et l'interdépendance de chaque espèce en vertu d'un équilibre qui ne peut être rompu. Ils sont les meilleurs garants de la biodiversité face à l'exploitation à outrance [...] ils résistent et sont les pionniers de la protection de l'environnement et de l'action contre le dérèglement du climat. **La sagesse et le savoir ancestral des peuples premiers devraient nous inspirer dans notre quête d'un monde meilleur pour tous et pour la planète.** » (De Belgique in Chevalier, 2021 : 14-15, je souligne)

« Si l'on en croit les récits des anthropologues, la plupart des peuplades avaient une conscience aiguë de leur habitat naturel et de l'interrelation qui existait entre les humains et la nature. Ils vivaient simplement, intégrant la convivialité, la solidarité, les rituels, les chants, la musique, les récits initiatiques, la culture dans des modes de vie modestes et complets, où la sensation de manquer demeurerait faible. J'écris tout cela au passé, car, aujourd'hui, il semble que ces peuples proches de la nature se soient de plus en plus raréfiés. **Ceux qui restent pourraient nous enseigner ce que nous recherchons**, inversant ainsi le rapport entre le sachant et l'apprenant, trop souvent dominé par la pensée et les croyances occidentales. » (Rabhi, 2021 : 75, je souligne)

« *la reconnexion au vivant [...] c'est là que ça m'intéresse d'aller beaucoup plus loin dans la compréhension et l'appropriation même de la vision du monde des peuples indigènes. Parce*

⁴³⁹ Je souligne quelques travaux qui traitent de la production de signes chez les non-humains : le numéro thématique « Discours animal. Langages, interactions, représentations » de la revue *Itinéraires* (2020), ainsi que : PAVEAU Marie-Anne (2012), « Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition », *Synergies Pays Riverains de la Baltique*, p. 53-65 ; PAVEAU Marie-Anne (2018), « La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique », *Les Carnets du Cediscor*, p. 104-110.

⁴⁴⁰ Pour l'examen de comment cette expression s'est imposée dans une conjoncture donnée, en lien avec des enjeux de reconnaissance des droits des concernés, je renvoie à l'article suivant : BELLIER Irène et GONZALEZ GONZALEZ Verónica (2015), « Peuples autochtones. La fabrique onusienne d'une identité symbolique », *Mots*, p. 131-150. Dans le présent corpus, l'expression « peuples premiers » est souvent privilégiée par les locuteurs.

que là, [...] il y a un autre rapport au monde qui est possible, qui a été en plus démontré possible, qui a été démontré durable. [...] il faut pas inventer grand-chose, hein. » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

La référence aux peuples « premiers » ou « indigènes » peut être analysée comme un maillon supplémentaire au sein de la « lignée de témoins », telle que définie au chapitre n°1 : une lignée « au sein de laquelle on transmet, de génération en génération, la révélation d'une vérité, la promesse d'un accomplissement à venir, le chemin d'une sagesse » (Hervieu-Léger, 2014 : 36). S'inscrire dans la lignée de ces peuples, c'est embrasser avec eux une conception proche de l'holisme et du monisme :

« Les sociétés premières naturelles ont vécu en harmonie avec la nature. **L'homme y est compris comme partie de la nature et forme avec elle un ensemble cohérent orchestré par un grand Esprit qui habite toutes choses** : êtres vivants, sources, forêts, montagnes pierres... Dans une telle conception du monde, on utilise la nature avec respect : on ne la détruit pas. » (Roch, 2018 : 42, je souligne)

« Parce qu'il remet en cause des siècles de domination de l'humanité sur la nature, [le climat] exige de redéfinir notre relation aux "autres qu'humains". Et c'est ainsi que nous redécouvrons la cosmologie si longtemps méprisée des peuples premiers, où **l'être humain n'est qu'une composante de la nature, interdépendant des autres êtres vivants** et respectueux de la biodiversité, source de vie. » (Mamère, 2020 : 12, je souligne)

C'est au titre de leur unité avec le vivant⁴⁴¹, mais aussi de leur statut de victimes innocentes des catastrophes écologiques, que les groupes autochtones sont dotés d'une légitimité particulière à porter la parole d'une nature menacée. Envisagés comme les « gardiens de la nature, dépositaires de traditions ancestrales » (Sacareau, 2014 : en ligne), les peuples « premiers » ne sont pas simplement représentés dans le discours, mais présents dans les instances productrices de discours en matière d'environnement. Le travail de l'anthropologue Irène Bellier et de la sociologue Verónica González González montre comment s'est ouvert à partir des années 1970 « un espace pour les peuples autochtones dans le système international » (Bellier et González-González, 2015 : 132), à partir de constructions symboliques :

« Les représentants autochtones parviennent à influencer un milieu ordonné par les protocoles des États et des instances onusiennes, en s'appuyant sur des références à la coutume, des formes cérémonielles, des logiques d'assemblée uniques et le contrôle d'un vocabulaire qui devient un enjeu politique » (Bellier et González-González, 2015 : 132)

⁴⁴¹ Dans une perspective critique de cette représentation, je signale la thèse suivante, en sciences de l'information et de la communication : CILLUFFO GRIMALDI Pierre (2024), *Tropiques écologiques : une analyse critique des éco-imaginaires Amazoniens via le prisme de la réactualisation médiatique du « bon sauvage »*, sous la direction de Nicole d'Almeida à la Sorbonne Université.

Raoni Metuktire est l'un des visages de cet ensemble autochtone qui s'affirme « sur la scène politique nationale et internationale » (Bonilla et Capiberibe, 2014 : 109). Le chef kayapos originaire du Brésil est régulièrement présent aux sommets mondiaux sur le climat, tels que la COP21. La sécularisation de l'axiome de l'intendance devant Dieu, présenté au précédent chapitre en ce concerne la redevabilité à l'égard des « générations futures », peut aussi fonctionner à l'égard des peuples autochtones, placés de façon à évaluer la bonne orientation des décisions politiques prises à l'égard de ce qu'ils représentent. Lors de l'édition 2022 du festival *Climax* à laquelle je participe, Raoni est annoncé parmi les « grands témoins » de la cérémonie de clôture. À la suite de soucis de santé, celui-ci ne sera finalement pas présent, mais d'autres porte-paroles des peuples autochtones prennent la parole, tels que l'activiste amérindien Tom Goldtoothune ou encore Erena Rangimarie Omaki Ransfield Rhöse, qui intervient en qualité de gardienne du savoir tribal maori⁴⁴². Cette dernière procéda à différents rituels maoris durant le festival, et notamment des aspersions d'eau – l'eau constituant le thème principal de l'édition 2022.

**Figure n°31 : photographies prises lors du festival Climax 2022 :
à gauche, le panel de clôture ; à droite, une impression grand format d'une image de Raoni
aux côtés d'une vasque d'eau utilisée pour des rites maoris**



Au fil de leurs interventions, les représentants autochtones n'hésitent pas à souligner le « caractère sacré de la Terre-Mère » (en anglais : « *sacredness of the Mother Earth* »). Cela

⁴⁴² La diversité de ce panel illustre la diversité de l'ensemble « peuples autochtones », catégorie qui entend « transcende[r] les spécificités locales » par l'établissement d'une identité commune (Bellier et González-González, 2015 : 133). Si l'expression vise à assurer une meilleure visibilité des concernés au sein des instances supranationales, les autochtones rappellent que leur diversité ne doit pas être « ignorée ni soustraite » (Bonilla et Capiberibe, 2014 : 109).

n'est pas anecdotique, mais s'inscrit dans un réseau de formulations plus large que cet événement discursif :

« En mobilisant le concept de Terre-mère, y compris dans les régions du monde qui ne l'énoncent pas ainsi dans leur langue, les représentants autochtones personnifient une entité objectivée dans la pensée occidentale. Ils disent "la Terre-mère souffre...", pour renvoyer à des développements sur la désertification, les désastres écologiques ou le changement climatique, et à leur devoir de la protéger. Cela nourrit un dispositif visant à établir le rôle unique des cultures, savoirs, savoir-faire, connaissances traditionnelles et spiritualités autochtones, dans la protection de l'humanité tout entière. » (Bellier et González-González, 2015 : 139)

Parallèlement à cet exemple – où des représentants autochtones se déplacent en Europe francophone pour plaider les causes qu'ils portent –, plusieurs militants étudiés⁴⁴³ racontent être allés à la rencontre des « peuples premiers », au plus près de leurs conditions d'existence. La militante du climat wallonne Adelaïde Charlier raconte en entretien son voyage au Brésil et sa rencontre décisive avec une certaine Anita :

« les histoires qu'on a entendues m'ont beaucoup, beaucoup touchée. Elles m'ont élargi le spectre [...] du climat [...] à des questions de droits humains [...] des humains qui défendent la biodiversité de l'Amazonie [...] j'ai rencontré là-bas Anita, qui est une de mes amies aujourd'hui, qui a le même âge que moi. [...] Et pourtant, elle, tous les jours, elle doit défendre le village dans lequel elle vit de... [...] une mine qui est venue s'installer tout près de leur village et un barrage. [...] c'est à ce moment-là que ça m'a touchée vraiment personnellement, qu'elle se lève le matin en disant : "Bah moi je dois défendre. C'est mon village. Je dois défendre la biodiversité qui nous entoure parce que c'est grâce à ça que nous, on vit." Et donc le système, l'écosystème qu'ils ont créé depuis des générations en fait, bien avant, depuis toujours [...] nous, on est encore en train de venir le détruire. [...] cette histoire-là m'a vraiment touchée. Et c'est plutôt les liens que j'ai vécus à travers mon activisme, les différentes histoires qui m'ont nourrie, qui aujourd'hui nourrissent le réel fond de mon activisme. Les rapports qui vont sortir du GIEC vont m'aider sur, en fait, vont m'aider plutôt à convaincre les personnes qui m'entourent. Mais moi je suis... moi, je suis profondément touchée par des histoires et par les rencontres que j'ai faites » (Entretien avec Adélaïde Charlier, 2023, je souligne)

Anita constitue, pour Adélaïde Charlier, un élément moteur dans sa militance – car ancrée dans une expérience sensible. De façon générale, les voyages à l'étranger sont décrits par les enquêtés comme des jalons biographiques forts, riches en rencontres, découvertes et prises de conscience, conduisant par la suite à un engagement vivifié. La mobilité représente pourtant un certain paradoxe pour les écologistes : si elle joue incontestablement un rôle dans leurs

⁴⁴³ Français, belges ou suisses.

carrières militantes⁴⁴⁴, elle constitue l'objet d'une certaine culpabilité écologique, notamment lorsqu'elle est aérienne⁴⁴⁵ :

« J'ai pris l'avion – "**starfoullah**" comme on dit⁴⁴⁶ – pour aller en Amazonie, vivre avec des peuples autochtones et les aider dans les constructions de puits et les aider pour qu'ils aient l'accès à l'eau potable, et des projets d'agroforesterie » (Kanté et Lievens in *LIMIT*, 2023, je souligne)

« Les voyages, c'est aussi **le petit plaisir grandement carboné** de Cyril Dion, qui a du mal à renoncer aux lieux superbes et aux rencontres galvanisantes. "Même si je compense mes vols, je l'ai pris, cet avion !" **Il culpabilise** » (Noualhat, 2021 [2020] : 83, je souligne)

Comme le décrit bien Igor Babou, professeur des universités en sciences de l'information et de la communication :

« Les déplacements traduisent des engagements complexes et signifiants d'acteurs sociaux au sein de territoires : ils ne constituent pas de simples opérations de changement de position qu'une métrique pourrait décrire seulement en termes de quantité. Ce qui est engagé, lors d'un déplacement, ce sont des phénomènes comme les légitimités des acteurs concernés, les représentations qu'ils produisent du monde, de leurs territoires, de leurs institutions, de leurs identités et de leurs relations. » (Babou, 2011 : 230-231)

La question du voyage est vectrice de tensions pour le mouvement écologiste, qui s'est pensé dès le départ de façon transnationale, mais qui a rapidement pointé les impasses des énergies fossiles. Bien qu'hautelement carbonée, la mobilité internationale permet la découverte d'espaces naturels et de peuples menacés, mais aussi d'autres visions du monde et d'autres façons « d'être au monde », pour employer une expression chère aux enquêtés. Elle apparaît à la fois comme levier et obstacle à la militance pour le vivant.

⁴⁴⁴ Au risque de constituer une barrière à l'entrée pour des profils moins privilégiés. Ces pratiques de voyage à l'international étant rendues possibles par la détention d'un certain capital économique.

⁴⁴⁵ Outre des aspects relatifs aux émissions de gaz à effet de serre, l'avion constitue une mobilité que l'expression « hors sol » semble bien décrire : « les passagers d'un avion perdent toute relation avec l'espace topographique de la vie et celui de la surface terrestre ; l'espace ne représente plus pour eux qu'une distance abstraite, vide, et mesurée à la durée du vol » (Rosa, 2013 : 128). Les écologistes rencontrés se disent, au contraire, sensibles à la lenteur et à l'ancrage terrestre.

⁴⁴⁶ C'est-à-dire, « Dieu me pardonne ».

4) Conclusion

Ce chapitre, qui prenait pour point de départ les représentations spatiales que les locuteurs se font d'un monde en voie d'effondrement, a été l'occasion d'observer comment ces derniers construisent un idéal de survie. La juxtaposition d'« idéal » et de « survie » permet de mettre en évidence que, si les enquêtés reconnaissent que le monde de demain sera de plus en plus hostile à la vie, ils ne renoncent pas pour autant à l'aspiration éthique à « une vie bonne, avec et pour autrui », pour reprendre la devise ricœurienne. Au travers de motifs littéraires, d'axiomes normatifs socialisés et d'arguments récurrents, cet idéal de survie se caractérise par une place centrale accordée à la nature, qu'il s'agisse d'un mouvement d'exode urbain, d'une volonté de s'organiser collectivement en s'inspirant de l'intelligence de la faune et de la flore ou d'une communion plus intense avec le vivant – communion inscrite dans une attention, une ritualité voire une spiritualité présentée comme « ancestrale ». Pour le dire de façon triviale, alors que la civilisation industrielle périclète, la nature survit, et devient en conséquence le lieu de toutes les attentions.

Seulement, produire un idéal, c'est aussi rencontrer le conflit et les contradictions (Dujarier, 2012 : 181). L'ambition de se défaire d'un modèle survivaliste « de droite » ne se réalisera pas sans difficulté. Les choix éthiques à l'heure de l'effondrement, loin de relever d'évidences, sont mis en tension et chacun est amené à s'interroger sur le survivaliste qui est en lui (Commaret et Pantel, 2020 : 163). Plusieurs discours rejouent une dichotomie entre sauvés et damnés assez caractéristique de la littérature religieuse aussi bien que des postapocalypses contemporaines. À l'interrogation relative à des parallèles possibles avec les apocalypses religieuses, on peut ajouter que, si les acteurs anticipent bien la fin *d'un* monde plutôt que la fin *du* monde, le monde « d'après » n'a rien d'un paradis ou d'un enfer exogène. Il s'agit plutôt d'une planète Terre abîmée dans laquelle la capacité humaine à se relier, entre humains et avec les « autres qu'humains », déterminera directement de quel type de fin il sera question. Ainsi, même si la dimension religieuse n'est pas directement convoquée dans ces descriptions de l'« après », la religion n'en est pas absente dans une interprétation étymologique parfois citée par les locuteurs étudiés : celle de « *religare* », c'est-à-dire relier, faire du lien (Bidar in Servigne et Stevens, 2020 : 137 ; Sutter et Steffan, 2020 : 246).

La conclusion de ce chapitre permet aussi de faire le point sur la seconde partie de cette thèse consacrée à l'articulation du *chronos* et du *topos*, par la notion de « chronotope ». L'intrication du temps et de l'espace trouve une réalisation particulière dans l'*engagement préfiguratif*.

Celui-ci peut être abordé, en effet, comme un ensemble de pratiques qui « ont pour caractéristique de s'appuyer sur une rhétorique de l'imminence plaçant le présent en tension entre un monde déjà-là et non encore advenu, typique des attentes eschatologiques religieuses ou séculières⁴⁴⁷ ». Que la prophétie effondriste se réalise ou non, l'ancrage dans *l'ici et le maintenant* reste pour les écologistes étudiés l'occasion d'une mise en cohérence de soi, dans une vie auprès du vivant et avec le vivant qui, outre des gains en qualité de vie, fait sens pour eux. Cette tension spatiotemporelle a été également illustrée lorsqu'il a été question de la « pleurabilité » dans le présent d'une situation future. Elle pose une question de fond : quand le « monde d'après » adviendra-t-il ? Ce n'est pas tout à fait clair, alors que les discours étudiés tentent d'articuler ces paradoxes : il faut éviter la catastrophe, mais aussi s'y préparer ; la catastrophe est à venir, mais elle est aussi (en partie) en cours. Comme le sous-titre d'une bande dessinée de notre corpus l'exprime : « Semez dès aujourd'hui les graines du monde d'après ! » (Girard et Bertier, 2021). On peut alors identifier en filigrane « la dialectique spécifiquement chrétienne du “déjà là” et du “pas encore” » (Hervieu et Léger, 1980 : 43) selon laquelle le royaume de Dieu est à la fois présent et futur. L'appropriation de cette dialectique par les enquêtés tend à orienter leurs espoirs vers la transformation politique ou vers la préparation intérieure, et d'autres fois encore vers une tentative d'association de ces deux versants.

⁴⁴⁷ Appel à contributions du colloque « Sauver le monde ou se sauver soi-même ? Penser les engagements préfiguratifs en contexte néolibéral » (2024), < <https://calenda.org/1136480> > [en ligne], page consultée le 13/03/2025.

PARTIE III : EFFICACITÉ DU DIRE EFFONDRISTE

« Ce qui compte, ce n'est pas de réussir ou d'échouer,
mais d'avoir été un bon messager. »

– Bernard Charbonneau, correspondance avec Noël Mamère (1993)

« Cette dédaigneuse prophétie aurait été encore plus intenable
s'il n'avait pensé que certaines prédictions ne sont pas censées se réaliser :
si on les fait, c'est tout au contraire pour les empêcher de se produire,
pour les conjurer, en quelque sorte.
Les Cassandre de cette espèce bafouent l'avenir
en lui disant quelle tournure il prendra,
afin qu'il ait honte de sa tournure réelle. »

– Thomas Mann, *La Montagne magique* (1924)

Après avoir exploré dans la deuxième partie de cette thèse des similitudes et des dissemblances entre l'effondrement, tel qu'il est décrit dans les discours étudiés, et l'apocalypse, telle qu'elle est dépeinte dans des textes religieux et des œuvres culturelles, cette troisième et dernière partie entend approfondir certaines questions essentielles à cette recherche, à commencer par celle de l'*efficacité* des discours effondristes. Le sémioticien Algirdas Julien Greimas souligne que l'efficacité est un concept « qui renvoie non pas à la nature, à l'“être” des choses, mais au “faire” et aux résultats qu'il produit » (Greimas, 2005 : 1). En tant que spécialiste de l'argumentation, Ruth Amossy souligne que « l'usage de la parole est nécessairement lié à la question de l'efficacité » : « Qu'il vise une multitude indistincte, un groupe défini ou un auditeur privilégié, le discours cherche toujours à avoir un impact sur son public » (Amossy, 2012 : 3). On s'interrogera dans ce qui suit : qu'est-ce qu'un dire efficace en matière d'effondrement ? Sur quoi cette efficacité repose-t-elle ? Deux champs de recherche – dont les liens avec l'analyse du discours sont désormais établis – seront convoqués : les études rhétoriques et argumentatives d'une part, et les travaux en pragmatique linguistique, d'autre part.

La tradition rhétorique, qui a été décisive dans l'élaboration des recherches en argumentation, peut être décrite comme « une réflexion tournée vers l'efficacité des discours » (Doury, 2021 : 146). Parfois définie comme l'« art de persuader » (Amossy, 2012 : 12), elle constitue une discipline qui a émergé dès l'Antiquité et dont le meilleur témoignage est fourni par Aristote. L'un des apports de ce dernier à la discipline peut être synthétisé par la triade suivante :

« La nécessité d'impressionner favorablement l'auditoire fait partie, dans la rhétorique aristotélicienne, de la fameuse triade *logos*, *ethos* et *pathos*. Agir sur l'auditoire nécessite non seulement d'utiliser des arguments valides (*logos* : c'est le pôle du discours) et de toucher les cœurs (*pathos* : c'est le pôle de l'auditoire), mais aussi de projeter une image de soi susceptible d'inspirer confiance. Aristote désigne ce dernier pôle, celui de l'orateur, par le terme d'*ethos* » (Amossy, 2010 : 16-17)

Répondant à « une exigence de clarté » (Micheli, 2010 : 16), cette triade, quoique schématique, fournit trois niveaux qui se révéleront utiles aux analyses qui vont suivre, à condition de prendre certaines précautions. Il ne s'agit pas d'envisager ces trois « pôles » comme disjoints, mais plutôt comme interdépendants (Micheli, 2014 : 1). Il ne s'agit pas non plus de mythifier la réussite qui résulterait d'un maniement de ces trois « pôles » : très souvent, l'argumentation visant « à influencer autrui » aboutit à une « efficacité toute relative » (Doury, 2021 : 20). Enfin, il ne s'agira pas de « se livrer à une évaluation critique des argumentations produites », mais de restituer, par l'analyse, « la logique propre aux positionnements et aux étayages argumentatifs,

les rendre intelligibles, montrer comment ils se structurent mutuellement dans l'économie interne d'un débat » (Doury, 2021 : 18). Dans la mesure où les discours de l'effondrement sont empreints de conflictualité – ne serait-ce qu'au regard de leur assimilation à un phénomène religieux (*cf.* chapitre n°3) ou au survivalisme (*cf.* chapitre n°5) – l'argumentation sera abordée non seulement comme exercice de persuasion, mais « comme un mode de gestion discursive du désaccord », permettant de « développer un point de vue au-delà de l'adhésion immédiate, d'en mesurer la cohérence, d'en tester la résistance, d'en expliciter les implications » (Doury, 2021 : 24).

Pour Ruth Amossy, l'argumentation « tire particulièrement profit de la pragmatique qui se soucie de l'orientation argumentative et de l'enchaînement des énoncés » (Amossy, 2012 : 182). En ce sens, la notion d'*efficacité* est d'autant plus intéressante qu'elle permet de réfléchir, au-delà de la portée argumentative des discours retenus, aux actions que les locutrices et les locuteurs entendent accomplir en les formulant, ou en parallèle de leur formulation. Dans une filiation à un ensemble de théories élaborées à partir des années 1960, cette partie s'intéressera à la pragmatique entendue comme « l'étude de l'usage de la langue comme pratique énonciative intersubjective contextuellement située et dotée d'un pouvoir de faire » (Garric et Calas, 2007 : 5). Deux notions retiendront particulièrement notre attention : celle d'« acte de langage », en tant qu'« acte réalisé au moyen du langage » (Kerbrat-Orecchioni, 2001 : 2), et celle de « performativité », qui sera défini plus tardivement, à partir des conceptions émiques des acteurs étudiés concernant le « pouvoir des mots » (Butler, 2017).

Chapitre n°6 – Faire preuve en effondrologie⁴⁴⁸ : formulation d'une vérité digne d'être crue

Le premier pôle qui retient mon attention est celui du *logos*, au sens de « l'argumentation rationnelle qui entend persuader par les voies de l'argument et de la preuve » (Amossy, 2008 : 6). Il ne s'agit pas ici de s'attarder sur l'étude d'enchaînements logiques, mais d'appréhender comment les intellectuels étudiés assument « la charge de la preuve » de ce qu'ils avancent (Doury, 2021 : 26), s'appuient sur des arguments qu'ils estiment rationnels et se disent dépositaires d'une vérité digne d'être crue. Les précédents chapitres ont déjà pu mettre en évidence l'inscription des discours de l'effondrement dans l'univers de la médiation scientifique, mais aussi les soupçons d'irrationalité dont ils font l'objet pour diverses raisons – des objections méthodologiques, une trop grande proximité supposée avec le domaine des affects et de la croyance⁴⁴⁹. Face à ces éléments, un premier axe de ce chapitre me conduira à mettre en avant les formes objectivantes du discours déployées par les locutrices et les locuteurs et le rapport qu'ils entretiennent avec le monde scientifique.

Messagers de ce qui est pour eux une réalité grave – un possible effondrement –, les personnalités étudiées entendent faire connaître cette réalité au sein des arènes publiques. En cela, elles se rapprochent de la figure du lanceur d'alerte, définie par Francis Chateauraynaud comme :

« Toute personne, groupe ou institution qui, percevant les signes précurseurs d'un danger ou d'un risque, interpelle une ou plusieurs puissances d'action, dans le but d'éviter un enchaînement catastrophique, avant qu'il ne soit trop tard. » (Chateauraynaud, 2020 : 8)

D'autres définitions du lanceur d'alerte précisent ce que « puissances d'action » peut recouvrir : des instances officielles, des associations ou encore des médias. Un second axe de ce chapitre, qui se prolongera dans les suivants, consiste à examiner l'inscription des présents acteurs dans cette catégorie des lanceurs d'alerte. Ces deux axes pensés conjointement nous

⁴⁴⁸ J'emploie ici ce néologisme pour désigner le projet scientifique des discours de l'effondrement. Ce terme assez rare est employé dans quelques travaux sociologiques comme ceux de Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz (Chateauraynaud et Debaz, 2019 : 127). J'évite ici le terme « collapsologie » en raison du fait qu'une large partie des locuteurs récusent cette désignation (cf. chapitre n°1).

⁴⁴⁹ J'ai pu remarquer de tels soupçons au sein de la communauté de recherche dans laquelle je m'inscris – les sciences de l'information et de la communication – lorsqu'il m'a été proposé à deux reprises de communiquer sur des panels de congrès consacrés à la désinformation climatique ou aux « *fake news* ».

conduiront à nous intéresser aux « conditions d'acceptabilité d'une mise en alerte » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 15), à commencer par son caractère raisonnable et fondé.

1) Prédire sans en avoir l'air : entre caution scientifique et neutralisation discursive⁴⁵⁰

Envisager l'alerte comme tentative d'évitement « d'un « enchainement catastrophique, avant qu'il ne soit trop tard » (Chateauraynaud, 2020 : 8) me conduit à m'intéresser à la mise en discours de faits anticipés. Mon hypothèse, ici, est que l'acte de langage de prédiction pourrait constituer une entrée pertinente pour appréhender les dynamiques discursives du travail du lanceur d'alerte écologiste. Le philosophe du langage John Rogers Searle, référence en la matière, définit l'acte de prédiction comme une « assertion sur le futur⁴⁵¹ » (Searle in Geirsson et Losonsky, 1996 : 113, je traduis). Un tel acte exprime généralement la croyance du locuteur dans un événement ou un état du monde postérieur au moment de l'énonciation (Gâță, 2005).

La prédiction : du prototype aux variantes

Au sein du corpus, la forme explicite de l'acte de prédiction⁴⁵² – « je prédis » – n'est identifiable qu'à une seule occasion et ne traite pas de l'effondrement à proprement parler. C'est sous la plume de François Ruffin que nous lisons :

« Car en face, le pouvoir mène une offensive. Certes, ils se convertissent en série, d'un Premier ministre lobbyiste d'Areva qui fait sa "rentree en vert" à un président qui n'en disait rien dans son programme et qui assure aujourd'hui avec des trémolos : "J'ai changé." Mais en même temps qu'ils s'en saisissent, en même temps, ils vident l'écologie de sa dissidence, la rendent inoffensive, remplissent ce signifiant d'insignifiance. Ils en font un mot creux, une petite chose étriquée, défensive, des mesurette technico-fiscalistes, mais sans toucher à l'ordre, à l'ordre social, à l'ordre économique. Et même, je préviens, **je prédis**, je le devine : **ils en feront une camisole de plus pour l'ordre.** » (Ruffin, 2020 [2019] : 150, je souligne)

Le dire de François Ruffin réalise une prédiction selon ses modalités les plus classiques :

« Un acte de langage *a* ayant un contenu *p* est une prédiction si et seulement si :
(D0) *a* est une assertion ;

⁴⁵⁰ Cette sous-partie reprend en certains points le contenu d'un article déjà publié : GOTTE Joseph (2024), « Prédire pour éviter la catastrophe écologique : entre caution scientifique et *ethos* prophétique », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours*, p. 37-54.

⁴⁵¹ En anglais : « *assertion about the future* ».

⁴⁵² Reposant sur un « degré d'implication fort marqué par des indices d'ancrage déictique : le pronom *je* et le présent de l'indicatif » (Garric et Calas, 2007 : 86).

(D1) la validité de *p* n'est pas établie par les preuves dont disposent collectivement les participants à la conversation ;

(D2) la question de la validité de *p* sera tranchée par des preuves à venir⁴⁵³. » (Cariani, 2020 : 347, je traduis)

Dans l'énoncé du député amiénois, nous sommes bien en présence d'une assertion : celle-ci affirme que le gouvernement français formé par Emmanuel Macron usera de l'argument écologique à des fins autoritaires (D0). Au moment où l'acte est formulé (l'année 2019), nous ne disposons pas de preuves suffisantes pour garantir la pleine véracité de cette assertion (D1). Celle-ci ne sera rendue évidente qu'ultérieurement, dans une temporalité qui n'est pas ici précisée (D2).

De nombreux auteurs ont contesté « l'idée d'une quelconque "pureté" des actes de langage » (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 96). Au risque de passer à côté de la place accordée à la prédiction dans ce corpus, il apparaît donc nécessaire de s'intéresser à des formes plus indirectes et implicites que l'énoncé « je prédis », moyennant l'emploi d'autres pronoms personnels et d'autres temps. C'est par exemple le cas d'un extrait du corpus, issu d'un ouvrage destiné à alerter les élus territoriaux quant au risque d'effondrement :

« Mais si nous pensons qu'un effondrement des systèmes économiques en place est une forte probabilité, si nous pensons "qu'après", la vie ne sera plus pareille, nous excluons l'hypothèse d'un état de chaos permanent. [...] Un féodalisme avec des "seigneurs" se substituera-t-il aux structures aujourd'hui existantes ? **Bien prétentieux celui qui l'affirmerait. Ce que nous pouvons prédire avec une quasi certitude, c'est que la politique, comme la nature, a horreur du vide** : une organisation se mettra en place, une structure étatique s'imposera » (Boisson et Holbecq, 2019 : 62, je souligne)

Comme le relèvent les linguistes Catherine Fuchs et Claude Guimiera, l'enchaînement de « pouvoir » et d'un verbe à l'infinitif est susceptible de « renvoyer à toutes sortes de procès pour lesquels les chances d'être l'emportent sur les chances de ne pas être, mais sans aller jusqu'à exclure celles-ci » (Fuchs et Guimier, 1989 : 7). Le recours au verbe modal « pouvoir » ou à l'expression adverbiale de modalisation « quasi » rend compte du « fait que la certitude avec laquelle est avancé un point de vue sur le mode prédictif n'est pas toujours complète » (Gâță 2005 : 11). Ici, la prédiction se fait avec une certaine modestie : outre le flou qui entoure le « nous » – s'agit-il des deux auteurs ? d'une inclusion du lecteur-destinataire ? –, les

⁴⁵³ En anglais : « A speech act *a* with content *p* is a prediction if and only if (D0) *a* is an assertive. (D1) the truth value of *p* is not settled by the evidence that is collectively available to the participants to the conversation. (D2) the question whether *p* will be settled by forthcoming evidence. »

locuteurs tentent d'éviter de paraître trop « prétentieux » en laissant une place à l'incertitude, aussi fine soit-elle.

Impossibilité ou refus de prédire

Cette image de modestie peut être interprétée dans le corpus comme une réticence et une prudence à annoncer des événements à venir. Pour un certain nombre d'acteurs, prédire l'avenir relèverait de l'impossible :

« Pour moi, c'est une hypothèse de travail, l'effondrement. C'est-à-dire, **on ne peut pas savoir de quoi le futur sera fait.** » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)

« Aujourd'hui, ce n'est plus notre civilisation qui est en danger, c'est l'avenir de toute l'humanité, *sa capacité de vivre une vie digne de ce nom.* La situation pourrait se détériorer rapidement. **Personne ne connaît l'avenir, personne ne peut prédire** dans quel état sera notre planète dans trente ans, dans cinquante ans. » (Reeves et al., 2019 : 169, je souligne)

Souligner l'imprévisibilité de l'avenir, dans ces extraits, fait office de postface à l'enjeu de l'effondrement, comme pour contrer d'avance des objections qui pourraient être formulées à l'encontre de ces locuteurs. Dans le début de la seconde citation, l'astrophysicien Hubert Reeves en vient, malgré tout, à réaliser une forme de prévision, à très gros traits. D'autres locuteurs, sans totalement évacuer la prédiction, soulignent les limites d'une telle démarche :

« On n'arrive déjà pas à prévoir la croissance pour l'année à venir, quand on regarde les prévisions du FMI ou de l'Insee. Les modèles macroéconomiques se cassent la gueule assez systématiquement. **La probabilité d'intégrer suffisamment de paramètres pour avoir un modèle prédictif dans le futur est proche de 0.** Et donc du coup, on peut pas utiliser la "collapso" comme un discours, comme une prévision certaine. » (Entretien avec Loïc Steffan, 2021, je souligne)

« **La probabilité d'un effondrement systémique à l'échelle mondiale reste [...] difficile à mesurer.** Mais le taux de certitude augmente au fur et à mesure des publications scientifiques, des défections politiques et des dixièmes de degrés. » (Morel Darleux, 2019 : 93, je souligne)

« même un déterminisme fort ne rend pas l'avenir prédictible. C'est-à-dire que le réel est intrinsèquement, même s'il est profondément déterminé, même si le principe de moindre action dirige tout et que les termes de la thermodynamique sont inviolables, **il y a une part d'imprédictibilité totale.** » (Entretien avec Vincent Mignerot, 2023, je souligne)

Au-delà de réserves méthodologiques, la réticence à prédire semble bien s'ancrer dans une préoccupation pour la présentation de soi. Les précautions montrées dans le discours pourraient permettre de « ménager la face du locuteur au cas où sa prédiction s'avérerait fausse » (Gâță 2005 : 13) :

« [Réponse d'Arthur Keller à la question "Pouvez-vous nous dire à quoi pourra ressembler le moment de l'effondrement ? Comment et quand cela pourrait-il débuter ?", posée dans un recueil d'entretiens] Vous m'embarrassez d'entrée de jeu ! Non parce que la question est vaste, mais parce que **je ne donne pas dans la "prédiction"**. Je répondrai de façon intentionnellement imprécise. Il ne s'agit pas d'un événement qui se passera un mardi à 16h42, mais d'un processus composite inhomogène » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 45, je souligne)

« [Sky, animateur] Vous prévoyez une zone tampon entre le changement et... ? [Isabelle Attard] **Je prévois rien. Je prévois rien. Je suis pas Madame Irma, je regarde pas dans une boule de cristal.** Je dis juste qu'il faut tout regarder ; il faut envisager des solutions, des façons de vivre différentes. » (Attard in Thinkerview, 2018, je souligne)

« Pour moi, on est dans une dynamique d'effondrement [...] Mais **je n'ai pas la prétention de dire ce que sera le futur.** On peut simplement tabler sur un certain nombre d'éléments physiques et biologiques du futur. On ne peut pas savoir à l'avance comment les sociétés réagissent. On peut penser quelle tendance est plus probable que telle autre. » (Entretien avec Dominique Bourg, 2023, je souligne)

« Alors que nous nous sommes jusqu'à présent concentrés sur la question d'une vision globale ou plurielle de l'effondrement, il convient maintenant de tracer à grands traits une esquisse de l'avenir et l'exercice est délicat, car **il ne faudrait pas tomber dans la prédiction ou le prophétisme.** C'est pourquoi **je m'y adonne avec prudence et retenue.** » (Salerno, 2021 : 138, je souligne)

À nouveau, ces exemples donnent à voir un usage de la négation polémique, pour désamorcer « par avance les excès de langage auxquels pourra se livrer le locuteur » (Oger, 2003 : 3). Par ce « dialogisme fictif », le point de vue qui semble infirmé est celui que les locuteurs, en alertant des risques d'effondrement, apparaîtraient comme des futurologues, des devins ou des prophètes – autant de figures qui ne sont « guère tolérable[s] dans l'univers du savoir » (Oger, 2003 : 3 ; 7). En tentant de désamorcer de telles accusations, les locuteurs actent une dissociation à l'égard de pairs particulièrement assertifs quant aux modalités de l'effondrement à venir. Une fois encore, c'est la figure d'Yves Cochet qui concentre l'essentiel des critiques et qui est érigée dans le discours comme caricature à éviter :

« **Cochet a fait beaucoup d'erreurs sur la communication autour des risques, des erreurs de communication et des erreurs scientifiques.** C'est-à-dire qu'il a donné des dates. Et il a dit : "C'est certain." Et il a dit : "Il y aura 3 milliards de morts en dix années, en dix ans." Bah tout, ça n'a aucun sens. Et ça disqualifie le discours sur... Ça disqualifie l'analyse des risques » (Entretien avec Vincent Mignerot, 2023, je souligne)

« Croire à l'effondrement de notre monde **prophétisé par Yves Cochet** pour la décennie 2020 serait non seulement aussi **hasardeux**, mais sans doute aussi **creux** que croire que ce monde a été créé en six jours par un bon Dieu bienveillant et barbu. » (Citton et Rasmi, 2020a : 199, je souligne)

Si le dernier extrait développe la religiosité supposée d'Yves Cochet, les diverses métaphores religieuses que l'on trouve dans le corpus en matière de présentation de soi et d'autrui, recouvrent le domaine de l'irrationalité, voire de la démence, plutôt que celui de la religion *stricto sensu*. Ce qui est visé, c'est tout ce qui est susceptible de faire du concerné « l'envers d'un intellectuel, un idiot ou un fou » (Oger, 2003 : 6). Or, ce soin des locuteurs à ne jamais se laisser enfermer dans le rôle du « fou »⁴⁵⁴ constitue une première limite au rapprochement avec la figure du pamphlétaire qui s'accommode bien, lui, de sa marginalité :

« Le pamphlétaire est conscient de sa marginalité idéologique ; il tend même, nous l'avons dit, à identifier l'extériorité qui est la sienne avec le pouvoir de dire le vrai. Sa parole est celle du fou, de l'enfant, de l'excentrique ; il assume ce lieu paradoxal, s'identifie au petit enfant qui seul proclame que "le roi est nu", dans un monde où la couardise le dispute à la roublardise. » (Angenot, 1982 : 94)

Si le souci d'énoncer la vérité est partagé par le pamphlétaire et l'effondriste, il est vécu de façon exclusive et fermée pour le premier : « Le pamphlétaire prétend affronter l'imposture, c'est-à-dire le faux qui a pris la place du vrai, en l'excluant, lui et sa vérité, du monde empirique » (Angenot, 1982 : 38). Le lanceur d'alerte effondriste, lui, ne semble pas renoncer au pouvoir de dire le vrai tout en suscitant l'adhésion du plus grand nombre à ses thèses. Afin que ces dernières soient perçues comme recevables, le locuteur s'inscrit – du moins au départ – dans un régime socialement légitimé : celui de la « rationalité instrumentale » (Turbide et Maxwell, 2020 : 10)⁴⁵⁵. La référence à une telle rationalité – pour appuyer la légitimité et la validité d'un raisonnement – s'observe, dans le cas présent, autant chez des personnalités prudentes en matière de prédiction que chez d'autres qui s'y adonnent avec moins de réserves :

« Moi, j'ai vraiment **une formation scientifique**, donc **j'essaie de m'attacher aux faits**. [...] je comprends, d'un point de vue social, que ça ouvre plein d'autres boîtes qui ne sont pas du tout dans **mon domaine de compétence comme scientifique**. » (Entretien avec Valérie Masson-Delmotte, 2022, je souligne)

« Quelles que soient les convictions que je porte, elles sont **ancrées dans la science**. En tout cas, dans **la connaissance scientifique**, à notre époque. Et donc – qui n'est pas infaillible – mais qui est ce qui est **la plus rationnelle possible**, en fonction de notre époque et de notre mode de développement de notre pensée. » (Entretien avec Antoine Back, 2023, je souligne)

« moi **je suis rationaliste**. J'ai peu de sentiments, je suis sous-développé au point de vue sentiments et au point de vue sensations. Je suis un gars très carré. C'est peut-être **mes**

⁴⁵⁴ Si certains locuteurs, comme Yves Cochet, se réapproprient des traits religieux *a priori* stigmatisants, cela n'est jamais le cas pour des éléments plus directement liés à la folie.

⁴⁵⁵ Pour le locuteur ou la locutrice, ce recours à la rationalité instrumentale peut s'expliquer par le fait « qu'il peut être moins coûteux en termes d'investissement discursif [...] de s'aligner sur des valeurs dominantes », lorsqu'il s'agit de défendre ses positions (Turbide et Maxwell, 2020 : 10).

études de mathématiques qui ont fait ça. Moi, les opinions et les pleurnicheries sentimentales, ça m'emmerde. » (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)

« Je suis obligé de tenir compte des **arguments rationnels** parce que **je suis très rationaliste**. Je ne suis pas écolo parce que j'aurais un sentiment romantique de la nature, que c'est beau les papillons et les animaux et les non-humains, tout ça. Non, non. C'est... Je suis plutôt écolo parce que **j'ai lu des rapports** et que je me suis aperçu – même dans mon environnement évidemment breton que ça se dégradait » (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

Ces exemples illustrent bien, à mon sens, l'intrication possible du *logos* et de l'*ethos*, subordonnant le premier au second pour donner à voir l'*ethos* d'un être « raisonnable » (Eggs in Amossy, 1999 : 46). Chez Yves Cochet, cet *ethos* scientifique s'oppose à un *ethos* pathétique, sentimental, romantique, qui caractériserait selon lui une partie de la mouvance écologiste. Sa revendication d'une écologie de la raison peut trancher avec certains commentaires à son propos, qui le décrivent comme déraisonnable dans ses prédictions. Or, ces prédictions ne seraient pas celles d'un homme dominé par ses peurs, mais au contraire celles d'un mathématicien dénué d'émotion, face aux faits. Cette froideur permettrait de voir clair, là où les peurs existentielles du plus grand nombre entraîneraient une attitude de déni collectif. Seulement, cet *ethos* scientifique devient, pour certains, lui aussi passible de suspicion :

« Quelqu'un comme Yves Cochet, par exemple, je ne me sens pas en accord. Il y a quelque chose du point de vue de la posture qui me pose problème. En fait, c'est une espèce de jeu un peu futurologue, d'une certaine façon, tout **en suraffirmant le... comment dire ? L'appui scientifique de son travail** » (Entretien avec Nathanaël Wallenhorst, 2023, je souligne)

Comme le rappellent Francis Chateauraynaud et Didier Torny, nombre de lanceurs d'alerte se pensant « contraints d'argumenter techniquement, provoquent une sorte d'auto-disqualification de leur message : leurs textes ou leurs documents sont en effet lus comme résultant d'une surinterprétation de signes et de relations » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 58).

S'effacer pour laisser la science prédire

À différents égards, le rapport que les intellectuels étudiés entretiennent vis-à-vis de la prédiction apparaît comme nuancé. Ils concilient dans leurs visions de l'avenir des éléments susceptibles d'être anticipés⁴⁵⁶ tout en reconnaissant l'existence de zones d'incertitude. Ces deux éléments semblent répondre à une double nécessité : celle d'alerter, mais aussi celle de produire une alerte jugée acceptable socialement. Il n'est pas rare, ainsi, qu'un même locuteur

⁴⁵⁶ Notamment liés aux « lois » de la thermodynamique et aux phénomènes d'irréversibilité.

se refuse à la prédiction tout en reconnaissant la justesse des projections des débuts de l'écologie :

« Côté climat, non seulement **les anciens modèles se sont révélés être assez justes dans leurs prédictions** (ce qui n'est pas bon signe), mais il y a eu des moments de stupeur dans la communauté scientifique : un nouveau modèle censé intégrer plus de variables [...] a calculé un nouveau scénario extrême pour 2100 à + 7°C » (Servigne et Stevens, 2021 [2015] : 232, je souligne)

« *[Limits to Growth]* c'est quelque chose qui est limite un récit apocalyptique de l'avenir, mais qui s'avère être... Quand tu le découvres 50 ans plus tard, tu te dis : "OK les mecs, **vous aviez une boule de cristal**, quoi." [...] c'est à ce moment-là que tu prends vraiment en considération les travaux des scientifiques. » (Entretien avec Vinz Kanté, 2023, je souligne)

« Quand tu me dis : "Le Club de Rome, on s'en est moqué." [...] Concrètement, pour l'instant, **on n'a jamais mis en défaut le système**. En tout cas **les prédictions des différents scénarios**. » (Aillet in *LIMIT*, 2022, je souligne)

L'ancrage des enquêtés dans la rationalité de la science se construit, pas uniquement dans les présentations qu'ils font d'eux-mêmes, mais également par la mobilisation de travaux scientifiques. Lorsque ces travaux sont cités, les locuteurs et locutrices tendent à s'effacer pour laisser d'autres prédire, dans une certaine apparence de retrait :

« concernant l'avenir, il n'y a pas de faits ni de certitudes, seulement des hypothèses, des scénarios, des modélisations, des risques, des possibilités. Mais **ce que nous disent certaines disciplines scientifiques** est d'une importance capitale : des effondrements systémiques globaux des sociétés et/ou de la biosphère sont désormais des possibilités bien tangibles » (Servigne in Sutter et Steffan, 2020 : 7, je souligne)

« Je n'exagérerais donc pas en disant que la question climatique rend fou. Tout dans ces dépêches du front donne le vertige : l'immense complexité des dispositifs scientifiques capables d'établir des mesures fiables sur de pareilles distances de temps, sans parler de **l'étonnant feuilleté de disciplines – paléontologie, archéologie, géochimie – capables de converger sur des modèles permettant de prédire** à quel moment précis nous franchissons des seuils. » (Latour, 2015 : 61, je souligne)

Si les discours de l'effondrement sont bien traversés par diverses prédictions, ces dernières sont souvent faites sans en avoir l'air : « l'énonciateur se fait témoin, récepteur et relais d'un discours qui parle à travers lui » (Angenot, 1982 : 54). En cela, ces discours se rapprochent de la parole experte qui « se caractérise [...] par sa forte dimension polyphonique », introduisant une « voix validante » qui n'est pas celle du locuteur (Garric et Légise, 2012 : 12). Cet effet s'observe également par une stratégie, pas nécessairement consciente, d'effacement énonciatif « permettant au locuteur de donner l'impression qu'il se retire de l'énonciation » (Vion 2001 : 334) au profit d'entités énonciatives vagues et impersonnelles. Il s'agit essentiellement de

collectifs scientifiques⁴⁵⁷ – parfois mis en avant, parfois dissimulés –, comme l'équipe formée autour du couple Meadows au Massachusetts Institute of technology (MIT) ou encore les membres du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). Le dénominateur commun de ces entités est notamment leur recours à des analyses outillées permettant de dessiner des trajectoires possibles pour l'avenir. Ainsi, au-delà de ces collectifs, la prise en charge énonciative de la prédiction est le plus souvent créditée à des « modèles », « scénarios », « prédictions », désintermédiant le rôle joué par les concepteurs :

« Un second indicateur participe à positionner le curseur sur la trajectoire environnementale de la planète [...] **Les prédictions convergent pour suggérer** qu'un point de basculement, à partir duquel on ne pourra plus revenir en arrière, pourrait être atteint entre 2025 et 2045. » (David, 2021 : 175, je souligne)

« Aujourd'hui, **nos scénarios peuvent établir** que l'on atteindra un pic de croissance et une inflexion entre 2010 et 2050, selon les hypothèses que l'on peut faire sur les choix technologiques, sur la consommation, etc. » (Meadows in Sinäï, 2021 : 175, je souligne)

« **L'informatique nous prédit**, si rien ne change, LA MORT PAR LA FAMINE DE 500 MILLIONS D'ENFANTS DE 0 A 13 ANS [...], et que cette menace écologique et démographique est l'aboutissement DIRECT de ce qui, dans l'antiquité, fonda le patriarcat » (Appel des femmes à la grève de la procréation, document distribué lors d'une observation au « Café Gesticulé "En avoir ou pas ?" », 10 mars 2022, je souligne)

Les modélisations informatiques citées peuvent être envisagées comme « des représentations simplifiées d'une réalité jugée temporairement hors d'atteinte » (Coanus et al., 1999 : 16). Plusieurs chercheurs estiment qu'elles tendent « à devenir les objets mêmes de l'activité scientifique » (Coanus et al., 1999 : 16). Le chapitre n°2 a été l'occasion de présenter certains procédés scripto-visuels issus d'études scientifiques et repris dans le corpus, dont une bonne partie concernait des projections futures à partir d'indicateurs tels que l'évolution de la population mondiale. La préoccupation croissante pour le changement climatique d'origine anthropique a considérablement contribué au recours à des modèles prédictifs sémiotisés sous forme de schémas, graphiques, cartes. Parmi eux comptent les « scénarios RCP⁴⁵⁸ » proposés par le GIEC. Ces scénarios de référence portent sur l'évolution du forçage radiatif⁴⁵⁹, entre 2006 et 2300. Le plus pessimiste d'entre eux – le scénario « RCP 8.5 » – a, par exemple, été présenté

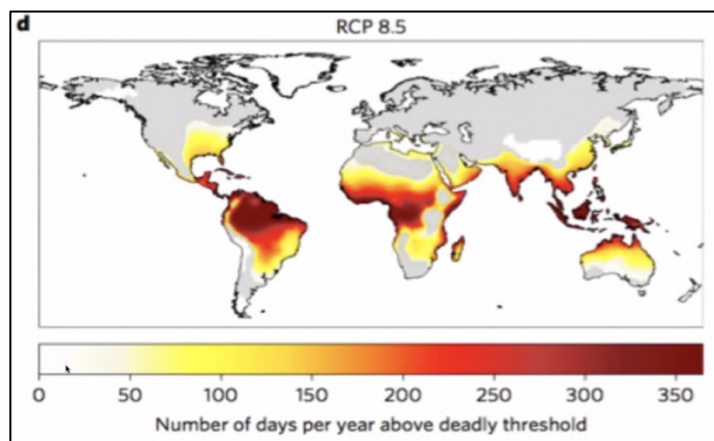
⁴⁵⁷ Jean-Pierre Dupuy souligne que « la science prédit, c'est une de ses fonctions essentielles » (Dupuy, 2004 : 165).

⁴⁵⁸ Pour « *Representative Concentration Pathway* » (en français : « Trajectoires représentatives de concentration »).

⁴⁵⁹ C'est-à-dire l'« écart entre le rayonnement solaire reçu par une planète et le rayonnement infrarouge qu'elle émet sous l'effet de facteurs d'évolution du climat, tels que la variation de la concentration en gaz à effet de serre ». Voir : JOURNAL OFFICIEL (24 septembre 2019) < <https://www.culture.fr/franceterme/terme/ENVI185> > [en ligne], page consultée le 17/03/2025.

lors d'une observation menée lors du cours « Composer un monde en commun » donné par l'économiste jésuite Gaël Giraud, sur Zoom, en mai 2022.

Figure n°32 : capture d'écran de la présentation du scénario RCP 8.5 lors d'un cours en ligne donné par Gaël Giraud via le Centre Sèvres (05/05/2022)



Dans l'optique de ce scénario – parfois décrit comme « *business as usual* », c'est-à-dire sans modification positive de la trajectoire actuelle –, nous sommes invités à constater visuellement qu'une large partie des surfaces terrestres pourrait devenir, à terme, inhabitable, en raison d'une conjonction entre intense chaleur et humidité. Les zones du globe les plus concernées sont signalées par l'usage de la couleur rouge foncé. Un tel recours au planisphère participe à « la mise en visibilité du risque » (Garcin-Marrou et Goepfert, 2017 : 100).

Prédiction ou prévision ?

La plupart des énoncés prédictifs mis en évidence dans ce chapitre sont à comprendre, non comme l'expression « d'une foi complète en la véracité d'une certaine affirmation sur l'avenir⁴⁶⁰ », mais au sens hypothétique de « jugement sur la probabilité qu'une certaine conjecture sur l'avenir soit vraie⁴⁶¹ » (Levi, 2007 je traduis). En cela, ils pourraient s'apparenter davantage à des prévisions, comme le sous-entend l'actuelle présidente du Club de Rome, Sandrine Dixon-Declève :

*« Pour moi, ce qui est désastreux, c'est de voir cette juxtaposition entre les diagrammes et les scénarios – **qui ne sont pas nécessairement des prédictions, mais qui sont des fenêtres sur ce qui pourrait se passer.** »* (Dixon-Declève in *LIMIT*, 2023, je souligne)

⁴⁶⁰ En anglais : « *full belief in the truth of some claim about the future* ».

⁴⁶¹ En anglais : « *a judgment as to how probable some conjecture about the future is to be true* ».

La différence conceptuelle entre « prédiction » et « prévision » peut être éclairante pour la présente investigation. Ces deux notions, bien qu'apparemment proches, divergeraient dans la fonction et le degré de certitude du fait anticipé :

« nous proposons de définir la notion de prédiction comme l'ensemble des modes d'appréhension du futur qui sont déterministes : qu'elle soit d'ordre plus ou moins eschatologique, la prédiction exprime un futur déterminant qui dépasse le champ d'action des individus et des collectifs qu'ils composent. À l'inverse, nous considérons que la prévision, qu'elle soit économique ou non, recouvre une distanciation vis-à-vis des religions et des philosophies qui prônent l'existence d'un futur déterminant : la prévision exprime plutôt la volonté dont font preuve les humains pour prendre en main un futur appréhendé comme incertain. Et c'est précisément en ce sens que *l'avenir que fait exister la prévision est moins déterminant qu'organisant*. À la différence de la prédiction, qui constitue un mode d'appréhension du futur échappant aux hommes, la prévision est le résultat, fragile et contingent, d'une configuration sociale spécifique. » (Vayre, 2018 : 107, je souligne)

Sur cette base, on peut spécifier l'emploi de « prévision » au singulier dans le corpus, généralement précédé de la préposition « en ». Un tel emploi illustre bien le caractère organisant plus que déterministe de la prévision, mis en évidence par le sociologue Jean-Sébastien Vayre :

« Il est impératif de redimensionner les échelles, de mettre fin à la démesure par de nouvelles formes politiques territoriales ancrées dans le soin des paysages et œuvrant au retour de la diversité du vivant, **en prévision des bouleversements climatiques à venir**. » (Sinai, 2021 : 11-12, je souligne)

« Par communauté (**en prévision de bouleversements extrêmes**), nous entendons un groupe de personnes qui a choisi de vivre ensemble, de coopérer, avec un objectif commun, en inventant un sens commun. Il s'agit d'un groupe de personnes (entre 30 et 150) qui tissent des liens très puissants, des attachements : à un territoire, entre humains, avec les autres qu'humains, avec les humains extérieurs à la communauté... et avec le sacré. » (Servigne et al., 2018 : 256, je souligne)

« Installé avec ma famille et quelques autres personnes dans une sorte de hameau résilient depuis quinze ans, **en prévision de l'effondrement mondial**, j'ai peut-être été moins que d'autres surpris par la désorganisation du monde [durant la pandémie]. » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 107, je souligne)

La prévision ainsi mobilisée dans le discours justifierait des pratiques de préparation au risque d'effondrement, telles que j'ai pu les décrire dans le chapitre précédent. Au pluriel en revanche, « prévisions » connaît dans le corpus un emploi assez proche de celui de « prédictions » :

« le réchauffement va plus vite que **l'ensemble des prévisions les plus alarmistes** évoquées le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) ou d'autres organismes officiels. [...] De là à en tirer des conclusions apocalyptiques, il n'y a qu'un pas,

que la plupart des scientifiques ne franchissent pas pour de très bonnes raisons d'imprédictibilité du futur, de complexité des phénomènes en présence, d'éthique et de responsabilité. » (Dion, 2021 [2018] : 23-25, je souligne)

« Les alertes sont lancées depuis longtemps, **toutes les prévisions sont au rouge**, et malgré tout les ventes de SUV ont continué de battre de nouveaux records tous les trimestres, les prévisions de trafic aérien de croître » (Morel Darleux in Vion-Dury et Noyon, 2020 : 222-223, je souligne)

« Pour le climat, il existe **des simulateurs qui vous donneront des prévisions** de températures, pluviométrie et autres paramètres météorologiques prévus pour différentes échéances. Si vous les utilisez, choisissez les scénarios d'émissions médians du GIEC, puisque nous considérons que les pires scénarios (émissions maximales) sont irréalistes, nos sociétés s'effondreront bien avant d'avoir cramé tout le pétrole nécessaire à ces émissions. » (Garcia et Pleysier, 2020 : 280, je souligne)

Cette quasi-synonymie entre « prévisions » et « prédiction » s'explique, en partie, par le caractère fortement modalisé des prédictions citées plus tôt. Les locutrices et locuteurs exprimaient alors leurs incertitudes à l'égard de la chose prédite, au moyen de verbes tels que « sembler » ou « pouvoir ». Ce rapprochement tient également au fait que, dans ces exemples aussi, les prévisions semblent parler d'elles-mêmes.

La quasi-absence dans le corpus de la forme « je prédis », ainsi que l'absence totale de « je prévois », peuvent être envisagées comme la « présence en creux » d'un *ethos* scientifique (Amossy, 2010 : 187), s'opposant en cela à la parole du pamphlétaire ou à celle du polémiste dans laquelle « la présence des locuteurs sera intensément signalée » (Angenot, 1982 : 71). Cet *ethos* scientifique est marqué par un effacement des subjectivités qui viserait à rendre le discours du locuteur « aussi impersonnel que possible », de façon à projeter l'image fiable « d'un être soucieux d'objectivité » (Amossy 2010 : 187). Ce travail de présentation de soi peut s'intégrer à un phénomène plus large de « neutralisation discursive », tel qu'analysé par Claire Oger :

« à travers les phénomènes d'effacement énonciatif, tout se passe comme si les “faits” parlaient d'eux-mêmes, qu'ils se présentaient à nous dans leur évidence et leur vérité ; les discours n'apparaissent pas dans leur dimension d'énonciation, gommée de diverses manières. En refluant au point de ne plus être perceptibles, les marques de la subjectivité ou de l'inscription énonciative laissent s'exprimer un point de vue qui semble n'avoir pas d'origine et qui, par là, ne donne guère prise à la discussion, encore moins à la contestation » (Oger, 2021 : 112)

Comme nous l'avons vu, cette énonciation *a priori* désincarnée accorde un primat de crédit à la communauté scientifique, mais plus encore aux modèles informatisés qu'elle est susceptible de produire, conduisant assez souvent au gommage des personnes qui en sont les

conceptrices⁴⁶². Cette technicisation de la parole et ces phénomènes de neutralisation peuvent être envisagés comme les marques d'un discours expert, ce à quoi la prochaine partie de ce chapitre sera consacrée.

2) Des experts au service des décideurs ?

Si la figure de l'expert ne retient pas – au départ – mon intérêt, force est de constater qu'autant la figure de l'intellectuel, du militant écologiste, que celle du lanceur d'alerte se voient conduites à une montée en expertise. Dans un article qui s'intéresse à la sociologie des intellectuels, Gisèle Sapiro souligne la généralisation, sous la cinquième République française, du modèle de l'expertise. Elle y définit l'intellectuel expert comme :

« celui qui informe les décisions des pouvoirs publics et fournit les fondements “scientifiques” des politiques publiques. Le diagnostic qu'il produit doit rester “neutre”. La neutralité est arborée comme un signe de scientificité, au rebours de l'idéologie, suspecte d'assujettir la connaissance à des fins politiques. » (Sapiro, 2009 : 27)

Cet espace de rencontre entre le savoir et le pouvoir est également identifié par la politiste Sylvie Ollitrault qui note que « l'expertise elle-même – modalité plus contemporaine pour défendre l'environnement – devient registre de contestation à part entière » (Ollitrault, 2008 : 122). Cette modalité serait à même de conduire les militants écologistes à adopter une démarche scientifique qui « permettrait d'éviter l'exclusion au nom d'une forme d'irréalisme » (Ollitrault, 2008 : 109) et de se voir attribuer le « rôle d'éclaireur de la prise de décision » (Ollitrault, 2008 : 110). De leur côté, Francis Chateauraynaud et Didier Torny constataient la porosité entre le lanceur d'alerte et l'expert, porosité qui s'observe notamment par :

« [les] passages d'un statut à l'autre, [le] processus de marginalisation d'experts dont les avertissements ne sont pas suivis, [et] la reconnaissance de lanceurs d'alerte dont le signal d'alarme a été validé socialement souvent après le déclenchement de la crise ou la catastrophe » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 15)

Ces hybridations me conduisent à m'intéresser à l'expert, pas tant comme catégorie stable permettant de définir un acteur, mais avant tout comme porteur d'un discours expert. Nous l'avons observé plus haut : le dire expert se caractérise par la mobilisation de cautions, un

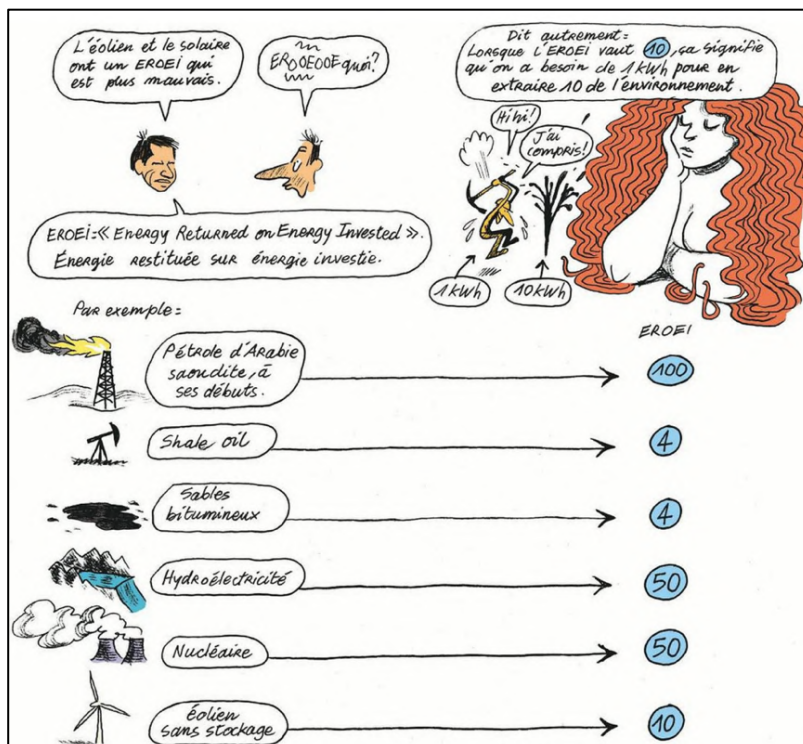
⁴⁶² Cette autonomie de la parole informatique est sujette à débats, comme le remarque le docteur en SIC, Guillaume Sire, au sujet des moteurs de recherche : « [La fonction du moteur de recherche] est de hisser à l'avant-scène certains documents tandis que d'autres resteront à l'arrière ou dans les coulisses, accessibles, certes, mais invisibles. Que le moteur remplisse cette fonction automatiquement ne suffit pas à décréter que la machine est “neutre” ou que les résultats sont “naturels” comme on l'entend souvent. Le moteur a été conçu par des ingénieurs, et ces ingénieurs ont fait des choix [...] Le dispositif n'est pas seulement technique, mais aussi, et autant, social ; il est sociotechnique » (Sire, 2016 : 4).

« parler neutre » (Kalaora cité par Oger, 2021 : 268). Dans cette sous-partie, il s'agit de préciser les traits d'un tel discours et les caractéristiques de ceux et celles qui le portent.

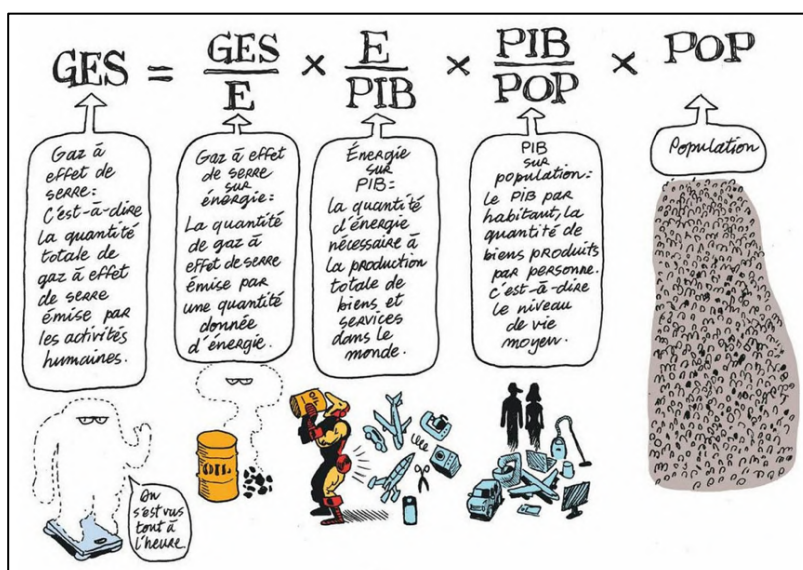
Le cas de Jean-Marc Jancovici, expert consacré

L'un de mes étonnements, à la suite de la réalisation d'une cartographie des acteurs visant la meilleure compréhension de mon terrain, a été de constater l'existence d'un groupe évoluant en lien étroit avec des scientifiques et des personnalités politiques, mais sans se confondre avec eux. Jean-Marc Jancovici en est l'exemple le plus notable. Polytechnicien devenu consultant indépendant chez France Télécom, l'ingénieur s'intéresse dans les années 1990 aux gaz à effet de serre et met au point au début des années 2000 la méthode du bilan carbone pour le compte de l'agence française de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe). En 2007, il cofonde avec Alain Grandjean – autre personnalité étudiée – Carbone 4, un « cabinet de conseil indépendant spécialiste des enjeux énergie et climat, qui met son expertise au service d'acteurs économiques publics ou privés⁴⁶³ ». Entrepreneur aux multiples casquettes, il est également l'auteur de quelques ouvrages dont la bande dessinée *Le monde sans fin, miracle énergétique et dérive climatique* qu'il publie en 2021 en collaboration avec l'illustrateur Christophe Blain. À partir d'une perspective catastrophiste assez assumée – la quatrième de couverture fait état de la « fin du monde » –, l'ouvrage se concentre essentiellement aux questions énergétiques, mettant en évidence l'insoutenabilité d'un modèle de développement et ce que seraient les lacunes des promesses de transition vers le renouvelable. De telles réflexions sont appuyées par le recours à une terminologie technique et diverses formes de quantification (données chiffrées, statistiques, formules mathématiques...) :

⁴⁶³ Description mise en évidence sur la page LinkedIn du cabinet : < <https://www.linkedin.com/company/carbone-4> > [en ligne], page consultée le 05/04/2024.



(Jancovici et Blain, 2021 : 161)



(Jancovici et Blain, 2021 : 122)

Jean-Marc Jancovici est généralement apprécié pour ses qualités de médiateur scientifique : chacune de ses prises de parole est ponctuée de procédés analogiques, comme la personnification récurrente qu'il opère entre l'énergie – en tant que phénomène physique – et le personnage fictif d'*Iron Man*. Son usage récurrent de gloses – dans ces exemples « dit autrement » et « c'est-à-dire » – retient l'attention du bédéiste Christophe Blain qui, en début d'ouvrage, présente l'ingénieur au gré de commentaires métadiscursifs :



(Jancovici et Blain, 2021 : 6)

Les gloses de Jean-Marc Jancovici – qui visent, par exemple, à expliquer l’usage qu’il fait d’un terme ou d’une expression *a priori* techniques – ne relèvent pas simplement de l’univers de la vulgarisation, mais également de celui de l’expertise. Les chercheuses Roser Cussó et Corinne Gobin soulignent, en effet, que le discours expert⁴⁶⁴ repose sur une « circulation lexicale intense de lexèmes ou de mots à consonance “technique” » (Cussó et Gobin, 2008 : 5), autant d’unités lexicales que Jean-Marc Jancovici entend ici clarifier pour un lectorat en grande partie profane aux sciences de l’ingénieur. L’inscription du discours de Jean-Marc Jancovici au sein du dire expert se vérifie aussi par le recours – déjà exemplifié – « à de nombreux indicateurs statistiques comme éléments de preuve » (Cussó et Gobin, 2008 : 6). D’autres caractéristiques du discours expert sont données par Roser Cussó et Corinne Gobin :

« La force de ce discours expert est [...] qu’il se donne l’apparence d’une simple correspondance au juste état des choses. [...] Le discours expert tire, en effet, sa légitimité de sa grande capacité à pouvoir paraphraser le réel : non pas apte à lire dans les méandres de l’économie les auspices d’un monde incertain, mais capable plutôt de décrypter, de comprendre et donc d’accompagner les mouvements présents et naturels des mutations sociétales. » (Cussó et Gobin, 2008 : 6-7)

Cet « état des choses » présenté comme un donné peut trouver une certaine correspondance avec la parole de Jean-Marc Jancovici. Suivant un mouvement plus large de naturalisation⁴⁶⁵, le polytechnicien souligne l’existence de « lois » de la physique régissant le monde et échappant en partie à l’agentivité humaine :

⁴⁶⁴ Envisagé chez ces autrices à partir du discours produit par des organisations internationales.

⁴⁶⁵ Déjà identifié au chapitre précédent.



(Jancovici et Blain, 2021 : 18)

Dans cet extrait, l'énergie est dotée d'un pouvoir explicatif du réel. L'usage à deux reprises du verbe « compter » (« compter l'énergie », « compter la transformation du monde ») témoigne d'une vision quelque peu « biologisante » et transparente du monde. Ce monde semble réduit à des flux, et ses transformations pourraient être saisies comme l'on identifie un phénomène physique. En minimisant les paramètres sociaux du monde physique qu'il décrit⁴⁶⁶, Jean-Marc Jancovici semble opérer une « mise en transparence du social », procédé courant dans le discours politique : « Le procédé [...] consiste à déproblématiser un objet, à le faire aller de soi, à le situer au rang des choses premières dont la genèse sociale n'a plus à être interrogée » (Le Bart, 1998 : 75). Je reviendrai au chapitre n°8 sur cette façon de substituer « à l'abstraction la présence prégnante de la réalité » (Angenot, 1982 : 313).

Une telle démarche peut répondre aux exigences qui pèsent sur la figure de l'expert. En écartant non seulement « toute velléité polémiste » (Cussó et Gobin, 2008 : 6) mais aussi le trop complexe, le travail de l'expert consisterait à réduire « les incertitudes de la recherche en cours pour fabriquer d'artificielles certitudes pour l'action » (Eymeri-Douzans in Michel et Robert, 2010 : 296) :

« les mutations de la parole d'expert, originellement confinée dans la véridiction [...] et progressivement sommée de produire la norme [...] l'expert n'est pas seulement sommé de “dire le vrai”, mais aussi le “faisable”, voire le souhaitable, ou même le “plausible”, il se trouve investi d'un rôle qui ne peut se résumer à celui d'un auxiliaire d'une part, d'un technicien d'autre part. » (Oger, 2021 : 255-256)

⁴⁶⁶ Il affirme dans cette vignette : « tu pourras faire voter tout ce que tu veux, tu ne parviendras jamais à la changer [la première loi de l'énergie] ».

Producteur d'une parole assurée, prescriptive et supposément apolitique, l'expert est susceptible de collaborer avec les détenteurs du pouvoir, qu'il s'agisse d'une fonction dans l'administration publique, de rapports à réaliser sur commande, d'auditions visant à éclairer les enjeux sur un thème donné. En ce qui concerne Jean-Marc Jancovici – outre diverses invitations à des auditions menées par des sénateurs et députés, des événements organisés par des ministères et des partis –, son expertise lui vaut d'être nommé par le gouvernement français au Haut Conseil pour le Climat en 2018, un « organisme indépendant chargé d'évaluer l'action publique en matière de climat, et sa cohérence avec les engagements européens et internationaux de la France, en particulier l'Accord de Paris⁴⁶⁷ ».

Vivre de son alerte

Jean-Marc Jancovici évolue entre le monde politique et le monde scientifique – plus précisément celui de la médiation scientifique. Cette position consolide l'hypothèse d'une posture d'expert :

« L'énonciation du discours d'expertise semble très souvent décrite, d'un point de vue sociologique, à la croisée de tensions [...] l'expert apparaît comme un énonciateur placé en situation de médiation entre plusieurs univers, et le caractère hybride de son discours en porte la trace directe » (Oger, 2021 : 265 ; 348)

Dans le cas de Jean-Marc Jancovici, un tel croisement convoque également l'univers de l'entrepreneuriat. Cette personnalité distingue sur son site internet son « activité destinée à remplir [son] frigidaire » – celle de consultant avec le cabinet qu'il a cofondé –, des « activités qui remplissent parfois un peu [son] frigidaire, mais pas toujours » – comme celles d'enseignant et d'auteur – et, enfin, des « activités qui videraient plutôt mon frigidaire, mais ça [lui] plaît » – liées notamment à ses prises de parole publiques⁴⁶⁸. Pour cet expert qui ne s'est pas professionnalisé dans la sphère scientifique ou politique, la mise au point d'un modèle économique basé sur des prestations de *consulting* est présentée comme un moyen d'assurer ses conditions matérielles d'existence. Mais cette tripartition semble plus lucrative qu'il ne le laisse penser. D'une part, le cabinet dont il est associé a multiplié entre 2018 et 2023 par quatre son chiffre d'affaires, dépassant désormais les 15 millions d'euros⁴⁶⁹. Il ne paraît pas infondé de penser que cette forte tendance à la hausse peut s'expliquer par la médiatisation croissante

⁴⁶⁷ HAUT CONSEIL POUR LE CLIMAT, « À propos », < <https://www.hautconseilclimat.fr/a-propos/> > [en ligne], page consultée le 15/10/2024.

⁴⁶⁸ JANCOVICI Jean-Marc, « Qui suis-je ? », < <https://jancovici.com/qui-suis-je/> > [en ligne], page consultée le 07/10/2024.

⁴⁶⁹ En 2023, Carbone 4 présente un chiffre d'affaires de 15,89 millions d'euros contre 3,77 millions en 2018.

de Jean-Marc Jancovici sur cette même période, au gré d'activités non rémunérées – comme des chroniques de presse – mais potentiellement porteuses d'affaires. D'autre part, sa bande dessinée comptabilise plus d'un demi-million d'exemplaires vendus l'année qui suit sa sortie et constitue le livre le plus acheté de l'année 2022 en France, selon le baromètre de *Livres Hebdo* et GfK⁴⁷⁰. L'ingénieur représente bien l'expert tel que décrit par Jean-Baptiste Comby : un « passeur de la sphère scientifique à la sphère administrative, associative, marchande ou médiatique », habile dans l'art d'utiliser « le savoir [...] pour l'exporter et le recoder en fonction des attentes anticipées des champs dans lesquels il s'investit » (Comby, 2015 : 77).

Qu'en est-il du reste des locuteurs ? Sur les 194 personnes retenues, un quart sont des salariées du monde de l'enseignement et de la recherche, constituant le groupe professionnel le plus représenté. Les professionnels de la politique – élus, conseillers politiques, administrateurs auprès des politiques – en poste ne représentent que 7% des enquêtés. 11% des personnalités étudiées sont actuellement retraitées et évoluaient bien souvent dans l'un de ces deux domaines d'activités, dans le passé. Ils bénéficient désormais de ressources temporelles et financières leur permettant de s'engager dans des activités bénévoles ou faiblement rémunératrices. Près de 9% des locuteurs travaillent au sein d'associations, ONG et *think tanks*⁴⁷¹ et autant d'autres sont des illustrateurs, réalisateurs ou écrivains⁴⁷². Dans une proportion égale, 9% des enquêtés évoluent dans le monde de l'information : le journalisme en particulier, et de façon plus marginale dans l'édition et la création de contenus en ligne. 5% sont des professionnels de la santé et du soin, avec une prédominance de psychologues et psychanalystes qui abordent l'effondrement par le prisme des émotions, notamment négatives, qu'il peut susciter.

⁴⁷⁰ Voir : GfK (2022), « Meilleures ventes de livres : 2022 imprime sa marque », < <https://www.gfk.com/fr/insights/meilleures-ventes-de-livre-2022-imprime-sa-marque> > [en ligne], page consultée 07/10/2024.

⁴⁷¹ Je reviens sur ces dernières structures plus bas.

⁴⁷² Que je distingue des essayistes *stricto sensu* qui n'écrivent pas dans une démarche de création littéraire.

Tableau n°7 – activité professionnelle principale des personnalités étudiées

<i>Activité professionnelle</i>	<i>Nombre d'enquêtés</i>	<i>Pourcentage</i>
Enseignement et recherche	50	26%
Indépendants divers	31	16%
Retraités	21	11%
Arts et littérature (écrivains, illustrateurs, réalisateurs)	18	9%
Secteur associatif (dont <i>think tanks</i> et militants professionnels)	18	9%
Métiers de l'information (journalisme, édition, création de contenus)	17	9%
Professionnels de la politique (élus, conseillers politiques, administrateurs auprès des politiques)	13	7%
Santé	10	5%
Étudiant	2	1%
Divers	7	3,5%
Non renseignée	7	3,5%
Total	194	100%

Près de 16% des locuteurs – le deuxième plus grand ensemble en nombre – sont des professionnels plus difficilement catégorisables : ces derniers cumulent des activités, bien souvent en qualité d'indépendants. Ni pleinement intégrés au monde universitaire ni à celui des institutions politiques, ces personnalités moins stabilisées économiquement peuvent être appréhendées comme des professionnels de l'alerte tentant de vivre *pour* et *de* leur alerte⁴⁷³. Leurs sources de revenus prennent différentes formes : très souvent, elles reposent sur des droits d'auteur touchés pour des ouvrages publiés, des vacations d'enseignement et de recherche et la présentation rémunérée de conférences. Dans une posture plus marquée du côté de l'expertise, il peut s'agir de prestations de conseil⁴⁷⁴ ou encore de la mise au point d'une *masterclass* payante en ligne, comme c'est le cas de Pablo Servigne sur le thème de « la puissance de l'entraide⁴⁷⁵ ». Certains profils proposent des ateliers d'éducation populaire, de « travail qui relie », etc. Les montants touchés pour ces prestations, souvent modestes, peuvent expliquer le caractère cumulatif de telles activités.

⁴⁷³ J'emprunte ces caractéristiques à celles que donne Max Weber aux professionnels de la politique : des professionnels vivant *pour* et *de* la politique (Weber, 2003a). Cette professionnalisation de l'alerte peut également se faire au travers d'un emploi au sein de structures comme des associations et *think tanks*, ce qui n'est pas le cas retenu ici même.

⁴⁷⁴ Par exemple, sur la conduite du changement ou le *storytelling* en lien avec les enjeux de soutenabilité écologique.

⁴⁷⁵ Voir SATOR, « La puissance de l'entraide », < <https://www.sator.fr/prevente/la-puissance-de-lentraide> > [en ligne], page consultée le 08/10/2024.

Trois nuances de *think tanks*

En s'intéressant aux mondes intellectuels et experts, Érik Neveu souligne le danger de polariser « sur des individus, voire des génies, dont on risque de mythifier l'influence » (Neveu, 2022 : 57-58). Les sciences sociales gagneraient, selon lui, à s'intéresser également à des « institutions, des fonctions, une logistique du travail intellectuel » (Neveu, 2022 : 58). Cela conduit ce sociologue à mettre en évidence le rôle important que tiennent les *think tanks* à cet égard :

« L'apparition des *think tanks*, ou laboratoires d'idées, et la centralité qu'ils ont acquise est un élément central de recomposition du champ, une ressource stratégique dans l'intervention sur les agendas médiatiques et de *policies*, un support central de mise en circulation de problèmes publics [...] Qu'elles se nomment Institut, Fondation, Laboratoire ou *think tank*, ces structures apparaissent aujourd'hui comme des lieux éminemment efficaces pour peser sur la mise en débat des problèmes publics et les choix de politiques publiques. » (Neveu, 2022 : 49-51)

Le travail de terrain que j'ai mené me conduit à observer que les personnalités étudiées, plutôt que de récuser la pertinence de telles structures, se montrent, elles aussi, assez désireuses de se rassembler en laboratoires d'idée. Trois associations, toutes françaises au départ, réunissent la plupart des acteurs les plus prolifiques sur le sujet de l'effondrement : The Shift Project, l'Institut Momentum et Adrastia.

The Shift Project est un laboratoire d'idées qui se positionne « en faveur d'une économie libérée de la contrainte carbone » et entend « éclairer et influencer le débat sur la transition énergétique⁴⁷⁶ ». Il est fondé en 2010 par des personnalités du monde des affaires – Michel Lepetit, Jean-Guillaume Peladan – ainsi que Jean-Marc Jancovici, qui en est le président jusqu'à aujourd'hui. Outre ce dernier, plusieurs locuteurs retenant mon attention en sont parties prenantes : les économistes Alain Grandjean et Gaël Giraud qui siègent au sein du conseil scientifique de l'organisation ; Matthieu Auzanneau, journaliste spécialiste des questions pétrolières, qui en est le directeur depuis 2016. Vinz Kanté est, lui, membre des Shifters, association de soutien qui rassemble les forces bénévoles⁴⁷⁷. Une participation à l'édition 2022 de « l'UniverShifté », sorte d'université d'été de l'organisation, m'a permis de mieux comprendre les spécificités de ce groupe au sein du paysage effondriste.

⁴⁷⁶ THE SHIFT PROJECT, « Ambition », < <https://theshiftproject.org/ambition/> > [en ligne], page consultée le 30/09/2024.

⁴⁷⁷ À la différence du Shift Project qui assume un certain élitisme et rassemble essentiellement des personnalités dites « expertes ».

Figure n°33 : session plénière de l'« UniverShifté » 2022 à Villeurbanne (25/06/2022) avec la participation de Jean-Marc Jancovici (à l'extrémité droite de la table)



Si The Shift Project apparaît comme l'exemple de *think tank* le plus abouti sur le risque d'effondrement – en termes d'influence, de moyens, de membres –, le terme « effondrement » est peu mis en évidence dans ses supports de communication, à l'exception de l'effondrement de la biodiversité. Une telle observation peut s'expliquer par le public institutionnel que cible l'organisation : des décideurs économiques et politiques qui évoluent dans des espaces particulièrement institutionnalisés, où les opinions marquées tendent à être neutralisées. Néanmoins, de multiples cadres de l'association affirment prendre en considération l'éventualité d'un effondrement très au sérieux :

« Plusieurs actions sont à mener. La première consisterait à installer le ministère de la Transition écologique et solidaire à Bercy. [...] Symboliquement, le lieu de pouvoir aura intégré la question centrale aujourd'hui, **l'écologie, celle qui menace d'effondrement nos sociétés**. » (Grandjean, 2019 : 105, je souligne)

« la source primaire de **la catastrophe**, c'est fondamentalement le refus de regarder avec attention les limites des sources énergétiques qui fondent le mode de développement actuel. [...] Le caractère largement inexorable de tels **déclins socio-économiques**, liés aux conditions de perpétuation d'un régime de puissance, repose bien sur des paramètres physiques, sur le règne de lois naturelles. » (Auzanneau in Servigne et Stevens, 2020 : 38-40, je souligne)

« [Hugo Travers] *Quels sont les risques, selon vous, d'un monde sans énergie nucléaire aujourd'hui, typiquement dans le cadre de la France ?*

[Jean-Marc Jancovici] *Il est celui d'un **effondrement économique et social accéléré**.* » (Jancovici in HugoDécrypte - Grands formats, 2023, je souligne)

Comme le remarque Jean Chamel, « ce sont les acteurs associés à l'Institut Momentum qui sont les plus prolixes sur [la] notion d'effondrement » (Chamel, 2018 : 423) et qui la portent dans le débat public. Si l'Institut Momentum a fait l'objet d'un travail ethnographique *in situ* tout récent

(Rumin, 2024), il a également été un lieu d'observation privilégié dans cette recherche⁴⁷⁸, permettant notamment d'appréhender la mise en réseaux des intellectuels étudiés et de faciliter l'accès à ces derniers. Dix-neuf des personnalités étudiées y sont contributrices⁴⁷⁹ et cinq d'entre elles ont été rencontrées en entretien. Comme le raconte la fondatrice du *think tank* Agnès Sinaï, cette association s'inscrit dans le sillage d'une revue plus ancienne :

*« la revue Entropia est une revue qu'on trouvait un peu trop, justement, métaphysique. Et on adorait ça. Mais on voulait **créer une sorte de bras armé de cette revue qui propose des séminaires plus politiques, une fois par mois.** Et c'est comme ça qu'on a eu l'idée de créer l'Institut Momentum. D'autant plus que Yves [Cochet] avait écrit Pétrole apocalypse en 2009 et que, en faisant ses recherches, il était tombé sur des réseaux californiens comme le Post Carbone Institute [...] **le think tank équivalent en France n'existait pas.** Mais c'est comme ça qu'on a eu aussi envie de le créer, et que on l'a fondé avec des membres d'Entropia en fait, en 2011, en mars 2011 »* (Entretien avec Agnès Sinaï, 2023, je souligne)

L'Institut Momentum se présente aujourd'hui comme « un laboratoire d'idées sur les issues de la société industrielle et la décroissance solidaire en réponse au choc social de l'effondrement⁴⁸⁰ » et le binôme Yves Cochet (actuel président de l'association) et Agnès Sinaï (actuelle directrice) y reste structurant, malgré l'arrivée de plus jeunes membres⁴⁸¹.

Plus discrète, l'association Adrastia a été créée en 2014 par les fondateurs d'un groupe Facebook intitulé « Transition 2030⁴⁸² » : Vincent Mignerot, Joëlle Leconte, Laurent Aillet et Régis Perrot⁴⁸³. Le sociologue Cyprien Tasset écrit à leur sujet que :

« Les identités professionnelles des membres fondateurs illustrent la capacité de ce thème [de l'effondrement] à impliquer des gens variés : on y trouve bien le “directeur environnement” d'un groupe industriel, qui y radicalise un questionnement sur sa carrière, mais aussi un conducteur SNCF, [...] une professeure d'informatique en IUT proche de la retraite, et enfin un technicien puis entrepreneur cordiste titulaire d'un master de psychologie, en milieu de trentaine, [Vincent] Mignerot » (Tasset, 2019 : en ligne)

⁴⁷⁸ J'ai assisté à quatre séminaires proposés par cet institut, ainsi qu'à une journée fêtant son dixième anniversaire et une soirée marquant la réalisation du centième séminaire.

⁴⁷⁹ Il s'agit de Geneviève Azam, Delphine Batho, Philippe Bihouix, Hugo Carton, Pierre-Henri Castel, Johann Chapoutot, Yves Cochet, Alain Gras, Paul Jorion, Alice Le Roy, Enzo Lesourt, Vincent Liegey, Thierry Paquot, Cécile Renouard, Pablo Servigne, Agnès Sinaï, Raphaël Stevens, Mathilde Szuba et Benoît Thévard. Voir : < <https://institutmomentum.org/auteur> > [en ligne], page consultée le 30/09/2024.

⁴⁸⁰ INSTITUT MOMENTUM (s. d.), « Qui sommes-nous ? » < <https://institutmomentum.org/qui-sommes-nous> > [en ligne], page consultée le 18/12/2023.

⁴⁸¹ L'histoire de cette association est assez bien documentée dans les trois thèses de doctorat mentionnées en introduction : celles de Luc Semal (2012), de Jean Chamel (2018) et d'Anne Rumin (2024).

⁴⁸² En 2024, ce groupe compte près de 37 000 membres.

⁴⁸³ Je renvoie à ce propos au travail de Cyprien Tasset qui a articulé ces deux terrains dans un article : TASSET Cyprien, 2019, « Les “effondrés anonymes” ? S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires », *La pensée écologique*, p. 53-62.

Adrastia se donne pour mission « d’anticiper et préparer le déclin de façon honnête, responsable et digne⁴⁸⁴ ». En posant l’inévitabilité de l’effondrement comme condition d’adhésion⁴⁸⁵, elle se démarque du Shift Project et de l’Institut Momentum dans lesquels cohabitent des visions diverses – et parfois plus réservées – de l’effondrement. Outre Vincent Mignerot et Laurent Aillet, un certain nombre d’enquêtés y évoluent ou y ont évolué : Arthur Keller en qualité d’administrateur ; l’universitaire Nathanaël Wallenhorst en tant que membre du conseil scientifique ; Laurent Testot en tant que membre adhérent. Dominique Bourg est pendant un temps présenté comme parrain de l’association ; Pablo Servigne a été membre du conseil d’administration de 2016 à 2018, avant qu’il ne fasse l’objet d’un certain nombre de critiques de la part de Vincent Mignerot⁴⁸⁶. À la différence des deux premiers exemples, Adrastia ne se présente pas comme un *think tank*, mais comme « un rassemblement de citoyens qui exercent un regard critique sur les données, les modèles et les discours disponibles pour la conduite de notre société⁴⁸⁷ ». Néanmoins, je choisis ici d’envisager cette association comme telle, suivant la définition large donnée par la politiste Diane Stone qui envisage les *think tanks* comme l’expression organisationnelle « des processus de mélange entre les idées, la politique et les politiques publiques, mais ceci en dehors des arènes proprement politiques » (Stone cité par Neveu, 2022 : 49).

Des collectifs en tensions

Le rassemblement en *think tanks* semble répondre au besoin de rompre avec l’isolement de l’intellectuel ou de l’expert. Cela ressort particulièrement de l’entretien avec Agnès Sinaï :

« On a créé l’Institut Momentum aussi, pour une sorte de supervision. C’est un organe, un peu, de mise en relation et de partage de visions et aussi de sensations, de sensibilités, d’amitiés. Donc c’est une construction kaléidoscopique de pensées à travers des réseaux d’affinités et aussi de convivialités fortes qui finissent par nourrir une sorte de vue d’ensemble, à travers des apports divers. Mais le fait de se retrouver une fois par mois, d’être en réseau, pour moi, c’est un peu comme une maison aussi – ce réseau Institut Momentum. Mais moi, je le vis comme ça, peut-être parce que c’est un peu moi qui l’ai fondé. » (Entretien avec Agnès Sinaï, 2023, je souligne)

⁴⁸⁴ ADRASTIA (s. d.), < <https://www.helloasso.com/associations/adrastia> > [en ligne], page consultée le 30/09/2024.

⁴⁸⁵ On peut, en effet, lire sur leur site internet : « En rejoignant Adrastia, les membres acceptent l’idée que l’effondrement est inévitable et s’engagent à respecter la présente déontologie ». Voir : ADRASTIA (s. d.) « Position, déontologie et valeurs », < <https://www.adrastia.org/position-deontologie-et-valeurs-fr65.html> > [en ligne], page consultée le 30/09/2024.

⁴⁸⁶ Comme le note Cyprien Tasset, Vincent Mignerot estime que « la “collapsologie” de Pablo Servigne et de ses coauteurs » prend le risque d’ouvrir à « une dérive spiritualiste » (Tasset, 2019 : en ligne).

⁴⁸⁷ ADRASTIA (s. d.) < <https://www.adrastia.org/> > [en ligne], page consultée le 01/10/2024.

Tout un champ lexical employé dans cet extrait souligne le rôle d'agrégateur de la structure : « *mise en relation* », « *partage de visions* », « *construction kaléidoscopique* », « *réseaux* », « *apports divers* », etc. Le sociologue Éric Neveu remarque que :

« L'insertion dans l'équipe d'un laboratoire d'idées est aujourd'hui la stratégie la plus efficace pour un intellectuel isolé, pour un groupe qui désire se doter d'un haut-parleur afin de donner aux problèmes qu'il veut voir reconnus l'écho le plus efficace » (Neveu, 2022 : 60-61)

Seulement, dans l'entretien cité, le champ lexical de l'agrégation croise celui des affects : « *sensations* », « *sensibilités* », « *amitiés* », « *affinités* », « *convivialité* ». Le besoin de mise en relation semble ici dépasser la seule nécessité de collaborer à des fins utilitaires pour répondre à un besoin plus émotionnel, en lien avec le caractère particulièrement isolant et pesant de la discussion effondriste. La comparaison qu'Agnès Sinaï fait avec sa maison est révélatrice du rôle que jouent ces communautés de reconnaissance et d'appartenance « sur un thème aussi sombre que celui de l'effondrement » : de telles communautés peuvent « conduire "l'expérience passionnée" à une "félicité" paradoxale » (Tasset, 2019 : en ligne). Lors d'une soirée célébrant le centième séminaire de l'Institut Momentum à Paris, en février 2023, la fondatrice prend la parole et souligne que ce *think tank* traite de « *sujets pas toujours trop rigolos* » et qu'elle s'estime « *heureuse d'être toujours là* ».

Figure n°34 : célébration du centième séminaire de l'Institut Momentum à l'Académie du climat, à Paris (10/02/2023). Au centre, Agnès Sinaï prend la parole aux côtés d'Yves Cochet



Cette forme de *care* que j'ai pu décrire dans le précédent chapitre serait particulièrement forte chez Adrastia⁴⁸⁸ : « Adrastia insiste, davantage que des organisations voisines comme l'Institut Momentum [...] sur le caractère d'épreuve personnelle de la confrontation à un avenir

⁴⁸⁸ À la différence des deux autres organisations, je n'ai pas directement mené d'observations dans cette association. J'ai toutefois pu m'entretenir avec plusieurs de ses membres.

catastrophique » (Tasset, 2019 : en ligne). Cela est appuyé en entretien par Laurent Testot, qui en est membre :

« c'est sympa comme cercle de réflexion. Mais en gros quand même, ce que j'ai vu, c'est qu'au début, c'était une centaine de personnes, des gens très bien éduqués, souvent ingénieurs, etc., qui prenaient l'effondrement au sérieux, qui voulaient réfléchir entre eux. Et **très vite, il y a eu un nouveau type d'adhérents, c'étaient les jeunes de 18 ans qui poussent la porte à une réunion en disant : "Je viens de lire Pablo, je suis effondré. Mes parents rigolent quand je leur en parle. Mes copains veulent pas écouter." C'est devenu un fait... On sentait qu'il y avait un besoin d'accompagner aussi les gens.** Et il y a eu rapidement **beaucoup plus d'écoanxieux** en fait, que de gens désireux de réfléchir dessus un temps. » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)

Cet acteur souligne une tension au sein de cette organisation : une forme de clivage se joue entre le *logos* et le *pathos*, entre une vision intellectuelle et une vision plus émotionnelle de ce que serait un *think tank* de l'effondrement.

D'autres tensions traversent ces *think tanks*, comme leur rapport à l'action. L'impératif de préparation à l'effondrement est certainement le plus fort chez Adrastria où l'on tente de trouver des « débouchés pratiques à l'échelle des conséquences du franchissement des limites terrestres » (Tasset, 2019 : en ligne). Du côté de l'Institut Momentum, Yves Cochet dit, à l'occasion du centième séminaire de l'organisation, investir avec ce *think tank* « le front du capital symbolique » et se distancier en cela d'un « *do tank* », de structures qui entendent être vectrices non seulement d'idées, mais aussi d'actions. L'ancien ministre n'hésite pas à qualifier les membres de l'association dont il fait partie de « rêveurs », assumant un certain détachement à l'égard d'un projet de politiques publiques à faire advenir. L'Institut Momentum mène un travail symbolique que l'on pourrait considérer comme pré-politique ou para-politique, à l'instar de laboratoires d'idées qui visent « à agir sur le monde en agissant sur les manières de se le représenter, la hiérarchie des problèmes et urgences » (Neveu, 2022 : 51). Le réflexif y prend souvent le pas sur le prescriptif et l'on compte dans les intervenantes et intervenants des séminaires de l'institut une surreprésentation d'universitaires issus des sciences humaines et sociales, particulièrement des géographes, historiens et philosophes. En contraste, on trouve au Shift Project une présence accrue d'ingénieurs, d'entrepreneurs et cadres dirigeants, mus par une volonté « non seulement de comprendre [les] défis, mais surtout d'aider à les relever » en contribuant à « faire partager les solutions, développer des outils, identifier les ruptures nécessaires et baliser les chemins d'accès à de nouveaux modèles de développement⁴⁸⁹ ». En

⁴⁸⁹ THE SHIFT PROJECT (s. d.), « Ambition », < <https://theshiftproject.org/ambition/> > [en ligne], page consultée le 30/09/2024.

concevant des rapports, des notes d'analyse et « un plan de transformation de l'économie française », l'action du Shift Project relève d'un travail prototypique d'un *think tank* constitué d'experts :

« La première activité des laboratoires d'idées est de produire de l'information sous forme de diagnostic et de prescription. Le vocable le plus courant est celui de "rapport". Il recouvre des formats et des degrés d'élaboration contrastés : notes, palmarès, littérature grise, livres publiés chez des éditeurs reconnus. Ces textes ont en commun de s'employer à synthétiser un dossier déjà présent dans l'actualité ou que ses promoteurs souhaitent y pousser. La rigueur analytique – ou au moins ses manifestations extérieures – s'impose : données chiffrées, profondeur historique, contribution de spécialistes reconnus. Ces diagnostics se combinent le plus souvent à des propositions opérationnelles : suggestions de réformes, programmes d'action, amendements à introduire dans un débat législatif ou l'élaboration d'une réglementation. » (Neveu, 2022 : 52)

Cette orientation programmatique n'est pas le seul élément qui distingue le Shift Project de l'Institut Momentum. Alors que la première association fonctionne à l'aide d'un budget annuel dépassant le million d'euros, la seconde ne compte que sur quelques dizaines de milliers d'euros. Le Shift Project ne cache pas être « soutenu par des leaders économiques qui veulent faire de la transition énergétique leur priorité stratégique⁴⁹⁰ » dont de grandes entreprises comme la SNCF, BNP Paribas, EDF ou encore Manpower. En revanche, l'essentiel des financements de l'Institut Momentum provient d'un seul donateur : la fondation suisse Charles Léopold Mayer pour le Progrès humain (FPH). Face à cet écart de moyens, Agnès Sinaï dit assumer ce qu'elle qualifie de « *frugalité* » :

« On n'a rien à vendre, en fait. Notre modèle économique, c'est pas de faire du consulting ou même du lobbying. On produit des recherches, voilà. [...] **Pour moi, ce qu'on fait continue à être totalement marginal. Oui, et de manière frugale, parce qu'on n'a pas les moyens du Shift Project, on ne cherche pas à les avoir d'ailleurs, quand bien même le CAC 40 nous financerait, on refuserait. On est nous-mêmes dans une espèce de frugalité, de pauvreté, au bon sens du terme. Qui est un peu asymétrique peut être par rapport à l'importance des idées qu'on porte. Mais voilà, ça rejoint peut-être la métaphysique de saint François d'Assise. Je ne sais pas... Toutes proportions gardées. Il y a une espèce de sobriété, aussi, des moyens, de ne pas vouloir croître trop vite, de ne pas être omniprésent sur les réseaux sociaux. »** (Entretien avec Agnès Sinaï, 2023, je souligne)

La question de l'indépendance de ces *think tanks* se pose tout autant que dans d'autres domaines de production de biens culturels :

⁴⁹⁰ THE SHIFT PROJECT (s. d.), « Ambition », < <https://theshiftproject.org/ambition/> > [en ligne], page consultée le 30/09/2024.

« Un laboratoire d'idées doit laisser ouverte une liberté intellectuelle de ses membres, ne pas être identifiable à une "voix de son maître", et simultanément il doit trouver des ressources. [...] Comment se concilient l'impératif d'autonomie et la contrainte pratique de financement ? » (Neveu, 2022 : 50)

Si le modèle du donateur unique interroge la pérennité d'une association, le soutien d'une fondation – *a fortiori* une fondation positionnée sur les enjeux écologiques – peut paraître moins contraignant à terme qu'un collège de donateurs agissant selon des logiques de profit et de développement souvent contraires à la *doxa* écologiste, effondriste. Le politiste Antoine Schwartz se montre particulièrement critique de *think tanks* au modèle économique analogue à celui du Shift Project :

« le recours au mécénat d'entreprise manifeste sans doute moins une dépendance directe qu'une frontière idéologique invisible – les analyses proposées "en toute indépendance" par les think tanks [...] ne sauraient remettre en cause les intérêts des milieux d'affaires. [...] *La fonction d'un think tank est sans doute moins de produire des idées nouvelles que de faire circuler un ensemble de croyances partagées par les élites en matière de régulation publique.* Si tous les think tanks revendiquent une "indépendance d'esprit" et une contribution désintéressée au débat d'idées, tous ne disposent pas d'un même pouvoir d'influence, et la majorité d'entre eux servent essentiellement de relais aux préoccupations de groupes appartenant aux classes dominantes. » (Schwartz, 2010 : 63-66, je souligne)

Une telle critique se prête peu aux cas d'Adrastia et de l'Institut Momentum où les décideurs politiques et économiques sont quasiment absents et où les idées défendues – ouvertement catastrophistes et décroissantes – demeurent *a priori* difficilement audibles par les élites. Le cas du Shift Project est plus complexe. Bien que le travail mené par les sociologues Luc Boltanski et Ève Chiapello montre combien les tenants du capitalisme savent reprendre à leur avantage les critiques qui leur sont adressées (Boltanski et Chiapello, 1999), les ruptures économiques assez radicales que le Shift Project appelle de ses vœux le maintiennent dans une position, pour le moment du moins, assez extérieure à l'égard des politiques menées par l'État français et autres structures de pouvoir.

Rapport au pouvoir

L'expertise peut être abordée à partir d'un rapport particulier au politique, entre proximité et écart. L'expert désigne traditionnellement « un intermédiaire entre le savoir et la décision, entre le savant et le politique » (Comby, 2015 : 77) et les structures d'expertise – que sont les cabinets de conseils et *think tanks* – se situent en dehors des arènes proprement politiques qu'elles entendent influencer. Ce travail de recherche m'amène à distinguer deux modèles principaux de collaboration avec les décideurs. Tout d'abord celui de *l'expertise* au sens classique du

terme : le politique, en amont d'une prise de décision, sollicite l'éclairage d'un tiers à qui il reconnaît la maîtrise d'un thème donné. L'exemple typique est celui des auditions menées par des parlementaires : dans le cas présent, on peut citer les interventions fréquentes de Jean-Marc Jancovici au Sénat et à l'Assemblée nationale française, ou encore celle d'Arthur Keller en 2021 à l'occasion d'une mission d'information conduite par des députés sur la résilience de la France. Pour Érik Neveu, le besoin de faire appel à un expert est lié à des contextes particuliers :

« Qu'est-ce qui suscite le besoin de faire appel à un expert ? La perception par les acteurs en charge d'un dossier ou d'une institution [...] [lorsque] surgit une situation, une difficulté qui n'est plus lisible et gérable au vu des procédures routinisées et des acquis de l'expérience. Ce dont il n'est pas possible de faire sens au vu des précédents, de ses ressources cognitives appelle une intelligence extérieure. Si la détention – réelle ou présumée – d'une compétence importe donc, c'est la situation qui canalise un usage de cette compétence en expertise. » (Neveu, 2022 : 56)

Dans ce premier modèle, le politique est conçu comme maître de l'agenda et l'expert qu'il convoque se trouve soumis aux temporalités, cadrages et besoins du décideur. Un second modèle est celui de *l'alerte* : le lanceur d'alerte « dont le signal d'alarme a été validé socialement » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 15) se voit invité et écouté par des pouvoirs publics qui entendent prendre en charge les préoccupations qu'il expose. Si la mise à l'agenda politique effective dépend toujours des décideurs, elle n'est possible qu'au moyen du travail du lanceur d'alerte qui construit préalablement un sujet qu'il donne à voir comme un problème public. Bien que ces deux modèles cohabitent dans les faits, le second modèle me semble plus à même de mettre en avant le rôle joué par des acteurs extérieurs aux institutions du pouvoir dans la construction de l'agenda politique.

La question de savoir comment des intellectuels de l'effondrement en viennent à influencer – avec plus ou moins de réussite – les sphères du pouvoir m'amène à porter mon attention sur des élus qui font office de médiateurs, de « relais », pour reprendre la terminologie proposée dans le chapitre n°1. S'ils peuvent témoigner de différents degrés d'adhésion à l'égard des thèses effondristes, certains d'entre eux ne se contentent pas de relayer une parole autre, mais deviennent eux-mêmes porteurs d'un discours relatif à l'effondrement. Yves Cochet fait office de pionnier à cet égard. Après sa « conversion catastrophiste » vers 2005 (Semal, 2012 : 252), il profite de sa position de député de la XIII^e législature de la cinquième République française pour organiser à l'Assemblée nationale différents événements relatifs à la décroissance et à l'effondrement, avec des personnalités comme Jean-Marc Jancovici ou Serge Latouche (Semal, 2012 : 581-582). Il s'investit dans la première édition de l'« *International Degrowth*

*Conference for Ecological Sustainability and Social Equity*⁴⁹¹ », en 2008. Quelques années plus tard, devenu eurodéputé, il fait appel aux services de Pablo Servigne et lui commande un rapport qui relève typiquement d'une mission d'expertise. Ce dernier paraît en 2013 sous le nom : « Nourrir l'Europe en temps de crise : vers des systèmes alimentaires résilients »⁴⁹². Le rapport recevra le soutien du groupe politique d'Yves Cochet au Parlement européen – Les Verts/ALE – et marque une étape importante vers la mise au point de la collapsologie :

« Ce n'est pas venu de rien [la collapsologie]. Il y a eu ce rapport : "Nourrir l'Europe en temps de crise" pour le Parlement, **c'était la découverte – pour moi de la fragilité, à la fois de la toxicité et de la fragilité de notre système alimentaire. Et donc de notre système... de notre société, en fait.** » (Pablo Servigne, 10 ans de l'Institut Momentum, 2022, je souligne)

D'autres personnalités politiques proches du milieu de la décroissance facilitent la formalisation des réflexions que l'on peut qualifier anachroniquement de « collapsologiques ». Ainsi, l'eurodéputé écologiste Jean-Paul Besset commande à un jeune ingénieur centralien, Hugo Carton, un rapport intitulé « Freins et leviers des politiques de résilience locales en Europe ». Ce rapport paraît en 2012, toujours avec le soutien des Verts-ALE, au Parlement européen et pose les bases d'un ouvrage collectif plus tardif : le *Petit traité de résilience locale* (2015), que Hugo Carton coécrit avec Agnès Sinaï, Raphaël Stevens et Pablo Servigne.

Si Yves Cochet et Jean-Paul Besset quittent leur fonction d'élu à l'issue de leur mandat⁴⁹³, d'autres élus continuent d'assurer une médiation entre les sphères du pouvoir et les cercles de réflexion sur le risque d'effondrement. Delphine Batho, députée française en poste depuis 2013, contribue à l'ouvrage collectif *Collapsus. Changer ou disparaître ? Le vrai bilan sur notre planète*, paru en 2020. Après une candidature aux primaires écologistes de 2021, elle se rapproche de l'Institut Momentum et y intervient le 8 janvier 2022, à l'occasion d'un séminaire intitulé : « Faire campagne pour la décroissance, retours critiques d'expérience ». Quelques mois plus tard, elle conclut une journée consacrée aux 10 ans de l'Institut Momentum, soulignant durant son intervention que « *les lieux où l'on pense en profondeur [comme à l'Institut Momentum] sont rares* ». En octobre 2024, un séminaire intitulé « La décroissance contre l'austérité » s'est tenu au Palais Bourbon, à l'invitation de Delphine Batho, avec le

⁴⁹¹ En français : « Conférence internationale sur la décroissance, pour la soutenabilité écologique et l'équité sociale » (je traduis).

⁴⁹² Voir : LES VERTS (s. d), « Nourrir l'Europe en temps de crise », < <https://www.greens-efa.eu/fr/article/event/feeding-europe-in-times-of-crisis> > [en ligne], page consultée le 17/03/2025.

⁴⁹³ Depuis 2014, Yves Cochet se consacre à des activités intellectuelles, avec l'Institut Momentum notamment.

soutien de l'Institut Momentum. Ce partenariat atteste de liens importants et durables entre la députée et ce laboratoire d'idées, mais aussi entre la décroissance et la collapsologie.

**Figure n°35 : intervention conclusive de Delphine Batho
aux dix ans de l'Institut Momentum à Vitry-sur-Seine (15/10/2022)**



Si des élus témoignent d'un intérêt pour la thématique de l'effondrement, sollicitent les connaissances d'experts et mettent à disposition des ressources dont ils disposent pour en faciliter la diffusion, on peut observer en miroir comment certains intellectuels de l'effondrement investissent le champ du pouvoir dans sa forme la plus attendue de représentation politique. Ils brouillent, ce faisant, l'idée traditionnelle d'un expert qui éclaire la décision plus qu'il ne la prend, et se distinguent de la figure de l'intellectuel critique – sur laquelle je vais revenir dans le chapitre suivant – qui, pour sa part, se tient à distance de la politique. Certains enquêtés décident de tenter l'expérience politique : l'universitaire Dominique Bourg se présente en tête de la liste « Urgence écologie » à l'occasion des élections européennes 2019, sans succès ; la climatologue Valentine Python devient parlementaire suisse pour les Verts de 2019 à 2023. À un niveau plus local, Gwennyn Tanguy, conférencière spécialisée dans l'éducation populaire à l'écologie, est troisième adjointe au maire – divers gauche – de la ville de Bourget-du-Lac en Savoie⁴⁹⁴, de 2020 jusqu'à sa démission⁴⁹⁵ en 2022 ; Antoine André est conseiller communal de la ville de Morges de 2011 à 2016, avec l'étiquette des Verts. Si les milieux effondristes placent globalement peu d'espoir dans la politique institutionnelle⁴⁹⁶, ces tentatives peuvent s'expliquer par leur valeur « de témoignage »⁴⁹⁷. Rationnalisant avec le recul ces expériences souvent jugées décevantes, les enquêtés soulignent

⁴⁹⁴ Chargée des questions relatives aux travaux, véhicules, politique énergétique et espaces verts.

⁴⁹⁵ Si le motif ne m'est pas connu, on peut émettre l'hypothèse d'une déception politique.

⁴⁹⁶ À l'exception de certains catastrophistes « éclairés » (cf. chapitre n°8) qui estiment qu'il est encore possible d'éviter la catastrophe, en partie grâce à un projet politique.

⁴⁹⁷ Démarche par ailleurs courante chez les écologistes français (Jérôme, 2013, 2016 ; Vrignon, 2021).

qu'il ne s'agissait pas tellement de gagner ni même de peser dans les tractations politiciennes, mais d'être présent, en tant que voix dissonante :

« on n'avait pas un rond. Je ne peux pas dire que j'ai fait une campagne politique. Non, on n'avait pas les moyens de la faire. [...] **Le seul truc qu'on voulait, c'était de faire passer cette idée d'urgence.** Elle a bien été reprise par d'autres. Voilà. **Donc en ce sens-là, on a rempli notre rôle.** Mais moi, je peux pas dire que j'ai fait de la politique. Je suis jamais aussi peu passé dans les médias que pendant la campagne [...], moi j'ai vraiment fait ça pour le plaisir. C'est tout juste si j'ai voté pour moi. Je ne me sens pas du tout homme politique. » (Entretien avec Dominique Bourg, 2023, je souligne)

Cet extrait d'entretien illustre ce que peut être l'inconfort de l'intellectuel qui s'essaye à la politique, sans grand succès. En déclarant « *Je suis jamais aussi peu passé dans les médias que pendant la campagne* », cet universitaire souligne que le passage de son rôle d'expert reconnu à celui de « petit » candidat a contribué à une diminution de sa participation médiatique, le temps d'antenne étant plus contraint en contexte électoral. Lorsque que la candidature aboutit, la réussite politique qui peut suivre est, elle aussi, relativisée :

« j'ai proposé quelque chose qui est passé, qui est, qu'en fait, tous les jours, il y ait une proposition végétarienne qui soit offerte aux enfants [dans les cantines scolaires]. Maintenant... Mais pour faire passer ça, ça prend trois ou quatre ans. Puis **c'est des trucs microscopiques.** Enfin je veux dire, ça va rien... **ça va pas changer le monde.** » (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Quand intellectuels et professionnels de la politique ne se confondent pas, plusieurs exemples du corpus montrent qu'ils se côtoient : par exemple, l'ancien coprésident du groupe n°1 du GIEC, Jean Jouzel, coécrit l'ouvrage *Pour éviter le chaos climatique et financier* avec l'eurodéputé Pierre Larroustourou ; le député François Ruffin – à l'occasion de sa série de vidéos en direct « Allô Ruffin » lancée dans les débuts de la Covid-19 – invite successivement Dominique Bourg et Pablo Servigne.

Une asymétrie avec les décideurs

Malgré l'existence de porosités avec le monde politique, nombreux sont les écologistes étudiés qui confient un sentiment d'impuissance. Ce sentiment n'est pas seulement ressenti par les acteurs les plus marginalisés, mais également par des acteurs proches du pouvoir. Cyril Dion en est un exemple. Il s'est fait connaître aux yeux du grand public en coréalisant avec l'actrice française Mélanie Laurent le documentaire *Demain*, paru en 2015. Il est l'un des porteurs du projet de la Convention citoyenne pour le climat, instituée par Emmanuel Macron en avril 2019, et en devient l'un des trois garants chargés de « veiller à ce que les travaux de la Convention se

déroulent dans le respect des principes d'impartialité et de sincérité⁴⁹⁸ ». Quatre ans plus tard, il confie en entretien son échec face aux puissants :

*« la Convention citoyenne, c'était justement ça : c'était la possibilité de reprendre la main et de faire en sorte que ce soit des citoyennes et des citoyens qui dictent l'agenda politique [...] on voit bien que le processus, tant qu'il était dans les mains des citoyennes et des citoyens, il a plutôt très bien marché [...]. Mais dès qu'il est rentré dans la technostructure, alors là, c'était terminé. Parce que des intérêts privés se sont mobilisés pour amoindrir, détricoter, supprimer tout un tas de propositions qui avaient été faites par la Convention citoyenne. Et là, **il n'y a pas grand-chose à faire**, parce que ce n'est pas une question de bonne ou de mauvaise volonté. [...] C'est souvent quelque chose qui me fait sourire quand on fait des débats après les films. C'est les gens qui disent : "Ah, est-ce que vous avez montré ça au président de la République, à l'Assemblée nationale ?" Comme si ils faisaient rien parce qu'ils n'étaient pas au courant. Mais en fait, ils sont au courant. C'est pas le problème. Mais ils défendent des intérêts. Et la plupart du temps, ils défendent les intérêts des personnes qui les ont élus. Ils défendent les intérêts de l'élite économique. Et ça, **moi je suis peut-être en contact autant que je veux avec ces gens-là, ça change rien**. D'autant qu'ils ont un discours qui est... Qu'ils passent leur temps à dire : "Oui, bien sûr. Bien entendu." Donc **ils ne laissent pas de prises**. Pour qu'un débat puisse aller quelque part, il faut que les personnes soient honnêtes, soient de bonne volonté, disent ce qu'elles pensent. Là, on n'est pas dans cette configuration-là. »* (Entretien avec Cyril Dion, 2023, je souligne)

Le dernier passage mis en évidence – « *ils ne laissent pas de prises* » – convoque une notion centrale à ce travail et éclaire la compréhension du discours de cet enquêté. Comme le rappelle Francis Chateauraynaud, donner des « prises » suppose au préalable d'en être doté :

« Soit on n'a aucune prise (on n'accède pas aux ressources qui opèrent dans l'espace de l'autre et on ne peut rien changer à sa fonction de représentation, ce qui conduit en bonne logique à l'abstention), soit on peut agir dessus – ce qui est le corollaire de la formule "avoir prise sur" et de sa version symétrique "donner prise à". » (Chateauraynaud, 2006 : 62)

Le travail ici cité de Chateauraynaud entend réinsérer la question du pouvoir dans le champ de la sociologie pragmatique : il en vient à envisager le pouvoir comme une « asymétrie de prise » (Chateauraynaud, 1999 : 7). Dans ce cadre, « les techniques utilisables pour ne pas donner prise, pour supprimer les prises » construisent et maintiennent cette relation asymétrique au bénéfice d'un « entrepreneur » (Chateauraynaud, 1999 : 21). Dans le cas de Cyril Dion, comme de façon plus générale dans cette recherche, il ressort que les décideurs politiques et économiques

⁴⁹⁸ GOUVERNEMENT FRANÇAIS (s. d.), « Convention Citoyenne pour le Climat » < https://www.participation-citoyenne.gouv.fr/trouver-une-concertation/83_convention-citoyenne-pour-le-climat#:~:text=La%20Convention%20Citoyenne%20pour%20le%20Climat%20a%20pour%20vocation%20de,lutter%20contre%20le%20changement%20climatique. > [en ligne], page consultée le 02/10/2024.

semblent peu enclins à concéder durablement des prises aux intellectuels étudiés. Ainsi, des acteurs comme Cyril Dion appellent de leurs vœux le renversement d'une telle asymétrie :

*« D'où **la nécessité [...] d'un rapport de force**. Entériner le fait qu'on a besoin de rapport de force, c'est entériner justement le fait qu'il y a des gens qui font délibérément obstruction au changement. Et qu'on n'est pas justement dans un débat de [...] personnes de bonne volonté qui cherchent à faire de l'intérêt général. »* (Entretien avec Cyril Dion, 2023, je souligne)

Parmi les acteurs étudiés qui côtoient de près le pouvoir, deux personnalités se montrent plus réservées quant au constat d'une obstruction politique délibérée. Il s'agit de Valérie Masson-Delmotte et Jean Jouzel, respectivement membre et ancien membre du GIEC :

*« [Jean Jouzel] **Les décideurs politiques ont globalement accepté les réalités des diagnostics du GIEC.***

[Baptiste Denis] Le diagnostic, oui...

[Jean Jouzel] Sur l'action, on peut en rediscuter, je suis d'accord. Mais un tournant a eu lieu depuis la tragique canicule de 2003 » (Jouzel et Denis, 2020 : 188, je souligne)

*« ce qu'on voit aussi, c'est que ce soit au niveau des élus, que ce soit au niveau des décideurs dans les entreprises, en fait, **ceux qui arrivent, qui l'intègrent vraiment [l'enjeu écologique et climatique] dans leur vision des choses, qui s'entourent des gens brillants, ils arrivent à changer les choses très vite**. Donc c'est pour ça que moi je dis : "Je crois vraiment en cette forme d'intelligence collective" »* (Masson-Delmotte in Thinkerview, 2021, je souligne)

Tandis que nombre d'écologistes rencontrés structurent leur action dans le but d'établir un rapport de force avec les décideurs, ces deux experts de l'écologie font quelque peu contraste, en invitant davantage à une logique partenariale. Cela peut s'expliquer, d'une part, par le fait que ces personnalités semblent plus occupées par la controverse scientifique que le débat politique : par la défense, particulièrement structurante dans la trajectoire de Jean Jouzel⁴⁹⁹, du changement climatique d'origine anthropique, mais aussi par la légitimation du travail du GIEC. Un autre facteur explicatif est, qu'en accord avec des normes institutionnelles et les usages de la parole experte, « les scientifiques investis dans le Giec s'attachent à témoigner d'un consensus unanime en gommant controverses et désaccords » (Comby, 2015 : 76), y compris ceux qui pourraient sonner comme une mise en accusation des gouvernants. La particularité du GIEC est d'être placé sous une forme de tutelle politique :

« Le GIEC, organisme intergouvernemental, est imbriqué depuis ses débuts dans le processus politique et donc soumis à des influences politiques. [...] les résumés de ses rapports à

⁴⁹⁹ Jean Jouzel est particulièrement marqué par ses affrontements avec le climatosceptique Claude Allègre, sur lesquels il revient dans le documentaire télévisé *Jean Jouzel dans la bataille du siècle* (2020), réalisé par Brigitte Chevet.

l'attention des décideurs doivent être approuvés mot par mot par les rédacteurs scientifiques et les représentants politiques des gouvernements » (Aykut et Dahan, 2015 : 68)

Une telle construction présente elle aussi une asymétrie, les instances et personnalités faisant autorité sur les sujets environnementaux étant plus ou moins soumises à l'accord des décideurs. Cette asymétrie est toutefois dépeinte selon des modalités moins clairement conflictuelles que dans le cas de Cyril Dion. Comme l'explique Sylvie Ollitrault, les écologistes, de façon générale, « ont une position ambiguë dans le processus décisionnel : légitimes en tant que partenaires consultés pour les mesures législatives ou ministérielles [voire intergouvernementales], ils occupent une position dominée pour imposer leurs points de vue » (Ollitrault, 2008 : 112).

3) Intuition et croyance : aux confins de l'argumentation par le *logos*

Si les locuteurs mobilisent des formes objectivantes du discours, leur volonté de formuler des discours dignes d'être crus les conduit à recourir également à des formes plus subjectives, sans toutefois quitter le domaine du savoir, de la connaissance. C'est à cette articulation que j'entends à présent m'intéresser. Comme le rappelait Michel Foucault, le discours qui entend dire le vrai est toujours marqué par une certaine conception de la vérité :

« Chaque société a son régime de vérité, sa “politique générale” de la vérité ; c'est-à-dire les types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme vrais ; les mécanismes et les instances qui permettent de distinguer les énoncés vrais ou faux, la manière dont on sanctionne les uns et les autres ; les techniques et les procédures qui sont valorisées pour l'obtention de la vérité ; le statut de ceux qui ont la charge de dire ce qui fonctionne comme vrai. » (Foucault cité par Lagroye, 2006 : 3)

Je m'interroge dans cette sous-partie sur le statut d'un ensemble d'énoncés – issu de cette recherche – prétendant dire le vrai, mais pouvant paraître comme peu orthodoxes à l'égard d'un régime de vérité « dominant »⁵⁰⁰. Il s'agit de voir de quelles façons les arguments avancés, parfois contraires à la *doxa* scientifique, s'inscrivent malgré tout dans le *logos* aristotélicien et « s'imposent aux acteurs comme des façons de raisonner légitimes et valables » (Turbide et Maxwell, 2020 : 2).

⁵⁰⁰ Le régime de la rationalité scientifique, en l'occurrence, avec ses façons de faire preuve – l'empirie –, ses procédures de vérification – par les pairs –, ses institutions – laboratoires, centres de recherche.

Faire de la science en dehors de la boîte

Les tenants de la collapsologie, comme on a pu le voir dans le premier chapitre, déplorent parfois la lenteur de l'institution scientifique et la lourdeur de ses modes de vérification. La critique de la science instituée dans le corpus repose également sur une remise en question de la division du travail de recherche :

« Constatant chacune la situation critique dans laquelle nous sommes plongés, chaque discipline scientifique y va de sa proposition : les climatologues, les agronomes, les ingénieurs, les architectes, les économistes, les sociologues, etc. Mais **l'ensemble des propositions "monodisciplinaires" de compréhension et d'action ne constituera jamais une stratégie globale** » (Servigne et al., 2018 : 126, je souligne)

« **On nous a enfermés – tous autant que nous sommes – dans la spécialisation.** Alors c'est super bien pour une civilisation technicienne, pour aller au fond des choses. Avec la spécialisation, on a obtenu les ordinateurs, l'atome ; de grandes équipes composées de gens qui vont au fond des choses, qui font remonter un savoir qu'on peut réemboîter après et avec lequel on construit de quoi avoir prise sur le monde physique. » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)

« Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, bousculent bien des frontières instituées entre les disciplines scientifiques – **des frontières trop souvent hérissées de barricades et de barbelés.** » (Caillé in Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 13, je souligne)

Le fait que ces personnalités tendent à recourir à l'essai plus qu'à la publication scientifique pourrait s'expliquer par certaines spécificités de l'essai : ce genre d'ouvrages permettrait « de généraliser les problèmes, de les relier aux préoccupations humaines, en les soustrayant au protocole scientifique » et au « cloisonnement des disciplines scientifiques » (Langlet, 2015 : 44). Chez les écologistes étudiés, la dénonciation du caractère cloisonné des disciplines scientifiques est souvent associée à un appel à adopter une perspective globale :

« Il nous manque, – et c'est un constat de plus en plus partagé dans le monde de la recherche – **des gens qui pensent les interfaces, le global, les interactions.** » (Entretien avec Laurent Testot, 2023, je souligne)

« [Pablo Servigne et Gauthier Chapelle] ouvrent la perspective de **démarches de pensée généralistes et synthétiques** » (Caillé in Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 13, je souligne)

« Pablo, [...] **il est horizontaliste** et il s'assume horizontaliste. [...] c'est pas quelqu'un qui veut faire de la spécialisation à outrance. Dans le sens, **savoirs horizontaux** [...] Ça, ça fait aussi partie de nos points communs. Parce que moi, je suis aussi horizontaliste » (Entretien avec Gauthier Chapelle, 2023, je souligne)

« Pour moi, aujourd'hui, c'est vraiment un décroisonnement. On a décroisonné, quoi... On a parlé à un milieu totalement différent, qui nous était inconnu. On a parlé de choses folles.

*Eux, entre eux, ont été aussi amenés à se décroisonner, à s'ouvrir à d'autres disciplines, à d'autres choses... Et ça fait du bien. Je crois que **notre époque, elle a besoin d'un peu de... décroisonnement, de pensée systémique, de...** Voilà. **Les problèmes sont globaux, il faut penser... global.** » (Servigne in NEXT, 2017)*

Les locutrices et les locuteurs décrivent l'effondrement comme « systémique ». Dès lors, cet effondrement ne pourrait être bien appréhendé qu'au gré d'approches complexes et transdisciplinaires, permettant de croiser les signaux d'alerte de futures « catastrophes environnementales d'une part, et catastrophes sociales, économiques ou politiques d'autre part » (Semal, 2012 : 133). Quelques personnalités étudiées s'amusent à se présenter comme des « chercheurs in-terre-dépendants », c'est-à-dire comme des personnes dont le travail de recherche dépend de la communauté élargie de chercheurs – toutes disciplines confondues –, mais aussi de la communauté humaine et des vivants de façon plus générale.

« Intégrer d'autres manières de savoir » : tel est le titre d'un chapitre de l'ouvrage *Une autre fin du monde est possible* (2018). S'il est question, par exemple, de passer de l'interdisciplinarité à la transdisciplinarité, le chapitre invite également à repenser ce que nous appelons « science ». L'une des propositions consiste à développer la science « post-normale », proposition avancée au départ par le politiste étatsunien David Orr. Loïc Steffan souligne l'intérêt d'une telle démarche appliquée à l'effondrement :

*« **l'objet est trop complexe et trop important pour pouvoir utiliser les canons scientifiques** de la démarche scientifique, qui est dans un champ disciplinaire spécifique. Et donc, en fait, ils [...] vont récupérer, collationner, un certain nombre de travaux, essayer de les organiser en mélangeant à la fois de la démarche scientifique, et à la fois une part d'intuition pour essayer de structurer un discours prospectif sur les éventualités des éléments dysfonctionnels de nos sociétés. »* (Entretien avec Loïc Steffan, 2021, je souligne)

Cette façon de faire preuve, à la fois par accumulation de données, par diversification disciplinaire et par des apports non-empiriques semble bien s'insérer dans un rapport au monde « holiste » et « moniste », tel que présenté au chapitre précédent. Pour les promoteurs de la science « post-normale », la science qu'ils qualifient de « normale » – instituée, appliquée – ne pourrait revendiquer le monopole de la production du savoir. Cette distance à l'égard des « *canons scientifiques* », pour reprendre l'expression employée par Loïc Steffan, se structure à partir d'un rejet du « scientisme » :

« En parallèle de la religion de la croissance, s'est diffusée dans la société contemporaine **une forme de scientisme**, soit l'attitude consistant à considérer que toute connaissance ne peut être atteinte que par les sciences – en particulier les sciences physico-chimiques – et

qui attend d'elles la solution aux problèmes humains » (Salerno, 2021 : 158-159, je souligne)

« L'un des travers de la science contemporaine, plus exactement de **la tentation scientiste**, est de ne plus accepter l'imprévu, l'inexplicable, l'incontrôlé. Le mystère. » (Morin et al., 2021 : 141, je souligne)

« Les rationalistes et **les scientistes vont me tomber dessus**, mais je pense que c'est précisément le rejet du mystère, de l'intuition, de l'obscurité qui pose problème. À eux de travailler leur intériorité ! » (Servigne in Commaret et Pantel, 2020 : 30, je souligne)

« La science post-normale n'est pas une antiscience. Au contraire ! En insufflant de la démocratie dans ces processus de production de connaissance autour des enjeux qui nous concernent tous, elle devient un garde-fou qui préserve la science (et le monde) du **danger du scientisme et de la technoscience**. Elle s'emploie à enrichir la pratique scientifique et à la faire sortir de sa tour d'ivoire. Mieux, à la faire atterrir. » (Servigne et al., 2018 : 135, je souligne)

À l'instar d'autres suffixations en *-isme*, le terme « scientisme » est « enraciné dans un contexte polémique » (Brenner, 2009 : 16) qu'il participe à produire. Outre la critique d'une autarcie scientifique, le dernier extrait double cette mise en accusation par le rejet de « l'instrumentalisation de la science, à des fins économiques et politiques » (Foucart et al., 2020 : 11). Valentine Python explique en entretien que l'ambiguïté des écologistes à l'égard de la science tient à la proximité que celle-ci entretient avec le monde des technologies :

*« force est de constater que il y a effectivement, en Occident, depuis la naissance de la science moderne, une filiation directe entre acquisitions de nouvelles connaissances, compréhension de plus en plus précise du fonctionnement du monde [...] [et] une **récupération à des fins technologiques**. [...] ce lien science-technologie, il est très fort. Et il est même à l'origine même de la construction de l'économie, [...] de ce que sont devenues ensuite les économies libérales. [...] Maintenant, la science, ce n'est pas que ça. Et puis, parallèlement, [...] s'est développée aussi une communauté scientifique à but non lucratif, qui essaye de rester indépendante – parce qu'il y a toute la problématique du financement de la recherche, de la science. »* (Entretien avec Valentine Python, 2024, je souligne)

La méfiance à l'égard de la technologie – développée au chapitre n°3 – cristallise le rapport complexe des intellectuels de l'effondrement à la science, telle qu'elle est défendue par des « gardiens de la raison » au « crédo conservateur » (Foucart et al., 2020 : 15). Certes, la science instituée est mobilisée par les effondristes comme un cadre légitimant⁵⁰¹ marquant les trajectoires des personnalités étudiées. Mais cette appartenance se veut distante, consciente de

⁵⁰¹ En témoignent les multiples références à des publications scientifiques.

l'écueil de la dérive « scientifique » et de ses applications technicistes⁵⁰² – deux éléments retenus parmi les origines de la catastrophe à venir⁵⁰³.

L'intuition, une argumentation paradoxale

Les effondristes qui se montrent les plus actifs dans la défense du décloisonnement des savoirs en viennent à mobiliser un lexique marquant une démarcation à l'égard du scientisme, de la rationalité scientifique « froide ». Dans une démarche qu'ils lient à l'écoféminisme, Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle mobilisent les catégories de masculin et féminin et envisagent cette binarité comme des « archétypes » :

« des symboles primitifs, universels, appartenant à l'inconscient collectif, une forme de représentations préétablies qui structurent la psyché. [...] **le masculin et le féminin [...] regroupent des qualités en deux polarités que nous portons toutes et tous en nous.** Cette idée semble a priori étrange car le patriarcat a imposé l'idée que le féminin était l'apanage exclusif des femmes » (Servigne et al., 2018 : 242-243, je souligne)

Pour ces auteurs, chacun de ces genres serait porteur d'une épistémologie particulière, d'un mode d'appréhension de la connaissance :

« Pour schématiser, **on trouve dans le féminin : l'intuition**, le mystère, l'ouverture, l'intériorité (les émotions), l'inclusion, la puissance qui prend soin, qui fait des liens et synthétise, [...] **Dans le masculin, on trouve alors : la raison**, la parole, la fermeture, la vie extérieure (l'action), l'exclusion, la puissance [...] qui analyse, qui sépare quand il le faut [...] [D'un point de vue masculin] l'esprit logique est la seule façon de connaître la réalité. » (Servigne et al., 2018 : 243, je souligne)

« **Notre société s'est fortement masculinisée. Pour la décloisonner, il faut que nous retrouvions sa part de féminin et développer notre intuition, nos émotions, notre imagination...** Un des grands drames de la Renaissance a été le massacre des sorcières et la destruction méthodique de ce qui était féminin, le mystère, l'intuition, ainsi que des savoirs vernaculaires. Le masculin boursoufflé, pathologique a tout détruit. La rationalité [...] [a] écrasé le reste. » (Servigne in Commaret et Pantel, 2020 : 29-30, je souligne)

Ce second extrait nous renseigne sur le vœu – marqué par « il faut » – d'un nouvel équilibre épistémologique à trouver entre « le masculin » et « le féminin ». Dans ces deux citations,

⁵⁰² Nombre d'enquêtes assimilent le scientisme à une forme de « solutionnisme » technique, dans la mesure où les problèmes écologiques seraient présentés comme dépassables par le progrès scientifique et technologique.

⁵⁰³ Je me réfère ici à l'ouvrage codirigé par Pablo Servigne et Raphaël Stevens : *Aux origines de la catastrophe. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?* (2020). Un chapitre d'Alain Damasio y est consacré au « technococon » et un autre de Stephan Harding au scientisme.

l'évocation du genre féminin est suivie de l'usage de la lexie « intuition »⁵⁰⁴, particulièrement importante pour les collapsologues. Pour rappel, la démarche de la collapsologie repose sur « deux modes cognitifs » : le recours à des « travaux scientifiques reconnus », mais aussi à « l'intuition » (Servigne et Stevens, 2015 : 253). Ces initiateurs appréhendent l'intuition comme « comme synonyme d'un mode de pensée spontané, ne faisant pas appel à une réflexion logique » (Servigne et Chapelle, 2019 [2017] : 89). Dès 2015 avec *Comment tout peut s'effondrer*, Pablo Servigne et Raphaël Stevens soulignent l'insuffisance de la « rationalité » et la nécessité de cette « intuition » pour appréhender les risques d'effondrement :

« **la seule rationalité n'est pas suffisante pour traiter un tel sujet.** [...] notre expérience – en particulier les rencontres avec le public – nous a appris que les chiffres, à eux seuls, ne sont pas capables de prendre la mesure des choses. **Il faut certainement y ajouter de l'intuition**, des émotions et une certaine éthique. La collapsologie n'est donc pas une science neutre et détachée de son objet d'étude. Les "collapsologues" sont directement concernés par ce qu'ils étudient. Ils ne peuvent plus rester neutres. Ils ne doivent pas le rester ! » (Servigne et Stevens, 2015 : 22, je souligne)

« En collapsologie, **c'est l'intuition – nourrie par de solides connaissances – qui sera donc primordiale.** » (Servigne et Stevens, 2015 : 142, je souligne)

Les deux collapsologues ont été invités, en octobre 2016, au ministère de l'économie et des finances français, au sein du conseil général de l'économie, une instance qui conduit des missions d'expertise, d'évaluation et d'audit. La sollicitation s'est faite sur proposition de l'une des membres du conseil : Dominique Dron, haute fonctionnaire spécialisée dans les questions environnementales qui avait été interpellée par l'ouvrage de collapsologie. Après leur intervention, Raphaël Stevens confie dans une vidéo ses doutes quant à l'efficacité de telles rencontres :

« *C'est pas en allant, comme ça, parler ici que j'ai un espoir que ça va réellement changer la situation. Absolument pas. [...] Quand on a dépassé des seuils ou des frontières, les mécanismes sont enclenchés, les boucles de rétroaction changent de nature et il est déjà trop tard pour un certain nombre de choses, moins pour d'autres. [...] Mon intuition, elle me dit : "On va pas changer le cours des choses ici."* » (Stevens in NEXT, 2017, je souligne)

On retrouve dans ce discours la mention explicite de l'« intuition » du locuteur, que ce dernier mobilise pour justifier son point de vue plutôt pessimiste. Par l'usage du discours direct, l'intuition est ici dotée d'une parole. Mais cet extrait mobilise aussi des références implicites à des travaux de vulgarisation scientifique traitant de « boucles de rétroaction », de « seuils ».

⁵⁰⁴ Toute une littérature problématise un tel rapprochement, en mettant en évidence que celui-ci relèverait davantage d'une « subordination sociologique » (Lorenzi-Cioldi, 1994 : 202), perceptible à travers les attentes qui pèsent sur les femmes dans le domaine professionnel, par exemple (Pinto, 1987 : 124).

Dans l'argumentation des collapsologues de façon plus générale, l'intuition est envisagée comme complémentaire, et non contraire, à la rationalité scientifique. Ainsi, il était question dans les citations mises en évidence plus haut d'« ajouter de l'intuition » aux chiffres, et inversement de nourrir l'intuition « par de solides connaissances ». Il semblerait que pour ces personnalités, l'intuition ne soit pas perçue comme une entorse à la vérité, mais comme une manière d'accorder « masculin » et « féminin », objectivité et subjectivité, pour prendre conscience d'un phénomène bien réel, mais dépassant la seule description empirique.

Si ces auteurs sont les principaux défenseurs de l'intuition avec Gauthier Chapelle, d'autres personnalités participent à légitimer ce « mode cognitif »⁵⁰⁵ :

« dans la bataille culturelle qui s'est enclenchée, **il ne s'agit plus uniquement d'informer, mais bien de percuter cette part sensible**. De s'adresser aux tripes, aux veines, aux poings : de considérer les êtres humains dans leur globalité et dans leur essence, un maelstrôm de raison et d'émotions. Il nous faut aller **puiser dans de nouveaux registres cognitifs pour affecter : les intuitions du cerveau** [...] Nous avons besoin pour cela de pieds nus dans la boue, de morsures du soleil, de parfums d'altitude, de piqûres d'orties et de caresses de prairies, du rouge des coquelicots, de sifflets de train et de roulements de tonnerre dans un cirque alpin. Mais nous avons aussi besoin d'**alimenter notre cerveau de constructions intellectuelles nouvelles : la partie consacrée aux informations est gavée**, les sens relèvent de l'intimité, il faut donc nourrir la puissance d'agir de nouvelles sources l'inspiration pour se reconstruire un horizon. » (Morel Darleux, 2019 : 77-78, je souligne)

« Mon raisonnement, **ou plutôt mon intuition**, est que nous avons fait beaucoup trop de mal à la planète. Nous avons grillé trop de jokers. Nous allons évoquer ensemble de très nombreux sujets, mais il me semble nécessaire de commencer cet échange en énonçant ce que je considère être ma seule certitude : nous courons à notre perte, car nous foutons la planète en l'air. C'est aussi simple que cela. Toutes les autres problématiques sont subordonnées à **ce pressentiment**. » (Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 29, je souligne)

Ces deux extraits permettent de clarifier les valeurs associées à l'intuition. Dans la première citation, Corinne Morel Darleux pense l'intuition en lien avec le domaine du sensible, des affects, des sensations. L'idée sous-jacente semble être celle de Jean-Pierre Dupuy selon laquelle « nous ne croyons pas ce que nous savons » (Dupuy, 2004 : 142). Tout l'enjeu dès lors est de « ressentir » ces informations. Dans le second extrait, le bédéiste Enki Bilal associe l'intuition à une forme de « pressentiment »⁵⁰⁶ : celle de la destruction prochaine de l'humanité.

⁵⁰⁵ L'inverse est aussi vrai. Ainsi, Vincent Mignerot affirme : « je ne veux pas m'appuyer sur une "intuition" de l'avenir : en dynamique des systèmes complexes, il faut se méfier de l'intuition. Les gens croient trop souvent leur intuition pertinente, voire pensent qu'elle vaut mieux que des études scientifiques – ce qui engendre des postures contre-productives. C'est problématique, car les mysticismes se logent dans les intuitions » (Mignerot in Commaret et Pantel, 2020 : 45).

⁵⁰⁶ Si le lexème « pressentiment » connaît un succès moindre dans le corpus, il est généralement employé de façon synonymique à l'« intuition », comme c'est le cas ici.

Il confie plus tard dans le même ouvrage qu'il y a « cette ambivalence entre l'intuition que quelque chose est à l'œuvre, mais sans pouvoir vraiment l'expliquer » (Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 197).

Pour ces acteurs, se référer à l'« intuition », c'est mettre un mot sur ce qui ne s'explique pas toujours, mais qui se ressent. Certes, les discours de l'effondrement peuvent être envisagés pour une part comme relevant d'une entreprise de médiation scientifique (*cf.* chapitre n°2), mais cette entreprise ne se contente pas de simplifier des résultats déjà acquis pour que le néophyte puisse s'en saisir : elle entend dire et « écrire ce que la pensée ne peut pas appréhender » (Langlet, 2015 : 44). En l'envisageant comme un fait social, les sociologues Francis Chateauraynaud et Didier Torny soulignent que l'intuition renvoie à une perception des acteurs « qui n'a pas encore trouvé son espace de calcul » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 78). L'appel à l'intuition devient une façon d'argumenter l'absence d'arguments logiques et de données, ou parfois ce trop-plein d'arguments et de données dont on ne peut plus faire état par leur nombre. C'est une argumentation paradoxale puisque cette subjectivation n'entend *a priori* pas convaincre :

« Je le répète, la fin de l'humanité s'installe **en moi** comme une intuition du présent. **Je ne cherche pas à la décrire, à l'imposer** » (Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 32, je souligne)

Jean Chamel souligne, en ce sens, que « les acteurs réfutent l'idée de vouloir changer quiconque » (Chamel, 2018 : 381). Mais aussi subjective soit-elle, l'intuition n'est pas ici dénuée d'une dimension argumentative. En lisant ou en écoutant l'intuition d'autrui, l'allocutaire est invité à lui aussi ressentir que quelque chose dans l'état du monde cloche, que celui-ci ne tourne plus rond. Autrement dit, il est invité à se saisir de ses propres intuitions :

« Il est impossible d'avancer une date avec précision, mais ce qui est certain, c'est que chaque année qui passe réduit significativement notre marge de manœuvre [...] **Que vous murmure votre intuition ? 2020 ? 2030 ? 2100 ?** » (Servigne et Stevens, 2015 : 172-173, je souligne)

« Toutes les informations contenues dans ce livre, aussi objectives soient-elles, ne constituent donc pas une preuve formelle qu'un grand effondrement aura bientôt lieu, elles permettent seulement d'augmenter votre savoir, donc d'**affiner votre intuition** » (Servigne et Stevens, 2015 : 142, je souligne)

Par l'usage du déterminant possessif « votre », l'intuition devient personnelle. Puisqu'elle peut résonner chez d'autres, tout l'enjeu de l'argumentation est de stimuler, de donner à voir ces résonances. Alors que la maîtrise du futur tend à devenir « une affaire de calcul », de « plans, planifications, programmes, projections, probabilités, prospectives, pronostics », les auteurs ici

cités tentent de réhabiliter « la subjectivité, l'arbitraire ou l'irrationalité [...] les formes de pressentiment, de prémonition, de prophétie, de vision et [...] d'intuition » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 415-416). Comme le remarque Anne Rumin, « si les collapsologues cherchent à construire une nouvelle science, force est de constater que celle-ci s'exhibe dans ses tâtonnements, en appelle à d'autres types de savoirs, ne se refuse pas à hésiter devant des “publics” jusqu'alors tenus à distance des controverses scientifiques » (Rumin, 2024 : 359).

Croire à l'effondrement

La démarche de subjectivation du savoir effondriste s'observe également au travers du recours au lexème « croire ». J'ai tenté de mettre en évidence dans les précédents chapitres comment les personnalités étudiées se montrent généralement hostiles à l'idée selon laquelle leur anticipation de l'effondrement relèverait d'une croyance, en particulier lorsque qu'une telle idée est avancée par leurs adversaires. Le travail argumentatif des locuteurs et locutrices consiste souvent à réaffirmer la scientificité de leurs prédictions – et donc de leur personne –, tandis que la croyance est renvoyée à leurs opposants (*cf.* chapitre n°3). Certains énoncés tendent toutefois à montrer une plus grande complexité du rapport à la croyance. Reconnaisant des incertitudes qui entourent la possibilité d'un effondrement, l'essayiste et militante Corinne Morel Darleux appelle à un acte de foi :

« Nul ne peut tenir pour certain que l'effondrement généralisé arrivera, nul ne peut affirmer comment ni quand. **C'est en quelque sorte un nouveau pari de Pascal laïque que nous sommes appelés à faire** : selon le philosophe, une personne rationnelle a tout intérêt à croire en Dieu, qu'il existe ou non : si Dieu n'existe pas, croyants comme mécréants ne perdent pas grand-chose. En revanche si Dieu existe, le croyant gagne un paradis... **Appliqué à l'hypothèse de l'effondrement, le pari consiste non pas à croire, mais à agir : que l'effondrement arrive ou non, nous avons tout à y gagner.** » (Morel Darleux, 2019 : 93-94, je souligne)

En reprenant le pari pascalien à son compte, l'autrice opère une construction logique – proche de l'argument pragmatique (Plantin, 2021c : en ligne) – sur une question de croyance. Cette hybridation correspond bien aux caractéristiques du discours apologétique de Blaise Pascal qui entend défendre le théisme par des arguments relevant du *logos*. Appliqué au contexte écologique, Corinne Morel Darleux substitue l'agir, dans le pari, au croire. En réalité, le pari de Pascal invite le croyant en devenir pas uniquement à croire en une réalité – intellectuelle, surnaturelle, spirituelle –, mais à vivre à la lumière du fait qu'il devra un jour rendre compte de ses agissements devant Dieu. La distinction faite par l'autrice entre croire et agir fait surtout

sens au regard de sa visée argumentative, et du caractère « laïc » du nouveau pari qu'elle propose.

C'est à partir d'une expérience moins hypothétique que Laurent Aillet, cofondateur de l'association Adrastia, raconte comment il est venu à « croire » à l'effondrement :

*« J'avais cette hypothèse en moi et puis au fur et à mesure que je progressais, cette hypothèse est devenue une conviction. Et puis **la conviction, un jour d'un pépin de santé où j'ai eu 6 mois d'arrêt, est devenue une croyance.** C'est-à-dire... Entre une conviction et une croyance, une conviction, c'est quelque chose auquel tu crois, mais une croyance [...], c'est une vision du monde qui t'explique le monde. Et j'ai beau être quelqu'un qui essaye d'être zététique, tu vois – qui remet en place, qui doute, qui réfléchit, qui se met en cause – et donc, même cette vision, cette croyance là, ça m'a fait tout drôle de me voir, de voir qu'une explication du monde qui tenait la route, qui expliquait le monde. [...] la croyance c'est... on va sortir un gros mot, c'est "l'effondrement". » (Aillet in LIMIT, 2022, je souligne)*

Cet extrait particulièrement intéressant fait ressortir trois éléments significatifs. Tout d'abord, on peut y repérer *un contenu de croyance* explicite : l'effondrement plus ou moins inéluctable, plus ou moins prochain, du monde tel que nous le connaissons. Cette croyance ne paraît pas répondre à une conception religieuse resserrée du croire, se rapportant à « une puissance surnaturelle, [...] une transcendance » (Hervieu-Léger, 2003 : 150). Néanmoins, si l'on suit le propos de cet enquêté, la croyance à l'effondrement fournit, à l'instar d'un credo religieux, un « ordre [...] englobant toute la réalité » (Berger, 1971 : 14) permettant au « croyant » de typifier le réel, d'observer le monde à partir d'un cadre de référence, d'en saisir le sens et le devenir. Cette « vision du monde », pour reprendre les mots de Laurent Aillet, est le résultat d'*une expérience de conversion*, au sens large. Ce parallèle est d'ailleurs d'abord le sien :

*« ça m'est arrivé dessus comme un sac qui tombe sur les épaules, tu vois ? **Il y a des gens qui, dans une cathédrale, passent derrière un pilier et rencontrent Dieu.** Bah moi, un jour je me suis levé et j'ai fait des additions dans ma tête. [...] J'ai fait mes additions que tout le monde peut faire avec un peu de bon sens, surtout que maintenant l'info est dispo largement » (Aillet in LIMIT, 2022, je souligne)*

Comme c'est le cas ailleurs dans le corpus, le parallèle avec le religieux est aussitôt déchargé de sa substance religieuse : la conversion devient une affaire de calculs, d'évidences à collecter et croiser. Les chapitres n°1 et n°3 reviennent sur les traits saillants de l'expérience de « conversion » effondriste et l'on peut souligner chez cet acteur le rôle crucial de la rupture biographique. Laurent Aillet faisait état dans le premier extrait d'un problème de santé l'ayant amené à être arrêté professionnellement pendant 6 mois. Cette période a rendu possible une disponibilité à accueillir cette croyance, à être bouleversé dans son parcours de vie :

« Les moments de recomposition identifiés dans l'histoire croyante de chacun sont généralement associés à des expériences de rupture, expériences non voulues, souvent souffrantes, mais inauguratrices d'un nouveau rapport à l'environnement. [...] La croyance apparaît, ainsi, comme une réalité qui se structure à partir du vide laissé par une absence. Ancré dans une blessure, l'événement / avènement représente un élan à partir de la plaie, voire de la béance ouverte par la rupture. » (Lemieux, 1992 : 12)

À l'instar de Laurent Aillet, quelques locuteurs se réfèrent à une rupture qu'ils qualifient de « *aha ! moment* ». Également décrit par le « *eureka effect* », cet événement désigne une expérience d'épiphanie dans la compréhension d'un problème *a priori* insoluble. La mise en récit de tels moments, forcément postérieure, mêle bien souvent une description empirique de la découverte et l'exaltation mystique de l'événement. Comme c'est le cas pour Laurent Aillet, il ne s'agit pas d'embrasser une religion instituée ni même une religiosité séculière à proprement parler, mais plutôt à comprendre et intégrer une vérité qui met le sujet croyant en mouvement et qui lui ouvre des « espaces inédits » pour agir (Lemieux, 1992 : 12).

La conversion de Laurent Aillet acte le passage du savoir au croire, d'une opinion à une forme de foi en des événements à venir. Zététicien devenu « *croyant* », il se dit surpris par l'existence d'une façon englobante de pouvoir faire sens du réel. Cela laisse entrevoir des *contradictions de posture* entre sa façon de raisonner pré-conversion et post-conversion, entre la démarche de démonstration et celle de prophétie :

« Le futur est inconnu, [...] personne n'en vient à part dans les romans de science-fiction. Personne ne connaît le futur. Donc **tous les gens déjà qui vous vendent du futur, moi je suis très gêné avec ça.** Donc, **je suis très gêné avec mon propre discours** puisque que je sais... j'ai l'impression de savoir profondément en moi que des choses vont changer de façon radicale, qu'on ne reconnaitra pas, de notre vivant, une période à l'autre. » (Aillet in LIMIT, 2022, je souligne)

Si Laurent Aillet entend étayer les raisons de sa croyance en l'effondrement, il en vient à admettre que celle-ci « exige un supplément [d'adhésion] qui n'est plus de l'ordre de la preuve ni de la raison démonstrative » (Angenot, 1982 : 152). La croyance ainsi envisagée se voit bien décrite par une compréhension assez classique du terme : « acte de l'esprit consistant à affirmer la réalité ou la vérité d'une chose ou d'une proposition, et ce, en l'absence de certitude attestée par l'existence d'une preuve » (Fontaine, 2003 : en ligne). L'usage de la lexie « croyance » dans les discours étudiés vient alors recouper celui d'« intuition », démarquant le champ du légitimement argumentable d'un espace moins dicible dans lequel ces deux termes trouvent

leur place. Jugées personnelles, voire intimes⁵⁰⁷, les croyances et intuitions ne sont toutefois pas dénuées d'« argumentabilité » (Micheli, 2010 : 18). Elles construisent une vérité, certes subjectivée, mais amenée à se transmettre dans l'espace de l'intersubjectivité. Elles sont dotées d'une valeur de témoignage, telle que l'entend le politiste Jacques Lagroye :

« Tout oppose [...] ce régime de connaissance [les témoignages] à l'acquisition de certitudes, si l'on veut bien admettre que "certitudes" désigne des propositions résultant d'une démarche de bout en bout rationnelle, et seulement d'elle, et qu'elles sont par conséquent falsifiables, logiquement démontrables, voire empiriquement vérifiables, recueillant l'accord de ceux qui sont au fait des travaux et des débats scientifiques traitant de cette question. Le sentiment subjectif, largement partagé, de pouvoir accéder à des formes de vérité inaccessibles par une démarche intégralement, exclusivement, rationnelle, n'est certes pas négligeable et vain ; une conviction forte et durable n'est pas nécessairement fausse (ou trompeuse) [...]. On ne saurait pour autant tenir ou présenter cette conviction pour une certitude. Le témoignage se présente comme une opération collective de construction de la réalité, à laquelle ceux qui reçoivent les discours et les gestes ont autant de part que les témoins eux-mêmes. » (Lagroye, 2006 : 238-239)

D'un point de vue argumentatif, tout l'intérêt d'énoncer une vérité sous la forme du témoignage est de sortir, en quelque sorte, du domaine du vérifiable, du démontrable, au profit de l'épreuve du vécu :

« Le [locuteur] s'écarte brutalement du champ de l'argumentation, du combat d'idées, en dévoilant une réalité avec tout son potentiel affectif, réalité dont on parlait certes, mais que le débat occultait en l'abstrayant. Il refuse de rester au plan des thèses, pour faire apparaître un vécu qui, seul, manifeste le scandale qu'il combat. » (Angenot, 1982 : 231)

4) Conclusion

Ce chapitre a été l'occasion d'appréhender comment les intellectuels de l'effondrement en viennent à (re)construire une façon légitime de raisonner et d'argumenter, en mobilisant des cautions scientifiques, mais parfois aussi des intuitions et des croyances personnelles. Ces intellectuels, dans leur rapport complexe à la science instituée, ne renoncent pas au *logos*, mais définissent un régime de vérité alternatif ou élargi, qui entend « redonner un peu de souplesse à la noble, mais rigide institution de la science pour qu'elle devienne une alliée et non pour qu'elle continue à nourrir un système technique destructeur » (Servigne et al., 2018 : 110). D'un point de vue argumentatif, les formes d'effacement énonciatif derrières les prédictions effondristes peuvent être pensées conjointement à la mobilisation d'une subjectivation par l'intuition et la croyance. Dans un cas comme dans l'autre, on observe quelque chose d'une

⁵⁰⁷ Dans le contexte retenu pour cette recherche : l'Europe francophone contemporaine.

volonté de ne pas donner de prises aux potentiels contradicteurs, de neutraliser les conflictualités.

Au regard de leur recours à une parole « lissée », certains acteurs répondent aux caractéristiques données par les sciences sociales de l'expert. D'autres éléments coïncident : l'emploi d'un vocabulaire technique, la justification par les chiffres, des propositions d'ordre programmatique, une proximité à l'égard du pouvoir mais sans totalement s'y assimiler. Cette insertion dans l'espace de l'expertise fluctue néanmoins d'un acteur à l'autre, et parfois même chez un même acteur, selon le discours retenu. Si l'on a pu distinguer l'expert du lanceur d'alerte sur la base de différences dans la façon d'intervenir dans l'agenda politique, les frontières restent à ce stade floues et l'on peut se demander si l'on a affaire à des lanceurs d'alerte qui recourent à l'expertise, des experts qui lancent l'alerte, ou à quelque chose d'intermédiaire. Le prochain chapitre reviendra sur ces difficultés de catégorisation. À rebours d'une vision du lanceur d'alerte solitaire, l'un des apports de ce chapitre a été la mise en évidence de structures – de réflexion, d'expertise et d'alerte – qui agrègent les enquêtés, fournissent diverses ressources et donnent parfois lieu à des énoncés collectifs.

Ce chapitre s'intéressait à l'effondriste comme dépositaire d'une vérité digne d'être crue. Comme on l'a vu, si le pamphlétaire est « porteur d'une vérité [...] telle qu'elle devrait de toute évidence imprégner le champ où il prétend agir – et pourtant il se trouve seul à la défendre [...] refoulé sur les marges par un inexplicable scandale » (Angenot, 1982 : 38), la position de l'intellectuel effondriste n'est pas aussi exotopique ; l'efficacité de sa parole reste possible. Mu par la volonté de dire le vrai, ce lanceur d'alerte tente de dévoiler le « tableau » dans son ensemble, là où les autres se contentent d'une vision parcellaire. Il ne se positionne pas comme seul détenteur de la vérité, mais comme celui qui a une vision d'ensemble : qui fait les liens, voit les interactions, pense le global.

Chapitre n°7 – Une parole de ruptures : repérage et définition de l'*ethos* prophétique

Le précédent chapitre a pu mettre en évidence, dans les discours étudiés, l'existence de tensions entre rationalités légitimées et régimes de vérité alternatifs, effacement énonciatif et recours au témoignage personnel. Avec ce nouveau chapitre, j'entends approfondir l'image des locuteurs par l'analyse d'énoncés dans lesquels la présence des sujets parlants est particulièrement marquée et mise en scène. Dans le sillage des études argumentatives et rhétoriques, il s'agit de s'attarder sur l'*ethos* : une composante de tout discours⁵⁰⁸ qui renvoie à « l'image de soi que l'orateur construit dans son discours pour contribuer à l'efficacité de son dire » (Amossy, 2012 : 82). J'appréhende cette notion dans son versant discursif, en m'intéressant aux « traces tangibles qui sont repérables tantôt dans des marques linguistiques, tantôt dans la situation d'énonciation⁵⁰⁹ » (Amossy, 2012 : 95).

Établir des prises sur le futur, comme nous avons pu le voir, est autant une affaire de modélisation et de calcul que de subjectivités, d'intuitions, de pressentiments, de croyances. Cela peut interroger le rapport que ces énoncés prédictifs entretiennent avec la forme ancienne de la prophétie. Si un certain nombre de travaux académiques examine les similitudes qui peuvent lier l'écologie catastrophiste et l'apocalyptisme, l'examen d'une parenté avec la tradition prophétique est plus rare. Dans un article qui traite de cette question, le politiste Ludovic Bertina s'en détourne quelque peu et privilégie finalement un rapprochement entre l'écologiste et la figure de l'apôtre (Bertina, 2012 : 249). Dans sa thèse, Jean Chamel, éclairé par sa lecture de Ludovic Bertina, conclut qu'il ne s'agit pas « d'arriver à la conclusion forcée que certains acteurs sont des prophètes » mais qu'il est « possible d'identifier certaines analogies, qu'il existe un "air de famille" » (Chamel, 2018 : 376). À partir du présent corpus, est-il possible d'établir des analogies avec les textes prophétiques ? Cette potentielle proximité peut-elle dépasser la ressemblance, pour prendre des formes discursives plus précises ? Comment se traduit-elle au niveau thématique, mais également et principalement au niveau argumentatif et énonciatif ? Ce faisant, ce chapitre permettra de ne pas limiter l'examen d'une

⁵⁰⁸ Le linguiste Dominique Maingueneau souligne que « tout discours oral ou écrit suppose un éthos : une certaine représentation du corps de son garant, de l'énonciateur qui en assure la responsabilité » (Maingueneau, 1996 : 40).

⁵⁰⁹ En ce sens, je reviendrai autant sur des pronoms en tant qu'observables, que sur des enjeux de positionnement dans une sphère sociale donnée.

affinité religieuse aux apocalypses, mais de remonter à une tradition prophétique, plus ancienne encore.

1) La prophétie, un énoncé sous contraintes

Dans l'herméneutique biblique, les textes prophétiques sont décrits comme relevant d'un « genre » commun. L'analyse du discours envisage le genre comme « une forme socio-historique d'expression, orale ou écrite, caractérisée en particulier par des usages sociaux et par des normes langagières collectivement reconnues et intériorisées » (Krieg-Planque, 2017 : 106). Pour la linguiste Frédérique Sitri, la catégorie « genre de discours » n'est pas « donnée et purement empirique » (Sitri, 2022 : 5) mais construite pour décrire des « interactions complexes et dynamiques entre nom de genre, but pragmatique et formes linguistiques » (Mellet et Sitri, 2010 : 781). *A priori*, l'écrit prophétique semble relever d'une conception plus ancienne du genre : celle du genre « littéraire », utile « dans une perspective documentaire de classification des textes » (Née et al., 2017 : 10). À l'instar du genre apocalyptique dont il a été déjà fait mention :

« le genre [littéraire] sert à la fois l'auteur et le lecteur, en leur permettant de relier une œuvre donnée à d'autres œuvres similaires. Il leur permet de comparer et de confronter, de contredire d'autres œuvres, d'innover par rapport aux écrits d'autrui, ou de suivre les régularités du genre que d'autres ont tracées.⁵¹⁰ » (Steinmann, 1990 : 3, je traduis)

Sans chercher à définir plus précisément cette catégorie, j'entends m'intéresser dans cette première partie de chapitre à la prophétie au travers de ses régularités, du système de contraintes qui la sous-tend. L'enjeu est de voir quels usages peuvent relever de normes tacites relatives à la prophétie, et comment ces usages sont susceptibles d'être repris, écartés ou transformés, dans le corpus contemporain présentement analysé.

Une prédilection pour le futur

C'est probablement la caractéristique la plus couramment attribuée au prophète : sa mission tient « à l'expression [...] de ce qui lui a été *révélé*, [...] qu'il a la charge de diffuser dans l'espace public, partout où il peut » (Karsenti, 2013 : 171, je souligne). Des telles compréhensions du travail prophétique mettent en évidence son caractère « extra-ordinaire ». Tout d'abord, le prophète disposerait d'une connaissance révélée, inaccessible à la vaste

⁵¹⁰ En anglais : « genres serve both author and reader, allowing them to relate any given work to other similar works. It allows them to compare and contrast, to contradict other works, to innovate with respect to others' writings, or to follow the genre paths that others have laid down ».

majorité de ses contemporains. Max Weber envisage ce don particulier comme un « charisme », c'est-à-dire la qualité « d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels » (Weber, 2003 : 320). Comme Weber le met lui-même en évidence, la sociologie du charisme ouvre à un univers de réalités éclectiques, de charismes plus ou moins diffus :

« Le charisme peut être – et c'est le seul cas où il mérite cette appellation au sens plein – un don attaché à l'objet ou à la personne qui le possède par nature, un don que rien ne peut permettre d'acquérir. Dans d'autres cas, le charisme peut et ne peut qu'être créé artificiellement par l'objet ou par la personne, en ayant recours à tel ou tel moyen, évidemment extraquotidien. Le lien qui s'établit entre le premier et le second cas est fondé sur l'idée que bien qu'il soit impossible d'éveiller les facultés charismatiques dans un objet ou chez une personne qui ne les possèdent pas en germe, ce germe reste caché si on ne l'amène pas à se développer, si on ne "réveille" pas le charisme » (Weber, 2013 : 81)

Le second cas de figure, celui du charisme « artificiel », en partie produit par l'acteur, retient plus particulièrement mon attention et permet des rapprochements avec la notion d'*ethos*. Outre cette qualité de clairvoyance, le caractère « extra-ordinaire » du travail prophétique est doublé par le fait que cette révélation concerne non seulement quelques élus, mais porte sur « l'élucidation des mystères du monde » (Gougenheim, 1996 : 149). La prophétie constitue une révélation extraordinaire en soi : un « énoncé encore dépourvu de tout référent et pourtant véridique, car il anticipe sur un futur dont seul il est le garant, énoncé non pas faux mais plus vrai que tout autre, puisqu'il englobe le présent dans l'avenir » (Angenot, 1982 : 94).

Certains travaux mettent en débat l'orientation de la prophétie vers le futur (Chéno, 2010 : 438). Plutôt que de remettre fondamentalement en question cette idée, ils nous permettent d'adopter une vision plus scalaire des choses, à partir d'un continuum temporel unissant les catégories du passé, du présent et du futur au sein d'un « plan unique, conçu et contrôlé par Dieu » (Delcor, 1983 : 65). La catégorie du passé, certes mineure dans la prophétie⁵¹¹, est la catégorie patrimoniale par excellence : celle de l'institution de la loi divine et de la lignée croyante, rendant possible un devoir de mémoire, un rappel opéré par le prophète à la foi originelle. Le présent, lui, est le temps du *kairos*, de la décision à prendre que le prophète entend éclairer. On retrouve en cela l'attitude présentiste, présentée dans le chapitre n°4. L'orientation de cette décision se fait au regard de l'avenir, tel qu'il est anticipé et annoncé par le prophète. À la

⁵¹¹ Pour le théologien Mathias Delcor, la prophétie « ne traite du passé qu'incidemment puisqu'elle se consacre surtout au présent et au futur qui découlent logiquement du passé » (Delcor, 1983 : 65).

différence des figures religieuses avec lesquelles il cohabite (prêtres, rabbins), la particularité du prophète du judaïsme antique tient bien au fait qu'il a « des vues *d'avenir* », qu'il fait « des annonces relatives à un nouvel ordre de choses, à des transformations *futures* » (Delcor, 1983 : 39, je souligne). En cela, le lanceur d'alerte de l'effondrement partage avec un tel prophète une prédilection particulière pour le futur, mais toujours insérée dans un continuum temporel : comme nous l'avons vu, l'effondriste, tout en pointant à la catastrophe *à venir*, tire des leçons du *passé*⁵¹² et insiste sur l'urgence du *présent*.

Sécularisation et rationalisation : que reste-t-il de la prophétie ?

Par l'examen de l'acte de prédiction dans le chapitre précédent⁵¹³, nous avons pu percevoir « la tension entre un discours sceptique sur la possibilité de dire l'avenir⁵¹⁴ et la nécessité d'élaborer un minimum de prise sur le futur » (Chateauraynaud, 2013 : 9). L'alerte écologiste, comme la prophétie, peut être envisagée comme une façon de rétablir des prises sur un futur de plus en plus incertain (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 416). Constatant que « la genèse de l'État moderne s'accompagne d'une lutte incessante contre les prophéties religieuses et politiques de tous ordres » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 415), Francis Chateauraynaud et Didier Torny émettent l'hypothèse que l'émergence de la figure du lanceur d'alerte pourrait correspondre à une « rationalisation historique de la figure du prophète » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 416). À la prophétie se substituerait la prévision et la prédiction, deux façons d'appréhender le futur et d'en parler, de façon non-religieuse. Les locuteurs ont globalement incorporé cette catégorisation de ce qui serait religieux et de ce qui ne le serait pas :

« **Sans verser dans la prophétie**, il me semble probable que nous nous dirigeons vers une crise énergéto-financière et socio-économique aux proportions épiques, avec ce que cela induit comme risques de pénuries, notamment alimentaires, de désagrégation sociale et de désordres publics » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 70, je souligne)

« **Je ne prophétise pas l'effondrement**, je n'en sais rien. En revanche, c'est une certitude : la Terre ne sera plus aussi accueillante qu'aujourd'hui » (Clément, 2021 : 10 je souligne)

Une fois encore, on retrouve des exemples de négation polémique, en réaction à une certaine stigmatisation par le religieux (*cf.* chapitre n°3). Les négations ici faites sont suivies de rectifications. Dans le premier cas, la rectification est une prévision – c'est-à-dire une prédiction au sens faible du terme –, introduite par le verbe modalisateur « sembler » qui marque le

⁵¹² En mettant en évidence, par exemple, des cas d'effondrements de civilisation passés.

⁵¹³ Et, dans une moindre mesure, de l'acte de prévision.

⁵¹⁴ À partir de ce que l'on sait du passé et du cours actuel des choses.

caractère non déterministe de l'énoncé. L'auteur, Arthur Keller, prévoit une crise plurielle majeure. Dans le second exemple, la rectification est marquée par la locution « en revanche », qui prend le « relais de la négation qui précède » (Bres, 1999 : 4). Il s'agit ici d'une prédiction au sens fort du terme : le locuteur modalise sa certitude de façon explicite (« c'est une certitude »). Le journaliste Hugo Clément prédit que « la Terre ne sera plus aussi accueillante qu'aujourd'hui » : cette prédiction, certes, peu risquée, n'émet aucune réserve à sa réalisation.

Dans une volonté de mieux distinguer prophétie et prédiction, certains chercheurs et chercheuses estiment que la différence ne se joue pas simplement en termes d'inscription dans la parole religieuse, mais également en termes de degré de certitude :

« la prédiction de l'oracle est une prophétie, c'est-à-dire qu'elle est inconditionnelle : elle n'a d'autre origine que la volonté des Dieux et est donc inévitable, elle doit s'accomplir [...] Les prédictions que l'on trouve dans les journaux spécialisés, les rapports d'experts et les ouvrages scientifiques sont au contraire conditionnelles : elles énoncent ce qui se passera pour un système donné, si certaines conditions sont réunies » (Leconte-Chevillard, 2017 : en ligne)

La distinction faite ici entre prédiction et prophétie ne me semble pas tout à fait satisfaisante. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, il est fréquent que les prophéties religieuses aient vocation à être infirmées. En cela, elles peuvent également être conditionnelles. Il me semble que l'on gagnerait, à la suite de Francis Chateauraynaud et Didier Torny, à reconnaître que la distinction entre prophétie et prédiction, en particulier dans le cadre d'une alerte, est « floue » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 418). Ce brouillage s'explique notamment par l'hybridation entre « prophéties de malheur » et « mises en alerte radicales », autant d'annonces du futur qui tendent à s'énoncer :

« sur un mode neutre, presque détaché, comme le récit d'une fatalité établie scientifiquement : le caractère inéluctable des phénomènes est incorporé dans une démonstration scientifique et technique et il y a très peu de marques de dramatisation. » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 58)

Les deux sociologues proposent de qualifier une telle démarche argumentative de « prophéties de malheur *rationalistes* » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 58, je souligne).

Face à cette sécularisation et rationalisation de la prophétie, que reste-t-il du charisme prophétique attesté par des dons, « des miracles et une révélation » (Weber, 2013 : 126) ? Si l'on s'en tient au cas qui nous intéresse, le lanceur d'alerte de l'effondrement ne propose pas de performance surnaturelle, du moins publiquement. S'il y a révélation, c'est sous une forme pondérée, insérée dans l'ordinaire de la vie. En écologie, la révélation repose sur la mise bout-

à-bout de connaissances glanées par l'accumulation de lectures, conférences, documentaires, couplée à des expériences – de voyage, de maladie, d'enfantement, de rencontre –, et, enfin, à des « intuitions » (cf. chapitre 6). C'est probablement le recours à ce terme qui témoigne le mieux d'un résidu du savoir prophétique « rebelle à toute réfutation, indifférent à donner ses preuves puisque son évidence sera progressivement dévoilée par le cours même des choses » (Angenot, 1982 : 94). Le don de l'effondriste, c'est de savoir « relier les points » (« *connect the dots* »), mais aussi de discerner dans le temps présent les signes éparpillés d'un monde qui court à sa fin. On peut envisager de telles qualités comme le témoignage d'un « charisme spécifique » :

« Chez Weber, les charismes spécifiques [...] expriment une vertu morale, une disposition naturelle ou une technique acquise pratiquée avec un succès reconnu ou encore une virtuosité acquise [...] Ils ne situent pas leurs porteurs dans l'extra-quotidienneté. Ils seraient plutôt une grâce qui fonde une virtuosité dans le domaine du quotidien. » (Dericquebourg, 2007 : 39)

Les acteurs étudiés se démarquent par leur qualité d'attention. Au quotidien, ils observent et interprètent la baisse drastique d'insectes écrasés sur leur pare-brise de voiture, les forêts brûlées par le feu sur leur lieu de vacances, le recul des glaciers alors qu'ils sont en randonnée.

Qu'elle prenne des formes quotidiennes ou exceptionnelles, la démarche de révélation est au cœur du travail prophétique. Cela nous ramène à l'interrogation initiale sur l'affinité des discours étudiés avec les apocalypses, écrits de révélation. Si l'on distingue communément le prophète de l'apocalypticien, cette distinction n'est que relative : d'un côté l'Apocalypse johannique s'inscrit dans le registre de la prophétie (Romerowski, 2020 : 36-37), comme le précise Jean de Patmos lui-même⁵¹⁵. Cela conduit le théologien Richard Bauckham à dire de Jean qu'il utilise « le genre apocalyptique comme véhicule de la prophétie⁵¹⁶ » (Bauckham, 1993 : 6, je traduis). Inversement, nombre de figures traditionnellement qualifiées de prophètes – Ésaïe, Joël, Zacharie, Daniel – peuvent tenir un discours relevant du genre apocalyptique. Pour le bibliste Mathias Delcor, le passage du « genre » prophétique au « genre » apocalyptique s'opère à partir d'« une certaine manière de concevoir Dieu » : les apocalypiciens croient au dessein de celui-ci « sur le monde, mais, pour eux, il n'a pas seulement le contrôle de l'histoire comme l'admettaient les prophètes, il en a aussi l'initiative afin de la mener à son terme » (Delcor, 1983 : 66). On peut rapprocher cette particularité apocalyptique d'une « vision

⁵¹⁵ En Apocalypse 1:3, on peut lire : « Heureux celui qui lit, et ceux qui écoutent *les paroles de la prophétie* et gardent ce qui s'y trouve écrit, car le temps est proche » (TOB, 2010, je souligne).

⁵¹⁶ En anglais : « *the apocalyptic genre as a vehicle of prophecy* ».

crépusculaire du monde ». Par cette expression, Marc Angenot décrit comment un locuteur en vient à considérer que « le cours de l’histoire s’est infléchi en une déchéance irrémédiable, [que] l’entropie du mal s’est emparée du réel⁵¹⁷ » (Angenot, 1982 : 99).

Comme nous l’avons vu aux chapitres n°4 et n°5, les discours de l’effondrement sont autant une « vision crépusculaire » du monde qu’une vision « aurorale », à l’instar de l’apocalyptisme religieux dans lequel la félicité et la damnation éternelles vont de pair. Un monde meurt, certes, mais cette mort porte en elle le potentiel d’un autre monde, d’une réalité plus ou moins euphorique. Si les locuteurs étudiés partagent avec les apocalypticiens une projection particulière dans un « après », leur ancrage spatiotemporel est plus proche de celui du prophète pour qui l’essentiel se joue « ici et maintenant ». À la différence des apocalypticiens, les personnalités étudiées n’en viennent pas à concevoir l’idée d’une post-catastrophe sortie du temps, qui ouvre vers l’éternité. Elles adhèrent volontiers au slogan altermondialiste « un autre monde est possible » dans la mesure où celui-ci est envisagé ici sur Terre. La révélation des effondristes et des prophètes, c’est au fond de pouvoir pressentir l’avènement de « ruptures de normalité », au sens d’éléments pouvant perturber l’ordre « normal », terrestre, des choses (Gaborit, 2022). Comme l’exprimait Pierre Bourdieu, « le prophète est moins l’homme “extraordinaire” dont parlait Weber, que l’homme des situations extraordinaires, celles dont les gardiens de l’ordre ordinaire n’ont rien à dire » (Bourdieu, 1971 : 332).

Sous-énonciation et recours à une « source légitimante »

L’historien Sylvain Gouguenheim apporte une nuance supplémentaire à la compréhension courante de la prophétie :

« Elle ne sert pas tant à connaître l’avenir qu’à expliciter le message de Dieu. Bien évidemment elle permet d’anticiper sur les événements futurs, mais on ne doit voir là qu’une conséquence du phénomène prophétique, et non son essence. » (Gouguenheim, 1996 : en ligne)

Plusieurs spécialistes des textes religieux abondent en ce sens : le prophète est « celui qui parle au nom d’un tiers » (Caltot, 2016 : 22), dans le but de « faire connaître aux hommes la volonté de Dieu⁵¹⁸ » (Obbink, 1939, je traduis : 23). Si les discours étudiés sont marqués par une forme d’effacement énonciatif⁵¹⁹, cela est aussi vrai des énoncés prophétiques. Dans le livre de Jonas

⁵¹⁷ Angenot s’intéresse ici à la figure du pamphlétaire. Pour cette figure, le recours au pamphlet apparaît « comme un discours-symptôme d’une érosion idéologique », « il accompagne dans le champ social de brusques ruptures entre un ensemble de valeurs et les pratiques concrètes » (Angenot, 1982 : 39).

⁵¹⁸ En anglais : « *make known to man the will of God* ».

⁵¹⁹ Comme nous l’avons vu au chapitre précédent.

par exemple, le récit relate que Dieu commande au prophète : « Lève-toi, va à Ninive la grande ville et profère contre elle *l'oracle que je te communiquerai* » (TOB, 2010 : Jonas 3:2, je souligne). De façon similaire, le livre de Jérémie s'ouvre par un dialogue entre le prophète et le Dieu des Hébreux au cours duquel le dernier invite le premier à dépasser son sentiment d'illégitimité : « je mets *mes paroles* dans ta bouche » (TOB, 2010 : Jérémie 1:9, je souligne). Plus généralement dans la Bible hébraïque, l'énoncé prophétique est précédé par une formule indiquant le passage à la parole divine. Avec près de 400 occurrences, l'expression « *kô "âmar Yhwh* », « ainsi parle le Seigneur⁵²⁰ », est la plus fréquente (Vincent, 2006 : 437). Cette « formule du messenger » introduit :

« toute déclaration divine, tout oracle, comme une citation. Ceci implique que la parole de Dieu n'est pas connue directement, mais seulement par la médiation d'une parole humaine, celle du prophète ou celle du narrateur. » (Robert, 1998 : 484)

On observe là un phénomène de sous-énonciation, au sens du linguiste Alain Rabatel :

« le locuteur n'est pas pleinement l'énonciateur du PDV [point de vue], il le présente comme étant référé à une autre instance (un individu, une norme, une institution, la vérité), faisant entendre que ce PDV est d'abord celui d'un autre avant d'être le sien. » (Rabatel, 2007 : en ligne)

Le locuteur citant – ici le prophète – dans sa révérence et soumission au locuteur cité – Dieu – exprime un point de vue dominé. Il n'est pas difficile de faire des parallèles avec le chapitre n°6 dans lequel on lisait peu ou prou : « la science prédit que... », « les modèles disent que... ». La position surplombante n'est, dans ces cas, pas occupée par une entité divine, mais par des productions scientifiques, mobilisées sans relâche pour justifier le propos. Les locutrices et locuteurs étudiés parlent depuis un espace géographique et une époque où une parole supposément divine ne constitue pas une référence qui fait autorité, pour le plus grand nombre. La prédiction effondriste se présente comme scientifiquement fondée mais « non concurrente du divin » (Danblon, 2021 : en ligne). En représentant un discours autre, d'ordre religieux pour le prophète et d'ordre scientifique pour le lanceur d'alerte écologiste, ces deux figures se retrouvent à user de l'autorité d'« une Source légitimante », « en surplomb de toute autre » (Maingueneau et Cossutta, 1995 : 113). Cette forme particulière de discours rapportée, ancrée dans le vaste procédé de l'argumentation par autorité, peut être interprétée comme une

⁵²⁰ La désignation « Seigneur » (ou parfois « Éternel ») remplace le tétragramme YHWH, l'indicible nom du Dieu d'Israël.

condition « des discours qui ont prétention à “dire le vrai” », des discours difficilement détachables « de leurs origines théologiques » (Oger, 2021 : 73).

Usages des déictiques dans l’annonce prophétique

Faut-il interpréter cette sous-énonciation, dans l’énoncé prophétique ou effondriste, comme une forme de ventriloquie invisibilisant le locuteur ou la locutrice ? En traitant des « discours constitutants » dans lesquels on retrouve cette façon de s’exprimer au nom d’un absolu, Dominique Maingueneau et Frédéric Cossutta nous renseignent à ce propos :

« Les “idées” se présentent [...] à travers une manière de *dire* qui est aussi une manière d’*être*, associée à des représentations et des normes de “tenue” du corps en société. Discours d’assignation des référentiels ultimes, construction d’un lieu énonciatif qui donne sens aux pratiques des hommes, les discours constitutants sont porteurs d’une schématisation du corps, même s’ils déniaient cette dimension. [...] *La légitimation de l’énoncé ne passe donc pas seulement par l’articulation de propositions, elle est portée par l’évidence d’une corporalité* » (Maingueneau et Cossutta, 1995 : 123-124, je souligne)

Je propose d’envisager dans ce qui suit « l’évidence d’une corporalité », par l’identification d’un *ethos* spécifique que je qualifie de « prophétique ». Convoquer ici la notion « d’*ethos* », c’est émettre l’hypothèse que le prophète et le lanceur d’alerte, bien qu’exprimant un point de vue dominé, ne se contentent pas d’être de simples transmetteurs transparents, mais incarnent et personnalisent la parole supérieure, en investissant la charge symbolique qui incombe à celui qui s’en fait le messager.

Si l’expression « *ethos* prophétique » apparaît à un certain nombre d’occasions dans la littérature académique⁵²¹, peu de travaux viennent à le définir et à en préciser les modalités discursives. Cela est d’autant plus vrai dans les travaux francophones en analyse du discours⁵²². Le travail d’Anne Régent-Susini, professeure de littérature spécialisée dans l’analyse du discours religieux, constitue l’une des exceptions. Elle propose, notamment, d’envisager l’*ethos* prophétique à partir du :

⁵²¹ En anglais, on peut citer deux articles publiés dans la revue *Quarterly Journal of Speech* : « *The legend of Eugene debs: Prophetic ethos as radical argument* » de James Darsey (1988) et « *The agon of Jeremiah: On the dialogic invention of prophetic ethos* » de Margaret D. Zulick (1992). L’apport le plus décisif me semble se trouver dans l’ouvrage de Lynda Walsh : *Scientists as Prophets: A Rhetorical Genealogy* (2013).

⁵²² Dominique Maingueneau en fait mention dans plusieurs écrits (Maingueneau in Delormas et al., 2013 : 21 ; Maingueneau, 2014b : 32, 2016b : 2), mais cet *ethos* n’y fait jamais l’objet d’un développement.

« passage du *nous* au *vous*, par lequel le prédicateur se dissocie de son public, et même, en un sens, de l'humanité, pour adopter la posture surplombante du prophète, intermédiaire entre le ciel et la terre, transmettant aux hommes les menaces de Dieu » (Régent-Susini, 2002 : 71)

Il est possible de préciser le recours du prophète antique à la deuxième personne, en distinguant l'usage du déictique *tu* de celui du *vous*, mais aussi l'allocutaire individuel de l'allocutaire collectif. Afin d'adresser un oracle à un allocutaire en particulier – le plus souvent un personnage illustre, un détenteur du pouvoir politique ou religieux –, les prophètes vétérotestamentaires usent du déictique *tu*⁵²³. Le vouvoiement n'existe pas en hébreu ancien : « quand on s'adresse à quelqu'un que l'on respecte, on n'utilise pas la 2^e personne du pluriel (“vous”) comme en français, mais la 3^e personne du singulier (“il”) ou tout simplement la 2^e personne du singulier » (Langlois, 2021 : en ligne). La deuxième personne du singulier est aussi utilisée par les prophètes pour interpeller un collectif d'allocutaires. Un prophète donné dit alors s'adresser à un peuple donné ou à une localité – ville, région, royaume – en usant, souvent, d'anthropomorphisme. En clamant son oracle aux « oreilles de Jérusalem⁵²⁴ » par exemple, le prophète Jérémie s'adresse aux habitants de cette ville, voire plus largement aux judéens ou à la communauté juive dans son ensemble. Les prophètes emploient le déictique *vous* pour s'adresser, assez classiquement, à un groupe donné dont la cohésion est assurée par un dénominateur commun : géographique, religieux, ethnique, de genre, de fonction⁵²⁵, etc. La distinction entre le singulier et le pluriel reste toutefois complexe au sein des textes : les passages du *tu* au *vous* – et vice-versa – sont fréquents. Il n'est pas rare que le prophète aille tantôt interpeller les israélites dans leur pluralité, tantôt s'adresser à eux sous une désignation unifiée : « Israël », « Sion », « maison de Jacob », etc.

⁵²³ Par exemple, dans le livre de Jérémie on peut lire : « Sédécias, roi de Juda, écoute la parole du Seigneur. Ainsi parle le Seigneur à ton sujet : “Tu ne mourras pas par l'épée [...]” » (TOB, 2010 : Jérémie 34:4).

⁵²⁴ « Va clamer aux oreilles de Jérusalem : “Ainsi parle le Seigneur : ‘Je te rappelle ton attachement, du temps de ta jeunesse, ton amour de jeune marié [...]’” » (TOB, 2010 : Jérémie 2:1-2).

⁵²⁵ Le prophète Malachie s'adresse par exemple aux prêtres : « Maintenant, à vous, prêtres, cet avertissement : “Si vous n'écoutez pas, si vous ne prenez pas à cœur de donner gloire à mon nom, dit le Seigneur de l'univers, je lancerai contre vous la malédiction [...]” » (TOB, 2010 : Malachie 2:1-2).

Tableau n°8 – usage de la deuxième personne dans le discours des prophètes vétértestamentaires

	<i>Allocutaire collectif</i>		<i>Allocutaire individuel</i>
Déictique « tu »	Localité ou peuple unifié auquel le prophète appartient <i>Exemple : la ville de Jérusalem (Jérémie 2)</i>	Localité ou peuple unifié auquel le prophète n'appartient pas <i>Exemple : la ville de Ninive (Jonas 3, Nahoum 2-3)</i>	Personnage emblématique, le plus souvent détenteur du pouvoir <i>Exemples : le roi Sédécias (Jérémie 34) ; le roi Nabuchodonosor (Daniel 2) ; le gouverneur Zorobabel (Aggée 2)</i>
Déictique « vous »	Groupe pluralisé auquel le prophète appartient <i>Exemples : les Israélites (Osée 4) ; les descendants de Jacob (Malachie 3)</i>	Groupe pluralisé auquel le prophète n'appartient pas <i>Exemples : les chefs du peuple (Michée 3) ; les prêtres (Malachie 2) ; certaines habitantes de Samarie (Amos 4:1-3)</i>	Inexistence du vouvoiement en hébreu

Entre *vous* et *nous*, parole propre et parole rapportée

Au chapitre n°5, j'ai mis en évidence le succès que connaît le pronom *nous* auprès d'écologistes soucieux de se montrer solidaires d'un vaste réseau d'entités vivantes. Ainsi, l'énonciation des acteurs étudiés semble contraster avec les oracles prophétiques et le recours accru à la deuxième personne. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les prédictions et prévisions effondristes :

« **Nous savons qu'un monde de souffrance et de désolation s'ouvre à nous si nous ne changeons rien.** Nous savons qu'un tiers des hommes pourrait vivre d'ici cinquante ans dans des zones aussi chaudes que le Sahara aujourd'hui. Nous savons que la Terre comptera au moins 250 millions de réfugiés climatiques en 2050. » (Clément, 2021 [2020] : 10, je souligne)

« **la Terre est notre maison à tous et, si nous persistons à la bousiller, il n'y aura plus ni pays riches ni pays pauvres,** ni profits ni pertes à la Bourse, ni science ni art, ni musique ni religion... plus rien du tout. » (Houston in Magnenat, 2019 : 130, je souligne)

« **d'ici 2050, nous, Français, Belges ou Suisses, serons peut-être amenés à migrer ou à demander l'asile** en Norvège, en Finlande ou en Russie à cause du réchauffement climatique ou de l'explosion d'un ou de plusieurs réacteurs nucléaires... » (Servigne et al., 2018 : 204, je souligne)

« **notre maison va s'effondrer,** c'est quasiment certain, mais quand ? » (Boisson et Holbecq, 2019 : 17, je souligne)

L'usage de la deuxième personne est *a priori* peu pertinent pour les locuteurs : les personnalités retenues sont parties prenantes d'une alerte qui les menace tout autant, en tant qu'êtres humains. Comme nous l'avons vu, ces personnalités tendent à penser la catastrophe de façon globale, parfois au prisme d'une responsabilité universelle, ce que le *nous* semble aussi mieux traduire. Ces observations amoindrissent-elles l'hypothèse d'un *ethos* prophétique à l'œuvre dans les discours de l'effondrement ? Trois raisons principales, développées dans la suite de cette section, infirment un tel saut.

Tout d'abord, *le succès du « nous » ne doit pas occulter l'important recours dans le corpus au « vous »*⁵²⁶ :

« **Arrêtez** d'essayer de convaincre ceux qui ne le sont pas, **ne les poussez pas** à bout, **vous allez** les perdre et, surtout, vous épuiser. L'important, c'est de les aimer. Ensuite seulement, **vous pourrez** en parler. » (Baker in Noualhat, 2021 [2020] : 150, je souligne)

« **Agissez localement ! Vous souhaitez** préserver des atteintes humaines une zone forestière proche de **chez vous** ? Un fleuve au bord duquel **vous aimez vous promener** est menacé par un projet industriel ? **Vous souhaitez** créer une épicerie biologique solidaire ? **Organisez-vous** avec **vos voisins**, des associations de protection de l'environnement ou encore votre municipalité pour agir à côté de **chez vous** ! » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 273)

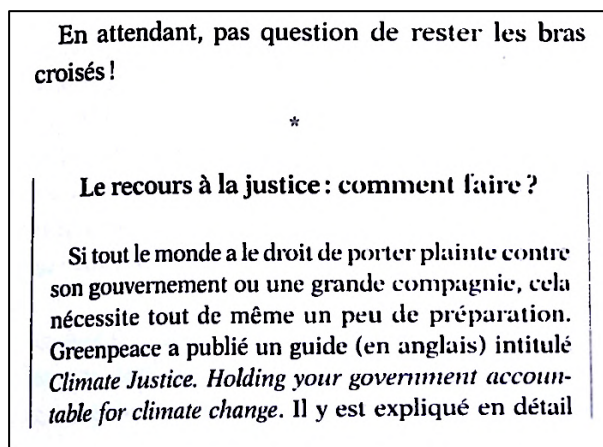
« Si **vous avez** vu toute la noirceur du tableau, **vous savez** d'autant plus ce qu'est le bon et c'est dans la noirceur qu'on voit le mieux la plus petite des lumières, le contraste aidant... De là, **soyez** tout le temps obsédé par le bon. Le bon sens. » (Turpyn, 2021 : 108, je souligne)

On peut observer dans ces exemples la valeur instructionnelle de la deuxième personne (Kwon, 2003 : 1) : celle « d'un sémantisme procédural et non descriptif » (Fauré, 2000 : 78), qui n'est pas sans rappeler l'expression des prophètes. Cette dimension quasi-prescriptive, si elle n'est pas généralisée dans le corpus, est bien présente dans certains livres qui prolongent ainsi une série de discours écologistes qui « cherchent à inciter de l'action, et ambitionnent [...] de développer un potentiel transformateur par rapport à des enjeux environnementaux » (Catellani et Errecart, 2024 : 13). Le plus souvent, ces discours incitatifs sont rendus manifestes en fin d'ouvrage – en guise d'appel à un passage à l'action – ou au gré d'encadrés qui viennent suspendre le fil de la lecture. Les autrices et auteurs y développent des éléments qui visent à

⁵²⁶ Je mets, pour le moment, de côté le recours au *tu* dans le corpus, plus rare. Convoqué dans du discours rapporté, il est fréquemment déchargé d'une valeur référentielle et instructionnelle. Par exemple, on peut lire : « Dans la vie de tous les jours, tu dois maîtriser énormément de choses : ton temps, tes rendez-vous... En mer, ce que j'aime par-dessus tout, c'est que ce n'est pas toi qui fixes les règles du jeu » (Autissier in Noualhat, 2021 [2018] : 229). L'emploi du déictique *tu* ici ne constitue pas une adresse directe à l'allocutaire, mais sert l'établissement d'une vérité générale. Ainsi, le déictique semble s'apparenter au « tu pour je » (Morgenstern et Brigaudiot, 2004) ou au « tu indéfini » (Kwon, 2003 : 1).

rendre concret leurs propos : un retour d'expérience, un assemblage de ressources et bonnes pratiques, des actions que le lecteur ou la lectrice est invité à mettre en place...

Figure n°36 : exemple de recours à l'encadré pour guider l'action du lecteur (Julliard, 2019 : 62)



Plusieurs des ouvrages concernés laissent deviner cette dimension instructionnelle dès leur titre : *On ne joue plus ! Manuel d'action climatique et de désobéissance civile* (Julliard, 2019) ; *Comment sauver le genre humain* (Jorion et Burnand-Galpin, 2020) ; *Face à l'effondrement, si j'étais maire ? Comment citoyens et élus peuvent préparer la résilience* (Boisson et Holbecq, 2019) ; *Agir sans attendre. Notre plan pour le climat* (Grandjean, 2019). L'insertion de « manuel » dans le premier titre témoigne d'une identification à un genre d'ouvrages « à visée didactique et pédagogique » (Ranchon, 2016 : 31-32). On comprend ici qu'il ne s'agit pas d'un manuel à proprement parler, mais d'un effet de style de l'auteur ou de l'éditeur qui entend rompre par-là avec l'hyper-réflexivité qui caractériserait le genre de l'essai⁵²⁷. Dans les autres titres d'ouvrage, l'emploi du verbe d'action « agir » ou de l'adverbe de manière « comment » vient expliciter dès la première de couverture une promesse d'achat et de lecture. Celle-ci entraîne chez l'allocataire des attentes (Jost, 1997), notamment celle de trouver dans l'ouvrage une forme de *modus operandi* pour affronter les défis écologiques. La mention d'un « plan » dans le sous-titre du livre d'Alain Grandjean renforce l'anticipation de la portée pragmatique et programmatique de son discours.

Outre ces usages du *vous* dans le corpus, qu'en est-il du « passage du *nous* au *vous* » évoqué plus précisément par Anne Régent-Susini (Régent-Susini, 2002 : 71) ? Sans que cela soit

⁵²⁷ Deux autres ouvrages dans le corpus se réclament du « manuel » : *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Servigne et Stevens, 2015) et *Petit manuel de résistance contemporaine* (Dion, 2018).

systématique, des glissements entre la première personne et la deuxième personne peuvent s'observer dans les discours étudiés :

« On a tous des savoir-faire, des idées, des talents : **fonçons** ! Il n'est plus temps de tergiverser ou de s'emmurer dans les dénégations. Le risque est réel et l'attitude responsable consiste à se préparer. **Mouillez-vous ! Agissez** sans plus attendre. Ça ne viendra pas du haut ni des voisins. Le changement, à **vous** de l'incarner. Les voisins finiront par **vous** suivre, et les dirigeants aussi. » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 72, je souligne)

« L'effondrement est aussi une réponse face à l'angoisse écologique de **notre temps**. [...] **Faites** des propositions qui soient des alternatives à la déprime ou à la tentation de se réfugier dans le religieux et les idéologies. **Montrez l'exemple**, par votre attitude sereine face à la notion d'effondrement » (Garcia et Pleysier, 2020 : 299, je souligne)

« On a tous **notre rôle** dans cette grande toile. Trouve **le tien** ! » (Garcia et Pleysier, 2020 : 291, je souligne)

« si **vous** avez envie de drastiquement réduire **votre empreinte** écologique, de nombreuses solutions s'offrent à **vous** : devenir végétarien, prendre les transports en commun ou faire du covoiturage sur les trajets domicile-travail, rejoindre un supermarché coopératif, **nous avons** l'embarras du choix. L'action la plus importante étant, sans doute, de transférer **votre argent** dans une banque éthique et solidaire. » (Vidal in Testot et Aillet, 2020 : 285, je souligne)

Sans suivre une structure précise⁵²⁸, ces passages rendent compte de l'entremêlement d'une vérité générale et de la façon dont cette vérité peut s'appliquer dans la vie de l'allocutaire ; de basculements entre un registre de l'assertion et un registre de l'incitation. Tandis que, d'un côté, la vérité énoncée par les locuteurs les place sur un pied d'égalité avec leurs allocutaires, le *vous* (et parfois le *tu*) introduit une différence qui relève de la distribution des rôles dans l'acte de communication – entre l'auteur et son lecteur –, et possiblement d'une relation asymétrique entre des écologistes rompus à la cause et des néophytes⁵²⁹.

À cette première réserve qui vient nuancer l'idée d'une parole écologiste purement horizontale, j'associe la réserve du *statut énonciatif de la prophétie, à savoir du discours rapporté*. À la différence d'autres récits bibliques dans lesquels il est raconté que Dieu prend la parole de façon audible⁵³⁰, la littérature prophétique se structure autour de la médiation du prophète. Dans l'activité prophétique, la parole divine n'est rendue publique qu'au travers du discours rapporté. Dans ce cas de figure, l'avertissement qui se fait à la deuxième personne n'est pas un

⁵²⁸ On le voit dans le dernier exemple où les premières occurrences du « vous » précèdent le « nous ».

⁵²⁹ En tout cas, pensés comme tels dans la situation de communication.

⁵³⁰ Lors de la rencontre entre Moïse et le buisson ardent par exemple (Exode 3).

avertissement du prophète, mais un avertissement de Dieu *transmis par* le prophète⁵³¹. C'est bien Dieu qui s'adresse à un *vous* – dans lequel le prophète est parfois inclus. De tels éléments relativisent « la posture surplombante du prophète » (Régent-Susini, 2002 : 71). Si c'est la science qui joue un rôle légitimant dans le corpus⁵³², on peut s'attendre à ce que les incitations qui s'y lisent soient rapportées à des travaux scientifiques. En voici un exemple :

« **L'étude d'*Environmental Research Letters* le prouve bien** : même si individuellement vous avez une vie écologique modèle, **le résultat environnemental de vos efforts sera toujours beaucoup plus faible que si vous décidez de renoncer à avoir un enfant** » (Bueno, 2019 : 15, je souligne)

Bien que transféré dans un univers séculier, on retrouve là la structure énonciative de la prophétie : un point de vue proche de la prescription, attribué à une autorité extérieure à l'acte de communication et rapporté par le locuteur. Outre cette parole scientifique rapportée (celle de l'« *Environmental Research Letters* »), cette structure énonciative se retrouve ailleurs dans le corpus, avec des énoncés de type proverbial :

« C'est le sens même de **la formule "meurs et deviens" de Goethe**. Mourir à soi-même offre de pouvoir renaître à ce que l'on doit et veut devenir, un être humain dans la plénitude de son être et non un pantin désorienté par le consumérisme qui tire les ficelles de nos comportements, donnant l'illusion de l'action. » (Sutter et Steffan, 2020 : 109, je souligne)

« [...] D'après la traduction de la Bible américaine, c'est un ordre qui est donné aux hommes de triompher sur le péché. **La traduction de King James avec son *tu le domineras*** promet à l'homme qu'il triomphera sûrement du péché. Mais le mot hébreu, le mot *timshel* – tu peux – laisse le choix. [...] Nous pouvons. C'est notre liberté. Nous pouvons saisir cette chance, changer de chemin et de destin. » (Ruffin, 2021 [2020] : 270-271, je souligne)

Ces maximes, qu'elles soient philosophiques ou religieuses, se prêtent particulièrement bien à une parole normative, à la différence des productions scientifiques qui visent le plus souvent la description. On trouve là d'autres formes de sources légitimantes qui prennent le relai d'un diagnostic empirique de la situation pour guider la conduite des uns et des autres vers des pratiques vertueuses.

Dans le sens de ce deuxième motif, j'associe *une troisième et dernière réserve qui est le danger de réduire le prophète à un intermédiaire extérieur à la communauté humaine*⁵³³. Dans le judaïsme antique, s'il existe des exemples où le prophète avertit un groupe auquel il n'appartient

⁵³¹ On retrouve une configuration dans laquelle des locuteurs « peuvent parler au nom d'un Absolu qui, lui, ne peut parler qu'à travers eux » (Maingueneau, 2016a : 25).

⁵³² Comme vu plus tôt.

⁵³³ C'est ce qu'induit Anne Régent-Susini lorsqu'elle évoque « la posture surplombante du prophète, intermédiaire entre le ciel et la terre, transmettant aux hommes les menaces de Dieu » (Régent-Susini, 2002 : 71).

pas, ce cas de figure reste assez exceptionnel. Le prophète s'adresse le plus souvent à ses coreligionnaires, en appelant de ses souhaits « un retour à l'Alliance » (Hartog et al., 2017). C'est ainsi que s'opère parfois un nivellement dans les textes prophétiques, au sein desquels le prophète vient à reconnaître sa responsabilité dans les événements que menacent, lui et sa communauté :

« Si nos péchés témoignent contre nous, agis, Seigneur, pour l'honneur de ton nom ! Oui, nous ne cessons de te renier, envers toi, nous sommes fautifs. » (TOB, 2010 : Jérémie 14:7)

« Nous avons péché, nous avons commis des fautes, nous avons été impies et rebelles, nous nous sommes détournés de tes commandements et de tes décisions. » (TOB, 2010 : Daniel 9:5)

« Fais-nous revenir vers toi, Seigneur, et nous reviendrons ; renouvelle nos jours comme dans l'ancien temps. » (TOB, 2010 : Lamentations 5:21)

On le voit à ces exemples : le *nous* qui dessine une communauté d'appartenance et de destin n'est pas le propre de l'écologiste. Ces trois éléments combinés – la verticalité d'énoncés écologistes, le surplomb relatif du prophète⁵³⁴ et l'identification de ce dernier à ses allocutaires – viennent, certes, souligner la complexité de l'*ethos* prophétique, mais n'invalident pas la possibilité de son repérage dans la présente recherche.

2) De la parole véridique au parler-vrai : se présenter « en rupture »

Le précédent chapitre a rendu manifeste un attachement des locuteurs à une conception de la vérité. Il s'agit à présent de voir comment cet absolu est susceptible de se manifester dans le discours, pas uniquement en tant que thème, mais au travers d'une expression qui se veut vraie, authentique, sincère. L'une de mes hypothèses de travail est d'envisager que l'*ethos* prophétique peut trouver sa place au sein de la famille des *èthè* dits « de rupture »⁵³⁵. De tels *èthè* interrogent des définitions classiques qui estiment que l'*ethos* consiste « à attirer la bienveillance de l'auditoire, à inspirer confiance, [...] notamment en inscrivant l'attitude de l'orateur au sein des valeurs consensuelles partagées par les auditeurs » (Guérin et al., 2022 : 14). Se présenter « en rupture », c'est donner une « certaine image de soi caractérisée par la différence, la nouveauté, la transgression, le non-conformisme » (Krieg-Planque, 2019 : 1). Il

⁵³⁴ Du fait qu'il ne constitue pas une figure d'autorité à proprement parler, mais s'apparente davantage à un messager.

⁵³⁵ *Èthè* est la forme plurielle d'*ethos*, en grec. Si de nombreuses contributions se réfèrent à « l'*ethos* de rupture » au singulier, je souhaiterais signifier par l'emploi du pluriel le caractère très hétérogène des présentations de soi que décrit cette littérature. Ici, on distinguera, par exemple, l'*ethos* pamphlétaire et l'*ethos* prophétique, en tant que formes d'*èthè* de rupture.

s'agit de voir dans cette deuxième partie de chapitre comment certaines facettes de ces *èthè* sont susceptibles de se retrouver chez les intellectuels de l'effondrement, et d'enrichir, ce faisant, notre compréhension de l'*ethos* prophétique, en tant que forme plus particulière des *èthè* « de rupture ».

L'art de porter de mauvaises nouvelles (en vain)

Si la caractérisation du prophète s'est faite pour le moment au regard de textes bibliques principalement, d'autres figures littéraires incarnent un charisme et un *ethos* sensiblement similaires. C'est le cas de Cassandre, personnage issu de la mythologie grecque. L'histoire mythique raconte que :

« quand Apollon est tombé amoureux d'elle, il lui a accordé le don de prophétie pour qu'elle se donne à lui. Cassandre fait mine d'accepter, mais ensuite échappe à l'étreinte. Dépité et furieux, Apollon lui jette un sort : elle pourra toujours prévoir, certes, mais personne ne la croira. » (Darcos, 2015 : 35)

Référence abondamment citée dans le corpus, Cassandre est notamment dépeinte par sa capacité à anticiper des événements à venir :

« La simple énumération de ces trois paramètres suffit à attester que la survenue d'une pandémie à un moment ou à un autre devenait fortement probable dans le monde d'aujourd'hui. [...] **Sans jouer les Cassandre**, une situation avec un virus tout aussi contagieux, mais avec un taux de létalité bien supérieur n'est pas à exclure un jour. » (David, 2021 : 100, je souligne)

« **À l'instar de Cassandre**, qui reçut le don de prédire l'avenir mais fut ensuite condamnée à n'être jamais crue, il y a du malheur à [...] prédire l'avenir, à alerter. On a bien souvent l'impression de ne récolter que des graviers. Bien sûr, contrairement à la tragédie grecque, de nos jours personne ne sait à coup sûr ce que sera l'avenir. Mais entre le doute salutaire et le déni suicidaire, je choisis sans hésitation le premier. » (Morel Darleux, 2019 : 89, je souligne)

Si, dans ces deux extraits, la référence semble identique (« Cassandre »), l'orientation argumentative des énoncés diffère nettement. Dans le premier exemple, l'homme de science Bruno David tente de désamorcer la critique selon laquelle il tomberait dans le prophétisme irrationnel en évoquant la possibilité d'une nouvelle pandémie. Dans le second extrait, l'essayiste Corinne Morel Darleux estime qu'une comparaison avec le personnage mythologique est possible, position qu'elle manifeste au travers de la locution prépositive « à l'instar de » qui contraste avec le « sans jouer les Cassandre » du premier exemple. Corinne Morel Darleux prend toutefois le soin de préciser une limite à l'analogie : « contrairement à la

tragédie grecque », le lanceur d’alerte est incapable de prédire assurément l’avenir⁵³⁶. Ces deux exemples illustrent comment une même référence mythique peut s’inscrire dans des usages distincts, entre rejet et appropriation.

D’un point de vue pragmatique, Cassandre est celle qui annonce un avenir troublé, mais aussi celle qui récolte une fin de non-recevoir : « Cassandre prédisait aux Troyens la ruine de leur ville, mais personne n’avait voulu la croire, elle annonce [...] au peuple d’Argos la mort d’Agamemnon, et personne ne veut l’écouter » (Gilson, 1970 : 21). Comme le relèvent Francis Chateauraynaud et Didier Torny, « le drame de Cassandre, ce n’est pas qu’elle se trompe mais qu’elle ne peut pas être entendue » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 33). Si la référence à ce mythe est courante « pour disqualifier des personnes » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 37), elle fait parfois l’objet d’un retournement de stigmat. Dans ce mouvement argumentatif, le recours à un imaginaire social stéréotypé se trouve aussitôt « déconstruit ou reconstruit au gré des stratégies argumentatives » (Amossy, 2012 : 97), attestant que « chaque présentation de soi verbale est nécessairement une reprise, une modulation ou une tentative de transformation radicale d’une image préexistante » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 10). Ainsi, la journaliste Laure Noualhat raconte s’identifier sans réserve à la figure de Cassandre :

« Après quinze années de chroniques quotidiennes à propos de l’actualité environnementale au journal *Libération*, j’en ai bouffé, de la mauvaise nouvelle, et ce du petit déjeuner au souper ! Depuis le pont de l’information, pas un horizon de bonne nouvelle à se mettre sous l’article. [...] J’ai rendu dingues des dizaines de copains. Mon cercle le plus intime s’est souvent inquiété pour moi, qui voyais tout en noir. Quelle ironie ! Ils avaient les yeux bandés, et c’est moi qui errais dans le noir ? [...] **Je ne sais pas si un quelconque Apollon m’a jeté un sort ou si une sirène géante aurait ensorcelé 7 milliards d’individus, mais mon royaume, c’est la mauvaise nouvelle. Cassandre, c’est moi !** Je suis la reine du territoire radioactif, la muse de la coulée de boues rouges, la vestale de l’usine explosée, [...] la grande prêtresse du discours politique vain. Je suis une journaliste de l’écologie, une rubricarde de l’environnement, une passeuse d’informations vertes, bio, équitables, green... et anxiogènes ! » (Noualhat, 2020 : 15 ; 28-29, je souligne)

Cet extrait nous renseigne sur la difficulté des acteurs à alerter et à continuer d’alerter malgré le fait que l’alerte semble inopérante. Ici, l’appropriation de l’identité de Cassandre est précédée par une rétorsion : l’aveugle, ce n’est pas le lanceur d’alerte pessimiste qui voit « tout noir » mais celui ou celle qui refuse de voir les mauvaises nouvelles pour ce qu’elles sont. La question argumentative de l’autrice « Ils avaient les yeux bandés, et c’est moi qui errais dans le noir ? »

⁵³⁶ La position qu’elle prend du côté du doute peut être comprise à partir de sa proposition d’un « nouveau pari de Pascal laïque », explicitée au chapitre n°6.

résume parfaitement un sentiment de lucidité au milieu d'un aveuglement généralisé qui peut traverser les *èthè* de rupture.

Lorsque le lanceur d'alerte de l'effondrement dit se reconnaître en Cassandre, il exprime par là sa position instable et fragile, la réussite compromise de son discours prédictif : autant de traits qui peuvent valoir pour le prophète antique. Se sentant parfois en décalage avec le monde social qui les environne, les enquêtés racontent expérimenter – ou avoir expérimenté dans le passé – « *l'inconfort des marges* » et « *l'ambivalence d'être précurseur* » (Observation, 100^e séminaire de l'Institut Momentum, 10 février 2023). On observe ici l'un des trois aspects des *èthè* de rupture, tels que développés par Alice Krieg-Planque : celui qui consiste à *se dire être en rupture* (Krieg-Planque, 2019 : 2). Cet aspect se traduit dans le cas présent par le succès d'autodésignations qui font de l'effondriste le porteur d'une vérité nouvelle ou peu écoutée : « Cassandre », « éveilleur », « pionnier », « précurseur », « électron libre » et même, d'une certaine façon, « lanceur d'alerte ».

Jugements métadiscursifs : langue de bois, *greenwashing*, euphémisme

Un deuxième aspect – des *èthè* de rupture – identifié par Alice Krieg-Planque est la *prétention à s'exprimer en rupture*, au travers de laquelle se jouent « certaines représentations du mensonge politique, de la parole convenue, et du dire légitime » (Krieg-Planque, 2019 : 3). Parmi ces représentations figure la « langue de bois », thème central des *èthè* de rupture en politique (Krieg-Planque, 2019 : 4 ; Guérin et al., 2022 : 15). Bien qu'isolées, on dénombre quelques occurrences de ce thème dans le présent corpus. Celles-ci sont significatives d'une rupture avec les attentes qui pèseraient sur les locutrices et les locuteurs :

« Je serai mort en 2050, ce qui me permet d'être très libre. Pendant les vingt-trois années durant lesquelles j'ai été élu, **j'ai manié une sorte de langue de bois comme d'ailleurs la plupart des élus**. Le problème numéro un pour les hommes ou les femmes politiques est d'être réélu. Ils ou elles essaient de rassurer en niant l'effondrement » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 95, je souligne)

« Faut-il donc employer un synonyme moins connoté, comme le mot libertaire ? Ou réhabiliter l'anarchie, brandir sans honte cet étendard et expliquer inlassablement combien ce mot est libérateur et émancipateur ? [...] Après de longues réflexions, me demandant si j'allais être politiquement comprise, j'ai choisi la simplicité. **Sans tabou ni langue de bois**, j'ai décidé d'être la plus sincère possible. [...] j'ai compris que la sincérité de mes idéaux politiques allait m'empêcher de retrouver du travail après mon mandat de députée. [...] Toutes celles et tous ceux qui se revendiquent anarchistes ne devraient plus jamais avoir besoin de taire leurs convictions. » (Attard, 2019 : 86-88, je souligne)

Ces deux extraits sont écrits par d'anciens élus, alors qu'ils établissent un examen rétrospectif de leur parcours. La « langue de bois » n'est ici pas directement attribuée à la parole adverse, mais au discours des acteurs en premier lieu. Ces derniers apparaissent comme pris dans les penchants du discours politique, penchants qu'ils vont tenter de dépasser. Si ces extraits semblent se démarquer du discours polémique dans lequel le locuteur « tâche d'arracher la vérité à l'erreur représentée par la partie adverse » (Angenot, 1982 : 38), on peut observer, de façon implicite, comment ces références à la « langue de bois » deviennent des manières de se distinguer de celles et ceux à qui la « vérité » n'est pas encore apparue.

S'observe alors le troisième et dernier aspect de l'*ethos* de rupture : un *paraître en rupture*. Celui-ci consiste, entre autres, à porter « des idées et des contenus programmatiques originaux ou dissonants dans un contexte socio-historique donné » (Krieg-Planque, 2019 : 2). On peut citer à partir des extraits mis en évidence plus haut la revendication de la croyance dans l'effondrement, d'une part, et l'adhésion à l'anarchisme, d'autre part. Ce *paraître en rupture* fonctionne de concert ici avec les autres aspects des *èthè* de rupture. Alors que la classe politique nie l'effondrement et opère une police des idées, *se dire être en rupture* apparaît évident. Yves Cochet se considère « très libre » depuis sa retraite politique, Isabelle Attard fait de l'autodésignation « anarchiste » un levier dans l'explicitation de sa rupture. Dans le deuxième extrait, en particulier, on peut relever une prétention à *s'exprimer en rupture* : plutôt que de se taire, il s'agit de recourir à une parole simple, « libre », « sincère », pleine de « convictions ».

Au-delà de mettre en évidence trois aspects des *èthè* de rupture, l'une des contributions du travail d'Alice Krieg-Planque est d'illustrer l'« usage rhétorique du métadiscours » (Krieg-Planque, 2019 : 3). Celui-ci est décisif dans la caractérisation du présent *ethos* prophétique, à deux niveaux. Je distingue l'usage de commentaires produisant des jugements en ce qui concerne *l'efficacité du discours* – que je traiterai dans le prochain chapitre – de commentaires métadiscursifs relatifs à la *véracité du discours* – qui retiennent mon attention ici. De nombreux locuteurs opèrent une séparation, non seulement entre la parole libre et la parole convenue, mais entre la parole véridique, d'une part, et l'erreur, le mensonge et l'aveuglement, d'autre part. De façon similaire à ce que l'on observe avec la mobilisation de la « langue de bois », le faux est envisagé comme un penchant dans lequel les locuteurs et locutrices s'efforcent de pas tomber :

« personnellement, je me méfie de **la tentation d'en faire trop et de raconter des fables** aux gens sous prétexte de rendre le futur "désirable". Le futur ne l'est pas, il est à vomir parce

qu'on est en train de tout détruire [...] le but, ce n'est pas d'endormir le public en lui laissant croire que le film va bien finir. » (La Blanche, 2020 : 81, je souligne)

« Parce que je ne peux pas faire autrement, parce que je ne peux **me mentir à moi-même**. » (Voltaire de Cleyre citée par Attard, 2019 : 49, je souligne)

« Mes vérités, je les ai dites. Lorsqu'en quittant le gouvernement, j'ai déclaré : "**Je ne veux plus me mentir**", cette phrase m'est venue spontanément. » (Hulot in Commaret et Pantel, 2020 : 118, je souligne)

Dans les deux derniers extraits, le recours au pronom réfléchi « me » avant l'infinitif « mentir » marque la possibilité pour le sujet parlant d'en venir à se leurrer, à croire en sa parole en dépit de sa fausseté. Tout l'enjeu pour ces acteurs proches du pouvoir est ne pas se conformer à une classe dirigeante pleine d'illusions. Parallèlement, la variante « se mentir » connaît un certain succès dans le corpus :

« Nous ne sommes pas pour une confiance béate en l'avenir, mais pour un optimisme éclairé. Il ne s'agit pas de **se mentir quant aux risques actuels** » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 266, je souligne)

« **il faut donc ne pas se mentir**, la transition écologique et sociale n'aura pas lieu dans toutes les communes de France dans les dix ou vingt ans à venir, elle restera au pire symbolique, au mieux insuffisante. » (Garcia et Pleysier, 2020 : 303, je souligne)

La réussite de la locution « se mentir » repose en grande partie sur le titre d'un ouvrage qui a participé à son figement dans la nébuleuse effondriste : *Ne plus se mentir. Petit exercice de lucidité par temps d'effondrement écologique*. Publié par l'entrepreneur social Jean-Marc Gancille en 2019, l'ouvrage entend lever les mensonges qui viennent jusqu'à circuler au sein des cercles militants écologistes :

« **Admettons-le sans détour : la transition n'a pas lieu**. Aucun signe tangible, aucune statistique sérieuse, aucune tendance solide n'accrédite cet espoir. Le sursaut des consciences, l'inflexion écologique des politiques publiques, la mise en mouvement des entreprises privées, l'influence des ONG ne sont malheureusement que vues de l'esprit. Nous avons lamentablement échoué à mobiliser la société. » (Gancille, 2019 : 13, je souligne)

Si la locution « me mentir » renvoie « à une seule et même personne bien identifiée » (Cincilei, 1998 : 115) – le sujet parlant –, la locution « se mentir » est susceptible d'être « distribué[e] sur toutes les personnes » (Ricœur et Jarczyk, 1991 : 225). Cette indétermination demeure dans le cas de l'ouvrage de Jean-Marc Gancille. En le parcourant, on comprend que « se mentir », c'est à la fois « se mentir » en tant qu'individu, en tant que corps associatif et militant, mais plus largement en tant que société :

« Plus c'est gros, plus ça passe. **L'un des fakes fondateurs de notre ère contemporaine de post-vérité écologique** est tout entier contenu dans deux mots : "croissance verte" ou "développement durable" » (Gancille, 2019 : 21, je souligne)

Une large partie des dénonciations de mensonge dans le corpus s'apparentent à une traque au *greenwashing*⁵³⁷, qu'il soit thématisé comme tel ou non :

« Au fond, **ce greenwashing n'est autre qu'un mensonge écologique**. » (Clapier, 2021 : 204, je souligne)

« Prétendre dans les discours à l'authenticité mais continuer à être inauthentique dans les actes, c'est ne pas incarner ses valeurs et donc ne pas œuvrer pour l'environnement. C'est, par exemple, **prétendre adhérer aux valeurs écologiques mais continuer à travailler chez un employeur (banques, industrie pétrolière...) qui nuit gravement à l'environnement** sans rien faire de l'intérieur » (Sutter et Steffan, 2020 : 268, je souligne)

« Il y a bien sûr, des Destructeurs qui s'ignorent. Ceux-là pensent sincèrement que l'humanité peut prolonger sa trajectoire actuelle, qu'on peut continuer comme cela, qu'il n'y a pas de limite. Leur aveuglement trouve sa source dans la difficulté cognitive que représente la révision déchirante de tout ce en quoi ils ont cru. **Ils préfèrent se mentir à eux-mêmes plutôt que d'affronter la vérité en face**. Ils inventent ainsi de nouveaux vocables comme celui de la "croissance verte", promue par la gauche comme par la droite pour justifier de la prise en considération des enjeux écologiques. Celui-ci symbolise à lui seul **le greenwashing politique**, car la croissance ne peut pas être verte. » (Batho, 2019 : 33, je souligne)

Pour les raisons mentionnées dans le chapitre n°1, les personnalités étudiées assimilent certains discours relatifs au « développement durable » et à la « transition écologique » comme des formes d'écoblanchiment. Tout comme pour la dénonciation de la langue de bois, j'envisage la mise en accusation de *greenwashing* comme « l'expression d'une évaluation axiologique subjective [...] laquelle peut, éventuellement, être largement partagée dans une communauté de parole » (Krieg-Planque, 2004 : 3). Cette opération porte sur l'inadéquation de « l'image construite » à « la constitution de pratiques qui permettent de la réaliser » (Catellani in Heller et al., 2013 : 209, et s'appuie sur un métadiscours⁵³⁸ relatif à l'inadéquation du discours à la réalité : le discours étant ici jugé « excessivement favorable du point de vue environnemental et/ou sociétal » (Krieg-Planque, 2010 : 24). L'accusation de *greenwashing* peut être comprise

⁵³⁷ Comme le précise le chercheur en communication Andrea Catellani, « le terme de *greenwashing*, ou blanchissement vert, est proposé au début des années 90 dans le titre d'un article de la revue *Mother Jones*. L'essence de ce processus est en définitive celui du mensonge » (Catellani in Catellani et al., 2010 : 62). Les travaux de ce chercheur illustrent la portée intrinsèquement critique de ce néologisme, dont l'emploi vise généralement la « censure, [le] blâme d'un acteur social » (Catellani et Errecart, 2024 : 14).

⁵³⁸ Bien souvent, il fonctionne de pair avec la dénonciation d'une économie visuelle jugée trompeuse : l'usage de la couleur verte, d'une texture *kraft*, etc.

au regard d'une fracture plus large : celle d'une « crise de la relation entre signes et réalité » (Catellani et Errecart, 2024 : 12).

Dans le corpus et l'enquête, lorsqu'il n'est pas explicitement question de mensonge, on soupçonne les détenteurs du pouvoir politique et économique, en particulier, d'enjoliver la situation. C'est le cas du jugement d'euphémisation qui porte typiquement sur l'adéquation du mot à la chose, dans la lignée de l'accusation de *greenwashing* :

« Morale de l'histoire : il faut donc **se méfier des mots consensuels**. "Transition énergétique" est un **doux euphémisme** par rapport à l'immense transformation qu'il faut réaliser, qui elle **n'a pas de vrai précédent** historique. » (Fressoz in Testot et Aillet, 2020 : 157, je souligne)

« Sur le site internet du ministère français de la Transition écologique, **l'euphémisme dissimule mal la réalité** : la "destruction des sols" n'est pas "difficilement réversible" et leur "réhabilitation très coûteuse". Les sols pollués resteront pollués. » (Mignerot, 2021 : 13, je souligne)

« *je suis chez les Verts parce que par rapport à tous les autres partis, il faut choisir le moindre mal. Mais [...] ce besoin d'institutionnalisation et de succès amène à **une certaine euphémisation de la pensée et du langage**. Et donc même **se détache d'un réalisme** qui serait le mien* » (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

« *Alors à la COP21 a été introduit deux concepts tout à fait critiquables, qui sont des **concepts, disons, d'euphémisation du discours**, et **on peut dire de tromperie sur la substance de ce dont on parle**. Il y a d'abord le concept "d'énergies décarbonées". Et donc "décarbonées", ça veut dire évidemment : "Le carbone, ça c'est pas bon du tout. Oh là là, le carbone." Et donc c'est évidemment le gaz, le pétrole, le charbon. Mais, du coup, ça réhabilite le nucléaire, parce que le nucléaire n'est pas une énergie carbonée.* » (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)

Dans ces extraits, il est moins question de l'aveuglement, en tant que danger qui pourrait guetter tout acteur engagé⁵³⁹, que d'une stratégie d'omission délibérée, chapeautée par les tenants du *statu quo*, dont les locuteurs se démarquent. Au travers de l'usage de lexies telles que « vrai », « réalité », « réalisme », les locuteurs ici cités soulignent leur attachement à la référentialité de la parole, à sa bonne adéquation au réel. Ces termes, pivots du discours effondriste, sont bien souvent associés à une thématization de la « vérité » :

« **ce que suggèrent les personnes critiques, c'est en fait : "Il ne faut pas dire la vérité"**. Parce que, soit ça ne sert à rien – il est vrai que parfois, ça ne sert à rien – soit c'est compris, mais si c'est compris, cela génère de l'anxiété. Ben évidemment que ça génère de l'anxiété ! Mais

⁵³⁹ Dont les locuteurs et locutrices.

putain, si la fin du monde ne fait pas peur, je me demande ce qui va faire peur. » (Entretien avec Aurélien Barrau, 2022, je souligne)

« la seule chose qui importe aujourd'hui, c'est de **dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. La vérité nue et dégueulasse**. Pour qu'une prise de conscience profonde et réelle, une métanoïa, se fasse enfin. » (La Blanche, 2020 : 81, je souligne)

À la différence de leurs adversaires, les personnalités étudiées accepteraient d'annoncer un avenir possiblement sombre, mais fidèle à leur perception de la réalité. Cette façon qu'à Éric La Blanche, dans le premier extrait cité, de prêter serment à la vérité, en reprenant une locution nominale figée bien connue (« toute la vérité, [...] rien que la vérité ») mais en la prolongeant (« la vérité nue et dégueulasse »), peut être envisagée comme révélatrice d'une « éthique énonciative », qui dépasse « la promesse de sincérité et [...] de vérité »⁵⁴⁰, en tant que simple stéréotype du discours politique (Paveau, 2014 : 3). Dans ces deux extraits, il ne s'agit pas simplement de dire le vrai, mais de dire le vrai en dépit des risques auxquels le locuteur et son allocutaire s'exposent.

« Prophètes de malheur »

La famille des *èthè* de rupture repose également sur un certain usage du *pathos*. En effet, « lorsqu'un locuteur s'attribue une disposition à ressentir telle émotion, il tend, du même coup, à construire une image discursive de lui-même ou, par extension, une image du groupe au nom duquel il s'exprime » (Micheli, 2010 : 160). Le locuteur « en rupture » se distingue, entre autres, par sa « capacité à susciter de vives émotions chez l'auditoire » (Krieg-Planque, 2019 : 2). En ce qui concerne l'*ethos* prophétique plus particulièrement, une émotion est susceptible de tenir une place de choix : la peur⁵⁴¹. Qualifier les écologistes de « prophètes de malheur » est chose courante chez les adversaires de l'écologie politique (Bertina, 2012 : 232-235), en faisant une hétérodésignation étroitement liée au stigmate religieux présenté dans le chapitre n°3 :

⁵⁴⁰ Afin de ne pas démultiplier excessivement les figures convoquées (prophète, lanceur d'alerte, pamphlétaire, expert), je me contente de signaler ici la figure du parrésiasite, développée par Michel Foucault, qui incarne typiquement une telle éthique énonciative (Foucault, 2008b, 2012). Marie-Anne Paveau en propose une synthèse riche, dans laquelle on perçoit bien la proximité, à la fois avec le lanceur d'alerte, mais aussi avec des figures religieuses telles que le prophète : PAVEAU Marie-Anne (2014), « Les diseurs de vérité ou de l'éthique énonciative. Parrésiasites, messagers, *whistleblowers*, lanceurs d'alerte », *Pratiques*, < <https://journals.openedition.org/pratiques/2267> > [en ligne], page consultée le 21/03/2025.

⁵⁴¹ Comme le montre l'extrait de l'entretien avec Aurélien Barrau, cité dans la section précédente.

« **Je ne suis ni un prophète de mauvais augure** ni un homme politique et encore moins un idéologue. Je suis un scientifique, naturaliste, spécialisé en paléontologie et en sciences de l'évolution et de la biodiversité. » (David, 2021 : 13, je souligne)

« Depuis quarante ans, je vois venir la crise écologique et l'effondrement **sans trop oser le clamer publiquement pour ne pas être traité de prophète de malheur**. Devant l'ampleur des dégâts, je suis donc traumatisé par le retard de la prise de conscience générale. » (Jouventin et al., 2019 : 33, je souligne)

« Les lanceurs d'alerte seraient irrationnels. Ils relaient aujourd'hui, littéralement, le message des chercheurs spécialistes, mais **sont qualifiés de prophètes de malheur** ou de gourous apocalyptiques. Ils sont l'écho des découvertes scientifiques consensuelles et cela les rendrait donc... irrationnels ! Étonnant renversement. » (Barrau, 2020 [2019] : 138-139, je souligne)

*« c'est vrai que le caractère eschatologique de certains vocables peut être bienvenu, en ceci qu'il souligne la singularité de la situation que nous traversons. Il ouvre aussi, bien sûr, la porte à **un risque qui est celui d'être vu comme un prophète, surtout quand on a les cheveux longs**. [...] ce risque il est connu et je peux pas ne pas le courir. »* (Entretien avec Aurélien Barrau, 2022, je souligne)

On observe dans le premier extrait ce que remarquait déjà Ludovic Bertina : il n'est « pas rare que scientifiques, climatologues ou économistes [...] se défendent de cette accusation [de prophétisme], en focalisant leur apologie autour de la scientificité de leurs théories et la prudence de leurs expertises » (Bertina, 2012 : 244). Ces extraits illustrent comment la présentation de soi est indissociable de représentations extérieures. L'*ethos* apparaît comme une lecture coconstruite avec l'allocutaire, susceptible d'échapper en partie au pouvoir des locuteurs et locutrices. La notion d'*ethos* « préalable », avancée en partie par Ruth Amossy permet de souligner :

« l'image que l'auditoire peut se faire du locuteur avant sa prise de parole. [...] L'*ethos* préalable s'élabore sur la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social (ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir), mais aussi sur la base de la représentation collective ou du stéréotype qui circule sur sa personne. Il précède la prise de parole et la conditionne partiellement. » (Amossy, 2021 : 84)

Dans les exemples cités plus haut, on voit comment la parole des acteurs étudiés peut être embarrassée par toute une stéréotypie. On retrouve le *gradient* d'attitudes relatives aux descriptions stigmatisantes : négation, rétorsion, retournement. Le syntagme nominal « prophète de malheur », figé par l'usage, fonctionne en association avec des attributs paraverbaux – les cheveux longs – pour constituer un stéréotype. L'expansion du nom « prophète » par « de malheur » est significative d'une position sociale particulière, sur laquelle je reviendrai dans la troisième partie de ce chapitre. Elle repose également sur une perception

courante du prophète qui, en accord avec la tradition hébraïque, exposerait la sentence à venir et chercherait à « susciter des sentiments de peur chez l’auditoire⁵⁴² » de façon à la faire réagir (Gitay in Porter et Olbricht, 1996 : 222, je traduis).

L’argumentabilité de la peur

De façon classique, la peur est envisagée en tant qu’émotion qui « surgit face au danger, indépendamment du fait que celui-ci soit réel ou imaginaire » (Marzano, 2015 : 12). Elle s’inscrit dans « une temporalité ouverte principalement dirigée vers le futur » (Labate, 2019 : 477) prenant pour perspective l’accomplissement d’un événement indésirable (Micheli, 2010 : 272). Lorsque les adversaires du catastrophisme écologique prennent à partie ceux et celles qu’ils qualifient de « prophètes de malheur », ce n’est pas seulement en vertu de leur prophétisme – signe d’irrationalité – mais aussi au regard de l’effroi que produiraient leurs discours. La peur est ainsi décriée pour ses effets négatifs, une critique remarquée par les concernés :

« C’est l’un des reproches que je fais au monde scientifique. **Il ne veut pas effrayer le grand public** et cherche à garder une image de sérieux et d’objectivité, sans exprimer la moindre émotion. » (Servigne in Commaret et Pantel, 2020 : 13)

« C’est normal que ça génère de l’écoanxiété. **Ce sont vraiment des salauds qui nous disent, qu’aujourd’hui : “Vous savez, il ne faut pas faire peur à nos enfants.”** Non, mais enfin, quand un gamin né au milieu des bombes et en pleine guerre, ce qu’il faut c’est mettre fin à la guerre. C’est pas payer un psy pour le gamin. » (Entretien avec Aurélien Barrau, 2022, je souligne)

« Celui ou celle qui lance l’alerte aujourd’hui devant la menace d’extinction de l’espèce humaine se voit en effet immédiatement opposer **un barrage par les pompiers de l’émotion intervenant en urgence** : “Arrêtez ! Vous ne vous rendez pas compte que vous allez faire peur aux gens !”, comme si, entre le risque de disparition de l’humanité, et le risque de faire peur à quelqu’un, le choix était clair. Comme si la peur était simplement un résidu d’un autre âge, dénué de la moindre justification, une abomination dont il faudrait débarrasser l’humanité une fois pour toutes ! » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 13, je souligne)

En se référant aux « *salauds* », « pompiers de l’émotion », Aurélien Barrau, Paul Jorion et Vincent Burnand-Galpin désignent plus particulièrement une opposition avec laquelle ils doivent composer. Ces opposants récusent la légitimité de la peur, un cas de figure déjà repéré par Raphaël Micheli :

« Il arrive que des locuteurs [dans le cas présent, les opposants] argumentent non pas en faveur, mais bien à l’encontre d’une émotion. [...] les locuteurs ne cherchent justement pas à produire

⁵⁴² En anglais : « *seeks to stir the audience's feelings of fear* ».

cette émotion, mais bien, par leur discours, à en contester la légitimité et à en bloquer l'émergence. Il s'agit là, pourrait-on dire, d'une émotion contre-argumentée ou, si on préfère, d'une réfutation d'émotion » (Micheli, 2010 : 147)

Pablo Servigne, avec Manon Commaret et Pierrot Pantel, souligne que cette réticence à l'usage de la peur aboutit au fait que les scientifiques prennent « trop de pincettes pour dire les choses » (Commaret et Pantel, 2020 : 13). Un empilement argumentatif se crée, alors même que la réfutation de l'émotion est contre-argumentée.

Jean-Baptiste Comby, en s'intéressant aux experts climatiques, souligne que ce refus de la peur est avant tout un refus des dominants :

« Ces réactions nous informent sur l'aversion des membres des classes supérieures pour les registres sensationnalistes, qu'ils perçoivent comme des appels démesurés à l'émotion. Mais rien ne nous dit que ces mises en scène ne satisfont pas d'autres fractions des audiences pouvant être habituées aux, et apprécier les, scénarii catastrophes. L'opprobre jeté sur les messages qui dramatiseraient le problème climatique semble donc marquer une frontière entre les manières illégitimes de sensibiliser et les "bons" codes d'une sensibilisation devant être "sage". Soucieux d'éduquer en douceur pour éviter de contrarier trop brutalement l'ordre social dominant et les valeurs morales qui le sous-tendent, ils veillent à ce que les messages ne soient ni "trop violents" ni "à côté de la plaque" » (Comby, 2015 : 167)

En se disant en rupture avec la *doxa* dominante, telle que présentée par Comby, les personnalités étudiées n'actent pas de rupture franche avec les traits stéréotypés qui leur sont attribués. Bien qu'elles récusent souvent la désignation « prophètes de malheur », il est frappant de constater comment ces personnalités retiennent de cette figure l'usage rhétorique de la peur, tout en envisageant la peur autrement qu'au travers du risque « de téjaniser les esprits, d'encourager le repli sur soi, le déni de réalité, la passivité, l'apathie » (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 56). De façon plus insistante encore qu'avec la tristesse, les effondristes argumentent la peur autant de fois que nécessaire. D'une part, la peur est présentée comme une *disposition légitime* face aux malheurs qui se profilent :

« il faut accepter avec humilité que **nous pouvons avoir peur**, et particulièrement subir l'angoisse de la mort qui rôde derrière le collapse. Bien sûr, les plus arrogants prétendront qu'ils n'ont pas peur. Soit ils sont totalement inconscients (cas les plus rares), soit ils se réfugient derrière un mécanisme bien connu en psychologie, le refoulement (cas les plus fréquents). » (Sutter et Steffan, 2020 : 19, je souligne)

« La peur n'est plus l'apanage des enfants terrifiés perdus en forêt, elle a tout contaminé : du contenu de nos assiettes à l'air que nous respirons. Elle a même changé de nature : **dans le monde d'aujourd'hui, avoir peur, c'est être responsable.** » (Noualhat, 2021 [2020] : 105, je souligne)

On trouve ici deux exemples de combinaison du *pathos*, du *logos* et de l'*ethos* : le fait d'avoir peur (*pathos*) est présenté comme la disposition raisonnable (*logos*) d'une personne consciente, honnête et responsable (*ethos*). La construction chiasmatique – telle qu'on peut la percevoir dans le second extrait⁵⁴³ – est un procédé assez courant dans le corpus⁵⁴⁴ qui vient sémiotiser la rupture que constitue le paradigme de l'effondrement. De façon sous-entendue, nous pouvons comprendre que l'immaturité et l'inconscience sont désormais du côté des personnes qui refusent de s'inquiéter : « on assiste à un phénomène en miroir où la construction de l'*ethos* des orateurs va de pair avec le discrédit porté sur l'*ethos* adverse » (Micheli, 2010 : 270). Le recours à la peur n'est plus considéré comme infantilisant ; il permet de se hisser à la hauteur de la situation :

« quand les faits sont catastrophiques, **le message doit l'être aussi. Il ne faut pas avoir peur de faire peur, et de s'engager.** Or ces scientifiques ne sont ni formés ni préparés à être des oiseaux de mauvais augure. **Le messager a pourtant une responsabilité**, comme le médecin qui annonce un cancer à son patient. Il y a une manière de le faire, et les médecins commencent juste à être formés à cela » (Servigne in Commaret et Pantel, 2020 : 13, je souligne)

En évoquant la « peur de faire peur », Pablo Servigne emploie une formulation assez typique de l'argumentabilité de la peur, telle qu'elle se donne à voir dans le corpus. Cette formulation se décline avec la « peur d'avoir peur » :

« **La peur d'avoir peur** est comme la peur de ne pas s'endormir, qui est la première cause d'insomnie : elle aggrave les choses, elle est bien plus dangereuse que la peur elle-même, car, sans la peur au cœur de nous-mêmes, notre espèce, comme l'ensemble des mammifères, des oiseaux et des poissons autour de nous, aurait disparu depuis des centaines de milliers d'années. C'est **la peur d'avoir peur, le fléau de notre époque**, qui conduit à la paralysie plutôt que la peur elle-même. » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 14, je souligne)

Là où le recours au chiasme déforme une axiologie donnée – en inversant les places de la responsabilité et de l'infantilisme, de l'utopie et du réalisme –, les segments « peur d'avoir peur » ou « peur de faire peur » jouent eux aussi sur un « mouvement de déformation » (Laurendeau, 1997). On peut envisager cet effet de style comme une diaphore, une « figure par laquelle on répète un mot employé peu auparavant, mais en lui donnant une nouvelle nuance de signification » (Morier cité par Laurendeau, 1997 : 45). Cette mise en abyme de la peur est

⁵⁴³ Chiasme en partie implicite : « dans le monde d'aujourd'hui, avoir peur, c'est être responsable ».

⁵⁴⁴ L'exemple le plus connu est : « l'utopie a changé de camp : est aujourd'hui utopiste celui qui croit que tout peut continuer comme avant » (Servigne et Stevens, 2015 : 252). Ce chiasme (lui aussi en partie implicite) a été un temps mis en évidence sur la page web de la branche française d'Extinction Rebellion.

supposée confronter l'instance adverse face à ses contradictions : en prévenant des recours à la peur, l'adversaire reconduirait, malgré lui, un discours de peur.

Progressivement, nous pouvons percevoir le passage de la peur comme *disposition légitime* à la peur comme *stratégie légitime* pour mener à bien une mission de sensibilisation. Une émotion comme la peur se trouve alors « évaluée en fonction des tendances à l'action qu'elle est supposée favoriser chez ceux qui l'éprouvent » (Micheli, 2010 : 166) :

« Nous sommes donc en désaccord à la fois avec ceux qui refusent de faire peur en agitant la menace du cataclysme, d'une part, et avec ceux qui prêchent l'abandon de toute perspective désirable, et même de toute espérance, comme si cet abandon était la condition de l'action, d'autre part. Aux premiers nous disons que, si la panique est dangereuse, **la peur raisonnablement fondée décuple l'énergie et l'audace.** » (Tanuro, 2020 : 302, je souligne)

« **Avoir peur et avoir mal nous alerte au fait que nous devons réagir, qu'il faut que nous sortions d'une situation** où notre existence est menacée [...] avoir mal ou avoir peur met en marche notre imagination et nous mène en général droit vers la solution » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 14, je souligne)

« je suis pour **l'heuristique de la peur**. Je pense que **la peur peut être bonne conseillère**, que c'est même, ça peut être **un entraînement pour l'action**. Ça n'est pas du tout la peur qui fige, la peur qui fait peur » (Entretien avec Yves Cochet, 2021, je souligne)

En évoquant une « *heuristique de la peur* », Yves Cochet se réfère vraisemblablement à une position philosophique développée par Hans Jonas et reprise par Jean-Pierre Dupuy qui soutient « le rôle positif que peut avoir, concernant les décisions éthiques et politiques, l'anticipation des menaces induites par la technologie » (Dubost in Dupont et al., 2007 : 563). Dans les discours étudiés, on observe que la peur est légitimée en tant qu'« émotion ressentie de manière transitoire » – permettant un sursaut – plus qu'en tant que « disposition durable à ressentir cette émotion » (Micheli, 2010 : 160) :

« Il faut aussi **doser la peur**. Faire peur n'est **pas un objectif, mais un moyen**, contesté. Faire peur n'est pas nécessairement démobilisateur, ça dépend de la dose. » (Garcia et Pleysier, 2020 : 294, je souligne)

Cette modalité pragmatique particulière – à savoir le recours à la peur et à la catastrophe en tant que « moyen de générer une prise de conscience et une prise de décision ultérieure » (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 65) – est susceptible de distinguer l'effondriste et le prophète d'autres formes d'expression « en rupture » qui n'entendent pas influencer le monde social.

***Ethos* prophétique et *ethos* pamphlétaire**

Si l'*ethos* prophétique peut trouver sa place parmi les *èthè* de rupture, cela est aussi le cas de l'*ethos* pamphlétaire (Krieg-Planque, 2019 : 3 ; Guérin et al., 2022 : 29). Or, pour diverses raisons dont celle que nous venons de voir, cette appartenance partagée n'implique pas de confondre la posture du prophète avec celle du pamphlétaire. La parole de ce dernier, telle que l'analyse Marc Angenot, s'énonce à partir d'une posture défaitiste, résignée :

« le pamphlétaire ne sait plus à qui imposer son mandat [...] plus sombrement et plus sobrement aussi, le pamphlétaire peut faire retour sur lui-même. Plutôt que d'attendre un écho à sa parole, il se dit satisfait d'avoir *parlé*. Sa conscience est allégée, il n'en fallait pas plus » (Angenot, 1982 : 310-311)

Le pamphlet n'a pas tant vocation à être considéré, à susciter le changement social. Il libère la conscience du pamphlétaire, le soulage de son fardeau. Dans cette démarche se trouve convoqué le thème – typiquement pamphlétaire – de la « bouteille à la mer » :

« Le pamphlétaire [...] s'en remet au hasard pour que son écrit atteigne un public favorable. [...] Il faut écrire, c'est l'impératif du solitaire, après le naufrage idéologique, mais on ne choisit pas son destinataire, on ne s'adresse à personne, on ne compte plus être secouru ; il lui suffit de se dire qu'un jour quelqu'un entendra son message et saura de quel point du monde il provenait. » (Angenot, 1982 : 41-81)

Dans le corpus, seules les vidéos proposées par la chaîne YouTube *Thinkerview* mobilisent ce thème. Chaque entretien se clôture avec la question de la « *bouteille à la mer* » : un mot de la fin, un message « *impérissable sur Internet* » que l'invité souhaiterait faire passer. Or, il n'est pas question-là « d'une parole impossible, [...] animée d'un impératif de for intérieur, sans stratégie heureuse pour substituer l'évidence de la vérité à l'imposture établie » (Angenot, 1982 : 39). Pour reprendre les mots de Sky, pseudonyme du présentateur de la chaîne, il s'agit de donner un « *conseil pour les jeunes générations* » – des jeunes générations qui se tiendraient prêtes à écouter derrière leur écran. Les réponses données par les invités se veulent encourageantes et ouvrent à des possibilités d'agir :

« Moi, je voudrais juste donner le conseil aux jeunes générations, c'est vraiment **engagez-vous**. On peut prendre du plaisir à être avec d'autres, à se tenir debout, à réfléchir avec d'autres, à **agir avec d'autres**. On est vraiment dans un moment crucial, on est dans un moment historique dans l'humanité. Ce qui va se passer [...] détermine notre vie pour les années futures. » (Larroutourou in *Thinkerview*, 2021, je souligne)

« On n'a pas le temps de lui laisser à elle [la jeune génération] toute seule le devoir de réinventer l'eau chaude. Donc, ce qu'elle doit faire, à mon avis, c'est de **se chercher des alliés**

dans la génération du dessus [...] et d'entrer dans un travail intergénérationnel pour mener à bien la reconstruction écologique. » (Giraud in *Thinkerview*, 2020, je souligne)

Pour le prophète – et en conséquence l'*ethos* associé –, la solitude est, avant tout, affaire de présentation de soi. S'il dit être entouré d'aveugles, le prophète ne fait pas de cet aveuglement une fatalité : son travail consiste à « faire voir », ou plutôt faire entendre – aussi longtemps qu'il faudra – la voix d'une source légitimante qui appelle à la repentance, à la conversion, à la préparation et au rassemblement.

Si l'*ethos* prophétique tient une place de choix dans la présente recherche, le basculement vers l'*ethos* pamphlétaire peut guetter le locuteur ou la locutrice qui – à force de répétition et d'insistance – viendrait à incorporer l'idée de sa seule lucidité et l'aveuglement effectif et irrémédiable de ses contemporains. Ce basculement vers la parole « impossible » du pamphlétaire constitue à mon sens une sortie du travail argumentatif à proprement parler et cristallise un positionnement social et idéologique. Comme le relève Ruth Amossy, « c'est seulement lorsque le fait de heurter fait partie d'une attente qu'il peut s'intégrer dans une entreprise de persuasion » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 8). Or, le pamphlétaire idéal ne se contente ni d'une apparence en rupture ni d'une expression en rupture, mais *se situe dans une rupture totalisante*. Cette rupture ne semble répondre à aucune attente, aucun projet prosélyte, et conforte un isolement « peu compatible avec l'aspiration à des responsabilités » (Krieg-Planque, 2019 : 3).

3) Solitude et appartenance du prophète au monde social

Si j'en viens à estimer qu'une large partie des discours étudiés témoigne d'un *ethos* prophétique, c'est au regard des contraintes qui structurent leur énonciation, proches de celles de la prophétie. C'est aussi au vu de façons de paraître, de se dire, de s'exprimer « en rupture » qui rappellent la littérature prophétique. Or, on commence à le percevoir avec la question du rapport au pamphlet, tout *ethos* repose sur une « dimension "idéologique" [qui] renvoie à des positionnements dans un champ » (Maingueneau, 2014 : 33). Cette dernière sous-partie vise à clarifier ce qu'être un « prophète » implique dans le monde social et comment cette figure interagit avec d'autres composantes du corps social.

Des prophètes sortis du désert ?

Si la présentation « en rupture » repose sur un jeu discursif, elle se nourrit également d'expériences bien réelles pour les personnalités rencontrées. Comme nous avons pu le repérer

ici ou là, au fil de cette thèse, ces personnes disent être sujettes à différentes formes d'ostracisation publique, dans l'accès aux arènes médiatiques de grande écoute, aux financements, ou à des postes politiques ou académiques. Si l'exclusion n'a pas formellement lieu, elle est susceptible d'être remplacée par diverses railleries publiques : « l'incrédulité et le mépris sont les deux modes principaux de rejet d'une alerte » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 13). Cela n'est pas sans rappeler le destin des prophètes de malheur au sujet desquels Max Weber écrivait :

« Ils se savaient incompris et honnis de la masse de leurs auditeurs [...] Le prophète de malheur avait affronté ses visions dans un combat solitaire, et il retournait dans la solitude de sa maison, suscitant l'effroi et la crainte, jamais l'amour ; souvent, il était honni, raillé, menacé, couvert de crachats et frappé au visage. » (Weber, 2010 : 486)

Le huitième et dernier épisode de la série télévisée *L'Effondrement* illustre bien, depuis la fiction, la mauvaise fortune qui peut unir le prophète de malheur et le lanceur d'alerte de l'effondrement. L'épisode fait office de *flash-back* : alors que l'ensemble des épisodes se déroulent après l'effondrement et mettent en évidence les conséquences de cet effondrement, le dernier épisode prend place cinq jours avant l'effondrement, comme pour revenir aux sources du problème. On y suit des militants écologistes qui décident d'interrompre l'émission en direct « On en aura parlé » – sorte de parodie de *Touche pas à mon poste*. L'un des militants, Jacques Monblat, est un scientifique, qui se présente comme ingénieur agronome de formation⁵⁴⁵. Après avoir été violenté par la sécurité, il est le seul du groupe de militants à se voir invité à rejoindre le cours de l'émission. Outre une différence d'*hexis* vestimentaire qui a pu jouer en sa faveur – il est le seul à porter une chemise et une veste de costume alors que les activistes sont vêtus d'un même t-shirt vert à slogan –, la ministre de l'écologie présente sur le plateau le reconnaît comme un ancien « collègue » et accepte de débattre avec lui. Le présentateur décide alors de revoir le programme de son émission :

« Très bien, eh ben on vous accorde quelques minutes alors. [...] Par contre, ici, on est tous civilisés, les autres c'est en régie, merci⁵⁴⁶. » (*L'Effondrement*, 2019)

⁵⁴⁵ Une telle explicitation n'est pas fortuite lorsque l'on sait la surreprésentation des ingénieurs agronomes parmi les collapsologues.

⁵⁴⁶ On peut observer dans l'image en haut à droite de la figure n°37 comment les militants sont reconduits en coulisse, par l'équipe de sécurité de l'émission.

Figure n°37 : plans de l'épisode n°8 de la série *L'Effondrement* (2019).

Le présentateur est en costume bleu, Jacques Monblat en costume brun, et la ministre en bas à droite



Il s'en suit une vive discussion entre Jacques Monblat, considéré comme le seul interlocuteur du collectif un minimum crédible, et le reste des personnes présentes sur le plateau :

« [Jacques Monblat] Ce que je disais tout à l'heure, un petit peu dans la précipitation et la bousculade, c'est que les crises des pays du sud de l'Europe sont à mon sens les marqueurs d'un effondrement global qui va advenir chez nous dans les prochains mois, voire dans les prochaines semaines.

[Présentateur] Ah, c'est une mauvaise nouvelle alors.

[Ministre] C'est surtout typiquement du Jacques Monblat, l'incarnation du pessimisme. [...] Ce n'est pas avec vos méthodes à la limite du terrorisme, monsieur Monblat, que l'on va s'en sortir. [...] Il est là votre problème monsieur Monblat : vous aimeriez qu'on revienne à l'âge de pierre. [...] [Vos] discours fatalistes sont difficilement audibles. Vous êtes un collapsologue, monsieur, et vous venez nous vendre la fin du monde.

[Chroniqueur] Entendez, excusez-moi, mais c'est une quoi un "collapsologue" ?

[Chroniqueuse] Mais tu sais, c'est les hurluberlus qui s'enferment dans des bunkers. »
(*L'Effondrement*, 2019)

Le personnage de Jacques Monblat est mis en scène comme un homme incompris plus qu'un paria. L'incompréhension est fréquente : Jacques Monblat dit regretter la confusion qui est faite entre survivalisme et collapsologie ; alors qu'il avertit de l'imminence de l'effondrement, on le renvoie à la politique de « *développement durable* » déjà en place, à l'importance des « *petits gestes* ». L'épisode est saturé de représentations stéréotypées du lanceur d'alerte effondriste, mais aussi de ses adversaires – partisans de l'écologie « positive ». Si les personnalités médiatiques et politiques présentes autour du plateau n'ont guère d'égard pour le scientifique, il parvient à récolter quelques applaudissements du public à mesure qu'il développe son propos. Cette reconnaissance, certes toute relative, est la condition d'existence de la figure

charismatique qui n'est consacrée comme telle qu'au travers de « sa reconnaissance par des suiveurs⁵⁴⁷ » (Dericquebourg, 2007 : 21).

Aujourd'hui, face à « l'intensification des phénomènes climatiques extrêmes de plus en plus manifestes » (Catellani et Errecart, 2024 : 12), la conscience des menaces écologiques et leur médiatisation en Europe francophone ont largement progressé (Comby, 2009 ; Sessego et Hébel, 2019 ; Catellani et Errecart, 2024). Malgré des relents de scepticisme et d'opposition, la marginalité et l'ostracisation publique tendraient à se déplacer du côté des « déniéristes⁵⁴⁸ » de telles menaces. Ce constat est repris par la plupart des enquêtés. Alors que je suis en observation aux « Rencontres des nouvelles pensées écologiques » en octobre 2022, le philosophe Patrice Maniglier annonce « *une amorce de devenir hégémonique de la pensée écologique* ». Plus optimiste encore, Noël Mamère déclare en entretien : « *On a remporté une victoire culturelle. Oui, c'est vrai. Après un demi-siècle de combat* » (Entretien avec Noël Mamère, 2023). Les résultats de cette enquête auraient sans doute été bien différents il y a dix, vingt, trente ans, quand certains des enquêtés commençaient à alerter un public à l'indifférence ou au mépris plus marqués.

La conclusion selon laquelle le catastrophisme écologique – tel que Danièle Hervieu-Léger l'observe dans les années 1970 – constitue « l'expression de l'impuissance pratique d'une couche sociale, du fait de la conjoncture générale aussi bien que des contradictions de sa propre position dans les rapports sociaux, à transformer un monde où elle vit mal » (Léger, 1982a : 61) nécessite aujourd'hui d'être nuancée. L'examen de la position sociale des personnes interrogées montre que la marginalité effective – dans les postes occupés – est un phénomène à relativiser. Certes, plusieurs d'entre elles n'exercent plus d'activité politique (Yves Cochet, Isabelle Attard, Noël Mamère, Corinne Morel Darleux) ou mènent une activité de recherche hors des institutions académiques (Pablo Servigne, Gauthier Chapelle, Vincent Mignerot, Raphaël Stevens), mais cela peut s'expliquer par des motifs divers qui ne sont pas seulement subis⁵⁴⁹. D'autres enquêtés occupent au moment de la recherche des fonctions publiques de premier plan : dans leur Parlement national (François Ruffin, Delphine Batho, Valentine Python), au Parlement européen (Phillipe Lamberts, Pierre Larrouturnou), au conseil municipal de leur ville

⁵⁴⁷ On peut rappeler ici le soutien que le scientifique trouve dès le départ auprès des militants écologistes, avec qui il opère.

⁵⁴⁸ Cette désignation (de l'anglais : « *denialist* ») décrit les personnes exprimant un déni du consensus scientifique sur un sujet donné (en l'occurrence, le changement climatique d'origine anthropique). Elle est fréquemment utilisée comme une alternative à la désignation « sceptique » (par exemple : « climatocéptique »), jugée euphémisante.

⁵⁴⁹ Par exemple, des départs à la retraite ou des préférences personnelles.

(Antoine Back, Gwennyn Tanguy). D'autres ont fait ou font partie du paysage de l'enseignement et de la recherche au sein de grandes écoles (Bruno Latour, Agnès Sinaï), d'universités (Dominique Bourg, Aurélien Barrau, Geneviève Azam, Sophie Swaton) ou d'établissements d'enseignement supérieur catholiques (Gaël Giraud, Nathanaël Wallenhorst, Renaud Hétier). Ces éléments de contextualisation peuvent interroger le succès que connaissent la référence à Cassandra et l'*ethos* prophétique chez les personnalités étudiées : en quoi ont-elles le sentiment d'être seules, mises de côté ou peu écoutées ?

Tout d'abord, il est important de préciser qu'au sein même du champ de l'écologie politique, les effondristes restent pour le moment plutôt minoritaires. L'hégémonie de la pensée écologique – si elle advient – n'est pas nécessairement l'hégémonie de la pensée de l'effondrement écologique⁵⁵⁰. Aussi, les enquêtés peuvent occuper des places politiques et académiques de choix, mais rester assez solitaires au sein de leur institution. C'est ce que décrit d'une certaine façon Nathanaël Wallenhorst, professeur des universités et doyen de la faculté d'éducation à l'Université catholique de l'Ouest :

« Moi, je suis impressionné, en fait, dans mon université, combien on est à l'ouest, en fait, par rapport à la question des savoirs bioclimatiques. On est à l'ouest, l'ouest, l'ouest. Mais c'est impressionnant. Il y a quelques chercheurs qui sont à peu près au fait. 3%, 5%, je sais pas, un truc comme ça. Et puis c'est tout. Puis, des gens qui savent pas trop. Deux, trois climatosceptiques, voilà. Ou des personnes qui sont de bonne volonté, mais qui ont un logiciel plutôt conservateur » (Entretien avec Nathanaël Wallenhorst, 2023, je souligne)

Une troisième explication se dégage de cette recherche : plusieurs locutrices et locuteurs investissent un tel *ethos*, comme pour actualiser un héritage symbolique. Exprimer un sentiment de lucidité au milieu d'un aveuglement généralisé ou ne pas hésiter à recourir à l'alarmisme sont autant de façons de s'inscrire dans une histoire, dans une lignée d'écologistes dont l'*ethos* était typiquement prophétique. Noël Mamère, né en 1945, a pris conscience des risques environnementaux courus à une époque peu marquée par l'imprégnation sociale de l'écologie. Il confiait en entretien :

« J'ai l'habitude de dire que l'écologie apparaît comme une idée neuve à beaucoup aujourd'hui. C'est entré dans [...] l'espace public finalement, assez tardivement. Mais nous, nous n'étions que des lanceurs d'alerte, des éclaireurs d'une certaine manière, ma génération. [...] Oui, je crois qu'on en a été des messagers » (Entretien avec Noël Mamère, 2023, je souligne)

⁵⁵⁰ À titre d'exemple, le programme de l'édition 2023 des Journées d'été des écologistes ne contient à aucun endroit, sur 48 pages, le mot « effondrement » : JOURNEES ECOLOGISTES (s. d.), « Le programme des JDE 2023 », < <https://journées-ecologistes.fr/2023/08/14/le-programme-jde2023/> > [en ligne], page consultée le 01/02/2024.

Dans d'autres discours, ces pionniers de l'écologie politique et scientifique sont décrits comme des « voix criant dans le désert » :

« Les données historiques s'alignent désormais sur les pires prédictions du siècle dernier. Début de l'effondrement prévu à l'horizon 2030, disaient-elles. Nous y sommes. Et **les chercheurs qui crient dans le désert depuis tant d'années**, ne s'embarrassent plus de courbes ni de schémas compliqués. Ils emploient des mots simples. Effondrement. Anéantissement. La question est posée : pour combien de temps la Terre est-elle encore habitable ? » (Notre affaire à tous, 2019 : 10, je souligne)

« à la suite de **quelques intellectuels lanceurs d'alerte criant dans le désert écologique** de la pensée au XX^e siècle, plusieurs esprits ont récemment entrepris de concevoir ensemble la nature et la culture au moyen de regards et d'outils nouveaux. » (Cochet, 2020 [2019] : 212, je souligne)

Avec l'expression d'inspiration biblique « crier dans le désert⁵⁵¹ », la topographie du désert devient parfois l'objet d'une scénographie, c'est-à-dire d'« une scène narrative construite par le texte » (Maingueneau, 2004 : 192) dans laquelle la vérité est énoncée mais peu écoutée⁵⁵². Face à ces figures d'avant-garde, les plus jeunes écologistes composent aujourd'hui avec le double impératif de leur prêter allégeance, mais aussi de revendiquer leur place dans le champ de l'alerte, alors même leur alerte est celle d'autres avec d'être la leur. Le recours à l'*ethos* prophétique semble répondre à ces deux objectifs : par filiation à ces voix qui crient dans le désert, il fait perdurer l'existence même du désert⁵⁵³, rappelant que si l'alerte a fait du chemin depuis un demi-siècle, elle reste insuffisamment considérée. La manière dont « l'énonciation se déploie comme dispositif de légitimation de son propre espace » (Maingueneau, 2016a : 21) se comprend à l'aune de luttes de positionnement, bien décrites par la politiste Vanessa Jérôme :

« [Sylvie Ollitrault] considère comme une sorte d'échec le fait que les écologistes ne soient jamais que des producteurs "dominés" de normes sociales qui le sont tout autant. Il nous semble, au contraire, que cet état de fait va de pair avec la position même d'avant-garde qui est (in)consciemment recherchée et adoptée par les militants verts. En effet, si la fierté que leur procure la possibilité de valoriser politiquement leur parcours moral et leur cohérence de valeurs et de pratiques [...] compte pour beaucoup dans leur sentiment d'appartenir à l'avant-garde politique et sociale, elle les oblige également à un mouvement constant de surenchère de

⁵⁵¹ L'expression puiserait ses origines dans les mots du prophète Ésaïe, repris par le prophète néotestamentaire Jean-Baptiste, qui se présente dans l'évangile ainsi : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert » (TOB, 2010 : Jean 1:23).

⁵⁵² Dans les exemples ici cités, cette scénographie est minimale, rudimentaire, mais d'autres exemples du corpus montrent comme le désert peut constituer le phore d'une métaphore filée.

⁵⁵³ C'est ce que souligne Enzo Lesourt, de façon critique, au sujet des écologistes d'aujourd'hui : « *il y a un truc qui coince [...] Parce que leur alerte et leur urgence – qu'ils ont forgées dans les années 70 – étaient inédites [...] ils se disent que, du coup, ils sont un mouvement politique inédit* » (Entretien avec Enzo Lesourt, 2023).

pratiques destinée à leur permettre de conserver cette position dans un espace politique et social par ailleurs relativement dynamique. » (Jérôme, 2014 : 357)

Paratopie : trouver sa place dans l'absence de place

L'effet de marginalité du « prophète » au sens large – religieux, mythologique ou profane ; antique ou contemporain – repose sur un rejet subi, mais aussi et surtout sur une façon de se mettre à l'écart, volontairement. Cet écart peut s'appuyer sur diverses motivations qu'il s'agit à présent de développer. Le créateur de contenu Antoine André tente de qualifier le non-conformisme qui serait le sien :

*« J'aime bien la subversion. Et puis j'aime bien aller contre le courant. C'est-à-dire que si j'ai raison avec tout le monde, ça m'intéresse pas assez vite. "Ouais OK, bah je vais faire autre chose." Donc **il y aussi un tempérament à la base**, peut-être, qui est **un regard critique** [...] : "Et si on faisait autrement ?" [...] J'ai vu la difficulté d'être différent. Mais moi ça m'a jamais... ça m'encourage plus qu'autre chose. »* (Entretien avec Antoine André, 2024, je souligne)

Mon rôle n'est pas de juger de l'existence d'un « tempérament », d'un point de vue psychologique. En revanche, je peux souligner à la suite de Ruth Amossy tout l'intérêt argumentatif d'une telle présentation de soi « dans un contexte moderne et contemporain où la différence est une condition de distinction, et où la singularité est valorisée par-dessus tout » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 8) :

« L'écart par rapport à la norme fait partie de l'horizon d'attente de l'auditoire, qui évalue l'individu en fonction de son originalité, de son unicité, de son apport à nul autre semblable. La nouveauté est érigée au rang de valeur suprême. Dès lors, le fait de transgresser les règles établies et de rompre la continuité d'un comportement verbal devenu routinier apparaît comme un atout plutôt que comme un obstacle. » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 8)

Dans l'univers des idées et des alertes, « la marginalité sociale fonctionne souvent comme signe d'élection pour le postulant à la notoriété » (Maingueneau, 2016a : 101) et le « discrédit des élites », en tant que tendance de fond (Krieg-Planque, 2019 : 13), devient une ressource pour des locuteurs et locutrices qui s'estiment marginalisés.

Une autre désignation, introduite et défendue par Corinne Morel Darleux dans le corpus, entend décrire la trajectoire de celui ou de celle qui ferait le choix de la marginalité :

*« [Bernard] Moitessier n'est pas un solitaire par principe, mais un *maverick*. Du nom d'un éleveur texan qui refusa au XIX^e siècle de marquer au fer rouge son bétail, **le maverick est un cheval sauvage qui choisit de vivre en marge de la harde : il reste à distance, mais suit la marche du groupe, sans jamais s'en éloigner jusqu'à s'en exclure**. Il met de la distance, mais ne se désolidarise pas du mouvement. Il refuse juste le comportement grégaire et*

l'autorité du mâle dominant. Contrairement au paria, rejeté par ses semblables, le *maverick* fait lui le choix délibéré de se mettre en retrait. » (Morel Darleux, 2019 : 17, je souligne)

À la suite d'une question de ma part, l'autrice précise en entretien la possibilité de son identification à cette figure du « *maverick* » ainsi qu'aux figures du prophète et de Cassandre :

« **prophète, certainement pas. [...] Cassandre ? Pas vraiment non plus.** En tout cas plus aujourd'hui. Parce que, aujourd'hui, en l'espace de quelques années, il y a vraiment un énorme bouger en termes d'émergence de nouveaux collectifs, de beaucoup de jeunes militantes et militants qui se sont emparés de ces questions-là, qui s'en sont emparés sur des bases anticapitalistes, très politisées. Que malgré tout, voilà, moi, si je compare à il y a quinze ans, quand j'ai vraiment commencé à militer, la manière dont la question de l'écologie est présente aujourd'hui dans l'espace public, je n'ai plus du tout l'impression de jouer ce rôle de Cassandre, même si il reste quand même du boulot, évidemment. [...] il y a quand même pas le même sentiment de solitude et de crier dans le désert que il pouvait avoir [...] **Par contre, sur la question du maverick, là, oui, je m'y reconnais davantage.** » (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2023, je souligne)

Le début de cet extrait peut laisser penser que les références mythologiques – comme Cassandre –, souvent déchargées de dévotion cultuelle, sont susceptibles d'être moins stigmatisantes que des références religieuses *stricto sensu* – comme celle au prophète – qui sont aujourd'hui encore objets de croyance. C'est néanmoins la comparaison avec le *maverick* qui apparaît à l'autrice comme la comparaison la plus probante :

« il y a vraiment **un truc de dedans-dehors, d'électron libre** qui, moi, me convient bien et assez, correspond assez, je pense, à la manière dont je vis mon engagement aujourd'hui. Et à ma place dans la société où je suis **à la fois très dedans**, par mes engagements, par mes actions, par mes prises de position, par ma présence dans le débat public. Et **en même temps assez dehors**, par le fait que j'habite un tout petit village au fin fond de la vallée de la Drôme et que j'ai aussi des périodes de retrait liées à l'écriture. Et que **je papillonne** au sein de plein de mouvements, de réseaux et de collectifs **sans totalement appartenir** à l'un d'entre eux. » (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2023, je souligne)

Ce long développement peut être envisagé comme une construction paratopique. À la suite de Dominique Maingueneau, j'envisage la « paratopie » comme :

« une impossible appartenance à la société : pour trouver leur place de créateur, appartenir pleinement au monde de la production esthétique, [les créateurs] doivent en effet gérer leur impossibilité même d'occuper véritablement une place dans le monde des activités "ordinaires". Élaborer sa paratopie, c'est ainsi découvrir cette modalité singulière du ne-pas-trouver-sa-place qui permet de faire œuvre. » (Maingueneau, 2016a : 5)

Si cette citation s'applique à la sphère littéraire, son contenu peut aisément être élargi à l'univers intellectuel et à celui de l'alerte. En disant se reconnaître dans le *maverick*, Corinne Morel Darleux témoigne d'une « difficile négociation entre le lieu et le non-lieu : [l']impossibilité de

se clôt sur soi et [l']impossibilité de se confondre avec la société “ordinaire”, [la] nécessité de jouer de et dans cet entre-deux » (Maingueneau, 2016a : 26). Cette tension est au cœur de la « paratopie » : le concept repose sur le paradoxe d'une place à trouver qui est « une non-place sociale » (Maingueneau, 2016a : 177).

Bien que différents en quelques points, le *maverick* et le prophète se rejoignent par une séparation à l'égard du monde ordinaire qui n'est ni totalement hermétique ni totalement érémitique⁵⁵⁴ :

« chez les prophètes anciens [...] c'est dans la solitude que l'esprit prophétique venait sur eux. Et il n'était pas rare qu'il les poussât à rechercher la solitude, dans la nature ou dans le désert [...] Si sa mission incitait le prophète à sortir dans la rue et à se mêler à la foule, ce n'était là, encore une fois, que la conséquence de la manière dont il *interprétait* son expérience. » (Weber, 2010 : 485)

Comme le souligne Weber, le désert constitue l'un des lieux de prédilection du prophète qui l'investit dans une démarche de retrait aux marges de la société, motivée par une quête de clarté quant à l'état du monde présent et à venir. Cette topographie, toutefois, ne peut être pensée de façon complète sans se coupler à des moments d'apparition publique auprès des foules. Le prophète est dans un certain sens « celui qui va de place en place sans jamais se fixer » (Maingueneau, 2016a : 27). À l'image d'une telle figure, Corinne Morel Darleux se décrit comme un « électron libre », une militante qui « papillonne ». Elle alterne entre l'inspiration d'une vérité dans le *désert* – dans son cas, la ruralité, son chez-soi – et la diffusion de cette vérité auprès de la *foule* – par sa participation au débat public. Son territoire devient en quelque sorte « son errance même » (Maingueneau, 2016a : 29).

Comme le rappelle Ruth Amossy, toute rupture se fait « nécessairement du cœur de la cité ; sans centre, il ne peut y avoir de marges ni de décentrement » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 9). La mise en évidence d'un risque d'effondrement – mondial et prochain – peut être analysée comme un dire dissonant vis-à-vis de la *doxa* de la longévité (Lesourt, 2018) et de la durabilité (Semal, 2019). Elle ouvre un espace de singularité, dans les sphères intellectuelles et politiques, aux personnalités qui s'en saisissent. Néanmoins, alors qu'un nombre croissant d'acteurs mettent en lumière les limites à la soutenabilité des sociétés, cette place paratopique doit aussi se défendre dans un espace plus réduit des personnalités averties, sous peine de devenir

⁵⁵⁴ Relative à l'ermite.

« *mainstream* ». Ainsi, Loïc Steffan voit dans le rejet de la désignation « collapsologue » (cf. chapitre n°1) le résultat d'un marché médiatique de l'effondrement :

« un certain nombre d'auteurs de la sphère "collapso" ont rejeté le terme "collapso". Ben je pense à Vincent Mignerot, par exemple, qui ne l'utilise pas. Il se dit "effondriste" ou "effondrologue", et pas "collapso". Alors, je sais pourquoi, en fait. C'est juste des questions de moteur de recherche [...]. En fait, **si tu utilises un terme qui est déjà utilisé par d'autres, [...] tu arrives après les précurseurs dans l'utilisation du terme.** Tu vois ce que je veux dire ? Si tu t'empares du terme "collapso", inéluctablement dans les moteurs de recherche, tu passes derrière Pablo Servigne. » (Entretien avec Loïc Steffan, 2021, je souligne)

À l'image de ce qui peut s'observer dans l'écriture scientifique, l'invention néologique cristallise la quête d'une singularité en effondrologie :

« **un certain nombre de gens font des propositions de... termes [...]** Il y a aucun néologisme dans [notre] livre. On a repris que des trucs... Si, il y en a un. On en a inventé un. [...] par "écotartie"⁵⁵⁵, on voulait signifier qu'il fallait en fait une espèce d'équilibre homéostatique entre le local et le global. » (Entretien avec Loïc Steffan, 2021, je souligne)

« plutôt que d'opposer les high tech et les low-tech – c'est-à-dire d'un côté de la technosalvation et de l'autre côté une espèce de créativité frugale à la Philippe Bihouix –, **on a pu parler de "right tech"**, c'est-à-dire de techniques adaptées à une situation. [...] [Il faut] essayer de mettre en place, moi **ce que j'appelle "l'économie du discernement"**, ce que Philippe Bihouix appelle le "technodiscernement" » (Entretien avec Loïc Steffan, 2021, je souligne)

« lors de l'événement où on s'est rencontré, moi, je n'étais que l'animateur de la table ronde, donc je n'ai pas parlé de mon travail. Pas directement. Mais moi, je propose un terme, évidemment, comme... comme à peu **près tout le monde propose son terme du "-cène"**⁵⁵⁶. [...] **Moi, je propose le "dérégulocène"** [...] Je pose l'hypothèse que la cause de nos problèmes, ce serait que l'humanité aurait acquis la capacité à déréguler. » (Entretien avec Vincent Mignerot, 2023, je propose)

Nous pouvons observer ici comment la quête de propositions propres vient relativiser la justesse ou la pertinence d'autres propositions. Assez souvent, les entretiens ont été l'occasion pour la personne interrogée de préciser son positionnement vis-à-vis des idées d'autrui⁵⁵⁷. Un enquêté évoquait « *une espèce de confusionnisme pas très clair chez Gaël Giraud* » qui tient au fait que le jésuite conférerait une supériorité aux catholiques dans la gestion des biens communs. Un autre acteur admettait le rapport de rivalité et de jalousie qu'il entretient à l'égard de Jean-Marc Jancovici, n'hésitant pas à critiquer les postures pronucléaires de ce dernier. Un autre encore

⁵⁵⁵ Voir : STEFFAN Loïc et SUTTER Pierre-Éric (2020), *N'ayez pas peur du collapse !*, Desclée De Brouwer, p. 203.

⁵⁵⁶ Ce locuteur se réfère au néologisme « anthropocène » et aux contre-propositions néologiques qui l'ont suivi.

⁵⁵⁷ Cela est en partie ma responsabilité, ayant régulièrement posé des questions à ce sujet pour mieux cartographier les acteurs étudiés.

souligne le manque de « *finesse d'analyse et de compréhension des phénomènes* » dans des mouvements comme *Deep Green Resistance*, une « *stérilité* » qui jouerait avec l'effondrement le « *Grand soir* » marxiste.

Si l'on envisage ces remarques au regard de l'intense travail bibliographique mené parallèlement par les acteurs, on constate, une forme de concurrence certes, mais aussi et surtout l'existence d'un *habitus* intellectuel, une incorporation de certains usages académiques. L'écriture scientifique s'inscrit, par exemple, sous la double contrainte de continuité et d'originalité :

« Le questionnement de recherche commence quand on a cerné un objet, qu'on a tenté d'en rendre compte avec ce qui existe, et qu'on a constaté qu'il n'est encore qu'imparfaitement couvert et restitué, et qu'il faut encore préciser, par de nouveaux efforts de rigueur et d'analyse, la meilleure manière d'effectuer cette clarification. » (Seurat, 2014 : 34)

L'hybridation entre l'isolement de l'intellectuel effondriste et son appartenance – parfois conflictuelle – à un groupe de pairs peut renvoyer aux traits différenciant le prophète vétérotestamentaire du prophète néotestamentaire. Chez les écologistes étudiés, on distingue un sens de la solitude qui peut faire penser aux prophètes de la Bible hébraïque, tels qu'analysés par Max Weber. Mais on observe également des filiations, des désignations et des structures partagées ; des affinités et des collaborations. Lorsque Noël Mamère confiait en entretien appartenir, avec « *d'autres de [ses] copains et copines* », à une « *chaine de la pensée critique* » qui « *ne s'est jamais interrompue* » (2023), il témoignait d'une expérience d'isolement⁵⁵⁸, certes, mais aussi de compagnonnage. À la façon des premiers chrétiens, les acteurs semblent inscrits au sein d'une « communauté pneumatique⁵⁵⁹ » par laquelle ils sont portés⁵⁶⁰ (Weber, 2010 : 486). Comme en témoignent les évangiles et les épîtres, l'appartenance à une telle communauté n'exclut en rien des luttes de pouvoir, mais assure une assise collective à la distribution des dons (Weber, 2010 : 485).

⁵⁵⁸ Qui tient ici à la « *pensée critique* » en tant que telle, qui sous-entend une discontinuité à l'égard d'une pensée dominante.

⁵⁵⁹ Dans le christianisme, la « pneumatique » renvoie à l'inspiration par l'Esprit saint, troisième personne de la trinité divine.

⁵⁶⁰ C'est en partie pour cette raison que Ludovic Bertina en vient à parler – au sujet des écologistes – « d'apôtres » plus que de « prophètes ». Cela complexifie et enrichit les analyses que l'on peut faire de la figure de l'écologiste. Néanmoins, ce chapitre entend montrer comment le rapport à la prophétie dépasse la seule question de l'isolement. Aussi, parler « d'apôtre » peut laisser penser que la prophétie n'a plus de place dans le corpus néotestamentaire. C'est quelque peu masquer le fait qu'il y a bien des façons communautaires et « chrétiennes » de prophétiser, dans le sillage de la tradition prophétique juive.

Des intellectuels multipositionnés

Pour Max Weber et d'autres à sa suite, la solitude des prophètes de malheur ne contraste pas seulement avec les prophètes néotestamentaires mais également avec les « prophètes de cour » (Weber, 2010 : 245). Conformistes et vendus au pouvoir en place, ces prophètes royaux se démarquent du prophète authentique, « un gêneur, un type dérangeant, alors que ses interlocuteurs – rois et peuples confondus – souhaiteraient entendre ce qui les flatte et les conforte » (Schlegel, 2017 : 97-98). Puisque la mission du prophète authentique ne lui a pas été confiée par des êtres humains, celui-ci serait protégé des logiques politiciennes. Alors que l'on demande aux prophètes de dire « des choses agréables, des propos lénifiants, de prêcher la paix » (Schlegel, 2017 : 97), certains d'entre eux – les plus fidèles à leur « vocation » – préfèrent la marginalité à la compromission. En cela, « le prophète typique propage l'idée pour elle-même, et non en échange d'une rétribution – du moins d'une rétribution officielle et réglée » (Weber, 2013 : 155). Il n'obéit pas « à une demande sociale » (Karsenti, 2013 : 171, je souligne).

Cette tension entre prophétie de cour et prophétie de malheur est bien illustrée dans l'épisode précédemment cité de la série *L'Effondrement*. L'affrontement entre Jacques Monblat et la ministre de l'écologie est visiblement un affrontement entre deux scientifiques. À la fin de l'épisode, alors qu'ils sont en coulisse, la ministre se rapproche du protagoniste :

*« Jacques, c'est pas en terrorisant les gens à la télévision que tu vas faire avancer quoi que ce soit. Tu me fais de la peine. Tu serais tellement plus utile en bossant avec nous. [...] **Il y a qu'en étant à l'intérieur qu'on peut faire bouger les choses** »* (*L'Effondrement*, 2019, je souligne)

Le précédent chapitre a permis de mettre en évidence un certain rapport des enquêtés au pouvoir, avec des formes de proximité et d'asymétrie. Toutefois, si les profils les plus « experts » semblent prêts à faire bénéficier les décideurs de leur expertise, un ensemble d'acteurs étudiés – plus réduit, mais significatif – cultive une distance voire une désaffection à l'égard des sphères décisionnelles. Corinne Morel Darleux, précédemment citée, n'est pas écrivaine au départ : docteure en sciences de gestion, elle devient élue régionale en 2010 en tant que représentante de la gauche radicale. Depuis la fin de cette fonction en 2021, elle dit vivre son engagement autrement :

*« je me suis remise à écrire pour, dans un cadre politique – donc des chroniques, des éditos, des discours, des textes politiques. Et, en fait, c'est après avoir mis fin à mon engagement politique partidaire – c'est-à-dire que **j'ai toujours un engagement politique aujourd'hui, mais***

qui se fait en dehors des partis politiques. Mais c'est en mettant fin à l'engagement partidaire que j'ai retrouvé aussi du temps et de l'espace pour pouvoir **me consacrer vraiment à l'écriture** et à commencer à vraiment, voilà, écrire des livres et à être publiée et avoir une activité vraiment structurée autour de ça, quoi. » (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2023, je souligne)

La fin de son implication partidaire et électorale s'inscrit dans un « refus de parvenir », idée d'inspiration libertaire et anarchiste que l'autrice développe dans son essai *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce* :

« refuser de parvenir signifiait avant tout **ne jamais collaborer avec l'État ni plus largement participer à l'exercice d'un pouvoir corrupteur** qui ne peut se maintenir que par l'oppression. L'ascension sociale, les honneurs et privilèges individuels y sont perçus comme des trahisons de classe au bénéfice d'un système qui cherche à capter les éléments les plus brillants de la population ouvrière pour les mettre à son service. » (Morel Darleux, 2019 : 38, je souligne)

Corinne Morel Darleux reprend un tel refus à son compte, tout en en élargissant la portée : l'idée se trouve enrichie par une « lutte contre l'*hubris* et la démesure qui sont en train de détruire les conditions d'habitabilité de la planète » (Morel Darleux, 2019 : 39). Elle raconte dans ce même essai comment l'intégration de ce refus relève du rapport spécifique qu'elle entretient désormais au politique :

« J'ai choisi de **renoncer à des titres, à des postes et des mandats** qui sonnaient comme des aubaines et des promesses de visibilité. **J'en ai jugé le prix à payer trop élevé** : il incluait d'aller cajoler, ou de réclamer, de fermer les yeux ou de participer à la médiocrité. Il y a des choses, au fil du temps, auxquelles on n'a plus envie de contribuer, qu'on ne veut plus s'infliger. » (Morel Darleux, 2019 : 60, je souligne)

Si le refus de compromission de Corinne Morel Darleux possède bien une dimension prophétique, il est aussi inscrit dans une longue tradition intellectuelle. On observe là quelque chose d'une scénographie de renonciation, fréquente dans le discours d'intellectuels hostiles au pouvoir (Angermüller in Amossy et Maingueneau, 2004). La figure de l'intellectuel s'est construite autour d'une personnalité critique qui « affirme son autonomie par rapport à la demande politique externe » (Sapiro, 2009 : 15). Tout en construisant le politiquement pensable, un tel intellectuel ne « cherche généralement pas à accéder au pouvoir⁵⁶¹ » (Dahlgren, 2012 : 98, je traduis). Ce détachement est susceptible de produire « un effet de marginalité », construisant un positionnement parmi des « producteurs hérétiques et hétérodoxes » opposés à

⁵⁶¹ En anglais : « *generally does not seek to hold political power* ».

l'institution (Angermuller in Amossy et Maingueneau, 2004 : 93). On peut qualifier un tel savant d'« intellectuel critique » (Sapiro, 2009).

À l'instar de Corinne Morel Darleux, les intellectuels critiques, dans la présente enquête, témoignent souvent d'un « rapport contestataire au politique qui passerait par la critique sociale, mais sans recourir aux formes traditionnelles des luttes politiques [...] et qui mettrait l'accent sur [...] l'importance du combat culturel » (Besse et al., 2016 : 14-15). De ce fait, ils n'investissent pas seulement le monde de la recherche, mais une diversité de lieux propices à un tel combat : l'enseignement, la médiation scientifique, l'éducation populaire, la création artistique... Ce pôle critique d'enquêtés peut être pensé en miroir au pôle expert, tel que présenté dans le chapitre n°6. Car les experts sont, eux, dépendants de la demande publique :

« Leur façon de poser les problèmes et de les penser, leur épistémè en un mot, n'a aucune autonomie par rapport à celle des financeurs publics et gestionnaires privés des institutions [...]. Ces experts sont donc peu équipés pour proposer des changements de paradigme, anticiper des chocs majeurs sur les routines de fonctionnement ou les effets pervers des politiques qu'ils sont là pour optimiser. » (Neveu, 2022 : 67)

Le discours expert s'en trouve affecté : celui qui l'exprime tend à pointer des problèmes à résoudre – sur la base de mesures, d'études, de modèles prospectifs –, plus que des combats à mener – sur le terrain de la morale, à partir d'idéaux intellectuels et de « mots d'ordres très généraux : liberté, justice, culture, civilisation » (Sapiro, 2009 : 16).

Le rapport au politique n'est pas tout à fait le même entre l'expert, reconnu et plébiscité pour sa maîtrise d'un sujet, et l'intellectuel critique, qui, tel un prophète qui crie dans le désert, subit tout autant qu'il produit un pouvoir peu disposé à l'écouter. Entre l'intellectuel critique et l'expert, il y a finalement ce qui sépare le prophète du prêtre, dernière distinction que j'emprunterai à la sociologie wébérienne. Max Weber envisage le prêtre comme le fonctionnaire « d'une entreprise régulière, organisée et permanente » (Weber, 2006 : 102), accrédité « par un savoir spécifique, la connaissance d'une doctrine établie et la possession d'une qualification professionnelle » (Weber, 2006 : 103). Si le prêtre tire sa légitimité de « sa fonction, en tant que membre d'une entreprise de salut sociétisée » (Weber, 2006 : 124), le prophète, lui, est « porteur d'un charisme purement personnel » (Weber, 2006 : 123). On peut relever des similitudes entre le prophète et l'intellectuel critique, par leur refus d'obéir à la demande institutionnelle et leur façon de « revendiquer une position privilégiée et

bien informée en dehors de la vie politique habituelle⁵⁶² » (Walsh, 2013 : 93, je traduis). De la même façon, l'expert, sous l'effet de l'institutionnalisation de son discours et de sa position, peut faire penser au prêtre, en tant que partie prenante d'une entreprise permanente dont il tire sa légitimité.

Faut-il en conclure qu'un expert comme Jean-Marc Jancovici serait un agent de la bureaucratie dénué d'un charisme propre ? Ou que Corinne Morel Darleux ne serait qu'un électron libre dénué d'attachements et de rationalité ? Comme l'historien René Rémond le relevait, l'intellectuel appartient probablement à l'un des « groupes les plus rebelles à une description collective » (Rémond, 1959 : 868). Les effondristes étudiés sont des personnalités multipositionnées, à la croisée des mondes, prises dans une réflexivité permanente et un souci pour l'adéquate présentation de soi. Ils n'apparaissent pas comme totalement experts ou critiques, pas plus que parfaitement « prêtres » ou « prophètes ». Ces deux derniers types idéaux pourraient constituer pour eux d'autres « figures limites » dans lesquelles les acteurs s'efforcent de ne pas tomber (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 76). Pour maintenir sa face, l'intellectuel de l'effondrement compose avec le risque de ne pas devenir un simple « capteur technique » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 36) à force d'apolitisme et de rationalité⁵⁶³. Dans le même temps, il doit veiller à ne pas se transformer en un nouvel avatar religieux moqué du grand public, sous l'effet d'une expression jugée excessivement subjective, de prédictions apocalyptiques ou d'attributs messianiques. La plupart des personnalités engagées sur le sujet de l'effondrement en Europe francophone gagnent à être appréhendées dans cet espace intermédiaire entre l'expertise et le prophétisme.

4) Conclusion

Ce chapitre a permis d'éclaircir les tentatives de singularisation de soi à l'œuvre dans les discours étudiés. Face aux difficultés de clairement démarquer certaines figures dans cette recherche⁵⁶⁴, la catégorie d'*ethos* apparaît comme une catégorie d'analyse féconde à même de restituer des fluctuations, tensions et stratégies dans la présentation de soi. L'*ethos* prophétique a fait l'objet d'une attention toute particulière : il s'agissait ici de le repérer, pour mieux le préciser et le définir. À ce stade et pour le dire de façon résumée, j'envisage l'*ethos* prophétique au prisme d'une triple rupture : *une expression « en rupture », différenciante ; émanant de*

⁵⁶² En anglais : « *claiming a privileged and knowledgeable stance outside politics as usual* ».

⁵⁶³ Risque qui concerne tout lanceur d'alerte.

⁵⁶⁴ Par exemple, le lanceur d'alerte et le prophète. En effet, chacune de ces figures emprunte des attributs de l'autre (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 418).

locuteurs effectivement engagés dans une rupture sociale, idéologique ou biographique ; pour décrire et prédire des ruptures de normalité. La légitimité du locuteur ou de la locutrice à se saisir de situations qui sortent de l'ordinaire procède d'une forme de « révélation » donnée par une source légitimante (Dieu, la science, la nature...) et cette aptitude particulière place le sujet parlant dans une difficile appartenance à la société de ses contemporains – qui n'en demeure pas moins une appartenance. Tenter de saisir et de se saisir de l'*ethos* prophétique ne peut faire l'économie d'une approche située, faute de quoi cette tentative risque d'être vouée à l'échec : c'est tenter de saisir ce qui ne veut pas être saisi, arrêté, normalisé, et donc ce qui doit se déplacer, se réinventer, se métamorphoser. C'est en cela que je partage avec plusieurs chercheuses et chercheurs l'idée que la rationalisation et la sécularisation de la prophétie ne compromettent en rien l'actualité du phénomène prophétique (Chateauraynaud et Torny, 2013 ; Walsh, 2013 ; Danblon, 2021).

Alors que ce travail approche de sa fin, les réponses aux questionnements initiaux – relatifs au passage « obligé » au religieux lorsque l'on évoque l'effondrement – sont progressivement plus claires. Ce chapitre permet un certain décentrement du *contenu* religieux en tant que tel – bien que les références religieuses soient nombreuses, surtout en situation conflictuelle. Il met en évidence comment des modalités du discours situées du côté du religieux – à la fois énonciatives et argumentatives – viennent à trouver succès chez des locuteurs contemporains, et ce, sans qu'ils en soient nécessairement conscients. En simplifiant les choses, on pourrait dire qu'il ne s'agit plus tant de « ce qui peut et doit être dit » (Haroche et al., 1971 : 102) mais de la *manière* dont cela peut et doit être dit, de la manière dont une vérité qui entend convaincre peut être énoncée dans l'espace du discours et de la communication. En ce sens, celui ou celle qui annonce un événement grave à venir – quel que soit cet événement – n'est jamais le premier à le faire ; il est dépendant de façons de faire qui le précèdent. Même lorsqu'il entend s'émanciper de ces formes d'expression préexistantes, le locuteur reste tributaire d'une mémoire dont il ne peut totalement s'affranchir. La notion de « formation discursive », si l'on peut encore en dire quelque chose, n'est probablement pas étrangère à ce phénomène.

Chapitre n°8 – « Éviter le pire et accoucher du meilleur⁵⁶⁵ » : les effets pressentis

Les *èthè* de rupture peuvent être envisagés comme un « appel à l'adoption d'une nouvelle vision du monde ou d'un changement d'attitude » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 9). Pour Ruth Amossy, une telle présentation de soi « ne se conforme pas seulement à une réalité émergente, [elle] contribue à la faire advenir » (Amossy in Guérin et al., 2022 : 9). Je propose d'examiner dans ce chapitre comment les intellectuels de l'effondrement, dont j'ai analysé l'*ethos* prophétique, entendent agir sur la réalité qu'ils décrivent, et comment l'annonce d'un possible effondrement peut, selon eux, influencer sur son issue. Ces questions s'inscrivent au sein de l'interrogation plus large, celle de l'efficacité du discours, qui est au cœur de la troisième partie de cette thèse. Comme le remarque le linguiste Jean-Michel Adam, « comprendre un texte, c'est également pouvoir répondre à une question pragmatique : pourquoi, pour accomplir quel but, quelle visée argumentative, ce texte a-t-il été produit ? » (Adam, 2020 : 268). Ainsi, je m'intéresserai dans ce chapitre à l'efficacité des discours étudiés telle qu'elle est envisagée par ceux et celles qui les formulent : quels effets ces derniers entendent-ils produire sur leurs allocutaires ainsi que sur le monde social et physique pour lequel ils s'inquiètent ? Quels sont leurs propres critères de réussite ou d'échec discursif ?

1) Pragmatique de la catastrophe

Dans le chapitre n°1, les discours de l'effondrement ont été situés au regard d'une « dimension essentielle de l'écologisme » (Semal, 2012 : 120) : le catastrophisme. Rares sont les contributions qui fournissent des définitions de ce phénomène sans tenter de le dénigrer – ou, plus rarement, d'en faire l'apologie. Dans le sens commun, le catastrophisme désigne le « comportement de celui qui voit partout des catastrophes, qui envisage toujours le pire » (Larousse : en ligne). Ce sens-là ne semble pas tout à fait convenir au contexte ici étudié. À mesure que les avertissements à l'égard des dégradations environnementales se multiplient – en particulier depuis la sphère scientifique –, le catastrophisme prend une consistance nouvelle. Il n'est plus simplement une description du monde – perçue comme pessimiste et infondée –, mais devient une « démarche par laquelle des individus ou des groupes sociaux mobilisent la catastrophe comme ressource politique au point de sensiblement faire évoluer leurs pratiques politiques et sociales en conséquence » (Semal, 2012 : 121). Dans cette première partie de

⁵⁶⁵ Citation issue du corpus (Larrouturou, 2020 : 273).

chapitre, j'entends préciser différentes conceptions pragmatiques de l'effondrement, susceptibles d'en faire une « ressource politique » (Semal, 2012 : 121). Il s'agira de voir comment ces conceptions induisent des visées du discours sensiblement distinctes.

Précipiter l'effondrement : les catastrophistes « diluviens »

Comme mentionné au début de cette thèse, l'axiologisation de l'effondrement constitue un point particulièrement débattu dans les discours étudiés. On peut s'interroger : de quelles façons est-il possible d'envisager l'effondrement de manière positive ? Dans ce cas de figure, est-il possible que sa description vise à précipiter sa réalisation ? Les personnalités qui se revendiquent collapsologues semblent hésitantes à ce propos. Si l'idée de hâter l'effondrement n'est pas formulée comme telle chez eux, Pablo Servigne et ses coauteurs invitent régulièrement à distinguer des effondrements indésirables d'autres effondrements « souhaitables » :

« Pour ouvrir des possibles, l'important est de donner à cet avenir une texture complexe : évoquer des effondrements, en prenant soin de décrire les liens entre les effondrements écosystémiques et humains ; éviter de considérer les choses d'une manière homogène où tout est joué d'avance ; **signaler que certains effondrements sont souhaitables et d'autres pas** [...] ; s'attarder également sur les effondrements intérieurs personnels et les effondrements des illusions, des systèmes de pensée et de représentations du monde, etc. » (Servigne et al., 2018 : 176, je souligne)

« La situation est complexe car **il y des effondrements souhaitables et d'autres que nous ne souhaitons pas voir advenir**. Il faudra donc décider de ce que nous voulons soutenir et de ce que nous voulons voir s'effondrer, en ayant conscience que tout est intimement lié... » (Servigne et al., 2018 : 180, je souligne)

La première citation illustre comment la possibilité de souhaiter des effondrements est indissociable chez ces auteurs d'une conception plurielle de l'effondrement, l'effondrement se jouant, selon eux, à des niveaux divers : social, cognitif, culturel, environnemental... Si l'on suit cette logique, doter d'une axiologie positive certains effondrements, c'est percevoir d'autres de façon négative. Interrogé sur des exemples d'effondrement souhaitables, Pablo Servigne répond :

« **Ceux du capitalisme et de la société thermo-industrielle, qui ravagent tout...** Après, à chacun de voir en fonction de sa culture politique. Il y a en ce moment des systèmes humains, politiques, qui sont toxiques pour eux-mêmes et pour la vie sur Terre. Cela pose la question stratégique de savoir ce qu'on veut voir s'effondrer, ce qu'on veut ne pas voir s'effondrer, et quand on est plus clair là-dessus, on peut élaborer des stratégies, des alliances, et le début d'une politique de l'effondrement » (Servigne in Kempf, 2020 : 151, je souligne)

« Une fois que t'as fait le choix, il y a une stratégie qui se dessine. [...] Ne pas souhaiter l'effondrement des oiseaux et courants océaniques, **souhaiter l'effondrement du capitalisme**. Ça peut être l'inverse. Il y a des gens qui pensent l'inverse, je pense. Bah ça dessine des lignes politiques. » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, je souligne)

La perspective de ce locuteur, quoiqu'assez isolée au sein de cette recherche⁵⁶⁶, se retrouve chez quelques autres locuteurs, aux influences libertaires et anticapitalistes particulièrement marquées :

« S'opposer, par une conflictualité assumée, aux ravages de notre modèle de société ne constitue évidemment pas une fin en soi. Son **délitement, souhaitable**, nécessite d'expérimenter en parallèle et au plus vite des organisations plus résilientes pour faire face aux inéluctables chocs qui s'annoncent. » (Gancille, 2019 : 77, je souligne)

« la seule solution [...] c'est un mélange du Rojava actuel et de l'Espagne de 36 avec les collectivités d'Aragon [...] Avec la place des femmes qui devient de plus en plus importante, avec l'obligation de reconstruire, de partir de zéro, avec des conditions climatiques qui ne sont pas faciles non plus. Et pourtant, il y a **des avancées sociales incroyables** dans les deux cas. Donc pour moi, ce sont des exemples de **comment on s'en sort malgré tout ce qui peut s'écrouler autour de nous. Et d'en faire quelque chose de beau, de positif**. [...] pour moi, la philosophie de vie anarchiste représente quasiment la seule façon de s'organiser les uns avec les autres dans **un monde post-effondrement, post-capitalisme, post-extractivisme, et post-tout ce que vous voulez**. » (Entretien avec Isabelle Attard, 2023, je souligne)

Dans le dernier extrait, l'exemple historique relatif à la guerre d'Espagne entend « rompre la légitimité d'un ordre social », en redonnant « vie à des formes anciennes de contestation » (Rennes, 2011 : 170)⁵⁶⁷. Par la succession de néologismes commençant par « post- », Isabelle Attard joue de la valeur sémantique de ce préfixe qui « dénote un *après*, connote un *au-delà* » (Wagner, 2004 : 105). L'effondrement serait souhaitable dans la mesure où il permettrait un dépassement du capitalisme, de l'extractivisme, des rapports de domination, pour y substituer un système plus égalitaire et respectueux des limites planétaires. Ce désir de catastrophe peut se résumer à partir de l'idée selon laquelle « n'espère la fin, n'est consolé par la fin que celui qui est dominé et qui veut en finir avec ce monde scélérat » (Afeissa, 2014 : 2). Ainsi, le tragique de l'effondrement se trouve compensé par les espoirs du monde d'après :

« La situation est [...] complexe car **nous serons traversés simultanément par la peine et la joie**. La peine d'observer l'effondrement du vivant, de nos lieux de vie, de nos avenir et de nos attachements ; la joie de voir (enfin !) l'effondrement du monde thermo-industriel et de bien d'autres choses toxiques, de pouvoir inventer de nouveaux mondes [...] **Il n'y a rien**

⁵⁶⁶ En tout cas du point de vue du déclaratif. Peu de locuteurs osent ouvertement formuler un désir de catastrophe, celui-ci restant assez stigmatisant dans les arènes publiques.

⁵⁶⁷ Dans l'article ici cité, la sociologue Juliette Rennes ne commente pas ce cas précis, mais dessine des tendances plus larges dans les pratiques protestataires contemporaines.

d'incompatible à vivre une apocalypse⁵⁶⁸ et un happy collapse. » (Servigne et al., 2018 : 281, je souligne)

Je qualifie une telle conception de l'effondrement de « diluvienne », dans la mesure elle insiste sur la vertu purificatrice de certaines catastrophes⁵⁶⁹, d'une façon qui peut rappeler le récit mythique du Déluge, autre référence religieuse phare de la pensée écologique (Afeissa, 2014 : 171-203).

Si certains effondrements sont considérés comme souhaitables, les acteurs concernés œuvrent-ils en faveur de leur réalisation ? C'est chez les parties prenantes de *Deep Green Resistance* que cet enjeu est formulé le plus clairement. Ce mouvement de l'écologie radicale, né aux États-Unis au début des années 2010, se démarque d'autres mouvements sociaux écologistes par le recours à un répertoire d'action dit « direct », parfois catégorisé comme violent, à l'instar du sabotage. Les membres de cette organisation développent une façon assez singulière d'appréhender l'effondrement :

« La civilisation industrielle pourrait-elle s'effondrer d'ici quelques décennies ? Peut-être. Peut-être pas. Quoi qu'il en soit, son **effondrement est hautement souhaitable** parce qu'il est techniquement synonyme de cessation des destructions environnementales – pas forcément à court terme, mais au moins à long terme – et de fin du capitalisme. [...] Le système fait preuve d'une terrible efficacité dans sa gestion des crises, d'une capacité à toujours s'en sortir. Pour moi, l'important est de **mettre un terme à la catastrophe** socio-écologique [...] **Cet effondrement, il faudrait le provoquer.** » (Casaux in Commaret et Pantel, 2020 : 155-157, je souligne)

« À moins qu'un mouvement de militants rudement déterminés ne décide de **paralyser la mégamachine à détruire** le monde et à asservir les hommes, **quitte à provoquer son effondrement**, nous nous dirigeons vers des sociétés toujours plus autoritaires, inhumaines, inégalitaires, sans doute vouées, *in fine*, à s'autodétruire elles-mêmes » (Casaux in Commaret et Pantel, 2020 : 171, je souligne)

« La seule chose qui sauvera la planète, c'est un effondrement total de la civilisation. **Nous devons le souhaiter, et travailler à ce qu'il survienne avant l'effondrement global des écosystèmes.** [...] Est-ce que j'en ai peur, est-ce que je l'attends avec impatience, est-ce que je l'espère, est-ce que je l'encourage ? **Je l'encourage. Pas par envie de ne plus bénéficier de douches chaudes, mais parce que le fonctionnement de la société industrielle est destructeur.** L'état de la planète importe plus que mes douches chaudes. La santé de la biosphère importe plus que ma propre vie, que ma santé, que tout. Rien n'importe plus. Et

⁵⁶⁸ « Apocalypse » semble ici pris dans son acception de catastrophe généralisée.

⁵⁶⁹ Pablo Servigne formule une telle conception de l'effondrement assez spontanément, lorsqu'il évoque en entretien comment les catastrophes peuvent être envisagées comme des « purges » : « *Le monde serait nettoyé, et à partir des ruines, les survivants, les élus, les croyants, peu importe, repeuplèrent le nouveau monde.* » (Entretien, 2022, retranscription revue par le locuteur).

le seul moyen d'aider la biosphère, c'est de **mettre fin à la civilisation industrielle.** »
(Jensen in Commaret et Pantel, 2020 : 191-197, je souligne)

Derrick Jensen, auteur du dernier extrait, est le cofondateur de *Deep Green Resistance*⁵⁷⁰. Nicolas Casaux, auteur des deux premières citations, est le principal représentant du mouvement dans l'espace francophone. Ces personnalités tirent, elles aussi, parti de la polysémie de la lexie « effondrement » pour présenter l'effondrement de la société industrielle comme une condition indispensable au non-effondrement des milieux naturels. Pour ces militants, il ne s'agit pas simplement de « souhaiter » un effondrement de société, mais d'y « travailler », de le « provoquer », afin de « mettre fin » à un système oppressif. On peut ici parler de tentatives de « prophéties autoréalisatrices », au sens d'assertions qui induiraient « des comportements de nature à [les] valider » (Staszak, 2000 : 107). Le cas de *Deep Green Resistance* illustre bien le « processus d'interrelation et de conditionnement mutuel entre formes verbales et non verbales des conflits » (Rennes, 2011 : 155). Les « relations entre formes d'actions collectives et formes d'argument » (Rennes, 2011 : 159) sont ici particulièrement claires : la mise en œuvre d'actions de désobéissance civile – possiblement considérées comme violentes – est présentée comme une forme de légitime défense, une réponse appropriée face à une violence plus grande⁵⁷¹.

S'il existe une conception « diluvienne » de l'effondrement, cette perspective est débattue par d'autres intellectuels. Par exemple, Gaël Giraud émet des doutes quant à la félicité du monde post-effondrement :

*« il y a une certaine vulgate collapsologique à laquelle je refuse de souscrire [...] qui en fait véhicule un imaginaire qui est : un jour viendra où, en gros, on assistera à l'effondrement de l'État et tout ira mieux. Ou bien ce sera la fin du monde. Ce qui n'est pas vrai ni dans l'un, ni dans l'autre cas. Lorsqu'il y a des états qui s'effondrent... **Regardez ce qui se passe au Liban, regardez ce qui se passe en Mauritanie, au Mali, au Burkina, aujourd'hui : la société continue de survivre dans un océan de souffrance sociale, de douleur qui est incroyable, mais elle continue d'exister.** Et donc, au fond, derrière cette imaginaire collapsologique, il y a un imaginaire anarchiste qui se réinvestit [...] : "Celui qu'on n'a pas réussi à abattre politiquement, notre grand ennemi, c'est l'État. Et finalement, peut-être que la nature va*

⁵⁷⁰ Bien qu'étatsunien, je mentionne ici Derrick Jensen dans la mesure où il fait partie des personnes interrogées dans le cadre d'un livre d'entretiens en français, recueillis par des auteurs français et publié aux éditions Rue de l'échiquier. Pour ces raisons, sa contribution a été sélectionnée dans le corpus.

⁵⁷¹ Un tel argumentaire est aujourd'hui courant chez des organisations militantes écologistes où la question de la violence se pose de façon croissante. Un élu rencontré lors d'un entretien n'hésitait pas à s'interroger : « Elle est où la violence, quoi ? Du point de vue de l'histoire, hein. Je parle pas du niveau de la loi [...] Du point de vue de l'histoire, l'humanité, en fait, la violence, moi je vois très bien où elle est, en fait. Elle est dans la destruction de l'environnement. Elle est dans l'exploitation de l'homme par l'homme, l'exploitation de la femme par l'homme. L'exploitation des animaux par l'homme. Là, la violence, elle est là, quoi. » (Entretien avec Antoine Back, 2023).

réussir à l'abattre." Voilà. Donc moi, je m'inscris en faux par rapport à ça. » (Entretien avec Gaël Giraud, 2022, je souligne)

Dans cet extrait, la vision « diluvienne » de l'effondrement est invoquée pour motiver le rejet de la désignation « collapsologue »⁵⁷². Cette prise de distance repose en grande partie sur un raisonnement par l'exemple : le verbe conjugué « regardez » établit une relation entre le comparé – l'effondrement possible des états occidentaux – et le comparant – des états qui se sont déjà effondrés, aux yeux du locuteur. Ces faits présentés comme « semblables [et] qui se rapportent à la même idée générale » (Angenot, 1982 : 196) viennent illustrer le caractère dysphorique et donc non souhaitable d'un effondrement généralisé. Les remarques de Gaël Giraud sont à comprendre au regard des recherches de cet économiste, qui portent sur l'importance des biens communs et à la nécessité d'une strate étatique pour les protéger. Dans le sillage de cette critique, d'autres acteurs insistent sur les apports du système médical actuel, au regard du devenir de ce secteur en cas de catastrophe planétaire. Une enquêtée, en transition de genre au moment où nous nous sommes entretenus, s'interroge : « *Comment est-ce qu'on fait de la production d'hormones de synthèse en milieu dégradé*⁵⁷³ ? » De façon analogue, un enquêté qui connaît d'importants problèmes de santé⁵⁷⁴ reconnaît en entretien les limites d'une certaine frugalité :

« Moi, je le vois bien, je suis dépendant des molécules et de l'industrie pharmaceutique avec les médicaments que je prends. Dans un monde effondré, mon espérance de vie, elle est de six mois, un an. [...] Après, moi je l'accepte, si tu veux. Je sais que s'il y a effondrement je meurs. De manière différée, mais... [...] c'est un discours que j'entends souvent : "Nous aurions une joie méphitique à la disparition du monde tel qu'il est aujourd'hui." Moi pas du tout, hein. C'est-à-dire que moi, si on pouvait durer encore 30 ans, c'est à peu près mon espérance de vie [...], ça m'arrangerait. » (Entretien, je souligne)

Lorsque la sociologue Benedikte Zitouni et le politiste François Thoreau disent du public de l'effondrement qu'il se compose de « gens dont le monde tient encore à peu près, [...] qui jouissent d'un certain niveau de confort, bref, [...] des gens qui ont quelque chose à perdre » (Zitouni et Thoreau, 2018 : en ligne), cette critique, certes discutable⁵⁷⁵, trouve une certaine

⁵⁷² Dans cette sous-partie, j'entends montrer comment la vision des collapsologues n'est en réalité ni unifiée, ni tout à fait claire à ce propos.

⁵⁷³ À la demande de la personne concernée, j'anonymise cette citation pour son caractère sensible.

⁵⁷⁴ *Idem.*

⁵⁷⁵ La question des moins privilégiés est source de désaccords : tandis que certains locuteurs étudiés estiment que les plus pauvres seront davantage résilients dans un monde où la sobriété s'impose et où les rapports d'entraide seront plus que jamais nécessaires, d'autres locuteurs soulignent que les catégories défavorisées subiront de plein fouet l'effondrement et ses conséquences. Suivant cette seconde opinion, les plus riches, eux, pourraient construire une certaine autonomie dans des zones du globe moins touchées par la catastrophe.

réalisation empirique chez les personnalités rencontrées ne souscrivant pas une conception « diluvienne » de l'effondrement.

Atténuer l'effondrement : les catastrophistes « par la force des choses »

Bien que troublés par la perspective de l'effondrement, nombre d'intellectuels estiment que ce destin non souhaité est, en partie du moins, déjà engagé :

*« Ça a été exprimé textuellement par Pablo que l'effondrement est nécessaire. C'est vraiment un discours apocalyptique typique, millénariste typique. L'effondrement est nécessaire pour construire une nouvelle société. **Moi, je regrette que nos sociétés s'effondrent**, que l'écologie, l'environnement, le climat se détériorent. Parce que **je trouve pas ça génial pour l'avenir**. »* (Entretien avec Vincent Mignerot, 2023, je souligne)

*« **je ne souhaite pas le krach, mais je crois qu'il est inévitable**, tout simplement parce qu'une civilisation n'a de sens que lorsqu'elle se donne un avenir. Or la société industrielle ne parvient pas à se donner un avenir durable. Donc, **elle est morte**. »* (Luyckx Ghisi in Welinski, 2021 : 198, je souligne)

Ces catastrophistes le sont devenus « par la force des choses », au sens où cette réalité s'impose à eux sous l'effet de l'évidence et sans que cela fasse intervenir – à première vue – d'affects positifs⁵⁷⁶. Le parallèle avec l'argument de « la force des choses » n'est pas fortuit au sens où les personnalités ici décrites reconnaissent une forte hétéronomie dans laquelle des contraintes extérieures s'imposent au monde social et politique (Plantin, 2021a : en ligne). Alors que quelques acteurs aspirent à précipiter l'effondrement et nombre d'autres – nous le verrons – à l'éviter, eux considèrent qu'ils ne peuvent que tenter d'en *atténuer* la portée :

*« Ce n'est tout simplement pas possible, physiquement, de continuer comme ça, quel que soit le bout par lequel on retourne l'équation : nous devons changer de modèle, réduire drastiquement notre consommation et trouver des moyens d'**atténuer la chute**. »* (La Blanche, 2020 : 44, je souligne)

*« l'espérance pour le monde, [...] je la mets de côté. En toute sincérité, en suivant ma lucidité, je ne vois pas comment je pourrais entrapercevoir l'espérance. Je peux juste espérer qu'il aille **le moins mal possible** »* (Bilal et Rivierre, 2023 [2021] : 194, je souligne)

*« savoir si vraiment mon travail est utile, j'en sais rien. [...] Mais c'est sûr que **s'il n'existe pas, eh bien, il y aura des choix en moins. Il y aura des alternatives en moins**. Voilà. Donc, je me lève le matin parce que j'ai des raisons suffisamment bien établies de dire que reproduire les schémas de pensée d'hier sont contre-productif, **aggrave la situation**. [...] il faut que quelque part existe une critique, pour **qu'éventuellement on fasse moins n'importe quoi et que l'avenir fasse moins mal**. »* (Entretien avec Vincent Mignerot, 2023, je souligne)

⁵⁷⁶ Contrairement au premier groupe décrit.

Viser l'atténuation de la catastrophe, c'est reconnaître que certaines irréversibilités sont déjà engagées (*cf.* chapitre n°5) et que c'est davantage sur les conséquences et les irréversibilités qui pourraient suivre qu'il est désormais possible d'agir. Les catastrophistes « par la force des choses » sont *a priori* ceux et celles qui déploient la mobilisation la plus paradoxale, au sens où celle-ci s'exprime sous des modalités essentiellement négatives. Un tel engagement ne semble viser qu'à limiter les dommages, ce qui s'observe par le recours fréquent à l'adverbe de degré « moins », qui marque une gradation dans l'intensité du mal ; ou encore par le fait que le bédéiste Enki Bilal reconnaît ne pas avoir d'« espérance » à proprement parler.

Cette visée d'atténuation ouvre néanmoins vers des issues un peu plus chargées euphoriquement : les pratiques de préparation, telles que décrites au chapitre n°5. Cette logique s'appuie notamment sur l'idée que les personnes préparées – d'un point de vue individuel et collectif – supporteront mieux les effets de l'effondrement, limitant, pour eux et leur communauté de vie, les dégâts causés par la catastrophe :

« Dans le présent livre, nous nous plaçons donc clairement dans cette perspective d'effondrement. **Celui-ci est inévitable** : il n'y a pas de "solutions" à chercher, mais plutôt **des manières de vivre avec**, le mieux possible. Il existe donc des chemins à prendre pour **s'y adapter**, pour le rendre moins injuste, moins toxique. [...] Certes nous ne pouvons plus éviter un effondrement, mais nous **pouvons en atténuer certains effets** et construire dès à présent le monde d'après, un monde "post-carbone". » (Sinaï et al., 2015 : 11-13, je souligne)

« Tout ce qu'on peut faire, ça n'est pas éviter l'effondrement. À mon avis, **il est inévitable** pour des raisons profondes [...] Mais on peut avoir une option politique, c'est **minimiser, réduire le nombre de morts et réduire les souffrances**. Et pour ça, il faut tout **miser sur le local**. [...] **Organisons la vie locale** de manière démocratique, solidaire, notamment en matière alimentaire et énergétique » (Cochet in *Le Forum Veritas*, 2020, je souligne)

« Je me contenterai donc de dire qu'une descente énergétique et matérielle constellée de chocs écologiques et de pénuries est **inévitabile** [...] vu les enjeux, la plausibilité suffit pour justifier de **se préparer**. **Cette préparation doit être collective et à la juste échelle** pour fonctionner. » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 47, je souligne)

« Si un effondrement de notre société nous semble **inévitabile**, il y a toujours beaucoup de choses à faire pour **se préparer**, développer les savoir-faire qui pourraient devenir indispensables, acquérir du matériel fiable et basse technologie, tisser son réseau local d'échange et d'entraide » (Garcia et Pleysier, 2020 : 15, je souligne)

On retrouve ici l'idéal de survie, précédemment présenté, mettant l'accent sur le « local » et le collectif. Il peut y avoir un basculement de cette forme de catastrophisme vers le celui de type « diluvien » lorsque le « monde d'après » – possiblement « moins toxique »,

« démocratique », « solidaire », fait « d'échange et d'entraide » – devient un monde davantage souhaité que celui qui est train de se perdre.

Parmi les possibilités pragmatiques associées à la visée d'atténuation, certains locuteurs et locutrices mettent un point d'honneur à sensibiliser aux périls à venir. Cette démarche n'est pas tellement menée dans le but de déjouer ce qui est annoncé – hypothèse vue comme peu probable, voire impossible –, mais plutôt pour inviter d'autres à se préparer à l'éventualité du pire :

« Il nous faut continuer à **alerter, dire ce qui est en train de se passer**, agir contre le système, ralentir la destruction et lutter, en responsabilité et dignité. Mais il est aussi urgent de se préparer à ce que ça ne suffise pas. » (Morel Darleux in Testot et Aillet, 2020 : 294, je souligne)

« J'essaie de faire ma part du colibri en m'investissant pour **sauver le plus grand nombre de gens**. » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 102, je souligne)

« *Mon espérance, c'est [...] que peut-être mes écrits et mes paroles puissent changer quelques personnes. **Je ne crois pas que ça changera** globalement, puisque si ça changeait globalement, je serais président du monde.* » (Cochet in Le Forum Veritas, 2020, je souligne)

Si le constat de l'inévitabilité de la catastrophe ne semble pas ici démobilisant en soi, il resserre le domaine du faisable et de l'utile à des mesures d'adaptation collective, de préparation personnelle et de sensibilisation d'autres que soi.

Éviter l'effondrement : les catastrophistes « éclairés »

De façon plus optimiste, certaines locutrices et certains locuteurs considèrent que l'effondrement – tel qu'ils se le représentent – pourrait non seulement être atténué mais *évit*é. On renoue là avec la pensée développée par Günther Anders ou Hans Jonas. Dans leurs écrits, la catastrophe est présentée comme menaçante, mais évitable :

« Si nous nous distinguons des apocalypticiens judéo-chrétiens classiques, ce n'est pas seulement parce que nous craignons la fin (qu'ils ont, eux, espérée), mais surtout parce que *notre passion apocalyptique n'a pas d'autre objectif que celui d'empêcher l'apocalypse. Nous ne sommes apocalypticiens que pour avoir tort. Que pour jouir chaque jour à nouveau de la chance d'être là, ridicules mais toujours debout*⁵⁷⁷. » (Anders, 2006 [1960] : 259, je souligne)

⁵⁷⁷ Pour un examen des liens entre apocalypsimisme et prophétisme, je renvoie au propos déjà développé au chapitre n°7, dans la partie n°1.

« Ce qui au-delà se laisse encore influencer requiert une politique qui fait dévier à temps la trajectoire qui prend la direction de la catastrophe. *La prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise* » (Jonas, 2008 [1979] : 233, je souligne)

À la suite de ces écrits, cette perspective particulière a fait l'objet de reprises jusqu'aux actuels discours de l'effondrement. Le travail de Jean-Pierre Dupuy constitue un chaînon important, en particulier lorsque celui-ci plaide au début des années 2000 la nécessité d'un « catastrophisme éclairé⁵⁷⁸ ». Considérant que les catastrophes en cours sont « démesurément trop grandes pour être spontanément perçues et comprises » (Semal, 2012 : 56), Dupuy « développe l'idée d'une démarche catastrophiste heuristique » (Semal, 2012 : 54) :

« C'est parce que la catastrophe constitue un destin détestable dont nous devons dire que nous n'en voulons pas qu'il faut garder les yeux fixés sur elle, sans jamais la perdre de vue. [...] C'est parce que nous nous fixons sur cet événement inéluctable qui, peut-être, ne se réalisera pas, que nous trouverons, peut-être, les moyens de faire qu'en effet l'inéluctable ne se produise pas. » (Dupuy, 2004 : 84 ; 141)

Bien qu'il fasse état d'« effondrements souhaitables », Pablo Servigne se revendique d'une telle pensée :

« Pour moi, la collapsologie **part de la posture de Jean-Pierre Dupuy**⁵⁷⁹, [...] qui est que plus on voit la catastrophe, plus on a de chances de l'éviter. » (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, retranscription revue par le locuteur, je souligne)

« l'existence d'incertitude ne signifie pas que la menace est plus faible ou qu'il n'y a pas de souci à se faire. Elle est au contraire l'argument majeur en faveur de **la politique catastrophiste éclairée que propose Jean-Pierre Dupuy** : agir comme si ces changements abrupts étaient certains, et donc tout faire pour qu'ils ne se réalisent pas. » (Servigne et Stevens, 2015 : 154, je souligne)

En tant que « proposition qui va à l'encontre de certaines opinions reçues, mais que l'intuition ou l'expérience font néanmoins sentir comme vraie » (Angenot, 1982 : 248), le catastrophisme « éclairé » joue d'un paradoxe⁵⁸⁰. Pour l'économiste Olivier Godard, une telle philosophie repose sur l'agencement de trois idées : « 1) aborder une situation incertaine en se concentrant sur le pire scénario éventuel ; 2) décider par convention de tenir ce scénario pour certain [...] ;

⁵⁷⁸ Dans *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain* (2004). Le qualificatif « éclairé » entend ici neutraliser la charge sémantique négative du substantif « catastrophisme » (Dupuy, 2004 : 81).

⁵⁷⁹ Cela n'a pas empêché que Jean-Pierre Dupuy soit, au départ, particulièrement hostile à l'égard des collapsologues. Voir par exemple : DUPUY Jean-Pierre (2021), *Simplismes de l'écologie catastrophiste. Contre les collapsologues et les optimistes béats, réaffirmer le catastrophisme éclairé*, Paris, AOC.

⁵⁸⁰ On peut souligner le tour argumentatif qu'il opère : comme le signale Marc Angenot « il convient parfois non de prouver mais de faire voir » (Angenot, 1982 : 195). Ici encore, la démonstration de la catastrophe semble se suspendre et la nécessité d'agir est renforcée. On retrouve une partie de la structure logique du « nouveau pari de Pascal » cité au chapitre n°6.

3) mobiliser tous les moyens à disposition pour éviter que ce scénario ne se réalise » (Godard in Bourg et Papaux, 2015 : 135). Ce triptyque connaît différentes modulations dans le corpus :

« Dire que l'effondrement est **inévitabile**, n'est-ce pas justement, **paradoxalement**, notre dernière chance de **l'éviter**, par le sursaut [auquel] l'annonce peut conduire ? » (Chevalier et Motte, 2020 : 6, je souligne)

« L'effondrement est **certain**, et c'est pour cela qu'il **n'est pas tragique**. Car en disant cela, nous venons d'ouvrir la **possibilité d'éviter** qu'il ait des conséquences catastrophiques. » (Servigne et Stevens, 2015 : 144, je souligne)

Dans le premier extrait, les deux auteurs signalent le caractère presque antithétique de leur énoncé (« paradoxalement »), dans lequel « inévitable » et « éviter » coexistent. Dans la seconde citation, la contradiction est marquée par la négation (« n'est pas »). Elle se déplace vers un jugement axiologique (« tragique ») et vise l'évitement de certains effets de l'effondrement – et non plus l'effondrement en tant que tel⁵⁸¹. Anne Rumin souligne que les collapsologues ont permis l'essor d'un « catastrophisme grand public », fort d'une tradition philosophique et de « différentes stratégies de *storytelling* et de vulgarisation scientifique » (Rumin, 2024 : 190). J'ajoute à cela l'effort des effondristes de dépasser une dialectique purement métaphysique pour présenter le paradoxe, en réalité, comme une évidence à la portée de tous :

*« C'est la **métaphore du pompier**. Les pompiers, ils arrivent sur un incendie... Ils analysent, ils comprennent, ils prennent de bonnes décisions pour essayer d'éteindre l'incendie. Le but n'est pas de regarder l'incendie ou de le nourrir [...] Comprendre les risques d'incendie, ce que font les assureurs ou les fabricants de détecteurs de fumée, c'est pour éviter l'incendie. »* (Entretien avec Pablo Servigne, 2022, retranscription revue par le locuteur, je souligne)

À la façon de ce que nous avons pu voir au chapitre n°2, cette métaphore filée, presque parabolique, construit à partir d'éléments de la vie ordinaire la compréhension d'une situation inédite. Devenu grand public, un tel catastrophisme perd parfois l'ossature logique du catastrophisme dit « éclairé », mais en conserve la substance : à savoir la visée pragmatique de faire connaître le scénario du pire pour « mobiliser tous les moyens à disposition pour éviter que ce scénario ne se réalise » (Godard in Bourg et Papaux, 2015 : 135). Ainsi, j'ai pu lire dans le corpus :

« Il faut que nous nous engagions solennellement à ne plus élire quiconque ne mettrait pas en œuvre des mesures fermes, claires, concrètes pour **éviter l'effondrement du vivant**, en

⁵⁸¹ On peut observer ici une certaine porosité avec le catastrophisme « par la force des choses » dans lequel la réalisation de l'effondrement est tenue pour acquise.

s'opposant, chaque fois que nécessaire, aux lobbies et aux pouvoirs financiers. » (Barrau, 2020 [2019] : 64, je souligne)

« La dégradation de l'écosystème planétaire est devenue le principal enjeu politique des prochaines décennies. Il s'agit de la première question politique, au sens vrai du terme : quels choix la société humaine doit-elle faire pour **éviter le désastre promis** par une aggravation de cette dégradation ? » (Kempf, 2017 : 59, je souligne)

« Comment faire pour **“donner à voir”** la crise climatique ? Comment faire pour que nous nous rendions compte des **dangers véritablement à l'œuvre ? Attendre que l'effondrement débute. Non, il sera déjà trop tard**⁵⁸². Nous proposons une autre approche : celle de la visualisation par la cinématographie, et l'art plus généralement. » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 82, je souligne)

Le dernier extrait illustre bien que, dans cette logique, « donner à voir » la catastrophe, c'est quelque part déjà entreprendre de l'éviter. Valérie Stiénon, spécialiste du roman d'anticipation, souligne que cette démarche se retrouve chez les autrices et auteurs d'écrits dystopiques :

« ces récits imaginant le pire déploient toutefois un régime narratif à la fois vraisemblable et prospectif [...] qui invite à la comparaison de leur univers fictif avec l'état du monde lors de leur réception, comparaison qui doit, selon les cas, servir de critique, d'avertissement ou de préparation à la catastrophe pour éviter celle-ci. [...] la dystopie procède par une énonciation de mise en urgence et en alerte, qui active la fiction comme un scénario probable tout en laissant entendre qu'il est encore modifiable⁵⁸³. » (Stiénon, 2023 : en ligne)

Comme cette chercheuse le souligne par la suite, un tel catastrophisme décrit bien l'engagement du lanceur d'alerte qui « identifie les dysfonctionnements avant les autres et cherche à y remédier en les divulguant » (Stiénon, 2023 : en ligne). De façon grossière, on peut souligner que les locutrices et locuteurs qui perçoivent l'effondrement comme évitable⁵⁸⁴ et indésirable sont les personnalités de l'enquête les plus établies socialement – qu'il s'agisse du monde politique, universitaire, journalistique, intellectuel. Cela peut laisser penser que le sentiment de réduction des prises sur la situation est chez elles moins fort que chez des personnes davantage marginalisées : les premières insistent sur le fait que le moment présent est « décisif », que le

⁵⁸² L'avertissement de la catastrophe repose ici sur une tension sous-jacente entre le présent et l'avenir. Comme évoqué plus tôt (cf. chapitre n°4), les alertes étudiées sont largement temporalisées : elles donnent à voir le franchissement possible de « seuils d'irréversibilité », « l'urgence » de la situation, comment il est « encore temps » et pourquoi il sera bientôt « trop tard », etc.

⁵⁸³ Dans un ouvrage à mi-chemin entre le corpus et la bibliographie, Yves Citton et Jacopo Rasmi livrent une analyse proche : « Les fictions nous préparent, au meilleur comme au pire. Elles nous habituent par avance à parer aux dangers – dangers imaginaires dans l'espace du récit, mais généralement inspirés de menaces réelles passées, susceptibles de revenir dans notre futur avec plus ou moins de variations. La littérature (de même que le théâtre ou le cinéma, bien entendu) ne se contente pas de prédire l'avenir, de nous annoncer ce qui risque d'arriver. Elle pré-scénarise cet avenir en nous le rendant d'ores et déjà familier et en nous conduisant à développer des réponses et des habitudes mentales qui prédisposeront nos comportements de demain » (Citton et Rasmi, 2020a : 147).

⁵⁸⁴ Une variante sont les locuteurs qui disent que l'on peut encore éviter, non pas l'effondrement, mais certaines de ses conséquences les plus graves. Ils se rapprochent du catastrophisme « par la force des choses ».

futur n'est pas « joué d'avance ». À la différence de la prophétie autoréalisatrice, l'alerte de ces catastrophistes « éclairés » vise « à déréaliser ce qu'elle annonce, à éviter que le pire ne se produise, à infléchir un processus ou à en limiter les dommages » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 420). Francis Chateauraynaud et Didier Torny estiment qu'on pourrait parler dans ce cas de figure de « prophétie déréalisatrice » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 420). La visée de ces discours les rapproche de genres discursifs comme la satire ou le pamphlet dans lesquels l'on exagère « le présent afin d'essayer désespérément d'empêcher que la réalité lui donne demain raison » (Hastings et al., 2009 : 15).

L'intradiscours apparaît comme le lieu privilégié pour distinguer l'énoncé à valeur de prédiction de l'énoncé à valeur de mise en garde. Dans l'essai de François Ruffin *Leur folie, nos vies*, par exemple, on peut lire dans le prologue :

« Ce Covid-19, ce ne sont que des prémices, une répétition générale, un échauffement avant le réchauffement. Inondations, tornades, sécheresses **vont se succéder**. Les dix plaies d'Égypte **seront pour nous** : les eaux du fleuve changées en sang, les poissons qui périssent, les troupeaux qui se meurent, la terre qui devient poussière, le pays dévasté par les mouches et les sauterelles, les pustules et les ulcères, la grêle en plein été, la canicule en hiver, trois journées de ténèbres... La nature est déréglée, **elle va se venger**, elle se venge déjà. » (Ruffin, 2021 [2020] : 28, je souligne)

Cet énoncé fonctionne comme une prédiction. Un haut degré de confiance est attribué au contenu prédit, en témoigne l'usage du futur de l'indicatif et le peu de modalisateurs employés. Si cette partie du discours est prise isolément, elle peut amener le lecteur à conclure que ce scénario catastrophique est voué à devenir réalité. C'est en poursuivant la lecture que l'on en vient à comprendre qu'un tel scénario est en réalité une « hypothèse-repoussoir » (Rumin, 2024 : 267), mobilisant un champ lexical – typiquement politique – du changement :

« Ou alors, s'ouvre à nous **un autre chemin**, un sentier à découvrir, incertain : cette crise, c'est **un embranchement** qui nous est offert. Tant qu'à faire. Au point où on en est. Qu'on redonne un sens, une direction, à notre économie, à nos sociétés. [...] À nous de choisir. À nous de permettre, pour nous, pour nos enfants, **un happy end**, dès maintenant, activement. » (Ruffin, 2021 [2020] : 29-35, je souligne)

« Un **nouveau monde** est possible. Il est attendu. Il est désiré, fortement, massivement, comme un enfant. **Il peut naître**. Mais qu'on ne compte pas sur eux pour l'accoucher : ils feront tout pour l'avorter. » (Ruffin, 2021 [2020] : 272, je souligne)

Ce basculement des dix plaies d'Égypte au « *happy end* » est marqué au départ par le connecteur « ou » qui précède le développement d'un scénario alternatif. Lorsqu'il s'exprime, le catastrophiste « éclairé » – quel qu'il soit – en vient presque toujours à se défendre d'être

catastrophiste : il tempère son discours par d'autres descriptions d'avenir davantage chargées euphoriquement⁵⁸⁵, dans la mesure où les changements jugés nécessaires sont mis en place. Dans les usages, la certitude de la catastrophe n'est affirmée que le temps d'un instant, de quelques pages. De tels discours donnent à voir la possibilité du pire, la nécessité du mieux, et l'« urgence » de prendre des mesures jugées salutaires. La lexie « urgence » n'est d'ailleurs pas réservée aux effondristes, mais elle sature l'écologie politique plus largement⁵⁸⁶. C'est pourquoi j'en viens à envisager que cette perspective de la catastrophe comme « hypothèse-repoussoir » s'est imposée dans le discours environnemental plus largement⁵⁸⁷, sous des formes souvent plus résiduelles.

Précipitation, atténuation et évitement de la catastrophe sont, à mon sens, trois visées privilégiées par les tenants du catastrophisme écologique. Si elles ne constituent pas une typologie parfaite, celles-ci traduisent des perceptions de la catastrophe à la fois distinctes et poreuses les unes à l'égard des autres, dans la mesure où le polymorphisme de l'effondrement ouvre à certaines combinaisons possibles. Il est ainsi possible d'entendre un locuteur affirmer la nécessité de faire tomber le système « mortifère » en place (précipitation), de constater comment cet acteur s'organise en prévision du « monde d'après » (atténuation) et comment il espère qu'un sursaut collectif permettra de conjurer l'effondrement de la biodiversité (évitement)⁵⁸⁸.

2) Changer de « récit » pour changer le monde

Comme nous avons pu commencer à le percevoir avec le dernier propos rapporté de François Ruffin, certains locuteurs et locutrices ne se contentent pas de donner à voir la catastrophe à

⁵⁸⁵ On peut imaginer que cela répond (aussi) à diverses attentes, dont celle des éditeurs dans le cas des ouvrages. Plusieurs auteurs et autrices m'ont, en effet, expliqué comment leurs éditeurs ont régulièrement formulé des recommandations d'écriture allant dans le sens d'un plus grand optimisme à l'égard de l'avenir.

⁵⁸⁶ On peut souligner l'existence de raisons historiques à cela. Par exemple, la philosophie d'Hans Jonas a significativement contribué aux premiers cadrages de la diplomatie environnementale (Birat, 2019).

⁵⁸⁷ En tant que proposition théorique, le catastrophisme « éclairé » n'est, cela dit, pas épargné par les critiques. Yves Cochet considère qu'il s'agirait d'un « *sophisme* » (Entretien, 2021). Olivier Godard revient ainsi sur ce qu'il estime être « les impasses du catastrophisme philosophique » (Godard in Bourg et Papaux, 2015 : 135). Le couple de philosophes Catherine et Raphaël Larrère s'interroge sur le caractère « raisonnable » d'une telle attitude (Larrère et Larrère, 2015 : 116) avant de faire une intense critique de l'usage qui en est fait par les personnalités collapsologues (Larrère et Larrère, 2020).

⁵⁸⁸ Cette ambiguïté est particulièrement forte chez les collapsologues revendiqués. Cela me semble s'expliquer par une volonté d'intégrer les différentes critiques qui ont été adressées à la collapsologie. Or, ces critiques traduisent des traditions politiques significativement différentes, qui entrent parfois en opposition : d'un côté les personnalités anticapitalistes et libertariennes affirment leur attachement à l'effondrement du système en place, de l'autre côté, les tenants de l'écologie politique, plus réformistes, reprochent aux collapsologues de perdre de vue tout projet de transformation de la société, à partir des institutions existantes.

venir, mais formulent une alternative. Sans nier la possibilité d'un effondrement⁵⁸⁹, ces personnalités estiment qu'il est également nécessaire – voire plus efficace – de dépeindre un monde soutenable, réactivant le dilemme cher à René Dumont : « l'utopie ou la mort⁵⁹⁰ ». Elles dessinent des issues davantage chargées euphoriquement, tout en gardant en ligne de mire une ou plusieurs des visées déjà présentées⁵⁹¹. Cette sous-partie explorera quelques dynamiques contemporaines relatives à la mise en discours des idéaux écologistes, ainsi qu'à leur traduction dans le monde social. Pris dans un sens abstrait et non programmatique, le projet politique « en tant qu'orientation collective, ce en vue de quoi on se mobilise » fera l'objet d'une attention toute particulière (Zawadzki, 2002 : 52).

Gagner les imaginaires avant de gagner les élections

Au regard de leur remise en question d'idées modernistes, plusieurs locuteurs et locutrices estiment que l'effondrement des écosystèmes et des sociétés pourrait s'accompagner d'un effondrement d'ordre symbolique :

« Actuellement, nous voyons émerger de **nouveaux récits** venant **craqueler les récits dominants** de la croissance, du matérialisme, du vivant qui ne serait qu'une ressource, etc. » (Dion, 2021 [2018] : 212, je souligne)

« Nous passons actuellement un seuil critique qui s'accompagne d'**une perte de repères**, et parce qu'ils permettent la construction collective de sens, de **nouveaux récits** se forment. La **guerre des imaginaires de l'avenir** a commencé. » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 95-96, je souligne)

« Il y a un effondrement en cours, qui est très important [...] C'est un premier effondrement, et ça nous donne de l'espoir [...] cet **effondrement de l'imaginaire**, il est [...] extrêmement positif. » (Gras in UPEC, 2020, je souligne)

Cet effondrement – vu comme « *extrêmement positif* » – n'advientra pleinement que dans la mesure où des « récits » aujourd'hui minoritaires détrôneront les « récits dominants ». Les personnalités étudiées professent dès lors l'importance des luttes symboliques :

« **L'enjeu et la bataille se jouent dans l'imaginaire**, car il nous faut des récits vivants, puissants. » (Servigne in Commaret et Pantel, 2020 : 24, je souligne)

⁵⁸⁹ Elle fait, *a minima*, l'objet d'un préambule ou d'une introduction, sous forme d'état des lieux de la situation environnementale.

⁵⁹⁰ Je me réfère ici à son ouvrage de 1973.

⁵⁹¹ *Précipitation, atténuation ou évitement* de la catastrophe.

« les récits sont une **clé de massification des changements dont le monde a besoin**, de puissants récits pouvant l'emporter face aux récits traditionnels de repli et d'individualisme. » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 67, je souligne)

« Pour transformer en profondeur nos sociétés, nous avons besoin d'une **stratégie qui associe toutes les formes de rapport de force** : marches, interpositions, désobéissances civiles, actions en justice. Mais **nous avons aussi besoin de récits** désirables de l'avenir capables d'entraîner des millions de personnes. » (Dion in *Un monde nouveau*, 2022)

« Je sentais déjà quand j'étais jeune que **la bataille de l'imaginaire** était une **bataille clé**. Pour cela, il faut mener un combat contre la publicité. On ne peut pas demander aux gens de changer leur mode de vie et leur consommation tout en les exposant à des pubs pour voitures » (Ruffin in Kempf, 2020 : 210, je souligne)

Le *storytelling* apparaît comme un savoir militant et professionnel⁵⁹² particulièrement valorisé dans ce milieu, et ce malgré sa prégnance dans le monde du marketing et de la publicité (Salmon, 2008 ; Quemener, 2012), habituellement décrié par les écologistes. Les acteurs ne rejettent pas « l'art de raconter des histoires » (Servigne et Stevens, 2015 : 217), mais tentent de s'en saisir contre ceux qui l'employaient jusque-là pour asseoir des idées peu compatibles avec l'écologie :

« **En valorisant d'autres valeurs et en ringardisant les conventions culturelles**, [...] les récits sont des moteurs de la structuration de collectivités réajustées au réel. Ces alternatives développées en parallèle de la société ont vocation à offrir des options tangibles de "plans B" aux individus qui prendront leurs distances, peu à peu, avec le modèle actuel. » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 100, je souligne)

« comment est-ce qu'on fait pour **changer le camp du cool et du stylé** [...] ? Comme je dis souvent, [...] qu'est-ce qu'on peut faire pour que ce [ne] soit plus cool d'aller faire du quad dans un parc naturel régional ou d'organiser des rallyes automobiles dans des réserves naturelles protégées [...] ? » (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2023, je souligne)

« petit à petit, [...] **la honte est en train de changer de camp**, comme le montrent nos voisins suédois avec le "*flygskam*", la honte de prendre l'avion qui fait que de nombreux voyageurs préfèrent délibérément se déplacer en train. » (Vidal in Testot et Aillet, 2020 : 286, je souligne)

Tout un vocabulaire martial se trouve mobilisé dans la description de ce projet : « bataille », « rapport de force », « combat », etc. Les discours concernés font, plus au moins explicitement, référence à une « bataille culturelle », thématique d'inspiration gramsciste ayant connu un large

⁵⁹² Par exemple, Arthur Keller se présente sur son profil *LinkedIn* – réseau social numérique professionnel – comme un consultant en *storytelling* : < <https://www.linkedin.com/in/kellerarthur/> > [en ligne], page consultée le 19/12/2024.

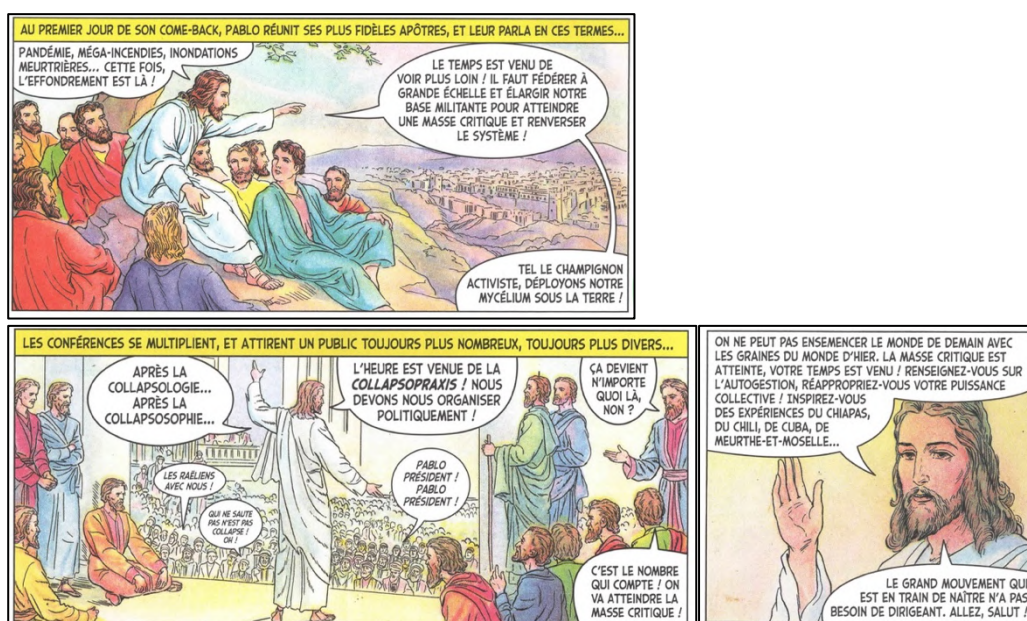
succès dans l'espace des mouvements sociaux⁵⁹³, au point de constituer une référence convenue du discours militant :

« Nous avons donc, avant toute chose, **une bataille culturelle à mener** (même si je ne raffole pas d'utiliser des termes guerriers pour le dire). Il est fondamental de proposer une vision écologique désirable de l'avenir, de constituer des références culturelles fortes, de projeter un imaginaire puissant, de structurer un projet tangible » (Dion, 2021 : [2018] : 147, je souligne)

« aujourd'hui, pour les écologistes, [...] le plus dur n'est pas de gagner les élections. Le plus dur, c'est de réussir la transformation écologique du pays. Et, en fait, ça, vous pouvez le faire que si vous avez une assise, que si vous avez une société mobilisée, que si vous continuez, en fait, **la bataille culturelle** » (Batho in Thinkerview, 2020, je souligne)

« dans une perspective d'État Urgence écologique, **la question de la culture devient une question politique**. Il semble impossible d'imaginer le succès de la transition sans une métamorphose progressive de notre imaginaire, ce que certains appellent **la bataille des idées**. » (Chevalier et Motte, 2020 : 142, je souligne)

Cette thématique est souvent articulée à la question de la « masse critique » à atteindre. Ce dernier enjeu constitue l'une des intrigues de la bande dessinée *Petit guide local, équitable et lombricompostable de l'effondrement*. Cette parodie, faite en toute sympathie à l'égard de la collapsologie, relate comment des personnages dérivés des évangiles œuvrent pour l'établissement d'une « masse critique » effondriste :



(Girard et Bertier, 2021 : 3 ; 4 ; 55)

⁵⁹³ En particulier chez des groupes d'extrême droite. Voir : ALDUY Cécile (2024), « Le “grand remplacement” lexical : enjeux sémantiques, performatifs et démocratiques de “la bataille des mots” à l'extrême droite, du Front national à Eric Zemmour », *Mots. Les langages du politique*, p. 23-40.

Dans un autre ouvrage du corpus, cette fois non fictionnel, Paul Jorion et Vincent Burnand-Galpin insistent sur le niveau « élevé de la masse critique de personnes devant se convertir à un comportement frugal particulier pour qu'un basculement puisse avoir lieu » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 108). Arthur Keller, de son côté, insiste sur le fait qu'« aucune masse critique ne peut se révéler sans un référentiel narratif partagé » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 99). Pour les acteurs étudiés, c'est dans la mesure où le « référentiel » écologiste circule, se diffuse et gagne un public élargi qu'il devient susceptible de produire les effets recherchés. Or, les locuteurs et locutrices se montrent généralement critiques de la capacité de l'écologie politique, jusqu'à présent, à fournir un « récit » susceptible de rassembler :

« Il m'aura fallu des années et des années de militantisme dans les ONG pour parvenir à ce simple constat : "Si nous voulons emmener des millions de personnes avec nous, nous devons leur dire où nous allons..." Car **si les ONG, les activistes et les écologistes de toutes sortes passent un temps infini à dénoncer, décrypter, alerter, ils consacrent un temps et une énergie dérisoires à proposer un horizon, un récit de ce que pourrait être un monde véritablement soutenable.** » (Dion, 2021 [2018] : 101, je souligne)

« si on compare avec l'horizon qu'avaient créé les pensées socialistes [...] il y avait un horizon d'émancipation, de libération, d'harmonie, de bonheur. Et clairement, le "récit" écologique [...] ne parvient pas à arriver à écrire et à projeter un horizon pacifié, serein, heureux, favorable [...] l'écologie politique se trouve sans arrêt [...] dans une attitude d'alerte, d'abord, et d'essayer de freiner ce qui peut l'être, sans avoir les ressources ou les talents [...] [pour] produire un horizon – je cherche mes mots – réparateur, encourageant, face à cette dislocation.⁵⁹⁴ » (Entretien avec Hervé Kempf, 2023, retranscription revue par le locuteur, je souligne)

« pour moi, c'est ce qu'ils sont en train de toucher du doigt, les écolos, c'est que [...] c'était un parti de prise de conscience et d'alerte, pour prêcher dans le désert une vérité [...] Oui, mais une fois que tu as dit aux gens que ce n'est pas durable, **il faut basculer sur des objectifs de mobilisation politique et de transformation sociale.** Et ça, les écolos ne savent pas faire. Parce que eux sont pris dans l'alerte, l'urgence. [...] pour moi, **ils sont incapables de tracer un projet.** » (Entretien avec Enzo Lesourt, 2023, je souligne)

Contrairement à ce que peuvent laisser penser ces extraits, les locuteurs ici cités ne sont pas de simples observateurs de l'écologie politique, ils en sont des membres actifs. Leur usage de la troisième personne – « les écologistes », « l'écologie politique », « les écolos » – crée un effet de dissociation vis-à-vis du groupe d'appartenance. On peut voir là une tentative de prise de recul qui concorde avec la « valorisation de l'autocritique », telle qu'elle peut se vivre chez des militants de gauche (Him-Aquilli, 2021 : 71).

⁵⁹⁴ Ce locuteur préfère parler de « dislocation » plutôt que d'« effondrement ».

Avec d'autres, ces acteurs pointent le « déficit narratif » de l'écologie, la « quasi-incapacité à se projeter intellectuellement dans une transition non apocalyptique » (Semal 2019 : 299), l'attribuant à une tradition alarmiste bien ancrée dans l'environnementalisme⁵⁹⁵. Ce constat est formulé en comparaison d'autres courants politiques, *a priori* concurrents de l'écologisme. Pour commenter ce « déficit narratif », Cyril Dion – qui s'inspire largement de la littérature anglo-saxonne⁵⁹⁶ – dénonce le mirage du « capitalisme de marché techno-libéral » (Dion, 2021 [2018] : 67) ; Hervé Kempf et Enzo Lesourt, eux, se montrent particulièrement sensibles au potentiel fédérateur de l'idéologie marxiste. Sans contester la menace de la catastrophe, ces personnalités appellent de leurs vœux une « stratégie politique de contestation narrative » par la mise en scène d'une « transition aussi désirable que possible vers la sobriété heureuse » (Semal, 2019 : 313). Qu'il soit question de « récit », d'« horizon » ou de « projet », celui-ci est qualifié de « soutenable », « pacifié », « serein », « heureux », « favorable », « réparateur », « encourageant ». Par des projections, cette fois positives, il s'agirait d'acter le passage d'une société mortifère à une société soutenable et souhaitable, évitant l'effondrement ou permettant une « renaissance » après celui-ci⁵⁹⁷.

« Récit » et « imaginaire » en tant que notions émiques

Les termes « récit » et « imaginaire » apparaissent comme les deux lexies privilégiées par les locuteurs pour exprimer la nécessité de promouvoir un contre-discours écologiste qui serait compatible avec les limites du système terre. Des lectures assez hétérogènes nourrissent ces réflexions émiques⁵⁹⁸. Les écrits du philosophe Cornelius Castoriadis sont régulièrement mobilisés pour décrire les processus par lesquels des sociétés institueraient des imaginaires :

« **Pour Cornélius Castoriadis**, chaque société a des manières d'être instituées, des institutions inséparables de significations imaginaires spécifiques. Mais ces créations collectives ne sont pas inaltérables, c'est en cela que le social-historique est fondamentalement auto-altération, autotransformation rendant l'émergence de nouvelles formes imaginaires (instituant) sans cesse possible. » (Canabate in Sinaï, 2021 : 217, je souligne)

« Il s'agit de décoloniser l'imaginaire d'un certain nombre de **ce que Cornélius Castoriadis appelait les "significations imaginaires sociales"** qui ont structuré la modernité et en

⁵⁹⁵ Que l'on retrouve dans les extraits plus haut avec l'usage des termes suivants : « alerter », « attitude de défense », « freiner », « urgence ».

⁵⁹⁶ Entre autres produite par Rob Hopkins, initiateur des « Villes en transition ».

⁵⁹⁷ Le terme « renaissance » est employé par Pablo Servigne, en entretien, lorsqu'il évoque des visions du futur « collapso-compatibles » (Entretien, 2022).

⁵⁹⁸ Je préfère ici « émiques » à « ordinaires » pour la raison que la distinction entre le savant et le profane pose un certain nombre de difficultés dans la présente recherche (qui porte sur des intellectuels).

particulier l'économie [...] parce que cet imaginaire de la modernité nous a coupés de nos racines naturelles. » (Latouche in Jouventin et al., 2019 : 71, je souligne)

L'expression « décoloniser l'imaginaire », employée dans le dernier extrait par Serge Latouche, économiste décroissant, connaît « un grand succès dans ces réseaux militants » (Semal, 2012 : 495). Des textes grand public sont aussi mobilisés, souvent écrits par des personnalités proches du monde universitaire mais ayant connu un succès dépassant cette seule sphère :

« depuis les années 70, à peu près, les sociétés occidentales [...] ont petit à petit abandonné ce qu'on appellerait "le sens configurant de l'histoire", c'est-à-dire ont renoncé à avoir un grand récit qui donne un sens global à toute l'histoire, de maintenant jusqu'à la fin des temps [...] C'est **le grand thème de [Francis] Fukuyama** sur la fin de l'histoire. » (Entretien avec Gaël Giraud, 2022, je souligne)

« **Comme le montre limpidement Yuval Noah Harari dans son essai *Sapiens***, les systèmes inventés par les humains, qu'ils soient religieux, monétaires ou politiques, sont des fictions communes. Ils ne tiennent que parce que nous y croyons tous ensemble et que nous y avons intérêt. » (La Blanche, 2020 : 120, je souligne)

« **Nancy Houston nous le dit**, nous sommes des êtres de fiction, c'est comme ça que nous sommes au monde, en nous racontant des histoires. [...] Alors inventons de belles histoires faites de coopération, d'entraide, de low-tech et de nature régénérée pour les faire advenir (mais après l'effondrement, si vous voulez, bien). » (Noualhat, 2021 [2020] : 243, je souligne)

Cet assemblage, assez éclectique, de références intellectuelles semble traduire une difficulté des locutrices et locuteurs à précisément nommer ce qu'ils tentent de décrire. Il est parfois question de « récits », de temps à autre « d'imaginaires », et d'autres fois encore de « fictions », d'« histoires » ou de « mythes ». Cyril Dion est l'auteur d'un ouvrage titré *Petit manuel de résistance contemporaine. Récits et stratégies pour transformer le monde*. Il jouit d'une position centrale dans le corpus à ce sujet, étant à la fois mobilisé comme caution légitimante par les partisans de la lutte « narrative » et pris pour cible principale par ses opposants. Dans l'essai précédemment cité, il explique sa préférence pour la lexie « récit » au regard d'autres termes connexes :

« Lorsque je dis que les humains construisent et adhèrent à des récits, des fictions, adorent raconter des histoires, il serait aisé de comprendre qu'il s'agit systématiquement de mensonges, de manipulations délibérées [...] Le terme "histoire" [...] [peut] être employé pour qualifier une œuvre d'imagination ou, pire, un mensonge. [...] De son côté, le mot "fiction" est généralement associé à l'idée de construction imaginaire, inventée [...] "Récit", est quant à lui, dans la définition du Larousse, "l'action de relater, de rapporter quelque chose". Bien que ces trois termes me paraissent très intéressants pour décrire ce qui va suivre, **j'emploierai majoritairement le terme plus neutre en français de "récit"** » (Dion, 2021 [2018] : 101-102, je souligne)

Ce recours au sens commun, mis en évidence par « la définition du Larousse », peut donner l'impression que la notion de « récit » se trouve quelque peu « vidée de son contenu conceptuel » (Greimas, 1983 : 18). Pour l'analyse du discours et la narratologie, le récit désigne généralement la représentation « d'un événement ou d'une suite d'événements » (Genette, 1966 : 152), d'une succession temporelle d'actions impliquant une mise en intrigue, des actants et la transformation des propriétés initiales de ces derniers (Adam in Charaudeau et Maingueneau, 2002 : 484). Or, la progressivité au cœur de ces définitions n'est pas tellement mise en avant par les écologistes étudiés. Cyril Dion explique en entretien que ce qu'il peut avoir tendance à appeler « récit », « *c'est vraiment le moyen que les humains ont trouvé pour partager leur subjectivité avec d'autres* » (Entretien avec Cyril Dion, 2023). Il en résulte des constructions intersubjectives, susceptibles de fédérer un collectif parfois large⁵⁹⁹. Le rassemblement autour de ces « récits » est renforcé par l'idée qu'ils témoignent d'une nécessité ontologique et universelle : ainsi lit-on que dans « chaque société », au sein des « systèmes inventés par les humains », « c'est comme ça que nous sommes au monde ». Cette montée en généralité est particulièrement forte dans l'écriture de Cyril Dion :

« **Le récit est comme l'eau où nagent les poissons, l'air que nous respirons**, nous ne le voyons plus, mais **il est omniprésent, il baigne nos cellules**, influence notre vision du monde et, par là même, nos choix. Nous sommes incapables de penser en dehors de notre récit puisque **nous le confondons avec la réalité**. [...] **Tout naît de nos récits**. » (Dion, 2021 [2018] : 113 ; 147, je souligne)

L'usage de « tout » – dans « tout naît de nos récits » – est significatif d'un effet de généralisation. À cela s'ajoute l'emploi de verbes statifs – tels que les *être* et *baigner* – décrivant un état de fait permanent, à savoir l'omniprésence des « récits ». Mais les « récits » ne sont pour autant pas envisagés comme statiques :

« l'imaginaire, les histoires sont très certainement le carburant le plus mobilisateur pour les êtres humains. [...] Ce récit **se traduit** par la suite en architectures, qui **orientent** la majeure partie de nos comportements quotidiens. » (Dion, 2021 [2018] 101 ; 114-115, je souligne)

« Les récits **façonnent** les sociétés et **influencent** les perceptions de l'avenir **en instaurant** "un processus dialectique entre ce qui est et ce qui est possible". Ils **fournissent** à chacun une compréhension intuitive des codes, normes et valeurs de sa société, et des mœurs générales d'autrui. En cela, ils **organisent** les comportements sociaux. » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 94-95, je souligne)

⁵⁹⁹ C'est le sens de la référence faite plus tôt par Gaël Giraud à la thèse de la « décomposition des grands Récits » (Lyotard, 1979 : 31). Pour le philosophe Jean-François Lyotard, une telle décomposition serait caractéristique de la « postmodernité ».

Dans ces extraits, les verbes actifs – *traduire, orienter, façonner, influencer, instaurer, fournir, organiser* – sont particulièrement employés pour appuyer la portée pragmatique des dits « récits », au point de leur attribuer « un potentiel quasi magique » (Canabate 2021 : 33). Si la catastrophe écologique tient une place secondaire dans ces appels aux « récits », c’est au regard des visées précédemment décrites⁶⁰⁰ que l’on peut véritablement comprendre ces appels :

« En transformant **notre fiction individuelle**, nous proposons à ceux qui nous entourent le ferment d’un **récit collectif**. Et lorsque ce récit sera suffisamment partagé, il sera temps [...] [d’]engager la bascule. [...] Est-ce que **l’effondrement écologique** n’aura pas déjà eu lieu ? C’est possible. Mais quel autre projet adopter ? Chaque jour est une petite bataille à mener. Une opportunité de créer une autre réalité. Et cela commence aujourd’hui. » (Dion, 2021 [2018] : 225, je souligne)

« Il est encore envisageable d’échafauder des sociétés plus propices au bien-être général que nos cultures [...] Mais on ne pourra y parvenir que si l’on prend pleinement conscience que **cette civilisation va disparaître** [...] **Penser et raconter, via des récits vivides**, la grande descente énergétique et matérielle et les réponses collectives possibles n’est pas un problème : c’est l’unique option pour catalyser un sursaut de la raison et du cœur. » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 96, je souligne)

En dépit de marques d’indécision (« C’est possible »), le premier extrait affiche l’espoir que le basculement permis par le partage d’un « récit collectif » puisse permettre l’évitement, ou du moins l’atténuation, de l’effondrement. Tandis que la disparition de notre « civilisation » est tenue pour acquise dans la seconde citation, les « récits » permettraient une transition plus paisible vers l’après, une préparation à une nouvelle façon d’habiter la Terre jugée moins prédatrice⁶⁰¹.

Quelle pourrait être la teneur de ces « récits » jugés positifs ? En dépit d’« une certaine plasticité idéologique » (Garnoussi in Cary et al., 2022 : 291), il apparaît que les effondristes se retrouvent autour de quatre grands projets, déjà bien exemplifiés. Le premier est l’entente et la solidarité entre les humains : par la « reliance sociale » (Chevalier, 2021 : 105), « l’entraide et la coopération » (Servigne et Stevens, 2015 : 218), la « justice » (La Blanche, 2020 : 262), le « vivre-ensemble » (Ferdinand, 2019 : 314). À ce premier ensemble est souvent articulé la « relation au vivant » (Dion in *Un monde nouveau*, 2022, je souligne), la « communion avec la nature » (Lenoir in Reeves et al., 2019 : 171), la recherche du bien-être des espèces « dont nous sommes totalement interdépendants » (Reeves et al., 2019 : 178). S’ajoute ensuite la sobriété

⁶⁰⁰ *Précipitation, atténuation ou évitement* de la catastrophe.

⁶⁰¹ Si on peut imaginer l’existence de « récits » à teneur révolutionnaire, visant à précipiter l’effondrement du système, les locuteurs et locutrices qui mobilisent la lexie « récit », dans le corpus, en font peu état.

volontaire : le « vivre avec moins, mais vivre mieux » (Turpyn, 2021 : 59), « l’austérité joyeuse et équilibrée » faite de « limitations rationnelles » notamment à l’égard « des énergies fossiles » (Servigne et Stevens, 2015 : 218). Enfin, un dernier projet insiste sur le rôle que jouera la jeunesse dans « le monde de demain » (Lenoir in Reeves et al., 2019 : 171), la « force inhérente » de cette génération, son « audace » et sa « créativité » (Clapier, 2021 : 268), mais aussi la nécessité de déployer un projet d’« éducatibilité » au présent (Wallenhorst, 2020 : 23).

Entre idéologie et discours

Nous pouvons nous demander si les caractéristiques émiqes des « récits » – des réalités collectives, productrices de changements sociaux, témoignant de ce qui serait une « essence » humaine – ne sont pas autant d’indices que nous avons ici affaire à un synonyme d’*idéologies*. L’idéologie étant un concept étant « notoirement imprécis » (Van Dijk, 2006 : 1), qui plus est théorisé de façons diverses, je m’appuierai plus particulièrement ici sur les travaux de l’analyste du discours néerlandais Teun Van Dijk. À la suite de cet auteur, je n’envisage pas ici l’idéologie comme un système unique de légitimation et de dissimulation de la domination (Schepens, 2011 : 18 ; Oger, 2021 : 215) mais comme le « fondement des représentations sociales partagées par un groupe » (Van Dijk, 2006 : 2). Ces représentations variant d’un groupe à l’autre, l’idéologie n’est pas propre aux groupes dominants, mais inclut « des idéologies de résistance et d’opposition » (Van Dijk, 2006 : 2). Un tel cadre recouvre bien les premiers travaux en analyse du discours qui qualifient de « formation idéologique » :

« une force confrontée à d’autres forces [...] un ensemble complexe d’attitudes et de représentations qui ne sont ni “individuelles” ni “universelles”, mais se rapportent plus ou moins directement à des positions de classes en conflit les unes par rapport aux autres. » (Haroche et al., 1971 : 102)

Le fait que les locutrices et les locuteurs parlent de « récits » plus que d’« idéologies » pourrait s’expliquer par le fait que l’emploi ordinaire de cette seconde notion est essentiellement négatif⁶⁰² : les idéologies et les idéologues, pourrait-on dire, ce sont les autres (Van Dijk, 2006 : 1). Ainsi, l’emploi qui est fait de « récits » – et de termes connexes tels qu’« imaginaires », « histoires », « fictions » – peut être envisagé comme une tentative de neutralisation discursive (Oger, 2021 : 112). Si ces mots peuvent permettre de transcender certains clivages partisans – tels que l’opposition gauche/droite –, les « récits » dont font état les locuteurs et locutrices

⁶⁰² En voici un exemple du corpus parmi des centaines d’autres : « Sans chars, sans avions, sans bombes nucléaires, sans fours crématoires, les idéologies impérialistes et fascistes n’auraient jamais pu faire autant de dégâts » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 68).

s'inscrivent bien dans un espace concurrentiel. C'est au sein de cet espace qu'ils jugent certains « récits » comme plus réalistes et plus souhaitables que d'autres. Les acteurs étudiés parlent ainsi régulièrement de « nouveaux récits », entendant par l'adjectif « nouveaux » qualifier des récits positifs à même de concurrencer un « récit » dominant progressivement dévoyé.

Si l'on gagne en finesse dans l'analyse des usages, il semble que l'emploi de « récit » au singulier réfère souvent à une formation idéologique stabilisée parmi d'autres :

« Les Lumières ont établi **le récit fondateur d'une modernité européenne**, affirmant sa supériorité intellectuelle, morale et culturelle sur les bases d'un esprit de tolérance et de suprématie de la raison. » (Gori, 2022 [2020] : 107, je souligne)

« l'intérêt pour moi de faire des conférences et des livres est de préparer l'événement au moment où le basculement interviendra, comme les situationnistes avant Mai 1968, période pendant laquelle **le récit d'un groupe ultramarginal** est pratiquement devenu **le récit dominant** pendant plusieurs mois. » (Jouventin et al., 2019 : 95, je souligne)

Cette proximité entre « récit » et idéologie s'illustre par l'aisance avec laquelle nous pouvons remplacer, dans ces extraits, le premier terme par le second. En d'autres occurrences, la relation de synonymie entre « récit » et « idéologie » semble plus difficile à affirmer. Cela est le cas lorsque les personnalités étudiées insistent sur la pluralité des « récits » à inventer. Par exemple, Cyril Dion fait le commentaire suivant :

« essayons d'élaborer **d'autres trajectoires de sens, d'autres récits de ce que pourraient être nos vies** et ce que nous pourrions mettre en place collectivement [...] si on pousse la métaphore du vivant à l'organisation de nos sociétés, on voit bien qu'un écosystème, pour qu'il soit résilient, il a **besoin d'avoir beaucoup de diversité** [...] Plus un système a de la diversité, plus il est potentiellement résilient. [...] imaginer qu'on va inventer une sorte de récit qui serait une nouvelle religion ou **un nouveau truc que tout le monde devrait adopter tel quel, ça me paraît extrêmement dangereux** et en l'occurrence, ça me paraît assez inefficace » (Entretien avec Cyril Dion, 2023, je souligne)

Conclure que des écologistes convaincus peuvent inviter à souscrire à d'autres idéologies que l'idéologie écologiste⁶⁰³ semble peu probable. Il apparaît ainsi plus juste de dire que des lexies comme « récits » réfèrent plus précisément au *volet discursif de l'idéologie*, recouvrant, par exemple, des formulations, phraséologies et néologies typiques :

« cette crise sanitaire est aussi le révélateur tragique des limites et de la fragilité d'un système fondé sur **le récit néolibéral du "développement durable" et de l'"optimisation"** »

⁶⁰³ Bien qu'il soit possible de débattre de l'existence d'une « idéologie écologiste », il me semble que celle-ci peut être affirmée dans la mesure où l'on envisage l'idéologie comme le « fondement des représentations sociales partagées par un groupe » (Van Dijk, 2006 : 2), ce qui est le cas ici.

de la vie, qui croyait avoir conjuré le chaos en exerçant un contrôle scientifique et technique total sur nos vies » (Mamère, 2020 : 112, je souligne)

« en englobant “les humains” indistinctement dans une “Humanité” abstraite, **le récit véhiculé par le terme “Anthropocène”** ne permet pas de mettre au jour le partage des responsabilités » (Chevalier et Motte, 2020 : 41-42, je souligne)

« **le concept de transition** permet de rassembler. Il ne perturbe pas radicalement **l’imaginaire de progrès continu**, mais laisse s’épanouir la lucidité catastrophiste. Il permet de retrouver des pratiques communes et **des imaginaires positifs partagés**, ce qui est en soi remarquable. » (Servigne et Stevens, 2015 : 241, je souligne)

Compte tenu de ces éléments, il semble que l’insistance des locuteurs sur la nécessité d’inventer de nouveaux « récits » et « imaginaires » ne signifie pas qu’il faille concevoir une nouvelle idéologie, mais plutôt de nouvelles façons de mettre l’écologie politique en mots, de l’argumenter, de la préserver de tout ce qui pourrait la faire dévier de son sens initial. La richesse des études sur le discours est de montrer que, sans réduire les idéologies aux discours⁶⁰⁴, « les idéologies sont largement reproduites par les textes et les discours » (Van Dijk, 2006 : 20) et, qu’en ce sens, « si les idéologies ont une “existence matérielle”, le discursif en sera considéré comme l’un des aspects matériels⁶⁰⁵ » (Courtine, 1981 : 34). En ce sens, Christian Le Bart conclut que :

« Les croyances, les idéologies qui fondent une position politique s’objectivent dans un langage. Chaque organisation politique tente ainsi de souder ses troupes et de se distinguer des organisations concurrentes par un vocabulaire, une syntaxe, un univers d’argumentations et de métaphores, qui font d’abord sens pour ses membres. [...] le discours fabrique et signifie une commune vision du monde. » (Le Bart, 1998 : 31)

Prémillénarisme et postmillénarisme : rupture brutale ou transformation progressive ?

Ce chapitre permet de voir comment les intellectuels étudiés investissent l’espace de la communication en orientant prioritairement leur discours soit sur la catastrophe à venir, soit sur la construction d’un monde plus aligné avec les contraintes du système Terre. Ces deux facettes, constitutives des discours de l’effondrement, peuvent rappeler en certains aspects la distinction entre *prémillénarisme* et *postmillénarisme*, deux variantes du phénomène millénariste. Mobilisée dans l’étude des mouvements apocalyptiques, cette distinction se prête au départ à la

⁶⁰⁴ Teun Van Dijk souligne à ce propos « qu’il est évident qu’elles contrôlent également d’autres pratiques sociales, telles que les formes de discrimination ou de violence » (Van Dijk, 2006 : 5-6).

⁶⁰⁵ Pour le philosophe du langage Michel Pêcheux, le discours renvoie précisément au contact entre l’idéologie et le linguistique : il « représente à l’intérieur du fonctionnement de la langue les effets de la lutte idéologique [...] inversement, il manifeste l’existence de la matérialité linguistique à l’intérieur de l’idéologie » (Pêcheux cité par Courtine, 1981 : 81-82).

description de groupes chrétiens, mais se trouve parfois élargie à d'autres phénomènes religieux – le *New Age* par exemple (Introvigne, 2005) – ou areligieux. Dans sa forme chrétienne, la théologie prémillénariste regroupe des croyances relatives à la déchéance progressive du monde jusqu'au jour où le Christ reviendra sur Terre. Ce retour intervient de façon préalable (*pré*) à mille années d'apaisement qui suivront (*millénium*). Le *postmillénarisme*, en revanche, postule que cette ère de paix peut se vivre dès aujourd'hui. Une fois cette ère parvenue à son apogée, seulement alors le Christ reviendra (*post millénium*). Sous des traits sécularisés, le prémillénarisme peut être envisagé comme le témoignage « d'un pessimisme quant à l'efficacité des institutions humaines » et de « l'attente d'une transformation générale des sociétés [...] à travers un événement prodigieux, un cataclysme » (Lanternari, 2013 : 74). Vivant le temps présent « comme une “période de malheurs”, de violences et de catastrophes » (Faubion, 2000 : 108), le prémillénariste anticipe qu'une intervention – inhabituelle et brutale – inaugure une ère plus paisible. La forme sécularisée du postmillénarisme, en revanche, décrit la posture de celui ou celle pour qui l'amélioration du monde peut s'instaurer « progressivement par un processus évolutif » (Desroche, 1963 : 76), grâce à l'effort humain collectif. L'historien des religions Vittorio Lanternari souligne qu'on se trouve face à deux tendances dans la sphère sociale : « le prémillénarisme favorise un comportement révolutionnaire, le postmillénarisme un comportement réformiste » (Lanternari, 2013 : 74).

En dépit des difficultés propres aux transpositions du religieux vers le profane, ces deux modèles nous renseignent sur deux attitudes politiques assez distinctes. La première est discontinuiste, tandis que la seconde donne à voir un changement plus scalaire. Prendre le risque d'appliquer cette distinction aux présents discours suppose de tenir compte rigoureusement des précisions précédemment apportées. Les catastrophistes qualifiés de « diluviens » semblent pencher du côté de l'attitude prémillénariste. En tant que conséquence des déséquilibres naturels⁶⁰⁶, l'effondrement marquerait, selon eux, une rupture nette mais souhaitable, dans la mesure où il purgerait le monde de ses prédateurs. On renoue là avec le sens du millénarisme qui désigne la croyance dans l'avènement d'un ordre social plus juste. Les catastrophistes dits « par la force des choses » semblent eux aussi s'apparenter à une attitude de type prémillénariste, mais pour des motifs en partie différents. Ils perçoivent l'effondrement comme un destin indésirable et ne considèrent plus avoir la faculté de

⁶⁰⁶ Ou, éventuellement, de l'action d'une fraction révolutionnaire. Dans ce cas de figure, c'est le caractère très minoritaire de ce groupe qui représente la causalité extérieure à la communauté humaine.

véritablement l'éviter⁶⁰⁷. Ce sentiment de perte de prise peut rappeler le prémillénariste qui considère que le destin de l'humanité est régi par une temporalité qui lui échappe. Ceux et celles qui se réclament du catastrophisme « éclairé » sont plus difficilement catégorisables. Ils combinent des traits du prémillénarisme – exposé pessimiste, emphase sur la rupture que représente l'effondrement – tout en souscrivant à la forte responsabilité qui pèse sur les épaules de l'humanité – ce qui peut les rapprocher du postmillénarisme. On peut décrire une telle démarche de prémillénarisme « méthodologique », les caractéristiques empruntées au prémillénarisme étant motivées stratégiquement. Enfin, les discours insistant sur l'importance des « récits » et des « imaginaires » partagent plusieurs similitudes avec le postmillénarisme. Le ton se veut davantage positif, le changement décrit plus diffus et le chemin pour y arriver progressif :

« **Petit à petit**, ces récits d'un genre nouveau pourraient mâtiner nos représentations, contaminer positivement les esprits, et, s'ils sont largement partagés, se traduire structurellement dans des entreprises, des lois, des paysages... » (Dion, 2021 [2018] : 147, je souligne)

« Il faut penser les mobilisations **en phases**. Il est nécessaire, dans un premier temps, d'amener les gens à digérer, à métaboliser quelques prises de conscience à leur portée [...] puis il faut, **pas à pas, sursaut par sursaut**, guider les esprits vers des perspectives plus mûres, plus dures [...] C'est pourquoi je suis convaincu qu'il faut fonctionner **étape par étape**. Ma stratégie et ma communication sont conçues **en paliers** » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 56, je souligne)

« Les grands récits sont la préfiguration de nouvelles cultures. [...] en habituant les gens à d'autres principes de société, ils inondent **graduellement** l'inconscient collectif. » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 100, je souligne)

Dans cette lecture plus réformiste du changement politique, les agents humains se trouvent investis de la mission d'inventer un monde nouveau dans le sillage de l'ancien, « de bas en haut » (Desroche, 2009 : 34). Nous sommes dans « l'utopie de la préparation active d'un monde meilleur » (Garnoussi in Cary et al., 2022 : 290)

Ces deux attitudes – prémillénarisme et postmillénarisme – ne doivent pas ici être vues comme strictement opposées. Il est parfois difficile de répartir les écologistes étudiés dans l'un ou l'autre de ces catégories, ces derniers s'engageant sur différents fronts, à différentes échelles.

⁶⁰⁷ Dans ce cas de figure, il n'y *a priori* pas de monde meilleur à espérer, mais simplement des façons de se préparer, de s'adapter à la vie dans un monde plus contraint.

Dans leurs discours, il arrive que leur focale évolue⁶⁰⁸ et, qu'en conséquence, ils puissent tenter d'articuler différentes conceptions de la transformation politique. Il s'agit donc bien d'attitudes à un moment donné, plus que de dispositions permanentes. À l'instar du rapport entre dystopie et utopie, il arrive que prémillénarisme et postmillénarisme constituent « deux rapports a priori antagonistes au futur, [qui] cohabitent sans que leur sens profond n'en soit altéré » (Sallustio, 2019 : 14).

3) Enjeux autour d'un répertoire d'action *logocentrique*

Les descriptions de la catastrophe et d'un monde meilleur, en dépit de leurs différences, sont liées au sens où les locuteurs et locutrices qui les formulent ne se contentent pas de « communiquer quelque information pure et simple sur les faits » (Austin, 1991 : 38) : ils anticipent des réactions et prescrivent des attitudes. Cette dernière sous-partie entend synthétiser la façon dont les intellectuels de l'effondrement réfléchissent aux modalités de leur engagement, en discutent entre eux, et investissent – sans nécessairement en faire état, ou même sans en avoir conscience – de vifs débats qui animent les sciences sociales, en particulier le champ de la pragmatique linguistique. Même si elle n'est abordée qu'en filigrane dans ce travail, la pragmatique se révèle éclairante pour analyser les discours de l'effondrement et certaines tensions qui s'y dessinent.

Un continuum actionnel

L'idée selon laquelle la production des discours étudiés pourrait changer le cours des choses doit être comprise au regard d'un continuum qu'établissent nombre de personnalités rencontrées entre *penser, dire et agir*. À la compréhension, tout d'abord, est accordée une place importante :

« Pour espérer renverser un système, aussi puissant soit-il, il est nécessaire de **bien comprendre** ce qui lui donne son assise pour **orienter le plus stratégiquement possible notre action**. » (Dion, 2021 [2018] : 200-201, je souligne)

« **Avant l'action il doit toujours y avoir la pensée**, sinon ce qui se produit est guidé uniquement par une émotion primaire souvent destructrice » (Commaret et Pantel, 2020 : 210, je souligne)

⁶⁰⁸ Pablo Servigne est, par exemple, l'auteur d'un ouvrage centré sur la catastrophe (*Comment tout peut s'effondrer*, 2015) et d'un autre dédié à une forme d'organisation sociale jugée plus juste (*L'Entraide. L'autre loi de la jungle*, 2017).

« La responsabilité nous revient de prendre sur nous, notre courage à deux mains, nos responsabilités et le taureau par les cornes. Essayons de **bien percevoir les enjeux** et de choisir nos priorités. » (Keller in Commaret et Pantel, 2020 : 72, je souligne)

« *La jeune femme qui demandait “Quelle action ?”, moi j’ai envie de dire, tant que vous avez le luxe d’être dans le système éducatif, l’action prioritaire pour vous c’est de **comprendre ce qui se passe** et de **vous former**. N’essayez pas d’agir trop tôt, vous risquez de basculer dans des malentendus [...] Vous savez, une vie, c’est long. Plusieurs décennies, même dans le monde troublé qu’on vous a annoncé. Vous êtes pas à six mois près donc, vraiment... [...] Prenez le temps de **bien poser les bases du problème**, et prenez le temps de bien **comprendre ce qu’il y a à faire*** » (Jancovici in Jean-Marc Jancovici, 2021, je souligne)

Aux yeux de ces locuteurs et locutrices, l’action efficace est celle qui est éclairée par la connaissance des phénomènes en présence. Le contexte d’énonciation du conseil donné par Jean-Marc Jancovici est éclairant : celui-ci s’adresse à un public composé d’étudiants de Sciences Po Paris⁶⁰⁹. La jeunesse et le capital culturel de ces étudiants constituent deux atouts que le conférencier met en avant pour souligner l’importance d’établir un diagnostic éclairé de la situation. Une fois la compréhension des enjeux acquise, la connaissance est abordée de façon active, comme un travail à mener sur le terrain des idées :

« il en est du geste créatif en général comme il en est du **geste intellectuel** en particulier [...] : changer les représentations, c’est donner à ses destinataires la possibilité d’imaginer un autre monde, de **croire qu’un tel monde est possible** (qu’il peut aussi **devenir réel**) et, pourquoi pas, de donner l’élan de le transformer. » (Hétier, 2021 : 195-196, je souligne)

« *Les deux vont ensemble. Les deux, pour moi, sont inséparables. **La pensée guide l’action. La pensée est une forme d’engagement, donc de militance.*** » (Entretien avec Agnès Sinaï 2023, je souligne)

« Faute d’avoir choisi l’utopie, nous aurons la dystopie. Sauf si nous nous révoltons et gagnons la bataille des idées. Car **les idées gouvernent le monde**. » (Chevalier, 2021 : 166-167, je souligne)

Il est intéressant de relever comment la pensée n’est plus ici envisagée comme un prérequis pour l’action, mais comme une forme d’action en tant que telle. Cette légitimation de l’activité réflexive est aussi légitimation de l’activité discursive, le discours devenant le lieu d’expression des idées :

« Ne pas non plus opposer réflexion et action, mais travailler ensemble : **le faire, le penser et le raconter doivent progresser de concert**. C’est pourquoi il n’appartient pas qu’aux penseurs d’élaborer des récits de l’avenir : les bâtisseurs de résilience et les tisserands de

⁶⁰⁹ Jean-Marc Jancovici est en partie connu pour ses interventions au sein des grandes écoles, en particulier celles qui forment de futurs ingénieurs.

réseaux doivent eux aussi conter leurs aventures de façon inspirante » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 99, je souligne)

« Brassée de doutes sur la pertinence d'exposer le fil de mes pensées, je me fortifie de la phrase d'Hannah Arendt qui affirme commodément que **"les mots justes trouvés au bon moment sont de l'action"**. » (Morel Darleux, 2019 : 25, je souligne)

Des segments comme « le faire, le penser et le raconter » permettent la cooccurrence de mots que l'on pourrait penser de façon antonymique. Cette manière d'envisager la production de savoirs et de discours vient nous renseigner sur la façon dont les intellectuels étudiés tendent à penser leur répertoire d'action de façon logocentrique. Par-là, j'entends désigner un « stock limité de moyens d'action »⁶¹⁰ (Péchu in Fillieule et al., 2020 : 454), « s'inspirant de formats préexistants » (Rennes, 2011 : 152), particulièrement centré sur le *logos*, entendu dans la double acception de parole et de connaissance⁶¹¹. L'engagement des acteurs étudiés tient en grande partie à « la mise en circulation de biens symboliques, dont ils attendent des effets » (Ferron, 2024 : 306). Le continuum « actionnel » (Garric et Calas, 2007 : 60) qu'on observe chez eux laisse penser que les « bons » discours, tirés d'une juste compréhension de la situation, pourraient permettre de fédérer le plus grand nombre autour d'un constat ou d'un projet. Pour rappel, ce sont les discours d'intellectuels qui ont été retenus dans cette recherche, discours principalement envisagés à partir du support du livre. Cette façon de se mobiliser apparaît comme assez attendue au regard d'une tradition intellectuelle dans laquelle « un article, un manifeste valent une bataille » et « la parole ou l'écrit comptent pour des actes » (Rémond, 1959 : 879).

Quelques acteurs expriment toutefois des réserves à l'égard d'une telle logique d'engagement. Tout d'abord, parce que les formes d'expression jugées mobilisatrices ne font pas toujours l'objet d'un consensus. La distinction entre les locuteurs mettant la focale sur la catastrophe et ceux qui la placent sur les « récits » positifs est, à cet égard, assez claire :

« pour que les choses évoluent, peut-être **fallait-il que nous changions notre façon de nous adresser au public**. Pour l'intéresser, **ne devons-nous pas lui décrire de nouveaux horizons, des futurs souhaitables, susciter son enthousiasme** ? Au lieu de tout critiquer, ne fallait-il pas proposer un monde de rechange pour remplacer l'ancien, inventer et promouvoir de nouvelles manières de vivre tournées vers la sobriété heureuse et appuyées sur de nouveaux récits non anxiogènes ? **L'idée de prendre l'imaginaire des gens par la**

⁶¹⁰ J'intègre ici des formes *a priori* non concertées de l'engagement, telles que « les formes quotidiennes de résistance individuelle » (Péchu in Fillieule et al., 2020 : 459).

⁶¹¹ Si le recours à un tel répertoire d'action fait l'objet de situations argumentatives et d'arguments propres (comme nous le verrons), il ne se limite pas à un répertoire d'arguments, au sens de Juliette Rennes (Rennes, 2011).

main ("pour l'emmener vers demain") ne m'enchantait guère » (La Blanche, 2020 : 22-23, je souligne)

« Ces prédicateurs de bonheur nous parlent de "nouveaux récits", d'"imaginaires", conscients que pour amener le plus grand nombre dans leur croyance, **il est nécessaire de montrer un futur qui fait envie, l'effondrement n'est pas vendeur disent-ils**. Nous voici donc dans le rôle des mécréants, parlant ouvertement d'effondrement parmi les croyants » (Garcia et Pleysier, 2020 : 216, je souligne)

Bien que des personnalités effondristes soient susceptibles de soutenir l'idée qu'il faut « montrer un futur qui fait envie », « décrire de nouveaux horizons, des futurs souhaitables », les deux derniers auteurs cités ne prennent pas en charge l'énonciation de telles séquences. C'est au travers de différentes marques du discours rapporté – verbes de parole (« nous parlent », « disent-ils »), d'îlots textuels par guillemetage (Authier-Revuz, 2019 : 304-305) – que l'on comprend que ces énoncés sont attribués à autrui, détachés de la situation d'énonciation initiale et insérés dans le discours en train de se faire. Ces paroles rapportées sont assorties d'une évaluation plutôt défavorable, plus ou moins explicitée : par des désignations supposément stigmatisantes du tiers-rapporté (« prédicateurs de bonheur »), par l'exposition de l'attitude du locuteur-rapporteur vis-à-vis du contenu exprimé (« ne m'enchantait guère »).

Certains acteurs sociaux peuvent également estimer que l'attention portée aux manières de dire est parfois disproportionnée face à l'imminence des menaces :

*« Ce qui parfois m'irrite un peu [...] c'est que, en faisant trop du langage un objet d'étude, finalement, on fait comme si c'était un phénomène parmi d'autres [...]. **Quand on est sous les bombes, je ne sais pas si c'est vraiment le moment de se demander comment on parle des bombes**. Voilà. Pour l'instant, l'urgence, c'est [...] de mettre fin au déluge »* (Entretien avec Aurélien Barrau, 2022, je souligne)

Tout en soulignant l'importance du discours, plusieurs locutrices et locuteurs estiment que le répertoire d'action écologiste ne doit pas se limiter à un répertoire strictement symbolique. C'est par exemple le cas de Corinne Morel Darleux, qui soutient que le travail narratif est « *une condition nécessaire, mais non suffisante* » (Entretien, 2023). Pour cette autrice qui prône « une vision à la fois systémique et archipélique des combats à mener » (Morel Darleux, 2019 : 52), la transformation sociale n'est possible qu'à travers une diversité de moyens :

*« je fais souvent référence à un outil qu'on appelle "le triangle de la transformation sociale", [...] qui consiste à dire que, en fait, pour avoir une transformation en profondeur d'une société, il faut **agir simultanément sur trois leviers**. Le premier [...] ce serait celui de la résistance. Et donc le fait de vraiment s'opposer à l'emprise du capitalisme et des ravages sur l'environnement. Donc ça, c'est vraiment toutes les actions pour empêcher de bétonner les terres agricoles, les actions contre les mégabassines, contre les projets d'autoroute, etc. Le*

*deuxième levier, ce serait tout ce qui est de l'ordre de ce [...] qu'on appelle souvent "les alternatives". C'est-à-dire montrer, sans attendre, qu'il est possible de vivre autrement. Donc là, c'est les écolieux, c'est la ZAD de Notre-Dame-des-Landes [...] le troisième levier, c'est la question de la bataille culturelle. [...] Et ça, ça passe, ça passe aussi par le changement d'imaginaire et donc aussi par la fiction, par le roman [...] Pour moi, c'est vraiment **ces trois leviers qui sont à actionner de manière simultanée**, en fait. Faire que du nouveau récit et des imaginaires, si il y a pas à côté des mouvements de résistance et de préfiguration, bah en fait, ça crée juste de la frustration. Parce que ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on plante dans l'esprit des gens et dans les cœurs des graines d'envie d'autres mondes, mais sans avoir aucun des outils qui nous permettent de réellement le faire advenir » (Entretien avec Corinne Morel Darleux, 2024, je souligne)*

Le recours à des formes d'organisation collectives dites « alternatives » peut être pensé comme une composante de l'*engagement préfiguratif*⁶¹² permettant à un nouveau projet de société de se réaliser en partie au présent. Mais cela est aussi vrai d'actions de désobéissance civile, de « résistance » pour reprendre le terme employé par Corinne Morel Darleux. Lors de quelques observations menées au sein de la branche lyonnaise d'Extinction Rebellion, j'ai pu remarquer une « politique préfigurative », telle qu'analysée par Manon Him-Aquilli, selon laquelle « on construit ici et maintenant le modèle de société que l'on trouve le plus juste » (Him-Aquilli, 2021 : 71). Ainsi, le désir d'une « relation équilibrée entre les humains » (Villalba, 2022b : 4) n'est plus un simple mot d'ordre, mais passe par la prise de décision en collégialité⁶¹³, le fait de réserver l'animation de certaines réunions aux minorités de genre, de décompter le temps de parole des « hommes cisgenres » vis-à-vis des autres participantes et participants pour s'assurer d'un équilibre, etc. L'occupation illégale de lieux ou la dégradation de biens appartenant à de grandes multinationales vient matérialiser la remise en question d'un modèle consumériste, tandis que diverses attentions sont accordées aux non-humains. Comme le montre l'anthropologue Lucas Lartigue à partir d'une expérience de terrain sur la ZAD de la Clusaz, « les déplacements [en forêt] se font selon les chemins tracés au sol pour limiter l'étendue des zones piétinées, les feux ainsi que la construction de cabanes, de barricades et de barrières se font au maximum à partir d'arbres déjà morts » (Gotte et Lartigue, 2023 : 7). À défaut d'instaurer une réalité universelle, ces gestes entendent traduire des discours et matérialiser – au présent – qu'une autre façon d'être au monde est possible.

⁶¹² Introduit au chapitre n°5 et faisant l'objet de nouvelles précisions ici.

⁶¹³ Pour ce qui concerne les limites et contradictions en pratique d'une telle politique, je renvoie à la thèse en préparation de l'anthropologue Lucas Lartigue : « Le devenir incertain du militantisme écologiste. Se rebeller pour le vivant avec Extinction Rebellion (France) », sous la direction de Dejan Dimitrijevic, à l'Université Lumière Lyon 2.

Une parole qui se veut performative

Les débats autour du pouvoir des mots ne sont pas un fait nouveau au sein des sphères intellectuelles et militantes (Krieg-Planque et Berthier, 2018 ; Gérardin-Laverge, 2018 ; Him-Aquilli, 2021). Ils témoignent de différentes socialisations langagières, me référant par-là à l'« internalisation de certaines manières de contextualiser les signes produits afin de leur donner une signification pragmatique » (Him-Aquilli, 2021 : 76). Ayant incorporé certaines manières de parler et de faire sens, les locuteurs en viennent à légitimer – et quelquefois à contester – l'importance du discours *par* le discours. La langue est un système spécifique du fait qu'elle « peut prendre pour objet n'importe quel ordre de données et jusqu'à sa propre nature » (Benveniste cité par Krieg-Planque, 2020 : 2). Cette fonction métalinguistique – relative à la langue – et métadiscursive – relative aux usages de la langue – permet d'observer comment les locuteurs témoignent d'une forte réflexivité, notamment langagière.

À la suite d'Alice Krieg-Planque, on peut envisager la réflexivité langagière comme « une modalité de construction de l'image de soi » (Krieg-Planque 2019 : 3). Je souhaiterais montrer comment la croyance d'une large partie des locuteurs et locutrices dans l'efficacité du discours peut s'intégrer à ce que j'ai précédemment décrit comme un *ethos* prophétique. Le précédent chapitre a mis en évidence plusieurs régularités de l'énonciation prophétique : explicitation du futur, sous-énonciation, recours aux émotions, marginalisation du locuteur, etc. Une autre dimension de la prophétie mérite toutefois d'être rappelée : sa visée pragmatique. Si les personnes qui qualifient les acteurs étudiés de « prophètes de malheur » tentent souvent par-là de souligner le fatalisme qui animerait ces acteurs, cette conception de la parole prophétique est assez étrangère au judaïsme antique. Dans la Bible hébraïque, « le prophète ne s'arroge pas une position terminale » (Hartog, 2014 : 26), mais laisse « une étroite ouverture permettant, par un changement de comportement (un retour à l'Alliance), que la prophétie (de malheur) ne se réalise pas » (Hartog et al., 2017 : 50). Le malheur prophétisé est rarement perçu de façon positive par celui ou celle qui le professe. C'est dans la mesure où la sentence n'est pas souhaitée que s'ouvre l'espace de la repentance, et donc la possibilité d'annuler la prophétie grâce à la prophétie. Sur cette base, on peut conclure qu'une « bonne prophétie est [...] une prophétie qui ne s'est pas réalisée » (Hartog et al., 2017 : 50).

Le livre de Jonas illustre particulièrement bien ce point : ce prophète est chargé par Dieu de proférer un oracle contre la ville de Ninive en raison de la méchanceté de ses habitants. Seulement, Jonas fuit sa mission en embarquant dans un navire, prenant ainsi la direction

opposée. S'ensuit une grande tempête qui conduira ce protagoniste à l'intérieur des entrailles d'un poisson. Une fois recraché, Jonas – toujours vivant – est obligé par les circonstances à prendre le chemin de Ninive :

« Jonas avait à peine marché une journée en proférant cet oracle : “Encore quarante jours et Ninive sera mise sens dessus dessous”, que déjà ses habitants croyaient en Dieu. Ils proclamèrent un jeûne et se revêtirent de sacs⁶¹⁴, des grands jusqu'aux petits. » (TOB, 2010 : 3:4-5)

Face au changement de comportement des habitants de la ville, le récit raconte que Dieu décide d'abandonner sa sentence, au regret de Jonas. Comme le relève le philosophe Jean-Pierre Dupuy, la fuite initiale de Jonas tient au fait qu'il « n'a nul désir que les Ninivites soient sauvés » et « qu'il sait que sa prophétie, en agissant sur le monde, par le fait même qu'elle agit sur le monde, devient fausse » (Dupuy, 2002 : 217-218).

En retenant la portée pragmatique de cette prophétie tout en mettant à distance les réticences de Jonas à l'embrasser, nous retrouvons de fortes similitudes avec l'engagement des intellectuels étudiés⁶¹⁵. En s'intéressant à d'autres textes de la littérature prophétique, on peut faire le constat que *le discours prophétique se caractérise par son interaction avec une réalité qu'il ne se contente pas de décrire mais sur laquelle il tente d'agir*, dans un versant négatif (éviter) comme positif (provoquer, faire advenir⁶¹⁶). De la même façon, une bonne partie du discours effondriste se légitime par toute une série d'effets supposés. L'*ethos* prophétique qui s'y observe s'appuie sur une réflexivité langagière qui laisse à penser que la catastrophe annoncée pourrait être évitée ou atténuée, par l'avertissement ou la description d'un autre projet de société.

Cette « coïncidence entre signifier et agir » peut être envisagée comme « le principe de l'acte performatif » (Butler, 2017 : 78). La notion de performativité est d'ailleurs quelques fois évoquée par les personnalités étudiées :

« “Anxiogène” a fini par servir de mot magique [...] Il confère une sorte d'immunité à celui qui le prononce. [...] À force de l'entendre, **il est devenu performatif**, et aujourd'hui, il a un effet anxiogène sur moi ! » (La Blanche, 2020 : 76-77, je souligne)

⁶¹⁴ Dans ce contexte culturel, un tel acte symbolise une démarche de repentance, d'humiliation, de deuil.

⁶¹⁵ Cela est particulièrement flagrant du point de vue des catastrophistes « éclairés » pour qui l'annonce de la catastrophe aboutirait paradoxalement à son évitement.

⁶¹⁶ Par exemple, dans le livre biblique d'Ézéchiél, au chapitre 37, ce personnage prophétise le retour à la vie d'ossements desséchés.

« Assurément, **cet essai a une dimension performative**. Il ne dit pas simplement quelque chose, il *fait* aussi quelque chose en le disant, et en le disant *ainsi*. » (Castel, 2022 [2018] : 67, je souligne)

« Je n'ai même pas parlé de **la dimension performative des idées**, et tout. [...] Oui, je crois dans les idées. **Je crois qu'elles font ; elles peuvent faire ce qu'elles disent**. » (Entretien avec Nathanaël Wallenhorst, 2023, je souligne)

Bien qu'il ne soit pas aisé d'analyser les usages émiqes d'une notion savante, il me semble intéressant d'articuler les réflexions formulées par les personnalités rencontrées à certaines théories pragmatiques. À la suite de Claire Oger, on peut distinguer une conception resserrée de la performativité, « telle que définie initialement par [John] Austin, dans laquelle l'énonciation revêt la dimension d'un acte dont la valeur est d'ordre juridique » d'une conception élargie : « celle qui désigne la contribution du langage à la formation des catégories cognitives ou qui pointe le pouvoir réifiant des désignations » (Oger, 2021 : 236). Les matériaux empiriques récoltés témoignent bien davantage de cette conception plus diffuse de la performativité. Les deux derniers enquêtés cités évoquent le terme particulièrement large de « dimension » performative. Lorsque Éric La Blanche souligne que le mot « anxiogène » a acquis chez lui une force performative « à force de l'entendre », ce constat peut rappeler une conception itérative de la performativité : « le pouvoir que possède le discours de produire des effets à travers la réitération » (Butler, 2018 : 44).

Quand dire ne permet plus de faire

Le « logocentrisme » des acteurs semble étroitement lié à un projet performatif qui fait d'actes de langage le fondement de son action – avertir, alerter, prédire, imaginer, inventer, raconter... – et qui met au cœur de son efficacité l'itération de ces actes. Les catastrophistes « éclairés » estiment bien que c'est la répétition des avertissements qui pourraient faire dévier l'humanité d'une trajectoire de destruction, plus que l'acte unique et isolé d'un « j'avertis ». Pour les défenseurs des « imaginaires », c'est l'addition des « récits » positifs – et non un seul et même grand « récit » – qui pourrait faire advenir un autre modèle de société, jugé désirable. Assez logiquement, les réticences exprimées au sujet de ce répertoire d'action s'accompagnent de doutes relatifs à la dimension supposément « performative » des discours concernés. Si l'on suit ces réserves, tout énoncé se heurterait aux limites de sa réalisation :

« Cette minorité de militants écologistes voudrait faire adopter sa proposition à [l'oligarchie] et à la population [...] Elle insiste, cherche à "créer de nouveaux imaginaires" et utilise des **affirmations qu'elle espère performatives** telles que "la transition est là". Elle tente de changer d'échelle et tente de **s'auto-persuader** que c'est possible, que c'est en

cours, que c'est pour demain. Elle reste **aveugle aux faits** » (Garcia et Pleysier, 2020 : 145-146, je souligne)

« Les **vœux pieux** ne se réaliseront pas [...] Il n'y aura **pas de nouveaux récits suffisamment puissants** pour faire adhérer massivement la population à la transition écologique et sociale. » (Garcia et Pleysier, 2020 : 213, je souligne)

« *C'est pas parce que je vais dire : "J'aurai pas de cancer, j'aurai pas de cancer, j'aurai pas de cancer" que je vais pas avoir de cancer. [...] Bien sûr, il faut, il faut qu'on modifie nos récits et l'ambiance psychologique dans laquelle les sociétés baignent. Mais il y a aussi un **principe de réalité**. Moi, j'aime bien quand on prend les gens et les sociétés pour des adultes. **Qu'on arrête justement de se raconter des histoires pour s'endormir.*** » (Entretien avec Laure Noualhat, 2023, je souligne)

Ces extraits soulignent ce que pourrait être « l'écart entre le performatif et le référentiel » (Butler, 2017 : 187). Dans les deux premiers extraits, la mobilisation d'un vocabulaire de la croyance – « s'auto-persuader », « vœux pieux » – n'est pas tout à fait inattendue : l'expérience religieuse est parfois analysée comme « une institution performative d'un réel saturé par le divin » (Gonzalez, 2006 : 6). Dans le dernier extrait, l'introduction du terme « histoires » vient appuyer le caractère chimérique de certains « récits » écologistes : Laure Noualhat joue de la synonymie entre ces deux termes pour décrire un propos imaginaire, voire mensonger. L'exemple qu'elle donne au sujet du cancer n'est pas sans rappeler ce que le spécialiste des *African-American studies* Henry Louis Gates Jr. écrit au sujet du « nominalisme académique⁶¹⁷ » :

« Le pendule est passé de la position absurde selon laquelle les mots n'ont pas d'importance à la position tout aussi absurde selon laquelle seuls les mots ont de l'importance. [...] Oui, le discours est une espèce d'action. Oui, il y a des actes que le discours seul peut accomplir. Mais il y a des actes que le discours seul ne peut exécuter. On ne guérit pas les malades en les déclarant sains. On n'aide pas les pauvres en les proclamant riches⁶¹⁸. » (Gates, 1993 : en ligne, je traduis)

Dans le sillage de ces remarques, des enquêtés en viennent parfois à interroger le continuum actionnel précédemment décrit :

« Soyons factuels, **revenons à la réalité. Sortons du logos**, parce que c'est la réalité qui nous fait vivre, hein. On vit, dans les représentations que notre cerveau nous donne, et on croit que c'est ça la réalité. Mais la réalité c'est pas du tout ça. Je peux penser que la porte est

⁶¹⁷ En anglais : « *academic nominalism* ».

⁶¹⁸ En anglais : « *The pendulum has swung from the absurd position that words don't matter to the equally absurd position that only words matter. [...] Yes, speech is a species of action. Yes, there are some acts that only speech can perform. But there are some acts that speech alone cannot accomplish. You cannot heal the sick by pronouncing them well. You cannot lift up the poor by declaring them rich.* »

ouverte, foncer et si elle fermée, je vais vite me rendre compte que ma représentation du réel, elle était fausse. » (Laurent Aillet in *LIMIT*, 2022)

« Nos sociétés sont structurées autour de récits, des récits qui ont pour fonction de [...] faire une projection sur le réel qui est irénique [...]. L'irénisme, c'est raconter **une histoire sur le réel qui transforme le réel de façon artificiellement plus positive pour le rendre plus agréable**. » (Vincent Mignerot in *Café Collapse*, 2019)

« Le travail à conduire sur les imaginaires est essentiel pour ne sombrer ni dans **le fantasme situé au-delà du réel** – du fait que l'idéal est irréalisable car irréel – ni dans **le dogmatisme situé en-deçà du réel** – du fait qu'un seul idéal cherche à s'imposer à tous les autres. » (Sutter et Steffan, 2020 : 137, je souligne)

L'écart entre discours et réalité, mis en évidence à partir des dénonciations de *greenwashing* (cf. chapitre n°7), est ici réinvesti, non plus uniquement pour accuser des acteurs du monde économique ou politique *mainstream*, mais également pour contester certains discours écologistes. Le dernier extrait se veut plus mesuré : selon les deux auteurs, le travail sur les « imaginaires » ne doit pas être disqualifié dans son ensemble, mais apprécié en fonction de son degré de réalisme. Sans nécessairement s'inscrire dans la discussion académique, ces énoncés peuvent faire écho à la littérature pragmatique dans laquelle on peut lire que « la réussite des énoncés performatifs [...] est conditionnée par des épreuves de réalité qui sont au fondement même de leur force » (Denis, 2006 : 10). Face à une conception itérative de la performativité, telle que développée par Judith Butler (Butler, 2006, 2017, 2018), se pose la question des « conditions de réussite⁶¹⁹ » des énoncés performatifs, introduite par John Austin⁶²⁰ et reprise par d'autres⁶²¹.

En contrepoint de l'idée selon laquelle la force du discours vient de son itération, quelques enquêtés estiment que la répétition de l'avertissement écologiste – auxquels ils prennent part – n'est finalement pas toujours gage de réussite. Pour Yves Cochet :

« il y a en effet **un effet d'usure de l'urgence**. [...] C'est comme le petit garçon qui appelait : "Au loup, au loup !" Évidemment, à la fin, on le croit plus. "On ne l'a jamais vu ton loup." [...] on parlait d'effondrement, de collapsologie. Les gens sont impatients : "Mais comment se fait-

⁶¹⁹ En anglais : « *felicity conditions* ».

⁶²⁰ Dans *Quand dire, c'est faire*, le philosophe met en évidence que tout énoncé performatif n'est pas voué à réussir. Au travers des exemples qu'il donne, Austin se réfère essentiellement à des actes institutionnels. Il va dénombrer six conditions nécessaires au fonctionnement « heureux » d'un énoncé performatif.

⁶²¹ Dans *Ce que parler veut dire*, Pierre Bourdieu va, par exemple, attaquer Austin, estimant que ce dernier échoue à penser la réussite des performatifs comme un phénomène social. Cette critique est aujourd'hui régulièrement décrite comme « à la fois imméritée et contradictoire » (Oger, 2021 : 201) : Austin aurait « précisément pensé les conditions de réussite des performatifs comme des conditions sociales » (Gérardin-Laverge, 2018 : 38).

il, on est presque fin 2023, c'est pas encore arrivé". » (Entretien avec Yves Cochet, 2023, je souligne)

En établissant un parallèle avec la fable de *L'Enfant qui criait au loup*, cet enquêté souligne que la répétition de l'alerte écologiste contribue à atténuer son effet dramatique. Son commentaire sur l'impatience des « gens » quant à la validation de l'hypothèse de l'effondrement s'éclaire à la lumière des prévisions à court terme qu'il est régulièrement amené à formuler. Sans remettre en question l'intégrité du discours effondriste auquel il adhère, Yves Cochet admet qu'un climat d'incertitude accompagne ce discours, du fait de son caractère prospectif et de l'approximation de certaines prévisions formulées par le passé⁶²². En ce sens, Enzo Lesourt dénonce un discours écologiste de la « dernière chance », sans cesse ajourné :

« on vous dit que c'est la dernière fois que vous pouvez changer, que c'est la dernière chance. [...] ça fait 40 ans qu'ils disent que l'année prochaine, c'est la dernière année pour changer. En fait, ça, tu le dis deux fois, trois fois, quatre fois, tu passes pour un blaireau parce que du coup tu n'as pas gagné et y'a rien qui change. Et la dixième fois, les gens disent : "Mais en fait, tu m'angoisses, quoi. Non seulement ça ne change pas. Tu me dis que c'est cuit, donc, en fait, tu m'angoisses." [...] "2023, dernière année, 2024 dernière année, 2025 dernière année." Cette rhétorique-là, [...] elle n'est pas opérante, parce que personne vote pour eux. » (Entretien avec Enzo Lesourt, 2023, je souligne)

Ce locuteur estime que les écologistes, en raison de leurs échecs électoraux, ne peuvent pas mettre en œuvre leur programme et se trouvent enfermés dans un rôle contestataire. Le fait de répéter *dans la durée* l'insuffisance des politiques en place viendrait contredire le mot d'ordre de leurs campagnes : « l'urgence » (cf. chapitre 4). Contre-productive, cette répétition affaiblirait *in fine* la crédibilité de l'écologie politique pour le scrutin suivant.

Ces remarques mettent en évidence la difficulté du discours écologiste à construire sa crédibilité dans le débat public et son assise dans le champ politique. Bien que certains éléments m'aient conduit à relativiser la marginalité de l'écologie dans le précédent chapitre, force est de constater que les revendications écologistes restent pour le moment « dominées dans l'échelle des normes politico-administratives » (Jérôme, 2014 : 296) et que les partis verts demeurent minoritaires en Europe francophone. Si l'on s'en tient au seul indicateur des parlementaires écologistes, ils ne constituent que près de 4% des effectifs en France, 4% en Belgique francophone et 11% en Suisse⁶²³. Une fois encore, le constat de cette marginalité est renforcé

⁶²² À commencer par les siennes (cf. chapitre n°4).

⁶²³ En date du 16 décembre 2024. Pour la France, je totalise les effectifs du parti « Les Écologistes » à l'Assemblée nationale et au Sénat. Pour la Belgique, j'additionne ceux du parti « Ecolo » à la Chambre des représentants et au Sénat. Le pourcentage est donné par rapport au total des groupes francophones dans ces deux institutions, « Ecolo » étant un parti essentiellement francophone. Enfin, pour la Suisse, je me réfère aux élus Les VERT·E·S suisses,

lorsqu'il s'agit des élus écologistes reconnaissant la possibilité d'un effondrement planétaire : on ne dénombre alors plus que quelques noms déjà largement cités dans cette thèse. Cette faible pénétration des arènes décisionnelles n'est pas anecdotique lorsque l'on s'intéresse au pouvoir performatif des énoncés. Certaines « régions du discours » (Foucault, 2009 : 39), comme le domaine politique ou juridique, sont particulièrement marquées par l'efficacité de la parole. Les personnalités qui y évoluent, mues par une « prétention à régir le social » (Le Bart, 1998 : 82), voient dans les institutions prévues et organisées par la loi un cadre d'expression privilégié :

« La forme la plus “dure” de légitimité dont puisse se prévaloir un locuteur politique est la légitimité juridique. Lorsqu'ils occupent un statut d'autorité juridiquement défini, que ce soit à l'échelle de l'État tout entier ou à celle d'une organisation particulière (par exemple un parti politique), les acteurs politiques se voient conférer un pouvoir (des “compétences”) qui prend souvent la forme d'actes de langage. [...] L'univers du droit et des institutions de la République n'est pas avare de mises en scène cérémonielles [...] au terme desquelles un discours devient “décision”, voire “règle de droit”. » (Le Bart, 1998 : 100-103)

Comme le souligne Christian Le Bart, la particularité des institutions décrites est qu'elles sont à la fois constituées par le discours légal, mais aussi constituantes de ce discours. À celles et ceux qui, en vertu de la loi, sont élus pour y siéger est confiée la possibilité d'agir sur cette loi. Si intellectuels et professionnels de la politique partagent une même « croyance en la puissance du verbe » (Le Bart, 1998 : 97), les derniers bénéficient d'un avantage notable dans l'accompagnement du « verbe » vers sa réalisation.

Alors que « le discours politique n'acquiert force de loi que si le locuteur est habilité socialement à “faire des choses avec des mots” » (Le Bart, 1998 : 103), les personnalités effondristes peinent à tirer profit de cette distribution de la parole efficace. La réussite de leur discours apparaît comme limitée, dès lors que son énonciation se restreint à une avant-garde intellectuelle disposant d'une faible capacité de régulation, de traduction législative et de prise en charge publique et politique du problème énoncé. Tenter de gagner les « imaginaires » avant de gagner les élections semble soumettre la réussite de ce discours à un processus long, complexe et stratifié. Ici, l'avertissement ne produirait pas les effets escomptés, du fait d'un entremêlement entre l'habitation au message et l'impuissance du messager. Ce cas de figure

toutes appartenances linguistiques confondues, siégeant au Conseil national et au Conseil des États. Ces pourcentages visent à donner un ordre de grandeur : il est probable que d'autres élus, d'autres formations politiques, soient susceptibles de se considérer comme « écologistes ».

fournit une nouvelle illustration du fait que la répétition du discours produit des effets dans la mesure où elle devient également⁶²⁴ répétition par celui ou celle à qui l'on confère l'autorité.

Le social dans les limites de la physique

Il est intéressant de remarquer que la relativisation émique du « pouvoir des mots » s'appuie assez peu sur la dichotomie entre discours et action : l'injonction de passer « de la parole aux actes », un classique du discours politique (Krieg-Planque, 2017 : 51 ; Catellani et Errecart, 2024 : 11), est ici presque absente. Les enquêtés qui se montrent critiques de l'« illusion » performative n'en demeurent pas moins dans une logique d'engagement essentiellement discursive. Chez ces enquêtés, c'est davantage la distinction entre discours et réalité qui motive leurs critiques⁶²⁵. À l'instar de certaines controverses académiques⁶²⁶, ils écrivent des livres, des articles et préparent des conférences pour dénoncer « une « forme de “monisme discursif”, qui réduit le réel aux discours » (Gérardin-Laverge, 2018 : 417). Par exemple, l'essayiste Vincent Mignerot va formuler une critique des travaux de Phillipe Descola, anthropologue habituellement apprécié par les écologistes rencontrés :

« Descola a hérité [...] [du] biais de dire : “Les idées changent le monde. Le monde est défini par les idées et il suffit d'en changer pour changer le rapport au monde.” [...] j'ai la posture méthodologique et épistémologique totalement inverse. C'est-à-dire que je pars d'abord du fait que les structures organisées soient dépendantes du réel et de ce que le réel permet – il y a de l'énergie, il y en a pas ; il y a à manger, il y a pas à manger – et en fonction de ce rapport au réel, la société s'organise et ensuite se construit des récits. Le fait qu'une société [...] se dise “ah oui, mais c'est mes récits qui dirigent le réel”, c'est une construction secondaire. Et c'est une construction secondaire qui s'explique parce que, factuellement, les sociétés thermo-industrielles ont concrètement eu l'illusion, parce qu'il y a une grosse puissance énergétique derrière, une grande puissance énergétique [...] qu'il suffisait d'avoir des idées pour transformer le réel. Parce que [...] quand on a vraiment investi le désir de voler, par exemple – qui n'est pas un désir qui est né au XIX^e siècle ; les humains, depuis des millénaires, sans doute, veulent voler comme les oiseaux – sauf que là, il y avait la puissance énergétique derrière, il y avait les infrastructures, il y avait tous les moyens. Et donc le résultat a été qu'on a réussi à voler. Et il s'est construit un narratif qui dit : “L'idée de l'humain a fait qu'on a pu voler.” C'est faux. Ce n'est pas parce qu'on a eu l'idée qu'on a réussi à faire des avions. C'est parce qu'il y avait le contexte matériel, politique, technique, économique,

⁶²⁴ J'insiste sur le « également », dans la mesure où la force du performatif se trouve renforcée par sa répétition à différentes échelles, au sein d'espaces plus ou moins établis.

⁶²⁵ Il y a, évidemment, des similitudes entre la dichotomie discours/action et la dichotomie discours/réalité. Mais comme le montre la suite de cette section, ces distinctions ne se confondent pas ici : les locuteurs critiques n'opposent pas tant les paroles et les actes, mais les discours irréalistes – au sens de « déconnectés » du réel – des discours lucides.

⁶²⁶ Celles qui entourent le travail d'intellectuels poststructuralistes comme Judith Butler.

culturel [...] ce n'est pas le désir qui a fait le contexte. C'est le contexte qui a permis au désir de se réaliser. » (Entretien avec Vincent Mignerot 2023, je souligne)

Ici, les ressources énergétiques sont pensées comme « une contrainte exogène pour l'organisation sociale et politique des pays industrialisés, une variable physique, extra-sociale, qui prend la forme d'un stock limité posant des limites à court terme » (Szuba, 2014 : 77). Si des personnalités, comme Vincent Mignerot, envisagent des « épreuves de réalité » du discours d'ordre social⁶²⁷, la réalité sociale est souvent perçue comme secondaire face à la matérialité, jugée plus prégnante. Pour nombre d'enquêtés, la réussite des discours relatifs à l'environnement reposerait en premier lieu sur leur adéquation au monde physique :

« On ne changera pas le monde sans une kyrielle de nouveaux récits de l'avenir, si tant est que ceux-ci s'inscrivent dans **le seul imaginaire qui soit compatible avec les lois de la physique** : celui d'une descente énergétique et matérielle au cours du XXI^e siècle. » (Keller in Testot et Aillet, 2020 : 101, je souligne)

« **Les lois de la physique, de la biochimie, de la thermodynamique, etc. opposent une réalité implacable au récit économique dominant.** » (Gancille, 2019 : 21, je souligne)

Comme nous avons pu déjà le voir aux chapitres n°5 et 6, les écologistes étudiés entretiennent l'idée qu'un monde physique détermine le monde social et que ce monde physique est gouverné par des « lois » immuables. Le mot « réel » est souvent invoqué dans les discours retenus : sans faire consensus⁶²⁸, son sens porte sur un état des choses cohérent, voire homogène, qui « trouve son origine en dehors de la société, mais s'impose néanmoins à elle » (Szuba, 2014 : 227). Chez les intellectuels étudiés, le « réel » est à la fois cause et conséquence de l'effondrement annoncé. Conséquence, au sens où la catastrophe produirait des effets au sein de « la structure authentique du monde empirique » (Angenot, 1982 : 38) :

⁶²⁷ Telles que la création de structures adéquates ou la réussite électorale.

⁶²⁸ Une personnalité comme Cyril Dion se montre prudente à cet égard. Tentant de défendre la spécificité de son approche vis-à-vis de la nébuleuse effondriste, il précise en entretien son regard sur la nature du réel : « *on ne peut pas dissocier le récit du réel. [...] Si vous vous présentez à quelqu'un, vous allez commencer à sélectionner un certain nombre de faits sur vous, à les ordonner d'une certaine façon, en y projetant une lumière qui est votre point de vue sur la question. Vous allez raconter une histoire. Mais quelqu'un pourrait vous présenter de façon totalement différente, en sélectionnant d'autres faits, en les mettant dans un autre ordre, en leur donnant un autre point de vue. Et vous n'auriez pas forcément l'air d'être exactement la même personne. Ça, c'est la base de la communication entre les êtres humains. Et même quand on essaye d'être le plus objectif possible – c'est ce que peuvent essayer de faire par exemple des scientifiques ou des journalistes en cherchant à sélectionner les faits de la façon la plus, ouais la plus objective possible –, ça reste quand même une forme de subjectivité. C'est ce qu'on comprend très bien quand on fait des films. C'est-à-dire que, même si on fait un documentaire sur quelque chose, on va quand même faire du montage. On va monter les choses dans un certain ordre et d'une certaine façon, avec un certain point de vue. Donc, pour moi, c'est une fausse question de se dire : "Je vais revenir au réel." C'est croire qu'il y a une sorte d'objectivité quelque part. Il n'y a pas d'objectivité avec les humains. Donc c'est pour ça que ce qu'on cherche, c'est à faire émerger une sorte de consensus subjectif sur le réel* » (Entretien avec Cyril Dion, 2023, je souligne).

« À la question “Qu’est-ce que le réel ?”, le psychanalyste Jacques Lacan répondait : **“Le réel, c’est quand on se cogne.”** [...] Lorsque M. Macron souffrira dans sa chair, qu’il sera blessé, voire malade **à cause des conséquences de l’effondrement écologique** du monde, à ce moment il dira qu’il faut faire autre chose. Et il sera trop tard. » (Cochet in Commaret et Pantel, 2020 : 100, je souligne)

« L’effondrement actuel n’est évidemment pas qu’une question d’imaginaires et de représentations. **Il revêt une dimension matérielle.** Il ne s’agit par ailleurs pas d’une croyance ou d’une prophétie auxquelles on peut croire ou ne pas croire, mais d’une **réalité physique.** » (Salerno, 2021 : 124, je souligne)

Le « réel » est aussi cause de l’effondrement, au sens où il appellerait à une conduite respectueuse des diverses limites planétaires, entraînant dès lors notre perdition lorsque ces limites sont dépassées. Pour plusieurs locuteurs et locutrices, nombre de discours prospectifs en matière d’environnement échouent dans la mesure où ils ne tiendraient pas suffisamment compte des ressources disponibles, des seuils d’irréversibilité déjà franchis ou encore des externalités négatives :

« Laisser croire que l’humanité a la capacité de **forcer le réel à réaliser l’impossible** deviendrait passible de sanctions judiciaires : **on ne peut pas faire impunément des promesses qui exposent au danger** ceux à qui elles sont destinées. Si le greenwashing a optimisé la croissance **en cachant son impact sur l’environnement**, nous devons tout faire pour que de nouveaux récits occultants ne viennent pas s’y ajouter » (Mignerot, 2021 : 76, je souligne)

« l’innovation technologique trouvera des solutions pour nombre de problèmes, comme le **promettent certains start-uppers** : des drones pour remplacer les abeilles quand elles auront toutes disparu, des avions électriques pour remplacer les réacteurs qui carburent au kérosène [...], des villes végétalisées pour gérer numériquement les pics de température et les canicules à répétition, de la géo-ingénierie pour limiter le réchauffement climatique, etc. **Encore faudra-t-il qu’il reste suffisamment de terres rares pour concevoir toutes ces merveilles technologiques...** [...] Et **comment remplacerons-nous les banquises quand elles auront toutes fondu ? Comment nourrirons-nous les milliards de bouches quand les vers de terre des champs auront tous été tués par les techniques chimiques ?** » (Sutter et Steffan, 2020 : 93, je souligne)

« Derrière les **promesses de dématérialisation et de neutralité carbone** des énergies renouvelables se cachent des infrastructures lourdes composées de millions de batteries, câbles, serveurs, terminaux, microprocesseurs, etc., tous composés de **métaux rares** (bismuth, cobalt, germanium, silicium tantale, prométhéum, etc.) dont **l’extraction, le traitement, la mise en œuvre et la fin de vie sont extrêmement polluants** et massivement émetteurs de gaz à effet de serre. » (Gancille, 2019 : 27-28, je souligne)

On peut remarquer comment les derniers locuteurs cités catégorisent en « promesses » les discours qu'ils dénoncent⁶²⁹, pointant par-là leur caractère illusoire. Le contenu propositionnel d'une promesse, à l'instar de celui de la prédiction et de la prévision, est souvent orienté vers l'avenir, différant ainsi sa vérification⁶³⁰. Alors que l'on sait que « les conditions de vérité des énoncés [changent] selon une double contrainte temporelle : le type d'orientation temporelle qu'ils visent et le moment de l'énonciation » (Chateauraynaud et Torny, 2013 : 67), les locuteurs et locutrices subissent tout autant qu'ils produisent un contrôle des assertions sur l'avenir. En assumant certaines prédictions effondristes et en dénonçant les promesses de personnalités trop optimistes à leurs yeux, ces intellectuels témoignent de la façon dont les discours prospectifs peuvent devenir un espace conflictuel où se donnent à voir des affrontements programmatiques et différentes visions de l'écologie.

⁶²⁹ On pourrait émettre l'hypothèse que les promesses relatées sont parfois imaginées par les locuteurs dans le but d'appuyer leur raisonnement. Or, chez certains auteurs du corpus (souvent les moins catastrophistes) de tels points de vue sont bel et bien présents et défendus : « Je ne dis pas que la disparition des abeilles n'est pas un problème pour l'environnement, la biodiversité, mais je constate que l'ingéniosité humaine trouve des solutions de remplacement » (Getz in Welinski, 2021 : 211) ; « je crois beaucoup en la recherche et l'innovation. Je crois en un transport aérien décarboné dans les prochaines décennies » (Denis in Jouzel et Denis, 2020 : 137) », « Nous soutenons votre volonté que l'Europe atteigne la neutralité carbone en 2050 » (Jorion et Burnand-Galpin, 2020 : 276, je souligne).

⁶³⁰ De façon générale, la réussite d'une promesse – en tant qu'énoncé performatif – peut s'analyser à deux niveaux. Classiquement, on dira que l'énoncé « je promets... » fonctionne dans la mesure où il y a bien une prise en charge énonciative, un verbe « à la première personne du singulier de l'indicatif présent, voix active » (Austin, 1991 : 153). Mais, cette première réussite ne présage en rien la réalisation de ce qui est promis, et que le philosophe du langage John Searle qualifie de « contenu propositionnel » (Searle, 1972 : 68). Les locuteurs étudiés n'ont que peu d'égard pour le premier critère de réussite, tant son accomplissement est admis : l'acte de promettre n'est ainsi pas remis en question. Ce sont en revanche, les conditions de réalisation du contenu propositionnel qui cristallisent toutes les attentions.

4) Conclusion

Ce chapitre a permis d'illustrer la diversité des discours étudiés, notamment du point de vue du rapport des enquêtés à l'effondrement, en tant que levier de mobilisation. Dans un premier temps, trois visées principales du discours effondriste ont pu être identifiées : la *précipitation* de la catastrophe (assez rare), l'*atténuation* de la catastrophe (plus fréquente) et l'*évitement* de la catastrophe (également fréquente). Progressivement, nous avons pu constater comment la « charge dysphorique » des discours de l'effondrement pouvait être relativisée (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 44). D'une part, car « les scénarios les plus dysphoriques » sont assez souvent formulés dans « le but de faire réagir en amont » de leur réalisation (Botero in Zinna et Darrault-Harris, 2017 : 50). D'autre part, car il apparaît qu'un certain nombre de locuteurs ne se contente pas d'alerter quant à la catastrophe à venir, mais alimente « l'« espoir » d'un autre monde » (Garnoussi in Cary et al., 2022 : 291) en formulant les contours d'un projet de société et en recourant à des idéaux qui se veulent fédérateurs. Dans son versant « négatif » comme « positif », l'effondrisme fait de la catastrophe, non seulement une ressource politique, mais une ressource argumentative aussi :

« les projections d'avenir entrent fréquemment dans des argumentations causales, du type argument pragmatique par les conséquences positives ou négatives – c'est-à-dire des argumentations qui visent à prôner l'adoption d'une ligne d'action au regard des conséquences positives qu'on peut en attendre, ou, à l'inverse, à en détourner, au regard de ses conséquences néfastes » (Chateauraynaud et Doury, 2010 : 7)

Ce chapitre a également permis de mettre en évidence comment la réflexivité des acteurs et leurs usages de notions telles que « récit », « imaginaire », « performativité », « réel » pouvaient s'articuler, plus ou moins justement, à des conceptualisations relatives au discours, à ses formes et à ses effets. En mettant en lumière les modalités d'un répertoire d'action *logocentrique*, il a permis d'explorer quelques débats – émiques et académiques⁶³¹ – relatifs au pouvoir des mots et à ses limites. Ces différents éléments, pensés conjointement, appuient l'ancrage des discours étudiés dans le monde des idées, intellectuelles et politiques.

La conclusion de ce chapitre permet de dresser le bilan de la troisième et dernière partie de cette thèse, construite autour de la question de l'efficacité du discours effondriste, d'un point de vue à la fois argumentatif et pragmatique. Au-delà du recours à certaines modalités argumentatives bien connues, cette troisième partie illustre la façon dont les discours étudiés en viennent à

⁶³¹ Notamment au sein de la littérature pragmatique.

défendre l'usage de formes argumentatives jugées non-doxiques. Il s'agit, par exemple, du recours à l'« intuition » et à la croyance dans l'univers scientifique (chapitre n°6), de la mobilisation dans le discours d'émotions – comme la peur – qui seraient habituellement décriées dans la discussion publique (chapitre n°7) ou encore, comme nous venons de le voir, de l'idée selon laquelle la catastrophe aurait une valeur pragmatique et heuristique. En ce sens, on peut ajouter cette remarque d'une autrice rencontrée :

*« Les ONG qui ont pignon sur rue, ce n'est pas comme ça qu'elles veulent adresser le problème. Ou alors, quand elles l'adressent comme ça, elles constatent que leur campagne ne remporte pas l'adhésion. Mais en réalité, je suis persuadée, à titre personnel, que **c'est la catastrophe qui est la meilleure pédagogie**. Il faut une sécheresse, il faut une canicule pour qu'on se mette une pile, pour adresser ces questions-là. [...] **je suis [...] partisane de la catastrophe, non pas parce que j'ai un désir de catastrophe enfoui et freudien, mais [...] en tant qu'outil pédagogique**. »* (Entretien avec Laure Noualhat, 2023, je souligne)

Le connecteur « en réalité » vient ici marquer une rupture entre la modalité argumentative privilégiée par cette locutrice – celle de la catastrophe en tant qu'« outil pédagogique » – et un lieu commun du discours associatif qui supposerait le caractère démobilisant du catastrophisme écologique.

Cette partie a également mis en évidence l'hybridité du discours effondriste – entre effacement énonciatif et incarnation, expertise et prophétisme, science et politique – et le caractère assez logiquement multipositionné des intellectuels qui le porte. Cette hybridité pourrait en partie s'expliquer par le continuum actionnel précédemment présenté selon lequel la réflexion, le discours et l'action sont profondément liés, rebattant ainsi la division et la progressivité du travail scientifique, intellectuel et politique. Elle pourrait également s'expliquer par un triple attachement des locuteurs, par lequel ils argumentent le caractère bien-fondé de leur parole : attachement à la vérité – étroitement lié au constat de la démesure des sociétés industrielles (chapitre n°6) –, au « vrai » – en particulier à la parole authentique et libre (chapitre n°7) – et au réel – entendu comme monde physique contraint (chapitre n°8). Ce triptyque participe à l'image que les locuteurs et locutrices tentent de donner d'eux-mêmes, à un *ethos* qui entend rassembler et articuler des façons parfois divergentes de se légitimer et de se positionner.

Bien que les personnalités étudiées n'occupent pas de positions aussi exotopiques que des profils typiquement pamphlétaires, bien que l'efficacité de leur parole reste encore envisageable à leurs yeux, il en ressort que ces personnalités n'en demeurent pas moins dominées du point de vue politique, étant aux marges d'une idéologie – l'écologisme – elle-même relativement marginale pour le moment. Nous avons vu comment, par un jeu « paratopique », ces

personnalités effondristes s'excluent *a priori* d'elles-mêmes de la politique, tout en n'y ayant pas tout à fait préalablement leur place. C'est en ce sens que la figure du prophète a concentré, dans cette partie, l'essentiel de l'attention que je prête aux rapprochements avec l'univers religieux, reléguant au second plan, temporairement, la littérature plus strictement apocalyptique. Cette distance à l'égard du pouvoir nous conduit à nuancer l'efficacité du dire effondriste. Car, dans les circonstances adéquates, le discours politique pourrait prendre la forme « d'une prophétie autocréatrice » : lorsque c'est le cas, « l'autorité du locuteur [...] [est] telle que la réalité se conforme à ce qu'il annonce » (Le Bart, 1998 : 107). Bien que les discours étudiés entendent bel et bien agir sur la réalité qu'ils décrivent, la réussite de cette ambition est à la fois résiduelle, différée et incertaine, au sens où elle est en grande partie soumise à l'avenir et à ses variations. Les différentes façons de figurer au présent ce que pourrait être le futur semblent, pour le moment, efficaces avant tout aux yeux de celles et ceux qui en sont à l'origine. Comme le suggérerait la citation de Bernard Charbonneau, mise en épigraphe de cette partie, la réussite discursive, pour les enquêtés, tient davantage à l'exigence personnelle de dire leur vérité qu'au fait d'être écoutés.

Conclusion – Retrouver prise par le discours : l’effondrisme comme agir contrarié

Ce travail a été guidé par trois axes de recherche. L’un d’eux consistait à investiguer le rapport des discours de l’effondrement au politique, en interrogeant leur catégorisation comme parole politique. Un deuxième axe mettait en discussion le rapport de ces discours au religieux, le religieux pouvant constituer une ressource pour appréhender les « temps difficiles » (Hervieu-Léger et Hervieu, 2023). Un dernier axe s’interrogeait sur l’enjeu des modalités d’engagement, en confrontant la description d’un avenir contraint à des perspectives d’action. La fin de cet écrit est l’occasion de rassembler les principaux résultats de cette recherche, à partir de ces trois niveaux.

Retour sur une parole « politique » spécifique

La récurrence avec laquelle la question de la dimension politique des discours étudiés s’est présentée dans ce travail fournit des éléments de réponse à la question de l’inscription des intellectuels étudiés au sein du discours et de la communication politiques. Si l’on s’en tient à une conception étroite de l’espace politique, il semble assez évident que nous en sommes ici éloignés. Certes, plusieurs effondristes sont des élus ou auxiliaires politiques en poste ou à la retraite, et un certain nombre d’autres collaborent ponctuellement avec des structures publiques. Cependant, la présente recherche est bien loin de se limiter au seul « discours produit par les hommes (et les femmes !) “politiques” » (Le Bart, 1998 : 6), c’est-à-dire à des acteurs évoluant professionnellement dans des institutions « socialement constitué[es] comme politique[s] » (Rioufreyt, 2017 : 127). De nombreux enquêtés disent vivre leur engagement en dehors des partis politiques et des arènes du pouvoir. S’en tenir à la « source » des discours étudiés (Le Bart, 1998 : 6), c’est restreindre le discours politique à un « contexte dans lequel il est proféré » (Rioufreyt, 2017 : 127) et cantonner la plupart des discours étudiés au large champ intellectuel – de l’essai, de la littérature d’idées, de l’expertise, etc. Cette définition me semblant ici insatisfaisante, ou du moins incomplète, je souhaiterais présenter quatre motifs en faveur d’une vision élargie du discours et de la communication politiques.

Un premier motif consiste à porter le regard sur ce que Christian Le Bart qualifie de « contenu » politique (Le Bart, 1998 : 6). Il apparaît alors que les acteurs étudiés ne sont pas uniquement des intellectuels ou des intellectuels publics, mais des *intellectuels publics orientés vers les enjeux politiques et ce, à titre principal*. Pour le dire autrement, il ne s’agit pas d’intellectuels

qui « interviennent » politiquement (Sapiro, 2009) – de façon ponctuelle, sur un sujet donné périphérique à leurs travaux – mais d’intellectuels qui se constituent parfois en *think tanks* (chapitre n°6) et dont le cœur de la réflexion porte sur l’organisation de la société, l’exercice du pouvoir et le devenir de la cité. Tandis que le discours dépolitisé s’apparente à « une description du monde qui en efface les enjeux politiques, pourtant présents en filigrane » (Oger, 2021 : 354), le discours effondriste « se donne comme politique » et fait abondamment « référence aux problèmes de gouvernement d’une société » (Le Bart, 1998 : 6). Outre cet investissement des idées politiques, on retrouve avec ce discours des formes récurrentes de la parole politique⁶³².

À ces observations thématiques et formelles, quelque peu rudimentaires, s’ajoute un deuxième motif susceptible de justifier l’extension de la catégorie « politique » : la *teneur conflictuelle voire polémique des discours étudiés*. Les travaux qui entendent renouveler la façon d’approcher l’objet politique soulignent que le processus de politisation repose sur des énoncés qui « introduisent des dissensus » (Rioufreyt, 2017 : 128) et, qu’en ce sens, la dépolitisation peut être envisagée comme un phénomène de « rétrécissement du débat d’idées » (Comby, 2015 : 45). Or, en mettant en discussion la capacité du politique à répondre à sa mission fondamentale « de faire survivre et durer la Cité » (Lesourt, 2018 : 14), le discours effondriste, loin de rétrécir le débat politique, tente de le confronter à son actualité écologique. D’un point de vue plus micro, chaque chapitre de cet écrit a été l’occasion de restituer les nombreux débats qui traversent les discours étudiés, d’un point de vue à la fois interne à la nébuleuse effondriste – différences dans les désignations, les définitions de l’effondrement, les stratégies à adopter pour sensibiliser, etc. – et externe – relatif aux adversaires politiques réels ou supposés. Les trois réactions relatives au stigmatisme religieux⁶³³, identifiées au chapitre n°3, sont une bonne illustration de la façon dont le discours adverse est représenté dans le discours des enquêtés, afin de leur permettre de contre-argumenter, se défendre et « sauver » leur face. Cette conflictualité est telle qu’elle m’a conduit à interroger, à plusieurs reprises, la proximité entre le corpus effondriste et la « littérature de combat », dont le genre du pamphlet est l’un des meilleurs exemples (Angenot, 1982 : 24).

Un troisième motif, qui découle de la remise en question fondamentale du pouvoir politique, est relatif à la *conjoncture assez inédite* que décrivent les effondristes. De façon générale, les

⁶³² J’ai commenté, par exemple, le recours à la métaphore politique (chapitre n°2) mais encore à des jugements métadiscursifs de type « langue de bois » ou « euphémisme » (chapitre n°7).

⁶³³ Négation polémique, retournement de stigmatisme, rétorsion.

intellectuels participent – avec d’autres – au « marché symbolique » consistant « à accréditer telle ou telle vision du monde social » (Le Bart, 1998 : 77). Différents auteurs soulignent toutefois que cette contribution peut être décuplée en temps de « crise », une telle temporalité étant particulièrement propice à l’entrée des intellectuels dans le registre politique :

« Les intellectuels [...] ont autorisé à s’exprimer publiquement sur la politique à partir d’une logique de la connaissance. [...] en temps de crises [...] ils peuvent intervenir dans la communication politique. » (Wolton in Mercier, 2008 : en ligne)

« On peut aussi centrer l’analyse sur cette autre conjoncture particulière que constituent les crises politiques. Le processus de déssectorisation alors à l’œuvre fragilise les définitions rigides du droit à prendre la parole et à “parler politique” : l’irruption de nouveaux acteurs est ainsi manifeste en mai 68, comme en témoigne la politisation conjoncturelle d’arènes ordinairement définies comme non politiques [...]. Des locuteurs improvisés participent exceptionnellement à la formulation de l’offre politique, et élargissent le champ du “pensable politiquement” » (Le Bart, 1998 : 41)

Face à une conjoncture troublée, on attendrait de ces intellectuels une capacité d’analyse déjà construite et une clairvoyance dans le discernement des « signes » des temps, *a priori* inaccessibles au sujet profane. C’est en ce sens que nous avons vu au chapitre n°1 comment l’irruption de la pandémie de la Covid-19 en Europe a abouti à une sollicitation accrue, par les médias, des personnalités effondristes. Erik Neveu insiste sur la mission, pour l’intellectuel, de produire une pensée de crise qui sache rompre avec la linéarité du politique, au sens étroit du terme :

« la menace est aujourd’hui [...] dans la cécité quant aux hypothèques catastrophiques que font peser sur l’avenir même des démocraties et de l’humanité le réchauffement climatique, les pollutions, la spirale d’élargissement des inégalités. *L’impératif intellectuel est d’inventer des interventions qui rompent les routines interprétatives* » (Neveu, 2022 : 68, je souligne)

Ainsi, les apparents paradoxes qui constituent le discours effondriste – entre insistance sur l’urgence à agir et appel à ralentir son rythme de vie, entre mobilisation de cautions scientifiques et critique de la rationalité instrumentale, entre prédiction du pire et espoir d’éviter la catastrophe... – peuvent être envisagés à l’aune d’un mouvement paradoxal plus large, visant à rompre les « routines interprétatives » associées à la *doxa*. Comme le constate Marc Angenot en étudiant la parole pamphlétaire, un tel discours repose sur une « dialectique extrêmement tendue où les figures du *renversement* abondent » et permettent de marquer une opposition à l’égard de l’opinion admise (Angenot, 1982 : 42). Cette démarche se retrouve bien dans le discours effondriste, en tant que parole de rupture à la fois tournée vers l’expression de l’inédit et vers la revendication d’une singularité intellectuelle. Contrairement aux crises ponctuelles,

la « crise » écologique s'inscrit dans une temporalité plus étendue et peut être envisagée comme une situation vouée à durer. Elle pourrait participer à stabiliser ce qui était au départ pensé comme une situation d'exception, à savoir l'irruption des intellectuels dans les affaires politiques⁶³⁴.

Un quatrième et dernier motif, plus complexe à affirmer, est la *prétention des discours étudiés à agir*. Une diversité d'auteurs souligne que « tout discours politique [...] revêt une fonction essentiellement pragmatique, qu'il est moyen d'action » (Bachmann et al., 1977 : 80). Comme cela a été indiqué en introduction, Christian Le Bart en vient à envisager le discours politique comme « discours sur l'action » (Le Bart, 1998 : 92). Pour cet auteur, le pouvoir des mots imprègne « en profondeur les représentations sociales [...] jusqu'au centre du champ politique » (Le Bart, 1998 : 97). Cela s'observe, selon lui, par :

« le souci des hommes politiques de “bien communiquer”, l'attachement des journalistes à offrir aux locuteurs d'un soir le même “temps de parole” (calculé à la seconde près), la vigilance, dans le même sens, du Conseil supérieur de l'audiovisuel » (Le Bart, 1998)

Ces représentations, comme l'illustre le dernier chapitre de cette thèse, ne sont pas étrangères aux discours étudiés dans lesquels la proximité entre discours et action est souvent (ré)affirmée. En tant que discours sur l'action – efficace, inefficace, impossible, à mener d'urgence... –, l'effondrissement conjugue l'objectif d'avertir – typique du lanceur d'alerte qui entend mobiliser les pouvoirs publics ou établir une « masse critique » – avec celui de préconiser diverses mesures d'adaptation – en particulier au niveau local – à un monde dans lequel les ressources sont contraintes et les conditions de vie plus rudes.

Cela dit, trois objections pourraient être avancées contre l'interprétation politique des discours de l'effondrement. Alors que la « prétention à régir le social » caractériserait le discours politique (Le Bart, 1998 : 92), les locuteurs et locutrices étudiés n'ont, pour la vaste majorité, pas de réelle ambition de se saisir du pouvoir. Globalement, ils perçoivent ce pouvoir comme diminué voire impuissant face à la catastrophe qui s'annonce. Deuxièmement, le réflexe effondriste visant à se préparer à un niveau assez micro peut rappeler des « cadrages individualisants » de l'écologie, décrits dans la littérature existante comme dépolitisants (Comby, 2015 : 109). Enfin, les différentes opérations de naturalisation dans ces discours, l'insistance sur un « réel » palpable, organisé par des « lois » et lisible tel quel⁶³⁵, pourraient

⁶³⁴ Bien qu'usuellement décrite comme temporaire, cette irruption n'en demeure pas moins constitutive de la figure de l'intellectuel moderne, incarnée par Émile Zola durant l'affaire Dreyfus.

⁶³⁵ Observations faites dans les trois derniers chapitres.

laisser penser que le social y est diminué. Sans contester la légitimité de ces observations, je souhaiterais souligner quelques nuances. Tout d'abord, si les acteurs étudiés ne semblent pas prétendre à régir le social, cela tient au fait que la gouvernance du social est souvent envisagée d'un point de vue étatique. Or, le discours effondriste – qui s'inspire, comme on l'a vu, de la philosophie anarchiste (chapitre n°1) – se caractérise par un souci pour la juste échelle, une appétence pour l'agir local face au déclin pressenti du global (chapitre n°5). Aussi, plus que de renoncer à la prétention à régir le social, les effondristes insistent sur l'importance de régir le social dans le respect des « limites planétaires », des ressources terrestres ; de tenir compte de la multiplicité des interactions qui lient le sujet politique à son environnement, environnement avec lequel il doit « négocier en permanence » (Serres, 2020 : 8). Les discours de l'effondrement, au regard de la préoccupation qui les rassemble, mettent en évidence « l'hétéronomie écologique » (Szuba, 2014 : 227), l'idée selon laquelle « l'environnement biophysique, dans certaines circonstances, impose ses contraintes au champ social et politique » (Szuba, 2014 : 227). Plutôt que d'y voir une sortie du politique, nous pourrions, à l'instar de Bruno Villalba, y voir « l'expression même d'un positionnement politique » (Villalba, 2021 : 138) qui fait du principe de la *limite* le « cadre conceptuel à partir duquel penser une politique alternative » (Villalba, 2021 : 196). Enfin, le travail de « mise en transparence du social », s'il peut être interprété par certains comme dépolitisant, n'en demeure pas moins l'un des traits saillants du discours politique, tel qu'envisagé par Christian Le Bart (Le Bart, 1998 : 71). La parole politique, contrainte d'apparaître comme la parole de celui ou celle « qui sait, qui comprend, qui peut expliquer » simplifie les phénomènes en présence pour asseoir sa prétention à régir (Le Bart, 1998 : 76).

Le rapport au religieux : entre déterminismes et convergences

Un autre axe de recherche, au cœur de ce travail, est le rapprochement des discours étudiés avec l'univers religieux. Tel que je l'ai envisagé, ce rapprochement ne vise pas à « considérer l'effondrisme comme une religion, [...] quelque chose qui “relie” [...] par un imaginaire, par un système de croyances, par un ensemble de pratiques rituelles, ainsi que par des réseaux de solidarité communs » (Citton et Rasmi, 2020a : 24). Si certains de ces éléments peuvent être confirmés par les matériaux récoltés, d'autres travaux antérieurs reviennent de façon plus fouillée sur la quête d'un réenchantement du monde, d'une spiritualité de la nature, d'une unité cosmique (Chamel, 2018, 2024). Ce travail met bien plus en évidence « la présence, dans le discours théorique et militant de certains écologistes, d'éléments d'origine religieuse » (Afeissa, 2014 : 6). On peut désormais classer ces éléments en quatre formes principales.

Une première forme, la plus évidente, est la *référence religieuse explicite*. Celle-ci a fait l'objet d'un large développement au chapitre n°3, bien que non exhaustif au regard du volume important de données concernées et de leur diversité. On peut envisager ce recours conscient au religieux comme une conséquence d'une socialisation religieuse – le plus souvent catholique – plus ou moins forte et plus ou moins mise à distance. La mobilisation de références religieuses peut aussi s'expliquer par le « patronage » de certains intellectuels inscrits au sein de la pensée écologique, qui convoquaient fréquemment des concepts religieux dans leurs réflexions (Jacques Ellul, Bernard Charbonneau, Günther Anders, Hans Jonas, Walter Benjamin, Jean-Pierre Dupuy, Michel Serres...). Ces emprunts s'inscrivent au sein d'un référentiel supposément partagé qui peut conditionner, en partie, des perceptions et des attitudes. Le cas le plus évident et fréquent est celui de la comparaison entre l'effondrement écologique et l'Apocalypse johannique.

Une seconde forme s'apparente au *motif littéraire*. Il peut s'agir du motif de la désertion des villes en temps de catastrophe, du retour à la nature, de l'enfant comme être vulnérable à protéger ou encore d'un jugement final clôturant une ère donnée (partie II). Dans ces cas de figure, le référentiel religieux est davantage implicite, quoiqu'en partie à l'origine de ces motifs. Il constitue une sorte de fondement doxique – un cadrage des problèmes rencontrés allant de soi, des issues « prêtes à l'emploi » – dont les locuteurs et locutrices se saisissent, ou qu'ils mettent à distance. Inspiré par des textes sacrés, ce référentiel est complété par des sources profanes (romans, films, séries, jeux vidéo...) qui, sans prendre totalement la place de l'univers religieux, le complètent et en fournissent des représentations popularisées par les industries culturelles.

Une troisième forme est le *parallèle heuristique* : il s'agit de rapprochements que j'effectue avec le domaine religieux pour éclairer la compréhension des phénomènes étudiés. De telles analogies permettent de situer le « *novum* » au regard de l'existant, de l'ancien. Cette démarche n'est plus celle des seuls acteurs (partie I), mais devient aussi celle du chercheur qui entend faire la description de ce qu'il observe, à partir de ses cadres de référence et de ses lectures académiques. Il s'agit, par exemple, de la mise en évidence de l'existence d'une « lignée de témoins » (chapitre n°1), de ressemblances avec le discours parabolique (chapitre n°2), d'une perplexité à l'égard de l'enfantement en temps difficiles (chapitre n°4), de similitudes entre l'effondrissement et l'attitude prémillénariste ou postmillénariste (chapitre n°8).

Enfin, une quatrième et dernière forme, plus difficile à englober, s'apparente à une *description du monde social à partir de laquelle le locuteur va se positionner, se raconter, s'exprimer*. De telles entreprises se construisent à partir de l'expression d'un rapport au monde, de dispositions, de trajectoires de vie, d'expériences de rupture. Si ces façons de se positionner, de se raconter et de s'exprimer peuvent être corrélées à la mobilisation de thématiques proprement religieuses (première forme identifiée), cette quatrième forme mobilise, elle, des ressources sémiotiques, énonciatives, argumentatives et pragmatiques particulières. Ces dernières sont rapportées – souvent inconsciemment – à une typification religieuse qui sépare le charisme de la compétence, le savoir révélé du savoir inné, le converti de l'inconverti, le bien du mal, le sacré du profane... L'usage d'un vêtement blanc et d'un autre noir pour marquer visuellement la prise de conscience écologiste en est un exemple⁶³⁶, le recours à un *ethos* de type prophétique en constitue un autre exemple. De telles modalités peuvent répondre à « une fonction emblématique », pour reprendre la terminologie de Danièle Hervieu-Léger, grâce à laquelle les acteurs peuvent « se repérer symboliquement » : « la marginalité sociale » est « transfigurée en une élection », « des expériences dispersées dans le temps et dans l'espace » sont agrégées autour de « la continuité d'une inspiration » (Léger, 1982a : 60).

Deux concepts ont introduit cette investigation de la religiosité diffuse du discours effondriste : celui de « formation discursive », en tant que concept phare de l'analyse du discours, et celui d'« affinité élective », catégorie importée depuis la sociologie des religions. Si la mobilisation de la notion de « formation discursive » présente l'avantage de consolider l'ancrage théorique de cette recherche, son maniement s'est progressivement révélé complexe. Une première difficulté tient au fait que ce concept est régulièrement décrit comme difficilement opérationnalisable :

« [La formation discursive] se structure dans et par le discours mais n'est pas représentable en termes d'attestés ; [...] elle ne peut pas, même imaginativement, être matériellement superposable à un corpus [...] cela résulte de ce qu'il n'existe pas d'objet empirique facilement appréhendable que l'on puisse étiqueter formation discursive. Nous n'en déduisons pas qu'il n'a pas d'existence réelle : qu'il nous soit absolument impossible de saisir le vent n'implique en aucune manière que ce ne soit qu'un phénomène imaginaire. » (Sassier, 2008 : 55)

Hugo Dumoulin en conclut que la description d'une formation discursive « ne peut être qu'arpentage et interprétation » (Dumoulin, 2022 : 446). À cette difficulté s'ajoute le défi de la « double paternité » de cette notion (Maingueneau, 2011 : 87), ouvrant à des divergences

⁶³⁶ Je fais référence à la mise en scène, précédemment commentée, de Vinz Kanté dans le documentaire *Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur* (2023).

interprétatives notables, dans le sillage de Michel Foucault, d'une part, et de Michel Pêcheux, d'autre part. Cette seconde filiation, jugée « plus orthodoxe en analyse de discours » (Oger, 2005 : 114), envisage la formation discursive à partir de « rapports d'antagonisme, d'alliance ou de domination », résultant de « positions de classes en conflit les unes par rapport aux autres » (Haroche et al., 1971 : 102). Bien que ces considérations soient intéressantes à explorer⁶³⁷, elles nous éloignent de l'interrogation initiale : à savoir la possibilité qu'une « formation discursive » religieuse apocalyptique qui détermine pour partie les discours de l'effondrement. Si le cadre conceptuel prolongé par les héritiers de Michel Pêcheux se prête bien à l'étude du discours religieux⁶³⁸, le discours religieux est alors plus appréhendé sous l'angle de la lutte idéologique, qu'en tant que référentiel culturel pesant sur les discours.

Mon cheminement, lors de cette recherche doctorale, a été de privilégier la réalité empirique que je tentais de décrire⁶³⁹, me conduisant à laisser en suspens la question de la formation discursive et les difficultés qu'elle soulève. Mes hypothèses en la matière, plutôt que de se trouver infirmées, demandent un travail plus systématique pour affiner l'échelle à partir de laquelle se placer pour saisir ce que serait la formation discursive religieuse à l'œuvre dans les discours de l'effondrement. Cette étape va de pair avec le choix d'une filiation théorique⁶⁴⁰. À l'issue de cette recherche, on peut toutefois souligner qu'un certain nombre d'observations dans le corpus vont dans le sens d'un « ensemble de représentations, d'interpellations et d'assujettissements idéologiques qui spécifient les discours des sujets » (Siblot, 1989 : 57), sans que l'on puisse trancher à ce stade si cet ensemble relève d'une formation discursive *stricto sensu*. Il apparaît que le phénomène de passage obligé par le religieux lorsque l'on évoque l'effondrement procède pour une part d'*hétérodesignations* provenant de commentateurs et d'adversaires, qui se trouvent reprises dans le discours des enquêtés à des fins argumentatives. Pour reprendre un extrait précédemment commenté de *Comment tout peut s'effondrer*, Pablo Servigne et Raphaël Stevens estiment qu'« évoquer un effondrement en public équivaut à

⁶³⁷ On peut souligner que le rapport antagoniste le plus fort dans cette recherche se trouve du côté des relations qu'entretiennent les locuteurs étudiés avec les adversaires de l'écologie catastrophiste. Ces derniers, loin de constituer un « bloc homogène rapporté à une idéologie dominante » (Guilhaumou, 2005 : 12) comprennent des profils éclectiques unis par une posture critique vis-à-vis de l'effondrisme : climatosceptiques, partisans du « développement durable », défenseurs d'une orthodoxie marxiste (Villalba, 2021).

⁶³⁸ Comme en témoignent le travail de Jean-Jacques Courtine à propos du discours communiste « de la main tendue » adressé aux chrétiens (Courtine, 1981) et de Dominique Maingueneau au sujet des querelles entre humanistes dévots et jansénistes dans le contexte de l'après-Réforme (Maingueneau, 1983).

⁶³⁹ Il s'agissait de rompre avec un certain déductivisme dans lequel le concept viserait à « échantillonner un réel déjà là » (Maingueneau, 2011 : 98).

⁶⁴⁰ On pourrait, par exemple, considérer la possibilité d'un « retour à Foucault » en matière de formation discursive (Oger, 2005 : 114) ou examiner d'autres concepts connexes – peu abordés présentement – comme celui de « mémoire discursive » (Moirand, 2007).

annoncer l'apocalypse, donc à se voir *renvoyer* à la case bien délimitée des “croyants”⁶⁴¹ » (Servigne et Stevens, 2015 : 18, je souligne). On peut remarquer l'importance, dans les discours étudiés, des références religieuses faites sur un mode négatif, comme si les locuteurs et locutrices, par cette mise à distance des référents religieux⁶⁴², tentaient de prouver que ce rapprochement est infondé. Lorsque ce « stigmaté » se trouve au contraire investi et réapproprié, l'usage d'éléments issus des traditions spirituelles et religieuses peut répondre à une « fonction distinctive » (Léger, 1982 : 59). Quand, par exemple, Yves Cochet en vient à défendre un « millénarisme laïc » (Cochet, 2020 [2019] : 231), cette revalorisation « d'éléments culturels (la religion, entre autres) minorisés, occultés, bafoués par la culture technico-scientifique dominante » lui permet « de se “distinguer” face aux détenteurs du savoir légitime » (Léger, 1982a : 59-60). Dans ce cas de figure, le passage par le religieux tient aussi à « l'entropie du “déjà-là” » (Angenot, 1989 : 12), aux *objets signifiants déjà en circulation* « doués de signification » pour une vaste partie des allocutaires (Catellani et Errecart, 2017 : 61). Prenant acte de la façon dont le religieux continue à fournir un « réservoir de symboles » (Léger, 1982a : 60) sur des sujets qui touchent à la finitude humaine, la mort, la catastrophe (Lafon, 2011a), les locuteurs choisissent de puiser dans ce « réservoir » plutôt que de lutter contre. À cette observation s'ajoute la *quasi-absence de représentations propres* au catastrophisme écologique et, *a fortiori*, à l'effondrissement. Ce déficit pourrait être voué à ne pas le rester à mesure que l'on entrevoit une iconographie, relativement singulière, qui se stabilise autour de la courbe en cloche, des exponentiels, du « donut » inspiré par la théorie de Kate Raworth (chapitre n°2). Celle-ci resterait cependant insuffisante pour favoriser une mobilisation de grande ampleur, à en croire le nombre de commentaires relatifs à la nécessité d'inventer de nouveaux « imaginaires » de l'avenir (chapitre n°8).

Face à la persistance des renvois à des textes religieux, on peut d'ores et déjà recentrer la problématique de la *formation discursive* autour de celle de l'*interdiscours* religieux, l'interdiscours étant entendu comme « un entre-deux entre le discours produit et le discours autre qui produit des effets insus sur le premier » (Paveau in Ablali et Kastberg Sjöblom, 2010 : en ligne). Le corpus apocalyptique, en tant qu'interdiscours privilégié ou allant de soi, représente certainement le meilleur accès vers ce qui pourrait constituer une formation discursive. Il fournit des « évidences discursives fondamentales » (Pêcheux et Maldidier, 1990 :

⁶⁴¹ Cette attribution est donc ressentie comme telle, mais apparaît comme plutôt fondée au regard des critiques – adressées à l'effondrissement – que j'ai pu lire ou entendre durant cette recherche.

⁶⁴² Par exemple, au moyen de la rétorsion.

297) – telles que « le monde a une fin » – et introduit, par des figures types – l’apocalypticien, le prophète, voire le messie –, des positionnements sociaux et idéologiques relativement stabilisés à partir desquels les locuteurs effondristes doivent composer (Mayaffre, 2004 : 343). Ces considérations, pour le moment exploratoires, pourront inaugurer de futurs travaux.

Bien que la notion d’« affinité élective » pose, elle aussi, certaines difficultés – ne serait-ce qu’en raison de « l’absence d’une définition auctoriale⁶⁴³ » (Thomas, 1985 : 39, je traduis) –, elle s’est révélée porteuse pour examiner, en parallèle des contraintes à l’œuvre, un *phénomène de convergence* avec d’autres discours et contextes sociaux. Au regard de ce travail, il apparaît que le catastrophisme écologique et l’apocalyptisme religieux peuvent bien entrer dans un rapport affinitaire qui dépasse la seule allusion du premier au second. On observe un rapport au temps significativement proche – par l’anticipation d’une rupture à venir, la centralité du présent pour s’y préparer –, une façon comparable de conférer un sens eschatologique à des désordres naturels ou sociaux, une croyance en la puissance du verbe ou encore un rapport complexe au monde social – entre appartenance à la communauté des vivants et position privilégiée permise par une révélation « extra-ordinaire ». Michael Löwy souligne que toute affinité élective se joue dans un équilibre subtil et fragile entre une unité, une intimité, d’une part, et « une distance préalable, un écart culturel qui doit être comblé, une discontinuité idéologique », d’autre part (Löwy, 2004 : 102). Il me faut donc également souligner l’écart entre le catastrophisme et l’apocalyptisme. La visée pragmatique d’éviter l’effondrement s’apparente davantage au prophétisme qu’à l’apocalyptisme, dans lequel la catastrophe précède l’établissement du monde espéré. Par ailleurs, nous avons vu comment, à chaque niveau, la ressemblance qui pouvait s’observer avec le religieux se trouvait vidée de sa substance religieuse. Les lanceurs d’alerte étudiés annoncent les dangers courus, non selon un oracle reçu de Dieu, mais en vertu de connaissances scientifiques, notamment. À l’ère de ce qui est désormais désigné comme l’« anthropocène », le sort de l’humanité est placé entre ses mains⁶⁴⁴ et non plus dans celles d’une divinité exogène. Les intellectuels étudiés estiment que les occidentaux doivent et devront rendre des comptes aux « générations futures », ainsi qu’aux habitants du Sud global. À ce « jugement dernier » laïque est associée la quête d’un salut immanent pour la Terre et les espèces qui s’y trouvent. La sécularisation, en tant phénomène de « passage d’une forme dans une autre », de « transformation historique, [...] d’une forme,

⁶⁴³ En anglais : « *the absence of an authorial definition* ».

⁶⁴⁴ Ou en tout cas entre celles de quelques humains.

d'un schème, d'un concept » (Monod, 2017 : 61), apparaît comme un prérequis nécessaire à la compréhension d'une telle logique affinitaire.

Si avancer l'existence d'une formation discursive dépend grandement de la filiation théorique retenue, du choix d'une définition ou d'un observable, la mobilisation du concept d'« affinité élective » – pour décrire des parentés « entre formes religieuses et formes politiques » (Löwy, 2004 : 97) – apparaît comme féconde. Cela appelle toutefois deux précisions. D'une part, le présent travail porte prioritairement sur les discours (leurs motifs, les formes d'argumentation, les croyances qui s'y disent) plus que sur des logiques socioéconomiques. Ces dernières, quoiqu'abordées, sont davantage traitées par d'autres travaux (Tasset, 2025) et pourraient faire l'objet de futurs prolongements. D'autre part, le degré d'affinité constaté doit être précisé. À ce propos, Michael Löwy identifie trois niveaux affinitaires :

- « 1. L'affinité tout court, la parenté spirituelle, la congruence, l'adéquation interne. Il est important de souligner que l'affinité est une analogie encore statique, qui crée la possibilité mais non la nécessité d'une convergence active, d'une attraction élective. [...] »
2. L'élection, l'attraction réciproque, le choix actif mutuel de deux configurations socioculturelles, conduisant à certaines formes d'interaction, de stimulation réciproque et de convergence. À ce degré, les analogies et correspondances commencent à devenir dynamiques, mais les deux structures demeurent séparées.
3. L'articulation, combinaison ou union entre les partenaires, pouvant résulter dans une sorte de "symbiose culturelle", où les deux figures restent distinctes mais sont organiquement associées » (Löwy, 2004 : 101)

L'affinité que j'observe se situe quelque part entre le premier et le deuxième niveau. Nous ne sommes pas face à l'analogie hasardeuse du premier degré, telle que celle entre « le confucianisme et le rationalisme puritain »⁶⁴⁵ (Löwy, 2004 : 101) mais la réciprocité qu'implique le deuxième degré d'affinité reste difficile à déterminer à ce stade. En effet, cette étude n'explore que la relation que le catastrophisme écologique entretient avec une certaine forme d'apocalyptisme religieux. Il pourrait être intéressant, pour de prochains travaux, d'examiner la manière dont l'apocalyptisme religieux, cette fois-ci contemporain, emprunte des éléments au catastrophisme écologique. On pourrait également ouvrir l'analyse à d'autres formes religieuses identifiées au cours de cette recherche, telles que l'animisme ou la sorcellerie. Indépendamment de ces pistes, ce travail montre dès à présent que la notion d'affinité élective, bien qu'extérieure à l'analyse du discours, peut venir enrichir ce champ et

⁶⁴⁵ Ne serait-ce que parce que les « conditions historiques et sociales concrètes » (Löwy, 2004 : 101) sont, dans le cas présent, réunies pour supposer un emprunt conscient de l'un à l'autre.

éclairer certains de ses présupposés fondamentaux, tels que l'hétérogénéité constitutive du discours.

Écrire à l'ombre de la catastrophe, geste de l'apocalypticien

Un dernier aspect affinitaire croise la question du rapport à l'apocalypsimisme et celle de l'engagement : le réflexe apocalyptique, qu'il s'agisse des apocalypticiens antiques ou des intellectuels étudiés, ne consisterait-il pas à écrire à l'ombre de la catastrophe ? Les *tapisseries de l'Apocalypse*, réalisées au XIV^e siècle et aujourd'hui exposées au château d'Angers, illustrent Jean de Patmos assis, jambes croisées, soutenant avec son corps un imposant livre au sein duquel il rédige, à l'aide d'une plume, ce qui deviendra l'Apocalypse néotestamentaire. Son regard se dirige, non vers son écrit, mais vers un ange au phylactère, le surplombant à sa droite. Le paléographe René Planchenault souligne dans cette œuvre « l'extrême souci de l'Apôtre à rapporter exactement les propos qu'il s'apprête de recueillir » (Planchenault, 1966).

Figure n°38 : photographie du tableau n°27 *L'ange au livre*, prise par mes soins (13/12/2024)



Cette iconographie s'inspire du texte johannique lui-même au sein duquel le protagoniste est sommé de consigner la révélation divine qui lui est donnée : « Écris [...] ce que tu as vu, ce qui est et ce qui doit arriver ensuite » (TOB, 2010 : Apocalypse 1:19). Le discours, sous sa forme écrite mais aussi orale⁶⁴⁶, permet aux concernés d'exprimer ce qu'ils pressentent, entrevoient et qui leur est révélé. Si dans le cas de Jean de Patmos, la révélation procède d'une source

⁶⁴⁶ Bien que l'on puisse, de façon rapide, rapprocher l'écrit de l'apocalypticien et l'oralité du prophète, cette distinction n'est pas ici perçue comme décisive. C'est davantage l'entreprise de rompre le silence et de prendre la parole qui concentre mon attention.

divine, ce travail nous montre comment les effondristes sont très proches de la figure du lanceur d'alerte qui, tel un prophète de l'âge séculier, « révèle un dysfonctionnement grave » à partir d'observations et de corrélations menées depuis une situation privilégiée (Paveau, 2014 : 7).

S'il y a « des formes de mobilisation, des “ordres de vie” que la catastrophe questionne, met en crise ou renouvelle » (Garnoussi in Cary et al., 2022 : 292), l'engagement des acteurs étudiés semble s'inscrire dans le renouvellement d'un répertoire d'action typiquement intellectuel⁶⁴⁷. Il faut le souligner : en dépit de la triple rupture précédemment présentée – expression en rupture, expériences de ruptures personnelles, anticipation de ruptures de normalité (chapitre n°7) – presque jamais la mobilisation par l'essai, la conférence, la chronique de presse n'est sérieusement reconsidérée, tant ces modalités d'engagement s'imposent sous l'effet de l'évidence pour les intellectuels rencontrés. Il y a bien là une continuité qui tranche avec l'hétérodoxie supposée de leur parole et la gravité des événements qu'ils annoncent. L'originalité de l'effondrisme tient, en partie, dans ce contraste entre des modalités d'intervention classiques et une certaine irrévérence à l'égard de « pratiques langagières habituelles et reconnues d'une société ou d'un groupe » (Paveau, 2014 : 6), du point de vue des rationalités convoquées, des émotions mobilisées, de la présentation de soi (partie III). À ce paradoxe décisif se greffe la tension constitutive du discours effondriste tel que j'ai pu l'observer : il est à la fois un discours de perte de prise sur l'état du monde, d'impuissance des puissants et des subalternes, et en même temps, il témoigne d'une croyance dans une puissance d'agir discursive permettant d'éviter ou d'atténuer la catastrophe par des actes de langage. Face aux critiques dont elles font l'objet, on ne peut enlever aux personnalités étudiées le fait qu'elles se mobilisent *a minima* discursivement. Plutôt que de formuler un discours de l'agir impossible, il semble plus juste de parler d'un discours de l'*agir contrarié*⁶⁴⁸ qui resserre les possibilités d'action à un niveau discursif.

Comme le souligne Andrea Catellani, « les discours sont de véritables faits de communication, des objets de transaction symbolique entre acteurs » (Catellani et Errecart, 2017 : 60). Ce qui vaut d'un point de vue épistémologique se confirme ici d'un point de vue émique. Par l'appréhension d'un répertoire d'action *logocentrique*, nous avons pu voir comment le discours

⁶⁴⁷ Ce résultat est évidemment influencé par l'orientation de cette recherche (en analyse du discours, à partir d'un corpus d'ouvrages et d'une enquête auprès d'intellectuels). Il faut toutefois souligner que la construction du corpus et le choix de catégoriser les acteurs étudiés comme « intellectuels » n'ont pas été effectués préalablement à la recherche, mais se sont opérés de façon inductive, à la suite d'une première année d'investigation en terrain effondriste.

⁶⁴⁸ La contrariété est envisagée en termes d'obstacle, de limite plus que de mécontentement. Elle repose, par exemple, sur des menaces perçues comme supraliminaires.

est envisagé, par les acteurs étudiés, comme le moyen privilégié pour investir le combat politique, appuyant ainsi l'intérêt méthodologique de coupler enquête de terrain et analyse de corpus. Pour ces écologistes en perte de prise, le souci pour l'efficacité discursive se mêle à « une attitude d'incertitude à l'égard du monde phénoménal » (Greimas, 2005 : 1). L'espace du discours et celui de la communication deviennent des opportunités : des lieux où l'incertitude radicale peut se modaliser ; où les contraintes peuvent être exprimées, et parfois subverties ; où des impossibilités d'agir sont transformées, voire sublimées, en d'autres formes d'action ; où un positionnement politique peut être trouvé. Il ne s'agit pas systématiquement de donner, grâce au discours, une consistance à une utopie rêvée⁶⁴⁹, mais de retrouver, d'une façon ou d'une autre⁶⁵⁰, des prises sur un destin qui nous échapperait. Pour l'apocalypticien antique comme pour le lanceur d'alerte effondriste, « les mots ne sont pas substitut du réel, mais un moyen d'agir en dévoilant » (Angenot, 1982 : 97).

On peut se demander si les intellectuels étudiés ne se donnent pas pour mission première, plus que d'agir, de faire réagir. Reconnaître un pouvoir propre aux mots, c'est charger certains d'entre eux d'une « puissance d'évocation » particulière (Garnoussi in Cary et al., 2022 : 288). Aux yeux de celles et ceux qui l'énoncent et le défendent, le mot « effondrement » en fait résolument partie : il condense, « miniaturise », les impasses et épreuves auxquelles nous ferions face aujourd'hui. Sa mention serait susceptible de contre-balancer « la fragmentation des consciences et des formes d'actions pouvant être engagées » (Garnoussi in Cary et al., 2022 : 288).

⁶⁴⁹ Certains locuteurs et locutrices jugeant une telle démarche malhonnête intellectuellement.

⁶⁵⁰ Par l'alerte, la critique, la dénonciation, la narration, etc.

Bibliographie

- ABLALI Driss et DUCARD Dominique (2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- ABLALI Driss et KASTBERG SJÖBLOM Margareta (éd.) (2010), *Linguistique & littérature : Cluny, 40 ans après*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- ACHARD Pierre (1997), « L'engagement de l'analyste à l'épreuve d'un événement », *Langage & société*, vol. 79, n°1, p. 5-38.
- ADAM Jean-Michel (2020), *La linguistique textuelle : introduction à l'analyse textuelle des discours*, Malakoff, Armand Colin.
- AFEISSA Hicham-Stéphane (2014), *La fin du monde et de l'humanité : essai de généalogie du discours écologique*, Presses universitaires de France.
- AGABALIAN Grigory (2019), « Description sémantique des noms de doctrines et d'attitudes suffixés en -isme », *Corela*, vol. 18, n°2 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/corela/12672> >.
- ALLAMEL-RAFFIN Catherine (2006), « La complexité des images scientifiques. Ce que la sémiotique de l'image nous apprend sur l'objectivité scientifique », *Communication & Langages*, n°149, p. 97-111.
- ALLIANCE BIBLIQUE FRANÇAISE (2010), *Traduction œcuménique de la Bible*, Paris, Bibli'O.
- ALMUDEVER Brigitte et PIQUES Marie (2018), « Biographies et autobiographies de collectifs. Enjeux épistémologiques d'une recherche biographique appliquée aux collectifs de travail », *Le sujet dans la cité*, vol. 7, n°1, p. 17-33.
- ALTMANOVA Jana, CARTIER Emmanuel, LUZZI Jimmy, PINTO Sarah et PISCOPO Sergio (2022), « Innovations lexicales dans le domaine de l'environnement et de la biodiversité : le cas de bio en français et en italien », *Neologica*, n°16, p. 85-110.
- AMOSSY Ruth (1999), *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- AMOSSY Ruth (2008), « Argumentation et Analyse du discours : perspectives théoriques et découpages disciplinaires », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°1 [en ligne], < <http://journals.openedition.org/aad/200> >.
- AMOSSY Ruth (2010), *La présentation de soi : ethos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France.
- AMOSSY Ruth (2012), *L'argumentation dans le discours*, Malakoff, Armand Colin.
- AMOSSY Ruth (2015), « Quelle vocation empirique pour l'argumentation dans le discours ? », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°15 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/2059> >.
- AMOSSY Ruth (2021), *L'argumentation dans le discours*, Malakoff, Armand Colin.
- AMOSSY Ruth et MAINGUENEAU Dominique (2004), *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- ANDERS Günther (2002), *L'obsolescence de l'homme : sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle, 1956*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.
- ANDERS Günther (2006), *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes.
- ANDERS Günther (2010), *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? Entretien avec Mathias Greffrath*, Paris, Éditions Allia.
- ANDREOLLE Donna (2000), « Le voir et le dire. Images et discours politiques dans l'éditorial cartoon aux États-Unis », *ASp. la revue du GERAS*, n°s27-30, p. 327-348.
- ANGENOT Marc (1982), *La parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- ANGENOT Marc (1989), « Hégémonie, dissidence et contre-discours : réflexions sur les périphéries du discours social en 1889 », *Études littéraires*, vol. 22, n°2, p. 11-24.
- ANGENOT Marc (2006), « Théorie du discours social. Notions de topographie des discours et de coupures cognitives », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n°1 [en ligne], < <http://journals.openedition.org/contextes/51> >.

- ANGERMULLER Johannes (2017), « Renouons avec les enjeux critiques de l'Analyse du Discours. Vers les Études du discours », *Langage et société*, vol. 160-161, n°2, p. 145-161.
- AUGÉ Marc (éd.) (1986), *Le sens du mal : anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- AUSTIN John Langshaw (1991), *Quand dire, c'est faire*, Paris, France, Seuil.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1988), « Non-coïncidences énonciatives dans la production du sens ».
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1982), « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *LINX*, p. 25-28.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1994), « L'énonciateur glosateur de ses mots : explicitation et interprétation », *Langue française*, p. 91-102.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (2013), *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (2019), *La représentation du discours autre*, Boston, De Gruyter.
- AYKUT Stefan C. et DAHAN Amy (2015), *Gouverner le climat ? Vingt ans de négociations internationales*, Paris, Presses de Sciences Po.
- BABOU Igor (2011), « Le déplacement : une dimension d'analyse et une modalité pour comprendre les relations entre nature, science et société », *Questions de communication*, vol. 19, n°1, p. 215-234.
- BACHMANN Christian, DURO-COURDESSES Lucile et LE GUENNEC Nicole (1977), « Quelques propositions pour l'analyse d'un discours politique : Léon Blum, le 31 Mai 1938 », *Travaux du Centre de recherches sémiologiques*, n°25, p. 77-101.
- BAHERS Jean-Baptiste, HELLIÉ Emmanuelle et DUPONT Nadia (2015), « Le beau, le bon, le vrai » : Interroger les normes environnementales en sciences sociales », *ESO Travaux et Documents*, n°39, p. 7-16.
- BAKHTINE Michail Michajlovič (2006), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BALDAUF-QUILLIATRE Heike et QUIGNARD Matthieu (2023), « Raconter l'indicible. Les carnets et la correspondance de Charles Bruneau (1883-1969) pendant la Grande Guerre », dans GRECO Luca et NOSSIK Sandra (éd.), *La narration : du discours à la multimodalité*, Limoges, Lambert Lucas.
- BALNAT Vincent (2022), « Les mots de la catastrophe : Klima et Corona dans le discours médiatique germanophone », *Cahiers de Lexicologie*, vol. 120 p. 37-69.
- BARBIER Rémi et HAMMAN Philippe (éd.) (2021), *La fabrique contemporaine des territoires : regards en sciences sociales*, Paris, Le Cavalier bleu.
- BART Christian Le (2012), *La politique en librairie*, Malakoff, Armand Colin.
- BARTHES Roland (1964), « Rhétorique de l'image », *Communications*, vol. 4, n°1, p. 40-51.
- BARTHES Roland (1968), « L'effet de réel », *Communications*, p. 84-89.
- BAUCKHAM Richard (1993), *Theology of the Book of Revelation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BEACCO J.-C. (éd.) (1999), *L'astronomie dans les médias : analyses linguistiques de discours de vulgarisation*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- BEAU Rémi et LARRERE Catherine (2018), *Penser l'anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po.
- BEAULIEU-APRIL Josée et ROUSSEL Stéphanie (éd.) (2022), *Enjeux du contemporain en poésie au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- BEDON Marine (2023), *Arne Næss, Spinoza et la deep ecology : vers une éthique de l'enrichissement de l'expérience*, Thèse de doctorat en philosophie sous la direction de LAERKE Mogens, École normale supérieure de Lyon.
- BELHADJ Amina (2023), « Circulation d'énoncés et autorité en discours : la "réussite sociodiscursive" du vocabulaire de l'"économie numérique" (1998-2019) », Thèse de doctorat en SIC sous la direction de OGER Claire, Université Paris-Est Créteil.
- BELLIER Irène et GONZALEZ-GONZALEZ Veronica (2015), « Peuples autochtones. La fabrique onusienne d'une identité symbolique », *Mots. Les langages du politique*, n°108, p. 131-150.
- BEN HAMED Mahé et MAYAFFRE Damon (2015), « Les thèmes du discours. Du concept à la méthode », *Mots. Les langages du politique*, n°108, p. 5-13.

- BENVENISTE Émile (1976), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- BERGER James (1999), *After the end: representations of post-apocalypse*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BERGER Peter (1971), *La Religion dans la Conscience Moderne*, Paris, Éditions du Centurion.
- BERGER Peter Ludwig et LUCKMANN Thomas (1996), *La construction sociale de la réalité*, Malakoff, Armand Colin.
- BERGERON Andrée (2016), « Médiation scientifique », *Arts et Savoirs*, n°7 [en ligne], < <http://journals.openedition.org/aes/87> >.
- BERTINA Ludovic (2012), « L'écologie : prophétie de malheur ? », *PROHAL MONOGRÁFICO*, vol. II, n°3, p. 230-250.
- BERTRON Caroline et VITORES Julien (2019), « Est-ce bien naturel ? », *Genèses*, vol. 115, n°2, p. 3-8.
- BIANCHI Ugo (1966), « Pêché originel et péché "antécédent" », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 170, n°2, p. 117-126.
- BIDET Alexandra (2019), « Faut-il "avertir de la fin des temps pour exiger la fin des touillettes" ? Les ressorts de l'engagement écocitoyen », *Multitudes*, vol. 76, n°3, p. 134-141.
- BIRAT Jean-Pierre (2019), « The environment and materials, from the standpoints of ethics, social sciences, law and politics », *Matériaux & Techniques*, vol. 107, n°1, p. 102.
- BLITSTEIN Pablo Ariel et LEMIEUX Cyril (2018), « Comment rouvrir la question de la modernité ? Quelques propositions », *Politix*, vol. 123, n°3, p. 7-33.
- BOLTANSKI Luc et CHIAPELLO Eve (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BONILLA Oíara et CAPIBERIBE Artionka (2014), « L'invasion du Congrès : contre qui luttent les Indiens », *Les Temps Modernes*, vol. 678, n°2, p. 108-121.
- BONNAFOUS Simone et TEMMAR Malika (éd.) (2007), *Analyse du discours et sciences humaines et sociales*, Paris, Ophrys.
- BONNEUIL Christophe (2020), « L'historien.ne et la planète. Penser les régimes de planéarité à la croisée des écologies-monde, des réflexivités environnementales et des géopouvoirs » [en ligne], < <https://hal.science/hal-03708519/> >.
- BORDEAUX Marie-Christine et CHAMBRU Mikaël (2024), « Médiations scientifiques et usages sociaux des savoirs », [en ligne], < <https://www.sfsic.org/aac-publication/mediations-scientifiques-et-usages-sociaux-des-savoirs> >.
- BOUDON Héloïse (2017), « Vies privées, problèmes publics : la nouvelle dramaturgie des séries télévisées françaises », Thèse de doctorat en SIC sous la direction de DEVILLARD Valérie, Université Paris-Panthéon-Assas.
- BOUGNOUX Daniel (2018), « Hulot, idiot utile », *Médium*, vol. 57, n°4, p. 7-16.
- BOURDIEU Pierre (1971), « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, vol. 12, n°3, p. 295-334.
- BOURDIEU Pierre (1993), *La misère du monde*, Paris, Éditions Points.
- BOURG Dominique et PAPAUX Alain (éd.) (2015), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOUTAUD Aurélien et GONDRAU Natasha (2020), *Les limites planétaires*, Paris, La Découverte.
- BRANDT Per Aage (2012), « La pensée graphique. Pour une sémiotique des diagrammes », *Visible*, n°9 [en ligne], < <https://www.unilim.fr/visible/467> >.
- BREAN Simon (2023), « Un genre encore fécond ? Devenirs de l'anticipation en France », *Belphégor. Littérature populaire et culture médiatique*, vol. n°21-1.
- BRECHON Pierre (2008), « La religiosité des européens : diversité et tendances communes », *Politique européenne*, vol. 24, n°1, p. 21-41.
- BRENNER Anastasios (2009), « Science et scientisme », *Raison présente*, p. 15-27.
- BRES Jacques (1999), « 8. Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », *Modèles linguistiques*, vol. XX-2, n°40, p. 71-86.
- BRUN Solène et COSQUER Claire (2022), *Sociologie de la race*, Malakoff, Armand Colin.
- BRUSADELLI Nicolas et MARTELL Yannick (2022), « Réformer le militantisme, relancer le mouvement

- climat. Sur la genèse d'Alternatiba », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 242, n°2, p. 4-21.
- BUTLER Judith (2006), *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte.
 - BUTLER Judith (2017), *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam.
 - BUTLER Judith (2018), *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, Éditions Amsterdam.
 - BUTLER Judith (2019), « Ces corps qui comptent encore », *Raisons politiques*, vol. 76, n°4, p. 15-26.
 - CAILLE Alain (2003), « Présentation », *Revue du MAUSS*, vol. 22, n°2, p. 5-30.
 - CAILLEUX Fanny (2020), « Le chef de l'État en pilote de navire dans l'Ab Vrbe Condita de Tite-Live : aux origines d'une métaphore », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 1, n°2, p. 125-144.
 - CALLICOTT John Baird (2021), *Genèse : Dieu nous a-t-il placés au-dessus de la nature ?*, Marseille, Wildproject.
 - CALTOT Pierre-Alain (2016), « Voix du poète, voix du prophète. Poétique de la prophétie dans la Pharsale de Lucain », Thèse de doctorat en études latines sous la direction de FRANCHET D'ESPEREY Sylvie, Université Paris-Sorbonne.
 - CANABATE Alice (2021), *L'Écologie et la narration du pire : Récits et avenir en tensions*, Paris, Les Éditions Utopia.
 - CARBOU Guillaume (2015), « Des contre-discours aux contre-mondes : l'exemple des commentaires d'internautes autour de l'accident de Fukushima », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°39, p. 81-98.
 - CARBOU Guillaume (2019), « La topique romantique dans les discours de l'écologie politique », *Mots. Les langages du politique*, n°119, p. 107-125.
 - CARBOU Guillaume (2021), « L'écologie politique, repères pour une cartographie », *L'Économie politique*, vol. 90, n°2, p. 36-47.
 - CARDON Dominique et GRANJON Fabien (2013), *Médiactivistes*, Paris, Presses de Sciences Po.
 - CARIANI Fabrizio (2020), « On Predicting », *Ergo, an Open Access Journal of Philosophy*, vol. 7, n° 11 [en ligne], < <https://doi.org/10.3998/ergo.12405314.0007.011> >.
 - CARLINO Vincent (2020), « Vidéo en ligne et contestation politique radicale », *Terminal. Technologie de l'information, culture & société*, n°127.
 - CARY Paul, GARNOUSSI Nadia, LE LANN Yann et BERTHELOT Karl (éd.) (2022), *Questionner l'effondrement : reconfigurations théoriques et nouvelles pratiques*, Villeneuve-d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion.
 - CASTRO Teresa, EDGAR Brenda Lynn et SOHIER Estelle (2024), « Introduction. Les histoires écologiques de la photographie », *Transbordeur. Photographie histoire société*, n°8, p. 6-15.
 - CATELLANI Andrea et ERRECART Amaia (2017), « Dialogisme et figures de l'autre dans les rapports sur la "Responsabilité sociétale des entreprises" : exploration discursive et sémiotique », *Mots. Les langages du politique*, n°114, p. 57-75.
 - CATELLANI Andrea et ERRECART Amaia (2024), « Introduction. Agir pour l'environnement – performativité et action dans les discours écologiques », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°55, p. 11-19.
 - CATELLANI Andrea, LIBAERT Thierry et PIERLOT Jean-Marie (éd.) (2010), *Contredire l'entreprise : Actes du colloque de Louvain-la-Neuve*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain.
 - CATELLANI Andrea, PASCUAL ESPUNY Céline, MALIBABO LAVU Pudens et JALENQUES VIGOUROUX Béatrice (2019), « Les recherches en communication environnementale », *Communication. Information médias théories pratiques*, vol. 36/2 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/communication/10559> >.
 - CAUSA Mariella et PASQUARIELLO Mario (2017), « Discours ordinaires et discours spécialisés : pratiques pédagogiques et discursives dans la transmission de savoirs disciplinaires en langue étrangère », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires*, n°13, p. 89-102.
 - CAVALLA Cristelle (2002), *Le sens du verbe « changer » dans le programme politique du parti Écologiste*

« Les Verts ». *Approche sémantique et lexicale*, Thèse de doctorat en linguistique sous la direction de PANIER Louis, Université Lumière Lyon 2.

- CEFAL Daniel (1996), « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux*, p. 43-66
- CEFAL Daniel (2016), « Publics, problèmes publics, arènes publiques... », *Questions de communication*, n°30, p. 25-64.
- CERTEAU Michel de (1980), *L'Invention du quotidien I. Arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions.
- CHABANET Didier (2020), « Nouveaux mouvements sociaux », *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 403-410.
- CHAMBOREDON Hélène, PAVIS Fabienne, SURDEZ Muriel et WILLEMEZ Laurent (1994), « S'imposer aux imposants. A propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses*, n°16, p. 114-132
- CHAMEL Jean (2018), « Tout est lié ». *Ethnographie d'un réseau d'intellectuels engagés de l'écologie (France-Suisse) : de l'effondrement systémique à l'écospiritualité holiste et moniste*, Thèse de doctorat en sciences des religions sous la direction de Raphaël Rousseau, Université de Lausanne.
- CHAMEL Jean (2019), « Faire le deuil d'un monde qui meurt », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, n° 71 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/terrain/18101> >.
- CHAMEL Jean (2024), *Fin du monde et effondrement de soi : enquête aux racines de la collapsologie*, Grenoble, UGA éditions.
- CHANDELIER Marie (2023), « Interdiscours, fréquences et cooccurrences dans le rapport Brundtland : enjeux argumentatifs de la définition de développement durable », *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 209, n°1, p. 81-97.
- CHARAUDEAU Patrick, CROLL Anne, FERNANDEZ Manuel, KALINIC Anne, LOCHARD Guy et SOULAGES Jean-Claude (2008), *La médiatisation de la science : Clonage, OGM, manipulations génétiques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- CHARBONNIER Pierre (2019), « Splendeurs et misères de la collapsologie. Les impensés du survivalisme de gauche », *Revue du Crieur*, vol. 13, n°2, p. 88-95.
- CHATEAURAYNAUD Francis (1997), « Vigilance et transformation. Présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques », *Réseaux*, n°85, p. 101-127.
- CHATEAURAYNAUD Francis (1999), « La relation d'emprise. Une pragmatique des asymétries de prises » [en ligne], < <https://gspr.ehess.free.fr/documents/FC-Emprise.pdf> >.
- CHATEAURAYNAUD Francis (2006), « Les asymétries de prises. Des formes de pouvoir dans un monde en réseaux » [en ligne], < <http://gspr.ehess.free.fr/docs/FC/doc/doc-FC-2006-Asymetries-de-prises.pdf> >.
- CHATEAURAYNAUD Francis (2013), « Des prises sur le futur » [en ligne], < https://www.academia.edu/3427933/Des_prises_sur_le_futur_public%C3%A9_en_2013 >.
- CHATEAURAYNAUD Francis (2020), *Alertes et lanceurs d'alerte*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CHATEAURAYNAUD Francis et DEBAZ Josquin (2017), *Aux bords de l'irréversible : sociologie pragmatique des transformations*, Paris, Éditions Pétra.
- CHATEAURAYNAUD Francis et DEBAZ Josquin (2019), « Agir avant et après la fin du monde, dans l'infinité des milieux en interaction », *Multitudes*, vol. 76, n°3, p. 126-132.
- CHATEAURAYNAUD Francis et DOURY Marianne (2010), « “Désormais...” Essai sur les fonctions argumentatives d'un marqueur de rupture temporelle », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°4 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/772> >.
- CHATEAURAYNAUD Francis et TORNÉY Didier (2013), *Les sombres précurseurs : une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- CHATELET François (2009), « Sur l'Histoire des idéologies. Entretien du 6 février 1979 », *Cahiers critiques de philosophie*, vol. 8, n°2, p. 129-151.
- CHENO Rémi (2010), « Prophétie biblique et prophétie coranique », *Nouvelle revue théologique*, vol. 132, n°3, p. 434-447.

- CHOMBART DE LAUWE Marie José (1979), *Un monde autre : l'enfance, de ses représentations à son mythe*, Paris, Payot.
- CINCILEI Grigore (1998), « Les virtualités des pronoms réfléchis en français et en roumain », *La Linguistique*, vol. 34, n°1, p. 113-120.
- CITTON Yves et RASMI Jacopo (2020a), *Génération collapsonautes : naviguer par temps d'effondrements*, Paris, Seuil.
- CITTON Yves et RASMI Jacopo (2020b, septembre 20), « Sortir du plan-séquence collapsologue ? », *AOC media* » [en ligne], < <https://aoc.media/analyse/2020/09/20/sortir-du-plan-sequence-collapsologue/> >.
- COANUS Thierry, DUCHENE François et MARTINAIS Emmanuel (1999), « Les relations des gestionnaires du risque urbain avec les populations riveraines. Critique d'une certaine idée de la communication », *Annales des Mines*, p. 5-17.
- COAVOUX Samuel et ROQUES Noémie (2020), « Une profession de l'authenticité. Le régime de proximité des intermédiaires du jeu vidéo sur Twitch et YouTube », *Réseaux*, vol. 224, n°6, p. 169-196.
- COHEN Samy (éd.) (1999), *L'art d'interviewer les dirigeants*, Paris, Presses universitaires de France.
- COHN Norman (1962), *Les fanatiques de l'Apocalypse : courants millénaristes révolutionnaires du XI^e au XVI^e siècle avec une postface sur le XX^e siècle*, Paris, Julliard.
- COLIN Robert C. (2003), « Le mythe de Prométhée et les figures paternelles idéalisées », *Topique*, vol. 84, n°3, p. 149-160.
- COLLINS John J (1979), *Apocalypse : the morphology of a genre*, Missoula, Scholars Press.
- COMBRES Laurent, MIALHE Claire, GASNE Valérie et LAPEYRE Michel (2009), « Les nouvelles formes de l'adhésion religieuse : Une approche psychanalytique des phénomènes de conversion », *Cahiers de Psychologie Politique*, n°11 [en ligne], < https://doi.org/https://doi.org/10.34745/numerev_359 >.
- COMBY Jean-Baptiste (2009), « Quand l'environnement devient "médiatique". Conditions et effets de l'institutionnalisation d'une spécialité journalistique », *Réseaux*, vol. 157-158, n°5-6, p. 157-190.
- COMBY Jean-Baptiste (2015), *La question climatique : genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir.
- CONFAIS Jean-Paul (1993), « Temps, mode, aspect : les approches descriptives des morphèmes verbaux et leurs problèmes, à l'exemple du français et de l'allemand », *L'information grammaticale*, n°48, p. 41-42.
- COULOUBARITSIS Lambros (1988), « Mythe et religion : une alliance de raison », *Kernos. Revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique*, n°1, p. 111-120.
- COURTINE Jean-Jacques (1981), « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours, à propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages*, vol. 15, n°62, p. 9-128.
- CRENN Gaëlle (2018), « Vulgarisation », *Publictionnaire* [en ligne], < <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/vulgarisation/> >.
- CROSTA Marida Di (2009), *Entre cinéma et jeux vidéo : l'interface-film : Métanarration et interactivité*, Rome, Armando Editore.
- CULLMANN Oscar (1966), *Christ et le temps*, Lonay, Delachaux et Niestlé.
- CUSO Roser et GOBIN Corinne (2008), « Du discours politique au discours expert : le changement politique mis hors débat ? », *Mots. Les langages du politique*, n°88, p. 5-11.
- DAHLGREN Peter (2012), « Public Intellectuals, Online Media, and Public Spheres: Current Realignments », *International Journal of Politics, Culture, and Society*, vol. 25, n°4, p. 95-110.
- DALIBERT Marion, LAMY Aurélia et QUEMENER Nelly (2016), « Introduction », *Études de communication. langages, information, médiations*, n°47, p. 7-20.
- DANBLON Emmanuelle (2021), « Prophétie », *Publictionnaire* [en ligne], < <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/prophetie/> >.
- DANBLON Emmanuelle, FERRY Victor, NICOLAS Loïc et SANS Benoît (éd.) (2014), *Rhétoriques de l'exemple : fonctions et pratiques*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- DARCOS Xavier (2015), « Cassandre, La Mémoire Du Mal Pour Conjurer Le Pire », *Revue des Deux Mondes*, p. 34-42.
- DAVALLON Jean (1992), « Le musée est-il vraiment un média ? », *Culture & Musées*, vol. 2, n°1, p.

99-123.

- DAVALLON Jean (2003), « Pourquoi considérer l'exposition comme un média ? », *MédiaMorphoses*, n°9, p. 27-30.
- DAVALLON Jean (2007), « Louis Marin : limites de la sémiotique et opérativité symbolique », *Hermès, La Revue*, vol. 48, n°2, p. 130-131.
- DAVID Christophe et RÖPCKE Dirk (2004), « Günther Anders, Hans Jonas et les antinomies de l'écologie politique », *Écologie & politique*, vol. 29, n°2, p. 193-213.
- DE MARTINO Ernesto (2016), *La fin du monde : essai sur les apocalypses culturelles*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- DELCOR Mathias (1983), « Le passage du temps prophétique au temps apocalyptique », *Annales de l'École pratique des hautes études*, vol. 96, n°92, p. 39-75.
- DELDREVE Valérie (2020), « La fabrique des inégalités environnementales en France. Approches sociologiques qualitatives », *Revue de l'OFCE*, vol. 165, n°1, p. 117-144.
- DELORMAS Pascale, MAINGUENEAU Dominique et ØSTENSTAD Inger (2013), *Se dire écrivain : pratiques discursives de la mise en scène de soi*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DEMONT Guillaume (2013), « L'éthique professionnelle peut-elle se penser au singulier ? Le cas des formations dans le secteur de l'aide à la personne dépendante », *Recherche et pratiques pédagogiques en langues. Cahiers de l'Aplut*, vol. XXXII, n°2, p. 64-81.
- DENIS Jérôme (2006), « Préface : Les nouveaux visages de la performativité », *Études de communication. Langages, information, médiations*, n°29, p. 8-24.
- DERICQUEBOURG Régis (2007), « Max Weber et les charismes spécifiques », *Archives de sciences sociales des religions*, n°137, p. 21-41.
- DESINGUE Adrien et GOTTE Joseph (2023), « Temps du délai, temps du débat. Penser la temporalité du mouvement écologiste à partir du "Débat du siècle", grand oral Twitch de la présidentielle 2022 », *Quaderni*, vol. 109, n°2, p. 93-112.
- DESROCHE Henri (1955), *Les Shakers américains d'un néo-christianisme à un pré-socialisme ? Ouvrage publié avec le concours du Centre national de la recherche scientifique*, Paris, Éditions de Minuit.
- DESROCHE Henri (1963), « Les Messianismes Et La Catégorie De L'échec », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 35, n°0, p. 61-84.
- DESROCHE Henri (2009), *Dieux d'hommes : dictionnaire des messianismes et millénarismes du 1^{er} siècle à nos jours*, Paris, Berg international.
- DESSY Clément (2016), « De la science-fiction à la dystopie », *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, n°48, p. 65-79.
- DI FILIPPO Laurent et SCHMOLL Patrick (2016), « La ville après l'apocalypse », *Revue des sciences sociales*, n°56, p. 126-133.
- DJIMELI Alexandre (2024), « La communication publique sur la Covid-19 au Cameroun : une lecture systémique des logiques d'action dans le temps de l'"angoisse pandémique" », *Djiboul*, n°7, p. 3-18.
- DOBBELAERE Karel (2008), « De la sécularisation », *Revue Théologique de Louvain*, vol. 39, n°2, p. 177-196.
- DOLLFUS Olivier (1992), « Système Monde et système Terre », *L'Espace géographique*, vol. 21, n°3, p. 223-229.
- DOURY Marianne (2004), « La classification des arguments dans les discours ordinaires », *Langages*, vol. 38, n°154, p. 59-73.
- DOURY Marianne (2021), *Argumentation : analyser textes et discours observations et analyses, méthodologie pratique, exercices corrigés*, Malakoff, Armand Colin.
- DOUYERE David et GONZALEZ Philippe (2020), « Le contact et l'écart : penser la religion sous le regard du tiers », *Questions de communication*, vol. 37, n°1, p. 7-62.
- DOUYERE David et RICAUD Pascal (2019), « Présentation du dossier : Youtube, un espace d'expression politique ? », *Politiques de communication*, vol. 13, n°2, p. 15-30.
- DRAELANTS Hugues et BALLATORE Magali (2014), « Capital culturel et reproduction scolaire. Un bilan critique », *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, n°186, p. 115-142.

- DROUIN Anne-Marie (1987), « Des images et des sciences », *Aster*, vol. 4, n°1, p. 1-31.
- DRYZEK John S. (2005), *The politics of the earth: environmental discourses*, Oxford, Oxford University Press.
- DUBAR Claude (2010), « La fin des temps : millénarisme chrétien et temporalités », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°12 [en ligne], < <https://doi.org/10.4000/temporalites.1422> >.
- DUCROT Oswald (1984), *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit.
- DUFOUR Françoise (2011), « “Où en est ‘la démocratie’ ?” ou Le fonctionnement idéologique d’une formule déférente », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°30, p. 107-125.
- DUFOUR Françoise et ROSIER Laurence (2012), « Introduction. Héritages et reconfigurations conceptuelles de l’analyse du discours “à la française” : perte ou profit ? », *Langage et société*, vol. 140, n°2, p. 5-13.
- DUFOUR Stéphane et BOUTAUD Jean-Jacques (2013), « Extension du domaine du sacré », *Questions de communication*, vol. 23, n°1, p. 7-30.
- DUFOUR Swan et GILLIOTTE Quentin (2024), « Le YouTube contestataire », *Questions de communication*, n°45, p. 217-248
- DUJARIER Marie-Anne (2012), *L’idéal au travail*, Paris, Presses universitaires de France.
- DUMOULIN Hugo (2022), *Les théorisations du discours de Michel Pêcheux et Michel Foucault à la lumière du concept d’énonciation*, Thèse de doctorat en philosophie sous la direction de REVEL Judith et MANIGLIER Patrice, Université Paris Nanterre.
- DUPONT Yves, GRANDAZZI Guillaume, HERBERT Catherine, GALL Didier Le, LEMRCHAND Frédérick et VASSORT Patrick (2007), *Dictionnaire des risques*, Malakoff, Armand Colin.
- DUPUY Jean-Pierre (2002), *Pour un catastrophisme éclairé : quand l’impossible est certain*, Paris, Seuil.
- DUPUY Jean-Pierre (2004), *Pour un catastrophisme éclairé : quand l’impossible est certain*, Paris, Seuil.
- DURIEZ Bruno, MABILLE François et ROUSSELET Kathy (2007), *Les ONG confessionnelles : religions et action internationale*, Paris, L’Harmattan.
- EDELINE Francis (2008a), « Sémiotique de la ligne », *Studies in Communication Sciences*, vol. 8, n°1, p. 189-213
- EDELINE Francis (2008b), « Des expériences visuelles aux énoncés linguistiques : contribution de la théorie des graphes », *Actes Sémiotiques*, n°111 [en ligne], < <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/1696> >.
- EKBERG Kristoffer, FORCHTNER Bernhard et HULTMAN Martin (2023), *Climate obstruction : how denial, delay and inaction are heating the planet*, London, Routledge.
- ELIAS Norbert (1996), *Du temps*, Fayard. Paris.
- ELLUL Jacques (2008), *L’Apocalypse : architecture en mouvement*, Genève, Labor et fides.
- ELLUL Jacques (2012), *Le bluff technologique*, Paris, Pluriel.
- ENGELIBERT Jean-Paul (2013), *Apocalypses sans royaume : politique des fictions de la fin du monde, XX^e-XXI^e siècles*, Paris, Classiques Garnier.
- ENGELIBERT Jean-Paul (2019), *Fabuler la fin du monde : la puissance critique des fictions d’apocalypse*, Paris, La Découverte.
- FAERBER Johan et LOIGNON Sylvie (2018), *Les procédés littéraires*, Malakoff, Armand Colin.
- FÄRNLÖF Hans (2007), « Chronotope romanesque et perception du monde. A propos du Tour du monde en quatre-vingts jours », *Poétique*, vol. 152, n°4, p. 439-456.
- FAUBION James (2000), « Documenter l’apocalypse : les médias, le prémillénarisme et les risques de la mimesis », *Quaderni*, n°42, p. 107-115.
- FAURE Laurent (2000), « Actualisation et production interjective du sens : le cas de la forme vocalique oh », *Cahiers de praxématique*, n°34, p. 77-105.
- FELSTINER William L. F., ABEL Richard L. et SARAT Austin (1991), « L’émergence et la transformation des litiges : réaliser, reprocher, réclamer », *Politix*, vol. 4, n°16, p. 41-54.
- FELSTINER William L.F., ABEL Richard L. et SARAT Austin (1980), « The Emergence and Transformation of Disputes: Naming, Blaming, Claiming », *Law & Society Review*, vol. 15, n°3/4, p. 631-654.

- FERRON Benjamin (2024), *La communication des mouvements sociaux : pratiques militantes et stratégies médiatiques*, Malakoff, Armand Colin.
- FIALA Pierre (1987), « Pour une approche discursive de la phraséologie - Remarques en vrac sur la locutionnalité et quelques points de vue qui s'y rapportent, sans doute », *Langage & société*, vol. 42, n°1, p. 27-44.
- FILLIEULE Olivier, MATHIEU Lilian et PECHU Cécile (2020), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po.
- FISCHER Joachim (2021), *La collapsologie et ses chercheurs ordinaires : enquête en milieu « effondriste » sur Twitter*, Mémoire de Master en SIC sous la direction de Joëlle Le Marec, Sorbonne Université.
- FLIPO Fabrice (2017), « Qu'est-ce que l'écologisme ? », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, n°12 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/socio-logos/3143> >.
- FLIPO Fabrice (2021), « Gilets jaunes et écologie : vers un écologisme des pauvres ? », *Écologie & politique*, vol. 62, n°1, p. 13-24.
- FLIPO Fabrice (2023), « L'écologisme entre science et religion ? », *Recherches de Science Religieuse*, vol. 111, n°2, p. 293-312.
- FONTAINE Philippe (2003), « La croyance » [en ligne], < <https://www.coin-philo.net/dictionnaire/dic.croyance.PhF.pdf> >.
- FONTANIER Pierre (1993), *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- FOUCART Stéphane, HOREL Stéphane et LAURENS Sylvain (2020), *Les gardiens de la raison : enquête sur la désinformation scientifique*, Paris, La Découverte.
- FOUCAULT Michel (2008a), *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel (2008b), *Le Courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres*, Paris, Seuil.
- FOUCAULT Michel (2009), *L'ordre du discours : Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel (2012), « La Parrèsia », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, n°16, p. 157-188.
- FRANCKEL Jean-Jacques et NORMAND Claudine (1998), « Introduction », *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*, n°10, p. 7-12.
- FRANCO JUNIOR Hilário (2005), « Les “abeilles hérétiques” et le puritanisme millénariste médiéval », *Le Moyen Age*, vol. CXI, n°1, p. 71-93.
- FRANÇOIS Bastien et NEVEU Érik (1999), *Espaces publics mosaïques : acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- FRANÇOIS Stéphane (2016), « L'extrême droite française et l'écologie. Retour sur une polémique », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, vol. 44, n°2, p. 187-208.
- FRANÇOIS Stéphane (2020), « Du romantisme écologique », *Humanisme*, vol. 327, n°2, p. 33-36.
- FRATH Pierre (2015), « Dénomination référentielle, désignation, nomination », *Langue française*, vol. 188, n°4, p. 33-46.
- FRESSOZ Jean-Baptiste (2012), *L'apocalypse joyeuse : Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil.
- FUCHS Catherine et GUIMIER Claude (1989), « Introduction : La Polysémie De “Pouvoir” », *Langue Française*, n°84, p. 4-8.
- FUZIER Hélène (2004), « Le trope. En relation avec le De tropis de Charisius essai de mise en perspective historique du concept depuis l'Antiquité gréco-latine jusqu'à la fin du XXe siècle », *L'information littéraire*, vol. 56, n°2, p. 26-33.
- GABORIT Maxime et GREMION Théo (2019), « Jaunes et verts », *La Vie des idées* [en ligne], < <https://laviedesidees.fr/Jaunes-et-verts> >.
- GABORIT Nathan (2022), « De l'effondrement aux ruptures de la normalité. Le continuum des préparations survivalistes en France. », *Sociétés Politiques Comparées* [en ligne], < https://fasopo.org/sites/default/files/varia2_n58.pdf >.
- GADEAU Olivier (2019), « Brève chronologie de la médiatisation de la collapsologie en France (2015-2019) », *Multitudes*, vol. 76, n°3, p. 121-123.

- GALATANU Olga (2018), *La sémantique des possibles argumentatifs*, Lausanne, Peter Lang.
- GALOT Jean (1972), « La motivation évangélique du célibat », *Gregorianum*, vol. 53, n°4, p. 731-758.
- GARCIN-MARROU Isabelle et GOEPFERT Eva-Marie (2017), « Risques et territoires : les représentations médiatiques en question », *Sciences de la société*, n°100, p. 93-110.
- GARCIN-MARROU Isabelle et LE NAOUR Gwenola (2017), « Définir, domestiquer et communiquer sur les risques industriels », *Sciences de la société*, n°100, p. 3-11.
- GARRAUD Philippe (1990), « Politiques Nationales : Élaboration De L'agenda », *L'Année sociologique (1940/1948-)*, vol. 40, n°, p. 17-41.
- GARRIC Nathalie et CALAS Frédéric (2007), *Introduction à la pragmatique : toutes les notions à connaître, des exercices corrigés, une approche progressive*, Paris, Hachette.
- GARRIC Nathalie et EGLISE Isabelle (2012), *Discours d'experts et d'expertise*, Lausanne, Peter Lang.
- GATA Anca (2005), « L'acte de prédiction dans la discussion critique : une analyse pragma-dialectique », [en ligne] < https://ancagata.files.wordpress.com/2011/12/2005_iada-anca-gata-14-pages.doc >.
- GATES Henry Louis (1993, septembre 20), « Let Them Talk », *The New Republic* [en ligne], < <https://newrepublic.com/article/149558/let-talk> >.
- GAUTIER Claude et VALLUY Jérôme (1998), « Générations futures et intérêt général. Éléments de réflexion à partir du débat sur le "développement durable" », *Politix*, n°42, p. 7-36
- GEIRSSON Heimir et LOSONSKY Michael (éd.) (1996), *Readings in language and mind*, Hoboken, Blackwell Publishers.
- GENETTE Gérard (1966), « Frontières du récit », n°8, p. 152-163
- GERARDIN-LAVERGE Mona (2018), *Le langage est un lieu de lutte : la performativité du langage ordinaire dans la construction du genre et les luttes féministes*, Thèse de doctorat en philosophie sous la direction de LAUGIER Sandra, Université Paris Panthéon-Sorbonne.
- GILSON Etienne (1970), « Prophètes De Malheur », *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, p. 10-22.
- GLEVAREC Hervé (2010), « Trouble dans la fiction. Effets de réel dans les séries télévisées contemporaines et post-télévision », *Questions de communication*, n°18, p. 214-238.
- GODEFROY François-Éric (2018), « Le temps parlementaire », *Revue française de droit constitutionnel*, vol. 116, n°4, p. 821-836.
- GOFFMAN Erving (1975), *Stigmate les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit.
- GONZALEZ Philippe (2006), « L'institution du divin et du collectif ou les politiques du réel de la prédication évangélique », *Études de communication. Langages, information, médiations*, n°29, p. 53-67.
- GOTTE Joseph et LARTIGUE Lucas (2023), « Naturaliser les humains ou personnifier la nature : (se) raconter et militer à l'ère du "délai" » [en ligne] < <https://hal.science/hal-04726126> >.
- GOUGUENHEIM Sylvain (1996), *La sibylle du Rhin*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- GOUYON Pierre-Henri (1994), « La biodiversité clans sa perspective historique », *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, vol. 23, n°23, p. 72-78.
- GREIMAS Algirdas Julien (1983), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien (2005), « La parabole : une forme de vie » [en ligne], < http://www.ec-aiss.it/monografici/10_greimas/greimas_la%20parabole_27_2_12.pdf >.
- GRINEVALD Jacques (1997), « L'effet de serre et la civilisation thermo-industrielle 1896-1996 », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 35, n°108, p. 141-146.
- GRONDEUX Jérôme (2015), « Comment la Première Guerre mondiale a-t-elle modifié notre perception de l'Histoire ? », *Transversalités*, vol. 132, n°1, p. 7-25.
- GROSSETETE Matthieu (2019), « Quand la distinction se met au vert. Conversion écologique des modes de vie et démarcations sociales », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 22, n°1, p. 85-105.
- GROUPE D'ENTREVERNES (éd.) (1977), *Signes et paraboles : sémiotique et texte évangélique*, Paris, Seuil.
- GUERIN Charles, COMELLA Jordi Pia, SOULEZ Guillaume et LEBLANC Jean-Marc (2022), *L'èthos de rupture : de Diogène à Donald Trump*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- GUILHAUMOU Jacques (2005), « Où va l'analyse de discours : autour de la notion de formation discursive », *Marges Linguistiques*, n°9, p. 95-114.

- GUILLIBERT Paul (2020), « Le problème du naturalisme. La philosophie de la nature à l'épreuve des sciences sociales », *Paideutika. Quaderni di formazione e cultura*, n°31 [en ligne], < <https://hal.science/hal-04416571/document> >.
- HAAS Allisson, HAYSON Chalco, GUERREIRO Antoine et GOTTE Joseph (2018), « We are the 99%... are we? Le cadrage universaliste d'Occupy Wall Street et ses limites », *salle 421* [en ligne], < <https://salle421.eu/2018/12/10/we-are-the-99-are-we-le-cadrage-universaliste-doccupy-wall-street-et-ses-limites/> >.
- HALMØY Odile (1990), « Réflexions préalables à une nouvelle étude du tour TOUT+ GERONDIF », *Revue romane* [en ligne], < https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/download/29725/27061?inline=1 >.
- HAMELIN Jean et HERVIEU-LEGER Danièle (1996), « Discussion sur le texte de Danièle Hervieu-Léger », p. 63-71.
- HARDEN Jane (2000), « Language, discourse and the chronotope: applying literary theory to the narratives in health care », *Journal of Advanced Nursing*, vol. 31, n°3, p. 506-512.
- HAROCHE Claudine, HENRY Paul et PECHEUX Michel (1971), « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages*, vol. 6, n°24, p. 93-106.
- HARTOG François (2014), « L'apocalypse, une philosophie de l'histoire ? », *Esprit*, n°6, p. 22-32.
- HARTOG François (2015), *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
- HARTOG François (2020), *Chronos : l'Occident aux prises avec le temps*, Paris, Gallimard.
- HARTOG François (2021), « La disparition de l'histoire ? », *Recherches de Science Religieuse*, vol. 109, n°4, p. 739-752.
- HARTOG François, MONGIN Olivier et SCHLEGEL Jean-Louis (2017), « Comment rouvrir les futurs ? », *Esprit*, n°1, p. 44-51.
- HASTINGS Michel, PASSARD Cédric et RENNES Juliette (2009), « Les mutations du pamphlet dans la France contemporaine », *Mots. Les langages du politique*, n°91, p. 5-17.
- HAYAT Samuel, PASSARD Cédric et KACIAF Nicolas (éd.) (2022), *Le porte-parole : fondements et métamorphoses d'un rôle politique*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- HELLER Thomas, HUËT Romain et VIDAILLET Bénédicte (éd.) (2013), *Communication et organisation : perspectives critiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- HENNEAU Marie-Élisabeth (2021), « Choix de vie, fécondités et procréation en question dans l'Occident chrétien, des origines au XVII^e siècle », *Chrétiens et sociétés. XVI^e-XXI^e siècles*, n°28 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/chretiensocietes/8313> >.
- HERVIEU Bertrand et LEGER Danièle (1980), « Ebyathar ou la protestation pure », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, vol. 50, n°1, p. 23-57.
- HERVIEU-LEGER Danièle (2003), « La religion, mode de croire », *Revue du MAUSS*, vol. 22, n°2, p. 144-158.
- HERVIEU-LEGER Danièle (2014), « La transmission des faits religieux », *Interventions sociales et faits religieux*, Rennes, Presses de l'EHESP, p. 35-42.
- HERVIEU-LEGER Danièle 1947- (1994), « Religion, objet perdu et reconstruit : un parcours de recherche », *Religiologiques*, vol. 9, n°1, p. 31.
- HERVIEU-LEGER Danièle et HERVIEU Bertrand (2023), *Le retour à la nature en vue des temps difficiles : l'utopie néo-rurale en France*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- HILGERT Emilia et PALMA Silvia (2014), « Les pronoms personnels en emploi générique », *Cahiers de praxématique*, n°62 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/praxematique/3958> >.
- HIM-AQUILLI Manon (2021), « Rendre compte du tacite grâce à la fonction métapragmatique. Le cas d'une mise en accusation en assemblée générale anarchiste », *Langage et société*, vol. 172, n°1, p. 69-94.
- HIMY Armand (1987), *Le puritanisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HUGREE Cédric (2009), « Les classes populaires et l'université : la licence... et après ? », *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, n°167, p. 47-58.
- HUYGHE Richard (2007), « Qu'appelle-t-on un lieu ? » in CISLARU Georgeta, GUERIN Olivia, MORIM Katia, NEE Émilie, PAGNIER Thierry et VENIARD Marie (dir.) *L'acte de nommer. Une dynamique entre*

langue et discours, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p.173-192

- INGLEHART Ronald (1977), *The Silent Revolution: Changing Values and Political Styles Among Western Publics*, Princeton, Princeton University Press.
- INTROVIGNE Massimo (2005), *Le New Age des origines à nos jours : courants, mouvements, personnalités*, Paris, Dervy.
- JACOBI Daniel (1986), *Diffusion et vulgarisation : itinéraires du texte scientifique*, Paris, Les Belles Lettres.
- JACOBI Daniel (1988), « Les images et la vulgarisation scientifique », *Bulletin de psychologie*, vol. 41, n°386, p. 559-570
- JEANNERET Yves (1994), *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- JEROME Vanessa (2013), « Penser les meetings comme des émissions de télévision : le tournant médiatique d'Europe écologie – Les Verts (EELV) ? » [en ligne], < <https://shs.hal.science/halshs-02311223/document> >.
- JEROME Vanessa (2014), *Militants de l'autrement. Sociologie politique de l'engagement et des carrières militantes chez Les Verts / EELV*, Thèse de doctorat en science politique sous la direction de MATONTI Frédérique, Université Paris 1.
- JEROME Vanessa (2016), « Des primaires pour (ré)unir les écologistes ? Interrogations à partir d'une histoire raisonnée des candidatures des Verts-EELV », < <https://shs.hal.science/halshs-02311048/document> >.
- JEROME Vanessa (2021a), « Dedans/dehors. Le pari d'une sociologie partisane “(dés) engagée”, *Politika*, [en ligne], < <https://www.politika.io/fr/article/dedansdehors-pari-dune-sociologie-partisane-engagee> >.
- JEROME Vanessa (2021b), *Militer chez les Verts*, Paris, Presses de Sciences Po.
- JONAS Hans (2008), *Le principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion.
- JOST François (1997), « La promesse des genres », *Réseaux*, n°81, p. 11-31
- JUNEFEELT Karin et NORDIN Pia (2010), *Proceedings from the Second International Interdisciplinary Conference on Perspectives and Limits of Dialogism in Mikhail Bakhtin, 3-5 June, 2009* [en ligne], < <https://repository.bbg.ac.id/handle/347> >.
- KACPRZAK Alicja (2020), « L'adjectif néologique en français actuel — tendances lexicogéniques », *Romanica Wratislaviensia*, vol. 65, n°, p. 79-94.
- KAHANE Sylvain (2008), « Les unités minimales de la syntaxe et de la sémantique : le cas du français », *Congrès Mondial de Linguistique Française 2008*, Paris, EDP Sciences, p. 2531- 2550.
- KALINOWSKI Isabelle (2016), « Max Weber et la nature du charisme », *Sensibilités*, vol. 1, n°1, p. 11-25.
- KARAKASH Clairette (2002), « Les sentinelles du futur », *Études théologiques et religieuses*, vol. 76, p. 61-83
- KARSENTI Bruno (2013), « Le sociologue et le prophète. Weber et le destin des modernes », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°13, p. 167-188.
- KECK Frédéric (2003), « Des biotechnologies au biopouvoir, de la bioéthique aux biopolitiques », *Multitudes*, vol. 12, n°2, p. 179-187.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2001), *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan Université.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2009), *L'énonciation : De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2016), *Les actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement*, Malakoff, Armand Colin.
- KIEGEL-KEICHER Yvonne (2022), « Bio- et éco- : procédés de création lexicale dans la terminologie environnementale officielle française », *Neologica*, n°16, p. 129 à 149.
- KOREN Roselyne (2016), « Exemple historique, comparaison, analogie, métaphore : sont-ils interchangeables ? », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°16 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/2123> >.

- KOWALEWSKI Jakub (éd.) (2023), *The environmental apocalypse: interdisciplinary reflections on the climate crisis*, Londres, Routledge.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2003) « Purification ethnique » : Une formule et son histoire, Paris, CNRS Éditions.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2004), « Souligner l'euphémisme : opération savante ou acte d'engagement ? Analyse du "jugement d'euphémisation" dans le discours politique », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours*, n°17, p. 59-79.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2009), *La notion de formule en analyse du discours : cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2010), « La formule "développement durable" : un opérateur de neutralisation de la conflictualité », *Langage et société*, vol. 134, n°4, p. 5-29.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2017), *Analyser les discours institutionnels*, Malakoff, Armand Colin.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2019), « L'ethos de rupture en politique : "Un ouvrier, c'est là pour fermer sa gueule !" », Philippe Poutou », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°23 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/3773> >.
- KRIEG-PLANQUE Alice (2020), « Le genre "livre politique" comme espace d'expression d'un discours transgressif : ethos de rupture et réflexivité langagière », *SHS Web of Conferences*, vol. 78 [en ligne], < https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/shsconf/abs/2020/06/shsconf_cmlf2020_01002/shsconf_cmlf2020_01002.html >.
- KRIEG-PLANQUE Alice et BERTHIER Aurélien (2018), « "Lutter au sujet du langage fait partie du combat idéologique" - Entretien avec Alice Krieg-Planque », *agir par la culture* [en ligne], < <https://www.agirparlaculture.be/alice-krieg-planque-lutter-au-sujet-du-langage-fait-partie-du-combat-ideologique/> >.
- KWON Song-Nim (2003), « A propos du "tu indéfini" en français » [en ligne], < https://cvc.cervantes.es/lengua/coloquio_paris/ponencias/pdf/cvc_kwon.pdf >.
- LABATE Sergio (2019), « Peur » in ORIGGI Gloria, *Passions sociales*, Presses Universitaires de France, p. 477-483.
- LABBE Dominique (1983), *François Mitterrand : essai sur le discours*, Grenoble, La pensée sauvage.
- LABBE Dominique (1995), « Les métaphores du général de Gaulle », *Mots. Les langages du politique*, n°43, p. 51-61
- LAFON Benoît (2011a), « La télévision face aux catastrophes et deuils collectifs », *Le Temps des médias*, vol. 17, n°2, p. 85-87.
- LAFON Benoît (2011b), « Les funérailles télévisées », *Questions de communication*, n°19, p. 113-141.
- LAFON Benoît (2019), *Médias et médiatisation : analyser les médias imprimés, audiovisuels, numériques*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble.
- LAGRANGE M.-J. (1909), « La Parabole En Dehors De L'évangile », *Revue Biblique (1892-1940)*, vol. 6, n°2, p. 198-212.
- LAGROYE Jacques (éd.) (2003), *La politisation*, Paris, Belin.
- LAGROYE Jacques (2006), *La vérité dans l'Église catholique : Contestations et restauration d'un régime d'autorité*, Paris, Belin.
- LAGROYE Jacques (2009), *Appartenir à une institution : catholiques en France aujourd'hui*, Paris, Économica.
- LAHIRE Bernard (2005), *L'esprit sociologique*, Paris, Découverte.
- LAKS Benjamin (2019), « Luc Semal : "L'effondrement ne devrait pas être l'alpha et l'oméga de l'écologie politique" », *Socialter* [en ligne], < <https://www.socialter.fr/article/luc-semal-l-effondrement-ne-devrait-pas-etre-l-alpha-et-l-omega-de-l-ecologie-politique-2> >.
- LAMB William F., MATTIOLI Giulio, LEVI Sebastian, ROBERTS J. Timmons, CAPSTICK Stuart, CREUTZIG Felix, MINX Jan C., MÜLLER-HANSEN Finn, CULHANE Trevor et STEINBERGER Julia K. (2020), « Discourses of climate delay », *Global Sustainability*, vol. 3, < <https://www.cambridge.org/core/journals/global-sustainability/article/discourses-of-climate-delay/7B11B722E3E3454BB6212378E32985A7> >
- LANGLET Irène (2015), *L'abeille et la balance : penser l'essai*, Paris, Classiques Garnier.

- LANGLOIS Michael (2021), « Elohim : pluriel ou vouvoiement ? » [en ligne], < <https://michaellanglois.fr/questions/elohim-pluriel-ou-vouvoiement/> >.
- LANTERNARI Vittorio (2013), « Mouvements religieux de liberté et de salut des peuples opprimés. Préface à la deuxième édition (1974), extrait », *Archives de sciences sociales des religions*, n°161, p. 69-84.
- LAPORTE Nadine et MORICHEAU-AIRAUD Bérengère (2017), *Le livre des merveilles et le cuir du langage : Une lecture de L'Usage du monde de Nicolas Bouvier*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre.
- LAPOSTOLLE Dany et ROY Alex (2022), « L'essaimage : une pratique d'enquête au service d'une transition écologique par le bas », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 13, n°1 [en ligne] < <https://journals.openedition.org/developpementdurable/20598> >.
- LAROUSSE (s. d.), « Colosse », *Dictionnaire de français Larousse* [en ligne], < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/colosse/17327> >.
- LARRERE Catherine (2020), « Quand l'écologie rencontre la religion », *Archives de sciences sociales des religions*, n°190, p. 189-204.
- LARRERE Catherine et LARRERE Raphaël (2015), *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, Paris, La Découverte.
- LARRERE Catherine et LARRERE Raphaël (2020), *Le pire n'est pas certain : essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle.
- LAURENDEAU Paul (1997), « De la "déformabilité" des notions en discours », *Langage & société*, n°82, p. 27-47.
- LAVIGNOTTE Stéphane (2022), *L'écologie, champ de bataille théologique*, Paris, Textuel.
- LAWRENCE Peter et LINEHAN Jan (2021), *Giving Future Generations a Voice*, Cheltenham, Elgar.
- LE BART Christian (1998), *Le discours politique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LE BART Christian (2009), « L'analyse des livres politiques. Les présidentiables de 2007 face à l'exigence de proximité », *Questions de communication*, vol. 15, n°1, p. 323-344.
- LE BART Christian et LEFEBVRE Rémi (éd.) (2005), *La proximité en politique : usages, rhétoriques, pratiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- LEBLANC Antoine, SPERANZA Mario et ROGER Alain (2002), « Urgence », *Enfances & Psy*, vol. 18, n°2, p. 5-9.
- LECONTE-CHEVILLARD Gauvain (2017), « Prédiction scientifique », *L'encyclopédie philosophique* [en ligne], < <https://encyclo-philos.fr/item/117> >.
- LEFEBVRE Rémi (2022), « Saisir le métier politique par les agendas », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°36 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/temporalites/10192> >.
- LEFER Elisabeth (2017), « Néologismes et postures idéologiques. Le cas du biomimétisme », *Neologica*, p. 171-184.
- LEFORT Pascaline (2012), « Le dire impossible et le devoir de dire : des gloses pour dire l'indicible », *SHS Web of Conferences*, vol. 1, n°, p. 583-597.
- LEGER Danièle (1982a), « Apocalyptique écologique et "retour" de la religion », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, vol. 53, n°1, p. 49-67.
- LEGER Danièle (1982b), « Charisma, Utopia and Communal Life: The Case of Neorural apocalyptic communes in France », *Social Compass*, vol. 29, n°1, p. 41-58.
- LEGER Danièle (2000), « La lignée croyante en question », *Espaces Temps*, vol. 74, n°1, p. 17-30.
- LEMIEUX Raymond (1992), *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.
- LEMOINE Maël (2001), « Remarques sur la métaphore de l'organisme en politique : les principes de la philosophie du droit et les deux sources de la morale et de la religion », *Les Études philosophiques*, vol. 59, n°4, p. 479-497.
- LE PAPE Loïc (2005), « Les récits de conversion : D'une histoire personnelle romancée à l'analyse sociologique d'un engagement religieux », in BENDANA Kmar, BOISSEVAIN Katia et CAVALLO Delphine (éd.), *Biographies et récits de vie*, Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, p. 77-87.

- LESOURT Enzo (2018), *Survivre à l'anthropocène : par-delà guerre civile et effondrement*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LETHIER Virginie et NEE Émilie (2022), « Nous dans les “rapports d’autoévaluation” de la recherche : un révélateur de logiques disciplinaires et institutionnelles ? », *Cahiers de praxématique*, n°77 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/praxematique/7858> >.
- LEVI Isaac (2007), « Deliberation does crowd out prediction » in RØNNOW-RASMUSSEN Toni, PETERSSON Björn, JOSEFSSON Jonas et EGONSSON Dan (eds.), *Homage to Wlodek. Philosophical Papers Dedicated to Wlodek Rabinowicz*, Lund, Department of Philosophy, Lund University.
- LIGNON Stéphanie, NAMER Fiammetta et VILLOING Florence (2014), « De l’agglutination à la triangulation ou comment expliquer certaines séries morphologiques », *SHS Web of Conferences*, vol. 8, n°, p. 1813-1835.
- LOBRICHON Guy (1996), « Jugement dernier et Apocalypse », *Civilisation Médiévale*, n°3, p. 9-18
- LOFFLER-LAURIAN Anne-Marie (1994), « Réflexions sur la métaphore dans les discours scientifiques de vulgarisation », *Langue française*, vol. 101, n°1, p. 72-79.
- LORAUX Nicole (1980), « Thucydide n’est pas un collègue », *Quaderni di storia*, p. 55-81.
- LORENZI-CIOLDI Fabio (1994), *Les androgynes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LÖWY Michael (2004), « Le concept d’affinité élective chez Max Weber », *Archives de sciences sociales des religions*, n°127, p. 93-103.
- LÖWY Michael et BLECHMAN Max (2004), *Le romantisme révolutionnaire*, Paris, Europe.
- LYOTARD Jean-François (1979), *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit.
- MAGNY Michel (2021), *L’Anthropocène*, Paris, Presses Universitaires de France/
- MAINGUENEAU Dominique (1983), « Sémantique “globale” et idéologie. Le discours “doux” de l’humanisme dévot face au jansénisme », *Mots. Les langages du politique*, vol. 6, n°1, p. 79-98.
- MAINGUENEAU Dominique (1991), *L’analyse du discours : introduction aux lectures de l’archive*, Paris, Hachette supérieur.
- MAINGUENEAU Dominique (1996), *Les termes clés de l’analyse du discours*, Paris, Seuil.
- MAINGUENEAU Dominique (2004), *Le discours littéraire. Paratopie et scène d’énonciation*, Malakoff, Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique (2011), « Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours », *Langage et société*, vol. 135, n°1, p. 87-99.
- MAINGUENEAU Dominique (2012), « Que cherchent les analystes du discours ? », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°9 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/1354> >.
- MAINGUENEAU Dominique (2014a), *Discours et analyse du discours : Une introduction*, Malakoff, Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique (2014b), « Retour critique sur l’éthos », *Langage et société*, vol. 149, n°3, p. 31-48.
- MAINGUENEAU Dominique (2016a), *Trouver sa place dans le champ littéraire : Paratopie et création*, Louvain-La-Neuve, Academia.
- MAINGUENEAU Dominique (2016b), « L’éthos discursif et le défi du Web », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n°s2015-3 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/itineraires/3000> >.
- MAINGUENEAU Dominique et COSSUTTA Frédéric (1995), « L’analyse des discours constituants », *Langages*, vol. 29, n°117, p. 112-125.
- MARIGNIER Noémie (2015), « L’agentivité en question : étude des pratiques discursives des femmes enceintes sur les forums de discussion », *Langage et société*, vol. 152, n°2, p. 41-56.
- MARREL Guillaume et GODMER Laurent (2022), « Les temps de la politique », *La Vie des idées* [en ligne], < <https://laviedesidees.fr/Les-temps-de-la-politique> >.
- MARTIN Denis-Constant (1989), « À la quête des OPNI (objets politiques non identifiés). Comment traiter l’invention du politique ? », *Revue française de science politique*, n°6, p. 793-815.
- MARZANO Michela (2015), *Visages de la peur*, Paris, Humensis.
- MAUGER-PARAT Marion (2015), « Des représentations aux circulations du changement climatique

anthropique : un saut communicationnel par la trivialité », *Communication & langages*, vol. 185, n°3, p. 107-125.

- MAYAFFRE Damon (2002), « Les corpus réflexifs : entre architextualité et hypertextualité », *Corpus*, n°1 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/corpus/11> >.
- MAYAFFRE Damon (2004), « Formation(s) discursive(s) et discours politique : l'exemplarité des discours communistes versus bourgeois durant l'entre-deux-guerres », *Texte ! Textes et Cultures*, p. 343-353.
- MAZIERE Francine (2015), *L'analyse du discours : histoire et pratiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- MELLET Caroline et SITRI Frédérique (2010), « Nom de genre et institutionnalisation d'une pratique discursive : les cas du signalement d'enfant en danger et de l'interpellation parlementaire » in *2ème Congrès Mondial de Linguistique Française*, Les Ulis, EDP Sciences, p. 052, 781-795.
- MELQUIOND Anne-Lise (2019), *Apocalypse et fin du monde dans les séries télévisées américaines*, Thèse de doctorat en SIC sous la direction de BUXTON David, Université Paris Nanterre.
- MELUCCI Alberto (1989), *Nomads of the present: social movements and individual needs in contemporary society*, Philadelphia, Temple University Press.
- MERCIER Arnaud (éd.) (2008), *La communication politique*, Paris, CNRS Éditions.
- MERCIER Arnaud (2021), « Retournement du stigmat », *Publicationnaire* [en ligne], < <https://publicationnaire.huma-num.fr/notice/retournement-du-stigmat/> >.
- MICHEAU Béatrice (2012), « Le changement climatique dans la presse magazine : expliquer la menace, impliquer les individus, prédire la catastrophe », *Communication & langages*, vol. 172, n°2, p. 27-51.
- MICHEL Hélène et ROBERT Cécile (2010), *La fabrique des Européens : processus de socialisation et construction européenne*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg.
- MICHELI Raphaël (2010), « L'émotion argumentée », *L'abolition de la peine de mort dans le débat*, Paris, Éditions du Cerf.
- MICHELI Raphaël (2012), « Les visées de l'argumentation et leurs corrélats langagiers : une approche discursive », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°9 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/1406> >.
- MICHELI Raphaël (2013), « Les querelles de mots dans le discours politique : modèle d'analyse et étude de cas à partir d'une polémique sur le mot "rigueur" », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°10, < <https://journals.openedition.org/aad/1446> >.
- MICHELI Raphaël (2014), « L'image de soi saisie à travers le choix des arguments et la manifestation des émotions : interactions de l'ethos avec le logos et le pathos dans le discours théorique d'Albert Camus », *Acta fabula* [en ligne], < <https://doi.org/10.58282/colloques.2420> >.
- MICHON Pascal (2011), « Hartmut ROSA, Accélération. Une critique sociale du temps », *Rhuthmos* [en ligne], < <https://www.rhuthmos.eu/spip.php?article272> >.
- MOIRAND Sophie (2020), « Retour sur l'analyse du discours française », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n°185-186.
- MOÏSE Claudine et HUGONNIER Claire (2019), « Discours homophobe. Le témoignage comme discours alternatif », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°47, p.121-136.
- MOLINIE Georges (2011), *Éléments de stylistique française*, Paris, Presses universitaires de France.
- MOLINIE Georges (2014), *La stylistique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MOLLIER Jean-Yves (2003), « Les intellectuels et l'édition » in LEYMARIE Michel et SIRINELLI Jean-François (dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Presses Universitaires de France, p. 123-144.
- MONNOYER-SMITH Laurence (1998), « L'urgence en politique. Temps de l'action et temps du discours », *Sciences de la Société*, n°44, p. 63-81
- MONOD Jean-Claude (2017), « Des prophètes en régime séculier ? », *Esprit*, n°1, p. 52-61.
- MOREL Marie-Annick (1982), « Pour une typologie des figures de Rhétorique : points de vue d'hier et d'aujourd'hui », *DRLAV. Documentation et Recherche en Linguistique Allemande*, n°26, p. 1-62.
- MORGENSTERN Aliyah et BRIGAUDIOT Mireille (2004), « L'altérité dans l'identité : quand l'enfant parle de lui à la deuxième personne » [en ligne], < <https://shs.hal.science/halshs-00117315> >.
- MOUTEL Noémie (2023, décembre 8), *Cartographe des trajectoires d'émancipation écoféministe à*

partir de l'œuvre de Theodore Roszak, Thèse de doctorat en littérature sous la direction de MEILLON Bénédicte, Université d'Angers.

- MUGLER Charles (1966), « Le retour éternel et le temps linéaire dans la pensée grecque », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 25, n°4, p. 405-419.
- NEE Émilie (2017), *Méthodes et outils informatiques pour l'analyse des discours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- NEE Émilie, OGER Claire et SITRI Frédérique (2017), « Le rapport : opérativité d'un genre hétérogène », *Mots. Les langages du politique*, n°114, p. 9-24.
- NETZER Michel (éd.) (2017), *Les sciences en bibliothèque*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie.
- NEVEU Érik (2011), *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte.
- NEVEU Érik (2019), *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte.
- NEVEU Érik (2022), *Sociologie politique des problèmes publics*, Malakoff, Armand Colin.
- NEVEU Erik et FRANÇOIS Bastien (éd.) (2015), *Espaces publics mosaïques : Acteurs, arènes et rhétoriques des débats publics contemporains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- NEVEU Franck et PETILLON Sabine (éd.) (2007), *Sciences du langage et sciences de l'homme : actes du colloque 2005 de l'Association des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.
- NIKOU Christos (2022), *Imaginaires postapocalyptiques : Comment penser l'après*, UGA Éditions, Saint-Martin-d'Hères.
- NØLKE Henning (1992), « Ne... pas : négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles sur son interprétation », *Langue française*, vol. 94, n°1, p. 48-67.
- OBBINK H. Th. (1939), « The Forms of Prophetism », *Hebrew Union College Annual*, vol. 14, n°, p. 23-28.
- OFFICE FEDERAL DE LA STATISTIQUE (2023), « Religions », [en ligne], < <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiken/bevoelkerung/sprachen-religionen/religionen.html> >.
- OGER Claire (2003), « “Crétins internationaux”, “rancis de la Guerre froide” et autres suicidés », *Communication. Information médias théories pratiques*, vol. 22/2, p. 11-43.
- OGER Claire (2005), « L'analyse du discours institutionnel entre formations discursives et problématiques socio-anthropologiques », *Langage et société*, vol. 114, n°4, p. 113-128.
- OGER Claire (2019), « Formation discursive », *Publictionnaire* [en ligne], < <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/formation-discursive/> >.
- OGER Claire (2021), *Faire référence : la construction de l'autorité dans le discours des institutions*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- OLIVESI Stéphane (2013), *Sciences de l'information et de la communication : objets, savoirs, discipline*, Fontaine, Presses universitaires de Grenoble.
- OLLITRAULT Sylvie (1999), « De la caméra à la pétition-web : le répertoire médiatique des écologistes », *Réseaux*, vol. 98, n°7, p. 153-185.
- OLLITRAULT Sylvie (2008), *Militer pour la planète : sociologie des écologistes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- OLLIVIER-YANIV Caroline (2000), « Quels “professionnels” de la communication et des relations avec les médias à la Défense ? Carrière militaire et communication », *Langage et société*, vol. 94, n°4, p. 75-96.
- OLSON Debbie C. (éd.) (2015), *The child in post-apocalyptic cinema*, Lanham, Lexington Books.
- OUDOT Julie et DE L'ESTOILE Étienne (2020), « La transition écologique, de Rob Hopkins au ministère », *Regards croisés sur l'économie*, vol. 26, n°1, p. 14-19.
- PAILLE Pierre et MUCCHIELLI Alex (2021), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Malakoff, Armand Colin.
- PAINTER James, ETTINGER Joshua, HOLMES David, LOY Loredana, PINTO Janaina, RICHARDSON Lucy, THOMAS-WALTERS Laura, VOWLES Kjell et WETTS Rachel (2023), « Climate delay discourses present in global mainstream television coverage of the IPCC's 2021 report », *Communications Earth & Environment*, vol. 4, n°1, p. 1-12.
- PARRET Herman (dir.) (1993), *Temps et discours*, Louvain, Presses universitaires de Louvain.

- PASSERON Jean-Claude (1990), « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n°1, p. 3-22.
- PATRIN-LECLERE Valérie et SEURRAT Aude (2015), « Rencontre d'Yves Jeanneret avec la rédaction d'Esprit suivie d'une interview de Jean-Maxence Granier », *Communication & langages*, vol. 185, n°3, p. 37-48.
- PAULHET Jean-Baptiste, MABI Clément et FLACHER David (2022), « Comment déclencher une mobilisation numérique de masse ? Le cas de "L'Affaire du Siècle" sur Facebook », *Réseaux*, vol. 234, n°4, p. 195-229.
- PAVEAU Marie-Anne (1999), « Formes et fonctions de la doxa dans les discours sur l'école », *Mots. Les langages du politique*, n°61, p. 9-27
- PAVEAU Marie-Anne (2012), « Populisme : itinéraires discursifs d'un mot voyageur », *Critique*, vol. 776-777, n°s1-2, p. 75-84.
- PAVEAU Marie-Anne (2014), « Les diseurs de vérité ou de l'éthique énonciative. », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n°s163-164.
- PAVEAU Marie-Anne (2017), *Les prédiscours : Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- PAVEAU Marie-Anne (2018), « Pour une postlinguistique 2. Écouter les forêts penser, provincialiser la linguistique » [en ligne], < <https://penseedudiscours.hypotheses.org/15463> >.
- PECHEUX Michel et MALDIDIER Denise (1990), *L'inquiétude du discours. Textes de Michel Pécheux*, Paris, Éditions des Cendres.
- PEIRCE Charles S. (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil.
- PELLETIER Philippe (2021), *Le puritanisme vert : aux origines de l'écologisme*, Paris, Le Pommier.
- PERELMAN Chaïm (1963), *Justice et raison : Par Chaïm Perelman*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles.
- PERELMAN Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA Lucie (2008), *Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- PERRINO Sabina (2007), « Cross-chronotope alignment in Senegalese oral narrative », *Language & Communication*, vol. 27, n°3, p. 227-244.
- PIETTE Albert (1994), « Les religiosités séculières : une hybridité exemplaire pour l'anthropologie du religieux », *Social Compass*, vol. 41, n°4, p. 571-584.
- PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique (1991), « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, n°3, p. 120-133
- PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique (2005), *Voyage en grande bourgeoisie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PINTO Josiane (1987), « Le secrétariat, un métier très féminin », *Le Mouvement Social*, n° 140, p. 121-133.
- PLANCHENAULT René (1966), *L'Apocalypse d'Angers*, Paris, caisse nationale des monuments historiques et des sites.
- PLANTIN Christian (dir.) (1993), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Éditions Kimé.
- PLANTIN Christian (2011), « Analogie et métaphore argumentatives », *A contrario*, vol. 16, n°2, p. 110-130.
- PLANTIN Christian (2021a), « Force des choses » [en ligne], < <https://icar.cnrs.fr/dicoplantin/force-des-choses/> >
- PLANTIN Christian (2021b), « Précédent, arg. du » [en ligne], < <https://icar.cnrs.fr/dicoplantin/precedent/> >
- PLANTIN Christian (2021c), « Pragmatique, arg. », [en ligne], < <https://icar.cnrs.fr/dicoplantin/pragmatique-arg/> >.
- PLEYERS Geoffrey (2016), « Engagement et relation à soi chez les jeunes alteractivistes », *Agora débats/jeunesses*, vol. 72, n°1, p. 107-122.
- PORTER Stanley E. et OLBRICHT Thomas H. (éd.) (1996), *Rhetoric, scripture, and theology: essays from*

the 1994 Pretoria Conference, Sheffield, Sheffield Academic Press.

- PORTIER Philippe et WILLAIME Jean-Paul (2021), *La religion dans la France contemporaine : entre sécularisation et recomposition*, Malakoff, Armand Colin.
- PRAZUCH Wojciech (2017), « Le tabou et sa dénonciation – la parole publique entre la “langue de bois” et le “parler vrai” », *Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica*, n°12, p. 147-159.
- PREMAT Christophe (2020), « La redécouverte d’un éthos journalistique avec la chaîne Youtube Thinkerview », *Études digitales*, p. 183-194.
- QUEMENER Nelly (2012), « Christian SALMON (2007), Storytelling. La machine à fabriquer les images et à formater les esprits : Paris, La Découverte », *Communication*, vol. 29/2 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/communication/2635> >.
- QUET Mathieu (2014), « Pour une approche communicationnelle des enjeux scientifiques et techniques », *Canadian Journal of Communication*, vol. 39, n°4, p. 651-662.
- RABATEL Alain (2007), « Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique », *Éducation et didactique*, n°1-2, p. 89-116.
- RANCHON Grâce (2016), *Une didactique de la langue, de la culture et du genre : le manuel FLE, discours et réalisations*, Thèse de doctorat en sciences du langage sous la direction de RISPAIL Marielle et BAURENS Mireille, Université Jean Monnet Saint-Étienne.
- RASTIER François (2008), « Doxa et sémantique de corpus », *Langages*, vol. 170, n°2, p. 54-68.
- REGENT-SUSINI Anne (2002), « “Mêler mille personnages divers, faire le docteur et le prophète” : l’éthos bossuétiste dans Le Carême du Louvre et dans les Oraisons funèbres », *Littératures classiques*, n°46, p. 55-88.
- RELICOM (2023), « Religion et communication : recherches et perspectives », [en ligne], < <https://calenda.org/1054160> >.
- REMOND René (1959), « Les Intellectuels et la Politique », *Revue française de science politique*, vol. 9, n°4, p. 860-880.
- RENNES Juliette (2011), « Les formes de la contestation. Sociologie des mobilisations et théories de l’argumentation », *A contrario*, vol. 16, n°2, p. 151-173.
- REY Matthieu et RUIZ DE ELVIRA Laura (2020), « Luttres de sens, cadrages et grammaire lexicale en contexte révolutionnaire. Le cas de la Syrie (2011-2012) », *Cultures & Conflits*, n°117, p. 11-33.
- RICALES-POURCHOT Nicole (2005), *Dictionnaire des figures de style*, Malakoff, Armand Colin.
- RICŒUR Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- RICŒUR Paul (2021), *La religion pour penser*, Paris, Seuil.
- RICŒUR Paul et JARCZYK Gwendoline (1991), « Soi-même comme un autre », *Rue Descartes*, n°1/2, p. 225-237.
- RIFFATERRE Michael (1969), « La métaphore filée dans la poésie surréaliste », *Langue française*, vol. 3, n°1, p. 46-60.
- RINCK Fanny, GROSSMANN Francis et BOCH Françoise (2013), « Observer le rôle des guillemets dans un corpus : une voie d’accès à l’énonciation ? » in BARBAZAN Muriel (dir.), *Énonciation, texte, grammaire*, Presses Universitaires de Rennes, p. 135-148.
- RINCK Fanny et TUTIN Agnès (2007), « Annoter la polyphonie dans les textes : le cas des passages entre guillemets », *Corpus*, n°6, p. 79-100.
- RIOUFREYTH Thibaut (2017), « Ce que parler politique veut dire. Théories de la (dé)politisation et analyse du discours politique », *Mots. Les langages du politique*, n°115, p. 127-144.
- RIUTORT Philippe (2020), *Sociologie de la communication politique*, Paris, La Découverte.
- ROBERT Philippe de (1998), « L’avenir d’un oracle. Citations et relectures bibliques de 2 Samuel 7 », *Études théologiques et religieuses*, vol. 73-4, p. 483-490.
- ROGNON Frédéric (2011), « Jacques Ellul : une critique protestante des médias », *Le Temps des médias*, vol. 17, n°2, p. 75-84.
- ROGNON Frédéric (2012), « Bernard Charbonneau et Jacques Ellul. Aux sources de l’écologie radicale du XXI^e siècle », *Écologie & politique*, vol. 44, n°1, p. 67-76.
- ROMEROWSKI Sylvain (2020), *Commentaire sur l’Apocalypse de Jean : la victoire de l’Agneau et de ses*

rachetés, Nogent-sur-Marne, Excelsis.

- ROSA Hartmut (2010), *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- ROSA Hartmut (2012), *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte.
- ROSA Hartmut (2013), *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- ROSA Hartmut (2017), *Aliénation et accélération : Vers une théorie critique de la modernité tardive*, La Découverte.
- ROSA Hartmut (2018), *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte.
- ROSA Hartmut (2019), « La compétition comme mode d'interaction », *Sociologie*, n°3, vol. 10.
- ROUDAUT Karine (2005), « Le deuil : individualisation et régulation sociale », *A contrario*, vol. 3, n°1, p. 14-27.
- RUMIN Anne (2024), *L'écologie politique face à l'effondrement systémique. Enquête sur la collapsologie et ses interprétations politiques*, Thèse de doctorant en science politique sous la direction de DELANNOI Gil, Sciences Po Paris.
- SACAREAU Isabelle (2014), « Marcher dans l'Himalaya, imaginaires et pratiques » in GUICHARD-ANGUIS Sylvie, FREROT Anne-Marie et DA LAGE Antoine (dir.), *Natures, miroirs des hommes ?*, Paris, L'Harmattan, p. 165-177.
- SALLUSTIO Madeleine (2018), « Le "retour à la terre" : entre utopie et nostalgie », *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire*, n°22 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/cm/2910> >.
- SALLUSTIO Madeleine (2019), *À la recherche de l'écologie temporelle. De la multiplicité des temporalités comme cadre d'analyse des collectifs autogérés néo-paysans du Massif central*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- SALMON Christian (2008), *Storytelling : la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte.
- SAPIRO Gisèle (2009), « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 176-177, n°s1-2, p. 8-31.
- SASSIER Monique (2008), « Genre, registre, formation discursive et corpus », *Langage et société*, vol. 124, n°2, p. 39-57.
- SCHEPENS Philippe (2011), « Le concept d'idéologie analysé depuis une position phénoménologique », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°30, p. 17-41.
- SCHLEGEL Jean-Louis (2017), « Contre l'apocalypse, l'espérance de la prophétie », *Esprit*, n°1, p. 97-108.
- SCHMITT Carl (1988), *Théologie politique : 1922, 1969*, Paris, Gallimard.
- SCHWARTZ Antoine (2010), « Les think tanks et la consolidation d'une vision économique du social », *Informations sociales*, vol. 157, n°1, p. 60-68.
- SEARLE John R. (1972), *Les Actes de Langage : Essai de Philosophie du Langage*, Paris, Éditions Hermann.
- SEMAL Luc (2012), *Militer à l'ombre des catastrophes : contribution à une théorie politique environnementale au prisme des mobilisations de la décroissance et de la transition*, Thèse de doctorat en science politique sous la direction de MATHIOT Pierre, Université Lille 2.
- SEMAL Luc (2019), *Face à l'effondrement : militer à l'ombre des catastrophes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SEMAL Luc (2023), « Relire et relier le rapport Meadows : une trajectoire subjective (1972-2022) », *Raisons politiques*, vol. 90, n°2, p. 13-21.
- SEMAL Luc et VILLALBA Bruno (2013), « Obsolescence de la durée. La politique peut-elle continuer à disqualifier le délai ? » in VIVIEN Franck-Dominique, LEPART Jacques et MARTY Pascal, *L'évaluation de la durabilité*, Versailles, Éditions Quæ, p. 81-100.
- SENELLART Michel (1995), *Les arts de gouverner : du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil.
- SERRES Michel (2020), *Le contrat naturel*, Paris, Flammarion.
- SESSEGO Victoire et HEBEL Pascale (2019), « Consommation durable : l'engagement de façade des

- classes supérieures », [en ligne], < <https://www.credoc.fr/publications/consommation-durable-lengagement-de-facade-des-classes-superieures> >.
- SEURRAT Aude (éd.) (2014), *Écrire un mémoire en sciences de l'information et de la communication : récits de cas, démarches et méthodes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
 - SEURRAT Aude et BRUNEEL Emmanuelle (2018), « Figurer “la diversité” ? », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours*, n°45, p. 167- 184.
 - SIBLOT Paul (1989), « Dialectiques D’une Formation Discursive Coloniale : D’une Algérie L’autre », *Littérature*, n°76, p. 56-73.
 - SIBLOT Paul (2001), « De la dénomination à la nomination », *Cahiers de praxématique*, n°36, p. 189-214.
 - SIMEANT-GERMANOS Johanna (2009), « Transnationalisation/internationalisation », *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 554-564.
 - SITRI Frédérique (2022), « “Genre de discours” et/ou “formation discursive” : quelle articulation ? », *SHS Web of Conferences*, vol. 138 [en ligne], < https://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/pdf/2022/08/shsconf_cm1f2022_01001.pdf >.
 - SLOTERDIJK Peter (2000), *La Mobilisation infinie : Vers une critique de la cinétique politique*, Paris, Christian Bourgois Éditeur.
 - SOUILLARD Natacha, SEBBAH Brigitte, LOUBERE Lucie, THIONG-KAY Laurent et SMYRNAIOS Nikos (2020), « Les Gilets jaunes, étude d’un mouvement social au prisme de ses arènes médiatiques », *Terminal. Technologie de l'information, culture & société*, n°127 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/terminal/5671> >.
 - STASZAK Jean-François (2000), « Prophéties autoréalisatrices et géographie », *L'Espace géographique*, vol. 29, n°2, p. 105-119.
 - STEINMANN Andrew Erwin (1990), *The shape of things to come: The genre of the historical apocalypse in ancient Jewish and Christian literature*, Thèse de doctorat, University of Michigan.
 - STIENON Valérie (2018), « Prévision et prévention. Le roman d’anticipation dans les discours de l’hygiène », *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n°21 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/contextes/6687> >.
 - STIENON Valérie (2023), « Vivre en dystopie mais lutter contre. La fiction d’anticipation comme expression militante », *Acta fabula* [en ligne], < <https://www.fabula.org/colloques/document9315.php> >.
 - STOLZ Claire (2016), « Contextes des paraboles », *Parabole(s), Actes du XII^e colloque international d’études francophones, Agapes 2016*, Szeged, Jate Press, p. 247-258.
 - STOLZ Jörg et SENN Jeremy (2021), « Des générations à la foi décroissante : religion et sécularisation en Suisse 1930-2020 », *Social Change*, n°27 [en ligne], < <https://www.socialchangeswitzerland.ch/?p=2406> >.
 - SZUBA Mathilde (2014), *Gouverner dans un monde fini : des limites globales au rationnement individuel, sociologie environnementale du projet britannique de politique de Carte carbone (1996-2010)*, Thèse de doctorat en science politique sous la direction de GRAS Alain et VILLALBA Bruno, Université Paris 1.
 - TASMOWSKI Liliane et DENDALE Patrick (1994), « Pouvoir, un marqueur d’évidentialité », *Langue Française*, n°102, p. 41-55.
 - TASSET Cyprien (2019), « Les “effondrés anonymes” ? S’associer autour d’un constat de dépassement des limites planétaires », *La Pensée écologique*, vol. 3, n°1, p. 53-62.
 - TASSET Cyprien (2022), « L’effondrement et ses usagers : Éclectisme et réception d’une vulgarisation hétérodoxe en écologie scientifique », *Zilsel*, vol. 10, n°1, p. 73-103.
 - TASSET Cyprien (2025), « L’hérésie effondriste. Affinités électives d’un courant écologiste hétérodoxe » in AUBERT Antoine, BONCOURT Thibaud et SAINT-MARTIN Arnaud (éd.), *Complotisme, effondrisme et autres discours alternatifs*, Paris, Éditions de la Sorbonne [version auteur en ligne], < <https://hal.science/hal-04124931/document> >.
 - TAYLOR Bron (2009), *Dark Green Religion: Nature Spirituality and the Planetary Future*, Berkeley, University of California Press.
 - TAYLOR Charles (2011), *L’âge séculier*, Paris, Seuil.
 - TESTOT Laurent et AILLET Laurent (éd.) (2020), *Collapsus : changer ou disparaître ? Le vrai bilan sur notre planète*, Paris, Albin Michel.

- TETU Jean-François (2002), « L'analyse française de discours » in VIALLOON Phillipe et WEILAND Ute, *Kommunikation Medien Gesellschaft. Eine Bestandsaufnahme deutscher und französischer Wissenschaftler*, Berlin, Avinus Verlag, p. 205-217.
- THERME Anne-Laure (2023), « Le mythe de Prométhée dans les versions d'Hésiode », document pédagogique interne à l'Université Paris-Est Créteil.
- THIONVILLE Eugène (1855), *De la théorie des lieux communs dans les Topiques d'Aristote, et des principales modifications qu'elle a subies jusqu'à nos jours*, Thèse en lettres, Faculté des Lettres de Paris.
- THOMAS J. J.R. (1985), « Ideology and Elective Affinity », *Sociology*, vol. 19, n°1, p. 39-54.
- TLFi (2024), « Limite », [en ligne], < <https://cnrtl.fr/definition/limite> >.
- TODOROV Tzvetan (1981), *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, Paris, Seuil.
- TOURAINE Alain (1975), « Les nouveaux conflits sociaux », *Sociologie du travail*, vol. 17, n°1, p. 1-17.
- TRESPEUCH-BERTHELOT Anna (2015), « La réception des ouvrages d'alerte environnementale dans les médias français (1948-1973) », *Le Temps des médias*, vol. 25, n°2, p. 104-119.
- TURBIDE Olivier et MAXWELL Thomas (2020), « Les régimes de rationalité en environnement à travers le prisme des valeurs », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°25 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/4432> >.
- UNIVERSITE PSL (s.d.), « La notion d'irréversibilité », document pédagogique [en ligne], < <https://diren.minesparis.psl.eu/Sites/Thopt/fr/res/M1-V5.pdf> >.
- VALVERDE CAMPOS Juan Carlos (2016), *De l'écologie à l'écophilosophie : l'intuition de Raimon Panikkar*, Thèse de doctorat en théologie protestante sous la direction de ROGNON Frédéric, Université de Strasbourg.
- VAN DIJK Teun (2006), « Politique, Idéologie et Discours », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°21, p. 73-102.
- VAUCHEZ André (éd.) (2002), *L'attente des temps nouveaux : eschatologie, millénarismes et visions du futur, du Moyen Age au XXe siècle*, Turnhout, Brepols.
- VAYRE Jean-Sébastien (2018), « Les machines à produire des futurs économiques. Entre prédiction et prévision », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 21, n°2, p. 105-127.
- VIDAL Bertrand (2012), *Les représentations collectives de l'événement-catastrophe : étude sociologique sur les peurs contemporaines*, Thèse de doctorat en sociologie sous la direction de TACUSSEL Patrick et RABOT Jean-Martin, Université Paul Valéry.
- VIGNEAU-ROUAYRENC Catherine (1984), « Les guillemets ou l'énonciation non-verbale chez L-F Céline et H. Poulaille », *L'information grammaticale*, n°20, p. 11-17.
- VILLALBA Bruno (2010), « L'écologie politique face au délai et à la contraction démocratique », *Écologie politique*, vol. 40, n°2, p. 95-113.
- VILLALBA Bruno (2017), « Temporalités négociées, temporalités prescrites. L'urgence, l'inertie, l'instant et le délai » in HUBERT Bernard et MATHIEU Nicole (dir.), *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, Lausanne, Peter Lang, p. 89-109.
- VILLALBA Bruno (2021), *Les collapsologues et leurs ennemis*, Le Pommier.
- VILLALBA Bruno (2022a), *L'écologie politique en France*, Paris, La Découverte.
- VILLALBA Bruno (2022b), « Utopie, pragmatopie et hétérotopie. À propos de quelques limites politiques des expérimentations de transition écologique », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, vol. 13, n°2 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/developpementdurable/21501> >.
- VINCENT Jean Marcel (2006), « Parmi les livres », *Études théologiques et religieuses*, vol. 81, n°3, p. 435-446.
- VITIELLO Audric (2019), « La démocratie radicale entre action et institution. De la politique adversariale à la politique préfigurative », *Raisons politiques*, vol. 75, n°3, p. 63-93.
- VRIGNON Alexis (2021), « La candidature de Dominique Voynet à l'élection présidentielle de 1995 : professionnalisation politique et culture militante chez Les Verts », *Histoire Politique. Revue du Centre d'histoire de Sciences Po*, n°44 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/histoirepolitique/1082> >.
- WAGENER Albin (2020), « Internet contre Greta Thunberg : une étude discursive et argumentative », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°25 [en ligne], < <https://journals.openedition.org/aad/4747> >.

- WAGNER Frank (2004), « Du structuralisme au post-structuralisme », *Études littéraires*, vol. 36, n°2, p. 105-126.
- WALLENHORST Nathanaël et THEVIOT Anaïs (2020), « Les récits politiques de l'Anthropocène. Articulation du politique en Anthropocène et de l'Anthropocène en politique », *Raisons politiques*, vol. 77, n°1, p. 5-34.
- WALSH Lynda (2013), *Scientists As Prophets: A Rhetorical Genealogy*, Oxford, Oxford University Press.
- WANNEAU Krystel, FABRI Éric et ARANTES Virginie (2023), « Après la nature. Le tournant du vivant et ses conséquences politiques », *Politiques de communication*, vol. hors-série 2, p. 147-176.
- WEBER Max (1991), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi de Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, Paris, Pocket.
- WEBER Max (2003a), *Le savant et le politique : La profession et la vocation de savant ; La profession et vocation de politique*, Paris, La Découverte.
- WEBER Max (2003b), *Économie et société*, Paris, Pocket.
- WEBER Max (2013), *Sociologie de la religion*, Paris, Flammarion.
- WEBER Max (2010), *Le judaïsme antique*, Paris, Flammarion.
- WHITE Lynn Townsend (2019), *Les racines historiques de notre crise écologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- WILLAIME Jean-Paul (2006), « La sécularisation : une exception européenne ? Retour sur un concept et sa discussion en sociologie des religions », *Revue française de sociologie*, vol. 47, n°4, p. 755-783.
- WOJCIK Stéphanie (2018), « Arène », *Publictionnaire* [en ligne], < <https://publictionnaire.humanum.fr/notice/arene/> >.
- WOOD Matthew (2021), *Spiritualité et pouvoir : les ambiguïtés de l'autorité religieuse*, Genève, Labor et fides.
- ZAWADZKI Paul (éd.) (2002), *Malaise dans la temporalité*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- ZINNA Alessandro et DARRAULT-HARRIS Ivan (éds.) (2017), *Formes de vie et modes d'existence « durables »*, Toulouse, Éditions CAMS/O.
- ZITOUNI Benedikte et THOREAU François (2018), « Contre l'effondrement : agir pour des milieux vivaces », *lundimatin* [en ligne], < <https://lundi.am/un-recit-hegemonique> >.

Table des matières détaillée

Résumé	3
<i>Abstract</i>.....	4
Remerciements	5
Notes liminaires.....	7
Écriture inclusive	7
Présentation des références	7
Glossaire	8
Sommaire.....	9
Introduction.....	10
1) Positionnements	10
Un discours de l’agir impossible ? L’objet de recherche et sa pertinence sociale	10
Questions et axes de recherche	13
L’effondrissement au prisme des sciences sociales.....	16
L’analyse du discours depuis les SIC.....	19
2) Méthodes pour une analyse sociodiscursive.....	22
Balisage du corpus	22
Construction d’un corpus d’ouvrages	24
Dépouillement et analyse du corpus d’ouvrages.....	26
Corpus secondaires.....	28
Les intellectuels étudiés : une vision d’ensemble	36
Retour sur la polyphonie des sources.....	37
PARTIE I : L’INÉDIT ET L’EXISTANT	40
Chapitre n°1 – « Tout peut s’effondrer » : d’une préoccupation écologique à la construction d’un risque.....	43
1) Parcours médiatique du néologisme « collapsologie »	44
Un projet scientifique.....	44
Une percée médiatique à partir de 2018.....	46
L’instant Covid.....	50
La collapsologie face à ses limites	51
2) De l’écologisme à l’effondrement écologique : une « lignée de témoins »	57
Quelques soubassements intellectuels.....	58
Émergence d’une conscience planétaire	65
Du catastrophisme dans l’écologie.....	67
« Développement durable » et « transition écologique » : des réponses neutralisées.....	70

Synthèse provisoire	74
3) Un réseau d'acteurs nébuleux	75
Définitions canoniques et points de divergence.....	75
Enjeux associés à la pluralisation de l'effondrement	77
Un rapport plus ou moins distancé à la collapsologie : enjeux de désignation.....	80
4) Conclusion	87
Chapitre n°2 – Figurer l'invisible : la difficile représentation du <i>collapse</i>	89
1) Circulation de représentations visuelles d'origine scientifique.....	90
Les « limites planétaires ».....	90
De la limite à la ligne	94
Courbes en cloche	99
2) Des tropes au service de la « vulgarisation » scientifique	103
La métaphore de la voiture.....	104
Les métaphores de l'avion et du bateau	107
L'image archaïque du gouvernant comme conducteur	108
Un animateur de radio « converti » à l'écologie : la trajectoire de Vinz Kanté.....	112
La circulation des savoirs du point de vue des acteurs sociaux	115
Le changement climatique ou le risque de « cramer » comme un œuf sur le plat	120
De la nature des tropes en présence	123
3) Entre rétrospection et prospection.....	126
Appréhender l'effondrement à venir à la lumière des « effondrements » passés	127
Le thème des « leçons de l'Histoire »	130
De l'origine de l'humanité à sa possible fin : « histoire globale » et « temps profond ».....	132
4) Conclusion	134
Chapitre n°3 – Le religieux : une ressource pour appréhender les temps difficiles ?	136
1) La référence religieuse en tant que stigmatisme et opportunité argumentative.....	136
Prométhée : émancipation humaine, limitation technique	137
Des sorcières contre des sorciers : l'influence de l'écoféminisme	142
Un messie qui ne voulait pas l'être	146
Trois réactions à l'égard du « stigmatisme » religieux	150
2) Devenir du religieux en Europe francophone	157
Entreprises de réenchantement d'un monde (fortement) sécularisé	157
Saisir une religiosité « vagabonde ».....	160
L'écologie, une religiosité séculière ?.....	165
Penser le lien au religieux par la « formation discursive » et « l'affinité élective ».....	166
3) L'apocalypse pour penser la fin	170
Une (dis)qualification courante en écologie	170
Origines et actualisations de l'apocalypse	172
Portée politique d'un corpus religieux	175
4) Conclusion	178

PARTIE II : CHRONOTOPIE D'UNE FIN 180

Chapitre n°4 – Subir ou saisir le temps : le triomphe du présentisme 182

1) Du délai à la durée (et inversement) 182

L'expérience du délai dans le christianisme primitif 182

La pensée moderne de la durée 185

« Il y a urgence » : l'expérience du délai en écologie 186

Datation de l'irréversibilité 191

Retard politique 195

2) Modernité tardive et dissonance temporelle 198

Saturation de l'agenda politique..... 201

Des urgences concurrentes ? 205

Difficultés de la temporalité écologiste..... 208

Éloges du *slow*..... 211

Penser les espaces intermédiaires au prisme de la dissonance temporelle..... 215

3) De l'avenir au présent : les « générations futures »..... 217

Tensions autour de la natalité..... 217

Une inquiétude à teneur apocalyptique ? 221

L'enfant au cœur de l'inquiétude écologiste..... 225

Porter la voix des générations futures 229

Un regard de jugement..... 236

4) Conclusion 239

Chapitre n°5 – Habiter un monde en voie d'effondrement : production d'un idéal de survie 241

1) Le motif de la désertion des villes..... 242

Quelles possibilités après l'effondrement ? 243

Un motif entre fiction et anticipation 245

Néo-ruralité : un choix « cornélien » ?..... 253

2) Organiser la survie (collectivement) 258

Prédominance de l'engagement *préfiguratif* sur l'engagement *pétitionnaire*..... 258

Un modèle de survie contre un autre ? Rapports au survivalisme « de droite » 263

Entraide, biomimétisme, biorégionalisme : vers une naturalisation du social ? 270

Du sauvé au survivant : sécularisation d'une problématique de salut 277

3) Faire commun avec les non-humains..... 283

Écologie relationnelle et *care* effondriste 284

Parler en « nous »..... 292

Les « peuples premiers » comme témoins 298

4) Conclusion 303

PARTIE III : EFFICACITÉ DU DIRE EFFONDRISTE 305

Chapitre n°6 – Faire preuve en effondrologie : formulation d’une vérité digne d’être crue .308

1) Prédire sans en avoir l’air : entre caution scientifique et neutralisation discursive	309
La prédiction : du prototype aux variantes.....	309
Impossibilité ou refus de prédire.....	311
S’effacer pour laisser la science prédire.....	314
Prédiction ou prévision ?.....	317
2) Des experts au service des décideurs ?.....	320
Le cas de Jean-Marc Jancovici, expert consacré.....	321
Vivre de son alerte	325
Trois nuances de <i>think tanks</i>	328
Rapport au pouvoir.....	335
Une asymétrie avec les décideurs	339
3) Intuition et croyance : aux confins de l’argumentation par le <i>logos</i>.....	342
Faire de la science en dehors de la boîte	343
L’intuition, une argumentation paradoxale	346
Croire à l’effondrement.....	350
4) Conclusion	353

Chapitre n°7 – Une parole de ruptures : repérage et définition de l’*ethos* prophétique.....355

1) La prophétie, un énoncé sous contraintes	356
Une prédilection pour le futur	356
Sécularisation et rationalisation : que reste-t-il de la prophétie ?	358
Sous-énonciation et recours à une « source légitimante »	361
Usages des déictiques dans l’annonce prophétique	363
Entre <i>vous</i> et <i>nous</i> , parole propre et parole rapportée	365
2) De la parole véridique au parler-vrai : se présenter « en rupture »	370
L’art de porter de mauvaises nouvelles (en vain)	371
Jugements métadiscursifs : langue de bois, <i>greenwashing</i> , euphémisme.....	373
« Prophètes de malheur »	378
L’argumentabilité de la peur	380
<i>Ethos</i> prophétique et <i>ethos</i> pamphlétaire	384
3) Solitude et appartenance du prophète au monde social.....	385
Des prophètes sortis du désert ?	385
Paratopie : trouver sa place dans l’absence de place.....	391
Des intellectuels multipositionnés.....	396
4) Conclusion	399

Chapitre n°8 – « Éviter le pire et accoucher du meilleur » : les effets pressentis	401
1) Pragmatique de la catastrophe	401
Précipiter l'effondrement : les catastrophistes « diluviens »	402
Atténuer l'effondrement : les catastrophistes « par la force des choses »	407
Éviter l'effondrement : les catastrophistes « éclairés »	409
2) Changer de « récit » pour changer le monde	414
Gagner les imaginaires avant de gagner les élections	415
« Récit » et « imaginaire » en tant que notions émiques	419
Entre idéologie et discours	423
Prémillénarisme et postmillénarisme : rupture brutale ou transformation progressive ?	425
3) Enjeux autour d'un répertoire d'action <i>logocentrique</i>	428
Un continuum actionnel	428
Une parole qui se veut performative	433
Quand dire ne permet plus de faire	435
Le social dans les limites de la physique	440
4) Conclusion	444
Conclusion – Retrouver prise par le discours : l'effondrisme comme agir contrarié	447
Retour sur une parole « politique » spécifique	447
Le rapport au religieux : entre déterminismes et convergences	451
Écrire à l'ombre de la catastrophe, geste de l'apocalypticien	458
Bibliographie	461
Table des matières détaillée	484

ANNEXES

Sommaire

Présentation des matériaux empiriques.....	490
Annexe n°1 – Corpus d’ouvrages	490
Annexe n°2 – Corpus de vidéos en ligne	494
Annexe n°3 – Corpus de films et séries	497
Annexe n°4 – Entretiens.....	498
Annexe n°5 – Sessions d’observation	501
Annexe n°6 – Intellectuels recensés.....	503

Présentation des matériaux empiriques

Annexe n°1 – Corpus d’ouvrages

N°	Auteurs, autrices	Année de publication	Titre	Éditions
1.	AILLET Laurent ; TESTOT Laurent (dir.)	2020	<i>Collapsus. Changer ou disparaître ? Le vrai bilan sur notre planète</i>	Albin Michel
2.	ATTARD Isabelle	2019	<i>Comment je suis devenue anarchiste</i>	Éditions du Seuil
3.	AUGIER Henry	2019	<i>Trop nombreux, trop pollueurs, trop consommateurs, où allons-nous ?</i>	Libre & Solidaire
4.	AZAM Geneviève	2019	<i>Lettre à la Terre. Et la Terre répond</i>	Éditions du Seuil
5.	BARRAU Aurélien	2019	<i>Le plus grand défi de l’histoire de l’humanité</i>	Michel Lafon
6.	BASCHET Jérôme	2019	<i>Une juste colère. Interrompre la destruction du monde</i>	Divergences
7.	BATHO Delphine	2019	<i>Écologie intégrale : le manifeste</i>	Éditions du Rocher
8.	BERTIER Emile ; GIRARD Yann	2019	<i>Le Petit guide pratique, ludique et illustré de l’effondrement</i>	Bandes Détournées
9.	BERTIER Emile ; GIRARD Yann	2021	<i>Petit guide local, équitable et lombricompostable de l’effondrement</i>	Bandes Détournées
10.	BILAL Enki	2021	<i>L’Homme est un accident</i>	Belin
11.	BLAIN Christophe ; JANCOVICI Jean- Marc	2021	<i>Le monde sans fin, miracle énergétique et dérive climatique</i>	Dargaud
12.	BOHLER Sébastien	2019	<i>Le bug humain. Pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l’en empêcher</i>	Robert Laffont
13.	BOISSON Alexandre ; HOLBECQ André- Jacques	2019	<i>Face à l’effondrement, si j’étais maire ? Comment citoyens et élus peuvent préparer la résilience</i>	Yves Michel
14.	BOURG Dominique	2018	<i>Une nouvelle Terre</i>	Presses Universitaires de France
15.	BOURG Dominique	2019	<i>Le marché contre l’humanité</i>	Presses Universitaires de France
16.	BOURG Dominique ; CHAPELLE Gauthier ; CHAPOUTOT Johann ; DESBROSSES Philippe ; RICARD LANATA Xavier ; SWATON Sophie ; SERVIGNE Pablo	2020	<i>Retour sur Terre. 35 propositions</i>	Presses Universitaires de France
17.	BOURG Dominique ; PAPAUX Alain	2021	<i>Petit traité politique à l’usage des générations écologiques</i>	Entremises

18.	BUENO Antoine	2019	<i>Permis de procréer</i>	Albin Michel
19.	CADRIN-ROSSIGNOL Iolande ; LENOIR Frédéric ; REEVES Hubert	2019	<i>La Terre vue du cœur</i>	Éditions du Seuil
20.	CASTEL Pierre-Henri	2018	<i>Le mal qui vient</i>	Cerf
21.	CHEVALIER Cédric	2021	<i>Terre en vue ! Plaidoyer pour un pacte social-écologique</i>	Luc Pire
22.	CHEVALIER Cédric ; DE LA MOTTE Thibault	2020	<i>Déclarons l'état d'urgence écologique</i>	Luc Pire
23.	CITTON Yves ; RASMI Jacopo	2021	<i>Génération collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements</i>	Éditions du Seuil
24.	CLAPIER William	2020	<i>Effondrements ou révolution ?</i>	Le Passeur
25.	CLÉMENT Hugo	2020	<i>Journal de guerre écologique</i>	Fayard
26.	COCHET Yves	2019	<i>Devant l'effondrement. Essai de collapsologie</i>	Les liens qui libèrent
27.	COLLECTIF Notre affaire à tous	2019	<i>Comment nous allons sauver le monde</i>	Éditions Massot
28.	DAVID Bruno	2021	<i>À l'aube de la 6^e extinction</i>	Grasset
29.	DENIS Baptiste ; JOUZEL Jean	2020	<i>Climat : Parlons vrai</i>	Les Pérégrines
30.	DION Cyril	2018	<i>Petit manuel de résistance contemporaine</i>	Actes Sud
31.	DION Cyril ; RABHI Pierre	2017	<i>Demain entre tes mains</i>	Actes Sud
32.	DIXSON-DECLEVE Sandrine ; DE BELGIQUE Esmeralda ; CHARLIER Adélaïde ; DE WEVER Anuna	2021	<i>Quel monde pour demain ? Dialogue entre générations</i>	Luc Pire
33.	DUTERME Renaud	2016	<i>De quoi l'effondrement est-il le nom ? La fragmentation du monde</i>	Utopia
34.	FELLI Romain	2016	<i>La Grande Adaptation. Climat, capitalisme et catastrophe</i>	Éditions du Seuil
35.	FERDINAND Malcom	2019	<i>Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen</i>	Éditions du Seuil
36.	GANCILLE Jean-Marc	2019	<i>Ne plus se mentir. Petit exercice de lucidité par temps d'effondrement écologique</i>	Rue de l'échiquier
37.	GARCIA Valérie ; PLEYSIER Marc	2020	<i>Voyages en effondrement. Un pire à éviter ou une période à vivre ?</i>	Utopia
38.	GORI Roland	2020	<i>Et si l'effondrement avait déjà eu lieu. L'étrange défaite de nos croyances</i>	Les liens qui libèrent
39.	GRANDJEAN Alain	2019	<i>Agir sans attendre. Notre plan pour le climat</i>	Les liens qui libèrent
40.	HÉTIER Renaud	2021	<i>L'humanité contre l'anthropocène, Résister aux effondrements</i>	Presses Universitaires de France

41.	HULOT Nicolas ; DOURU Muriel	2021	<i>Les petits pas ne suffisent pas !</i>	Rustica
42.	JORION Paul	2016	<i>Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité</i>	Fayard
43.	JORION Paul	2017	<i>À quoi bon penser à l'heure du grand collapse ?</i>	Fayard
44.	JORION Paul ; BURNAND- GALPIN Vincent	2020	<i>Comment sauver le genre humain</i>	Fayard
45.	JOUZEL Jean ; LARROUTUROU Pierre	2017	<i>Pour éviter le chaos climatique et financier</i>	Odile Jacob
46.	JULLIARD Jean- François	2019	<i>On ne joue plus ! Manuel d'action climatique et de désobéissance civile</i>	Éditions du Seuil
47.	KEMPF Hervé	2017	<i>Tout est prêt pour que tout empire. 12 leçons pour éviter la catastrophe</i>	Éditions du Seuil
48.	KEMPF Hervé (dir.)	2020	<i>L'Écologie du XXI^e siècle</i>	Éditions du Seuil
49.	LA BLANCHE Eric	2020	<i>Colère ! Contre les responsables de l'effondrement écologique</i>	Delachaux et Niestlé
50.	LARROUTUROU Pierre	2020	<i>Aujourd'hui l'esprit se révolte. Crise sociale, crise climatique. 7 solutions pour éviter l'effondrement</i>	Les liens qui libèrent
51.	LATOUCHE Serge ; JOUVENTIN Pierre ; PAQUOT Thierry	2019	<i>Pour une écologie du vivant. Regards croisés sur l'effondrement en cours</i>	Libre & Solidaire
52.	LATOUR Bruno	2015	<i>Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique</i>	La Découverte
53.	LESOURT Enzo	2018	<i>Survivre à l'anthropocène</i>	Presses Universitaires de France
54.	MAGNENAT Luc (dir.)	2019	<i>La crise environnementale sur le divan</i>	In Press
55.	MAMÈRE Noël	2020	<i>L'écologie pour sauver nos vies</i>	les Petits matins
56.	MAMÈRE Noël ; MACARON Raphaëlle	2020	<i>Les terrestres</i>	Éditions du faubourg
57.	MIGNEROT Vincent	2021	<i>L'Énergie du déni</i>	Rue de l'échiquier
58.	MOREL DARLEUX Corinne	2019	<i>Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce</i>	Libertalia
59.	MORIN Edgar ; LAFAY Denis ; RABHI Pierre	2021	<i>Frères d'âme</i>	Éditions de l'Aube
60.	NEIRYNCK Jacques	2019	<i>Avant qu'il soit trop tard. Manifeste pour un monde durable</i>	Cabédita
61.	NOUALHAT Laure	2020	<i>Comment rester écolo sans finir dépressif</i>	Tana
62.	PANTEL Pierrot ; COMMARET Manon (dir.)	2020	<i>L'Effondrement de l'empire. Regards croisés</i>	Rue de l'échiquier
63.	PYTHON Valentine	2021	<i>Une climatologue au Parlement</i>	Éditions de l'Aire

64.	RABHI Pierre	2019	<i>J'aimerais tant me tromper</i>	Éditions de l'Aube
65.	RABHI Pierre	2021	<i>La Tristesse de Gaïa. De l'effondrement à l'émerveillement</i>	Actes Sud
66.	REEVES Hubert	2020	<i>Parmi des millions</i>	Éditions de l'Aube
67.	ROCH Philippe	2018	<i>Croissance Décroissance. Pour une transition écologique</i>	Jouvence éditions
68.	RUFFIN François	2019	<i>Il est où, le bonheur</i>	Les liens qui libèrent
69.	RUFFIN François	2020	<i>Leur folie, nos vies. La bataille de l'après</i>	Les liens qui libèrent
70.	SALERNO Gabriel	2021	<i>Effondrement... c'était pour demain ?</i>	Éditions d'en bas
71.	SERVIGNE Pablo ; CHAPELLE Gauthier	2017	<i>L'entraide. L'autre loi de la jungle</i>	Les liens qui libèrent
72.	SERVIGNE Pablo ; STEVENS Raphaël	2015	<i>Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes</i>	Éditions du Seuil
73.	SERVIGNE Pablo ; STEVENS Raphaël ; CHAPELLE Gauthier	2018	<i>Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement, et pas seulement y survivre</i>	Éditions du Seuil
74.	SERVIGNE Pablo ; STEVENS Raphaël (dir.)	2020	<i>Aux origines de la catastrophe</i>	Les liens qui libèrent
75.	SINAÏ Agnès ; CARTON Hugo ; SERVIGNE Pablo ; STEVENS Raphaël	2015	<i>Petit traité de résilience locale</i>	Éditions Charles Léopold Mayer
76.	SINAÏ Agnès (dir.)	2021	<i>Politiques de l'Anthropocène</i>	Les Presses de SciencesPo
77.	SUTTER Pierre-Éric ; STEFFAN Loïc	2020	<i>N'ayez pas peur du collapse</i>	Desclée de Brouwer
78.	TANURO Daniel	2020	<i>Trop tard pour être pessimistes ! Écosocialisme ou effondrement</i>	Textuel
79.	TESTOT Laurent	2017	<i>Cataclysmes</i>	Payot
80.	TURPYN Vadim	2021	<i>La collapsologie heureuse</i>	Rustica
81.	VARGAS Fred	2019	<i>L'Humanité en péril. Vions de bord, toute !</i>	Flammarion
82.	VION-DURY Philippe ; NOYON Rémi (dir.)	2020	<i>Face aux chocs écologiques. 12 entretiens pour comprendre l'anthropocène</i>	Marabout
83.	WALLENHORST Nathanaël	2020	<i>La vérité sur l'anthropocène</i>	Le Pommier
84.	WALLENHORST Nathanaël	2021	<i>Mutation. L'aventure humaine ne fait que commencer</i>	Le Pommier
85.	WELINSKI Marc (dir.)	2021	<i>Comment bien vivre la fin de ce monde. Les points de vue éclairants de quinze personnalités sur la question de l'effondrement de notre civilisation</i>	GuyTrédaniel
86.	WOSNITZA Julien	2018	<i>Pourquoi tout va s'effondrer</i>	Les liens qui libèrent

Annexe n°2 – Corpus de vidéos en ligne

N°	Chaîne YouTube / Dailymotion	Année de publication	Titre	URL
1.	<i>Blast</i>	2021	COMMENT FAIRE FACE À L'EFFONDREMENT	https://www.youtube.com/watch?v=mS8JkKpVCNA
2.	<i>Café Collapse</i>	2019	Collapsologie en politique - Arthur Keller et Vincent Mignerot	https://www.youtube.com/watch?v=nM04y8UyzpU
3.	<i>Café Collapse</i>	2023	Évolution et effondrement d'après Joseph Tainter [Grégoire Chambaz]	https://youtu.be/Lc_6gk_Xd5U
4.	<i>Café Collapse</i>	2023	L'anarchisme, tentation collapsologique ?	https://www.youtube.com/watch?v=BJJtGXpVAoc
5.	<i>CAMTE</i>	2021	Crise climatique, la tech va-t-elle nous sauver ? - Masson-Delmotte, Bihouix, Kosowski et Auzanneau	https://youtu.be/3t3mOBGPzXs
6.	<i>Comprendre et Agir</i>	2019	Le risque de blackout est-il réel ? -- Grégoire Chambaz	https://youtu.be/u9sau9f1FCM
7.	<i>Fakir TV</i>	2018	PABLO SERVIGNE & FRANÇOIS RUFFIN : UNE DERNIÈRE BIÈRE AVANT LA FIN DU MONDE	https://youtu.be/6J1Lzs-iYAI
8.	<i>France Inter</i>	2018	Nicolas Hulot : Je vais prendre la décision la plus difficile de ma vie	https://youtu.be/YC5Ss9_ORIY
9.	<i>François Ruffin</i>	2020	Après Buzyn, l'An 01 !	https://youtu.be/PdTEa0y3qT4
10.	<i>François Ruffin</i>	2020	"Allô Ruffin !" #2 : Dominique Bourg et Freddy Léonardi	https://www.youtube.com/watch?v=eAdFAQ3Gh-Y
11.	<i>François Ruffin</i>	2020	"Allô Ruffin !", #3 : Pablo Servigne !	https://www.youtube.com/watch?v=4gWaEo0q6U
12.	<i>Geoffrey Dorne</i>	2019	Nicolas Hulot & Pablo Servigne & Alexia Soyeux au Climax Festival en 2019	https://www.youtube.com/watch?v=73smx5C8YHw
13.	<i>HugoDécrypte - Grands formats</i>	2023	L'humanité fonce dans le mur ? - Entretien avec Jean-Marc Jancovici	https://www.youtube.com/watch?v=iWGaYMa90v4
14.	<i>Jean-Marc Jancovici</i>	2021	Jancovici et Delphine Batho : Transitionnons donc ! - Sciences Po - 22/11/2021	https://youtu.be/f-8IStctvEY
15.	<i>Jerome Breton</i>	2018	Pierre Rabhi, Yves Cochet, Cécile Renouard, Pierre Jacquand - Festival Oasis 2018	https://youtu.be/nepg3Uphi14
16.	<i>Le Forum Veritas</i>	2020	Fin du monde et si c'était sérieux ? Yves Cochet et Frédéric Baudin	https://youtu.be/VfFf1SjOMVo
17.	<i>LIMIT</i>	2021	Jean-Marc Jancovici - "Oui, c'est un peu la merde" LIMIT	https://www.youtube.com/watch?v=AOJzHwhvWnQ
18.	<i>LIMIT</i>	2022	Comprendre l'Écologie Décoloniale ! - Calvin Soirese LIMIT	https://www.youtube.com/watch?v=HB7pxi2rLwo

19.	<i>LIMIT</i>	2022	Valérie Masson-Delmotte - "C'est plus grave que prévu" LIMIT #Rapport #GIEC #groupe3	https://www.youtube.com/watch?v=gnbu6oXD-7M
20.	<i>LIMIT</i>	2022	Laurent Aillet - Sommes-nous déjà dans l'effondrement ?! LIMIT #Collapsologie	https://www.youtube.com/watch?v=7NS7KecKxNk
21.	<i>LIMIT</i>	2023	FIN DE L'ILLUSION : DÉCROISSANCE OU EFFONDREMENT ? - Philippe Lamberts #BeyondGrowth LIMIT	https://www.youtube.com/watch?v=Q1MV1GoNWK0
22.	<i>LIMIT</i>	2023	GUIDE DE SURVIE POUR L'HUMANITÉ - Sandrine Dixson-Declève LIMIT #Meadows	https://www.youtube.com/watch?v=waOXEnA8E1Q
23.	<i>LIMIT</i>	2023	"DÉCONSTRUIRE TOUT CE QU'ON A APPRIS ?!" - Adélaïde Charlier LIMIT	https://www.youtube.com/watch?v=rk_5WBHTeV4
24.	<i>LIMIT</i>	2023	"ÉCOLES DE COMMERCE PÉRIMÉES ?!" - Laurent Lievens LIMIT #HEC #ESSEC #ESCP	https://www.youtube.com/watch?v=6UKIZPU3Qfk
25.	<i>LIMIT</i>	2023	"L'ENFER C'EST AUJOURD'HUI" - Zakia Khattabi LIMIT	https://www.youtube.com/watch?v=fhCIEDWLAHQ
26.	<i>LIMIT</i>	2023	ÉCONOMIE DE GUERRE CLIMATIQUE - François Ruffin LIMIT #Univershifté	https://www.youtube.com/watch?v=F1hfw5Cwws
27.	<i>LIMIT</i>	2023	LES BANLIEUES, QUEL AVENIR ? #CLIMAT - Feris Barkat LIMIT	https://www.youtube.com/watch?v=Z_3tqJQQryo
28.	<i>NEXT</i>	2017	🔥🌍 Quand #bercy invite la #collapsologie 🔥🌍 NEXT-Series'-S01 E04 #effondrement	https://youtu.be/YIEWe8ytCww
29.	<i>NEXT</i>	2018	🔥🌍 " L' #effondrement est déjà là ! " 🔥🌍 par #CyrilDion_ NEXT-Series'-S01 E10	https://www.youtube.com/watch?v=Gtw3VfBRzpk
30.	<i>NEXT</i>	2019	DÉCROISSANCE : ANTIDOTE A L'EFFONDREMENT ? S02 E02 - (Agnès Sinaï) [NEXT]	https://youtu.be/k9XwU1dGqWw
31.	<i>NEXT</i>	2019	🌍🔥 Effondrement : seul scénario réaliste ? 🔥🌍 #Collapsologie par #ArthurKeller_ NEXT-Series S02 E04	https://youtu.be/kLzNPEjHHb8
32.	<i>Partager c'est sympa</i>	2021	Après le COVID-19 : L'Effondrement ? Avec Pablo Servigne	https://m.youtube.com/watch?v=xs_a5PQZo_cY&t=850s
33.	<i>Rencontres Internationales de Genève</i>	2023	Aurélien Barrau - "Catastrophe écologique - état du monde et perspectives"	https://youtu.be/a5RQYI89p1Y
34.	<i>Sismique podcast</i>	2023	Des solutions techniques à la crise écologique ? - AURELIEN BARRAU & PABLO SERVIGNE	https://www.youtube.com/watch?v=gUZo1J683nE
35.	<i>TEDx Talks</i>	2019	Comment stopper la 6ème extinction de masse ? Jean Marc GANCILLE TEDxRéunion	https://www.youtube.com/watch?v=iGgPBg_Hobs
36.	<i>TheSwissBox Conversation</i>	2019	Stratégies militantes et climat avec GARY DOMENICONI -	Indisponible

			TheSwissBox Conversation [en Direct]	
37.	<i>TheSwissBox Conversation</i>	2020	Pourquoi une vraie transition écologique est nécessaire avec Sophie Swaton, TheSwissBox Conversation	Indisponible
38.	<i>TheSwissBox Conversation</i>	2021	Effondrement puis métamorphose avec Jacques Niederer, TheSwissBox Conversation [EN DIRECT]	https://youtu.be/CuSPjO75sGc
39.	<i>TheSwissBox Conversation</i>	2023	Écospiritualité, vers une transition intérieure avec Michel Maxime EGGER (EN DIRECT)	https://youtu.be/flh_PNzlfes
40.	<i>Thinkerview</i>	2017	Vincent Mignerot : Anticiper l'effondrement ? [EN DIRECT]	https://youtu.be/CwXudpMdbuo
41.	<i>Thinkerview</i>	2018	Ex-députée écolo : sans langue de bois ? Isabelle Attard [EN DIRECT]	https://youtu.be/IMJbD7Yjfuc
42.	<i>Thinkerview</i>	2019	Gaël Giraud : Tsunami financier, désastre humanitaire ? [EN DIRECT]	https://www.youtube.com/watch?v=2oFARggG0NA
43.	<i>Thinkerview</i>	2019	Jean-Marc Jancovici et Philippe Bihoux : Croissance et Effondrement [EN DIRECT]	https://www.youtube.com/watch?v=NQkjhuugvekI
44.	<i>Thinkerview</i>	2019	Philippe Bihoux : Prophète de l'apocalypse ? [EN DIRECT]	https://www.youtube.com/watch?v=Oq84s9BLn14
45.	<i>Thinkerview</i>	2020	Chaos économique, blanchiment bancaire ? Gaël Giraud [EN DIRECT]	https://www.youtube.com/watch?v=-8j8xgkZxuE
46.	<i>Thinkerview</i>	2020	La religion de la croissance économique ? Delphine Batho [EN DIRECT]	https://www.youtube.com/watch?v=K_fsNDjhwks
47.	<i>Thinkerview</i>	2021	Le rapport qui annonce l'apocalypse ? Valérie Masson-Delmotte et Pierre Larrourou [EN DIRECT]	https://m.youtube.com/watch?v=9X4bV9fYkfs
48.	<i>Thinkerview</i>	2022	L'effondrement : le point critique ? Aurore Stéphant [EN DIRECT]	https://www.youtube.com/watch?v=xx3PsG2mr-Y
49.	<i>UPEC (Journées de l'environnement)</i>	2020	Journées Scientifiques de l'Environnement (JSE) 2020 – 1er jour du colloque scientifique - Session « L'effondrement est-il inévitable ? » : intervention de Dominique Bourg	Indisponible
50.	<i>UPEC (Journées de l'environnement)</i>	2020	Journées Scientifiques de l'Environnement (JSE) 2020 – 1er jour du colloque scientifique – Session « L'effondrement est-il inévitable ? » : intervention d'Alain Gras	Indisponible

Annexe n°3 – Corpus de films et séries

N°	Réalisateurs, réalisatrices	Année de distribution	Titre
1.	BELLAY Adrien	2023	<i>Low-tech</i>
2.	BITTNER Julien	2020	<i>Un effondrement</i>
3.	CAPPELLIN Emmanuel	2020	<i>Une fois que tu sais</i>
4.	CEUPPEN Quentin	2021	<i>Adélaïde Charlier, la meuf du climat</i>
5.	CHEVET Brigitte	2020	<i>Jean Jouzel dans la bataille du siècle</i>
6.	COLLECTIF Les Parasites	2019	<i>L'Effondrement</i>
7.	DION Cyril	2021	<i>Animal</i>
8.	DION Cyril ; LAURENT Mélanie	2015	<i>Demain</i>
9.	DION Cyril ; ROBERT Thierry	2022	<i>Un monde nouveau</i>
10.	GOSSET Arthur	2021	<i>Ruptures</i>
11.	KANTÉ Vincent ; ANTOINE Michael ; GÉRARD Jean-Simon	2023	<i>Même pas peur, l'éco-anxiété comme moteur</i>
12.	NOUALHAT Laure ; DION Cyril	2018	<i>Après demain</i>
13.	RENDERS Pierre-Paul	2021	<i>Des arbres qui marchent</i>

Annexe n°4 – Entretiens

N°	Date	NOM Prénom	Activités	Genre	Année de naissance	Nationalité	Modalité / lieu de l'entretien	Durée
1.	29/09/2021	COCHET Yves	Ancien ministre et député	M	1946	Française	Visioconférence	1h10
2.	15/12/2021	STEFFAN Loïc	Professeur d'économie-gestion, cofondateur du groupe Facebook « La collapsologie heureuse »	M	1971	Française	Visioconférence	2h20
3.	24/03/2022	SERVIGNE Pablo	Essayiste et conférencier, cofondateur de la collapsologie	M	1978	Française	Visioconférence	0h55
4.	08/07/2022	MASSON-DELMOTTE Valérie	Paléo-climatologue, ancienne vice-présidente du groupe de travail n°1 du GIEC	F	1971	Française	Visioconférence	1h00
5.	04/08/2022	BARRAU Aurélien	Astrophysicien, philosophe	M	1973	Française	Visioconférence	0h45
6.	01/08/2022	GIRAUD Gaël	Économiste, prêtre jésuite	M	1970	Française	Visioconférence	0h45
7.	20/02/2023	BOURG Dominique	Universitaire, philosophe	M	1953	Suisse, Française	Visioconférence	0h55
8.	21/02/2023	TRUBERT Henri	Cofondateur et PDG de la maison d'édition Les Liens qui Libèrent	M	1959	Française	Appel téléphonique	0h50
9.	23/02/2023	KEMPF Hervé	Rédacteur en chef de <i>Reporterre</i>	M	1957	Française	Visioconférence	1h00
10.	01/03/2023	BACK Antoine	Adjoint au maire de Grenoble	M	1976	Française	Le Tonneau de Diogène, Grenoble (France)	0h45
11.	23/03/2023	WALLENHORST Nathanaël	Professeur d'université en sciences de l'éducation, essayiste, conférencier	M	1978	Française, Allemand	Visioconférence	1h00
12.	13/04/2023	SINAI Agnès	Journaliste, fondatrice de l'Institut Momentum	F	1966	Française	Buvette de l'Académie du Climat, Paris (France)	1h00

13.	17/04/ 2023	NOUALHAT Laure	Journaliste, réalisatrice	F	1974	Française	Visioconférence	0h46
14.	27/04/ 2023	JORION Paul	Anthropologue, écrivain, blogueur	M	1946	Belge	Visioconférence	0h56
15.	18/05/ 2023	MIGNEROT Vincent	Essayiste	M	1978	Française	Café Basilic, Lyon (France)	1h47
16.	22/06/ 2023	JOUZEL Jean	Paléoclimatolo gue, ancien vice-président du groupe de travail n°1 du GIEC	M	1947	Française	Visioconférence	0h37
17.	31/07/ 2023	LESOURT Enzo	Ancien conseiller spécial d'Éric Piolle, docteur en philosophie politique	M	1987	Française	Visioconférence	0h53
18.	01/08/ 2023	MOREL DARLEUX Corinne	Ancienne conseillère régionale, écrivaine	F	1973	Française	Visioconférence	0h35
19.	02/08/ 2023	TESTOT Laurent	Journaliste, conférencier	M	1967	Française	Bistro Zakka, Lyon (France)	1h14
20.	29/08/ 2023	COCHET Yves (2e entretien)	Ancien ministre et député	M	1946	Française	Visioconférence	1h06
21.	06/09/ 2023	CHEVALIER Cédric	Conseiller politique, essayiste	M	1984	Belge	Visioconférence	1h23
22.	12/09/ 2023	ATTARD Isabelle	Archéo- zoologue, ancienne députée	F	1969	Française	Visioconférence	1h13
23.	13/10/ 2023	LAMBERTS Philippe	Député européen et co- président du groupe des Verts/ALE	M	1963	Belge	Appel téléphonique	0h41
24.	13/10/ 2023	MAMÈRE Noël	Ancien journaliste, maire et député	M	1948	Française	Visioconférence	0h52
25.	23/11/ 2023	CHAPELLE Gauthier	Essayiste et conférencier	M	1968	Belge	Domicile de l'enquête, Belgique	2h10
26.	25/11/ 2023	KANTÉ Vinz	Créateur de contenus, animateur de <i>LIMIT</i>	M	1986	Belge	Centre culturel, Gembloux (Belgique)	0h41
27.	05/12/ 2023	DION Cyril	Réalisateur	M	1978	Française	Visioconférence	0h57
28.	22/12/ 2023	CHARLIER Adelaïde	Militante, étudiante	F	2000	Belge	Visioconférence	1h05
29.	18/01/ 2024	ROCH Philippe	Homme politique	M	1949	Suisse	Café à proximité de la Gare	1h05

							Cornavin, Genève (Suisse)	
30.	18/01/ 2024	ANDRÉ Antoine	Créateur de contenus, animateur de <i>TheSwissBox Conversation</i>	M	1982	Suisse	Bureau de BeCurious, Morges (Suisse)	2h15
31.	19/01/ 2024	PYTHON Valentine	Climatologue, femme politique	F	1975	Suisse	Le Pain Quotidien, Lausanne (Suisse)	1h07
32.	19/01/ 2024	CHAMBAZ Aurore	Chargée de recherche en santé et durabilité	F	1989	Suisse	Vasano, Lausanne (Suisse)	1h10

Annexe n°5 – Sessions d’observation

N°	Date	Lieu	Objet
1.	10/09/2021	Cachan, France	Convention des Entreprises pour le Climat, avec la participation de Loïc Steffan
2.	17/09/2021	Lyon, France	Action d’Extinction Rebellion et Youth For Climate contre la construction d’un entrepôt Amazon
3.	26/09/2021	Rennes, France	Avant-première du documentaire <i>Une fois que tu sais</i> en présence de son réalisateur Emmanuel Cappellin et d’Yves Cochet
4.	12/11/2021	Zoom (en ligne)	Séminaire de l’Institut Momentum avec Agnès Sinaï : « Les biorégions : Visions réparatrices »
5.	03/12/2021	Lyon, France	Assemblée générale d’Extinction Rebellion Lyon
6.	08/01/2022	Zoom (en ligne)	Séminaire de l’Institut Momentum avec Delphine Batho : « Faire campagne pour la décroissance : retours critiques d’expérience »
7.	21/01/2022	Paris, France	Exposition temporaire « Renaissance » à la Cité des sciences et de l’industrie
8.	15/02/2022	Paris, France	Débat « Entreprises et décroissance » organisé par Génération Écologie et ESCP Business School avec la participation de Delphine Batho
9.	27/02/2022	Chassieu, France	Salon Primevère 2022 : conférence « Un nouveau récit pour sauver la vie » de Jean-Christophe Anna
10.	10/03/2022	Bron, France	Café Gesticulé « En avoir ou pas ? Quand la cause écologiste rejoint la cause féministe » de Gwennyn Tanguy
11.	12/03/2022	Paris, France	Marche « Look up » pour le climat et la justice sociale
12.	21/03/2022-23/03/2022	Créteil, France	Journées Scientifiques de l’Environnement 2022 de l’Université Paris-Est Créteil avec la participation de Valérie Masson-Delmotte, Gaël Giraud, Dominique Bourg et Philippe Bihouix
13.	02/05/2022	YouTube (en ligne)	Modération du débat « Dans un monde qui se croit sans limite, comment rendre acceptable la sobriété énergétique ? » avec la participation de Jean-Marc Jancovici
14.	05/05/2022-02/06/2022	Zoom (en ligne)	Cours de Gaël Giraud : « Composer un monde en commun. Introduction à la théologie politique de l’Anthropocène »
15.	25/06/2022-26/06/2022	Villeurbanne, France	« UniverShifté 2022 » organisé par l’association The Shifters avec le soutien du think tank The Shift Project, avec la participation d’Aurélien Barrau, Jean-Marc Jancovici et Matthieu Auzanneau
16.	09/09/2022-11/09/2022	Bordeaux, France	Festival Climax 2022 avec la participation de Cyril Dion, Lamy Essemli et Edgard Morin
17.	15/10/2022	Vitry-sur-Seine, France	Journée d’anniversaire des 10 ans de l’Institut Momentum avec la participation de Agnès Sinaï, Yves Cochet, Alain Gras, Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Delphine Batho
18.	21/10/2022-22/10/2022	Cluny, France	Rencontres des nouvelles pensées écologiques avec la participation de Dominique Bourg, William Clapier, Corinne Morel Darleux et Hervé Kempf
19.	10/01/2023	Paris, France	Grande réunion unitaire de la gauche et des écologistes sur les retraites avec la participation de François Ruffin et Hervé Kempf
20.	10/02/2023	Paris, France	100 ^e séminaire de l’Institut Momentum avec la participation d’Agnès Sinaï et Yves Cochet
21.	27/02/2023	Chassieu, France	Salon Primevère 2023 : conférences « Bifurquer par temps incertains » de Laure Noualhat et « Basculons dans la résilience » d’Arthur Keller

22.	03/03/2023	Grenoble, France	« Café Collapse » : présentation de l'ouvrage <i>Vortex. Faire face à l'Anthropocène</i> en présence de ses auteurs, Laurent Testot et Nathanaël Wallenhorst
23.	14/03/2023	Lyon, France	Débat « Crise écologique : la décroissance nous sauvera-t-elle ? » avec la participation de Vincent Cheynet
24.	13/04/2023	Paris, France	Débat « Le partage de l'eau, un enjeu vital au temps de la rareté » avec la participation d'Agnès Sinaï
25.	15/04/2023	Lyon, France	Débat « Anthropocène ou Capitalocène ? » avec la participation de Vincent Mignerot et Laurent Testot
26.	05/10/2023	Maisons Alfort, France	5 ^e édition de la soirée « Animal en Monument » : projection d'un épisode de la série documentaire <i>Un monde nouveau</i> , avec la participation de Cyril Dion
27.	14/10/2023	Cluny, France	10 ^e édition de l'université d'automne d'Esprit Civique avec la participation de François Ruffin
28.	23/11/2023	Grivegnée, Belgique	Conférence-rencontre « Le sens au cœur du changement » avec la participation de Laurent Lievens
29.	24/11/2023	Gembloux, Belgique	Conférence « Nos récits de transition » avec la participation de Cédric Chevalier
30.	25/11/2023	Ixelles, Belgique	Les Rencontres Élisée Reclus : « Abandonner le mythe de l'économie triomphante : une question existentielle pour l'humanité ? » avec la participation de Paul Jorion et Cédric Chevalier
31.	25/11/2023	Gembloux, Belgique	Forum citoyen et apéro dinatoire avec Vinz Kanté
32.	26/11/2023	Lyon, France	Débat « Écologie ? Oser des changements radicaux en maintenant le contrat social ! » avec la participation de Philippe Lamberts

Annexe n°6 – Intellectuels recensés

Ce tableau dénombre les 194 personnalités identifiées dans cette recherche, sur la base des matériaux récoltés (ouvrages, chapitres d'ouvrage, vidéos en ligne, films, séries, entretiens). Si ces personnalités ont contribué à la mise en discussion de l'effondrissement, toutes ne doivent pas être considérées comme « effondristes », au sens étroit du terme.

Les quelques informations sociodémographiques ici recensées s'appuient, en bonne partie, sur les données rendues disponibles sur le web. Elles peuvent contenir des erreurs.

Les personnalités qui sont explicitement mentionnées « en corpus », dans le texte principal de cette thèse, sont mises en gras.

<i>NOM Prénom</i>	<i>Genre</i>	<i>Année de naissance</i>	<i>Nationalité</i>	<i>Domaine d'activité professionnelle</i>	<i>Niveau de diplôme</i>
AFEISSA Hicham-Stéphane	Masculin	1972	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
AILLET Laurent	Masculin	1968	Française	Indépendant divers	Master
ALBRECHT Glenn	Masculin	1953	Australienne	Indépendant divers	Doctorat
ANDRÉ Antoine	Masculin	1982	Suisse	Indépendant divers	Licence
ATTARD Isabelle	Féminin	1969	Française	Indépendant divers	Doctorat
AUGIER Henry	Masculin	Non renseignée	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
AUZANNEAU Matthieu	Masculin	1974	Française	Secteur associatif	Master
AZAM Geneviève	Féminin	1953	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
BACK Antoine	Masculin	1976	Française	Professionnel de la politique	Master
BAKER Carolyn	Féminin	1955	Étatsunienne	Santé	Non renseigné
BARDI Ugo	Masculin	1952	Italienne	Enseignement et recherche	Doctorat
BARKAT Feris	Masculin	2003	Française	Étudiant	Licence
BARRAU Aurélien	Masculin	1973	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
BASCHET Jérôme	Masculin	1960	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
BATHO Delphine	Féminin	1973	Française	Professionnel de la politique	Équivalent Bac
BELLAY Adrien	Masculin	Non renseignée	Française	Arts et littérature	Non renseigné
BENSAID Catherine	Féminin	1950	Française	Santé	Doctorat
BERTIER Emile	Masculin	1988	Française	Arts et littérature	Non renseigné
BERTRAND Guillaume	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Enseignement et recherche	Doctorat
BIDAR Abdennour	Masculin	1971	Française	Professionnel de la politique	Doctorat
BIHOUIX Philippe	Masculin	1971	Française	Indépendant divers	Master
BILAL Enki	Masculin	1951	Française	Arts et littérature	Non renseigné
BLAIN Christophe	Masculin	1970	Française	Arts et littérature	Équivalent Bac

BOHLER Sébastien	Masculin	1970	Belge	Métiers de l'information	Doctorat
BOISSON Alexandre	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Non renseignée	Non renseigné
BOURG Dominique	Masculin	1953	Suisse, Française	Enseignement et recherche	Doctorat
BUENO Antoine	Masculin	1978	Française	Indépendant divers	Master
BURNAUD-GALPIN Vincent	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Secteur associatif	Master
CABANES Valérie	Féminin	1969	Française	Secteur associatif	Master
CADRIN-ROSSIGNOL Iolande	Féminin	1942	Canadienne	Arts et littérature	Licence
CAILLÉ Alain	Masculin	1944	Française	Retraité	Doctorat
CAPPELLIN Emmanuel	Masculin	1983	Française	Arts et littérature	Licence
CARTON Hugo	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Non renseignée	Master
CASAUX Nicolas	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Métiers de l'information	Non renseigné
CASTEL Pierre-Henri	Masculin	1963	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
CHAMBAZ Grégoire/Aurore	Masculin, puis féminin	1989	Suisse	Enseignement et recherche	Master
CHANSIGAUD Valérie	Féminin	1961	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
CHAPELLE Gauthier	Masculin	1968	Belge	Indépendant divers	Doctorat
CHAPOUTOT Johann	Masculin	1978	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
CHARLIER Adelaïde	Féminin	2000	Belge	Étudiant	Équivalent Bac
CHEVALIER Cédric	Masculin	1984	Belge	Professionnel de la politique	Master
CITTON Yves	Masculin	1962	Suisse	Enseignement et recherche	Doctorat
CLAPIER William	Masculin	1959	Française	Indépendant divers	Doctorat
CLEMENT Hugo	Masculin	1989	Française	Métiers de l'information	Licence
COCHET Yves	Masculin	1946	Française	Retraité	Doctorat
COMMARET Manon	Féminin	1990	Française	Santé	Master
CONCIALDI Pierre	Masculin	1955	Française	Enseignement et recherche	Master
DAMASIO Alain	Masculin	1969	Française	Arts et littérature	Master
DAMBRICOURT-MALASSE Anne	Féminin	1959	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
DAVID Bruno	Masculin	1954	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
DE BELGIQUE Esméralda	Féminin	1956	Belge	Métiers de l'information	Licence
DE LA MOTTE Thibault	Masculin	Non renseignée	Belge	Non renseignée	Non renseigné
DE LA VEGA Xavier	Masculin	1969	Non renseignée	Arts et littérature	Non renseigné
DE ROSNAY Joël	Masculin	1937	Française	Retraité	Doctorat
DESBROSSES Philippe	Masculin	1941	Française	Retraité	Doctorat
DE SCHUTTER Olivier	Masculin	1968	Belge	Professionnel de la politique	Doctorat
DE SOUZENELLE Annick	Féminin	1922	Française	Indépendant divers	Licence

DE WEVER Anuna	Féminin	2001	Belge	Secteur associatif	Licence
DEMOULE Jean-Paul	Masculin	1947	Française	Retraité	Doctorat
DENZEZ Frédéric	Masculin	1970	Française	Métiers de l'information	Master
DENIS Baptiste	Masculin	1994	Française	Divers	Licence
DION Cyril	Masculin	1978	Française	Arts et littérature	Licence
DIXSON-DECLEVE Sandrine	Féminin	Non renseignée	Belge	Secteur associatif	Master
DORTHE Gabriel	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Enseignement et recherche	Doctorat
DOURU Muriel	Féminin	1976	Française	Arts et littérature	Licence
DUFOUR Dany-Robert	Masculin	1947	Française	Retraité	Doctorat
DUTERME Renaud	Masculin	1986	Belge	Enseignement et recherche	Master
EGGER Michel-Maxime	Masculin	1958	Suisse	Secteur associatif	Master
ESSEMLALI Lamya	Féminin	1979	Française	Secteur associatif	Master
FELLI Romain	Masculin	1981	Suisse	Professionnel de la politique	Doctorat
FERDINAND Malcom	Masculin	1985	Française	Enseignement et recherche	Master
FERRAND Franck	Masculin	1967	Française	Métiers de l'information	Master
FOUCART Stéphane	Masculin	1973	Française	Métiers de l'information	Master
FRESSOZ Jean-Baptiste	Masculin	1977	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
GANCILLE Jean-Marc	Masculin	1970	Française	Secteur associatif	Master
GARCIA Valérie	Féminin	Non renseignée	Non renseignée	Santé	Non renseigné
GEMENNE François	Masculin	1980	Belge	Indépendant divers	Doctorat
GÉRAUD Nicolas	Masculin	Non renseignée	Française	Non renseignée	Non renseigné
GETZ Isaac	Masculin	1957	Française	Indépendant divers	Doctorat
GIRARD Yann	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Non renseignée	Non renseigné
GIRAUD Gaël	Masculin	1970	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
GODIN Christian	Masculin	1941	Française	Retraité	Doctorat
GORI Roland	Masculin	1943	Française	Retraité	Doctorat
GOUYON Pierre-Henri	Masculin	1953	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
GRANDJEAN Alain	Masculin	1955	Française	Indépendant divers	Doctorat
GRAS Alain	Masculin	1941	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
GUILLEMANT Philippe	Masculin	1958	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
HALEVY Marc	Masculin	1953	Française	Indépendant divers	Master
HARDING Stephan	Masculin	1953	Britannique	Retraité	Doctorat
HÉTIER Renaud	Masculin	1964	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
HOLBECQ André-Jacques	Masculin	1942	Française	Retraité	2 ans
HUCHET Jean-François	Masculin	Non renseignée	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
HULOT Nicolas	Masculin	1955	Française	Indépendant divers	Équivalent Bac
HUSTON Nancy	Féminin	1953	Française, Canadienne	Arts et littérature	Master

JACQUAND Pierre	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Secteur associatif	Non renseigné
JANCOVICI Jean-Marc	Masculin	1962	Française	Indépendant divers	Master
JARRIGE François	Masculin	1978	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
JENSEN Derrick	Masculin	1960	Étatsunienne	Arts et littérature	Licence
JORION Paul	Masculin	1946	Belge	Indépendant divers	Doctorat
JOUVENTIN Pierre	Masculin	1942	Française	Retraité	Doctorat
JOUZEL Jean	Masculin	1947	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
JULLIARD Jean-François	Masculin	1973	Française	Secteur associatif	Master
KANTÉ Vinz	Masculin	1986	Belge	Métiers de l'information	Licence
KELLER Arthur	Masculin	1975	Française	Indépendant divers	Master
KEMPF Hervé	Masculin	1957	Française	Métiers de l'information	Master
KHATTABI Zakia	Féminin	1976	Belge	Professionnel de la politique	Licence
KLEIN Etienne	Masculin	1958	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
KOSOWSKI Béatrice	Féminin	1965	Française	Divers	Licence
KRISTOF-LARDET Christine	Féminin	Non renseignée	Non renseignée	Indépendant divers	Master
LA BLANCHE Eric	Masculin	1951	Française	Métiers de l'information	Licence
LADAME François	Masculin	1941	Suisse	Retraité	Non renseigné
LAFARGUE Jean-Noël	Masculin	1968	Française	Enseignement et recherche	Master
LAFAY Denis	Masculin	1967	Française	Métiers de l'information	Licence
LAMBERTS Philippe	Masculin	1963	Belge	Professionnel de la politique	Master
LARRERE Catherine	Féminin	1944	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
LARROUTOUROU Pierre	Masculin	1964	Française	Professionnel de la politique	Master
LATOUCHE Serge	Masculin	1940	Française	Retraité	Doctorat
LATOUB Bruno	Masculin	1947	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
LAURENT Mélanie	Féminin	1983	Française	Arts et littérature	Non renseigné
LENOIR Frédéric	Masculin	1962	Française	Arts et littérature	Doctorat
LESOURT Enzo	Masculin	1987	Française	Professionnel de la politique	Doctorat
LIEVENS Laurent	Masculin	Non renseignée	Belge	Indépendant divers	Doctorat
LUYCKX GHISI Marx	Masculin	1942	Suisse	Indépendant divers	Doctorat
LUYCKX Charlotte	Féminin	Non renseignée	Belge	Enseignement et recherche	Doctorat
MACARON Raphaëlle	Féminin	1990	Libanaise	Arts et littérature	Master
MAFFESOLI Michel	Masculin	1944	Française	Retraité	Doctorat
MAGNERAT Luc	Masculin	Non renseignée	Suisse	Santé	Non renseigné
MAIER Corinne	Féminin	1963	Suisse, Belge, Française	Indépendant divers	Doctorat
MAMERE Noël	Masculin	1948	Française	Retraité	Doctorat
MARIS Virginie	Féminin	1978	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
MASSON-DELMOTTE Valérie	Féminin	1971	Française	Enseignement et recherche	Doctorat

MIGNEROT Vincent	Masculin	1978	Française	Indépendant divers	Master
MINC Alain	Masculin	1949	Française	Divers	Master
MONBIOT George	Masculin	1963	Britannique	Métiers de l'information	Master
MORAND Serge	Masculin	1959	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
MOREL DARLEUX Corinne	Féminin	1973	Française	Arts et littérature	Doctorat
MORIN Edgar	Masculin	1921	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
MORIZOT Baptiste	Masculin	1983	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
NEIRYNCK Jacques	Masculin	1931	Suisse, Belge, Française	Retraité	Doctorat
NIEDERER Jacques	Masculin	1938	Suisse	Indépendant divers	Doctorat
NOUALHAT Laure	Féminin	1974	Française	Indépendant divers	Licence
NOYON Rémi	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Métiers de l'information	Non renseigné
PALACIO ESPASA Francisco	Masculin	1942	Suisse	Santé	Doctorat
PANTEL Pierrot	Masculin	1986	Française	Divers	Master
PAPAUX Alain	Masculin	1965	Suisse	Enseignement et recherche	Doctorat
PAQUOT Thierry	Masculin	1952	Française	Retraité	Doctorat
PETERS Sophie	Féminin	1962	Française	Métiers de l'information	Master
PLEYSIER Marc	Masculin	1968	Non renseignée	Divers	Master
PRESS Jacques	Masculin	Non renseignée	Suisse	Santé	Non renseigné
PYTHON Valentine	Féminin	1975	Suisse	Professionnel de la politique	Doctorat
RABHI Pierre	Masculin	1938	Française	Secteur associatif	Non renseigné
RASMI Jacopo	Masculin	1991	Italienne	Enseignement et recherche	Doctorat
REEVES Hubert	Masculin	1932	Française, Canadienne	Retraité	Doctorat
RENDERS Pierre-Paul	Masculin	1963	Belge	Arts et littérature	Master
RENOUARD Cécile	Féminin	1968	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
RICARD LANATA Xavier	Masculin	1973	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
RINALDI Romina	Féminin	Non renseignée	Belge	Santé	Doctorat
ROCH Philippe	Masculin	1949	Suisse	Indépendant divers	Doctorat
RODDIER François	Masculin	1936	Française	Retraité	Doctorat
ROMAN Philippe	Masculin	Non renseignée	Belge	Enseignement et recherche	Non renseigné
RUFFIN François	Masculin	1975	Française	Professionnel de la politique	Master
RUMPALA Yannick	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Enseignement et recherche	Doctorat
RUSSO-MARIE Françoise	Féminin	1945	Non renseignée	Retraité	Doctorat
SALERNO Gabriel	Masculin	Non renseignée	Suisse	Enseignement et recherche	Doctorat
SCHNIZLER Annick	Féminin	1952	Française	Enseignement et recherche	Non renseigné
SERVIGNE Pablo	Masculin	1978	Française	Indépendant divers	Doctorat
SINAÏ Agnès	Féminin	1966	Française	Secteur associatif	Doctorat
SOIRESSE Calvin	Masculin	1982	Belge	Professionnel de la politique	Master

SOYEUX Alexia	Féminin	1985	Française	Secteur associatif	Master
STEFFAN Loïc	Masculin	1971	Française	Enseignement et recherche	Master
STEPHANT Aurore	Féminin	Non renseignée	Française	Secteur associatif	Master
STEVENS Raphaël	Masculin	Non renseignée	Belge	Indépendant divers	Master
SUTTER Pierre-Éric	Masculin	1966	Française	Santé	Master
SWATON Sophie	Féminin	1977	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
TADDEI Frédéric	Masculin	1961	Française	Métiers de l'information	Équivalent Bac
TANGUY Gwynnyn	Féminin	1977	Française	Indépendant divers	Master
TANURO Daniel	Masculin	Non renseignée	Belge	Non renseignée	Master
TESTOT Laurent	Masculin	1967	Française	Indépendant divers	Master
THEVARD Benoît	Masculin	1978	Française	Secteur associatif	Master
THIRY Géraldine	Féminin	1982	Belge	Divers	Doctorat
TOUSSAINT Éric	Masculin	1954	Belge	Secteur associatif	Doctorat
TRUBERT Henri	Masculin	1959	Française	Métiers de l'information	Master
TURPIN Vadim	Masculin	Non renseignée	Non renseignée	Divers	Master
VALANTIN Jean-Michel	Masculin	Non renseignée	Française	Secteur associatif	Doctorat
VAN EERSEL Patrice	Masculin	1949	Française	Retraité	Master
VARGAS Fred	Féminin	1957	Française	Arts et littérature	Master
VIDAL Bertrand	Masculin	Non renseignée	Française	Enseignement et recherche	Doctorat
VIDAL Julien	Masculin	Non renseignée	Française	Secteur associatif	Non renseigné
VION-DURY Philippe	Masculin	1990	Française	Métiers de l'information	Master
WALLENHORST Nathanaël	Masculin	1978	Française, Allemande	Enseignement et recherche	Doctorat
WALTERS Aline	Féminin	Non renseignée	Non renseignée	Non renseignée	Non renseigné
WELINSKI Marc	Masculin	1958	Française	Indépendant divers	Master
WOSNITZA Julien	Masculin	1993	Française	Indépendant divers	Master
ZILKHA Nathalie	Féminin	Non renseignée	Suisse	Santé	Non renseigné